L'ÉCHO DU TÉMOIGNAGE

Recueil consacré à l'étude
d'après la Parole de Dieu
de divers sujets
Concernant l'église et la prophétie

« Celui qui rend témoignage de ces choses, dit : Oui, Je viens bientôt.
Amen ! Viens, Seigneur Jésus ! »
(Apoc. 22:20)

TOME VII^{e}
1867

PARIS : ADRIEN BOISSIER, Rue Saint-Honoré, 277

Édition octobre 2026

Les articles répartis sur plusieurs volumes sont regroupés au niveau du premier volume les concernant.
La version Martin était utilisée pour l'Ancien Testament, la version Darby pour le Nouveau Testament.
Les versets de l'Ancien Testament ont été laissés dans la version Martin.
Les noms propres ont été mis à jour avec la version Darby 1986.
Les fragments et pensées, poésies et cantiques, ont été regroupés à la fin.

Table des matières

1 – Le sabbat – Est-ce la loi qui est morte, ou moi qui suis mort ?.....1
2 – Le déclin et ses symptômes.....16
3 – Courte méditation sur la gloire morale du Seigneur Jésus Christ.....19
Introduction.....20
Conclusion.....40
4 – Ressemblance et image.....42
5 – Quelques pensées sur la Seconde Épître de Pierre.....44
6 – L'Épître aux Éphésiens.....45
Chapitre 1.....45
Chapitre 2.....47
Chapitre 3.....49
Chapitre 4.....51
Chapitre 5.....53
Chapitre 6.....55
7 – Le péché originel et le christianisme.....57
8 – Remarques sur Ésaïe.....59
Introduction.....59
Première division – 1 à 12.....62
Chapitre 1.....62
Chapitre 2.....63
Chapitres 3 et 4.....64
Chapitres 5 et 6.....64
Chapitre 7.....66
Chapitre 8-9:7.....67
Chapitre 9:8 à chapitre 10.....69
Chapitres 11 et 12.....71
Seconde section – Chapitres 13 à 17.....73
Chapitres 13 à 14:28.....73
Chapitres 14:28 à 16.....77
Chapitres 17 à 22.....78
Chapitres 23 à 27.....85
Chapitres 28 à 35.....95
Chapitres 30, 31.....100
Chapitre 32.....104
Chapitre 33.....107
9 – De l'autorité de Christ comme Seigneur – 1 Cor. 11:23-32.....109
10 – Le Fils de Dieu.....112
« Le Fils unique qui est dans le sein du Père ».....112
« Et la Parole a été faite chair et demeura parmi nous ».....117
« Je me confierai en Lui » (Héb. 2:13).....119
« Élevé dans la gloire » (1 Tim. 3:18).....124
« Tu as assujetti toutes choses sous ses pieds » (Héb. 2:8).....130
« Alors le Fils aussi lui-même sera assujetti à Celui qui lui a assujetti toutes choses » (1 Cor. 15:28). 136
11 – Abraham.....140
12 – La guerre que les incrédules font au christianisme.....145
13 – Extraits de lettres.....146
14 – La table du Seigneur.....148
15 – Fragments et pensées.....148
16 – Posésies et cantiques.....151
Aujourd'hui ou demain.....151
Hymne à Jésus.....152
Que sera-ce d'être là !.....153

1 – Le sabbat – Est-ce la loi qui est morte, ou moi qui suis mort ?

Le repos de Dieu me semble une question d'une importance immense. Par un côté il distingue les saints tant des méchants que de la création inintelligente. L'entrée dans le repos de Dieu est peut-être la forme la plus élevée sous laquelle nous pouvons concevoir la bénédiction ; car le repos de Dieu n'implique pas simplement qu'on se repose du travail, comme c'est le cas avec l'homme, mais qu'on se complaît paisiblement dans ce qui est parfait et bon. Il implique bien qu'on a cessé de travailler, sinon de se fatiguer – cessé même un saint travail ; mais il est quelque chose de plus : c'est la jouissance qu'on prend à voir achevé, complet, ce à quoi nous avons travaillé, et dans la perfection propre de ce en quoi nous sommes – pour ce qui est de nous, en Dieu lui-même. La nature de Dieu se repose en ce qui est parfaitement bon. La promesse nous est laissée d'entrer dans son repos, non pas dans le repos simplement, quoique ce sera bien le repos, et un heureux repos, mais dans son repos, dans la parfaite satisfaction que Dieu trouve en tout ce qui a été amené à la perfection devant lui. Des affections saintes trouvent du repos dans ce qui est bon, comme aussi l'ouvrier est heureux de se reposer de son travail. Le repos de Dieu est la portion du peuple de Dieu. Quand Dieu eut tout créé, et eut vu que c'était très bon – il se reposa. Il cessa de créer, et se réjouit en ce qui avait été créé : son œuvre répondait parfaitement à sa pensée. Meilleur encore sera le repos éternel de Dieu dans le bien parfait, le plein résultat de la rédemption, et l'œuvre par laquelle nous aurons été amenés à la gloire, et le ciel et la terre mis en ordre et en parfaite et sainte harmonie : le repos de Dieu en lui-même en amour, et dans la bénédiction de toute chose autour de lui, répondant en sa place à ce qu'Il est. Plus d'une fois, le jour du Seigneur, j'ai eu un sentiment profond de l'entière pauvreté de la création, belle peut-être en elle-même, mais n'ayant pas de lien avec Dieu dans le repos, et les divers êtres qui la composent poursuivant, un jour comme l'autre, leur recherche de leur nourriture, ou suivant chacun son instinct, mais ne présentant jamais l'expression de quelque relation avec Dieu. Il reste un repos *pour le peuple de Dieu.* Quoiqu'ils ne le possèdent pas encore, ce repos est un trait distinctif des croyants : ce ne peut donc être de petite importance de savoir sur quel fondement, de quelle manière, et dans quelle mesure ils y ont part maintenant, c'est-à-dire en tant que chrétiens ; et nous verrons quelle place saillante il occupe dans les pensées de Dieu lorsque nous examinerons les récits qu'il nous a donnés de ses voies.

Mais, comme nous le savons tous, à cette question il s'en rattache une autre : la place que la loi occupe dans les voies de Dieu. Et ceci revient à demander laquelle est la première chose dans les voies de Dieu ? Est-ce son dessein, lequel est inséparable de sa grâce, ou bien est-ce la responsabilité de l'homme – c'est-à-dire est-ce la grâce ou bien la loi, de fait le premier Adam ou le **dernier** ? Ici le vieil adage d'Aristote devient véritable – Αρκη της θηωριας τελος της πρασεως (le commencement de la théorie est la fin de la pratique.) Que la loi en principe, et la fin de la loi en tant que donnée par Moïse, s'identifie de fait avec la responsabilité dans le premier Adam et en soit la mesure, c'est ce qu'il serait difficile de mettre en question. Qu'en elle-même elle ne soit pas la grâce, c'est une chose évidente. Elle exige de l'homme, et ne lui donne pas d'une manière souveraine, ou contrairement à ce qu'il a mérité. Toutefois elles sont toutes deux divines et vraies à leur place ; et c'est parce qu'on n'a pas vu la place respective de l'une et de l'autre que la difficulté a été, je crois, insoluble. Si elles sont toutes deux de Dieu, elles doivent être toutes deux maintenues : l'autorité de Dieu à l'égard de la responsabilité de l'homme – la grâce souveraine abondant par-dessus tout. Le droit de Dieu dans l'une et dans l'autre doit être absolument maintenu. La difficulté consiste en ceci : que tout en impliquant toutes deux le droit de Dieu, dans leur nature elles se contredisent l'une l'autre. Exiger et donner sont nécessairement choses opposées. Si mille livres sont dues, c'est très juste de les exiger, mais ce n'est pas de la grâce. Si je les paie pour le débiteur de manière à le délivrer de sa dette quand il n'a droit à rien de ma part, c'est pure bonté et pure grâce – seulement, la justice est satisfaite par le paiement. Mais nous verrons que ce n'est pas tout. J'affirme donc, que le dessein, le second homme, et la vie éternelle en lui, sont venus avant la question de responsabilité dans le premier, mais que la responsabilité et la loi sont venues réellement les premières dans l'histoire de l'homme et de ce monde ; que les deux choses se rencontrent en Christ, et que ce n'est qu'en Lui que la difficulté est résolue – difficulté sur laquelle les païens ont raisonné aussi bien que les chrétiens, parce qu'elle gît dans la nature et l'état de l'homme. Lorsque j'aurai développé cela d'après l'Écriture, je l'appliquerai à notre question et au repos de Dieu.

La vérité, que le dessein et la pleine promesse et la grâce de Dieu existaient dans la pensée divine avant le monde, et dans le dernier Adam, le second homme, et non dans le premier, implique cette vérité de plus, que, quelles que soient les bénédictions que ce dessein renferme collatéralement pour le monde, et elles sont nombreuses, il n'est point du monde ni ne fait directement partie de son histoire et de son gouvernement, quoiqu'il soit développé et trouve sa place dans le monde et que le gouvernement secret et suprême de Dieu dispose toutes choses pour le bien de ceux qui Lui sont fidèles dans le monde. La parole, « Ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde », est vraie des chrétiens, comme elle l'était de Christ. Mais j'arrive à la preuve scripturaire de ma proposition, que le dessein de grâce, quoique révélé après, est venu, avant la responsabilité de l'homme (je ne dis pas ici la prédestination des personnes, mais les conseils de la grâce) ; tandis que l'introduction de l'accomplissement de ce dessein est venue après que la question de la responsabilité eut été vidée quant au premier Adam. Ainsi : 2 Timothée 1:9, « Qui nous a sauvés, et nous a appelés d'une sainte vocation, non selon nos œuvres » – dans lesquelles notre responsabilité est évidemment engagée, et auxquelles le juge-

ment est appliqué ; « mais selon son propre dessein et sa propre grâce qui nous a été donnée dans le Christ Jésus avant les temps des siècles, mais qui a été maintenant manifestée par l'apparition de notre Sauveur Jésus Christ qui a annulé la mort » – fruit du manquement à la responsabilité, « et a fait luire la vie et l'incorruptibilité par l'évangile ». Les œuvres d'après lesquelles il est juge de la responsabilité, ne sont pas la chose selon laquelle Dieu nous a sauvés ; la mort qu'a introduite le fait d'avoir failli à la responsabilité est abolie, rendue nulle. En d'autres termes, le principe d'après lequel la responsabilité est mise à l'épreuve, et avec lequel le jugement a à faire (car Dieu jugera tout homme selon ses œuvres) n'est pas le principe selon lequel nous sommes sauvés. Le dessein de grâce se poursuit sur un autre principe ; et de plus intervient une puissance positive dans laquelle Christ est monté en haut et a annulé l'effet de la chute, et qui en outre a agi en produisant ses propres effets. Mais le dessein de grâce nous fut donné dans le Christ Jésus avant les temps des siècles ; et ce n'est que lorsque Christ est venu qu'il a été mis en lumière. Pareillement Tite 1:1, 2, « la vérité qui est selon la piété, dans l'espérance de la vie éternelle que Dieu, qui ne peut mentir, a promise avant les temps des siècles… mais il a manifesté en son propre temps sa parole dans la prédication qui m'a été confiée selon le commandement de notre Dieu Sauveur ». Ceci est très clair ; seulement nous axons à remarquer que c'est la vie éternelle qui est promise. Notre élection mène aussi à la même vérité. Si Dieu devait élire maintenant une partie du monde, ce serait en tant que souverain, comme le faisant avant les temps des siècles. Je sais que dans sa sainte sagesse Il ne le fait pas, mais s'il le faisait ce serait comme *souverain,* comme le faisant avant que le monde fût. Mais il nous a élus en Christ avant la fondation du monde, et le résultat en est qu'Il nous a élus pour ce qui n'est pas du monde, mais est de beaucoup au-dessus du monde et de toutes les conséquences de notre responsabilité, même si nous l'avions accomplie, savoir, pour être devant Lui comme fils, comme Christ lui-même, selon le *bon plaisir de sa volonté.* Ceci était bonté souveraine, nous donnant une position selon ses propres conseils. Tout ce premier chapitre des Éphésiens, qu'il s'agisse de la vocation ou de l'héritage, et même l'épître tout entière, reposent sur ce principe. Notre place avec le Père, notre place avec Christ comme son corps, n'a pas pour base la responsabilité dans le premier Adam, mais le dessein de grâce accompli dans le **dernier** et par son moyen. L'Épître aux Romains envisage la responsabilité de l'homme et le péché. L'Épître aux Éphésiens développe le dessein de Dieu : aussi notre part y est-elle présentée comme étant par une création nouvelle. Le chrétien est-il donc au-delà de toute responsabilité ? En aucune manière. Mais sa responsabilité est selon sa position nouvelle et non pas selon la position dans laquelle il a failli et *dont il a été sauvé.* Avec le secours du Seigneur je toucherai ce point avant de terminer. Le dessein arrêté et accompli dans le second Homme, le dernier Adam, est antérieur à la responsabilité dans le premier et la dépasse.

Examinons maintenant le développement des deux principes du don et de la responsabilité dans l'histoire du premier, car c'est plein d'intérêt.

Les deux grands principes se trouvaient côte à côte dans le jardin d'Éden. Il y avait l'arbre de vie, dont, comme nous le voyons plus bas, si un homme mangeait, il vivrait à toujours, et l'arbre de la connaissance du bien et du mal auquel était rattachée la responsabilité, ainsi qu'une loi, et le jugement s'il y avait chute. La vie était là indépendante de la responsabilité ou des œuvres ; et il y avait aussi une défense qui impliquait la responsabilité. Ni l'une ni l'autre ne supposaient le péché en l'homme ; car ce qui était défendu était parfaitement innocent, sauf que c'était défendu. Je n'entre pas dans les détails de la chute. Il est évident pour moi que par l'effet des ruses de Satan le cœur s'était défié et éloigné de Dieu, avant que la convoitise eût paru. Et lorsque le cœur se fut éloigné de Dieu, la convoitise et la désobéissance entrèrent. Le bien-aimé Sauveur vint pour regagner à Dieu la confiance de l'homme pécheur comme l'homme était ; pour faire sans doute beaucoup plus, mais pour faire cela. Dieu était en Christ réconciliant, n'imputant pas, et l'histoire de tout cela respire la grâce la plus touchante ; mais je ne puis y entrer ici. Mais le premier Adam avait pris le sentier de la responsabilité, s'était élancé à travers la haie de la loi, était perdu ; ayant peur de Dieu quand il était venu là l'appeler dans une familiarité pleine de grâce, l'amener au sentiment, à la conscience de son état ; convaincu et exclu de la présence de Dieu : et *le monde* commença. Bientôt il fut tellement rempli de violence et de corruption qu'il fut nécessaire de le frapper d'un prompt jugement. Je ne m'arrête pas là-dessus. Quand le monde nouveau eut été constitué par la formation des nations à la suite du jugement de l'homme à la tour de Babel, les promesses vinrent d'abord sans condition[1], comme l'Apôtre raisonne dans l'Épître aux Galates. La question de la responsabilité et de la justice ne fut pas du tout soulevée.

Toutefois, il faut qu'il y ait de la justice, et la question est soulevée dans la loi, et fondée entièrement sur la responsabilité de l'homme – la vie est introduite mais comme devant être le fruit, non pas du don, mais de la satisfaction par l'homme à sa responsabilité. Fais cela, et tu vivras. La vie devait être obtenue comme conséquence de l'accomplissement de ce que la loi exigeait. Mais l'homme était pécheur ; et, s'il se connaissait lui-même, tout ce qu'il avait à dire était ceci : Le commandement même qui était donné pour la vie a été trouvé pour moi être à mort. Mais cette responsabilité de l'homme fut mise à une épreuve de plus dans les voies de la grâce. Non seulement Dieu envoya ses prophètes pour rappeler Israël dans les sentiers de la paix et de l'obéissance, mais celui dont ils avaient rendu témoignage vint Lui-même. C'était là l'activité de l'amour de Dieu quand l'homme était déjà pécheur, quand il avait déjà enfreint la loi, quand sa responsabilité avait eu son plein résultat sans la loi et sous la loi, que toute bouche était fermée, et que tout le monde était coupable devant Dieu. Mais Dieu était actif en bonté.

[1] C'est une erreur de supposer qu'à la chute il y eut quelque promesse faite à Adam. Dans le jugement prononcé contre le serpent fut donnée la révélation du dernier Adam, la semence de la femme, et de la destruction entière dont il frapperait la puissance du serpent. Mais la semence de la femme, c'est juste ce que le premier Adam n'était pas. C'est la révélation et la promesse du dernier.

Il envoya les prophètes, et à la fin Il envoya son Fils, disant : « J'ai encore un Fils, peut-être qu'ils respecteront mon Fils ». C'était là bonté pure, pure bonne volonté, lorsque le péché et la culpabilité étaient complets quant à la responsabilité humaine. Pour les Juifs, cela avait même un double caractère : celui d'un message qui leur était adressé comme responsables de porter du fruit ; et un acte de pure grâce faisant comme telle des noces pour le Fils du Roi ; mais ils refusèrent également et les fruits et l'invitation. Ceci, quoique la patience de Dieu les visitât encore dans l'intercession de Christ, « Père pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'Ils font », complétait le péché de l'homme. *«* Maintenant »*,* dit le Seigneur (Jean 12), « est le jugement de ce monde, maintenant le Prince de ce monde sera jeté dehors ». L'histoire de l'homme était complète, le monde jugé, Satan son Prince : le résultat de la responsabilité pleinement manifesté – le monde était jugé. Il s'était, sans loi, montré pécheur d'une manière intolérable – sous la loi, transgresseur ; et lorsque, étant tel, il était visité en grâce, il rejetait la grâce qui rappelait à la loi, et la grâce qui invitait à la bénédiction. Il avait prouvé non seulement qu'il produisait naturellement le péché et qu'il ne pouvait pas être soumis à la loi, mais que l'affection de la chair était inimitié contre Dieu non seulement en tant que juge, mais inimitié contre Dieu quand dans sa grâce ineffable Il visitait le monde en miséricorde, le réconciliant avec Lui-même. Pour son amour. Il avait la haine, haï sans cause. Satan ils l'avaient, et ils n'y pouvaient rien ; et Dieu, quand Il était là dans la puissance du secours et de la bonté divine, ils ne voulurent pas de Lui. Tel était le péché ; tel était l'homme – la volonté propre qui se veut toujours elle-même, et par suite ne veut ni de Dieu ni de la loi qui se présentent l'un et l'autre en réclamant la soumission ; le moi, qui ne peut se suffire à lui-même et en conséquence s'adonne aux convoitises trompeuses de choses qui sont au-dessous de lui, car il ne possède pas Dieu pour lequel l'homme fut créé, ainsi que pour jouir de Lui.

L'Homme n'a pas péché seulement ; c'est un pécheur. Ni la vie ni la justice ne pouvaient venir par la loi. S'il avait été donné une loi qui pût donner la vie, la justice eût été par la loi. Mais l'Écriture a tout renfermé sous le péché, afin que la promesse par la foi de Jésus Christ fut donnée à ceux qui croient. Aussi le Seigneur ajoute-t-il dans le passage cité plus haut : *«* Et moi, si je suis élevé de la terre, j'attirerai tous les hommes à moi-même ». C'est comme rejeté par le monde, ne s'y trouvant plus (car ils avaient appris de la loi que le Christ devait demeurer éternellement), qu'il devient, comme rejeté, le centre d'attraction pour attirer les hommes à Lui, les délivrant de ce présent siècle mauvais. De là vient, aussi, qu'il est dit, « mais maintenant *en la consommation des siècles,* Il a été manifesté une fois pour l'abolition du péché par le sacrifice de Lui-même ; » c'est-à-dire, que c'était, moralement, la fin du monde – tous les siècles, toutes les phases de l'épreuve de l'homme avaient eu leur cours, sans loi, sous la loi, par l'envoi des prophètes, et par la venue du Fils unique qui l'avait vainement éprouvé par la grâce présentée à sa responsabilité : tout cela avait fait voir non seulement que l'homme péchait par sa volonté, mais qu'il était dans un état sans ressource si son rétablissement dépendait de sa nature et de sa volonté, même avec tout ce que Dieu pouvait mettre en avant pour essayer de le réformer. Procéder par une nouvelle création, par la nouvelle naissance, ce n'est point réformer la chose ancienne, c'est lui en substituer une nouvelle. L'homme ne saurait être rétabli comme tel, mais il peut être racheté par le Christ Jésus et créé de nouveau en Lui. Tel est le témoignage de Dieu. L'évangile est prêché à l'homme en tant que perdu ; lorsque la vérité fut pleinement venue, l'homme ayant été mis à l'épreuve par la grâce aussi bien que par la loi, Christ vint pour chercher et sauver ce qui *était perdu.* La loi peut être présentée maintenant à un homme pour lui prouver qu'il l'est. Elle est faite pour les injustes, comme le sait le chrétien intelligent enseigné par la Parole. Christ peut être présenté aussi à un pécheur ; mais si la grâce n'opère pas, il ne voudra pas de Lui, et il sera prouvé dans son cas particulier ce que la Parole a prouvé du monde dans son histoire, qu'il veut faire sa propre volonté inique (sans loi ανομος), et qu'il haît Dieu, même si Dieu vient à lui en grâce. Et si Dieu donne toutes les preuves, tous les témoignages possibles (Jean 5), c'est toujours, hélas ! « Vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la vie ». Ainsi le principe de la responsabilité de l'homme a été pleinement mis à l'épreuve de toutes manières.

Et maintenant arrive la part de Dieu. S'agit-il de mêler la chose nouvelle qu'il introduit avec la vieille, comme un principe pour la rétablir et la rectifier ? S'agit-il de bêcher, de fumer et d'émonder le vieil arbre afin d'en avoir de bon fruit ? Il a fait cela et l'a fait en vain. Voici quelle est sa parole – « Coupe-le, pourquoi occupe-t-il vainement la terre » ; et tel fut le sens de la malédiction du figuier par Christ. Israël, nonobstant toutes les invitations de Dieu, tous les soins dont Il l'avait entouré, ne porta pas de fruit, il n'en devait point porter à jamais. La chair peut bien demeurer en nous, de même que le vieux tronc en l'arbre greffé, comme une chose hostile à l'Esprit en vue de précieux exercices d'âme et d'un profit humiliant, de sorte que nous puissions vaincre et que nous ayons nos sens exercés pour discerner le bien et le mal ; mais elle n'est jamais changée en une chose nouvelle (jusqu'à ce que la gloire change tout) ; elle est en nous comme une nature ennemie et condamnée, et elle n'est que cela. Non soumise à la loi de Dieu ni ne pouvant l'être, inimitié contre Dieu toutes les fois qu'elle a un sentiment, voilà la chair. Le **dernier** Adam, moralement et spirituellement parlant, est substitué au premier ; il ne le restaure ni ne le réforme. Si Dieu le laisse sans loi, le premier Adam commet l'iniquité : avec la loi, il est transgresseur ; avec Christ, il le rejette et le tue ; et en celui-même qui a l'Esprit comme croyant s'il convoite contre Lui. Qu'est donc Christ si nous avons suivi l'effet de la responsabilité jusqu'en « la consommation des siècles », jusqu'aux pleins effets de l'arbre de la connaissance du bien et du mal ? Puis-je abandonner la connaissance du bien et du mal et revenir innocent à l'arbre de vie ? Impossible ; ce n'est pas ce que Dieu entendait ; Christ, le second homme, le dernier Adam, est la réponse à tout cela. De quelle manière ? Il porte comme victime expiatoire l'effet de notre responsabilité, auquel il est ainsi pleinement, parfaitement pourvu ; et non pas seulement cela, mais Dieu lui-même est glorifié en ce par quoi Christ y a pourvu. Il est mort ayant été fait péché ; Il est la source de la vie pour nous, vie nouvelle, et vie dans la puissance de la résurrection, tout à fait en dehors de toute la scène dans laquelle le premier Adam tomba, car Il y est mort et est ressuscité. Tout l'état de choses qui reposait sur les deux

arbres du Paradis, sur la loi fondée sur la satisfaction par l'homme à la responsabilité de manière à avoir la vie, trouve complètement sa réponse en Christ devenu la source et la puissance d'une vie entièrement nouvelle, après avoir parfaitement satisfait à la responsabilité sous laquelle nous étions et quant à laquelle nous étions coupables, et avoir fait davantage encore, c'est-à-dire, glorifié Dieu de manière a entrer comme homme dans la gloire de Dieu. La rédemption et la vie éternelle, promises dès avant la création du monde, la gloire de Dieu et la conformité à l'image de Christ en elle, tels sont les termes de la grâce divine et la condition du croyant en Jésus. Mais c'est par voie de mort ; non point par la restauration du premier Adam, mais par sa mort et sa condamnation : par une nouvelle création dans le Christ Jésus. Voilà le christianisme dans sa propre et véritable puissance. La responsabilité est-elle par là diminuée ou affaiblie ? Non ; elle est maintenue et satisfaite, merveilleusement et glorieusement maintenue. La loi est-elle mise de côté, ou est-elle annulée ? Nom. Le principe de la loi et l'autorité de la loi sont au contraire également établis. Son principe, c'est l'autorité de Dieu exigeant avec justice de la créature ce qu'elle doit être, et après que l'homme est tombé, la vraie mesure de sa conduite en tant que dans la chair, et son autorité est maintenue à toujours. Elle sera maintenue au jour du jugement, car ceux qui auront péché sous elle, seront juges par elle. Suis-je donc sous la loi ? En aucune manière. Pour quelle raison ? Parce que je suis mort, et que la loi a autorité sur un homme aussi longtemps qu'il est en vie. Israël, qui était formellement sous la loi, a été mis de côté, comme nous savons, pour le temps présent, et (jusqu'à ce que la grâce, la bienheureuse grâce le restaure) est sans loi, sans idoles, mais aussi sans Dieu, quoique aimé à cause des pères ; et le Gentil a sa place en Christ après qu'Il est mort et est ressuscité, et prend sa place sur ce nouveau fondement après que sa culpabilité et le résultat de sa responsabilité ont été portés par un autre, Celui-là même qui est la vie dans laquelle il vit à Dieu, et dans laquelle il est responsable sur un principe entièrement nouveau.

C'est parce qu'on a cru à un rétablissement de l'homme dans la chair, et par suite à la continuation de la loi qui s'applique à l'homme dans la chair, seulement spiritualisée et épanouie en un nouveau système de grâce, qu'on a raisonné en faveur du maintien de la loi, tandis que d'autres ont cherché à prouver que la loi était morte et qu'elle n'obligeait pas, Christ l'ayant abrogée et introduit quelque chose de mieux approprié à l'homme. Les uns et les autres se trompent également. Il peut paraître présomptueux de parler ainsi ; mais la Parole de Dieu a plus d'autorité que tous les hommes, comme le reconnaissent cordialement, j'en suis sûr, l'immense majorité de ceux auxquels je fais allusion. J'avoue, puisque j'ai parlé de cela, que des deux partis qui ont discuté la question à Glasgow, je préférerais ceux qui maintiennent l'autorité du Sabbat. Je ne suis pas d'accord avec eux, mais ils combattent pour l'autorité de Dieu, la supposant être telle pour eux-mêmes ; cela je le respecte. Il me semble que le parti contraire combat en faveur de l'homme, aliéné qu'il est de Dieu. Cela peut être sage en ces jours où l'homme est exalté, et je n'ai pas de doute qu'il le sera ; mais cela je ne le respecte point. J'aime les pauvres ; je n'ai pas de défiance à leur égard, c'est parmi eux que je passe, et avec bonheur, la partie de beaucoup la plus grande de mon temps. Quand pour la première fois je commençai une telle vie, je trouvais, pour ce qui est de la nature, une certaine satisfaction dans les rapports avec les personnes bien élevées : c'était naturel. Aujourd'hui si je rencontre quelqu'un pénétré des pensées et des affections spirituelles, et rempli de Christ, je le préférerais aux gens de la plus haute position ou de l'éducation la plus soignée. Tout le reste m'est égal. Les derniers savent se ménager, se mettre à couvert, s'environner dans la société du rempart protecteur qu'ils veulent. En général je préférerais sur le bien et le mal le jugement d'un pauvre à celui d'un autre. Seulement je pense que, par suite du fait qu'ils vivent davantage ensemble, et de l'importance du caractère, les pauvres sont enclins à être un peu durs les uns envers les autres quant à la conduite, et jaloux des faveurs accordées, mais souvent très bons et très dévoués remplis d'égards les uns pour les autres. Après tout nous sommes tous un dans le Christ Jésus, et la Parole de Dieu doit nous guider et nous conduire. Je suis assuré que tandis que tout chrétien rendra avec plaisir l'honneur à qui l'honneur est dû, Dieu aime les pauvres et s'occupe d'eux. Je confesse que je n'éprouve aucune sympathie pour le sentiment, que, parce que l'esprit de radicalisme est à redouter, il nous faut approprier l'autorité de Dieu, si c'est le cas, aux désirs de l'homme. Tout cela est moralement un principe bien bas. Si j'eusse été du Parlement quand il fut fait une proposition tendant à fermer, le dimanche, les parcs de Londres – c'est-à-dire les portes ouvertes aux piétons, les passages pour les voitures demeurant peut-être ouverts pour les malades – j'aurais présenté un amendement, si je me mêlais de telles choses, pour qu'on fermât les passages des voitures et qu'on ouvrît ceux des piétons, les riches pouvant sortir tous les jours, et s'ils sont malades, se promener ailleurs. Qu'un pauvre soit à même de respirer le seul jour qu'il possède avec sa famille, j'en suis heureux ; je me réjouis de voir un père cultiver ses affections en actes de bonté envers ses enfants, et les uns et les autres être heureux ensemble ; et si le jour du Seigneur leur donne l'occasion pour cela, le jour du Seigneur est une véritable bénédiction. Le pauvre, quiconque travaille durant la semaine, devrait insister sur le Sabbat, c'est essentiellement son jour à lui. Pour le même motif, j'avoue que si la décision eut dépendu de mon vote – et heureusement pour moi je n'en ai pas, et ne voudrais pas en avoir ou en faire usage – pas un train ne circulerait le jour du Seigneur. Quant aux voyages de plaisir ce n'est qu'une malédiction pour tous ceux qui y sont engagés. Je n'ai rien à en dire : je les laisse là. Mais pour ce qui est des trains du dimanche, je ne crois pas qu'ils soient destinés pour de sages raisons à pourvoir à des cas de nécessité ou de bonté comme on dit : ils n'ont pour but que de faire de l'argent. Si on allègue que les exigences de la société y obligent, que sont les exigences de la société, sinon hâte de s'enrichir et réclamation impérieuse du droit de marcher à sa guise ? Je comprends très bien que les chemins de fer ayant le monopole des routes, on suppose qu'il leur incombe une espèce d'obligation de pourvoir au cas de ceux qui pourraient avoir à voyager à tout prix. Mais s'ils y sont obligés, ils peuvent se procurer quelque autre moyen. Non ; ce qu'on veut c'est facilité, bon marché ; c'est affaire d'argent et de volonté. On est aussi libre de voyager qu'on l'était avant. Je n'ai rien à faire avec ces choses, et n'ai pas l'intention d'avoir jamais à m'en occuper. Le monde va son chemin, et je ne suis pas du monde. Mais pour ce qui concerne les allégations des chrétiens à son

sujet j'ai à faire avec elles, et je ne les accepte pas, non plus que les accommodations d'un certain christianisme à ce qu'on appelle progrès ; seulement je pense que le chrétien a à former ses propres voies, et ne doit pas s'attendre à réformer le monde. Je n'aperçois pas de gain moral dans le progrès dont il se vante. J'ai des télégraphes et des chemins de fer très commodes sans doute, mais les enfants sont-ils plus obéissants, les hommes plus vertueux, les serviteurs plus fidèles et dévoués, les familles et la vie d'intérieur plus heureuses, plus sereines et plus chéries ? Y a-t-il plus de bonne foi et de joyeuse confiance entre les hommes, plus d'honnêteté dans les affaires, plus de bienveillance et de cordialité entre les patrons et les employés, les chefs et les commis ? Je laisse la réponse au cœur de chacun. Vous avez plus de facilités pour gagner de l'argent, mais plus d'anxiété, plus d'agitation pour le gagner ; plus de luxe et plus de faste, mais pas plus d'affection ni de paix. Mais, je l'avoue, je me suis écarté de mon sujet. J'y reviens et je produis de l'Écriture des témoignages qui font voir que nous ne sommes point sous la loi ; mais, non pas parce que le Décalogue ou la loi sont abolis ou enterrés, mais parce que nous, nous sommes morts, ensevelis et ressuscités en Christ ; parce que nous sommes une création nouvelle, rachetés de la position dans laquelle nous étions dans la chair. Que nous sommes rachetés de la malédiction de la loi, c'est ce que personne ne nie, de sorte que je n'insiste pas sur ce point, bien qu'il soit de toute importance : que nous ne sommes pas justifiés par elle, c'est ce qui est admis dans les termes, quoique je pense qu'on ne connaît pas et qu'on ne tient pas réellement ce que cela implique, et que cela se lie étroitement à notre argumentation ; toutefois, c'est admis dans les termes et en conséquence je n'en argumente point ici. Le point sur lequel on insiste, c'est que la loi est la règle de la vie, et c'est ce point que je vais examiner. Je commence par déclarer tout d'abord que sur le terrain de la responsabilité de l'homme comme enfant d'Adam, la loi est bien évidemment cela ; je crois qu'elle est une règle – la règle parfaite de la vie pour l'homme tel qu'il est. Si Adam n'eut pas mangé il aurait vécu, si l'homme eût gardé la loi il aurait vécu. Seulement, il faut s'en souvenir, nous savons ce qu'est la pensée de la chair, qu'elle n'est point soumise à la loi de Dieu, et même qu'elle ne peut pas l'être ; de sorte donc que ceux qui sont en la chair ne peuvent plaire à Dieu. La loi était un moyen de mettre à l'épreuve, mais ne fut jamais entendue être pour un pécheur le chemin de la vie, ce qui toutefois se trouve dans les termes exprès ; – fais ces choses et tu vivras.

Et ici je dois distinguer entre loi et la loi ; non pas comme font les hommes entre une loi dans son essence et le Décalogue, mais entre son principe et ses dispositions. La loi est pratiquement le principe qui consiste à exiger de quelqu'un assujetti au législateur une certaine ligne de conduite que celui-ci impose par voie d'autorité. De sorte que nous avons les deux principes : exiger, ce qui peut prendre la forme de la défense et l'autorité. Il peut y avoir de plus une sanction, un motif agissant par des craintes ou des espérances comme c'est ordinairement le cas dans les lois appliquées à la conduite des hommes. Ceci modifie le caractère de la loi, mais touche à peine, me semble-t-il, à son existence ; cependant cela caractérise la loi selon que nous avons à faire avec elle. Adam était sous une loi, quelque chose lui était défendu par voie d'autorité. Les hommes vécurent sans loi jusqu'à Moïse, et Israël fut placé sous la loi à Sinaï, requis positivement de certaines choses par voie d'autorité. Or ceci repose évidemment sur le principe de la responsabilité d'Adam ou de ses enfants, des hommes dans la chair. Il n'y avait pas de don de la vie. La vie pouvait être conservée ou acquise par l'accomplissement de ce qui était proposé ; elle n'était point donnée.

Quant à ce qui est exigé, la loi présente trois cas. La loi donnée à Adam était une simple épreuve de son obéissance. Mais s'il s'agit de placer l'homme sur le terrain de la responsabilité à l'égard du bien et du mal, je dois m'attendre à ce qu'une règle parfaite lui soit donnée, et c'est bien là ce qui eut lieu ; mais cette règle ne doit pas aller au-delà du devoir de l'être en question dans la position dans laquelle il se trouvait, ou bien elle ne serait pas l'épreuve de la responsabilité. La loi donnée à Adam était parfaite sous ce rapport. C'était simplement une épreuve de son obéissance, peut-être puis-je ajouter, de sa confiance.

Secondement. – L'essence de la loi, ce de quoi dépendaient la loi et les prophètes, comme le Seigneur présente la chose, était la règle abstraite de la perfection dans une créature, aimer Dieu de tout notre cœur, et notre prochain comme nous-mêmes. Ceci dans la créature, serait la perfection humaine. Sans doute les anges le font, si même un commandement n'est pas nécessaire pour eux. C'est de la folie que de dire que la loi est l'expression de la propre pensée de Dieu, à moins qu'on ne veuille dire qu'elle est sa pensée quant à ce que la créature doit être, ce que naturellement doit être la loi ; mais elle ne saurait être la perfection de la pensée de Dieu en Lui-même, parce qu'elle est la perfection de ce que celle de l'homme doit être. Dieu ne peut aimer son prochain comme Lui-même, ni aimer un autre être quelconque de tout son cœur, comme lui devant cela. C'est là ce que la loi professe être, une règle parfaite pour l'homme comme tel. Elle le condamne tel qu'il est, parce qu'elle dit ce qu'il doit être ; et aussi s'il était ce qu'il devrait être, il n'aurait pas besoin d'elle ; un commandement de faire une chose, à dire vrai, suppose le besoin de ce commandement – que je suis en danger de manquer de le faire[2]. Mais en elle-même la loi est une règle parfaite, positive, pour l'homme comme enfant d'Adam.

La troisième forme de la loi est le décalogue, parfait aussi, le quatrième commandement comme tous les autres, chacun d'eux à sa place – parfait pour l'homme mais ici envisageant l'homme ouvertement comme pécheur – règle parfaite jusqu'à ce que l'homme fût pleinement manifesté comme n'ayant rien de bon en lui, et moyen, quand elle est comprise spirituellement, de faire voir cela, et en conséquence connue comme ayant été donnée en définitive dans une pensée de la part de Dieu totalement différente de la pensée que l'homme l'observerait. Sans doute que l'homme aurait du l'observer ; mais donner à un être qui convoitait dans sa nature, le com-

[2] Combien nous sentirions déplacé un commandement à Christ de nous aimer ou d'aimer son Père. Il y eut des commandements pour éprouver la perfection de son amour, mais il n'y en eut aucun de nous aimer.

mandement de ne pas convoiter ne pouvait se faire dans l'idée qu'il serait gardé, en tant que spirituellement compris, par l'homme déchu, quelque juste que ce fût de le garder. Un homme pourrait être sans reproche quant à sa justice extérieurement selon la loi, et être le plus grand ennemi de Dieu qu'il y ait dans le monde. C'est pourquoi je dis qu'elle servait comme règle à garder jusqu'à ce que la vérité vint, pendant que l'homme était sous l'épreuve quant à la manifestation de son état. Une règle parfaitement bonne pour un être dont la volonté est parfaitement mauvaise, peut bien convaincre de mal, mais ne saurait guider effectivement. Comment guider une volonté mauvaise, un être qui dans sa pensée n'est point soumis à la règle, ni même ne peut l'être ? Je parle de la loi lorsque la loi fut donnée comme une loi. Elle était une règle parfaite, mais applicable seulement quand l'homme ne se connaissait pas lui-même, sauf pour convaincre et condamner. Mais en tant que donnée ainsi à l'homme comme un système extérieur, elle a été évidemment, et c'est admis par tous, mise de côté. Il y a eu abrogation du commandement qui a précédé à cause de sa faiblesse et de son inutilité (car la loi n'a rien amené à la perfection) et introduction d'une meilleure espérance par laquelle nous approchons de Dieu. Il ne fallait pas tenter Dieu en mettant sur le cou des disciples un joug que ni les disciples ni leurs pères n'avaient pu porter Le système tout entier, comme système, fut ouvertement et définitivement mis de côté ; et le christianisme, la foi, non pas la loi, arrivèrent : et quand la foi fut venue, c'est-à-dire le christianisme, le système de la foi, nous ne fûmes plus sous le conducteur. Je fais une différence quant aux dix paroles, dont je parlerai. Dieu les prononça du milieu du feu, et n'ajouta plus rien. Elles furent placées dans l'arche. Tout cela faisait une différence, mais comme termes d'une alliance, elles sont évidemment mises de côté avec le reste, en les supposant pour un moment écrites sur nos cœurs et nous supposant nous les objets de l'alliance nouvelle ; lors même qu'il en serait ainsi, en tant que gravées sur des pierres comme conditions légales de la bénédiction sous l'ancienne alliance, tout a disparu ensemble. Ce qui devient ancien et qui vieillit, est près de disparaître. Nous ne sommes pas sous l'ancienne alliance, et sûrement les commandements en formaient la base.

Mais on dira que cela est admis par tous, mais qu'il faut distinguer entre le principe de l'ancienne alliance et le contenu de ce qui en constitue les termes principaux, quoiqu'il puisse y avoir d'autres détails.

C'est précisément cela. Il y a un principe dans la loi, aussi bien qu'un contenu. Or, ce n'est pas du tout sur ce principe que je suis en relation avec Dieu ; c'est-à-dire que je ne suis pas du tout sous la loi devant Lui. Tel est le témoignage constant de l'Apôtre, et non pas seulement que je ne suis pas justifié par elle. Si elle est la mesure de ma justice et que je sois sous elle comme telle, je dois être justifié sur ce principe en quelque manière ; des œuvres de loi doivent être ma justification. L'apôtre me déclare qu'il n'en est point ainsi. Mais je laisse ce côté de la question, parce que, comme je l'ai dit, c'est admis, au moins dans les termes, et je ne cherche pas à soulever des questions. Mais je ne suis pas sous la loi – je ne suis pas en relation avec Dieu sur ce principe sous quelque rapport que ce soit. Je ne suis pas sous elle pour la sanctification, non plus que pour tout autre chose quelconque. Je ne suis pas sous la loi, mais sous la grâce. Je puis en tirer beaucoup d'instruction, et c'est ce que je fais de toutes les parties de l'Ancien Testament. Je tire la plus profonde et la plus précieuse instruction des sacrifices quant à la nature et à la portée du sacrifice de Christ ; rien de plus précieux : ses divers aspects y sont plus développés que dans le Nouveau, mais je ne suis pas sous eux. Quelque autre chose leur a été substitué. Je ne suis pas, pour quoi que ce puisse être, sur le principe de la loi dans ma relation avec Dieu. Je parlerai de son contenu : il est donné sur ce principe avec une malédiction qui y est attachée ; le principe est réellement impliqué, mais je me borne à cela maintenant. Je ne suis pas sous la loi du tout dans ma relation avec Dieu. Nous avons besoin de puissance pour la sanctification, mais la loi ne donne pas la puissance. Je parle du principe de la relation. La loi exige, exige justement : et quant à nous, je lis : Le péché n'aura pas empire sur vous parce que vous *n'êtes pas* sous la loi, mais sous la grâce. Il ne s'agit pas là de justification, mais d'empire du péché. Ainsi la puissance du péché c'est la loi. Le péché, ayant trouvé une occasion par le commandement, a produit toute convoitise, car sans la loi le péché est mort ; mais le commandement étant venu, le péché a repris la vie, et moi je mourus. Or tout cela s'applique non pas à la justification, mais à la puissance et à l'opération du péché en nous ; la loi ne sert que d'occasion à la puissance du péché, quoique ce ne soit pas la faute de la loi, ainsi que l'apôtre a soin de le dire. Elle est cela pour nous, et c'est le cas avec lequel nous avons à faire. Or il est du principe de la loi dans notre cas, d'exiger d'un pécheur, qui a une volonté perverse, obéissance à ce qui est contraire à sa volonté en tant que droit de l'autorité sur lui, et contraire à ses convoitises comme étant dans une chair de péché. Le principe de la loi est ruineux pour nous soit pour la condamnation, soit pour la puissance du péché. C'est en vain que l'on dit que je suis sous la loi avec un nouveau motif. Il faut que je *ne sois pas* sous la loi, pour ne pas être sous l'empire du péché. Mais il est répliqué : – Oui, mais le contenu de la loi est bon. Incontestablement ; il est saint, juste, et bon. Mais si je prends le contenu, je ne suis pas plus avancé, si c'est une loi, parce que je suis dans une chair de péché quand le contenu est mis devant moi. Je ne puis pas présenter la loi à un homme innocent. *L'homme* a mangé du fruit défendu. Cette loi là a fini. Bien ; prenons les commandements. *Ils supposent le péché,* car ils le condamnent ; ils supposent la convoitise, car ils la défendent. Même le commandement d'aimer ne serait pas adressé à un être parfait. Il suppose celui à qui il s'adresse, comme je l'ai dit, n'aimant pas ou capable d'être tel. Aussi ne fut-il pas adressé à Adam de pareil précepte. Quel sens eût-il pu attacher au vol ? Quel sens à la convoitise ? La loi, nous dit l'apôtre, n'est pas donnée pour le juste. Κουειται, ne s'applique pas, ne convient pas, n'appartient pas à de telles personnes. Mais si elle s'applique aux injustes, que peut-elle faire pour eux ? Il est évident qu'une défense de convoiter ne peut même être comprise personnellement par quelqu'un qui n'a pas de convoitise, ne saurait dans tous les cas avoir d'application à lui ; mais s'il a des convoitises dans sa nature, cette nature ne peut y être soumise. Je parle maintenant du contenu de la loi. La loi suppose le péché, et avec parfaite raison ; parce que quand elle fut donnée le péché était là. Mais on nous dit que cela est vrai de la forme

actuelle de la loi, mais qu'il y a en elle une vérité essentielle qui était pour Adam et fut donnée à Adam, quoique la forme qu'elle prit plus tard supposât le péché. Bien ; qu'est-ce que c'est que cette vérité essentielle ? Que la loi soit sainte, juste et bonne, je l'admets aussi pleinement que possible ; mais comment le vol et la convoitise peuvent-ils s'appliquer à Adam ou à quoi que ce soit sauf un état de choses tout formé caractérisé par la possession à titre de propriétaire et par la chair de péché ? Parfaitement juste de les condamner quand ils étaient là, mais certainement ce n'était pas adapté à un état de choses non en chute. Adam n'avait pas de loi pareille et ne pouvait pas en avoir de fait ni par la nature des choses. La meilleure preuve c'est que Dieu ne lui en donna pas de telle. Certainement il n'avait pas conscience de convoitise ou de vol. Dieu lui donna une autre loi qui convenait parfaitement à son état et ne supposait pas le péché. Dire qu'il était sous *celle-ci,* quand Dieu le plaça formellement sous une autre, me semble attaquer la sagesse divine en faveur d'une théorie. Ce n'est pas que les commandements soient autre chose que parfaits, lorsque l'homme se trouve dans l'état et les relations auxquels ils s'appliquent ; mais Adam n'était pas dans cet état et ces relations, et Dieu lui donna sagement une loi appropriée à l'état dans lequel il se trouvait, qui maintenait son autorité à Lui et mettait à l'épreuve l'obéissance d'Adam, mais ne supposait pas le péché, ni n'en impliquait l'existence.

Je crois que la loi est la règle parfaite de la vie pour l'homme dans la chair ; mais elle suppose le péché, et s'applique à la chair de péché, à l'homme dans la chair ; et comme elle repose sur le principe, le droit d'exiger et avec raison (car c'est un principe très important et qui maintient les droits de Dieu), elle me condamne quant à la justice, et ne m'est d'aucun secours, mais bien le contraire, quant à la sanctification. Si donc la loi est sainte, juste, et bonne dans son contenu, pourquoi ne pas être sous elle, pourquoi ne pas la maintenir ? Parce que je suis alors dans une relation avec Dieu qui implique la condamnation et la puissance du péché. La loi est la loi, elle n'est pas la grâce, et la puissance du péché c'est la loi. Maintenez la loi comme loi, et vous détruisez son autorité si elle n'est pas loi pour vous ; et si elle est loi pour vous, elle est la puissance du péché et le péché aura empire sur vous. Elle doit, comme loi, avoir l'autorité extérieure, l'autorité de Dieu comme tel. Si vous affaiblissez cela, vous l'avez détruite comme loi. Et ici je me sépare des deux partis qui ont discuté cette question. À mon jugement, ils détruisent tous les deux l'autorité de la loi, l'un dans l'intention de le faire, l'autre en déclarant qu'elle est abrogée, ensevelie, et choses pareilles. Les premiers sont obligés d'accorder beaucoup, désirant maintenir son autorité, parce qu'ils n'y peuvent rien ; les derniers détruisent son autorité et la déclarent abrogée. Pour moi, je n'en cède pas un iota ou un trait de lettre. Je ne soulève pas la question concernant les Gentils non placés sous elle, bien qu'historiquement ce soit vrai ; parce que, s'ils ne sont pas sous la loi, ils sont sans loi, et que j'admets que la loi est une règle parfaite pour l'homme dans la chair. Je dis que je ne suis pas sur le principe gentil, bien que Gentil ; non pas ανομος θεω sans loi quant a Dieu, mais εννομος κριστω justement soumis a Christ. Mais je ne dis pas que l'autorité de la loi s'est affaiblie ou a cessé : ce que je dis, c'est que j'y *suis mort.* La loi a de l'autorité sur l'homme aussi longtemps qu'il vit, et ne peut en avoir plus longtemps. Or je ne suis plus vivant dans la chair. Je rejette toute altération, toute modification de la loi. Je rejette toute prétention à la christianiser : c'est affaiblir son caractère légal par une mixtion de grâce qui n'est ni la loi ni l'évangile. Je maintiens son autorité tout entière, son autorité absolue. Ceux qui auront péché sous elle, seront jugés par elle. Elle aura sa propre autorité, c'est-à-dire, celle de Dieu, selon ses propres termes au jour du jugement ; mais je ne suis pas sous elle, mais sous la grâce ; non pas sous le conducteur, mais comme fils, parce que la foi est venue et que j'ai l'esprit d'adoption. Je suis sur un autre pied et dans une autre relation avec Dieu ; je ne suis pas du tout dans la chair ni dans la place d'un enfant d'Adam, mais délivré, tout à fait hors d'elle, par la rédemption.

Voyons ce que l'Écriture enseigne sur ce point.

Les transgressions positives sont effacées par le sang de Christ.

La loi, nous dit-on, en tant qu'alliance des œuvres a fini par la mort de Christ. Or je dis que l'Écriture enseigne plus que cela, enseigne ce qui s'applique à tout le vieil homme pour ce qui concerne notre position devant Dieu, et que, pour la foi, nous sommes complètement morts à la position et à la nature dans lesquelles nous étions sous la loi. Prenez le cas le plus complet et le plus manifeste, un Juif effectivement sous elle. Je ne doute pas qu'elle sera réalisée pratiquement par un Gentil comme principe. Quel est le jugement de la loi sur mon vieil homme, mon être en tant que dans la chair ? Est-ce condamnation seulement en tant qu'alliance ? Non, c'est la mort. Il ne s'agit pas simplement de l'apport d'un nouveau motif, d'une nouvelle source de conduite, par l'action de quoi, la loi étant maintenant comme telle, je la garde. La loi est (2 Corinthiens 3) un ministère de mort aussi bien que de condamnation. Mais qu'arrive-t-il donc ? Pour moi, par la loi je suis mort à la loi. Elle m'a tué pour que je vécusse à Dieu. « N'ajoute pas à ses paroles, de peur qu'Il ne te reprenne et que tu ne sois trouvé menteur ». Vous pourriez dire qu'elle est abrogée comme alliance des œuvres, mais non comme règle de vie, bien que l'Écriture ne parle pas ainsi ; c'est une pure invention humaine. Mais vous ne sauriez dire : Je suis mort à elle, mais elle doit être ma règle de vie. C'est un non sens. Je suis mort à la loi par la loi. Elle a fait son œuvre et m'a tué pour ce qui concerne elle même : je n'existe pas quant à la loi, ou bien elle a failli à sa puissance. Et je suis mort à la loi afin que je vive à Dieu. Si je n'en ai pas fini avec elle, je ne saurais vivre à Lui. Et de quelle manière en ai-je fini avec la loi ? Je suis crucifié avec Christ. Et je ne vis plus moi, mais Christ vit en moi – et ce que je vis maintenant dans la chair, je le vis dans la foi, la foi du Fils de Dieu qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même pour moi. Cela n'est pas la loi. La foi étant venue, dit l'Apôtre, nous ne sommes plus sous un conducteur, c'est-à-dire sous la loi. Notez ceci : ce n'est pas du tout Christ portant mes péchés qui me délivre de la loi. Notre vraie délivrance est opérée là, quant à nos péchés. Mais en me délivrant de la loi, Dieu ne me délivre pas, moi enfant d'Adam vivant, des terribles conséquences de mes péchés. Il fait une autre œuvre. C'est moi qui suis mort avec Christ. Et

ce n'est pas non plus de pardon du péché qu'il est parlé dans un tel cas, quoique au moyen de cette mort de Christ il ne me soit pas imputé. Nous mourrons au péché – non pas aux péchés ni pour les péchés, mais *au péché.* Celui qui est mort est quitte du péché. Si l'obéissance d'un seul m'a constitué juste, pourquoi ne puis-je pas dire que je puis demeurer dans le péché ? Voici la réponse : Comment, nous qui sommes *morts* au péché, pourrions-nous y *vivre* encore ? Le raisonnement de l'apôtre à la fin du sixième chapitre est fatal à l'usage de la loi comme règle de vie. Rien ici n'a trait à la question d'une alliance basée sur les œuvres. Il s'agit de la vie, de vivre dans le péché, l'obéissance, la sainteté, et de ce qui en est le principe et la règle. Dois-je courir au péché, être ce qu'on appelle un antinomien, parce que je ne suis pas sous la loi ? Nullement. Quel principe, quelle règle de vie aide donc ? Tenez-vous vous-mêmes pour morts au péché et pour vivants à Dieu. Comme vivant en Christ je dois livrer mes membres à Dieu comme instruments de justice. Je puis faire cela, obéir, non à une loi, mais à une personne, à Dieu lui-même absolument. Pourquoi ? Je ne suis pas sous la loi, mais sous la grâce. *Je me livre moi-même.* Quelle occasion d'expliquer que nous n'étions pas sous la loi en tant qu'alliance des œuvres, mais que nous y étions comme règle de vie ! Mais maintenant, c'est de la vie, des règles de la vie que l'apôtre traite – de la manière dont nous arrivons, et en vertu de quel principe, à ce fait béni que le péché n'a pas empire sur nous Car c'est bien à cela (et non à la justification) que nous sommes arrivés par le fait que nous ne sommes pas sous la loi. Cela nous conduira-t-il au péché ? Encore quelle occasion de nous dire – non, vous savez que la loi est encore une règle de vie. Mais non : silence, significatif silence ! Ils avaient été les esclaves du péché, et qu'étaient-ils maintenant ? Ils avaient obéi de cœur – à la loi, par suite des nouveaux motifs qu'ils avaient ? non ; à la forme de la doctrine dans laquelle ils avaient été instruits. Ils n'étaient pas sous la loi ; s'ils y étaient le péché aurait empire sur eux. Mais ils avaient obéi à la nouvelle forme de doctrine. Ils étaient esclaves de la justice, esclaves de Dieu, et avaient leur fruit en sanctification. Les gages du péché. C'était la mort ; mais le don de Dieu, la vie éternelle. L'idée de la loi n'intervient pas du tout, sauf pour faire voir que ceux qui se trouvent sous elle, seraient sous l'empire du péché. L'idée de l'alliance des œuvres n'intervient pas davantage dans l'argumentation de Paul ; c'est de la vie qu'il traite, de marche dans le péché, de son empire, d'obéissance, de sanctification – mais nous ne sommes pas sous la loi. Mais il faut traiter tout spécialement ce sujet.

Le chapitre cinquième (depuis le verset 12), avait fait voir que pour la justice tout devait être ramené aux deux chefs Adam et Christ, et que la loi était seulement intervenue en passant pour faire abonder l'offense. Le sixième, que nous, étant morts en Christ, nous ne sommes pas sous la domination de cette nature pécheresse, non plus que sous la loi qui s'appliquait à cette nature. Maintenant le septième traitera pleinement la question de la position sous la loi elle-même. L'apôtre affirme l'impossibilité absolue d'être sous la loi et sous Christ dans le même temps : ces deux positions sont absolument incompatibles l'une avec l'autre. Il établit cela de la manière la plus forte. Nous ne pouvons pas plus être liés à la loi qu'une femme ne peut avoir deux maris dans le même temps. Maris pourquoi ? Pour justifier comme alliance d'œuvres ! Non : pour obéir, pour porter du fruit pour Dieu. Vous n'avez pas un mot concernant des œuvres pour justifier, ni sur une alliance d'œuvres : il ne s'agit que de ce à quoi je suis lié, que de savoir quelle loi m'oblige. N'est-ce pas cela ? Lisez et voyez. Eh bien, je suis devenu mort à la loi par le corps de Christ, afin que je sois à un autre. Et alors, pensez-y, je suis lié à un autre qui a autorité sur moi, et je ne puis admettre que quelque autre chose intervienne et réclame autorité. J'ai vu Moïse et Élie disparaître après avoir servi Dieu dans leur génération, et j'ai entendu la voix du Père disant : Celui-ci est mon Fils bien-aimé, écoutez-Le. J'ai été préparé par le sixième chapitre, à voir qu'il ne s'agit pas de désobéir et de vivre dans le péché, parce que étant mort au péché, je vis à Dieu par Christ et Lui suis obéissant. Et à présent je trouve dans les détails, que, ainsi mort que je suis, l'obligation qui me liait à mon premier mari est chose terminée, devenue impossible. Je suis marié à un autre : je suis lié a lui, le lien et l'obligation sont absolus, je ne puis entendre que Lui. Je ne puis pas même dire, je vais apprendre par mon second mari ce que mon premier veut dire et commande. Je n'en ai qu'un, son autorité est complète et absolue. Nous n'avons rien à faire ici avec la justification ou une alliance d'œuvres ; la seule question dont s'occupe l'apôtre, est celle de savoir – à qui je suis lié.

Un article que j'examinais tout à l'heure me dit que le chapitre signifie que « La mort de Christ a dissout toute notre vieille relation avec la loi en tant qu'alliance basée sur les œuvres, et nous a laissés en liberté de contracter une relation nouvelle ». Quelqu'un a-t-il jamais lu un pareil effort pour éluder l'Écriture ? – Une nouvelle relation avec quoi ? Encore avec la loi ? De quelle vieille relation avec la loi le chapitre parle-t-il ? Nous sommes morts, de sorte qu'il n'y a plus de relation du tout, et nous sommes mariés *à un autre,* Christ ressuscité d'entre les morts. Où y a-t-il une alliance d'œuvres dont le chapitre parle, ou à laquelle il fasse allusion ? En outre, l'auteur ne fait aucune allusion à ce qui constitue tout le sujet du chapitre, le fait que *nous sommes morts.* Vous êtes morts à la loi par le corps de Christ. Si j'avais besoin d'une preuve que j'ai à faire avec un écrivain qui avait un système qui l'empêchait d'oser regarder l'Écriture en face, je le trouverais dans la phrase citée plus haut. Mais je ne cherche pas la controverse, et ainsi je ne m'en occupe plus. J'ajoute ici qu'il est bien connu que dans le verset six il faut lire comme dans la note marginale[3] : « étant morts dans ce en quoi – » ἀποθανόντες, et non ἀποθανόντος, autrement ceux qui disent que la loi a été abrogée et ensevelie auraient ce texte pour appui. Si donc nous sommes morts avec Christ, nous pouvons aussi dire que nous avons été vivifiés ensemble avec Lui, et ressuscités ensemble et assis ensemble dans les lieux célestes. Le chrétien est une personne céleste quoique marchant à travers le désert et qu'il y soit l'épître de Christ. Quelle est sa règle ? Marcher comme Christ a marché. Toutes les parties de l'Écriture, la loi et toutes les autres, peuvent lui fournir de la lumière, et il peut s'en servir pour convaincre de péché, car la conscience naturelle en reconnaît la justice. Paul dirigeait sa conduite par une prophétie d'Ésaïe 49. Et grâces à Dieu, le nouveau Testament abonde en préceptes pour nous guider. Nous ne de-

[3] Version anglaise.

vons pas non plus laisser tomber le mot de commandement ; parce que, lors même que nous ferions toutes choses bien, rien ne serait bien si ce n'était pas fait dans l'esprit d'obéissance, et le commandement exprime l'autorité. Toutefois nous devons être remplis de la connaissance de la volonté de Dieu en toute sagesse et intelligence spirituelle. L'homme spirituel discerne toutes choses. Je ne puis parler ici que du principe et de la mesure. Je surprendrai peut-être mon lecteur en disant que la conduite de *Dieu* est toute notre mesure, comme étant participants de la nature divine. Ce n'est pas la règle parfaite pour l'homme dans la chair qui est notre mesure, mais c'est la conduite divine pour l'homme dans l'Esprit. L'Apôtre peut dire, « Quand nous étions dans la chair », et décrire dans le septième chapitre de l'Épître aux Romains les combats d'un homme renouvelé, mais qui n'est pas affranchi par la connaissance de la rédemption, mais est encore sous son premier mari, la loi ; sachant qu'elle est spirituelle, y acquiesçant, y prenant plaisir, mais ne la gardant jamais. Mais quand il a connu la délivrance, il peut dire : la loi de l'Esprit de vie dans le Christ Jésus m'a affranchi, ayant appris et sachant que Dieu n'a pas pardonné mais condamné le péché dans la chair, mais dans la personne de Christ, sacrifice pour le péché, et que, maintenant chrétien, non dans la chair mais dans l'Esprit, sa place et sa position sont totalement changées. Vivant ainsi en Christ, créé de nouveau dans le Christ Jésus pour les bonnes œuvres que Dieu a préparées afin qu'il marche en elles, renouvelé en connaissance selon l'image de Celui qui l'a créé, que sont ces œuvres ? J'ai dit, l'Écriture a dit, que, parfait devant Dieu en Christ, il doit imiter Dieu. Où trouver l'image de cela dans un homme ? Christ est l'image du Dieu invisible. Uni avec Lui dans le ciel, le chrétien doit marcher comme Lui sur la terre, dans la grâce comme manifestant Dieu, regardant à Lui en haut, et transformé ainsi à sa ressemblance de gloire en gloire, comme par l'Esprit du Seigneur. Examinons l'Écriture sur ce point.

D'abord comme c'est le nom du Père[4] qui est révélé et non le nom légal de Jéhovah, nous devons être parfaits comme notre Père qui est dans les cieux est parfait. Il aime ceux qui ne l'aiment pas. Il est bon pour les ingrats et pour les méchants. Mais c'est plus précisément en Éphésiens 4 et 5, que ceci est pleinement développé. La marche que Dieu a préparée d'avance pour le chrétien nous est présentée dans ces deux chapitres subjectivement et objectivement : subjectivement – nous avons dépouillé le vieil homme, et revêtu le nouveau ; et en second lieu, nos corps étant le temple du Saint Esprit, nous ne devons pas contrister l'Esprit de Dieu par lequel nous avons été scellés pour le jour de la rédemption. Puis vient la règle objective – soyez bons les uns envers les autres, pleins de compassion, et vous pardonnant les uns aux autres, comme Dieu aussi vous a pardonné en Christ. Nous trouvons ensuite les deux noms de Dieu qui disent ce qu'Il est dans son essence, présentés comme ce qui doit être réalisé, et dont Christ nous présente la réalisation dans l'homme. Soyez imitateurs de Dieu comme de bien-aimés enfants, et marchez dans l'amour, comme aussi le Christ nous a aimés et s'est donné lui-même pour nous comme offrande et sacrifice à Dieu en odeur de bonne senteur. Nous devons être les imitateurs de Dieu, son amour en Christ étant notre modèle. Et ici nous trouvons la supériorité du principe chrétien sur la loi dans sa nature même. La loi m'enseignait à aimer mon prochain comme moi-même, faisait de mon amour pour moi la mesure de mon devoir envers mon prochain. Le christianisme attend que nous n'ayons pas de moi du tout, mais que nous nous donnions nous-mêmes pour notre prochain. Deux principes constituent la perfection de cela, Christ s'est donné lui-même *pour* d'autres, et il s'est donné à Dieu. Ce dernier point est nécessaire pour que le principe soit parfait. L'affection doit avoir pour objet un être parfait, aussi bien qu'être parfaite elle-même ; et pour être parfaite il faut qu'elle soit complètement dégagée du moi, et parfaite aussi en elle-même ; car c'est de leur objet que les affections tirent leur caractère et leur valeur. Mais le principe de la perfection légale est tout différent, et n'a absolument rien de cela. La règle pour le chrétien n'était point ce que doit être l'homme comme tel, mais d'être imitateur de Dieu comme un enfant bien-aimé de son Père, Christ étant la manifestation de l'amour dans cette position et en étant aussi la mesure. Comparer l'amour qu'ont mutuellement deux personnes chacune d'elles pour soi-même et pour l'autre, et confondre cet amour avec le dévouement absolu de Christ, c'est tout simplement un abus des termes parce que le mot amour est employé dans les deux cas. L'autre nom de Dieu est Lumière. Nous sommes lumière dans le Seigneur. Nous devons marcher comme des enfants de lumière. Ici encore, c'est à Christ que nous sommes renvoyés, Christ t'éclairera. Ainsi donc, amour parfait dans l'abandon, le sacrifice du moi, imitation de Dieu en cela, marche comme étant en Christ, dans la lumière et de la lumière qui manifeste tout, Christ en étant le modèle, telle est la règle de vie du chrétien. Il est mort, et sa vie est cachée avec Christ en Dieu. S'il croit, c'est Christ qui vit en lui, il n'est pas vivant (en vie) dans ce monde. On peut s'opposer à de pareilles vues, mais si on le fait, il faut qu'on s'oppose à l'Écriture.

Le grand secret de tout, c'est qu'en tant que devant Dieu, et responsables envers Lui, nous ne sommes pas absolument vivants dans la vie d'Adam. Christ est notre vie, Christ qui est ressuscité. Je suis mort ; j'ai été crucifié avec Christ, au péché, ou à la chair et à ses convoitises, à la loi par le corps de Christ, au monde, et le monde à moi. Devant Dieu, je n'appartiens pas plus à la scène tout entière d'un homme vivant, à ce monde dans lequel la vie d'Adam se développe et dont la loi est la règle morale, qu'un homme qui est mort depuis dix ans. Je viens ayant la vie de Christ, ayant le Fils et par là la vie, au milieu de cette scène, pour marcher dans le sentier qu'il a tracé. Et maintenant, de quoi le sabbat est-il le repos ? De cette création-ci. Or, je n'en suis pas. C'est d'une nouvelle création que je fais partie, les choses vieilles sont passées. Lors même que j'eusse connu Christ selon la chair, comme appartenant à ce monde, ici-bas et sous la loi, je ne le connais plus de cette manière. Et quel est le repos de la nouvelle création à laquelle j'appartiens comme étant mort et ressuscité, Christ étant ma vie ? Le repos céleste qui nous est signifié dans le jour du Seigneur, le jour de la résurrection de Christ ; Voyons ce que

[4] C'est sous ce nom que Dieu est connu dans la relation chrétienne en vie éternelle ; il fut révélé par Christ quand il était ici-bas. Jéhovah est le nom de Dieu dans sa relation avec Israël : Le Tout-Puissant, à l'égard des patriarches ; le Souverain sera son nom millénial.

l'Écriture enseigne directement sur ce sujet. Et tout d'abord examinons Genèse 2. Ici Dieu se reposa le septième jour, et il le sanctifia parce qu'il s'était reposé ce jour-là. Je ne crois pas juste le raisonnement de Paley, mais le fut-il, il n'aurait aucune valeur. Dans tous les cas, le septième jour est reconnu par Dieu comme consacré quand il donna une loi, comme sanctifié et béni, parce qu'Il s'était reposé en ce jour. Mais c'était le repos de la création, de la première création telle que Dieu l'avait faite, c'est-à-dire très bonne. Personne ne dit qu'il fut constamment observé depuis lors jusqu'au départ d'Israël du pays d'Égypte. Il peut y en avoir eu des traditions plus ou moins claires, ou plus ou moins obscures : il semble qu'il s'en trouve à la fois dans l'Écriture et chez les païens, mais elles sont obscures. Mais cette création tomba aussitôt ; et la chose même que nous a apprise le christianisme, c'est que l'homme n'a jamais gardé ce repos, n'a jamais pu le garder, qu'il ne peut pas non plus jamais s'y soumettre, ou avoir le repos sur ce principe là. Il peut être un bienfait pour son corps, je crois qu'il est cela effectivement, car son corps fait partie de la vieille création : mais c'est de relation avec Dieu que je parle. Religieusement le repos de la vieille création lui est impossible. Dans la loi, Dieu prit l'homme dans la chair et la création, pour éprouver s'il y avait possibilité pour l'homme de vivre en relation avec Dieu en cet état de chose, et il fut prouvé que c'était impossible. Mais le sabbat était alors le signe de la relation avec Dieu. Ce n'était pas *un* septième jour, mais le septième jour ; il n'était pas des six. En ceux-là Dieu travaillait, ils n'étaient point son repos. C'est très bien de parler d'un septième jour ; un septième jour peut être bon pour l'homme, mais il exclut Dieu, laisse le repos de Dieu de côté, et donne à l'homme son propre repos comme un repos physique sans Dieu, se repose quand Dieu travaillait, et travaille quand Dieu se reposait, ne tient pas compte de Dieu s'il repose l'homme. C'est *le* septième jour qui fut béni parce que Dieu s'était reposé en ce jour. Dans le Paradis l'homme n'avait pas besoin de se reposer du travail. Ne devait-il pas garder le septième jour s'il n'était pas tombé ? Eût-il gardé *un* septième jour comme l'essentiel de la chose, ou le septième jour parce que Dieu s'était reposé ce jour-là ? Non ; le septième jour seul constitue le caractère religieux du repos, parce que la bénédiction de l'homme est dans le repos de Dieu. Il est homme tous les six jours quant à sa marche, selon la volonté de Dieu, il est avec Dieu le septième. Mais il tomba tout de suite, il n'entra jamais dans le repos de Dieu.

Et ici je voudrais faire remarquer en passant, un point très important signalé dans le discours du docteur Kairn à Berwick, que l'argument contre le Sabbat tiré de ce que l'homme était tombé et ne pouvait pas avoir part dans l'institution originelle, serait valide si l'homme n'était pas susceptible d'être rétabli. Or, j'affirme que, précisément, ce que l'Écriture enseigne, c'est que l'homme ne saurait être rétabli ; les hommes sont susceptibles d'être rétablis, mais c'est en naissant de nouveau, par voie de mort et de résurrection, en dépouillant le vieil homme et revêtant le nouveau. La loi et même la venue de Christ, en tant que s'adressant à la responsabilité de l'homme, étaient la preuve que l'homme ne pouvait pas être rétabli, qu'il devait y avoir un second homme à la place du premier, et qu'il fallait que la mort et la résurrection intervinssent pour fonder une place pour l'homme avec Dieu, qu'il fallait que le vieil homme fût dépouillé et que le nouveau fût revêtu. Ce qui caractérise l'incrédulité du jour actuel, c'est la prétention que l'homme peut être amélioré et rétabli, qu'il n'a pas besoin d'un nouvel homme pour naître de nouveau ; cela mènera juste à l'Antichrist. C'est l'anti-christianisme sans intention, la dénégation des principes fondamentaux du christianisme – la nouvelle naissance et la croix. L'homme ne peut pas être rétabli en tant que dans la chair ; il faut qu'il naisse de nouveau, ανωθεν, tout à fait de nouveau par l'origine de sa nature, et qu'il soit racheté. Le sabbat est le repos de l'homme dans la chair. Religieusement il n'y a pas de repos pour l'homme dans la chair, comme il n'y a pas de restauration pour l'homme dans la chair. La loi mettait la chair à l'épreuve, et établit le sabbat comme un signe en conséquence de l'alliance ; mais la chair n'était pas soumise à la loi de Dieu, ni ne pouvait l'être. Et voyez de quelle manière bénie et touchante Christ répondit en conséquence à la stupide accusation d'enfreindre le sabbat, quand il dit à l'homme d'emporter son lit, donnant ainsi la preuve que le Dieu donnant la vie et le Seigneur du sabbat était la. Que répond-Il à leur accusation ? Mon Père *travaille* jusqu'à maintenant et moi aussi je *travaille.* Ineffablement précieux ! Est-ce que le Père et le Fils, Dieu en grâce – car c'est ainsi qu'en Jean il est toujours parlé de Dieu en grâce comme mis en contraste avec la responsabilité à l'égard de Dieu comme Dieu, le Dieu d'amour, peuvent se reposer là où il y a ruine et misère ? Le Dieu d'amour peut-il se reposer là où est le péché ? Dieu aurait pu le détruire en jugement ; mais en bonté Il ne peut se reposer dans le péché. Il travaille là où le péché et la misère se trouvent. Peut-il y avoir une plus touchante, plus admirable réponse de sagesse divine, rendant, comme faisaient toutes les paroles de cet Être béni, sa Personne toujours plus précieuse, et donnant une preuve que le Dieu tout sage de grâce était là ? Dieu n'a pas réellement de repos dans un monde de péché et de misère.

Ce caractère se retrouve en Christ. Il était soumis au système dans lequel il était, pendant qu'il y était ; mais une autre vérité qui ressortît pleinement après sa résurrection, brille continuellement à travers. Votre maître ne paie-t-il pas le tribut (pour le temple) ? Oui, dit Pierre, Il est un bon Juif. Quand il entre le Seigneur le prévient, et fait voir que, comme Personne divine, Il savait ce qui se passait loin de sa présence corporelle. La connaissance divine était là, mais Il associe Pierre avec Lui-même. – *Nous* sommes les enfants du temple, et en conséquence exempts du tribut ; mais afin que *nous* ne les scandalisions pas. Nous le voyons ensuite en possession de la puissance divine sur la création, Il fait apporter par un poisson la pièce d'argent nécessaire ; mais il s'associe encore Pierre – « Donne-le pour moi et pour toi ». Soumis à tout ce qui l'environne, mais au-dessus de tout, Il nous associe avec Lui-même dans la position qu'il a prise maintenant en haut comme Fils. C'est-à-dire en tant qu'homme. Mais de même que Christ ; en réponse à l'accusation des Juifs, déclare qu'il travaillait divinement comme Fils, et ne se reposait pas, pareillement l'apôtre traite ce sujet du Sabbat. C'est ce qu'il fait pleinement en Hébreux 4. L'objection, que la déclaration que nous qui croyons nous entrons dans le repos signifie le repos actuel de la conscience comme croyant, n'a aucune espèce de fondement et dénote la plus complète inintelligence

de toute la portée du raisonnement de l'apôtre, qui veut établir que nous devons nous *efforcer d'entrer* dans ce repos, et qu'il reste un repos, c'est-à-dire qu'il n'est pas venu. Par la foi, la conscience entre dans le repos et l'homme a cessé de se reposer en ses œuvres en tant que pécheur. Comme accommodation tout cela peut être très bien ; mais il ne s'est pas reposé de ses œuvres en tant que chrétien, *comme Dieu s'est reposé des siennes.* Ce passage dit simplement quels sont ceux qui entrent, les croyants entrent, les incrédules n'entrent pas ; absolument comme si je disais, voilà la porte – il n'y a que les nobles – que les hommes qui entrent. Il ne s'agit pas du temps où la chose se fait, mais de la désignation de ceux qui ont titre pour le faire, de ceux qui le font. Mais je laisse cela. Ce chapitre renferme une instruction importante. L'homme n'est encore jamais entré dans le repos de Dieu ; il ne l'a pas fait à la création, quoique Dieu eût fini ses œuvres dès la fondation du monde ; car Dieu dit, s'ils entrent. Mais, disait le Juif, *nous* sommes entrés – Caleb, Josué, les enfants – ceux-là ne tombèrent pas à cause de l'incrédulité. Non, dit notre chapitre ; la déclaration, « *s'ils* entrent » vient après Josué, et s'il leur eut donné le repos Il n'aurait pas parlé dans les Psaumes si longtemps après d'un autre jour. Il reste un repos pour le peuple de Dieu. L'homme n'est pas entré dans le repos de Dieu. Il n'y est pas entré lors de sa première institution dans le Paradis. Puis sont venues les promesses de la semence. Il n'y eut pas de promesse au premier Adam ; mais dans le jugement prononcé sur le serpent, fut promise la victoire de la semence de la femme – du **dernier** Adam – précisément non *pas* du premier, qui n'était pas de la semence de la femme. Ensuite lorsque Dieu appela Abraham, les nations s'étant livrées à l'idolâtrie, vinrent la promesse d'abord, avant la responsabilité légale, et la loi 430 ans après, laquelle ne pouvait ni annuler la *promesse inconditionnelle,* ni y ajouter ; et la loi était la bénédiction sous la condition de l'obéissance de l'homme. C'est *après* la promesse que vient la loi, faisant reposer la bénédiction sur la responsabilité de l'homme, identifiée avec la première création, les promesses se rapportant à elle donnée comme la bénédiction ; et le Sabbat – le repos de Dieu – est immédiatement établi, naturellement sur le principe de l'institution, c'est-à-dire, d'une manière légale. Je montrerai sa haute importance et quelle grande place lui est faite ; mais je dirai d'abord quelque chose de la loi morale et du Décalogue.

J'entends par loi morale le devoir de maintenir la relation dans laquelle nous sommes. Mais les diverses relations tirent leur caractère obligatoire de leur institution par Dieu, et la première de toutes c'est la relation avec Dieu – aussi est-elle la première de toutes les obligations morales, et celle qui jette sa lumière sur toutes les autres et les revêt de son caractère, par la raison que, en quoi que ce soit que Dieu ait établi ou commandé, je suis tenu d'obéir, et que l'obéissance elle-même est la moralité sous sa forme la plus élevée. Elle consiste à maintenir la relation avec Dieu. De là vient qu'avant que le péché fût entré, l'épreuve était d'une nature abstraite, pure obéissance – tu ne mangeras pas. Bien ; l'homme désobéit et tomba, s'éloigna complètement de Dieu ; mais dans sa chute, et par elle, il gagna une conscience – la connaissance du bien et du mal, c'est-à-dire, le sentiment du bien et du mal en soi sans un commandement ou une loi qui en fissent une affaire d'obéissance – ce qui eut supposé qu'il était encore avec Dieu. Telle fut la sagesse de Dieu. Mais cette conscience naturelle renforçait l'obligation de ces relations dans lesquelles Dieu avait placé l'homme. Les institutions de l'homme pouvaient bien les défigurer et les obscurcir, mais leur caractère obligatoire interne était toujours là : l'épouse était reconnue comme épouse, quoique le divorce pût intervenir ; les parents étaient reconnus comme parents, bien que l'état pût réclamer des droits sur ce lien ; la violence et le brigandage étaient connus être tels, bien qu'on pût piller glorieusement des ennemis. Et le Seigneur Jésus relèverait le témoignage : « Au commencement, il n'en était pas ainsi ». Le sentiment moral, l'obligation morale existaient donc, quoiqu'il n'y eut pas de commandement, pas de loi ; et le Gentil ferait naturellement les choses contenues dans la loi et serait loi à lui-même, expression qui exclut d'une façon péremptoire l'idée qu'il faut qu'il y ait une loi de Dieu pour qu'il y ait obéissance, et qui fait reposer celle-ci sur la conscience acquise dans la chute, quand l'homme quitta Dieu et se fut détourné de Lui. Postérieurement à la promesse qui avait montré que la grâce et la Semence pouvaient seules apporter la bénédiction, l'autorité de Dieu fut établie d'une manière révélée et la loi promulguée après une rédemption extérieure et typique. Tandis qu'elle avait pour base l'autorité de Dieu, la loi établissait, naturellement, par sa sanction, toutes les relations que Dieu avait instituées, seulement elle les sanctionnait surtout en défendant d'y porter atteinte : c'est-à-dire, là où ces relations constituaient un droit distinctif contre d'autres, que ce fut d'ordre divin ou d'ordre humain. Le sabbat et l'autorité des parents sont seuls présentés sous la forme positive, quoique le premier revête la forme négative dans les directions de détail. Et ici j'avoue que, bien qu'à proprement parler, il ne s'agisse pas proprement d'une relation, ni conséquemment d'une obligation morale indépendante de la connaissance de Dieu, d'une affaire de conscience quand l'homme était loin de Dieu et était ainsi *loi à lui-même,* c'est-à-dire en dehors de l'autorité de Dieu, toutefois du moment que Dieu était introduit et que cette première de toutes les relations était établie, une partie de cela, bien plus l'essence même de la chose, était la reconnaissance de l'obéissance absolue qui lui était due et de son droit souverain de commander ; et le Sabbat, de même qu'antérieurement la défense faite dans le Paradis, devenait, en tant que commandement positif, une épreuve plus absolue que tout le reste de la relation avec Dieu. Les Gentils pouvaient être moraux sous la direction de la conscience sans Dieu, comme on le peut maintenant ; ils pouvaient voir la folie du culte des idoles selon le raisonnement d'Ésaïe trouver qu'ils avaient une fausseté dans leur main droite ; mais le Sabbat était un signe de *relation* avec Dieu comme peuple connu de Lui et placé sous son autorité (comme tous les hommes eussent dû être). C'est avec sagesse qu'il fut ainsi ordonné comme un signe de l'alliance ; il était une chose arbitraire, Dieu le commandait, et c'était là son autorité : mais avec la connaissance que donnait la Genèse, il n'en était pas absolument ainsi. Le Jéhovah d'Israël était le créateur du ciel et de la terre. Ç'aurait pu être, en un sens, arbitraire, quoique assurément parfaitement sage, que de créer en six jours ou en sept ; mais si Dieu accomplissait la création en six jours, avoir le Sabbat le septième jour c'était participer au repos de Dieu. C'était là l'essence même de la bénédiction, c'était avoir à faire avec Dieu, et en tant que peuple de Dieu ; ce n'était pas quelque chose d'arbitraire ; c'était quelque chose de

spécial ; non pas affaire de conscience naturelle, mais association éminemment précieuse avec Dieu. *Mais* c'était le repos de la première création et le repos selon la loi, c'est-à-dire la bénédiction sous la condition de l'obéissance, et cela de fait, dans un être tombé qui ne pouvait pas l'obtenir par cette voie. Que les Juifs pieux fissent du Sabbat leurs délices quand ils étaient en relation avec Dieu, je n'en saurais douter : Dieu voulait être fidèle à sa propre relation. Mais lorsque Lo-ammi était le nom écrit sur le peuple, les Macchabées ne trouvaient le Sabbat qu'une source de désastres, quoiqu'ils eussent une bonne conscience. Maintenant le Sabbat sera trouvé être un signe distinctif, le septième jour. Le prendre comme impliquant simplement l'idée d'un jour sur sept, c'est détruire l'idée même du repos de Dieu. Je prends la loi. Je trouve que le Sabbat est rattaché à chaque ordonnance particulière, non pas seulement aux dix commandements, mais à tout ce qui exprimait une forme quelconque de la relation de l'homme avec Dieu. Aussitôt que le peuple fut sorti d'Égypte, la manne lui est donnée pour nourriture journalière, et le Sabbat est immédiatement distingué, Exode 16. En Exode 20 nous avons les commandements ; la relation de Dieu avec Israël est établie, et là-dessus, le Sabbat institué. Le second commandement donne les termes de la relation de Jéhovah avec Israël : Il s'y nomme « Jéhovah ton Dieu ; » et le Sabbat y est désigné comme « le Sabbat de Jéhovah ton Dieu », et c'est expressément le repos de cette première création : « C'est pourquoi Jéhovah a béni le septième ». Le sanctifier était le point essentiel, quoique le repos de tout fût le signe de cela. Quand il s'agit de dresser le tabernacle, Exode 31, et que Moïse descend après avoir reçu toutes les instructions concernant le modèle, le plan et l'ordre de la relation – le Sabbat est établi de nouveau : il est un signe entre Jéhovah et les enfants d'Israël à toujours, et tout particulièrement pour cette raison expresse qu'il était le repos de Jéhovah. Quand Moïse, monté la seconde fois sur la montagne, reçoit une nouvelle alliance, Exode 34, le Sabbat est introduit. Pareillement avant les sacrifices pour le tabernacle, Exode 35. En Lévitique 23, où il s'agit des Fêtes de l'Éternel, il est présenté en tout premier lieu, dans une place distincte qu'il occupe seul. De même en Lévitique 19 où le peuple doit se sanctifier parce que Jéhovah leur Dieu est saint, ils doivent obéir à leurs parents et garder *ses* sabbats. Il est Jéhovah leur Dieu. En Lévitique 26 qui présente d'une manière détaillée les menaces faites à Israël dans le cas où il sera désobéissant et rebelle, c'est encore le Sabbat qui commence : « Vous garderez mes Sabbats et vous révérerez mon sanctuaire, je suis Jéhovah ». La terre même devait garder un Sabbat, Lévitique 25:2, 4, 6, comme épreuve pour manifester s'ils se confiaient dans le Dieu de l'alliance. Et en Nombres 15, ou les promesses de l'Éternel et sa fidélité assurée interviennent au milieu du jugement, l'acte de ramasser du bois le jour du Sabbat est puni de mort, comme étant un péché commis par fierté. J'arrive aux prophètes et cite seulement Ézéchiel disant pourquoi Israël a été rejeté. Ézéchiel 20:11, 12 : « Et je leur donnai mes statuts, et leur fis connaître mes ordonnances, lesquelles si l'homme accomplit, il vivra par elles. Je leur donnai aussi mes Sabbats pour être un signe entre moi et eux, afin qu'ils connussent que je suis Jéhovah qui les sanctifie ». Une concordance fera trouver beaucoup d'autres passages, mais ceux-là suffisent pour montrer le principe. C'est Jéhovah, Dieu d'Israël (son nom avec les patriarches était le Tout-Puissant ; avec nous, c'est celui de Père par Jésus Christ). C'était son Sabbat un signe de relation avec Israël, mais fondé sur le repos d'Élohim ; mais un signe du repos dans la première création, de relation avec Dieu, avec Jéhovah, dans ce repos ; toutefois donné comme une loi à l'homme dans la chair, et la bénédiction et le repos sous la condition de l'obéissance Voilà ce qu'était le Sabbat : le repos de Dieu dans la première création, et ensuite le repos de la relation avec Dieu de l'homme dans la chair sous la condition de l'obéissance.

Or, ce que le christianisme nous enseigne, c'est précisément que cela est chose impossible. Le péché est entré ; le premier Adam est perdu par suite de sa désobéissance ; la chair ne se soumet pas à la loi de Dieu, et aussi ne le peut-elle pas ; et en conséquence celui qui nous rachète fut dans le tombeau le jour du Sabbat, comme venant ici-bas parmi les hommes sans péché et en grâce, mais en ressemblance de chair de péché. La mort est pour nous le seul moyen de nous reposer du péché, et l'alliance, sur le pied de laquelle il était offert à la chair de participer au repos de Dieu, est ensevelie dans le tombeau de l'homme dans la chair, et avec elle, le Sabbat qui en était le signe ; mais, je le répète, cela n'a pas lieu par l'abrogation de la loi comme telle pour ceux qui sont sous elle, mais par le fait d'être mort à la loi, la loi ayant été parfaitement glorifiée et sa malédiction ayant été portée pleinement – c'est-à-dire ayant reçu la plus haute sanction qu'elle put recevoir. Mais la présence de Christ dans le tombeau était la preuve définitive et absolue qu'il ne pouvait y avoir de relation avec Dieu dans la chair de l'homme ; le figuier était maudit et ne devait plus porter du fruit à jamais.

Mais, dit-on, le discours sur la montagne établit et spiritualise la loi. Que de temps j'ai accepté cette dernière idée comme vraie ! Mais elle ne l'est pas. Le discours sur la montagne révèle le nom de Père comme un nouveau titre de relation, selon que le Seigneur déclare en Jean 17 l'avoir fait, et remplace les observances pharisaïques extérieures par la sincérité intérieure du cœur à l'égard de Dieu. Il n'envisage pas la rédemption mais la justice personnelle, comme la base sur laquelle le résidu, pauvre en esprit, pouvait entrer dans le royaume des cieux ; seulement il y est fait allusion à deux commandements qui soulevaient la question de la violence et de la corruption, les grands principes du péché. Si c'est une spiritualisation de la loi, le Sabbat est laissé de côté comme n'ayant point part à cette spiritualisation ; mais je n'admets pas que ce discours soit cela. Quelques règles qu'il donne pour notre marche morale (car bien qu'il ne présente pas le principe sur lequel entrent les pécheurs tel qu'il est donné dans l'évangile, il nous montre toutefois ce qui convient au royaume dans lequel nous sommes par grâce), il n'introduit pas le Sabbat comme en faisant partie. La vérité est qu'il a trait au principe intérieur et à l'obéissance. Pour ce qui est du passage, un seul iota ou un seul trait de lettre ne passera pas de la loi que tout ne soit accompli ; et « Je ne suis pas venu pour abolir, mais pour accomplir », je le tiens certainement comme une déclaration divine qui doit être acceptée dans toute sa force. La pensée la plus éloignée, que Christ mette de côté la loi, n'entre pas dans mon esprit – ce serait mettre de côté l'autorité de Dieu. Christ a scellé dans sa mort l'auto-

rité de la loi, mais par sa mort il en a fini avec sa position sous elle. Elle a autorité sur un homme aussi longtemps qu'il vit. Elle a été accomplie en grande partie ; en quelques points, en des types mêmes, comme la fête des tabernacles, elle ne l'est pas encore ; et je suis parfaitement sûr que tout en elle aussi bien que dans les prophètes, l'a été ou le sera. Christ l'a aussi pleinement glorifiée dans sa vie. Mais si je suis mort, il ne me place pas sous elle en tant que ressuscité avec lui. Être sous elle, c'est pour tous, sauf Christ lui-même, le moyen de ne pas l'accomplir – le moyen par lequel le péché a empire sur nous. Dans le discours sur la montagne, Christ décrivait le véritable caractère de ceux d'entre les Juifs qui entreraient dans le royaume quand il serait établi ; et en conséquence j'admets pleinement qu'il décrit le caractère dans lequel nous devrions marcher ; mais y a-t-il quelqu'un qui, en prêchant l'évangile aux pécheurs, voudrait présenter l'obéissante à la loi et aux préceptes comme le moyen pour entrer dans le royaume ? Il ne s'y trouve pas un mot des joyeuses nouvelles de la mort et de la résurrection de Christ. Je crois que si un homme est né de nouveau, en principe et conformément au principe du discours sur la montagne sa justice surpasse celle des scribes et des pharisiens ; mais on n'y trouve pas la moindre idée de la nouvelle naissance, non plus que de la croix : l'obéissance personnelle est le rocher sur lequel sûrement nous bâtissons. C'est parfaitement bien comme guide pour le chrétien dans la pratique, mais les termes du discours sur la montagne ne furent pas adressés aux pécheurs, et leur but était de donner le caractère des saints Juifs qui auraient part au royaume ; et ils sont très instructifs pour nous en ce qu'ils nous font voir ce qui caractérise le royaume maintenant qu'il est établi, et que celui qui a un caractère opposé ne saurait réellement y avoir part. Je crois que Christ est venu pour accomplir la loi, je crois qu'elle sera entièrement accomplie ; mais comment une divine déclaration que tout sera accompli, qu'un iota n'en passera point jusqu'à ce que tout soit accompli, peut-elle signifier que c'est moi qui l'accomplirai ? Il n'en est point parlé comme d'une obligation mais comme d'une certitude d'accomplissement. L'ai-je accomplie de telle sorte qu'elle peut passer ? L'avez-vous accomplie, lecteur ? La justice et la miséricorde ne peuvent jamais passer. Le Seigneur affirme l'autorité de la loi, mais sa déclaration à cet égard ne saurait vouloir dire que le peuple en accomplira les obligations morales de telle sorte qu'elle passerait. Cela lui laissait-il donc la liberté de mépriser ces obligations ? Certainement non. C'eût été mépriser l'autorité de la loi que le Seigneur établit au contraire. Quiconque le ferait serait coupable sous elle ; et cela était vrai de chaque iota, de chaque trait de lettre, même n'ayant trait à rien de moral, parce que l'autorité y était impliquée. Tout cela vous auriez dû le faire. Au plus petit commandement, à sa place, se rattachait l'autorité de Dieu. Mais c'est pour une tout autre raison que je ne suis pas sous la loi. Je suis mort à la loi par le corps de Christ pour être à *un autre :* complètement, entièrement mort à la loi, le lien est dissous. En est-ce donc fait de l'obligation morale ? Non ; mais dans le christianisme elle n'est pas maintenue par la loi. Ce qui était *impossible à la* loi en ce qu'elle était faible par la chair, Dieu ayant envoyé son propre Fils en ressemblance de chair de péché, et pour le péché, a condamné le péché *dans la chair,* afin que la justice de la loi fût accomplie en nous qui ne marchons point selon la chair, mais selon l'esprit. Si je marche selon l'Esprit je ne suis point sous la loi ; mais les fruits de l'Esprit sont l'amour, la joie, la paix, la longanimité, la douceur, la tempérance, la patience : contre de telles choses il n'y a pas de loi. Je garde la loi *de fait,* en vertu de ce que je ne suis pas sous elle *de droit,* parce que la vie et l'Esprit de Christ me font aimer mon prochain, et que celui qui fait cela accomplit la loi. La chose est produite et non pas imposée. De là vient que la première table n'est pas mise en avant, parce que cela était une alliance avec Jéhovah comme peuple ; pour nous, nous sommes fils du Père par Christ, et *nos* devoirs sont dans cette relation.

Voyons maintenant ce que le Nouveau Testament nous apporte de direct sur le Sabbat, et si on y trouve quelque allusion à son caractère sacré. Matthieu 12:4, est ici évidemment d'une grande importance. Les Pharisiens se plaignaient que les disciples arrachassent et froissassent entre les mains des épis de blé. La réponse du Seigneur est remarquable. Il ne reprend point les Pharisiens ainsi qu'il fait ailleurs, mais fait voir que le Sabbat et les autres prescriptions cérémonielles ont été mises de côté pour cause suffisante, et qu'il y avait là quelqu'un, de plus grand qu'une obligation quelconque du Sabbat. Est-ce que Dieu pouvait dire, je suis plus grand qu'un commandement moral ? Est-ce que c'eût été une manière divine de poser les choses s'il se fut agi de haïr un frère, ou de convoiter la femme du prochain ? Une telle pensée révolterait aussitôt. Et c'est de cette manière pourtant que le Seigneur raisonne relativement au Sabbat. D'abord le rejet du Messie faisait toute chose profane, le Sabbat faisait place sous l'œil propre de Dieu à un autre commandement obligatoire. Christ était plus grand que le temple ; et s'ils eussent connu le cœur de Dieu, ils n'auraient pas condamné ses disciples. Tout cela prouvait que les Pharisiens avaient tort et étaient injustifiables. Mais de plus, le Fils de l'homme était Seigneur du Sabbat. Sûrement cela ne pouvait être dit d'un commandement relatif au bien et au mal. Il avait le droit de disposer du Sabbat à cause de la dignité de sa personne et de son office. Tout cela aurait-il pu se dire si le Seigneur eut voulu en maintenir l'autorité. Il ajoute qu'il est permis de faire du bien le jour de Sabbat. Le passage parallèle en Marc dit de plus que le Sabbat a été fait pour l'homme. L'évangile de Mathieu nous donne les changements dispensationnels et, sur ce principe, la personne de Christ comme divine ; et la place qu'Il prit comme Fils de l'homme posait le fondement sur lequel Il en agit avec le Sabbat. Comme en étant le Seigneur. Ici (en Marc) Christ est le serviteur, le prophète, et nous trouvons un autre principe posé, celui que le Sabbat a été fait pour l'homme. Il fut institué en faveur de l'homme, pour l'homme ; et, en conséquence, Celui qui avait tout ordonné pour l'homme comme chef de la race selon Dieu, en était le Seigneur. C'était un bienfait conféré à l'homme pour son avantage, et le Fils de l'homme avait le droit de disposer souverainement de toute l'affaire. Pouvait-on dire cela d'une loi qui obligeait d'une manière divine ? Marc 3:2 ; Luc 6:7 ; 14:1-5 ; 16:10-16 présentent tous les cas où le Seigneur opère des guérisons le jour de Sabbat dans l'intention expresse d'attirer l'attention là-dessus, soigneux de heurter leurs préjugés, pour dire le moins, donnant leur zèle pour ce jour comme une preuve d'hypocrisie, et ne disant pas un mot pour en réserver la force légale. N'est-ce pas singulier que le Saint Esprit signale seulement la flétrissure que je-

tait le Seigneur sur la rigide observance dont ils en faisaient le sujet ? Peut-on trouver dans le Nouveau Testament quelque autre témoignage concernant le Sabbat ? L'Ancien, comme nous avons vu, insiste sur lui en toute occasion ; mais dans le Nouveau, rien que des déclarations qui affirment le droit du Seigneur sur lui, ou en renversent la prescription légale.

Je reviens pour un moment à Jean 5 que j'ai déjà cité. Les autres évangiles nous apprennent comment Christ fut présenté aux Juifs et au monde sous des caractères différents. En Jean ils nous apparaissent comme ne L'ayant pas reçu, pas plus les premiers que le second, et tout le long du livre les Juifs sont traités comme réprouvés, et leur système comme rejeté : il faut que l'homme naisse de nouveau. Christ n'y est pas présenté aux Juifs, mais leur est substitué, et Il introduit naturellement des bénédictions infiniment plus grandes. Aussi le Sabbat a-t-il ici une place particulière. Christ n'y est pas vu comme tenant encore au système quoique acheminé vers son rejet ; ni comme descendant d'Abraham et de David, Emmanuel, conformément aux promesses ; non plus que comme remontant à Adam, le Fils de l'homme en grâce. Il est Dieu dans ce monde, inconnu et rejeté, la Parole faite chair, l'Agneau de Dieu, il faut qu'Il fasse toutes choses nouvelles. Il est personnellement le commencement de ce qui est nouveau, toutefois seul encore dans ce caractère jusqu'à ce qu'il soit mort et ressuscité. Or, comme nous l'avons vu, le Sabbat avait été le repos de la première création ; et quand l'homme avait été pris comme le sujet des voies de Dieu dans la chair, le Sabbat était devenu un signe de l'Alliance. C'est sur un nouveau fondement qu'est un Christ rejeté, quoique, ainsi que nous l'avons vu, extérieurement assujetti, pendant qu'Il était dans la chair, à ce que Dieu avait établi dans la chair. C'est pourquoi Paul dit : Et si même nous avons connu Christ selon la chair, toutefois, maintenant, nous ne le connaissons plus ainsi. Si donc quelqu'un est en ; Christ, c'est une nouvelle création. C'est pour cela qu'il faut pour nous que sa mort et sa résurrection interviennent. Sa personne divine était au-dessus de toutes les dispensations ; et c'est là, avec son œuvre et la mission du Consolateur, ce que nous avons en Jean. Ce n'est pas Christ monté pour revêtir le caractère de Tête d'un corps au-dessus de toutes choses, mais c'est Christ, personne divine faite homme. Le dessein de Dieu et la grâce viennent donc nécessairement devant nous. Le cas du paralytique du réservoir de Béthesda fait voir l'incapacité de l'homme à faire usage des moyens de bénédiction qui supposaient en lui la force et la capacité de s'en servir ; or c'est là ce qu'était le système légal. Si la chose est arrangée de manière que le résultat en bénédiction dépende de nous, il se trouve que le péché a enlevé la force nécessaire pour faire usage des moyens donnés pour guérir du péché, même quand la volonté y est. L'homme est, pour ainsi dire, en Romains 7 : le vouloir s'y trouve bien, mais non pas le moyen d'accomplir ce qui doit être fait. Christ apporte, exerce, le pouvoir, au lieu de le demander. Une parole guérit l'homme, mais c'est le Sabbat, le repos de la chair. Mais il ne peut pas y en avoir ; et après avoir attiré l'attention des Juifs sur ce point en faisant emporter à cet homme son lit, Il répond par la déclaration que son Père travaillait jusque-là, et qu'il travaillait Lui aussi et ne gardait pas le Sabbat, ne se reposait pas au milieu du péché. C'était la puissance venue en grâce au milieu du mal, et non le repos dans le mal. Il aurait pu y avoir jugement, et le jugement aura lieu ; mais c'était et c'est encore la grâce. Où le repos peut-il se trouver pour nous ? Dans la création nouvelle, dans la résurrection : d'abord pour la conscience et le cœur, finalement en toute manière et parfait. Christ en tant que ressuscité a placé l'homme dans une position nouvelle, sur un pied tout nouveau, et ne l'a pas ramené en arrière dans la position d'Adam innocent, délivré de la position d'Adam coupable, ainsi que du monde issu de lui dans le péché et qui a rejeté Christ. Après avoir accompli l'œuvre de la rédemption, détruit la puissance de la mort, fait la paix par le sang de la croix, Christ a pris la position entièrement nouvelle, position nouvelle comme homme, à laquelle son œuvre donne droit à l'homme, et dans laquelle elle place l'homme par l'efficace de la résurrection. Nous sommes devant Dieu comme ressuscités en Lui, quoique nous ayons ce trésor dans des vases de terre, attendant l'adoption, c'est-à-dire la rédemption du corps. Nous sommes en Christ, dans la création nouvelle. Notre Sabbat n'est pas le Sabbat dans la chair, celui de la vieille création, mais bien celui de la foi par la résurrection de Christ. Il ne nous est pas imposé par la loi, car nous ne sommes pas sous la loi, mais morts, en dehors, pour la foi, de la position et de la nature du péché et ressuscités en Christ. Mais le jour du Seigneur, le jour de la résurrection de Christ, est l'heureux témoignage, autant qu'un jour peut l'être, d'un meilleur et parfait repos. Je n'entre pas dans les détails du fondement scripturaire pour la distinction de ce jour, ce que j'ai fait il y a quelques années en réponse à des prêtres qui en faisaient usage pour prouver l'autorité de l'Église qui avait changé le jour. Je suis mort avec Christ à la vieille création, à la chair et à la loi ; mon repos en tant que chair est dans le tombeau avec Lui. J'ai, par le bon plaisir de Dieu, le vrai repos en Lui ressuscité, dans son œuvre accomplie de telle sorte que Dieu se repose dans la justice et dans de profondes délices, et que nous y trouvons pareillement notre repos, repos du travail pour atteindre l'une, repos dans la joie en ce qui est bon dans les autres, repos dans l'amour de Dieu reposant sans obstacle sur nous en Christ : gage aussi par le Saint Esprit du repos parfait que donnera la résurrection du corps Romains 8:2. Voyez Jean 20 ; Actes 20:7 ; 1 Corinthiens 16:2 ; Apocalypse 1:10.

Le Sabbat n'est pas un septième jour. Il est expressément *le* septième Jour, le repos de Dieu, le repos de Jéhovah. Il ne s'agit pas maintenant de garder le septième jour, le repos de la vieille création (pour le chrétien intelligent c'est impossible), mais, comme clairement distingué par l'Écriture, le *premier* jour de la semaine en contraste avec le septième, Christ ayant été incontestablement dans le tombeau le septième, et étant ressuscité, fondement de notre repos, le premier et non le septième. Dire que le Sabbat était originellement le premier, c'est ne pas tenir compte des faits, et se montrer ignorant de la portée et de la signification du changement de jour. Il ne s'agit ni d'un sabbat juif ni d'un sabbat légal, mais du jour du Seigneur chrétien. La seule part que la chair puisse y avoir maintenant, c'est la miséricorde qui s'y manifeste pour l'homme dans la chair, et c'est là une nouvelle révélation de celle de Christ. Lorsque le Sabbat fut originellement institué, le travail n'était point la portion de

l'homme ; il aurait pu jouir, dans la voie de l'adoration et du culte, du repos de Dieu ; mais il ne le fit jamais. Maintenant le péché est entre, et le Seigneur peut nous dire que le Sabbat a été fait pour l'homme. Dans la mesure donc que le jour du Seigneur peut être rendu jour de repos pour tous, la grâce le fera. Il se peut que je ne puisse pas l'imposer comme loi religieuse aux hommes inconvertis. Je ne sais ce que cela signifie dans le christianisme, dans l'Église de Dieu. La primitive Église aurait-elle songé à l'imposer aux païens ? Je crois que c'est une grande grâce, même pour le monde, si la loi civile, ou les habitudes sociales en assurent l'observation ; seulement il y a le danger que cela nourrisse la propre justice. C'est une grâce extérieure si la moralité de la loi, le Sabbat, et tout le reste, est observé, car le péché et le mépris de Dieu dégradent, endurcissent, et corrompent. Comme chrétien, je me réjouis d'avoir un jour, et le jour du Seigneur, recouvré sur le monde et la vieille création pour moi enfant de Dieu ; et je crois, et j'en ai fait l'expérience, que, non pas pour des visions, mais pour la bénédiction et la joie, nous pouvons viser à être dans l'Esprit le jour du Seigneur. Mais tout cela n'est point la loi. Mais je n'accepte en aucune manière les dires orgueilleux de ceux qui ensevelissent, comme ils parlent, ou abrogent le Sabbat. Je dis que si je me trouvais à bord d'un vaisseau je pécherais positivement en n'en prenant pas convenablement soin le jour de Sabbat, et en ne veillant pas à la sûreté de tous. D'un autre côté, je n'ai aucun doute que le chrétien doit penser aux autres, et, sauf dans des cas d'œuvres de miséricorde et d'amour, ne doit pas se servir de voitures et choses pareilles le jour du Seigneur : une règle facile pour diriger en tout cela, c'est de se demander si c'est au nom du Seigneur Jésus que l'on agit ; si oui, à la bonne heure ; sinon, s'abstenir. De même quant aux aliments. Ce n'est pas affaire de scrupule ; manger chaud ou froid c'est tout un pour moi quant à la conscience ; mais je dis que les chrétiens doivent laisser, le jour du Seigneur, abondance de loisir à ceux qui les servent. Puis, au lieu de les placer sous la loi, je voudrais rendre mes enfants aussi heureux que possible le jour du Seigneur : je voudrais qu'il se rattachât pour eux, à ce Jour, une pensée de bonheur, mais d'un bonheur associé avec Dieu et non avec un vain plaisir – de même, dans la mesure que cela dépendrait de moi, pour le pauvre obligé de travailler. Je crois que ce doit être un repos de bonheur, de bonheur avec Dieu, et non une servitude légale imposée par Lui. Je n'attends pas que le monde fasse attention à moi ; mais en l'observant j'agis pour moi-même. Les personnes sérieuses le respecteront, et la tenue morale, telle que la piété la forme toujours, opérera sur tous.

Je n'entre pas dans l'histoire de cette question. J'ai recueilli bon nombre de faits et de témoignages à ce sujet, mais je ne les ai pas avec moi en ce moment. Il est certain toutefois que les premiers chrétiens ne confondirent jamais le jour du Seigneur avec le Sabbat. Ceux qui étaient d'origine juive les connaissaient tous deux comme distincts, et ceux qui étaient autour d'eux faisaient de même. Justin Martyr dans un passage bien connu de son dialogue avec Tryphon qui lui reproche d'abandonner le Sabbat, dit : Comment pouvons-nous garder le Sabbat, nous qui nous reposons du péché tous les jours de la semaine ? Si ma mémoire ne me trompe pas, Clément d'Alexandrie recommande de le mettre part si possible. Mais ce dont je me souviens parfaitement, c'est qu'un concile d'Orléans, du sixième siècle ou du commencement du septième, reproche aux chrétiens de garder le Sabbat, et de ne pas charrier leur blé, ou voyager ce jour-là, et leur demande s'ils se sont faits Juifs. Mais nous ne devons pas supposer qu'ils entendaient par là le dimanche ou jour du Seigneur. Graduellement, à mesure que le Judaïsme disparaissait dans le lointain, le jour du Seigneur prit la place du Sabbat, mais jamais, je pense, comme un Sabbat légal jusqu'à la réformation. Mais cette histoire peut se trouver ailleurs, je n'ai pas la prétention de la donner, et c'est de mémoire que je parle. Mon but était d'examiner l'Écriture sur ce sujet, et cela en connexion avec la loi, ce qui est le point réellement important. La nature du christianisme en dépend. J'aurais laissé la controverse locale à ceux qui y sont engagés La véritable nature du christianisme nous regarde tous.

Je n'accepte nullement tout ce qu'a dit Luther sur ce sujet. Je pense qu'il ne voyait pas la déchéance complète ; mais ce qu'il a écrit montre clairement qu'il était bien entré dans le principe dont j'ai parlé. « Mais si tu veux parler de l'abolition de la loi, parles en telle qu'elle est dans son usage et son office propres, et telle qu'elle est, prise spirituellement en comprenant toute la loi sans distinction aucune entre loi judiciaire, cérémonielle, et morale ; ». « Or, Paul parle ici spécialement de l'abolition de la loi morale ce qu'il faut soigneusement considérer. Et ici Paul ne parle pas le la loi cérémonielle seulement (comme nous l'avons remarqué auparavant plus au long), mais de la loi tout entière, cérémonielle ou morale, qui pour un chrétien est totalement abrogée, car il y est mort : et non que la loi soit entièrement abolie, puisqu'elle demeure, vit et règne encore dans les méchants. Mais un homme pieux est mort à la loi, comme il est mort au péché, à la poudre, à la mort, et à l'enfer : lesquels, toutefois, demeurent encore, comme le monde et tous les méchants demeureront encore en eux. Quand donc le Papiste comprend que la loi cérémonielle seulement est abolie, toi, comprends que Paul et chaque chrétien sont morts a la loi, et que pourtant toute la loi demeure encore : ainsi que, par exemple, Christ ressuscitant d'entre les morts est délivré du tombeau, et néanmoins le tombeau demeure encore ». Et ensuite il s'étend là-dessus. « C'est pourquoi ces paroles, je suis mort à la loi, sont très expressives. Il ne dit pas en effet : Je suis délivré de la loi pour un temps, ou bien j'ai seigneurie sur la loi : mais, simplement, je suis mort à la loi, c'est-à-dire je n'ai rien à faire avec la loi… Or, mourir à la loi, ce n'est point être obligé par la loi, mais être délivré de la loi et ne pas la connaître. C'est pourquoi, que celui qui veut vivre pour Dieu, tache d'être trouvé hors de la loi et sorte du tombeau avec Christ ». Maintenant, il est parfaitement vrai que le grand objet de Luther était la justification par la foi. Mais en poursuivant cet objet, il arrive au fait que nous sommes entièrement morts à la loi, que nous ne sommes obligés en rien par elle, que nous ne la connaissons pas. Il pensait que l'on pouvait revenir sous elle, parce qu'il le faisait lui-même. Moi, je ne le pense pas ; mais ceci est une autre question. Il considère l'homme, le chrétien, comme en Christ, entièrement en dehors de la loi autant que Christ est maintenant en dehors de son tombeau, et autant dégagé de dessous la loi que Christ l'est maintenant. « Avec cette foi tu t'élèveras au-dessus et au-delà de la loi, jusqu'à ce ciel de la grâce où il n'y a pas de loi, ni de péché. Et quoique la loi et le péché demeurent encore, toutefois ils n'ap-

partiennent en rien à ton être, car tu es mort à la loi et au péché ». « Or si nous sommes morts à la loi, la loi n'a donc pas de pouvoir sur nous, tout comme elle n'en a point sur Christ qui nous a délivrés de la loi afin que nous vivions pour Dieu ». Ce n'est pas complètement exact de dire qu'il a continuellement dans son esprit la justification. Il considère les croyants comme *entièrement* délivrés de la loi, parce qu'elle était mort et condamnation, et qu'ils ne pouvaient être justifies s'ils étaient sous elle dans une mesure quelconque à cause même de son caractère obligatoire. Il dit que la seule chose que Dieu demande de vous est ceci, que vous croyiez en Christ qu'il a envoyé ; et qu'ainsi nous sommes rendus parfaits. « Mais si vous voulez ajouter des lois, alors tenez pour sûr que toutes les lois sont comprises dans ce commandement – Tu aimeras ton prochain comme toi-même. Efforcez-vous de garder ce commandement, lequel étant gardé, vous avez accompli toute la loi ».

Je cite de son commentaire bien connu sur l'Épître aux Galates.

L'Écho du témoignage, vol.7, p.3-63 [2-62]

2 – Le déclin et ses symptômes

On lit dans la Parole de Dieu : « Les cheveux blancs sont déjà parsemés en Éphraïm, et il n'en a rien connu ». Le déclin manifeste et complet n'arrive pas tout à coup et subitement. Au contraire, il y a presque toujours une longue série de symptômes, indiquant une situation d'âme qui souvent n'est constatée que lorsqu'il n'y a plus moyen de la dissimuler. Il est donc de toute importance pour notre bon état spirituel que nous sachions discerner ces symptômes dès leur début. Si nous consentions à nous juger nous-mêmes, nous ne serions pas jugés. S'il y a en nous assez de spiritualité pour discerner et sentir les premiers indices de l'affaiblissement, ils sont aussitôt reconnus et réprimés. On ne sanctionne pas, on n'encourage pas les sentiments ou les dispositions qu'on reconnaît être coupables. Nous ne cédons au mal que quand notre sensibilité spirituelle est assez émoussée pour ne pas le voir, ou bien que tout en le voyant certaines circonstances nous le font juger excusable.

La lumière est ce qui manifeste tout. « Dieu est lumière, et il n'y a en lui nulles ténèbres ». « Nous sommes lumière dans le Seigneur ». En effet, si nous marchons dans la lumière, nous nous tenons près de Dieu, et nous voyons les choses comme Il les voit Lui-même. Peut-être n'en sommes-nous pas entièrement nets, mais nous les voyons ; et, les voyant en sa présence, nous nous éloignons de ce qui n'est pas en harmonie avec sa pensée. Si, au contraire, nous marchons dans les ténèbres, « nous n'avons pas communion avec Lui ».

Il ne s'agit donc pas seulement d'avoir une bonne conscience, qui nous permet de marcher librement devant Dieu ; il s'agit de communion – d'une communion de pensées et d'esprit avec Dieu. Or, si nous ne sommes pas dans la lumière, nous ne pouvons jouir de ce privilège ; et si nous sommes dans la lumière, tout est manifesté comme Dieu veut le manifester. Nous comprenons quelle est la véritable ligne de démarcation, et nous l'acceptons pleinement. Cette soumission nous donne liberté devant Dieu et une communion toujours plus intime avec Lui. Les ténèbres c'est ce qui ne saisit pas la lumière. Quand je suis dans la lumière je me juge moi-même, je découvre tout ce qui est contraire à Dieu ; et me tenant dans cette lumière qui est ma défense et mon armure, je ne suis pas jugé. Il est possible que le frère dont la marche est faible à cet égard puisse conserver une certaine mesure de paix dans sa conscience, et assez d'activité dans le service du Seigneur. Mais si cette incapacité à nous juger nous-mêmes continue, nous serons jutés par le Seigneur qui inflige ce jugement de plusieurs manières.

Il sera utile et instructif de considérer d'après l'Écriture les symptômes précurseurs du déclin, car un homme averti se tient sur ses gardes. Le premier symptôme et le plus alarmant est l'esprit de mécontentement et de murmure. L'application de ce verset, « Étant contents de ce que vous avez présentement », va bien au-delà des choses temporelles. Le texte cité par l'Apôtre nous montre qu'il est question aussi du pouvoir de l'homme. « De sorte que nous pouvons dire avec assurance : Le Seigneur m'est en aide, et je ne craindrai pas ce que l'homme pourrait me faire ». C'est à cause de l'aide du Seigneur que nous ne craignons rien de ce que l'homme « peut faire ».

Il arrive souvent qu'on ne se rend pas compte, dans le principe, des funestes effets de cet esprit de murmure ; et cependant, si le mal n'est pas reconnu et jugé, il se développe avec une si effrayante rapidité qu'on est presque disposé à regarder ce mécontentement comme une vertu digne d'éloge.

On demandera sans doute si un chrétien doit être satisfait de ce qui n'est pas en harmonie avec les conseils et la volonté de Dieu ? Non, certainement ; mais si tel est le motif de votre mécontentement, il s'exprimerait d'une manière tout autre que le mécontentement charnel ; quoique ce dernier s'abrite souvent sous le couvert et le nom de l'autre. Le zèle pour la cause de Dieu se manifeste par une affection plus tendre pour les saints, et une plus complète séparation d'avec le monde.

Voyons d'abord de quelle manière l'esprit de murmure conduit au déclin de la vie spirituelle. Si je suis profondément convaincu que le Seigneur ne m'abandonnera pas, je ne m'occupe pas de moi-même ; je me repose en paix sur le fait que Celui qui est plus puissant que moi s'occupe de moi, et qu'Il m'a dit : « Je ne te laisserai point et je ne t'abandonnerai point ». Et en conséquence l'état de mon âme et toute ma conduite rendent témoignage à cette vérité : « Le Seigneur m'est en aide ; je ne craindrai point ce que l'homme pourra me faire ». Ce n'est pas seulement du contentement que je ressens, mais une joyeuse et inébranlable confiance en mon Dieu.

Il serait difficile d'énumérer les diverses manières par lesquelles le premier symptôme se manifeste, tant elles sont étranges, subtiles et variées ; mais je pose en fait, que tout enfant de Dieu qui s'est égaré du droit chemin reconnaîtra dans l'esprit de murmure une des causes principales de son déclin. On se préoccupe du moi ; et on cherche par suite à se procurer plus d'avantages que Dieu n'a voulu nous en accorder. Ce fut là le péché d'Achan. Il voulut s'approprier ce qui appartenait à Dieu ; il n'était pas satisfait de sa part ; il se recherchait lui-même.

Tous ceux qui lisent ces lignes admettent que c'est, lorsqu'ils tentèrent Christ par leurs murmures, que les enfants d'Israël comprirent pour la première fois, par la morsure des serpents brûlants, que le murmure conduit à la mort ; que ce fut ce même esprit qui fut éveillé en Ève dans le jardin d'Éden par les suggestions de Satan ; et que le seul remède à ce mal se trouve dans la vie donnée par Dieu à la foi.

L'origine du mécontentement des enfants d'Israël provenait de ce qu'ils regardaient comme une nourriture insuffisante la manne que Dieu leur donnait dans le désert. « Notre âme, dirent-ils, est ennuyée de ce pain si léger » ; ils tentèrent Christ. Or, ce qui est de nos jours analogue à la manne, c'est Christ pour nous et avec nous, rien que Christ, pendant notre pèlerinage au travers du désert. Tout ce que l'apôtre redoute pour les Colossiens et contre quoi il cherche à les prémunir, c'est l'abandon de cette vérité capitale. La retenir, c'est tout simplement s'emparer de la promesse : « Je ne t'abandonnerai point ». Or, il est évident qu'on ne saurait jamais voir une âme qui trouve sa complète satisfaction en Christ, souffrir des atteintes du déclin spirituel ; tandis qu'au contraire, lorsqu'on rencontre quelqu'un qui se plaint de ses ressources, de son intérieur, de son travail, de sa santé, de ses frères dans la foi, peu importe ce qui peut être le sujet de ses murmures, on peut être convaincu qu'il est fatigué de la manne, que son regard n'est plus attaché sur Christ, et que déjà le premier symptôme de la décadence spirituelle s'est déclaré. En effet, qu'est-ce qui suit de près ces murmures ? Qu'est-ce qui suit toujours l'expression d'un sentiment de besoin ? Assurément s'il existe quelque énergie dans le caractère, si l'on a quelque capacité, s'il se présente quelque occasion propice, on fera des efforts pour porter remède à ce besoin ou pour s'en débarrasser. Quand nous apercevons un besoin, notre première pensée est de chercher à y satisfaire ; et il y est satisfait dans la proportion de l'énergie et de l'intelligence que nous possédons. Si d'insurmontables obstacles nous empêchent de réaliser ce désir, nous devenons la proie d'une sourde irritation ; mais si au contraire nous sommes soumis au Seigneur, nous ne connaissons pas ces impatiences, parce que nous trouvons notre complète satisfaction en Christ, et que nous vivons dans cette région où le sentiment du besoin n'entre pas (Jean 4:14). Nous comprendrons facilement, en étudiant l'histoire de quelques saints, quel a été le besoin qui a amené chez eux l'affaiblissement spirituel, par l'empreinte que leurs efforts pour y subvenir ont laissée sur leur vie.

Lot, qui avait besoin de pâture pour son bétail, en trouvait dans les plaines de Sodome. Jacob désirait goûter le repos après sa fuite de Paddan Aram, et Sichem se présenta à propos. Israël perdit Moïse de vue, et s'accommoda fort bien du veau d'or ; Achan, ne recherchant que sa satisfaction personnelle, s'appropria ce qui appartenait à Dieu.

En résumé, c'est presque toujours un désir inassouvi qui conduit au déclin. Au lieu de se reposer avec une parfaite satisfaction dans la plénitude de Christ, on s'occupe des efforts qu'il faudra faire pour atteindre le but qu'on s'est proposé ; car telle est bien toujours, pour sûr, la manière d'agir de Satan : il essaie tout d'abord de bien pénétrer le cœur du sentiment de quelque besoin ; et plus tard quand l'objet de notre convoitise s'est emparé de notre imagination, il nous suggère une voie inique par laquelle nous pourrons l'obtenir.

C'est un triste symptôme de déclin quand, préoccupés ainsi de nous-mêmes, nous perdons de vue que Christ nous garde et nous suffit pleinement. Les moyens que nous employons pour satisfaire au besoin que nous avons ressenti manifestent notre véritable idée à son sujet. En Galatie c'était la loi, à Colosses le Philonisme. Peu importe. On a perdu de vue la position en Christ ; et les choses qu'on recherche pour combler cette lacune, révèlent clairement la nature du besoin qu'on veut satisfaire. N'est-ce pas là en principe perdre le premier amour ? perte qui rend tout progrès impossible. Car, lors même qu'il n'y ait pas de grandes lumières, le premier amour donne à Christ la place prééminente dans le cœur et dans la vie.

Quelle sera pour notre marche la conséquence de notre penchant à nous créer une position qui nous semble répondre à nos besoins ? Il nous faudra ériger un autel qui convienne à notre condition. La conscience parle encore, mais la pensée de Dieu sera modifiée pour convenir aux circonstances que notre cœur a le désir de réaliser. Cette modification aura lieu sans que nous nous en rendions compte et aussi naturellement que l'effet suit la cause qui le produit. Si ma conscience agit, il faut ou que je m'élève à la plus haute intelligence des droits que Dieu a sur moi, car c'est dans le sentiment de ses droits que consiste la conscience ; ou bien que j'abaisse la vérité jusqu'à mon propre niveau. Dans le premier cas, j'occuperai la place où Dieu veut que je sois selon la révélation qu'il a faite de Lui-même, et ainsi je marcherai dans la pleine vérité de Christ, jugeant toutes choses, et m'élevant par sa grâce au-dessus des désirs de la chair. Tandis qu'au contraire, si j'ai cédé à l'esprit de mécontentement, il faut ou que ma conscience s'endurcisse, ou bien que je me fasse une idée de Dieu qui corresponde à la position que je me suis faite. Comment me résoudre à m'arranger une manière de vivre que je saurais positivement être désapprouvée de Dieu ? Il faudrait n'avoir ni conscience ni Dieu, ou bien accepter de parti pris une mauvaise conscience ; ce qui serait ou le naufrage quant à la foi, ou une chose intolérable, et est un pas de plus dans la voie du déclin. Mais tout se simplifie si je modifie à ma guise le caractère de Dieu, car alors ma conscience demeure tranquille et la chair n'est pas jugée.

Lot en sa qualité « d'homme juste », avait indubitablement quelques rapports avec Dieu pendant son séjour à Sodome. Sans ces relations il lui eût été impossible d'y demeurer ; et d'ailleurs il eût été lui-même envahi par le mal. Mais ces rapports étaient bien au-dessous de sa vocation – de la parole adressée à Abraham ; c'étaient des relations complètement différentes ! et en conséquence il dut se faire de Dieu une idée tout autre que celle sous laquelle sa vocation Le lui présentait, et de beaucoup inférieure.

Lorsque Jacob s'établit à Sichem, il éleva un autel à El-elohe Israël. Le patriarche se place là au-dessous de sa vocation ; mais pendant qu'il demeure dans la condition qui convient à la chair, sa conscience, tout en conservant quelques rapports avec Dieu, les règle de manière à ce que sa marche n'en soit pas troublée. Il ne s'occupe pas de Dieu en tant que Dieu, non plus que de ses conseils et de ses desseins. Il obéit seulement à un sentiment d'égoïsme en ce qui le regarde, lui Jacob, personnellement. Mais quand Dieu n'est pas considéré dans cette proximité où Il s'est révélé lui-même, bien des corruptions sont tolérées. C'est ce que nous apprenons du fait qu'aussitôt que Jacob, en réponse à l'appel de Dieu, se leva pour se rendre à Béthel, il dit à sa famille : « Ôtez les dieux des étrangers qui sont au milieu de vous, et purifiez-vous, et changez de vêtements ». Lorsqu'on se rapproche de Dieu, les choses qu'on se permettait au temps où l'on vivait dans son éloignement deviennent intolérables ; une vie affaiblie, relâchée, est donc la preuve la plus certaine que l'âme n'est pas en rapport avec Dieu. Prenons-y garde, et craignons de nous laisser aller a cet esprit de murmure qui nous est si naturel ; car dès que nous y cédons, nous avons perdu notre véritable vocation. Et alors, afin de conserver la paix de notre conscience, nous n'hésitons pas à mutiler la révélation de Dieu et à l'accommoder à la position charnelle que nous voulons maintenir. Ce mal est plus grave et plus fréquent que nous ne le supposons. Certes, c'est une chose bien mauvaise que de perdre de vue nos privilèges propres et notre position ; mais lorsque, pour rester dans un certain état avec une conscience à l'aise, nous limitons et rabaissons la révélation de Dieu (car nous ne connaissons Dieu que dans la mesure que nous recevons la révélation qu'Il a donnée de Lui-même), c'est profondément triste. Mais il en est toujours ainsi. L'individu, qui a recherché son propre bien-être, soit en se choisissant quelque agréable retraite, soit en s'entourant de l'estime d'autrui, en s'éloignant de Christ, le seul objet digne de notre contemplation, et digne que nous soyons satisfaits en Lui, ne tardera pas à adopter des idées sur Dieu, qui s'accorderont avec la position inférieure qu'il a prise ; et il n'en saurait être autrement s'il ne doit pas perdre toute conscience.

Quand Marc quitta l'apôtre Paul, je ne doute pas qu'il n'ait trouvé un palliatif pour sa conscience dans une atmosphère inférieure ; celle de la circoncision (Col. 4). Ce fut la cause principale du déclin en Galatie et à Colosses. Quand on a perdu Christ de vue, on admet en soi quelque autre chose pour prendre sa place ; si ce n'est pas la justice de Dieu ce sera la nôtre, ou bien nous chercherons à étouffer la voix de la conscience. Barnabas aussi, dans sa discussion avec Paul, se trouva associé avec Marc sur le même terrain charnel, et ils se rendirent ensemble en Chypre, la patrie de Barnabas. Et assurément quand les disciples d'Asie se furent détournés de Paul et eurent lâché des vérités plus élevées, ils durent nécessairement, s'ils voulaient retenir une certaine mesure de conscience, interpréter, proclamer, enseigner à leur manière la parole révélée, afin qu'elle ne se trouvât pas en opposition trop directe avec leur état de décadence. Ceux qui, dans l'Église d'Éphèse, avaient abandonné leur premier amour se trouvaient parmi ces disciples infidèles ; et certainement ils avaient travaillé et violenté la révélation pour la faire descendre au niveau de leur état, car autrement ils n'auraient pu avoir leur conscience à l'aise, bien que, sans doute, ils cherchassent à l'élever à une grande hauteur par leur zèle à « éprouver ceux qui se disaient apôtres, et à juger les méchants ». Ils regardaient en bas avec beaucoup de zèle, parce que leur regard n'était plus dirigé en haut. Ce qu'ils faisaient était bien ; mais cependant, comme dans le cas de Pierre allant pêcher, ce zèle se déployait dans une direction qui était plus selon les hommes et leur propre chair à eux, que selon Christ. Toutes les fois que ce qui est visible absorbe une âme, l'invisible qui devrait être l'objet de sa continuelle préoccupation est méconnu. Il en résulte que l'enfant de Dieu perd nécessairement sa vraie place de privilège que lui faisait l'appel le Dieu, lorsqu'il poursuit un but personnel ; et en poursuivant un pareil but, il doit nécessairement, s'il a conservé un peu de conscience, modifier la révélation selon son propre état, afin de conserver quelque relation avec Dieu.

Voilà, soyez-en sûrs, ce qui explique la lenteur de tant de chrétiens à comprendre et à saisir des vérités plus élevées, ainsi que la manière imparfaite et l'indifférence avec lesquelles d'autres les tiennent et les professent. Ils commencent d'abord de se dévoyer en se laissant aller à poursuivre un but personnel, et ensuite il leur faut modifier la vérité pour l'approprier à leur condition, ou bien leur conscience serait troublée ; et si leur conscience est troublée et qu'ils ne lui donnent pas satisfaction, il faut, ou bien qu'ils la mettent entièrement de côté, et alors c'est le naufrage quant à la foi (1 Tim. 1:19), ou qu'elle soit « cautérisée ». Le premier cas a lieu chez ceux dans l'âme desquels il existe une œuvre réelle, et le dernier chez ceux où il n'en existe pas. Quand un chrétien suit une ligne de conduite et se laisse aller dans un piège qu'un exercice de conscience eût suffi à manifester sous leur véritable jour et à réprimer aussitôt, il n'y a pas de remède, il faut qu'il fasse naufrage ; en d'autres termes il faut, puisqu'il a perdu toute capacité de se gouverner, qu'il devienne inutile et fasse naufrage. Il n'a pas gardé la conscience en rapport avec la foi. Ce qu'il croyait, il a négligé ou refusé de s'en servir comme d'un droit que Dieu avait sur lui. Le sentiment de ce droit de Dieu, il l'a dépouillé, et par là il est devenu tel qu'un vaisseau sans gouvernail, le jouet des vents et des vagues.

« L'homme de Dieu » qui fut séduit par le vieux prophète de Béthel (1 Rs. 13), en est un exemple. S'il avait tenu sa conscience en harmonie avec sa foi, il n'eût pas été entraîné à la désobéissance. L'appel adressé à la chair

triompha de ses scrupules. Il résista à sa conscience, il oublia les droits de Dieu sur lui et sa chute fut profonde : il devint un pauvre naufragé.

Pierre aussi n'exerça pas sa conscience à propos de ce que le Seigneur Jésus lui avait dit. Il dut souffrir, quoique à un moindre degré parce qu'il succomba à un sentiment de crainte. L'autre céda à une incitation adressée à sa convoitise. Dans tous les naufrages spirituels qui se sont accomplis sous nos yeux, il est facile de découvrir l'un ou l'autre de ces éléments ; le désir du bien-être charnel ou la crainte d'autrui. C'est sous des formes nombreuses et variées que ces éléments peuvent agir dans nos âmes. Les uns se recherchent eux-mêmes comme Achan ; « d'entre vous-mêmes, il se lèvera des gens qui annonceront des choses pernicieuses afin d'attirer après eux ». Chez un autre, ce peut être l'amour de la popularité, le désir d'obtenir l'estime de chrétiens influents. Chez un autre, ce sont la recherche des aises de la vie, la douceur des liens de famille, et ainsi de suite. Il est rare que ces éléments apparaissent dans une phase charnelle. Parfois, cependant, il en arrive ainsi ; mais dans tous les cas l'assoupissement de la conscience ouvre la voie à la chute suprême et à la confusion.

Je ne veux pas poursuivre aujourd'hui ce sujet plus loin, quoiqu'il y ait encore un dernier degré à franchir, celui où la conscience est cautérisée, et où l'on devient réprouvé quant à la foi. C'est là qu'aboutit la marche fatale que nous venons de considérer, à moins qu'on ne revienne sur ses pas, et que par un effet de la grâce la conscience ne soit rendue capable de reprendre ses droits. Il en fut ainsi de Jacob à Sichem quand le Seigneur lui dit : « lève-toi, monte à Béthel », et de Pierre, quand le regard de Jésus l'amena à la repentance.

Mon but a été simplement de décrire les commencements du déclin. J'ai voulu attirer l'attention sur cette dangereuse tendance ; mais je ne suivrai pas le sujet jusqu'à la rébellion ouverte de l'apostasie. Mon intention sera remplie si je puis amener les saints à se juger eux-mêmes, à s'exercer au discernement du bien et du mal, afin de veiller et de se garantir des premiers symptômes du déclin. Tant que le regard est attaché sur Christ, tant que le cœur est occupé des choses d'en haut, il n'y a pas d'affaiblissement possible. Mais du moment que nous nous préoccupons des choses de la terre le déclin commence. Aussi, plus je désire en être préservé, plus je recherche avec ardeur le ministère de la Parole, les entretiens qui me maintiendront en communion avec Christ, en complète séparation d'avec le monde.

Peu importe ce dont je puis être occupé ; que ce soit de mes propres besoins, de ceux d'autrui ou même de ceux de l'Église en tant que sur la terre, du moment où je suis occupé de choses terrestres, le déclin a commencé. Du moment où le pouvoir de l'homme me préoccupe, j'ai perdu le sentiment du secours du Seigneur. La grandeur même de nos privilèges actuels et de notre position propre nous expose d'autant plus au péril aussitôt que nous lâchons pied. Plus une chose est pure, plus il faut la conserver avec soin ; et vous ne verrez jamais le désir de modifier la vérité, ni paresse ni inaptitude à la recevoir sous sa forme la plus élevée, à moins que le cœur ne soit rempli de projets et de désirs qui ne sont pas en harmonie avec elle. Et, dans ce cas, nous le répétons de nouveau, l'intelligence la rejette ou bien elle l'altère afin que la conscience soit à l'aise. Le dernier pas, la mise de côté de la conscience, ne se fait que lorsqu'on fuit la lumière de la présence de Dieu en vue de poursuivre en toute liberté et sans plus être retenu par aucun frein l'accomplissement de la volonté du cœur.

En jetant un regard en arrière, il nous sera toujours facile de découvrir les commencements du déclin ; d'abord ce sont les plaintes, le mécontentement – comme dans le cas d'Absalom – qui le signalent : ensuite peut-être le désir, sous prétexte de santé, de devoirs de famille, de besoin de solitude, de nous préparer quelque part une retraite agréable, ou bien encore de nous soustraire aux ennuis, à la responsabilité de l'Église, et même de l'évangélisation. Peu importe sous quelle forme il apparaît, le commencement est toujours le même ; on vise à se procurer quelque chose qu'on ne possède pas, ou à devenir soi-même un centre ; qu'il s'agisse des aises de la chair comme chez Samson, ou de l'orgueilleuse importance du moi comme dans Jonas.

Christ est tenté : on ne se repose pas en Lui, comme suffisant pleinement à la vie et au cœur. Et qu'on ne dise pas que bien d'autres agissent ainsi, ou même peut-être font pis encore. C'est vrai ; mais voici la différence : c'est qu'ils en ont toujours été là. Si quelqu'un n'a jamais fait de progrès spirituel et n'a jamais beaucoup avancé dans la lumière, on ne saurait proprement appeler sa recherche de lui-même un déclin. Je parle ici de ceux qui ont avancé, et qui ont ensuite rétrogradé de la position avancée qu'ils avaient eue en un temps.

Veuille le Seigneur nous accorder toute grâce pour discerner les premiers symptômes du mal. Et alors nous serons guidés par sa grâce dans une bien heureuse dépendance de Christ, nous ferons sa volonté, nous vérifierons en nous-mêmes l'efficace de cette promesse : « Je ne te laisserai point et je ne t'abandonnerai point », et nous expérimenterons comment, au milieu de tout, son bâton et sa houlette suffisent richement à nous consoler.

L'Écho du témoignage, vol.7, p.96-112 [94-110]

3 – Courte méditation sur la gloire morale du Seigneur Jésus Christ

« Et quand quelque personne offrira l'offrande du gâteau a l'Éternel, son offrande sera de fleur de farine, et il versera da l'huile sur le gâteau et mettra de l'encens par-dessus ; et il l'apportera aux fils d'Aaron, sacrificateurs ; et le sacrificateur prendra une poignée de la fleur de farine et de l'huile dont le gâteau aura été fait, avec tout l'en-

cens *qui* était sur le gâteau et il fera fumer son mémorial sur l'autel : c'est une offrande faite par feu en bonne odeur a l'Éternel ». (Lév. 2:1, 2).

Introduction

C'est la gloire morale, ou comme nous le disons, le caractère du Seigneur Jésus, que je me propose de méditer dans ces pages. Tout en Lui montait à Dieu comme un sacrifice de bonne odeur. Toute expression de Lui-même, en quelque mesure ou sous quelque rapport qu'elle fût rendue, était de l'encens. En sa personne (mais en elle seulement) *l'homme* fut réconcilié avec Dieu. En Lui, Dieu put de nouveau se complaire en l'homme, et cela d'une manière bien supérieure car en Jésus Dieu prend son bon plaisir en l'homme comme Il ne l'eût jamais fait durant toute une éternité de l'innocence d'Adam.

Mais cette méditation sur la gloire morale du Seigneur Jésus n'embrasse assurément qu'une faible partie de ce sujet si merveilleux ; elle ne sera pas cependant sans profit si elle est une occasion pour réveiller chez d'autres quelque pensée utile.

C'est de *la personne* du Seigneur que je me propose de traiter – Dieu et l'homme en un Christ unique. Je traiterai aussi de son œuvre, ce service de souffrance ou d'expiation sanglante accompli sur la croix, par lequel la réconciliation est parfaite et dans lequel elle est prêchée pour l'acceptation et la joie de la foi.

– – – – – –

Trois sortes de gloire resplendissent dans le Seigneur Jésus – la gloire personnelle, la gloire officielle, et la gloire morale. Pour ce qui est de sa gloire personnelle, il la voila, sauf lorsque la foi la découvrait ou lorsqu'une occasion en demandait la manifestation. Il voila aussi sa gloire officielle : il ne se montra ouvertement ni comme le Fils divin venu du sein du Père, ni comme le Fils de David dans l'exercice du pouvoir. D'ordinaire, ces gloires là étaient cachées et rien ne les révélait dans sa marche à travers les circonstances de la vie de chaque jour. Mais quant à sa gloire morale, elle ne pouvait pas être cachée : Il ne pouvait être rien moins que parfait en toutes choses – la gloire morale lui appartenait – elle était Lui-même. Son excellente splendeur brillait d'un trop vif éclat pour le regard de l'homme : elle manifestait et jugeait constamment ce qui était dans l'homme, mais elle resplendissait, que l'homme put la supporter ou qu'il ne le pût pas. Et maintenant cette gloire illumine chaque page des quatre évangiles, comme elle illumina jadis chaque pas du sentier que notre Seigneur Lui-même parcourut dans ce monde.

Il a été dit du Seigneur, que le développement de son humanité a eu lieu d'une manière parfaitement naturelle. Ceci est d'une beauté et d'une vérité admirables. Le verset 52 du chapitre 2 de Luc prouve la vérité de cette assertion. Tout en Christ se développa dans un progrès continu et régulier. Sa sagesse croissait en rapport avec sa stature et son âge. Il fut *enfant* d'abord, *homme* ensuite. C'est comme homme (l'homme de Dieu dans ce monde) qu'Il rendra contre le monde le témoignage que ses œuvres sont mauvaises et qu'il en sera haï ; mais comme enfant (l'enfant selon le cœur de Dieu, pouvons nous dire), il est soumis à ses parents, sous la loi, et dans la perfection. Il grandit, dans de telles conditions, en faveur auprès de Dieu et des hommes.

Mais quoiqu'il y eût progrès chez lui, comme nous le voyons, il n'y eut en lui ni mélange, ni perversion, ni erreur ; en cela il se distingua de tout autre. Sa mère repassait des choses dans son cœur ; mais des nuages et de l'obscurité, plus que cela, des ténèbres même enveloppèrent son esprit, et le Seigneur eut à lui dire : « Pourquoi me cherchiez-vous ? » Mais en lui le progrès n'était qu'une forme de Sa beauté morale – sa croissance suivait une proportion et un ordre parfaits ; et je puis ajouter que, si son caractère a été aussi, dans son expression, entièrement humain : tout ce qui le manifestait était, puis-je dire, familier à l'homme.

Il était l'arbre planté près des ruisseaux d'eau rendant son fruit en sa saison (Psaume 1) ; et les choses ne sont belles qu'autant qu'elles paraissent en leur propre saison. La gloire morale de « l'enfant Jésus » brille en sa saison et en sa génération ; et ce n'est que lorsqu'Il devint homme, que cette même gloire se montra sous d'autres caractères qui convenaient à ce moment-là. Il sut répondre aux appels de sa mère quand elle lui en faisait, ou les repousser quoiqu'elle les lui adressât, ou bien encore les discerner quand elle gardait le silence (Luc 2:51 ; 8:21 ; Jean 19:27). Et si nous Le suivons ensuite, nous Le voyons à Gethsémané dans la saison convenable ou manifestant le caractère propre à ce lieu ; il en est de même de la Sainte Montagne. Il connut le puits de Sichar et aussi le chemin qui le conduisit à Jérusalem pour la dernière fois. Il parcourut chaque pas, ou remplit chaque exigence, dans l'esprit avec lequel Dieu Lui-même envisageait les choses. Et c'est ainsi que, dans les occasions qui réclamaient une énergie particulière, il sut être embrasé d'un saint zèle, comme lorsqu'il s'agissait du déshonneur fait à la maison de Son Père ; mais s'il est question d'injures faites à Lui-même, comme ce fut le cas de la part de certains Samaritains, Il endure tout et poursuit son chemin.

Mais les choses étaient toutes parfaites dans leur *combinaison* aussi bien que dans leur *temps.* Il pleura en se rendant au tombeau de Lazare quoiqu'il sût fort bien qu'il portait la vie à celui qui était mort. Celui qui venait de dire : « Je suis la résurrection et la vie » pleura. La puissance divine pouvait laisser un libre cours aux sympathies humaines.

Et c'est l'assemblage ou la combinaison des différentes vertus qui forme la gloire morale. Il sut ; comme l'exprime l'apôtre, « être abaissé et être dans l'abondance », Il sut faire usage de la prospérité ainsi que de la disette ; car dans son passage à travers cette vie, il fit connaissance avec toutes ces choses.

C'est ainsi qu'Il fut introduit pour un moment dans sa propre gloire : moment glorieux en réalité ! Je fais allusion à la transfiguration. Il y fut haut élevé dans les honneurs qui lui appartiennent. Il resplendit là tel que le soleil, source de toute lumière ; et des personnages aussi éminents qu'un Moïse et qu'un Élie y apparaissent, prenant de sa gloire à Lui, et resplendissant dans cette gloire avec Lui. Mais en descendant, de la montagne, il enjoignit à ceux qui étaient avec Lui – « les témoins oculaires de sa majesté », de ne point en parler. Et comme le peuple accourut à sa rencontre pour Le saluer (Marc 9:15) – sa personne portant encore, je présume, une faible empreinte de cette gloire dont Il venait de briller – Il ne voulut pas s'arrêter au milieu de la foule pour en recevoir les hommages ; mais Il entra aussitôt dans son service ordinaire. Loin d'être élevé par la prospérité, il n'accepta aucune place parmi les hommes. Il ne fit aucun cas de Lui-même, et ne voulut être rien estimé ; aussi se dépouilla-t-il promptement de la gloire, pour être le serviteur. Il voulut se *ceindre,* mais non se *parer.*

Les mêmes choses se retrouvent en Lui, lorsqu'Il fut devenu le Jésus ressuscité, comme nous l'apprenons par le chapitre 20 de Jean. Nous le voyons là, au milieu de ses disciples, dans un caractère tellement glorieux, que l'homme n'a jamais pu et ne pourra jamais en contempler de semblable. Il est là comme le vainqueur de la mort et le destructeur du sépulcre ; mais Il ne s'y trouve pas – quoique revêtu de telles gloires – pour recevoir les félicitations des siens, comme cela paraîtrait tout naturel pour quelqu'un qui se retrouverait au sein de ses parents et de ses amis, après de longues fatigues, de grands dangers et une glorieuse victoire. Ce n'est pas qu'il fût indifférent à la sympathie ; loin de là, il sut la rechercher au temps convenable, et en sentir la privation lorsqu'elle ne lui était pas accordée. Mais, maintenant qu'il est ressuscité des morts, Il se trouve au milieu de ses disciples, plutôt comme un visiteur d'un jour que comme un triomphateur. Il est plus occupé de présenter *leur* intérêt que *le sien* dans les grands événements qui viennent de s'accomplir.

C'était là se servir d'une victoire comme avait su le faire Abraham à l'égard de sa victoire sur les rois confédérés – chose plus difficile même, comme l'a dit quelqu'un, que de la remporter. C'était là encore savoir « être dans l'abondance », savoir « être rassasié ».

Mais Il savait aussi « être abaissé ». Voyez-le avec les Samaritains du chapitre 9 de Luc. Dès le début de cette scène et dans le sentiment de sa gloire personnelle, Il anticipa son assomption telle qu'elle eut réellement lieu plus tard (voyez Marc 16:19 ; et 1 Timothée 3:16, où le même mot est employé dans le grec) et, à la manière ordinaire et bien connue de quelqu'un qui voulait que l'on sût bien qu'un personnage de distinction allait arriver par ce chemin-là, il envoie des messagers devant sa face. Mais l'incrédulité des Samaritains fait que la scène prend un caractère tout autre. Ils ne veulent pas le recevoir ; ils refusent de préparer un chemin pour les pieds de ce glorieux personnage, l'obligeant à chercher lui-même le meilleur sentier qu'il pût trouver comme *le rejeté.* Mais il accepte aussitôt cette position sans que le moindre murmure s'élève dans son cœur, et il redevient ainsi (nous empruntons le mot au chapitre 2 de Matthieu) *le Nazaréen,* se voyant rejeté comme le Bethléémite ; et il réalise ce nouveau caractère en deçà de la bourgade des Samaritains, aussi parfaitement qu'il avait réalisé l'autre au-delà.

C'est ainsi qu'il sut comme nous le voyons encore en Matthieu 21. Il entre dans la cité comme Fils de David, et il est accompagné alors de tout ce qui Lui convient dans une dignité pareille. Il est environné là de ses honneurs terrestres, comme Il l'avait été de sa gloire céleste sur la sainte montagne. Tout cela est à Lui sans usurpation, et lorsque le moment le demande, Il peut se servir de toutes ces choses. Mais l'incrédulité de Jérusalem change maintenant la scène, comme l'avait auparavant changée l'incrédulité de Samarie, et Celui qui était entré dans la cité comme son roi est obligé de chercher un refuge pour la nuit dans un endroit quelconque ; c'est en dehors de Jérusalem qu'il séjourne comme Il l'avait fait aussi en dehors des bourgades des Samaritains, prouvant une fois encore qu'Il savait « être abaissé ».

Quelle perfection ! Si les ténèbres *ne* peuvent pas saisir sa gloire personnelle ou sa gloire officielle, sa gloire morale en prendra occasion pour briller d'un plus vif éclat. Il n'y a rien en effet, dans tout ce que peuvent présenter la morale ou le caractère humain, de plus magnifique que cet abaissement volontaire au milieu des hommes uni à la conscience d'une gloire intrinsèque devant Dieu. Nous rencontrons cette admirable combinaison à un haut degré chez quelques-uns des saints. *Abraham* fut volontairement étranger tous les jours de sa vie au milieu des Cananéens, n'ayant pas un pied de terre et n'en recherchant point ! et cependant, lorsque l'occasion le demanda, il sut prendre la première place même à l'égard des rois, dans la conscience de sa dignité devant Dieu et selon le conseil même de Dieu. *Jacob* parla du temps de son pèlerinage comme de jours courts et mauvais, se tenant pour rien dans l'appréciation du monde ; et toutefois, au même moment, il voulut bénir celui qui, de son temps, était le plus grand homme de la terre, ayant nettement et pleinement conscience que devant Dieu, et dans sa dépendance, il était, lui, le plus grand des deux.

David sut demander du pain et le demander sans honte ; mais cela ne l'empêcha pas d'accepter l'hommage du a un roi et de recevoir le tribut de ses sujets comme dans la personne d'Abigaïl. *Paul,* lié de chaînes et prisonnier dans le palais, se plut à parler de ses liens ; mais il voulut, en même temps, faire connaître à la cour entière et aux seigneurs romains qu'il se savait heureux et qu'il était le seul homme heureux parmi eux tous.

C'est cette combinaison d'abaissement volontaire devant les hommes et de gloire consciente devant Dieu, qui trouve sa forme la plus élevée et la plus glorieuse (quand je considère qui Il était) et son illustration dans la personne du Seigneur.

Et il y a encore une beauté morale de plus à savoir ainsi être dans l'abondance et être abaissé, à savoir être rassasié ou être dans les privations ; car cela nous dit que le cœur de celui qui a appris une telle leçon se trouve *à la fin* du voyage, plutôt qu'au *voyage lui-même.* Si le cœur est encore au voyage nous ne serons pas satisfaits des accidents et des difficultés, des sentiers rudes et montueux ; mais s'il a devant lui la fin, si c'est du terme du voyage qu'il est occupé, toutes ces choses passeront inaperçues, du moins relativement. La considération de tout cela est certainement accompagnée de secrets reproches chez plusieurs d'entre nous.

Mais il se trouve dans le caractère du Seigneur d'autres combinaisons que nous devons considérer. Quelqu'un a dit de lui qu'« Il a été le plus accessible des hommes et le plus rempli de grâce ». Nous remarquons dans ses manières une tendresse et une bonté qu'on n'avait jamais vues chez l'homme, et cependant nous sentons qu'Il fut toujours « un étranger ». Combien cela est vrai ! Il était « un étranger ici » – un *étranger* en tant que la place était occupée par *l'homme en révolte,* mais dans une proximité intime quand la misère et le besoin Le réclamaient. La distance qu'il gardait et l'intimité qu'il manifestait furent parfaites. Il fit plus que de considérer la misère qui l'environnait, Il y entra avec une sympathie qui lui était propre ; et il fit plus aussi que de se garder des souillures qui abondaient autour de lui, Il demeura éloigné et exempt de toutes leurs atteintes autant que peut l'être la sainteté même. Voyez-Le manifester cette combinaison de distance et d'intimité en Marc 6. C'est une scène vraiment touchante. Les disciples reviennent à Lui après un long jour de service, et son amour s'occupe d'eux. Il apporte leurs soucis et leurs fatigues bien près de Lui-même ; Il s'informe de tout et y pourvoit aussitôt en leur disant : « Venez à l'écart vous-mêmes dans un lieu désert et vous reposez un peu ». Mais la multitude L'ayant suivi, Il s'occupe d'elle avec le même empressement, s'informe de l'état de ces âmes, et ayant pris connaissance d'elles comme étant des brebis sans berger Il commence à les enseigner. Dans tout cela nous Le voyons entrer dans les besoins variés et croissants qui se présentent devant Lui, que ces besoins soient la fatigue de ses disciples ou la faim et l'ignorance de la foule. Mais les disciples sont bientôt jaloux de l'attention et des soins qu'Il porte à la multitude, et ils Le sollicitent de la renvoyer : cela ne peut cependant, en aucune manière, entrer dans ses pensées, et il en résulte un manque d'harmonie immédiat entre ses sentiments et les leurs ; aussi les engage-t-Il bientôt après à monter sur une nacelle tandis qu'Il renverrait la multitude. Mais cette séparation d'avec Lui ne fait qu'amener pour eux de nouvelles difficultés. Les vents et les vagues s'élèvent contre eux sur le lac, et alors dans leur détresse, Il se retrouve de nouveau tout près d'eux pour leur donner assistance et sécurité.

Quelle harmonie dans toute cette combinaison de sainteté et de grâce ! Il se tient près quand nous sommes dans la fatigue, dans la faim, ou dans le danger ; Il se tient séparé de nos mauvais caractères et de notre égoïsme. Sa sainteté a fait de Lui un complet étranger au milieu de ce monde souillé : sa grâce L'a tenu en activité au milieu des nécessités et des afflictions de ce monde. De tout cela ressort l'immense gloire morale de sa vie, car si l'état de ce monde faisait de Lui nécessairement un solitaire, les souffrances et les besoins le faisaient sortir de cette position pour Le placer dans une pleine activité ; et cette activité s'adressait à toutes sortes de personnes et revêtait, par conséquent, toutes sortes de formes. Ses adversaires, le peuple et la foule de disciples qui l'accompagnaient, aussi bien que les douze et qu'un grand nombre d'individus, le maintinrent dans une activité constante et très variée à la fois, de sorte qu'il dut connaître, comme sûrement il le fit, et cela dans la perfection, comment répondre à chacun. En outre, nous le voyons parfois assis à la *table* de certains individus, mais cela seulement afin que nous puissions contempler d'autres caractères de sa perfection infinie. À la table des Pharisiens où nous le rencontrons accidentellement, Il ne s'identifie pas avec la scène domestique au milieu de laquelle Il se trouve ni ne la sanctionne ; mais, invité dans le caractère qu'Il avait acquis et maintenu au-dehors, il se trouve là pour agir selon ce même caractère. Il n'est pas simplement un hôte placé sous la courtoisie et 1'hospitalité du maître de la maison, mais Il s'y trouve dans son propre caractère ; aussi peut-Il reprendre et enseigner. Il est la Lumière et veut agir comme étant la Lumière, et en conséquence Il signale les ténèbres dans l'intérieur de la maison, comme Il l'avait fait au-dehors (Voyez Luc 7 ; 11).

Mais, s'Il entre ainsi, et cela plusieurs fois dans la maison du Pharisien comme *docteur,* et que dans ce caractère Il censure l'état moral de choses qu'Il y rencontre, Il prend place dans la maison du publicain comme Sauveur. Lévi lui prépara un festin dans sa propre maison et le plaça au milieu des péagers et des pécheurs. Naturellement cette conduite est critiquée. Les chefs de la religion trouvent le Seigneur en faute et c'est alors qu'Il se révèle comme Sauveur et leur dit : « Ceux qui sont en bonne santé n'ont pas besoin de médecin, mais ceux qui se portent mal. Mais allez et apprenez ce qui est : « Je veux miséricorde et non pas sacrifice ; car je ne sus point venu appeler à la repentance des justes, mais les pécheurs ». Comme tout cela est simple, mais que c'est frappant et plein de signification ! Simon le Pharisien objecte à ce qu'une pécheresse franchisse le seuil de sa maison pour s'approcher du Seigneur Jésus ; Lévi, le péager, au contraire, recherche de tels convives pour les placer à côté du Seigneur : et en conséquence le Seigneur agit dans la maison du premier comme quelqu'un qui reprend ; tandis que chez le second Il se manifeste dans sa riche grâce de Sauveur.

Mais nous avons encore à Le considérer assis à d'autres tables. Nous pouvons Le suivre à Jérico et à Emmaüs (voyez Luc 19 et 24). C'était *le désir* qui L'accueillit dans chacune de ces occasions, mais un désir différemment éveillé – éveillé sous des influences différentes, veux-je dire. Zachée n'était qu'un pécheur, un homme selon la nature qui, nous le savons ; est corrompue dans ses sources et ses activités. Mais il était, en ce moment-là juste-

ment, attiré par le Père et son âme faisait de Jésus son objet. Il désirait Le voir ; et ce besoin étant pressant, il s'était fait un chemin à travers la foule et était monté sur un sycomore afin de jeter sur Lui un coup d'œil quand Il passerait. Mais Jésus levant les yeux s'invite aussitôt Lui-même dans la maison de Zachée. Chose remarquable, en vérité ! Jésus se propose Lui-même comme convive dans la maison de ce publicain de Jéricho.

Les premières aspirations de la vie divine dans un pauvre pécheur et les désirs éveillés par le Père attendaient Jésus dans cette maison pour saluer sa bienvenue ; mais Jésus anticipe la chose de la manière la plus précieuse et la plus significative, et Il entre – entre dans la plénitude de son caractère, toujours prêt à répondre à tous les besoins, pour raviver et fortifier la vie nouvellement implantée, jusqu'à ce qu'elle fasse éclater sa vertu précieuse et produise quelques-uns de ses fruits exquis. « Voici, Seigneur, je donne la moitié de mes biens aux pauvres, et si j'ai fait tort à quelqu'un par une fausse accusation, je lui rends le quadruple ». À Emmaüs aussi *le désir* avait été réveillé, mais dans des conditions différentes. Ce n'était pas le désir d'une âme nouvellement attirée, mais celui que pouvaient avoir des saints restaurés. Ces deux disciples avaient été incrédules ; ils s'en retournaient profondément affligés à la pensée qu'ils avaient été désappointés par Jésus. Le Seigneur les reprend peu après les avoir rejoints sur la route, seulement Il le fait de manière à éveiller leurs affections ; et lorsqu'ils arrivent devant la maison où les disciples devaient entrer, le Seigneur fait comme s'il voulait aller plus loin. Il ne pouvait pas s'inviter là comme Il l'avait fait à Jérico. Leur état moral ne suggérait pas la chose comme chez Zachée ; mais l'invitation lui étant faite, Il entre – Il entre pour rendre plus ardent le désir qui l'avait engagé à entrer, ou plutôt pour le satisfaire entièrement. Et c'est ce qui a lieu, en effet, de telle sorte que la joie qu'ils éprouvent les détermine à retourner le soir même à la cité (quelque avancée que fût l'heure), pour communiquer cette joie à leurs compagnons.

Combien tous ces cas différents sont pleins de beauté ! Le convive dans la maison des Pharisiens, le convive dans la maison des publicains, le convive dans la maison des disciples – invité ou non invité, Jésus occupe partout sa place dans une entière perfection et avec toute beauté. Nous pourrions encore Le voir assis, comme hôte, à d'autres tables ; mais nous ne L'envisagerons plus qu'à une seule. Nous Le voyons à Béthanie adoptant une scène de famille. Si Jésus eût désavoué l'idée d'une famille chrétienne, il n'aurait pu se trouver à Béthanie comme nous savons qu'il le fit. Et cependant dès que nous L'y rencontrons, c'est pour être frappés d'admiration par une nouvelle phase de sa beauté morale. Il est l'ami de la famille, et Il trouve son chez soi au milieu d'elle, chose précieuse qui est connue de nous encore aujourd'hui. « Or Jésus aimé Marthe et sa sœur et Lazare », ce sont là des paroles qui témoignent du fait. Son amour pour eux n'était ni celui d'un Sauveur, ni celui d'un Berger, bien qu'Il fût pour eux l'un et l'autre, nous le savons ; mais c'était l'affection d'un ami. Et cependant, quoiqu'Il fût un ami et un ami intime qui toujours était le bienvenu, Il ne s'ingéra jamais dans les arrangements de la maison. Marthe demeure la ménagère ; elle est le membre actif de la famille et se rend utile et importante à sa place ; et Jésus ne veut assurément pas la sortir de cette position. Ce n'était pas son affaire d'apporter quelque changement dans de telles choses ou de les régler. Lazare peut s'asseoir à côté des convives à la table de famille, Marie peut être attirée et absorbée dans son propre royaume ou plutôt dans le royaume de Dieu au dedans d'elle, et Marthe être préoccupée par le service. Qu'il en soit ainsi ; Jésus laisse tout précisément comme Il le trouve. Celui qui ne voulut entrer chez les disciples qu'après y avoir été invité, ne veut, une fois qu'Il est dans la maison de ce frère et de ses sœurs, se mêler ni de l'ordre ni des arrangements qui y sont pris, et cela dans une convenance morale, parfaite. Mais si un membre de la famille, au lieu de conserver sa place dans le cercle de famille, en sort pour devenir docteur en sa présence, il faut alors que Jésus revête une dignité élevée et replace les choses, *divinement,* quoiqu'Il ne veuille, en aucune manière, les arranger ou y toucher *domestiquement* (Luc 10).

Quelle beauté exquise et variée ! Qui peut essayer de retracer chacun de ses pas ? Le vautour sera forcé de confesser que c'est au-delà de la limite que son œil peut atteindre. Et s'il est impossible à la vision humaine d'embrasser pleinement un tel objet, quel est le caractère humain qui ne servira pas, par ses ombres et ses imperfections nombreuses, à faire ressortir tous les reflets de cette brillante lumière ? Aucun de nous, n'a songe à attribuer à Jean ou à Pierre, ou à l'un des autres un cœur dur et sans bienveillance. Tout au contraire, nous sentons que nous nous serions volontiers confiés à eux dans nos soucis et nos difficultés. Mais ce court récit de Marc 6 auquel j'ai fait allusion nous montre que tous font défaut et demeurent en arrière, quand la faim de la multitude leur fait appel et menace ainsi de détruire leur repos ; mais *ce* fut *là* tout au contraire pour Jésus précisément le moment et l'occasion de s'approcher. Tout cela, bien-aimés, : nous parle hautement de Lui. « Je ne connais personne » a dit quelqu'un « qui soit aussi tendre, aussi condescendant et qui vienne autant au-devant des pauvres pécheurs, que Lui. Je m'assure en son amour plus qu'en celui de Marie ou de tout autre saint ; non pas seulement en sa puissance comme Dieu, mais à la tendresse de son cœur comme homme. Personne assurément n'en montra ou n'en éprouva une semblable, et personne ne l'a aussi bien manifestée. Qui donc pourrait m'inspirer autant de confiance ? Que d'autres s'adressent aux saints ou aux anges, pour moi je me confierai dans la bonté de Jésus ». Assurément je le répète, il en est ainsi ; et cette circonstance de Marc 6 qui découvre l'égoïsme des meilleurs d'entre nous, tels que Pierre et Jean, et qui manifesté en même temps la grâce entière et infatigable de Jésus le prouve avec évidence. Mais il y plus : nous trouvons en Lui une combinaison de caractères aussi bien que de vertus et de grâces. Ses relations avec le monde, quand Il était ici-bas, ont manifesté la chose. Il fut, tout à la fois, un vainqueur, un martyr et un bienfaiteur. Quelles gloires morales resplendissent dans un tel assemblage ! Il fut victorieux du monde en en repoussant toutes les séductions et les offres ; Il souffrit de sa part en rendant témoignage pour Dieu contre ses œuvres et son train ; et il y répandit sa bénédiction en y déployant constamment sa puissance et son amour, rendant ainsi le bien pour le mal. Ses tentations ne parvinrent qu'à faire de Lui un vainqueur ; ses souillures et son inimitié n'en firent qu'un martyr ; et ses misères ne Le montrèrent que comme un bienfaiteur. Quelle combinaison ! Quel éclat chacune de ces gloires morales fait rejaillir sur les autres !

Le Seigneur présente une illustration parfaite de cette parole bien connue parmi nous,, et qui dérive, sans doute, de ce que Lui-même a dit en Jean 17:15 : « Je ne fais pas la demande que tu les ôtes du monde, mais que tu les gardes du mal ». C'est là une condition qu'Il présenta durant tout le cours de sa vie ; car Il fut constamment *dans* le monde, en activité au milieu de l'ignorance et de la misère ; mais il *n'en* fut jamais pour en partager les espérances et les projets ou pour en respirer l'esprit. En Jean 7, Il apparaît éminemment, je crois, dans ce caractère. C'était le temps de la fête des Tabernacles, le temps joyeux par excellence en Israël, l'avant-goût du royaume à venir, l'époque de la récolte où le peuple n'avait plus qu'à *se souvenir* que dans des jours passés il avait erré dans un désert et habité sous des tentes. Ses frères L'engagent à profiter d'un pareil moment où « tout le monde » comme nous disons d'ordinaire se trouvait à Jérusalem. Ils auraient voulu faire de Lui un homme important, Le rendre, comme nous disons encore, *un homme du monde.* « Si tu fais ces choses, disent-ils, montre-toi au monde toi-même ». Mais Il refuse ; son temps n'était pas encore venu pour garder la fête des Tabernacles. Il aura son royaume dans le monde et sera grand jusqu'aux extrémités de la terre quand son Jour sera venu ; mais pour le moment, Il était acheminé vers l'autel et non vers le trône. Il n'ira pas à la fête pour être *de la fête,* quoiqu'Il veuille bien s'y trouver ; aussi lorsque nous Le rencontrons à ce moment-là dans la cité, est-ce *au service* que nous Le voyons et non *dans l'honneur ;* n'opérant pas de miracles, comme l'auraient voulu ses frères pour qu'Il attirât sur Lui l'attention des hommes, mais enseignant dans le temple et disparaissant ensuite, pour ainsi dire, derrière cette parole : « Ma doctrine n'est pas de moi, mais de celui qui m'a envoyé ».

Tout cela est remarquablement beau et caractéristique en vérité. Et tout cela fait partie de la gloire morale de l'homme, de l'homme parfait, Jésus, dans ses relations avec le monde. Il fut un vainqueur, un martyr et un bienfaiteur dans le monde, mais non pas du monde. C'est encore dans une perfection semblable que nous Le voyons parfois *distinguant les choses* comme, en d'autres moments, manifestant ces glorieuses combinaisons. C'est ainsi que lorsqu'Il s'occupe des souffrances *du dehors,* comme je puis bien m'exprimer, nous voyons la tendresse, la puissance qui soulageait et délivrait ; mais quand c'est avec les difficultés des disciples qu'Il a à faire, nous trouvons la fidélité aussi bien que la tendresse. Le lépreux de Matthieu 8 est un étranger. Il apporte ses souffrances à Christ et en reçoit aussitôt la guérison. Dans le même chapitre, des disciples viennent aussi Lui dire leurs angoisses, leurs craintes durant la tempête ; mais ils recueillent un reproche aussi bien qu'une délivrance. « Pourquoi avez-vous peur, gens de petite foi ? » leur dit-Il ; et cependant, comme eux, le lépreux n'avait que peu de foi, car s'ils dirent : « Seigneur, sauve-nous, nous périssons », lui avait dit : « Seigneur, si tu veux, tu peux me rendre net » ; mais eux sont repris, tandis qu'il ne l'est pas. Et s'il en est ainsi, c'est tout simplement parce qu'une différente pensée occupait le Seigneur, et cela avec raison. Dans un cas, il ne s'agissait simplement que de *souffrance ;* dans l'autre, il s'agissait d'un *état d'âme, aussi bien que de souffrance.* La tendresse, une tendresse sans mélange, devait, par conséquent, être *là* l'unique réponse, tandis *qu'ici* il fallait que la *fidélité* se rencontrât aussi. La différence des relations qui existent pour Lui avec des disciples et de celles qui existent avec des étrangers, rend compte de tout cela et montre avec quelle perfection Il distingue les choses qui ont entre elles de grands rapports, mais qui ne sont pourtant pas les mêmes. Mais il présente encore de plus riches développements dans cette perfection. S'Il réprimande Lui-même, Il ne permet pas à d'autres de le faire légèrement. Ainsi, à une époque plus reculée, Moïse dut être humilié par le Seigneur ; mais le Seigneur ne permet pas à Marie et à Aaron de le reprendre (Nomb. 11 ; 12). Durant la traversée du désert, Israël fut maintes et maintes fois châtié ; mais en face de Balaam ou de tout autre adversaire, Dieu ne veut pas même que l'iniquité de son peuple soit aperçue, et Il ne peut souffrir qu'un enchanteur quelconque pronostique contre lui. De même, le Seigneur Jésus interviendra d'une manière admirable entre les deux disciples et les dix autres qui étaient dans l'indignation (Matt. 20) ; et bien qu'il envoie une parole de conseil et d'avertissement à Jean Baptiste, comme en secret toutefois (la conscience de Jean peut seule comprendre cette parole), Il se tourne ensuite vers la multitude pour parler de lui avec joie et louange. Mais ce n'est pas encore là tout ce qui a trait à cette grâce qui distingue les choses qui diffèrent. Il arrive un moment où, même dans ses rapports avec les disciples, le Seigneur se voit obligé de mettre de côté la fidélité pour n'exercer que la tendresse. Je veut parler de l'heure de la séparation que décrivent les chapitres 14 et 16 de Jean. Alors, il était *trop tard pour être fidèle ;* le moment ne le comportait plus. C'était un temps que le *cœur* réclamait comme étant tout entier a lui : aussi l'éducation de l'âme était-elle forcément arrêtée. Il est vrai que Jésus révèle alors aux siens des secrets tout nouveaux, des secrets concernant les relations les plus chères et les plus intimes, comme entre le Père et eux, mais il n'est plus en aucune manière question de reproches ; il n'y a plus de place pour des mots comme ceux-ci : « Gens de petite foi », ou encore : *Comment se fait-il que vous ne compreniez point ?* Et si nous rencontrons une parole qui a quelque ressemblance avec celle-là, ce n'est que le soupir d'un cœur qui se soulage de la blessure dont il venait de souffrir, et pour qu'ils connussent bien l'amour qu'il éprouvait pour eux. C'était là l'expression sacrée de la douleur profonde de la séparation telle que l'éprouvaient l'esprit et les affections de Jésus. Nous aussi, nous en réalisons quelque chose à notre pauvre manière ; de sorte que nous pouvons au moins admirer la pleine manifestation que nous en rencontrons chez lui, et en jouir. « Il y a, dit *l'Écclésiaste,* un temps d'embrasser et un temps de s'éloigner des embrassements ». Il se trouve une loi d'amour dans le livre des ordonnances, et Jésus l'a observée.

Mais poursuivons notre merveilleux sujet. Il ne se laissa jamais entraîner par la tendresse, lorsque l'occasion réclamait de Lui la fidélité, et cependant Il traversa beaucoup de circonstances bien propres à éveiller la sensibilité humaine, et à l'éveiller bien justement au point de vue du sens moral. Il ne voulut, en aucune manière, s'attacher ses disciples au moyen de l'amabilité naturelle. Le miel était exclu des offrandes faites par feu aussi bien que le levain. L'offrande du gâteau ne devait point en contenir (Lév. 2:11), et Jésus qui fut, Lui, la véritable offrande du gâteau n'en renferma pas non plus. Les disciples ne furent pas simplement de la part de leur Maître, les objets

d'une civilité aimable, non plus que de ce zèle empressé à rechercher les aises et le confort d'autrui. Jésus ne chercha pas à leur être agréable, et cependant il se les attacha de la manière la plus étroite ; c'est là de la puissance. Il y a toujours de la puissance morale lorsque la confiance de quelqu'un est gagnée sans avoir été recherchée ; car le cœur est alors devenu conscient de la réalité de l'amour. « Nous savons tous, a dit quelqu'un, distinguer *l'amour* d'une simple *attention,* et nous savons que souvent il y a beaucoup de celle-ci sans qu'il y ait rien de celui-là. On prétendra peut-être que l'attention doit gagner notre confiance, mais pour nous, nous savons que l'amour seul peut le faire ». Cela est entièrement vrai. L'attention seule est le miel que notre pauvre nature renferme en si grande abondance. Et encore, sommes-nous disposés à penser que c'est là une bonne chose et peut-être n'aspirons-nous pas à rien de plus élevé que d'être purgés de tout levain et d'être remplis de miel. Soyons aimables, remplissons nos devoirs de société comme gens polis, courtois, bien élevés. Rendons-nous agréables aux autres et faisons ce que nous pouvons pour maintenir l'ordre et la bonne harmonie, et nous sommes alors satisfaits de nous-mêmes et les autres le sont de nous. Mais est-ce là un service rendu à Dieu ? Est-ce l'offrande du gâteau ? Tout cela fait-il partie de la gloire morale de l'homme parfait ? Oh ! non, en vérité ! Nous pourrions supposer qu'il n'existe pas de meilleur moyen d'y arriver ; mais c'est un des secrets du sanctuaire de savoir que *le miel ne peut donner un parfum d'agréable odeur à l'offrande.*

Voilà comment toutes les voies du Fils de l'Homme brillèrent d'une gloire morale et d'une beauté parfaites, qu'on les considère dans ses progrès, dans le choix du moment opportun, dans les combinaisons de ses glorieuses excellences, ou dans la perfection avec laquelle Il sut toujours distinguer les choses.

La vie de Jésus était la brillante splendeur d'une lumière ; elle était telle qu'une lampe dans la maison de Dieu pour laquelle il ne fallait ni mouchettes ni plateaux d'or. Elle était continuellement arrangée devant le Seigneur, et son éclat disait l'huile fine et épurée qu'elle brûlait. Elle manifestait tout, le mettant à découvert et le jugeant, mais demeurant pour elle-même complètement au-dessus de toute atteinte.

Interpellé par ses disciples ou par ses adversaires comme Il le fut si souvent, le Seigneur n'essaya jamais de se justifier. Dans une circonstance, ses disciples vinrent se plaindre à Lui disant : « Maître, ne te mets-tu en peine que nous périssions ? » Il ne cherche pas même un instant à justifier le sommeil dont Il vient d'être si brusquement réveillé. Dans une autre occasion, les disciples se récrient en disant : « Les foules te serrent et pressent, et tu dis : Qui)est-ce qui m'a touché ? » Il n'avait pas besoin de cette observation, mais Il agit cependant comme si elle l'avait satisfait. – Ailleurs, Marthe lui dit : Seigneur, si tu eusses été ici, mon frère ne fût pas mort ». Mais ici encore Il ne s'excuse pas non plus de ne pas s'être trouvé là, ou d'avoir séjourné deux jours de plus au lieu où il était, seulement Il s'adresse à Marthe dans le *caractère admirable que son retard avait donné à cette heure.*

Quelle justification glorieuse de son retard ce fut là ! Partout et en toute occasion Il agit de la même manière. Interpellé ou repris, Il ne se rétracte jamais et ne revient pas non plus d'un pas en arrière. Il réduit au silence toutes les bouches qui s'élèvent en témoignage contre Lui. Sa mère le reprend en Luc 6, mais au lieu d'accepter son reproche Il la rend attentive à ce que Lui-même veut lui dire et la convainc de l'erreur et de l'obscurité de ses pensées. Pierre se permet de le reprendre en disant : « Seigneur, Dieu t'en préserve ! cela ne t'arrivera pas ! » Mais Pierre doit apprendre que c'est Satan lui-même qui lui avait suggéré ce reproche. Dans le palais du souverain sacrificateur, un officier va plus loin encore, il Le reprend et Le frappe sur la joue, mais il est convaincu aussitôt du crime d'avoir violé les lois du jugement dans le lieu même du jugement.

Toutes ces choses nous disent les voies du Maître parfait. Il se peut que parfois les apparences aient été contre Lui. Pourquoi dormait-Il dans la barque lorsque les vents et les vagues s'élevaient en furie ? Pourquoi tardait-il en chemin lorsque la fille de Jaïrus était mourante ? Ou pourquoi encore prolonge-t-il son séjour au lieu où Il était, après qu'Il eut appris que son ami Lazare était malade dans le village lointain de Béthanie ? Mais tout cela n'est que de *l'apparence* et ce n'est même que pour un moment. Nous avons ouï parler de ces voies de Jésus, de son sommeil, de son retard, etc, mais nous avons vu aussi la fin de Jésus et nous pouvons dire que tout est parfait. Les apparences pouvaient aussi être contre le Dieu de Job dans les jours des patriarches. Les messagers semblaient se succéder les uns aux autres d'une manière terrible et inexorable ; mais le Dieu de Job n'avait nul besoin de s'excuser, et le Jésus des Évangélistes n'en a pas besoin non plus.

Par conséquent, lorsque nous considérons le Seigneur Jésus comme la lampe du sanctuaire, la lumière dans la maison de Dieu, nous reconnaissons aussitôt que les mouchettes et les plateaux ne pouvaient être d'aucun usage. Ces sont des ustensiles sans emploi à son égard : aussi tous ceux qui exagèrent de l'interpeller ou de le reprendre pendant qu'Il était ici-bas, eurent à s'en retourner repris et couverts de confusion eux-mêmes. Ils voulaient employer les plateaux et les mouchettes à l'égard d'une lampe qui n'en avait aucun besoin, et ils ne firent que trahir leur propre folie ; et la lumière de cette lampe n'en brilla que d'un éclat plus grand, non pas à cause de l'emploi des mouchettes, mais parce qu'elle pouvait ainsi prouver de nouveau (ce qu'elle faisait en toute occasion) qu'elle n'en avait nul besoin.

Tous ces faits nous enseignent cette heureuse leçon qu'il vaut mieux mille fois nous abstenir et laisser Jésus poursuivre son œuvre. Nous pouvons regarder et adorer, mais non pas l'interrompre ou nous ingérer dans son travail, comme tous le firent en leur jour, ennemis, parents, et même disciples. Ils ne pouvaient améliorer la lumière qui resplendissait ; ils n'avaient qu'à se laisser réjouir par elle et y marcher, et nullement à entreprendre de la raviver ou de la régler. Que notre œil soit simple, et nous pouvons être assurés que la lampe du Seigneur, placée sur le pied de lampe, fera que tout le corps sera éclairé.

Mais continuons. Nous pouvons à ce qui précède ajouter la remarque que, Il ne chercha pas à se justifier vis-à-vis de l'homme durant le cours de son ministère, Il ne rechercha pas non plus la pitié de l'homme à l'heure de son extrême faiblesse, lorsque les puissances des ténèbres s'étaient toutes élevées contre Lui. Devenu le prisonnier des Juifs et des Gentils, Il ne voulut ni les supplier ni les conjurer. Il ne fit aucun appel à leur compassion et ne voulut en aucune manière plaider pour sa vie. Il avait prié le Père dans le jardin de Gethsémané, mais Il ne fait aucun effort pour émouvoir le souverain sacrificateur juif ou le gouverneur romain. Toutes les paroles qu'Il adresse à l'homme, à cette heure, ont pour but de manifester le péché dont l'homme, Juif ou Gentil, se rendait coupable, précisément à cette heure-là.

Quel tableau ! Qui aurait jamais pu concevoir une chose semblable ? Il fallait, comme d'autres en ont fait la remarque depuis longtemps, qu'elle fût démontrée, qu'elle fût pleinement manifestée avant qu'ont pût la décrire. C'était l'homme parfait qui marcha jadis ici-bas dans la plénitude de la gloire morale, et dont le reflet a été laissé par le Saint Esprit sur les pages des Évangélistes. Et après la simple, heureuse, et fervente assurance de son amour personnel pour nous (que le Seigneur daigne l'augmenter dans nos cœurs), rien ne développe autant notre désir d'être avec Lui que cette découverte de ce qu'Il est *Lui-même.* J'ai entendu parler de quelqu'un qui, ayant considéré les voies précieuses et éclatantes du Seigneur dans les quatre évangiles, s'était écrié avec les larmes de la plus tendre affection : « Oh ! que ne suis-je avec Lui ! »

S'il était possible de parler pour d'autres, bien-aimés, nous dirions que c'est de cela que nous *avons besoin,* et que c'est ce que nous *envions.* Nous connaissons notre besoin, mais le Seigneur sait quel est notre désir.

Le même Ecclésiaste que nous avons déjà cité a dit qu'il est « un temps de garder et un temps de rejeter » (Eccl. 3:6). Le Seigneur Jésus sut faire l'un et l'autre au temps convenable.

Rien n'est perdu dans le service du cœur et des mains d'un véritable adorateur, quand bien même ce service serait aussi prodigue que possible. « Toutes choses viennent de toi », avait dit David au Seigneur « et les ayant reçues de ta main nous te les présentons ».

Les bêtes qui paissent en mille montagnes sont à Lui, ainsi que tout ce qui est en la terre. Mais à la demande que fait Israël d'aller adorer Dieu, Pharaon accuse ce peuple de paresse ; et les disciples regrettent comme une perte les 300 deniers dépensés pour le corps de Jésus. Toutefois, donner au Seigneur ce qui est à Lui, Lui rendre l'honneur ou le sacrifice et lui offrir l'amour de nos cœurs – le travail de nos mains, ou les richesses qu'Il nous a prêtées, ce n'est assurément ni une perte, ni de la paresse. Rendre à Dieu ce qui Lui appartient, voilà notre premier service.

Mais je désire m'arrêter ici quelques instants.

Renoncer à l'Égypte, n'est pas de l'oisiveté, pas plus que ce n'est une perte de briser un vase de parfum sur la tête de Jésus, bien qu'une certaine catégorie de gens du monde et parfois aussi (trop souvent hélas), les saints de Dieu, qualifient ainsi ces choses. Les avantages de la vie sont abandonnés, les occasions de saisir les promesses du monde sont négligées, parce que le cœur a compris que son sentier doit être parcouru dans la compagnie d'un Seigneur rejeté.

Mais c'est précisément en cela, dira-t-on, qu'il y a et « paresse » et « perte ». Ces avantages auraient pu être retenus par ceux qui les possédaient, et ces occasions recherchées et saisies, et tout cela être ensuite employé au profit du Seigneur. Mais de telles personnes ne comprennent rien à la chose. La position et l'influence mondaine qui s'y rattache leur semblent tellement avantageuses, qu'elles présentent ces choses comme autant de « dons propres à l'édification et à la bénédiction ». Mais un Christ rejeté, un Christ chassé par les hommes, dès qu'Il est connu par l'âme d'une manière spirituelle, enseigne une autre leçon.

Cette position dans la vie, ces avantages mondains, ces occasions si *désirables,* ne sont autre chose que l'Égypte à laquelle Moïse renonça. Il refusa d'être appelé le fils de la fille de Pharaon. Les trésors de l'Égypte n'étaient pas des richesses dans son appréciation, parce qu'il ne pouvait les employer pour le Seigneur. Il s'en sépara entièrement, et c'est en dehors de ces choses que le Seigneur le rencontra et se servit de lui, non pas pour accréditer l'Égypte et ses trésors, mais pour délivrer son peuple hors de là.

Si j'en dis autant sur ce sujet, c'est parce que je sens l'immense importance qu'il a pour nous.

Tous ces renoncements doivent pourtant être pratiqués dans la foi en un Seigneur rejeté et dans l'intelligence qu'on a de Lui dans ce caractère ; ils manqueront sans cela de cette beauté et de cette délicate simplicité qui doivent les caractériser. S'ils résultent d'un principe simplement *religieux,* tel que celui de se faire une justice ou de s'acquérir des droits, ils seront plus mauvais et plus nuisibles que la paresse ou la perte. Dans ce cas, ils décèlent un avantage remporté sur nous par Satan, plutôt qu'un avantage obtenu par nous sur le monde. Mais si on les accomplit dans la foi en un Maître rejeté et dans l'amour pour Lui, ainsi que dans le sentiment et l'intelligence des relations dans lesquelles il se trouve vis-à-vis de ce présent siècle mauvais, alors c'est de l'adoration.

Servir l'homme aux dépens de la vérité de Dieu et de ses principes, ce n'est pas du christianisme, quoique le monde appelle du nom de *bienfaiteurs* ceux qui agissent de la sorte. Le Christianisme a pour objet la gloire de Dieu, aussi bien que la bénédiction de l'homme ; mais dans la proportion que nous perdons cela de vue, nous sommes portés à qualifier de perte ou de paresse, ce qui n'est réellement pas autre chose qu'un service saint, in-

telligent et dévoué à l'égard de la personne de Jésus. C'est bien là la vérité : et ce qui me le dit, c'est la défense que le Seigneur prit de la femme qui versa tout son trésor sur la tête de Jésus. (Matt. 26). Nous sommes tenus de rechercher la gloire de Dieu dans tout ce que nous faisons, quand bien même l'homme se refuse toujours à sanctionner ce qui ne développe pas le progrès de ce monde et n'aide pas au bien-être de notre prochain. Mais Jésus voulut toujours donner leur place aux droits de Dieu dans ce monde égoïste, en reconnaissant (très certainement, comme nous le devons) les droits de son prochain sur Lui-même.

Il savait quand il fallait rejeter et quand il fallait garder. « Laissez-la faire » dit-Il de la femme que l'on blâmait d'avoir répandu sur Lui un vase de parfum ; « elle a fait une bonne œuvre envers moi ». Mais Il dit ailleurs après avoir nourri la multitude : « Amassez les morceaux qui sont de reste, afin que rien ne soit perdu ».

C'était là observer la règle divine : « Il y a un temps de garder et un temps de rejeter ». Si la prodigalité dans le service du cœur et des mains, dans l'esprit d'adoration, n'est pas une perte ; il n'en est pas de même pour la nourriture corporelle ; les miettes même sont sacrées et doivent être soigneusement recueillies. Celui qui, dans une occasion, justifia la dépense de trois cents deniers, ne permit pas que dans une autre les fragments de trois pains fussent laissés sur le sol. À ses yeux de semblables restes étaient sacrés. Ils étaient l'aliment de la vie et l'herbe des champs donnés par Dieu pour la vie de l'homme. Et la vie, nous le savons, est une chose sacrée. Dieu est le Dieu des vivants. Il avait dit : « Cela vous sera pour nourriture » ; aussi Jésus sanctifie-t-Il ces choses. La loi avait dit que « l'arbre des champs est la vie de l'homme » *(v.Angl.) ;* aussi avait-elle ainsi parlé à ceux qui étaient placés sous elle : « Quand tu tiendras une ville assiégée durant plusieurs jours, en la battant pour la prendre, tu ne détruiras point ses arbres à coups de cognée, parce que tu en pourras manger ; c'est pourquoi tu ne les couperas point (car l'arbre des champs est la vie de l'homme) pour l'employer dans le siège, mais seulement tu détruiras et tu couperas les arbres que tu connaîtras n'être point des arbres fruitiers » *(v.Angl.)* (Deut. 20), C'eût été une perte coupable, une profanation même, que d'abuser ainsi de la nourriture qui était un don de Dieu ; et c'est dans cette pureté et dans le sentiment parfait et vivant de l'ordonnance de Dieu, que Jésus ne voulut pas permettre que les miettes restassent par terre : « Amassez les morceaux qui sont de reste, dit-il, afin que rien ne soit perdu ».

Ce ne sont là que de petits incidents ; mais les moindres circonstances de la vie humaine, quelque changeantes qu'elles soient ou quelque insignifiantes qu'elles paraissent, sont ainsi ornées, à mesure que Jésus les traverse, par un trait ou un autre de cette gloire morale qui resplendit toujours sur le sentier que durent parcourir ses pieds saints et fatigués. L'œil de l'homme ne pouvait sonder cela, mais pour Dieu c'était un encens parfait, un sacrifice d'agréable odeur, un sacrifice de repos, l'offrande du gâteau du sanctuaire.

Il y a plus encore. Le Seigneur ne jugeait pas des personnes d'après leurs rapports avec Lui – faute si commune chez nous. Nous jugeons naturellement des autres par la manière dont ils nous traitent, et nous apprécions leur caractère et leur valeur d'après l'intérêt qu'ils nous témoignent. Mais il n'en était pas ainsi du Seigneur. Dieu est un Dieu de sagesse et Il pèse les actions des hommes. Il connaît *pleinement* la valeur de chacune. Il en comprend toute la portée morale, et il en juge en conséquence. Et nous voyons notre Seigneur Jésus Christ être l'image fidèle du Dieu de connaissance durant tous les jours de son ministère ici-bas. Je puis en référer à Luc 11. Le Pharisien que nous y voyons l'invitant à dîner manifeste de la bienveillance et des sentiments de bonté à son égard ; mais le Seigneur était le *Dieu de toute connaissance* et comme tel Il pesa cette action dans toute la réalité de son caractère moral.

Le miel de la bienveillance, qui est le meilleur élément de la vie sociale dans ce monde, ne corrompit jamais son goût et son jugement. Il approuva toujours les choses excellentes. Ce n'est pas la civilité de celui qui invitait Jésus, qui détermine le jugement de Celui qui portait avec Lut les balances du sanctuaire de Dieu. En cette occasion, cette civilité se trouve en face du Dieu de toute connaissance et elle ne peut soutenir son regard : elle est trouvée légère. Oh ! chers amis, n'y a-t-il pas là plus d'un reproche pour nous ! L'invitation cachait un motif secret. Dès que le Seigneur entre dans la maison, l'hôte agit comme un Pharisien et non pas du tout comme un hôte. Il manifeste son étonnement de ce que son convive ne s'est pas lavé avant le dîner ; et ce caractère qu'il revêt au commencement, se révèle dans toute sa force à la fin. Le Seigneur agit en conséquence durant la scène entière ; car il l'envisage toute comme étant le Dieu de connaissance On alléguera peut-être que la courtoisie dont Il était l'objet aurait pu le tenir dans le silence ; mais il ne pouvait pas, Lui, envisager cet homme simplement dans ses relations avec Lui-même. La flatterie ne pouvait le faire sortir d'une position de sain et juste jugement. Il dévoile et juge, et l'issue de la scène Le justifie pleinement. Et comme Il leur disait ces choses, les Scribes et les Pharisiens se mirent à le presser fortement ; et ils le provoquaient à parler de plusieurs choses lui dressant des pièges, en cherchant de surprendre quelque chose de sa bouche, afin de l'accuser.

Sa manière de faire est cependant toute différente dans la maison d'un autre Pharisien qui aussi L'avait invité à dîner (voyez Luc 7) ; mais l'invitation de Simon ne cachait aucun secret motif. Loin de là ; il semble, il est vrai, tenir aussi la conduite d'un Pharisien dans l'accusation secrète qu'il porte contre la pauvre pécheresse de la ville et contre son hôte qui a ainsi permis à cette femme de s'approcher de Lui. Mais les apparences ne sont pas les bases d'un jugement juste, et les mêmes paroles sorties de lèvres différentes ont souvent une signification bien différente : aussi est-ce pour cela que le Seigneur, qui juge parfaitement des choses selon Dieu tout en censurant Simon et en l'éclairant sur ce qu'il est, le reconnaît cependant, le nomme par son nom et quitte sa maison comme doit le faire un convive. Il distingue le Pharisien de Luc 7 du Pharisien de Luc 11, bien qu'Il ait dîné chez l'un et chez l'autre Une autre circonstance se présente à nous sous le même point de vue en Matthieu 16. Pierre ex-

prime un attachement profond et tendre pour son Maître : « Seigneur, Dieu t'en préserve, cela ne t'arrivera pas ». Mais Jésus juge les paroles de Pierre seulement d'après leur valeur *morale ;* et c'est là, en vérité, une chose difficile pour nous surtout lorsque nous sommes personnellement les objets de la faveur. « Va arrière de moi, Satan », c'est là une réponse qu'une nature simplement aimable n'aurait jamais faite aux paroles qui précèdent. Mais, de nouveau je le répète, notre Seigneur ne vit pas dans les paroles de Pierre simplement l'expression d'un sentiment de bonté et de tendresse personnelles pour Lui-même. Il les jugea, Il les pesa, comme en la présence de Dieu, et il découvrit aussitôt que l'ennemi les avait suggérées ; car celui qui se transforme en ange de lumière insinue souvent des paroles de politesse et de bonté. C'est sur le même principe que le Seigneur agit avec Thomas en Jean 20. Thomas venait de Lui rendre hommage en disant : « Mon Seigneur et mon Dieu ». Mais des mots comme ceux-ci ne pouvaient faire sortir Jésus de l'élévation dans laquelle Il se trouvait et voyait toutes choses. C'étaient des paroles simples, des paroles d'un esprit qui, éclairé de Dieu, s'était repenti et retourné vers le Sauveur ressuscité, et dans lesquelles le doute avait fait place à l'adoration Mais Thomas était resté dehors aussi longtemps que possible. Il avait dépassé le temps. Tous avaient été incrédules quant à la résurrection, mais lui avait insisté sur ce point qu'il demeurerait incrédule jusqu'à ce que son toucher et sa vue l'eussent obligé à croire. Tout cela avait constitué sa vraie condition morale, et c'est ce que Jésus envisage ; et en conséquence Il met Thomas dans la position morale qui lui convient, comme Il l'avait fait de Pierre : « Parce que tu m'as vu, tu as cru ; bienheureux sont ceux qui n'ont point vu, et qui ont cru ». Dans des cas semblables nos cœurs auraient été pris par surprise. Ils n'auraient pu garder une place convenable en présence d'assauts tels que celui de Pierre et celui de Thomas. Mais notre Maître parfait prenait fait et cause pour Dieu et pour sa vérité et s'effaçait Lui-même. Dans les temps anciens l'arche ne devait pas non plus être l'objet de flatteries. Israël pouvait bien l'honorer et la faire descendre, pour ainsi dire, avec lui dans la bataille, lui disant par là, en quelque sorte, que désormais par suite de sa présence dans le camp tout *irait inévitablement* bien pour lui ; mais cela ne pouvait suffire au Dieu d'Israël, et le peuple tombe devant les Philistins bien que l'arche soit dans la bataille. Pareillement Pierre et Jean seront repris, quoique Jésus, le Dieu d'Israël soit honoré par eux.

Les anges ont leur joie dans la repentance des pécheurs « Il y a de la joie devant les anges de Dieu pour un seul pécheur qui se repent ». Il est bien précieux de posséder la révélation de ce secret du ciel et d'en retracer une illustration après l'autre dans le chapitre 15 de Luc.

Mais il y a quelque chose qui va plus loin encore. La joie que ce chapitre signale, tout en ayant lieu dans le ciel, est une *joie publique.* Elle s'exprime au-dehors et est commune à plusieurs. Il convient parfaitement qu'il en soit ainsi ; il convient que la maison entière partage la joie, qu'elle la ressente en commun. Mais il y a quelque chose de plus profond encore ; il y a la joie du *cœur divin,* aussi bien que la joie du ciel. Jean 4:27-32 nous la dépeint, tandis que Luc 15 décrit la joie publique dans les cieux. Il est superflu de dire que la joie du cœur divin est la chose la plus profonde ; elle est pleine, silencieuse, et personnelle, et n'a aucun besoin d'être alimentée et soutenue par d'autres. « J'ai de la viande à manger que vous vous ne connaissez pas" ; c'est là le langage du cœur de Christ, tandis qu'il goûtait cette joie. La gloire remplissait tellement la maison, que les ministres de la maison étaient obligés de se tenir dehors pour un temps. Le Berger venait de ramener la brebis égarée au bercail, l'ayant prise sur ses épaules plein d'une joie que pour le moment Il goûtait seul. La maison n'avait pas encore été conviée à se réjouir avec Lui, lorsque la femme Le quitta sauvée et heureuse. Les disciples sentant le caractère du moment ne voulurent pas s'ingérer dans la chose. La graisse réservée pour l'autel, la plus riche portion de la fête, *la viande de Dieu,* était servie, et les disciples se tenaient silencieux, à l'écart. C'était là un moment merveilleusement insondable, un moment comme nous n'en voyons pas beaucoup. La joie profonde et inexprimable du cœur divin se voit ici ; dans le chapitre 15 de Luc, c'est la joie publique et expansive des cieux que nous rencontrons.

Mais Celui qui pouvait ainsi faire la fête sut aussi parfois ce qu'étaient la fatigue, la faim et la soif. Le même chapitre de Jean nous montre ces choses, ainsi que le 4e de Marc ; mais il y a cette différence entre les deux, que, dans le 4e de Marc, Il goûte le repos du sommeil et le soulagement de ses fatigues, tandis que, dans le 4e de Jean, Il n'est pas placé sous la dépendance de ces choses. Et pourquoi cela ? En Marc 4, Il avait travaillé laborieusement durant toute une longue journée, et le soir, il éprouve la fatigue que la nature ressent toujours après le labeur. « L'homme sort à son ouvrage et à son travail jusqu'au soir » (Psaume 104). Le repos du sommeil se trouve alors préparé pour lui, afin qu'il puisse être fortifié pour le service qu'il doit poursuivre dès le retour du matin. Jésus fit l'expérience de tout cela. Il dormait sur l'oreiller dans la barque. En Jean 4, Il éprouve encore la fatigue, la faim et la soif. Il est assis sur le puits, comme un voyageur épuisé, attendant que les disciples lui apportent un peu de nourriture qu'ils étaient allés chercher à la bourgade voisine. Mais, à leur retour, ils trouvent Jésus restauré et délassé, sans que pourtant il ait pris de la nourriture ou du repos. Sa fatigue avait eu un autre délassement que celui qu'aurait pu Lui apporter le sommeil. Il jouissait du fruit de son travail dans l'âme d'une pauvre pécheresse. La femme avait été renvoyée dans la pleine liberté du salut de Dieu. Mais parce que dans le 4e chapitre de Marc il ne s'était pas trouvé de Samaritaine, Il avait dû chercher du repos sur un oreiller.

Combien tout cela est d'accord avec la sensibilité de notre nature humaine ! Nous le comprenons tous. Le cœur du Seigneur se réjouissait, pouvons-nous dire, en Jean 4 ; mais il n'y avait rien qui pût produire sur lui le même effet en Marc 4, et nous apprenons des Écritures ce que notre expérience aussi nous a dit être vrai, savoir que « le cœur joyeux vaut une médecine, mais l'esprit abattu dessèche les os » (Prov. 17:22). De sorte que le Maître put dire, dans un cas, « J'ai de la viande à manger que vous ne connaissez pas » ; tandis que, dans l'autre, il se servit de l'oreiller préparé pour le délasser.

Combien fut parfaite dans toutes ses sympathies l'humanité que le Fils avait revêtue ! C'était certes sûrement notre humanité, séparée de tout péché.

Mais continuons. Il est une tentation à laquelle, dans un temps de confusion, nous sommes exposés : celle de tout abandonner comme présentant un aspect désespéré – de nous dire : C'est parfaitement inutile de chercher à discerner le bien du mal – tout est dans le désordre et l'apostasie ; à quoi bon essayer de démêler les choses ?

Mais le Seigneur n'agit pas, Lui, de la sorte Il se trouvait dans la confusion, mais il n'en était pas ; de même qu'Il était *dans* le monde quoique n'étant pas du monde, comme nous l'avons déjà dit Il rencontra toutes sortes de personnes dans toute espèce de conditions. Il trouva des foules compactes dans la confusion ; et cependant Il sut demeurer Lui-même, d'une manière invariable, dans un chemin étroit et parfaitement pur. Les prétentions des Pharisiens, la mondanité des Hérodiens, la philosophie des Sadducéens, l'inconstance de la multitude, les efforts des adversaires, l'ignorance et les misères des disciples sont autant de difficultés morales qu'Il eut à rencontrer et auxquelles Il eut à faire face chaque jour.

Puis aussi, l'état des choses fut une épreuve pour Lui autant que le caractère de personnes – la monnaie de César ayant cours dans le pays d'Emmanuel ; les murs de séparation en ruines ; les Juifs et les Gentils, purs et impurs, confondus, sauf ce que l'arrogance religieuse pouvait encore retenir, à sa manière, en fait de distinction.

Mais sa règle de conduite admirable exprimait sa perfection à travers toutes choses. « Rendez les choses de César à César et les choses de Dieu à Dieu ». Le résidu au jour de la captivité, jour semblable de confusion, se conduisit d'une manière magnifique discernant les choses qui différaient, au lieu de tout abandonner comme étant sans espérance. Daniel voulait bien être le conseiller du roi, mais il ne voulait pas participer à son ordinaire : Néhémie consentait à servir dans le palais, mais il ne pouvait souffrir que le Moabite et le Ammonite demeurassent dans la maison de Dieu : Mardochée sauvegardait la vie du roi, mais il ne voulait pas fléchir le genou devant l'Amalécite. Esdras et Zorobabel pouvaient bien accepter les faveurs du Persan, mais non pas le secours des Samaritains ; et ils ne pouvaient pas non plus consentir à des mariages avec les Gentils. Les captifs pouvaient prier pour la paix de Babylone, mais il leur était impossible d'y chanter les cantiques de Sion. Tout cela était d'une beauté merveilleuse, et le Seigneur, en son jour, fut *parfait dans ce caractère* du résidu. Ces choses ont toutes une voix pour nous, car notre jour a un caractère de confusion qui ne le cède en rien au jour des captifs ou à celui de Jésus. Nous ne devons pas, non plus, nous laisser décourager par l'état désespérant de la scène qui nous environne ; mais nous devons apprendre davantage à rendre les choses de César à César et les choses de Dieu à Dieu.

Toute la beauté morale de Jésus devient un exemple pour nous. Mais les rapports que Dieu a vis-à-vis du mal, Il les a Lui-même, et en cela nous sommes loin de pouvoir être semblables à Lui. Il touchait le lépreux et le cercueil sans être souillé par eux. Il occupait vis-à-vis du péché la même place que Dieu ; en un mot Il distinguait le bien du mal, mais Il avait sur celui-ci une suprématie divine parce qu'Il connaissait de telles choses comme Dieu les connaît Lui-même. S'il eut été tout autre qu'Il n'était, Il n'eût pu toucher la bière et le lépreux sans participer à la souillure et sans être, comme conséquence, mis hors du camp pour passer par la purification que la loi prescrivait ; mais rien de pareil ne se voit chez Lui. Jamais Il ne fut, pour un instant, un Juif impur ; plus encore : Il ne fut pas seulement pur de toute souillure, Il ne pouvait en contracter aucune ; mais tel était le mystère de sa personne – la perfection de son humanité unie en Lui à la divinité – que la tentation était pour Lui aussi réelle que l'était l'impeccabilité.

Mais ici nous nous arrêtons. En présence d'une vérité aussi nécessaire, mais, à la fois, aussi mystérieuse et aussi profondément précieuse, ce qui nous convient, nous le sentons, c'est de nous prosterner pour adorer plutôt que de raisonner sur la chose ou de chercher à l'analyser[5]. Il y a cependant pour nos cœurs une certaine jouissance à remarquer les soupirs des âmes simples ; ils nous disent que c'est *Jésus Lui-même* qui est l'objet de ces âmes. Il nous arrive fréquemment de nous occuper des vérités d'une manière telle, que nous nous trouvons à la fois sous la triste conviction que nous n'avons pas été amenés jusqu'à Lui-même quoique occupés de la sorte. Nous découvrons que nous avons seulement erré dans l'avenue.

« Le Seigneur était pauvre et toutefois enrichissant plusieurs » – *Il n'avait rien et cependant Il possédait toutes choses.* Ces conditions élevées et merveilleuses furent réalisées par Lui d'une manière particulière et qui Lui était propre. Il consentait à être assisté par des femmes pieuses, et cependant Il pourvoyait, Lui, aux besoins de tous ceux qui L'entouraient en tirant des trésors de l'abondance de la terre. Il pouvait nourrir des milliers dans un lieu désert, et cependant souffrir la faim Lui-même en attendant que ses disciples lui apportassent des vivres d'une bourgade voisine. C'est là « n'avoir rien et toutefois posséder toutes choses ». Mais quoiqu'Il fût ainsi pauvre et nécessiteux, *jamais rien qui put ressembler à la bassesse ne se trouva attaché à sa condition.* Il ne mendie jamais, bien que ne possédant pas un sou, car lorsqu'il voulut en voir un (et cela non pas pour s'en servir pour lui-même) Il dut demander qu'on le Lui montrât. Souvent exposé, Il ne s'enfuit jamais alors même que sa vie soit menacée dans le lieu où Il se trouve. Il se retire ou passe inaperçu ; mais, je le répète, rien de mesquin ou rien qui puisse déroger à la plus entière dignité personnelle ne se rattache à Lui, malgré la pauvreté et les menaces qui furent son lot de chaque jour.

[5] Je prends ici occasion de dire que sa mort a été le perfectionnement de sa gloire morale dont je m'occupe (Phil. 2). Elle a été, je le sais, beaucoup plus encore, mais entre autres choses, elle a été cela.

Chose bénie et magnifique ! Qui pourrait offrir à nos regards un pareil objet, si parfait, si exempt de reproche, si exquis et si délicatement pur dans les plus ordinaires et les moindres détails de la vie humaine ! Paul ne peut le faire et nul ne le pourrait si ce n'est Jésus, l'Homme-Dieu. Les particularités de ses vertus au milieu des circonstances les plus ordinaires nous disent ce qu'est sa personne. Il faut que ce soit une personne tout exceptionnelle, l'homme divin, si je puis Le désigner ainsi, pour qu'Il nous fournisse des traits aussi admirables dans des conditions aussi ordinaires. De nouveau je le dis, Paul ne nous présente rien de semblable ; il avait, je le sais une grande dignité et beaucoup d'élévation morale, et même, disons-le, si quelqu'un manifesta ces choses ce fut lui ; mais sa conduite n'est pas celle de Jésus. Il est en danger pour sa vie, et il se sert de son neveu pour la protéger ; dans une autre circonstance ses amis le font descendre de la muraille dans une corbeille, et bien qu'il ne le demande pas il accepte l'argent qui lui est envoyé. Je ne parle pas de la manière en laquelle Paul se reconnaît Pharisien au milieu d'une assemblée mélangée de différentes sectes, et cela dans le but de se garantir Lui-même ; et je ne signale pas non plus comment il parla mal du Souverain Sacrificateur qui le jugeait. Une telle conduite était moralement mauvaise ; et je ne m'arrête ici que sur des faits qui, tout en étant moralement irréprochables, étaient cependant bien au-dessous de la parfaite dignité personnelle et morale qui caractérise le sentier de Christ. Et la fuite en Égypte, comme on l'appelle, ne constitue pas une exception dans ce caractère de la marche du Seigneur, car ce voyage se fit pour accomplir la prophétie et sous l'autorité d'un ordre divin.

Mais tout ceci est vraiment plus que de la gloire morale ; c'est un prodige moral, et il est merveilleux qu'une plume tenue par une créature humaine ait jamais pu exprimer des beautés pareilles. Ce qui explique cela c'est tout simplement, comme d'autres l'ont dit, qu'il s'agit d'une vérité, d'une vivante réalité. C'est le motif béni duquel nous sommes tenus d'être satisfaits. Mais en continuant de nous occuper du même admirable sujet, nous voyons qu'il est écrit : « Que votre parole soit toujours dans un esprit de grâce, assaisonnée de sel, afin que vous sachiez comment vous devez répondre à chacun ». Nos paroles devraient toujours être ce qu'il est dit ici, pleines de grâce, ayant pour but d'être profitables aux autres, apportant *la grâce à ceux qui les écoutent.* Il est vrai que cela coûtera parfois plus d'une exhortation et plus d'un reproche, et qu'il faudra même, à l'occasion, faire preuve de décision et de sévérité, y mêlant si cela est nécessaire, le zèle et l'indignation, mais c'est ainsi qu'il se réalisera que nos paroles sont *assaisonnées de sel,* comme dit l'Écriture ; et ayant ces deux qualités précieuses, la grâce, mais aussi le sel, elles témoigneront que nous savons répondre à chacun.

Parmi tous les autres caractères de perfection morale, le Seigneur Jésus présente celui-ci d'une manière frappante : Il savait répondre à tous au moyen de paroles qui toujours étaient de quelque profit pour l'âme, que les hommes voulussent ou non les entendre, mais souvent aussi Il devait les assaisonner de sel et même fortement.

Répondait-Il aux questions qui lui étaient posées, son but n'était pas tant de satisfaire son interrogateur que *d'atteindre sa conscience, ou de manifester son véritable état.*

Dans son silence ou dans son refus de répondre alors qu'Il dut comparaître devant les Juifs et les Gentils, devant les sacrificateurs et Pilate, ou devant Hérode, nous marquons la même parfaite convenance que dans ses paroles et ses réponses. Il donnait ainsi à Dieu le témoignage assuré que parmi les fils des hommes, il s'en trouvait du moins un qui connaissait « le temps de se taire et le temps de parler ».

Dans tout ce qu'Il fit à cet égard, nous pouvons observer aussi une grande variété de ton et de manière, mais une variété qui, soit qu'elle fût dans les petites ou dans les grandes choses, composait une partie de ce parfum qui montait devant Dieu. Parfois sa parole était douce, d'autres fois péremptoire ; parfois Il veut bien raisonner, tandis que dans d'autres occasions Il reprend et censure aussitôt ; parfois aussi Il amène par un raisonnement calme au point solennel de la condamnation, car c'est toujours le côté *moral* de la circonstance qui L'occupe.

Le chapitre 15 de Matthieu m'a frappé comme présentant cette perfection avec une variété infinie de beauté et d'excellence. Dans le cours de ce chapitre le Seigneur est appelé à répondre aux Pharisiens, à là multitude, à la pauvre étrangère venue des confins de Tyr, et en dernier lieu à ses disciples qui tous montrent tour à tour leur stupidité ou leur égoïsme. Nous pouvons remarquer comme varie sa manière de reprendre et de raisonner, d'enseigner avec calme et patience et de faire l'éducation de l'âme avec fidélité, grâce et sagesse ; et nous ne pouvons faire autrement que d'éprouver le sentiment profond que cette variété est à sa place et ressort selon que les occasions le réclament. C'est avec la même beauté et la même convenance qu'Il est vu en Luc 2 *n'enseignant* pas et *n'apprenant* pas non plus, mais écoutant et faisant des questions. Avoir *enseigné* alors n'aurait pas été le faire en temps convenable, car Il était un enfant et se trouvait au milieu des anciens. *Apprendre* n'aurait pas été manifester une entière fidélité à la lumière qu'Il savait être en Lui. On peut assurément s'écrier sans aucune crainte de se tromper, *qu'Il était plus intelligent que les anciens et plus prudent que ceux qui enseignaient.* Je ne parle pas de Lui comme Dieu, mais comme Celui de qui il a été dit *qu'Il était rempli de sagesse.* Mais Il savait, dans la perfection de la grâce, se servir de cette plénitude de sagesse ; aussi ne nous est-Il pas présenté par les évangélistes comme *enseignant ou apprenant* auprès des docteurs dans le temple à l'âge de douze ans. Il est tout simplement dit de Lui qu'Il écoutait et interrogeait. Fort en esprit, rempli de sagesse et ayant la grâce de Dieu reposant sur Lui, telle est la description qui nous est faite de sa personne, pendant qu'il croissait dans sa tendre enfance. Et lors que nous Le rencontrons, à l'état d'homme fait, conversant avec le monde, nous voyons que sa parole est pleine de grâce et assaisonnée de sel, et qu'elle répond à chaque homme selon son cas. Quelle perfection et quelle beauté appropriées aux différentes époques de l'enfance et de la virilité.

Allons plus loin. Nous le trouvons encore dans d'autres conditions variées. Parfois Il est un objet de dédain et de mépris, épié et haï par des adversaires et obligé, pour ainsi dire, de se retirer afin de mettre sa vie à l'abri des

poursuites et des atteintes. Parfois aussi Il est *faible,* accompagné des plus pauvres du peuple, souffrant de fatigue, de faim et de soif, et redevable, pour leur service d'amour, à des femmes qui avaient le sentiment profond qu'elles Lui devaient tout. Dans d'autres moments Il manifeste une tendre et profonde *compassion pour la multitude,* ou Il tient compagnie à ses disciples dans leurs repas et dans leurs voyages, conversant avec eux comme le ferait un homme avec ses amis. Parfois nous le voyons dans la *force* et dans *l'honneur,* opérant des miracles, et laissant ainsi échapper quelques rayons de gloire ; et bien qu'Il ne fût rien sur la terre si ce n'est le fils d'un charpentier sans instruction et sans fortune, Il fit plus de sensation au milieu des hommes, et même souvent au milieu des gouverneurs de la terre, que tout autre homme.

Voilà comment Il nous est présenté dans son enfance, puis à l'état d'homme fait, et enfin dans toutes les circonstances variées de la vie humaine. Oh ! pourquoi le cœur ne peut-il pas Le saisir tout entier ! Il y a dans les traits les plus délicats une perfection qui nous dit assez que c'est une main divine qui les a tracés. C'eût été un travail étrange qui fût sorti d'une plume que le Saint Esprit n'eût pas guidée dans tant d'occasions et dans tous ces traits frappants où nous Le reconnaissons si bien. Ainsi par exemple, lorsque le Seigneur, voulant dire quelque chose au sujet de la monnaie qui avait cours dans le pays, demande qu'on lui montre une pièce, et qu'Il ne s'en trouve point Lui-même. Certes, nous pouvons être assurés qu'Il n'en portait pas. Et c'est ainsi que les beautés morales de ce fait découlaient de la perfection morale de sa condition intérieure.

À l'heure de Gethsémané Il demanda à ses disciples de *veiller avec Lui*. Il réclamait la sympathie car Il l'appréciait à l'heure de la faiblesse et de la douleur, et Il sentait le besoin que les cœurs de ses compagnons fussent liés à Lui alors. Un tel désir faisait partie de la gloire morale qui composait en Lui la perfection humaine ; mais tout en sentant et en faisant cela, Il ne pouvait demander aux siens d'intercéder devant Dieu pour Lui : Il voulait qu'ils se donnassent eux-mêmes a Lui, mais Il ne pouvait les engager à se donner à Dieu pour Lui : aussi leur demanda-t-il, je le répète, de veiller avec Lui, mais Il ne leur demande pas de prier pour Lui. Et lorsque un moment plus tard, ou plutôt aussitôt après, Il associe la prière avec la vigilance, c'est d'eux-mêmes et pour eux-mêmes qu'Il dit : « Veillez, et priez afin que vous n'entriez pas en tentation ». Paul pouvait dire aux saints, ses compagnons : « Nous assistant en même temps par vos supplications pour nous ». Mais tel n'est pas le langage de Jésus. Inutile que j'ajoute que cela ne pouvait être. La plume qui nous donne la biographie d'une telle vie et qui nous dépeint un pareil caractère est tenue par l'Esprit de Dieu. Nul autre que l'Esprit ne pouvait écrire de cette manière.

Il faisait du bien et prêtait sans rien espérer en retour. Il donnait et sa main gauche ne savait pas ce que faisait sa droite. Jamais, à ma connaissance, Il ne réclama, en un seul cas, la personne ou le service de ceux qu'Il guérissait ou délivrait. Jamais Il ne fit valoir la délivrance qu'Il apportait comme un titre à quelque service. Jésus aima, guérit et sauva, sans rien demander en retour. Il ne voulut pas permettre à Légion, le Gadarénien, de demeurer avec Lui, et il rendit l'enfant a son père au pied de la montagne ; la fille de Jaïrus fut laissée au sein de sa famille ; le fils de la veuve de Naïn fut rendu à sa mère. Jésus ne fait valoir ses droits sur aucun. Christ donne-t-Il dans l'espoir de recevoir quelque chose en retour ? Ne donne-t-Il pas lui-même (Maître parfait !) l'exemple de son propre principe : « Faites du bien et prêtez sans en rien espérer ». Il est de la nature de la grâce de faire part aux autres et non pas de s'enrichir soi-même ; et Jésus vint pour que tous les rayons de cette grâce pussent resplendir en Lui et dans ses voies avec toutes les richesses et toute la gloire qui lui sont propres. Il trouva des serviteurs dans ce monde, mais Il ne les guérit pas d'abord pour faire ensuite valoir ses droits sur eux. Il les appela et les enrichit de dons ; ils furent le fruit de l'énergie de son Esprit et des affections éveillées dans des cœurs étreints par son amour. Et les envoyant, Il leur dit : « Vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement ». Sûrement il y a dans les traits de ce caractère quelque chose qui dépasse la conception humaine. C'est là une pensée qui revient constamment ; mais il est heureux cependant de pouvoir ajouter, que cette gloire morale brille parfois sous les formes les plus simples, sous des formes qui sont à la fois intelligibles pour toutes les facultés et les sympathies du cœur. C'est ainsi qu'Il ne refusa jamais rien à la foi la plus faible, tout en accueillant aussi avec délices les demandes de la foi la plus hardie et en y répondant.

La foi courageuse et ferme qui s'adressait à Lui sans appréhensions ni excuses et dans une assurance entière et immédiate, était toujours bienvenue auprès de lui ; en même temps que l'âme timide, qui s'approchait de lui honteuse et craintive, était encouragée et bénie. Ses paroles dissipent en un clin d'œil, dans le cœur du pauvre lépreux, le seul nuage qui l'obscurcissait. « Seigneur, si tu veux, tu peux me rendre net ». « Je le veux, sois net », répondit Jésus. Mais aussitôt après, tout son cœur se révèle par les propres paroles de sa bouche lorsque la foi claire et décidée du centenier Gentil se manifeste, et que la foi fervente et hardie d'une famille en Israël renverse le toit de la maison où Il se trouvait afin de pouvoir placer leur malade devant lui.

Quand une foi chancelante faisait appel au Seigneur, Il accordait la bénédiction implorée, mais Il reprenait celui qui l'avait demandée de cette manière. Mais ce reproche même est plein de consolation pour nous car il semble nous dire : « Pourquoi n'as-tu pas fait usage de moi plus pleinement, plus librement et avec plus de bonheur ». Si nous appréciions le donateur autant que le don – le cœur de Christ autant que sa main, ce *reproche* fait à la foi craintive nous serait aussi précieux que la *réponse* même donnée à cette foi.

Mais, si une petite foi devient une occasion de reproche, une foi grande et ferme ne peut qu'honorer le Seigneur, de sorte que nous avons des raisons pour dire que le spectacle placé sous ses yeux dans le cas qui vient de nous occuper ne pouvait que lui être agréable ; Il aimait à voir percer le toit de la maison dans le but d'arriver jusqu'à lui. C'était, j'en suis assuré, un coup d'œil plein de charmes pour notre divin et compatissant Jésus. Cette action pénétrait dans *son cœur,* aussi positivement qu'elle avait pénétré dans la *maison de Capernaüm.*

Nous rencontrons des scènes de gloire aussi bien que des scènes d'humilité dans notre Rédempteur : et il en est ainsi parce que nous avons un réel besoin des unes et des autres.

Celui qui s'assit un jour sur le puits de Sichar est le même qui est maintenant assis dans les cieux en haut. Celui qui est monté est le même qui autrefois descendit. Les dignités l'accompagnent aussi bien que la condescendance et l'abaissement. Il possède une place à la droite de Dieu, et cependant Il sait s'abaisser pour laver les pieds de ses saints ici-bas. Oh ! quelle combinaison ! Rien n'amoindrit ses titres et ses honneurs, bien qu'Il veuille se mettre à l'unisson avec notre pauvreté ; rien ne Lui manque de ce qui peut nous être utile, et cependant Il est parfaitement glorieux, irrépréhensible, et complet en Lui-même.

L'égoïsme est travaillé par l'importunité et l'indiscrétion. « Bien qu'il ne se lève pas et ne lui en donne pas parce qu'il est son ami, toutefois à cause de son importunité, il se lèvera et lui en donnera autant qu'il en aura besoin ». C'est ainsi qu'il en est de l'homme ou de l'égoïsme ; mais c'est tout autre chose lorsqu'il s'agit de Dieu ou de l'amour, car en Ésaïe 7 Dieu est l'opposé de l'homme tel qu'il nous est montré en Luc 11.

C'est l'incrédulité qui ne voulait pas faire fonds sur Lui, qui refusait de Lui demander une bénédiction scellée d'un sceau ; voilà, dis-je, ce qui travaille Dieu – non pas du tout l'importunité, mais plutôt l'absence de la chose. Et cette beauté et cette excellence divine que nous rencontrons dans le Jéhovah de la maison de David en Ésaïe 7, se retrouvent dans le Seigneur Jésus Christ des évangiles et dans sa manière d'agir variée avec la foi faible et avec la foi puissante.

Toutes ces choses que nous sommes capables de découvrir parlent bien haut de ses perfections, mais qu'elle est comparativement petite la portion que nous savons en saisir !

Nous savons de combien de manières diverses nous sommes souvent tentés et exercés par nos frères, comme, sans aucun doute, ils le sont aussi par nous. Nous apercevons ou nous croyons apercevoir chez eux quelque défaut qui nous rend pénible la poursuite du chemin ensemble. Et cependant dans tout cela, il se pourrait qu'en grande partie la faute fût de notre côté ; il se pourrait qu'un manque de sympathie ou d'harmonie dans les goûts et les sentiments, n'étant pas compris, fût confondu par nous avec quelque chose de mauvais.

Mais le Seigneur, ne pouvait pas se tromper ainsi ; et cependant, Il ne fut jamais « surmonté par le mal », toujours Il « surmonta le mal par le bien » – le mal qui se trouvait en eux, par le bien qui se trouvait en Lui. La vanité, la mauvaise humeur, l'indifférence quant aux autres et l'insouciance quant à soi-même, l'ignorance en dépit des efforts faits pour instruire, voilà ce qu'Il rencontra et eut à souffrir continuellement. Sa marche dans le monde fut pour Lui un jour de provocation comme l'avaient été les quarante années du désert. Israël tenta de nouveau le Seigneur, nous pouvons bien le dire ; mais il fit aussi une fois de plus l'expérience de ce que le Seigneur était. Chose précieuse à dire ! ils le provoquèrent, mais par cela même ils éprouvèrent ce qu'Il était. Il souffrit, mais Il supporta la chose patiemment. Jamais Il n'abandonna son peuple. Il l'avertit, l'enseigna, le reprit et le censura, mais Il ne l'abandonna jamais ; nous pouvons même aller plus loin et dire que, vers la fin de leur course ensemble, Il se tint plus près de son peuple que jamais.

Combien cela est parfait et excellent, en même temps que plein de consolation pour nous ! Les voies de Dieu à l'égard de la conscience ne portent jamais atteinte aux sentiments de son cœur. Nous ne perdons rien par ses reproches. Et Celui qui ne nous retire pas ses affections lorsqu'Il en agit avec notre conscience, s'empresse, nous le savons, de restaurer nos âmes pour que nos consciences puissent bientôt quitter son école et que nos cœurs se trouvent, de nouveau, heureux en pleine liberté, dans sa présence.

Je voudrais faire remarquer, en outre, que, dans les caractères qu'Il est appelé à revêtir durant le cours de son ministère, que ce soit seulement pour une circonstance passagère ou pour quelques moments, nous retrouvons la même perfection, la même gloire morale que dans sa marche journalière. Voyez-le, par exemple, prenant la place d'un juge en Matthieu 23 et celle d'un avocat qui plaide en Matthieu 22. Mais je ne fais que suggérer cela en passant, car le thème est trop abondant pour être développé. Chaque pas, chaque parole, chaque action, porte en soi un rayon de cette gloire, et le regard de Dieu rencontre dans la vie de Jésus ce qu'il faut pour le satisfaire mille fois mieux qu'il n'aurait pu le faire dans toute une éternité de l'innocence d'Adam. Jésus marcha au milieu même de notre ruine morale, et c'est d'une pareille région qu'il a fait monter vers le trône en haut un sacrifice plus riche et d'un plus excellent parfum qu'Éden, ou que n'aurait jamais pu le faire l'Adam d'Éden, fût-il demeuré exempt de souillure à jamais. *Le temps ne pouvait apporter aucun changement dans le Seigneur.* Des témoignages intimes de sa grâce et de son caractère que nous recevons de Lui avant comme après sa résurrection nous donnent l'assurance de cette vérité qui est d'une si grande importance pour nous. Nous connaissons maintenant d'après ce qu'Il a été, ce qu'Il est en ce moment même et ce qu'Il sera à jamais dans son caractère aussi bien que dans sa nature, dans ses relations avec nous aussi bien que dans ce qu'Il est personnellement : « le même hier, aujourd'hui et éternellement ». La pensée seule d'une pareille chose est des plus bénies. Parfois les changements peuvent nous affliger, comme aussi ils peuvent être en d'autres moments désirés de nous. Sous diverses formes, nous donnons tous des preuves de la mobilité et de l'inconstance de notre nature humaine ; ce ne sont pas seulement les circonstances qui varient d'une façon proverbiale, mais les associations, les amitiés, les affections et les caractères subissent des changements qui nous surprennent et nous affligent. Nous sommes portés ou entraînés d'une période de la vie dans une autre, mais il est bien rare que les premières affections et les principes purs soient conservés dans toute leur fraîcheur, soit en nous, soit dans nos compagnons de voyage. Mais Jésus demeura après sa résurrection le même qu'Il avait été avant, bien que les événements l'eussent pla-

cé par rapport à ses disciples dans une distance plus grande que celle qui pourrait jamais exister entre des amis quelconques. *Ils* avaient montré l'inconstance et l'infidélité de leurs cœurs en le reniant et en prenant la fuite à l'heure de la faiblesse et du besoin ; tandis que *Lui* par amour pour eux traversait la mort, et une mort telle qu'aucun autre n'eût pu la supporter et qui eût écrasé la créature. Eux n'étaient encore que de pauvres faibles Galiléens – Lui était glorifié en puissance dans le ciel et sur la terre.

Mais ces choses n'apportaient aucun changement car comme le dit l'apôtre ; « ni hauteur, ni profondeur, ni aucune autre créature » ne pouvait le faire. L'amour défie tout, et ramène aux disciples le même Jésus qu'ils avaient connu avant. Il demeure leur compagnon de travail après sa résurrection, après son ascension même, comme il l'avait été durant le temps de son ministère et de son habitation avec eux. Nous apprenons cela dans le dernier verset de Saint Marc. Sur la mer, en Matthieu 14, ils croient apercevoir un esprit, et, dans leur crainte, ils se mettent à crier ; mais le Seigneur leur fait connaître que c'est Lui-même qui se trouve là, près d'eux, et cela en grâce, quoique dans une puissance divine et dans une souveraineté entière sur la nature. Et c'est la même chose en Luc 24, où, après sa résurrection, pour leur donner l'assurance que c'est Lui-même et pour les placer dans une parfaite liberté devant Lui Il mange un morceau de poisson et quelque peu d'un rayon de miel ; et de plus, Il veut être vu et touche par eux, leur déclarant qu'un esprit n'a pas de la chair et des os, comme ils pouvaient se convaincre qu'il en avait.

En Jean 3, nous le voyons, par sa grâce patiente, amener dans la pleine lumière de la vérité un docteur de la loi tardif de cœur à croire. Il fait de même en Luc 24, après sa résurrection, à l'égard des deux disciples qu'Il rencontre sur le chemin d'Émmaüs.

En Marc 4, Il calme la terreur des siens avant de reprendre leur incrédulité. Il tança le vent et dit à la mer : « Fais silence, tais-toi » avant d'adresser aux disciples ces paroles : « Pourquoi êtes-vous ainsi craintifs ? Comment n'avez-vous pas de foi ? » De même aussi en Jean 21, comme ressuscité, Il s'assied et mange avec Pierre dans une pleine et libre communion, sans aucune gêne d'esprit avant de réveiller sa conscience par ces mots : « Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu ? »

L'Évangéliste a soin de nous dire (Marc 16) que le Jésus ressuscité qui apparut à Marie de Magdala, est le même qui, en d'autres temps, l'avait délivrée de sept démons. Elle même reconnut la voix qui prononçait son nom pour être celle qui était si familière à son oreille. Quelle magnifique identité entre l'homme dans l'humiliation et l'homme glorifié, entre le médecin des pécheurs et le Seigneur du monde à venir ! Combien tout nous dit, dans son caractère aussi bien que dans sa gloire personnelle et divine, que Celui qui est descendu est le même qui est monté. Jean aussi, en compagnie de son Seigneur ressuscité est reconnu comme ayant été penché sur son sein à l'heure du souper. Et lorsque Saul de Tarse s'écrie : « Qui es-tu, Seigneur ? » une voix venue des lieux hauts, oui, de l'endroit le plus élevé des cieux, de la main droite du trône de la majesté divine, répondit : « Je suis Jésus » (Act. 9). Et tout cela est si individuel et si personnel dans son application pour nous ! Ce sont nos intérêts à nous que nous lisons là. Pierre fait pour lui-même l'expérience que son Maître est le même après sa résurrection qu'Il avait été avant. En Matthieu 16 le Seigneur censure Pierre, mais bientôt après Il le prend avec lui sur la montagne dans une pleine liberté d'esprit et de cœur comme si rien ne s'était passé. Une circonstance semblable se reproduit avec le même disciple en Jean 21. Il est de nouveau repris à cause de sa promptitude à se mettre en avant. « Seigneur, et celui-ci que lui arrivera-t-il ? » avait-il dit, en regardant Jean. Le Seigneur est alors obligé de le reprendre encore en lui adressant ces paroles sévères : « Que t'importe ? » Mais c'est alors aussi que de nouveau, comme en face même de ce reproche, le Seigneur veut que Pierre le suive aussi bien que Jean jusque dans les cieux. C'est après un reproche que Pierre accompagne le Seigneur sur la sainte montagne, et c'est le même Pierre qui, dans des circonstances semblables, après avoir été l'objet d'un reproche, suit le Seigneur jusque dans les cieux ou, si nous l'aimons mieux, sur la montagne de gloire, la vraie montagne de la Transfiguration[6].

Tout ceci est plein d'une puissante consolation, n'est-ce pas ? C'est Jésus, notre Seigneur, le même hier, aujourd'hui et éternellement, le même durant les jours de son ministère, le même après sa résurrection, le même maintenant dans les hauts cieux pour jamais. Il conserve son caractère et confirme sa précieuse grâce après sa résurrection comme avant. Et c'est ainsi qu'Il ratifie toutes les promesses et tous les gages donnés à ses disciples.

Que ce soit de ses propres lèvres ou de celles de ses anges nous entendons maintenant comme alors – après sa résurrection comme avant ses souffrances, ces encourageantes paroles : « Ne crains point ». Il avait parlé à ses disciples de leur donner sa paix, et Il le vérifie ensuite de la manière la plus éclatante. Il leur souhaite et leur communique la paix en Jean 20, et ayant fait cela Il leur montre ses mains et son côté où, comme dans un langage symbolique, ils peuvent lire leur titre à une paix acquise par lui-même, à sa propre paix procurée par lui seul et devenue la leur par un titre assuré et invariable.

Dans des jours antérieurs, le Seigneur avait dit à ses disciples : « Parce que je vis, vous aussi vous vivrez", et maintenant dans les jours de résurrection, dans les jours de l'Homme ressuscité mis en possession d'une vie triomphante, Il communique cette vie aux siens dans une pleine et parfaite mesure en soufflant sur eux et en leur disant : « Recevez le Saint Esprit ».

[6] Quelques-uns semblent penser que c'est par un sentiment profond d'amour pour Jean que Pierre avait demandé au Seigneur ce qui lui arriverait. Quant a moi, je ne le crois nullement.

Le monde ne devait pas Le voir de nouveau, comme Il l'avait dit Lui-même ; mais eux devaient le revoir et cela eut lieu ainsi. Il se montra à eux durant quarante jours leur parlant des choses qui regardent le royaume de Dieu. Mais tout ceci se passa en secret car le monde ne L'a pas vu depuis l'heure du Calvaire, et il ne Le verra pas jusqu'au jour où il apparaîtra pour juger.

Dans une sphère inférieure et plus humble, Il demeure le témoin fidèle de toutes ses promesses, et nous Le voyons rencontrer les siens en Galilée comme Il le leur avait dit. Mais comme expression plus élevée de la même fidélité, nous pouvons le remarquer aussi. Il les porte auprès du Père, dans le ciel, comme Il leur en avait aussi fait la promesse, en leur envoyant le message qu'Il montait auprès de *Son* Père et de *leur* Père, de *Son* Dieu et de *leur* Dieu. Et c'est ainsi qu'Il vérifie également ses promesses, soit qu'elles se rapportent à notre Galilée terrestre ou à Son chez lui céleste Oh ! dites-le, n'avons-nous pas bien sujet de méditer sur la condescendance, la fidélité, la plénitude, la simplicité, la grandeur et l'élévation de tout ce qui caractérise Son sentier devant nous. Le Seigneur avait eu à faire avec Pierre beaucoup plus qu'avec aucun autre de ses disciples, pendant toute la durée de son ministère au milieu d'eux ; et nous trouvons la même chose après sa résurrection des morts Pierre occupe, je puis dire, tout le dernier chapitre de l'évangile de Jean. Là, le Seigneur reprend vis-à-vis de lui l'œuvre d'amour qu'Il avait entreprise avant de le quitter, et Il la reprend au point même où il l'avait laissée. Pierre avait manifesté une confiance toute particulière en lui-même. Quand même tous les autres seraient scandalisés, lui ne le serait pas, avait-il dit ; et lors même qu'il dût mourir avec son Maître, il avait déclaré qu'il ne le renierait pas. Son Maître lui avait parlé de la vanité de semblables protestations, mais Il lui avait dit aussi qu'Il avait prié pour que sa foi ne défaillit point. Et lorsque la vanterie de Pierre eut été reconnue n'être que vanité et qu'il se fut laissé aller à renier son Seigneur, même avec imprécations, le Seigneur regarda Pierre et ce regard eut son effet béni. La prière et le regard avaient été efficaces. La prière avait gardé sa foi de faillir, mais le regard avait brisé son cœur. Pierre ne *s'enfuit pas,* mais il pleura et *« pleura amèrement ».*

Au commencement de ce chapitre nous retrouvons Pierre dans cet état – dans l'état où la prière et le regard l'avaient placé. Que sa foi n'avait pas failli, il est à même d'en donner une preuve touchante ; car dès qu'il apprend que c'est son Seigneur qui se trouve sur le rivage, il se jette à la mer pour le rejoindre, non pas toutefois comme un pénitent dont les larmes coulaient encore, mais comme quelqu'un qui pouvait s'en remettre à lui et jouir de sa présence dans une pleine assurance de cœur ; aussi est-ce dans ce caractère que son Maître béni et miséricordieux l'accueille et qu'ensemble ils dînent sur le rivage. La prière et le regard avaient achevé leur œuvre à l'égard de Pierre ; et il n'y avait pas lieu de les répéter. Le Seigneur poursuit simplement l'œuvre ainsi commencée voulant l'amener à la perfection. Et en conséquence *la prière* et le *regard* sont suivis maintenant de la *parole.* La restauration suit la conviction de péché et les larmes. Pierre est introduit dans la position où il peut fortifier ses frères comme le Seigneur le lui avait dit une fois, et où il peut glorifier Dieu par sa mort, privilège qu'il avait perdu par son incrédulité et son reniement.

Mais nous voici devant la parole de restauration venue après la prière qui déjà avait fait son temps, et après le regard qui avait brisé son cœur. En Jean 13, le Seigneur Jésus avait déjà enseigné à son bien-aimé Pierre que celui qui a tout le corps lavé n'a besoin que de se laver les pieds ; et c'est précisément de cette manière qu'Il agit avec lui dans la circonstance actuelle. Il ne le fait pas passer de nouveau par l'expérience de Luc 5 où, la prise des poissons ayant surpassé les forces de Pierre, il dut reconnaître qu'il était un homme pécheur ; mais Jésus lave seulement la souillure de ses pieds. Il le restaure et le place de nouveau dans sa vraie position (Jean 21:15, 17).

Maître parfait ! le même hier, aujourd'hui et éternellement ; le même dans une parfaite et miséricordieuse sagesse d'amour, poursuivant l'œuvre qu'Il avait déjà commencée, complétant, comme le Seigneur ressuscité, le service qu'Il avait laissé inachevé lorsqu'Il avait été enlevé aux siens, et le reprenant juste au même point, unissant son service passé à son service actuel, dans la plus parfaite grâce la plus parfaite sagesse !

Mais, Voyons quelque chose de plus de la manière en laquelle Il accomplit les miséricordieuses promesses faites aux siens. Nous en trouvons une toute spéciale qu'Il leur fit après sa résurrection. Je veux parler de ce qu'Il appelle « la promesse du Père » et la puissance d'en haut. Elle est donnée dans le 21^{e} de Luc, après sa résurrection et accomplie en Actes 2 après son ascension et sa glorification.

Sûrement tout ceci continue le récit et le témoignage de sa fidélité. Tout témoigne en sa faveur – sa vie avant ses souffrances, ses rapports en résurrection avec ses disciples, et maintenant ce qu'Il a fait depuis son ascension – qu'en lui il ne se trouve aucun changement ni aucune ombre de variation.

Je ne veux pas passer sous silence un autre trait du même caractère que nous rencontrons en Luc 24. Le Seigneur ressuscité se rappelle le point même où Il en était resté avec ses disciples dans ses précédentes instructions. « Ce sont ici les paroles » leur dit-Il, « que je vous disais quand j'étais encore avec vous, qu'il fallait que toutes les choses qui sont écrites de moi dans la loi de Moïse et dans les prophètes et dans les Psaumes soient accomplies ». Il replace ainsi dans leur souvenir ce qu'Il leur a déjà dit touchant les Écritures, savoir qu'elles sont le grand témoignage de la pensée divine, et que tout ce qui est *écrit là* doit *s'accomplir ici.* Et maintenant que fait-il ? Il s'en tient à ce qui découle simplement de ses instructions. Alors Il leur ouvrit l'intelligence pour entendre les

Écritures ». Sa puissance maintenant se combine avec ses enseignements d'autrefois. Il vérifie en eux ce qu'Il leur avait déjà communiqué[7].

Mais cela va plus loin encore, dans un certain sens ; l'esprit et la forme même de ses relations avec ses disciples durant les quarante jours demeurent les mêmes. Il les connaît par *leurs noms* comme précédemment. Il se manifeste à eux selon la même manière. Il fut pour la seconde fois, ou plutôt Il fut après sa résurrection, comme Il l'avait été avant, assis comme hôte à la table où il avait été invité simplement comme convive (Jean 2 ; Luc 24) ; et les disciples, dans le sentiment profond et intime de la chose traitent sa présence de la même manière. En revenant à lui au puits de Sichar, en Jean 4, ils ne veulent pas être importuns et ils s'approchent avec discrétion. Ils en usent de même après la prise de poissons, en Jean 21, estimant de nouveau, d'après le caractère du moment, qu'ils ne doivent pas user de beaucoup de paroles bien que la joie et l'admiration remplissent leurs cœurs.

Quels liens tendres et puissants sont ainsi établis entre Celui qui s'est déjà fait connaître à nous dans les détails journaliers de la vie humaine, et Celui que nous connaîtrons à jamais ! Il est d'abord descendu dans nos circonstances, et ensuite il nous prend avec lui dans les siennes. Mais, dans les nôtres, nous avons appris à le connaître et à *le connaître pour toujours.* C'est là une heureuse vérité dont Pierre nous rend témoignage. J'ai déjà considéré cette scène à un point de vue, il faut encore que je l'envisage à un autre.

À la pêche des poissons, en Luc 5, c'est-à-dire à celle qui eut lieu avant la résurrection, Pierre fut convaincu de péché ; et le pécheur Pierre ne fut plus, à ses propres yeux, qu'un pauvre *pécheur.* « Seigneur ! retire-toi de moi, car je suis un homme pécheur ». La prise de poissons (ayant donne la preuve que l'Étranger qui lui avait demandé sa nacelle était le Seigneur des trésors de la mer) avait amené Pierre, en esprit, jusque dans la présence de Dieu, et là il avait appris à se connaître lui-même. Et c'est, en réalité, le seul endroit où nous puissions apprendre cette leçon. Mais, à ce même moment, le Seigneur lui avait parlé de paix comme du sein de la gloire. Il lui avait dit : « Ne crains point ». Et Pierre avait été tranquillisé. Il avait maintenant le sentiment intime et profond de la gloire et de la présence de Dieu, aussi bien que la conviction de péché. Aussi est-ce dans une parfaite tranquillité de cœur que Pierre se tient devant le Seigneur. Et en conséquence, a la seconde pêche de poissons qui eut lieu, en Jean 21, après la résurrection, Pierre était encore à son aise ; il ne lui restait qu'à mettre en pratique la leçon qu'il avait déjà apprise. Et il le fait. Il expérimente que la présence du Seigneur de gloire est un asile pour lui. Il éprouve pour lui-même et nous témoigne à nous que *ce qu'il a appris de Jésus il l'a appris pour jamais.* Il ne reconnut pas que l'Étranger qui se trouvait sur le rivage était Jésus : mais lorsque Jean lui révéla le fait, l'Étranger cessa de l'être pour lui, et il ne put être satisfait que dans une proximité immédiate de sa personne.

Quelle consolation nouvelle nous avons ici ! S'il y a de la joie à savoir qu'Il est le même ici ou là – dans *notre* monde ou dans le *sien* – dans nos circonstances ruinées ou dans ses circonstances glorieuses – quelle joie particulière nous éprouvons en voyant quelqu'un semblable à nous, comme l'était Pierre, expérimentant pour lui-même la bénédiction de cette réalité.

Oui, Jésus est en vérité le même – fidèle et véritable ! Tous les gages qu'Il avait donnés aux siens avant qu'Il souffrit, Il les confirme et les vérifie après qu'il est ressuscité. Il conserve au milieu d'eux le même caractère dont Il s'était montré revêtu au commencement.

Continuellement le Seigneur *donnait,* mais Il pouvait rarement acquiescer à ce qu'Il voyait. Il faisait de grandes *communications,* là où Il ne pouvait éprouver que peu de communion. Tout cela magnifie ou illustre sa bonté. Rien n'était vraiment propre à l'attirer, et cependant Il communiquait toujours. Comme le Père qui est au ciel et dont Il parlait lui-même, il faisait luire son soleil sur les bons et sur les mauvais et envoyait sa pluie sur les justes et sur les injustes. Cela nous dit ce qu'Il est à sa louange – ce que nous sommes à notre honte.

Mais Il n'était pas seulement ainsi comme le Père qui est dans les cieux, le reflet d'un tel Être dans ses actes ; Il était aussi dans le monde comme « le Dieu inconnu » ainsi que s'exprime Paul. Les ténèbres ne le comprirent point, et le monde ne le connut pas non plus par sa religion ni par sa sagesse. La surabondante richesse de sa grâce, la pureté de son royaume et la base ainsi que le titre sur lesquels Il voulait faire reposer sa gloire dans ce monde, étaient autant de choses étrangères aux pensées des hommes. Cela se reconnaît dans les profondes erreurs morales qu'ils commirent constamment. Prenez pour exemple le cas de Luc 19, où, la multitude ayant acclamé le roi et le royaume dans sa personne, les Pharisiens se récrient, en disant à Jésus : « Maître, reprends tes disciples ». Ils ne pouvaient supporter la pensée de voir le trône occupé par quelqu'un de semblable. C'était de la présomption pour un Jésus de Nazareth de se laisser ainsi environner de l'allégresse royale. Ils ne connaissaient pas, ils n'avaient pas appris à connaître ce qui est vraiment le secret de l'honneur dans ce monde injuste et ruiné. Ils ne savaient rien du mystère concernant « la racine sortie d'une terre altérée », et n'avaient pas su discerner « le bras de l'Éternel » (És. 53).

Ce n'était que sous la direction de son Esprit que l'on pouvait faire sur son compte des découvertes toujours douces et variées.

En Marc 1, plusieurs ont recours à son ministère de puissance et de grâce. Des gens atteints de toutes sortes de maladies viennent à lui ; des congrégations entières l'écoutent et sont étonnées de l'autorité avec laquelle Il parle. Un lépreux lui apporte sa lèpre, le reconnaissant par cela même pour le Dieu d'Israël. Nous discernons

[7] Je puis ajouter, pour notre joie et notre repos, qu'après sa résurrection le Seigneur ne rappelle pas une fois à ses disciples leur fuite à l'heure de son affliction.

dans ce chapitre une certaine mesure de connaissance de ce qu'Il est ou de ce qu'Il a : mais en ouvrant le chapitre 2 nous découvrons un degré de connaissance beaucoup plus élevé et plus éclatant ; nous voyons des exemples d'une foi qui l'a *compris* lui-même et c'est la chose la plus profonde.

Ceux de Capernaüm qui lui apportent leur paralytique se servent de lui, cela est vrai ; mais ils le comprennent sûrement aussi, le comprennent en lui-même, dans son caractère, dans ses habitudes et dans ses goûts, leur manière seule de parvenir jusqu'à lui nous le dit clairement. Ce n'était pas là *s'approcher* avec hésitation ou avec crainte. Mais plus encore : « Je ne te laisserai point que tu ne m'aies béni » Voilà ce qui exprime leur manière de faire, et ce qui est accueilli avec tant de joie par Celui dont l'amour voudrait toujours nous voir occuper une telle position. Ils ne demandent aucune permission, ne font aucune cérémonie, mais découvrent le toit de la maison pour arriver jusqu'à lui, nous disant par là qu'ils le *connaissaient* vraiment s'ils se *servaient* de lui, et qu'ils savaient que toutes ses délices consistent à nous voir compter sur sa grâce et sur sa puissance et en faire usage sans réserve selon la nécessité dans laquelle nous nous trouvons. Lévi en fait autant un peu plus loin dans le même chapitre. Il prépare un festin et fait asseoir les publicains et les pécheurs à table avec Jésus, et cela nous fait savoir que Lévi aussi le *connaissait.* Il savait quel était son *convive,* comme Paul nous dit qu'il savait en qui il *croyait.*

Cette connaissance du Seigneur est vraiment précieuse. Elle est divine : la chair et le sang ne peuvent la communiquer, car ceux de sa famille ne la possédaient pas. Ses proches dirent de lui, lorsqu'Il était en pleine activité de service : « Il est hors de sens » ; mais la foi faisait en lui de grandes découvertes et agissait d'après ces découvertes. Cette connaissance semble nous porter parfois au-delà des justes limites, au-delà des choses qui paraissent convenables et bienséantes mais il n'en est jamais ainsi dans l'appréciation de Dieu. La multitude peut dire à Bartimée de se taire, mais il n'en fait rien parce qu'il connaît Jésus comme le connaît Lévi.

Ce que nous avons tant de peine a saisir, c'est la plénitude de son œuvre ; et pourtant c'est cela même qui en fait la gloire. Il nous rencontre dans toute la profondeur de notre besoin, mais, en même temps, Il introduit Dieu. Il guérissait les malades, mais Il prêchait aussi le royaume : ceci toutefois ne convenait pas a l'homme. Cela peut paraître étrange, car l'homme sait assez apprécier ce qui lui est avantageux, il connaît quelles sont les joies de la création renouvelée ; mais l'inimitié que le cœur charnel éprouve pour Dieu est telle que, si la bénédiction doit entrer en compagnie de la présence de Dieu, il préfère ne pas la recevoir, et, venant de Jésus, la bénédiction ne pouvait pas arriver d'une manière différente. Lui, il veut glorifier Dieu aussi bien que soulager le pécheur. Si l'homme a été ruiné dans ce monde – complètement ruiné – Dieu y a été déshonoré, et le Seigneur qui est le réparateur de la brèche accomplit une œuvre parfaite – Il revendique le nom et la vérité de Dieu, proclame son royaume et ses droits et manifeste sa gloire, tout autant qu'Il sauve et vivifie le pauvre pécheur perdu.

Cela ne peut convenir à l'homme. Il veut bien être l'objet de soins et de faveurs, mais il faut pour lui que la gloire de Dieu soit laissée de côté. Tel est l'homme. Mais lorsque, par la foi, un pauvre pécheur est transformé et pense différemment, étant rendu capable de se réjouir vraiment dans la gloire de Dieu, c'est un spectacle de toute beauté. Il se présente à nous dans le cas de la Siro-Phénicienne. La gloire du ministère de Christ s'adressa à son âme d'une manière puissante et éclatante. En apparence, et en dépit de sa douleur, le Seigneur Jésus affirme les principes de la vérité de Dieu la laissant en dehors comme étrangère. « Je ne suis envoyé », dit-il, « qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël… Il ne convient pas de prendre le pain des enfants et de le jeter aux chiens ». Mais elle s'incline ; et reconnaissant le Seigneur comme le dispensateur de la vérité de Dieu, elle ne suppose pas un instant qu'il puisse rabaisser ou enfreindre son mandat (la vérité et les principes de Dieu) pour le faire descendre au niveau de sa situation et de ses besoins. Elle voulait que Dieu fût glorifié selon ses propres conseils et que le Seigneur Jésus demeurât le fidèle témoin de ces conseils et le serviteur du bon plaisir de Dieu, advienne d'elle ce qui pourrait. « Oui, Seigneur », dit-elle, posant ainsi son sceau à tout ce qu'Il avait dit ; mais en parfait accord avec cela, elle ajoute : « cependant les chiens mangent des miettes qui tombent de la table de leurs maîtres ».

Tout cela est délicieusement beau ; c'est le fruit de la lumière divine dans son âme. La mère, en Luc 2, est bien au-dessous de cette femme Gentile de Marc 7. Celle-là ne savait pas que Jésus devait être occupé aux affaires de son Père, tandis que cette étrangère était intimement convaincue que c'était l'occupation à laquelle Il devait être tout entier. Elle voulait laisser aux mains fidèles de Christ le soin d'exalter les plans de Dieu, bien qu'elle dût par cela être laissée de côté, même dans ses afflictions.

C'était là véritablement le connaître. C'était l'accepter dans son œuvre parfaite comme Celui qui tenait bon pour Dieu dans un monde qui s'était rebellé contre lui mais qui aussi était le garant du pauvre, indigne, pécheur qui s'était perdu lui-même.

Il n'est pas bon d'être toujours compris. Nos voies et nos habitudes devraient être celles d'étrangers, de bourgeois d'un pays lointain dont le langage, les lois et les coutumes ne sont que peu connus où nous sommes. La chair et le sang ne peuvent les apprécier ; aussi n'est-ce pas une bonne chose lorsque les saints de Dieu sont compris par le monde.

Les proches parents de Jésus *l'ignoraient,* pouvons-nous dire. Sa mère le connaissait-elle lorsqu'elle désirait qu'Il déployât sa puissance en procurant du vin pour la fête ? Ses frères le connaissaient-ils lorsqu'ils lui dirent : « Si tu fais ces choses, montre-toi toi-même ». Quelle pensée que celle-là ! Vouloir induire le Seigneur Jésus à se faire lui-même *un homme du monde !* Pouvait-il y avoir *la connaissance de ce qu'Il est,* dans des cœurs qui suggéraient une pensée comme celle-là ? Loin, bien loin de là, assurément ; aussi l'évangéliste ajoute-t-il aussitôt :

« Car ses frères ne croyaient pas en lui non plus ». (Jean 7). Ils comprenaient sa *puissance* mais non ses *principes,* car, à la manière des hommes, ils rattachaient la possession des facultés ou du pouvoir à ce qui pouvait servir les intérêts de l'homme dans ce monde.

Il est inutile de dire que Jésus était précisément l'oppose de tout cela ; aussi ses parents qui étaient animés d'un esprit charnel ne pouvaient Le comprendre. Ses principes étaient étrangers à un pareil monde ; ils étaient méprisés, comme l'avait été la conduite de David par la fille de Saul lorsqu'il dansait devant l'arche.

Mais quel attrait puissant eussent trouvé en Lui l'œil et le cœur ouverts par l'Esprit de Dieu ! Nous le voyons par les apôtres. Ils ne savaient pas grand chose de Lui d'une manière *doctrinale,* et ils ne gagnèrent rien en restant avec Lui, je veux dire quant à ce monde. Leur position ici-bas n'était en rien améliorée par leur marche avec Lui, et l'on ne peut dire même qu'ils se prévalaient de sa puissance miraculeuse. Que dis-je ? ils la mettaient en doute plutôt que de s'en servir. Et cependant ils se tenaient cramponnés à Lui. Ils Le suivaient, mais non parce que leurs yeux avaient su découvrir en Lui des trésors de richesses et de provisions pour leurs besoins. Jamais, nous le croyons, ils ne se servirent de cette puissance pour eux-mêmes. Et cependant ils se tenaient près de Lui – affligés à la seule pensée de son départ et versant des larmes lorsqu'ils croyaient L'avoir vraiment perdu.

Assurément, nous pouvons le répéter, quel attrait il devait y avoir en Lui pour l'œil et le cœur ouverts par l'Esprit ou attirés par le Père ! Quelle autorité aussi dans un de ses regards ou dans une seule de ses paroles ! Nous remarquons cela en Matthieu. Ce seul mot « Suis-moi » sorti de sa bouche est suffisant. Et cette autorité, cet attrait puissant étaient éprouvés par des natures opposées. Le cœur lent et raisonneur de Thomas aussi bien que celui du prompt et ardent Pierre sont également groupés autour de ce centre merveilleux ; et Thomas lui-même est animé dans cette présence du même esprit que le fervent Pierre, de sorte qu'il dit même à ses condisciples dans la force de cette attraction : « Allons-y nous aussi, afin que nous mourions avec Lui ».

Ne nous écrierons-nous pas ici : Que sera-ce de voir et de sentir tout cela bientôt dans la perfection, alors que, recueillis de tout pays, de toute couleur et de tout caractère – de toute nation, de tout peuple et de toute langue, nous serons rassemblés autour de Lui dans un monde digne de Lui ? Nous pouvons nous arrêter par le souvenir sur ces faits qui disent le prix de sa personne pour des cœurs semblables aux nôtres, et en même temps les accueillir comme des témoignages assurés de ce qui, en espérance, nous appartient aussi bien qu'à eux.

La lumière de Dieu resplendit parfois devant nous afin que nous puissions, selon la puissance que nous en aurons reçue, la discerner, en jouir, en faire usage et la suivre. Ce n'est pas proprement qu'elle nous reprenne ou nous impose des obligations ; mais, comme je l'ai dit, elle resplendit plutôt devant nous afin que nous puissions la réfléchir si la grâce nous en est donnée. Nous la voyons opérer de cette manière dans l'Église primitive à Jérusalem. La lumière divine n'exigeait rien là. Elle brillait avec éclat et avec puissance, mais c'était tout. Pierre parlait le langage de cette lumière, lorsqu'il dit à Ananias : « Si elle fût demeurée non vendue, ne te demeurait-elle pas ? Et vendue, n'était-elle pas en ton pouvoir ? » Elle n'avait fait valoir aucun droit sur Ananias ; elle avait tout simplement fait resplendir sa beauté devant lui ou à ses côtés, afin qu'il pût marcher à sa clarté, selon sa mesure. Il en est de même, dans un certain sens, de la gloire morale du Seigneur Jésus. Notre premier devoir en face de cette lumière éclatante est d'apprendre d'elle *ce qu'Il est,* et non pas de commencer d'une manière inquiète et pénible à nous mesurer nous-mêmes à elle. Il nous faut l'apprendre, Lui, avec calme, actions de grâces et bonheur, dans toute la perfection morale de son humanité. Sûrement cette gloire s'est retirée maintenant ; il n'en reste aucune image vivante ici-bas. Le *souvenir* nous en est bien conservé dans les évangiles ; mais nous n'en apercevons le *reflet* nulle part ici-bas.

Cependant, bien-aimés, quoiqu'Il ne soit plus ici, Il est demeuré le même qu'Il était, et il faut, pour ainsi dire, maintenant, que ce soit la *mémoire* qui nous le fasse connaître ; et la mémoire, nous le savons, est incapable de composer des fictions, elle ne peut que revenir sur des vérités anciennes, mais vivantes, et c'est ainsi que nous le connaissons pour toute son éternité. Dans un sens tout particulier, les disciples le connais*saient personnellement.* C'était sa présence, sa personne elle-même qui avait pour eux tant d'attrait ; et, s'il m'est permis de parler pour d'autres, je dirai que c'est précisément de cela que nous avons besoin. Nous pouvons être très occupés à acquérir des vérités le concernant et profiter beaucoup de cette manière ; mais avec toute notre connaissance et avec toute l'ignorance des disciples, il se peut qu'ils nous laissent loin derrière eux s'il s'agit de la puissance d'affection pour lui-même. Et sûrement, bien-aimés, nous ne refuserons pas de convenir qu'il est bon d'avoir le cœur attiré vers lui, au-delà de ce que notre connaissance peut expliquer. Cela nous dit qu'il a été lui-même justement compris. Parfois nous rencontrons encore certaines âmes simples qui vérifient la chose ; mais, en général, ce n'est pas le cas. De nos jours, notre lumière et notre connaissance de la vérité dépassent de beaucoup la mesure d'affection que nos cœurs ont pour lui, et il nous est infiniment pénible de le découvrir, pour peu que nous ayons quelque sensibilité délicate.

« La prérogative de notre foi chrétienne », a dit quelqu'un, « et le secret de sa force, c'est que tout ce qu'elle a et tout ce qu'elle peut offrir est concentré dans *une personne*. Voila ce qui lui donne de la force, tandis que tout autre chose s'est trouvée faible : c'est qu'elle a un Christ comme point central. Ce n'est pas une circonférence qui n'ait aucun centre ; elle n'est pas seulement une délivrance, mais un libérateur ; pas uniquement une rédemption, mais aussi un Rédempteur. C'est là ce qui la rend propre pour le pèlerin ; c'est là ce qui lui donne l'éclat du soleil, tandis que la plus brillante clarté n'est, en comparaison, pas plus éclatante que celle de la lune, et demeure aussi froide et inefficace ; mais la lumière dont nous parlons est une avec la vie… Oh ! combien elle est grande la différence qu'il y a à se soumettre à une série d'ordonnances ou à se jeter sur un cœur qui bat pour nous – à accepter

un système ou à s'attacher à une personne. Notre bénédiction – et ne la laissons pas échapper – est ceci : que nos trésors sont recueillis et gardés dans une personne qui n'est pas le docteur et le Seigneur d'une seule génération, mais qui est vivant et permanent pour tous ». Voilà de bonnes paroles, ce me semble, dites en leur saison.

Une grande combinaison de gloires morales se lit dans le *ministère* du Seigneur aussi bien que dans son caractère. Dans son ministère nous pouvons Le considérer comme étant en relation avec Dieu, avec Satan et avec *l'homme. À* l'égard de *Dieu,* le Seigneur Jésus était dans sa personne et dans ses voies la représentation continuelle de l'homme vis-à-vis de Dieu, de l'homme tel que Dieu aurait voulu le voir. Il rendait la nature humaine comme un sacrifice acceptable, d'agréable odeur, comme un encens pur et suave, comme une poignée des premiers fruits sans tache du sol humain. Il rétablit le bon plaisir que Dieu prenait en l'homme et qui avait été gâté et enlevé par le péché d'Adam. Le regret que Dieu avait éprouvé d'avoir fait l'homme (Gen. 6:6) fut transformé en délices et en gloire reposant de nouveau sur l'homme. Et cette offrande fut faite à Dieu en dépit des contradictions, de l'opposition, des épreuves, de la fatigue, du besoin et des déchirements de cœur qu'Il rencontra partout. Merveilleux autel ! Merveilleuse offrande ! Sacrifice infiniment plus riche que ne l'eût été une éternité entière de l'innocence d'Adam. Mais tout en représentant ainsi l'homme vis-à-vis de Dieu, Il était aussi la représentation de Dieu vis-à-vis de l'homme.

Par la transgression et l'apostasie d'Adam, Dieu avait été laissé sans image ici-bas. Maintenant, Il en possède une en Christ plus parfaite et plus éclatante que celle qu'Adam eût jamais pu présenter. Jésus faisait connaître Dieu, non pas à une création irréprochable et pure, mais à un monde souillé et perdu ; Il Le manifestait en grâce, disant : « Celui qui m'a vu, a vu le Père » : Il manifestait Dieu. Tout ce qui est de Dieu, tout ce qui peut être connu de « la lumière » de laquelle aucun homme n'a pu s'approcher, a passé devant nous en Jésus.

Regardant encore au ministère de Christ en rapport avec Dieu, nous trouvons ce Serviteur parfait toujours soigneux des droits de Dieu, fidèle à sa vérité et à ses principes, tout en ne se lassant pas journellement de soulager l'homme dans ses infirmités. De quelque manière que les souffrances humaines fissent appel à sa bonté, Il ne sacrifia jamais en rien ce qui appartenait à Dieu. « Gloire à Dieu dans les lieux très-hauts », voilà ce que les armées célestes publièrent à sa naissance en même temps que cet autre message : « et sur la terre paix et bon plaisir dans les hommes ». C'est en harmonie avec cela que, durant le cours de son ministère, le Seigneur Jésus fut scrupuleusement jaloux de la gloire de Dieu d'un côté, et de l'autre plein d'empressement à servir les besoins du pécheur, et à répandre sur lui la bénédiction. L'écho de ces paroles, *Gloire à Dieu* et *Paix sur la terre*, fut entendu en toute occasion, j'ose l'affirmer. Le cas de la Syro-Phénicienne déjà mentionné en est un frappant exemple. Jusqu'à ce qu'elle eut pris une place en rapport avec les conseils et les dispensations de Dieu, Il ne put rien faire pour elle ; après cela, Il fit tout.

Ce sont là assurément des gloires dans le ministère du Seigneur Jésus dans les relations de ce ministère avec Dieu.

Considérons maintenant ce qui est en rapport avec *Satan.* Tout premièrement, et cela avec raison et au temps convenable, le Seigneur le rencontre comme un *tentateur.* Dans le désert, Satan chercha à l'imprégner de cette corruption morale qu'il était parvenu à implanter en Adam et dans toute la race humaine ; la victoire que le Seigneur Jésus remporta sur le tentateur était la juste et convenable introduction à toutes ses œuvres et à toutes ses opérations vis-à-vis de lui ; aussi est-ce le Saint Esprit qui le conduisit dans cette lutte, comme nous le lisons en Matthieu 4:1 « Alors Jésus fut emmené par l'Esprit au désert pour être tenté par le diable ». Avant que le Fils de Dieu pût entrer dans la maison de l'homme fort et piller ses biens, il fallait qu'Il le liât (Matt. 12:29). Avant de reprendre les œuvres des ténèbres, il fallait qu'Il montrât qu'Il n'avait rien de commun avec elles (Éph. 5:11). Il fallait qu'Il résistât à l'ennemi et le tint dehors, avant de pouvoir pénétrer dans son royaume et y détruire ses œuvres.

Jésus réduisit donc Satan au silence. Il le lia, et Satan dut se retirer comme un tentateur complètement vaincu. Il ne put rien trouver de lui dans le Seigneur Jésus ; il fit plutôt l'expérience que tout ce qui s'y trouvait était de Dieu. Christ sut tenir dehors tout ce que, dans une tentation semblable, Adam avait laissé entrer ; et, ayant ainsi maintenu la chose pure, Il possède un titre moral parfait pour réprimer l'impure.

L'accusateur avait pu dire d'un autre, « peau pour peau » et il avait pu ajouter encore beaucoup de choses à la charge de la nature humaine corrompue, mais il ne pouvait rien faire comme accusateur de Jésus devant le trône de Dieu. Il était réduit au silence.

C'est ainsi que ses rapports avec Satan commencent ; et là-dessus Il entre dans sa maison, et pille ses biens. Le monde est précisément cette maison, et c'est là que nous voyons le Seigneur, dans son ministère, donner plus d'un coup à ce qui manifestait la force de l'ennemi. Chaque guérison des aveugles, des sourds, des lépreux et une foule d'autres choses faisaient cela. C était le pillage des biens de l'homme fort dans sa propre maison ; l'ayant premièrement lié, Il pilla maintenant ses biens. À la fin, Il semble lui céder comme à celui qui avait le pouvoir de la mort. Le Calvaire était l'heure de la puissance des ténèbres, et Satan y apporta toutes ses ressources, y déploya toute sa subtilité, mais en vain : il est complètement renversé, son captif était son vainqueur. « Par la mort, Il rendit impuissant celui qui avait la puissance de la mort ». Il a aboli le péché par le sacrifice de lui-même. La tête du serpent a été écrasée, comme quelqu'un l'a dit ailleurs, afin que la mort fût sans force et non pas l'homme.

C'est ainsi que Jésus, le Fils de Dieu, a *écrasé* Satan après l'avoir d'abord *lié et pillé.* Mais il est une autre gloire morale que nous voyons briller dans le côté du ministère de Christ qui est en rapport avec Satan. Voici ce que je veux dire : *Il ne permet jamais que Satan lui rende témoignage.* Le témoignage peut être vrai, honorable et flatteur, comme nous dirions, conçu en de bonnes et belles paroles telles que celles-ci : « Je sais qui tu es : le saint de Dieu » ; mais Jésus n'en veut pas, car son ministère était aussi *pur* qu'il était plein de grâce. Il ne voulait pas être aidé dans son ministère par ce qu'Il venait détruire. Il ne pouvait pas avoir plus de communion avec les ténèbres dans son service que dans sa nature. Il ne pouvait agir sur le principe de l'utilité ; aussi pour toute réponse à son témoignage, Satan reçoit-il une réprimande sévère et l'ordre positif de garder le silence[8].

Quant aux gloires morales du ministère du Seigneur Jésus dans ses relations avec *l'homme,* elles sont pleines d'excellence et de beauté.

Constamment, Il *soulageait* et *secourait* l'homme dans toute la variété de sa misère ; mais Il ne manquait pas, non plus, de lui découvrir son état, de lui montrer que sa nature était complètement éloignée de Dieu, en révolte, et dans l'apostasie. Mais il y a plus ; Il exerçait son cœur et sa conscience. C'est une chose bien digne de considération, quoique souvent passée inaperçue. Dans ses enseignements, Il exerçait chacun quelles que fussent les relations qu'on occupât vis-à-vis de Lui – les disciples, la multitude, les affligés qui venaient chercher auprès de Lui du soulagement, les amis ou les ennemis. Quant aux disciples, Il les plaçait constamment dans des exercices de cœur et de conscience tandis qu'Il cheminait avec eux ou qu'Il les instruisait ; c'est là un fait si commun qu'il est à peine nécessaire de le signaler. Il agissait de même avec les foules qui Le suivaient. « Écoutez et comprenez », leur dit-Il, exerçant ainsi leurs esprits tout en les enseignant.

À quelques-uns qui Lui apportaient leurs douleurs, Il disait : Croyez-vous que je puisse faire cela ? ou d'autres paroles semblables La Syro-Phénicienne est un témoin frappant de la manière dont Il exerçait cette classe de personnes.

En s'adressant à l'amical Simon, en Luc 7, après lui avoir raconté l'histoire de l'homme qui avait deux débiteurs : « Dis donc », lui demanda-t-Il, « lequel des deux l'aimera le plus ? »

Les Pharisiens, ses adversaires infatigables, furent constamment mis en exercice par Lui. Une voix puissante s'élève de là en témoignage de ce qu'Il est. Elle nous dit qu'il ne prononce pas contre eux un jugement précipité, mais qu'Il cherche à les amener à la repentance : et de même en appelant les disciples à l'exercice du cœur, Il nous dit que nous ne profitons de ses leçons que dans la mesure où nos entendements, nos cœurs ou nos consciences sont mis en activité. Ce travail chez ceux qu'Il conduisait ou qu'Il enseignait est sûrement aussi une des gloires morales qui signalèrent son ministère. Mais il y a plus : dans son ministère vis-à-vis de l'homme nous Le voyons fréquemment *reprendre,* chose bien nécessaire au milieu de la famille humaine ; mais sa manière seule de le faire brille d'une excellence qui excite justement notre admiration. Lorsqu'Il censure les Pharisiens que *la mondanité* avait soulevés contre Lui, Il se sert d'un langage très solennel : « Celui qui n'est pas avec moi est contre moi », dit-Il. Mais en parlant de ceux qui Le reconnaissaient et qui avaient vraiment pour Lui de l'affection, mais dont la force, la foi et la lumière avaient besoin d'être encouragées de manière à entrer pleinement dans la jouissance de sa compagnie, le Seigneur Jésus emploie d'autres mots : « Qui n'est pas contre nous est pour nous ».

Nous Le retrouvons dans ce même caractère en Matthieu 20 dans le cas des dix et des deux frères. Comme Il tempère sa répréhension à cause du bien qu'il y avait chez ceux auxquels Il l'adresse ! Et en cela Il se place entièrement à part de ses disciples trop échauffés qui auraient voulu que les deux frères ne fussent nullement épargnés. Il envisage patiemment et avec calme toute la scène et sépare la chose précieuse de ce qu'il y avait en elle de méprisable

Ailleurs, Il reprend Jean de ce qu'il avait voulu empêcher tous ceux qui ne marchaient pas avec eux de chasser les démons en son nom. Mais dès ce moment-là, l'esprit de Jean avait déjà été sous la discipline. À la lumière des paroles que le Seigneur venait de prononcer, il avait découvert la faute qu'il avait commise et il la signale lui-même bien que le Seigneur n'y eût pas fait allusion. Mais les choses étant ainsi, Jean ayant déjà le sentiment du tort qu'il avait eu et l'ayant confessé sans détour, le Soigneur agit à son égard avec la plus grande douceur. (Voyez Luc 9:46-50).

Il en est de même quant à Jean-Baptiste : Le Seigneur le reprend avec la plus grande considération. Il était alors en prison, et combien ce fait devait avoir de poids dans l'estimation du Seigneur à ce moment-là ! Toutefois il méritait un reproche pour avoir envoyé un pareil message à son Seigneur. Seulement, remarquez la tendre délicatesse de ce reproche. Jésus fait rapporter à Jean une parole que Jean seul peut apprécier : « *Bienheureux* est quiconque n'aura pas été scandalisé en moi ». Les disciples mêmes de Jean, qui étaient chargés du message auprès de leur maître, n'y pouvaient rien comprendre. Jésus voulait que Jean se connût ou se jugeât ; mais Il ne voulait pas que ses disciples ni le monde pussent le juger.

---

[8] Dans les évangiles, le ministère du Seigneur vis-à-vis de Satan ne va pas plus loin que ce que nous avons vu. Il le lie, le pille et l'écrase ; mais dans l'Apocalypse nous suivons le Seigneur dans des rapports nouveaux avec le même adversaire. Nous le voyons précipiter le dragon du ciel, puis, au temps convenable, le jeter dans l'abîme et en dernier lieu le précipiter pour jamais dans l'étang de feu et de soufre (Apoc. 12 ; 20). Nous suivons ainsi la trace de ses victoires, depuis la tentation jusqu'au lac de feu.

Et ailleurs, les reproches adressés aux deux disciples d'Émmaüs et à Thomas, après la résurrection, ont bien chacun leur valeur et leur excellence. Pierre aussi est censuré au chapitre 16 de Matthieu et encore dans le 17, mais dans chaque occasion d'une manière toute différente.

Mais toute cette variété est pleine de beauté morale ; et nous avons bien lieu de dire que, soit que sa manière de reprendre fût péremptoire ou douce, qu'elle fût vive ou pleine d'égards, que le reproche sur ses lèvres fût tellement adouci qu'il paraissait à peine un reproche, ou tellement accentué qu'il semblait de la répulsion et du dégoût, si nous tenons compte des circonstances, nous pouvons reconnaître, dis-je, que cette variété n'est qu'une perfection variée infinie. Tous ses reproches furent incontestablement *comme les bagues d'or* ou *comme des joyaux de fin or,* bien qu'ils ne fussent pas toujours suspendus à *des oreilles attentives* (Prov. 25:12). « Que le juste me frappe, ce me sera une faveur ; et qu'il me réprimande, ce me sera un baume excellent ; il ne blessera point ma tête » (Psaume 141:5). Sûrement le Seigneur donnera a ses disciples l'occasion de vérifier cela.

Conclusion

Je viens de retracer quelques-uns des traits de la gloire morale du Seigneur Jésus Christ. Il représentait, avons-nous dit, l'homme vis-à-vis de Dieu, l'homme tel qu'il aurait du être, de sorte que Dieu se reposait en lui.

Cette perfection morale de l'homme Christ Jésus et son acceptation par Dieu, sont typifiées dans l'offrande du gâteau de fleur de farine qui devait être cuit au four ou à la poêle avec son huile et son encens (Lév. 2).

Lorsque le Seigneur Jésus était ici-bas et présentait l'homme à Dieu, Dieu donnait des témoignages continuels de son bon plaisir. Il croissait devant Lui dans la nature humaine, comme aussi dans le développement de toutes les vertus humaines. Jamais il n'eut besoin, pour un seul instant, d'autre chose pour se recommander que ce qu'Il était Lui-même. Dans sa personne et dans ses voies l'homme fut moralement glorifié, de sorte qu'à la fin de son pèlerinage Il put s'en aller *directement* à Dieu, comme jadis la poignée des premiers fruits était prise telle quelle du champ et apportée immédiatement et sans préparation en la présence de Dieu pour y être agréée. (Lév. 23:10). Le titre qu'avait Jésus à la gloire était un titre *moral ;* Il avait un droit moral d'être glorifié ; son titre était en Lui-même, Jean 13:31-32 est l'exposition bénie de cette vérité à sa vraie place. « Maintenant, le Fils de l'Homme est glorifié », dit le Seigneur aussitôt que Judas eut quitté la table, car cette action était le précurseur certain de la prise de Jésus par les Juifs et puis de sa mort par la main des Gentils. Et comme la croix devait être l'achèvement et le perfectionnement de la *gloire morale en Lui,* Il prononce à cette heure-là ces mots : « Maintenant le Fils de l'Homme est glorifié », puis Il ajoute : « Et Dieu est glorifié en lui ».

Dieu était alors aussi parfaitement glorifié que l'était le Fils de l'Homme, bien que ce fût d'une tout autre gloire. Le Fils de l'Homme était alors glorifié par l'achèvement de la beauté morale qui avait resplendi en Lui durant tout le cours de sa vie. Rien n'y manquait dans ce moment, comme rien, non plus, depuis le commencement ne s'y était mélangé, qui fût indigne d'elle. L'heure était maintenant venue où elle allait briller du dernier rayon qui devait lui donner tout son éclat. Mais Dieu aussi était glorifié, parce que tout ce qu'Il était avait été maintenu ou manifesté. Ses droits étaient maintenus, sa bonté était manifestée. La grâce et la vérité, la justice et la paix étaient également satisfaites. La vérité, la sainteté, la bonté et la majesté de Dieu, ainsi que ses autres perfections, furent alors exaltées et mises en lumière, comme cela n'eût jamais pu être fait ailleurs. La croix comme quelqu'un l'a dit, est la merveille morale de l'univers.

Mais le Seigneur ajoute encore ceci : « Si Dieu est glorifié en lui, Dieu aussi le glorifiera en lui-même ; et incontinent il le glorifiera ». C'est là l'aveu de son propre titre à la gloire personnelle. Il avait rendu accomplie la gloire *morale* par sa vie et sa mort ; il avait aussi soutenu la gloire de Dieu, comme nous l'avons vu, et maintenant il est temps, si nous pouvons ainsi parler, qu'Il introduise le sujet de sa gloire *personnelle* propre. Il le fit lorsqu'Il prit sa place dans le ciel, à la droite de la majesté divine, en compagnie de Dieu Lui-même, et cela « incontinent ».

L'œuvre de Dieu comme Créateur avait été bientôt gâtée par la main de l'homme. L'Homme s'était ruiné de sorte qu'il est écrit que *l'Éternel se repentit d'avoir fait l'homme* (Gen. 6). Changement terrible survenu dans la pensée divine depuis le jour où Dieu vit tout ce qu'Il avait fait, et voilà, c'était très bon ! (Gen. 1). Mais en Jésus, le bon plaisir divin en l'homme était rétabli.

Chose bénie et d'autant plus acceptable que la repentance avait précédé ! C'était plus qu'une première jouissance ; c'était une restauration après une perte et un désappointement, et cela d'une manière qui surpassait de beaucoup la précédente. Et comme le premier homme, en conséquence de son péché, avait été mis *hors* de la création, puis-je dire, ce second homme (étant le « Seigneur venu du ciel ») a été assis *à la tête* de la création, à la droite de la majesté dans les lieux hauts en conséquence de ce qu'Il a glorifié Dieu. Jésus est au ciel comme un homme glorifié, parce que sur la terre Dieu a été glorifié par Lui dans l'obéissance de sa vie et de sa mort. Il est là dans d'autres caractères aussi, nous le savons. Il y est comme un Vainqueur, comme un Souverain Sacrificateur dans le tabernacle que Dieu a bâti, comme notre Précurseur, comme le Purificateur de nos péchés et comme Quelqu'un qui attend ; mais Il est aussi glorifié dans les plus hauts cieux ; parce qu'en Lui Dieu a été glorifié sur la terre en bas.

La vie et la gloire lui appartenaient par droit personnel et par titre moral. Nous aimons à nous arrêter sur une vérité pareille et à la répéter mainte et mainte fois. Jamais Il ne perdit le Jardin d'Éden. Il est vrai que c'est hors du Jardin qu'Il eut à marcher tous les jours de sa vie, au milieu des épines et des chardons, des douleurs et des pri-

vations d'un monde ruiné : mais Il le fit en grâce. Il prit sur lui une telle condition ; mais il n'y avait pas été réduit. Il n'était pas, comme Adam et comme nous, placé en deçà du chérubin et séparé de l'arbre de vie et du jardin d'Éden par une épée flamboyante. Son histoire nous dit tout autre chose : les anges, au lieu de lui défendre l'entrée du paradis, viennent le servir après sa tentation, car Il se tint debout où Adam faillit et tomba. C'est pourquoi, comme homme, car Il a réellement et simplement été un homme, Il fut l'homme distingué. Dieu fut glorifié en Lui : partout ailleurs Il avait été déshonoré et frustré.

Dans un sens, cette perfection du Fils de l'Homme, cette perfection morale, est toute pour nous. Elle prête sa saveur au sang qui a fait propitiation pour nos péchés. C'était la nuée du parfum qui montait avec le sang jusque dans la présence de Dieu au jour des expiations (Lév. 16).

Mais, dans un autre sens, cette perfection est trop pour nous : elle est élevée : nous ne pouvons y atteindre. Elle accable notre moral si nous ne nous en souvenons qu'en rapport avec ce que nous sommes *nous-mêmes* ; tandis qu'elle nous remplit d'admiration si nous la regardons comme nous parlant de ce *qu'Il* est. Lorsque, dans le passé la gloire judiciaire était révélée, elle était trouvée accablante. Les plus privilégiés des enfants des hommes ne pouvaient la soutenir, comme nous le voyons par Ésaïe, Ézéchiel et Daniel. Pierre et Jean firent la même expérience. Et lorsque cette gloire morale nous découvre à nous-mêmes, nous aussi nous en sommes accablés.

Cependant la foi y est à son aise. Le dieu de ce siècle veut bien aveugler notre esprit pour que nous ne la comprenions pas et n'en jouissions pas ; mais la foi l'accueille avec bonheur. Voilà quelle est son histoire au milieu des hommes ici-bas. En sa présence, les Pharisiens et les Sadducéens demandent quelques signes du ciel. La mère du Seigneur, par vanité, ne la comprend pas et ses frères non plus, à cause de leur mondanité (Jean 2:7). Les disciples eux-mêmes sont constamment repris par elle. L'huile d'olive vierge destinée à cette lumière était trop pure pour qui que ce fut ; mais elle brûlait continuellement dans le sanctuaire ou « devant le Seigneur ». La synagogue de Nazareth nous fait savoir d'une manière frappante combien peu l'homme était préparé pour la recevoir. Il acceptait les paroles pleines de grâce qui sortaient de la bouche du Seigneur, il en sentait la puissance ; mais bientôt se laissant emporter par le courant de la corruption naturelle, tous les cœurs résistent à cette impression et la surmontent. L'humble témoin de Dieu est bientôt reconnu au milieu d'un monde orgueilleux et révolté, et il ne peut lui convenir. Que « le fils de Joseph » prononce des paroles pleines de grâce et de sagesse, peu importe ; il ne saurait être reçu, c'est le fils d'un charpentier (Luc 4). C'est remarquable ! Oui, c'est un témoignage frappant de la corruption profonde et invétérée. L'homme naturel a son amabilité, son goût, ses vertus, sa sensibilité, comme cette scène de Nazareth contenue en Luc 4 peut nous le dire. Les paroles pleines de grâce de Jésus excitent pour un instant quelques bons sentiments, mais qu'étaient-ils et que devinrent-ils lorsque Dieu les mit à l'épreuve ? Ah ! bien-aimés, nous pouvons dire en vue de tout ceci, et malgré notre amabilité, notre honorabilité, nos émotions, etc, qu'en nous, c'est-à-dire en notre chair, il *n'habite aucun bien.*

Mais, de nouveau je le répété, la foi est à son aise avec Jésus ; elle se sent chez elle. Pouvons-nous, je le demande, le traiter avec crainte ou appréhension ? Pouvons-nous douter de Lui ? Aurions-nous pu nous tenir à distance de Celui qui était assis avec la femme au puits de Sichar ? Le fit-elle, elle-même ? Assurément, bien-aimés, nous rechercherions l'intimité avec Lui. Les disciples qui le suivaient durent apprendre des leçons nombreuses et réitérées, et nous savons aussi quelque chose de cela. Ils durent faire de nouveau sa connaissance, au lieu de jouir de Lui comme de quelqu'un déjà connu. Ils durent s'écrier en Matthieu 14, « Vraiment, tu es le Fils de Dieu ». C'était là faire de nouveau la découverte de ce qu'Il était. Il en est de même en Marc 4 ; leur foi eût-elle été simple, ils eussent dormi dans la nacelle avec Lui ! Mais quelle scène honteuse pour eux et glorieuse pour Lui ! Ils s'adressent à Lui avec aigreur et reproche comme s'Il était indifférent au danger qui les menaçait « Maître, ne te mets-tu pas en peine que nous périssions ? » Il se réveille au son de leur voix et écarte le danger, et puis il les reprend, non pas au sujet de la peine que leurs paroles dures lui avaient causée, mais tout simplement sur leur manque de foi.

Combien tout cela était parfait ! Oui, combien tout en Lui l'était, et chaque chose à sa place – les vertus humaines, les fruits de l'onction qu'il avait reçue, et ses gloires divines. Les deux natures dans l'unité de sa personne ne se confondent pas ; mais l'éclat de la nature divine est voilé, et l'infériorité de la nature humaine est élevée. Il n'y a rien de semblable, rien ne pouvait l'être, dans la création tout entière. Et cependant ce qui était humain était humain, et ce qui était divin était divin. Jésus dormit dans la nacelle : Il était homme. Jésus apaisa les vents et les vagues : Il était Dieu.

Il faut que cette gloire morale resplendisse. D'autres gloires peuvent faire place à celle-ci, jusqu'à ce qu'elle soit accomplie. Les Grecs qui étaient montés à Jérusalem pour adorer pendant la fête s'enquièrent de Jésus, désirant le voir. N'est-ce pas une anticipation du royaume ou de la gloire royale du Messie ? C'est une préfiguration de ce jour où les nations monteront à la cité des Juifs pour garder la fête, et où, comme Roi en Sion, Jésus sera le Seigneur de tous et le Dieu de toute la terre.

Mais il y avait un secret plus profond que tout cela, un secret qui réclamait une connaissance plus intime des pensées de Dieu que celle de l'attente du royaume. Les Pharisiens manquaient de cette connaissance lorsque, en Luc 17, ils demandèrent au Seigneur quand viendrait le royaume. Il eut à leur parler d'un autre royaume dont ils n'avaient aucune idée, d'un *royaume intérieur,* actuel, qui devait être saisi et connu avant que la manifestation glorieuse du royaume put être accordée. Les disciples en manquaient aussi en Actes 1, lorsqu'ils demandèrent au Seigneur si c'était en ce temps-là qu'il rétablirait le royaume d'Israël, et il eut aussi à leur parler d'une autre

chose avant que put avoir lieu le rétablissement du royaume ; savoir : qu'ils devaient recevoir le Saint Esprit, afin de pouvoir lui rendre témoignage, à Lui, dans le monde entier.

Il en est de même ici, dans le chapitre 12 de Jean. Le Seigneur nous fait savoir que la *gloire morale* doit précéder le royaume. Sûrement, Il resplendira prochainement dans la gloire du trône, et les Gentils viendront alors à Sion pour voir le Roi dans sa beauté ; mais avant ce temps la gloire morale doit être déployée dans sa plénitude et sa pureté. Et c'est ce qui occupe son esprit lorsque les Gentils s'informent de Lui. « L'heure est venue pour que le Fils de l'homme soit glorifié ». C'était là sa gloire morale, comme nous l'avons dit précédemment, en Jean 12:31, 32. Elle avait resplendi à travers son sentier depuis sa naissance ; sa mort devait en être l'achèvement : aussi le moment était-il venu où elle allait briller de ses derniers rayons et recevoir ainsi sa plénitude et sa perfection. C'est ainsi que le Seigneur introduit dans cette circonstance, comme nous l'avons vu aussi en Luc 17 et en Actes 1, la vérité additionnelle, si je puis m'exprimer ainsi, qui réclame une connaissance toute particulière des voies de Dieu. La gloire morale doit être pleinement déployée avant que le Messie puisse apparaître dans sa gloire royale pour être vu des bouts de la terre. Elle est pourtant à Lui et à Lui seul. Combien nos cœurs sont infiniment éloignés d'avoir une autre pensée ! Lorsque les cieux s'ouvrirent en Actes 10, la nappe fut vue descendant avant que Pierre reçut le commandement de prendre part à ce qu'elle contenait, et avant qu'elle fût retirée ou cachée de nouveau dans le ciel. Ce qu'elle renfermait devait être purifié et sanctifié. Mais lorsque le ciel fut ouvert en Matthieu 3, Jésus n'eut pas besoin d'être enlevé au ciel pour y être approuvé ; des voix et des visions firent aussitôt connaître qui Il était : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai trouvé mon plaisir ».

Et quand les cieux s'ouvrirent de nouveau, comme en Matthieu 27, c'est-à-dire, lorsque le voile du temple se déchira en deux, tout était accompli ; plus rien ne manquait, l'œuvre de Jésus était scellée et reconnue pour ce qu'elle était. Un ciel ouvert au commencement proclamait la pleine acceptation de sa *personne* – un ciel ouvert à la fin proclamait la pleine acceptation de son *œuvre.*

Et maintenant je termine ; mais je désire le faire en vous disant encore qu'il est béni et heureux, aussi bien qu'important pour notre adoration, de retracer les différents caractères des voies et du ministère du Seigneur sur la terre comme j'ai cherché à le faire dans une certaine mesure dans ces pages, car tout ce qu'Il a dit et fait, tout son service aussi bien dans le fonds que dans la forme, est un témoignage de ce qu'Il a été et est encore, c'est-à-dire la manifestation vis-à-vis de nous de ce qu'est Dieu. Et c'est ainsi que nous arrivons jusqu'à Dieu, l'Être béni, à travers le sentier que nous avons du Seigneur Jésus dans les pages des évangiles. Chaque empreinte de ses pas a de l'importance et de la valeur pour nous. Tout ce qu'Il a dit et fait était une expression vraie et fidèle de Lui-même, aussi bien qu'une expression vraie et fidèle de Dieu. Et si nous pouvons comprendre le caractère de son ministère, ou lire la gloire morale qui se rattache à chaque instant, à chaque détail de son service ici-bas, de manière à apprendre ce qu'Il est, et par là ce que Dieu est, nous arrivons à Dieu, dans une connaissance certaine et sans voile de lui-même par les traces et l'activité ordinaires de la vie de ce Divin Fils de l'homme.

L'Écho du témoignage, vol.7, p.176-260 [174-258]

4 – Ressemblance et image

Je ne sache pas que je vous eusse importuné d'aucunes remarques sur les expressions « ressemblance » et « image », quoiqu'elles aient évidemment de l'importance, si, en étudiant les Écritures à leur sujet, je n'avais pas vu s'élargir devant moi d'une manière précieuse pour ma propre âme le champ de la vérité. Je serai cependant très bref, n'ayant pour but que de signaler dans l'Écriture une matière aux recherches de vos lecteurs.

Je passe sous silence plusieurs termes traduits par image et ressemblance, comme « *temuna »,* qui est plutôt la brillante révélation de Dieu, pendant qu'Il est Lui-même invisible[9], ou la tentative faite pour la reproduire ; « *tavnith », « pesel », « semel »* ou d'autres encore qui parlent d'images, de statues, etc, pour ne m'occuper que de ceux qui sont employés à l'égard de l'homme, « *d'mooth »,* ressemblance, et « *tzelem »* image. Je nie complètement qu'ils impliquent l'idée de justice et de vraie sainteté ; ceci est positivement déclaré être la nouvelle création, et n'appartient en aucune façon à la vieille. Christ et Adam ne sont nullement la même chose. La justice et la sainteté supposent la connaissance du bien et du mal, laquelle Adam ne possédait pas avant la chute ainsi que cela ressort de l'Écriture de la manière la plus certaine. Ce point n'est pas sans importance quant à ce que notre rédemption implique. Est-elle une restauration de l'homme, dans l'état du premier Adam, ou une introduction dans l'état du second ? Incontestablement elle est cette dernière chose. Tel qu'est celui qui est poussière, tels aussi sont ceux qui sont poussière, et tel le céleste, tels aussi les célestes : et comme nous avons porté l'image de celui qui est poussière, nous porterons aussi l'image du céleste ; rendus conformes à l'image du Fils de Dieu afin qu'Il soit le premier-né entre plusieurs frères : précieux privilège ! Ce n'est pas de retour à l'image du premier Adam, ni de perte de la connaissance du bien et du mal, qu'il s'agit ; mais de conformité, en tant que participants de la nature divine, à ce qui est au-dessus du mal en vertu de la sainteté, la chair ici-bas restant la même. Il vous faut à la fois exalter Adam plus que ne le fait l'Écriture, et rabaisser Christ, pour ne voir dans notre conformité au dernier qu'un retour au premier. Et c'est bien, hélas ! ce qu'a fait l'Église professante. Ceci n'était donc pas ce qui constituait la ressemblance et l'image de Dieu en Adam. Mais qu'était-ce donc ? Je rejette l'Anthropomorphisme, c'est-à-dire l'idée que ce fût par la forme de son corps qu'Adam ressemblait à Dieu et était son image. Cette idée

[9] En conséquence, chercher la véritable force de Psaume 17:15

rabaisse Dieu, et même la position d'Adam, et n'est que confusion pure, tout en étant une erreur bien ancienne ; quoiqu'il soit vrai toutefois que, *comme incarné* et anticipant des manifestations, Dieu a pris cette forme. C'est là un mystère béni, mais il réfute complètement l'idée de toute ressemblance corporelle d'Adam avec Dieu ; car c'est l'incarnation – et la création d'Adam n'était point cela, bien que, sans doute elle fût en vue de cela. Qu'étaient-ce donc que cette ressemblance et cette image, et qu'elle différence existait-il entre elles. Nous sommes renouvelés en connaissance selon l'image a Celui qui nous a créés. Cela même démontre que ce n'était pas ce qui se trouvait en Adam. Ce qui nous est présenté là (Col. 3:10) c'est le Ο νεος, le nouvel homme, l'homme entièrement nouveau, qui l'est. Et c'est καινος ανθρωπος une nouvelle espèce d'homme.

Le mot ressemblance a pour chacun de nous un sens fort simple. Il signifie être semblable. Celui d'image est quelque peu différent. Une image *représente,* qu'elle soit semblable ou différente. L'image de Jupiter le présente aux hommes. L'une a les mêmes traits, les mêmes attributs que l'autre. Or Adam était semblable à Dieu, et il était son image. Il était absolument pur de tout mal. Il ne se trouvait, ni ne pouvait se trouver en lui aucun péché, aucun mal quelconque. C'était là un point essentiel dans la ressemblance avec Dieu, quoique ce ne fut pas la sainteté ; en un sens c'était quelque chose de plus important de plus intrinsèque. La sainteté est quelque chose de relatif ; elle suppose le mal, en étant au-dessus de lui et le haïssant. L'absence du mal est dans la nature même de l'être. Dieu *est* lumière, pur, et manifestant toute chose ; mais il est saint, et non pas sainteté. Il ne saurait être ce qui est relatif ; et son *existence,* sa nature, ne supposa pas non plus le mal, comme la sainteté le suppose. Sa nature est le bien, la pureté absolue ; quoique ce soit là un terme imparfait et relatif ; mais je serai compris. Adam était très bon ; il n'y avait pas de mal, pas de péché en lui. Mais il y avait plus que cela. Il fut établi comme centre dans la sphère dans laquelle il était placé, et c'est lui que tous les êtres appartenant à cette sphère devaient aimer et révérer. Aucun ange ne fut jamais fait centre d'une sphère quelconque. L'homme fut placé dans cette position, et fut un centre aimable, attrayant et bon ; n'ayant assurément (si seulement il était demeuré tel !) que des sentiments d'amour et de bonté pour tout ce qui l'environnait ; le centre en un mot de toute cette sphère de bien créé. Je parle ici d'un caractère qui pouvait être cela ; car sa position comme tel, de fait, tenait plutôt à ce qu'il était l'image de Dieu. Je n'ai pas besoin de dire combien tout ceci sera accompli glorieusement en Christ dans la création tout entière. Il est la vraie image du Dieu invisible. Adam était son image ; mais ce qui le rendait propre à l'être, c'était sa ressemblance avec Dieu – de n'avoir rien à faire avec le mal, car il n'avait rien à faire avec le mal en effet ; et il n'aurait jamais eu rien à faire avec lui, s'il ne fût pas tombé : entièrement pur, pas de mal d'aucune sorte en lui, et bon ; centre heureux et béni de félicité, abaissant son regard sur tous, et fait pour que tous élevassent le leur vers lui. Si Ève fut aussi créée, elle le fut pour être devant lui *(Kenegdo).* Mais ceci se rapproche de l'idée impliquée dans l'image, et la ressemblance et l'image se pénètrent en effet l'une l'autre. Adam occupait sa position de la part de Dieu, et afin de le représenter sur la terre. Il était son représentant à l'égard de tout ce qui était autour de lui et au-dessous de lui. S'il n'eût pas été là de la part de Dieu, pour Dieu, et semblable à Dieu, il n'eût pas été propre à être son image sur la terre. Mais il l'était, et Christ le sera dans le sens le plus élevé et d'une manière infinie dans la création tout entière.

Telle est la signification, ainsi que nous le trouverons partout, je crois, des termes ressemblance et image. Le premier point que Dieu eut dans sa pensée fut de faire l'homme à son image. (Gen. 1:26) ; et c'est en conséquence sur ce trait là qu'il est insisté dans le verset 27. Il le fit, pour être semblable à Lui, pour Le représenter à l'esprit des autres créatures, devant les autres créatures ; mais ce fut aussi en le faisant semblable à Lui… Ce n'était point comme il en est d'une statue de marbre faite simplement pour rappeler celui qu'elle représente, mais qui ne lui est point semblable : l'homme devait être devant les autres êtres comme l'image de Dieu, Lui étant réellement semblable. Aussi lui fut-il donné domination sur la création dans laquelle il se trouvait ; et c'est par suite de cela qu'en Genèse 9, l'énormité du crime qu'il y a à le mettre à mort est rattachée, non pas à la circonstance qu'il était semblable à Dieu, car désormais certes il ne lui était point semblable, mais au fait que Dieu l'avait placé dans cette position. Si je mutile la statue du roi, il ne s'agit pas de savoir si elle lui ressemble, mais si j'ai mutilé son image. En Jacques 3, au contraire, nous bénissons Dieu et maudissons ce qui a été fait à sa ressemblance – quel sens cela a-t-il ? Sûrement ce n'est pas le mal survenu que nous maudissons ; mais nous maudissons ce qui fut fait primitivement à la ressemblance de Dieu. D'un autre côté, nous lisons en 1 Corinthiens 11:7 : « Car un homme ne doit pas se couvrir la tête, étant l'image et la gloire de Dieu » – tient ainsi sa place et sa dignité là où il se trouve ; – « mais la femme est la gloire de l'homme ». Puis Adam engendre un fils à sa propre ressemblance. Hélas ! oui ; semblable a lui ; ayant sur lui les signes de ce qu'il était ; non pas, assurément, semblable aux brutes qui périssent, mais tombé et pécheur ; et aussi selon son image, tenant dans le monde la place publique qu'il occupait lui-même, chef du monde sans doute, mais chef tombé. L'image tend à nous faire supposer que celui dont elle est l'image est semblable à elle, voir Actes 17:29 ; Psaume 50:21. La ressemblance est là simplement ce que le mot signifie ; l'image exprime la représentation, à sa propre gloire à elle devant les autres, de Celui dont nous sommes l'image. Maintenant, si nous ouvrons l'Épître aux Éphésiens et l'Épître aux Colossiens nous trouverons que dans l'une Dieu tient une place que Christ tient dans l'autre, et que la première s'occupe de notre ressemblance avec Dieu, et la dernière de l'image de Dieu laquelle Christ est parfaitement.

Remarquez ici qu'il n'est jamais dit de Christ qu'il est semblable à Dieu, ou la ressemblance de Dieu, par la raison qu'Il est Dieu ; tandis qu'il est dit être l'image de Dieu, car il le représente et le glorifie et que Dieu sera pleinement manifesté en lui dans la gloire milléniale. Ainsi, dans l'Épître aux Éphésiens, nous devons être saints et irréprochables devant Lui en amour. C'est là sa ressemblance, et c'est devant lui et non en vue de notre manifestation. Nous devons être imitateurs de Dieu comme de bien-aimés enfants, et marcher dans l'amour comme aussi le Christ nous a aimés et s'est donné lui-même pour nous comme offrande et sacrifice à Dieu en odeur de bonne

senteur. De cette manière Dieu est tout ; et nous sommes en Christ, homme ressuscité des morts par Dieu. Et s'Il est en nous, c'est afin que nous soyons remplis jusqu'à toute la plénitude de Dieu. Nous devons pardonner comme Dieu nous a pardonné en Christ. Aussi y a-t-il une différence dans la manière dont l'Épître aux Éphésiens et celle aux Colossiens parlent du nouvel homme et du fait que nous avons dépouillé le vieil homme et revêtu le nouveau[10].

Dans les Éphésiens « la vérité en Jésus » est… « et que vous avez revêtu le nouvel homme, créé selon Dieu en justice et en vraie sainteté ». *L'Esprit de notre entendement* doit être celui qui est entièrement nouveau, celui que nous n'avions pas avant (νεος) et le καινος ανθρωπος revêtu nouveau quant à son espèce et à sa nature. Il est créé selon Dieu, *semblable* à lui en justice et en vraie sainteté, ce que Dieu est comme connaissant le bien et le mal. Tel est le nouvel homme selon que l'Épître aux Éphésiens le caractérise.

Dans les Colossiens, nous avons revêtu le nouvel homme, un nouveau (νεος) que nous n'avions pas avant, nouveau en caractère (καινος) selon l'image de Celui qui nous a créés. Ici Christ est en tous ; et c'est *l'image* et non la ressemblance qui est présentée. Nul doute qu'il est semblable ; toutefois, ce qui est signalé, c'est l'image, ce qui doit représenter et glorifier Dieu ; et comme nous l'avons vu, Christ est tout et en tous. Pareillement il s'agit de se pardonner les uns aux autres, comme Christ vous a pardonné, vous aussi faites de même ; et en conséquence, nous avons dans le chapitre premier Christ l'image du Dieu invisible, ainsi que sa place dans la création, le premier-né de toute créature. Toutefois remarquez avec quel soin sa nature divine et son titre divin sont maintenus. Non seulement Il est le créateur, mais toute la plénitude s'est plu à habiter en Lui ; et, de fait, en Lui, toute la plénitude de la Déité habite corporellement. Dans le premier chapitre des Éphésiens vous avez « saints et irréprochables devant lui en amour », ce qui veut dire ressemblance à Dieu en sa présence.

Je me borne ici à suggérer ces pensées. Que le second homme, le Seigneur (venu) du ciel soit la vraie image de Dieu, c'est ce que l'Écriture enseigne clairement ; mais je pense que le lecteur de ces précieuses épîtres trouvera d'un bout à l'autre cette différence que je signale, concurremment avec une riche mesure d'autres vérités bien importantes dont je ne désire nullement détourner son attention. Bien des passages enseignent notre conformité avec Christ sous ce rapport, et le caractère progressif de notre conformité avec Lui ; voyez par exemple, Romains 8:29 ; 1 Corinthiens 15:48, 49 ; 1 Jean 3:1-3 ; 2 Corinthiens 3:18. Mais cela rend un merveilleux témoignage à ce que le Chrétien est, et doit être ; sa place en Christ.

L'Écho du témoignage, vol.7, p.260-269 [258-267]

5 – Quelques pensées sur la Seconde Épître de Pierre

Dans cette épître, l'apôtre, sous la direction du Saint Esprit, anticipe la corruption morale qui devait couvrir entièrement la chrétienté. Le langage et les figures sont mis largement à contribution pour faire ressortir ce solennel tableau prophétique, et certainement ce que nous pouvons observer aujourd'hui est bien de nature à justifier pleinement les pressentiments de l'Esprit. Car ce que nous savons de corruptions pareilles nous autorise à dire que les expressions ou les figures prises de Balaam, de Sodome, des anges déchus, du chien ou de la truie, ne sont pas trop fortes pour la réalité.

Mais la *souillure* entraîne le *jugement.* Dans un sens divin, selon le compte de Dieu, selon la justice ou la sainteté, ces deux choses vont nécessairement ensemble. Aussi, cette même épître nous présente telle le jugement aussi bien que la corruption morale ; nous le trouvons dans le chapitre 3 qui fait suite naturellement au chapitre 2.

Tels sont les principaux sujets dont l'apôtre traite dans ces chapitres – la corruption morale dans le chapitre 2, le jugement dans le chapitre 3. La gloire, ou la demeure de la justice, est vue seulement à distance ; de sorte que je puis bien rendre de cette manière l'aspect sous lequel se présente notre épître : la souillure morale y occupe le premier plan, les jugements divins en constituent le milieu, et la gloire rayonne faiblement dans le lointain.

Mais cela posé, l'apôtre a un but pratique : il veut, je n'en doute pas, mettre les saints à cette culture de la sainteté, à cet exercice vivant de leurs âmes dans la puissance de la piété, qui les préserveront de cette mauvaise condition qu'il prédit. C'est ce que montre le chapitre 1.

Il leur dit dès les toutes premières lignes, qu'il a été pleinement pourvu à tout en vue de cette fin, de cette culture à laquelle il a à cœur de les mettre.

Il leur dit que la puissance divine leur a donné et assuré tout ce qui regardait non seulement la vie, mais *la piété,* tout ce qui était nécessaire pour elles, et que les promesses très grandes et précieuses, comme elles l'étaient, avaient en elle une vertu *purifiante ;* que par leur moyen les saints participeraient à la nature divine, comme gens qui avaient échappé à la corruption qui est dans le monde par la convoitise. Tout cela il le leur dit dès l'entrée, et nous y voyons tout de suite le but pratique qu'il se proposait en leur écrivant, savoir de faire ressortir les res-

[10] Permettez-moi de corriger ici la nouvelle traduction de ce verset qui, sans être inexacte n'est pas claire. « Selon que la vérité est en Jésus (savoir) que, quant à la conversation précédente, vous avez dépouillé et que vous êtes renouvelés… et que vous avez revêtu le nouvel homme ». Telle qu'elle est imprimée, cela pourrait sembler être présenté comme un devoir à remplir.

sources qu'ils avaient en Dieu, dans sa puissance et ses promesses, non pas pour le salut ou la joie (quoique cela soit vrai, ainsi que nous le savons), mais pour la *piété.*

Les promesses sont envisagées dans leur vertu de purification. C'est, puis-je dire, le *lavage* d'eau par la parole que Pierre a en vue ici et dont il veut parler, comme Paul le fait en un autre endroit (Éph. 5:26).

Après nous avoir ainsi montré comment nous avons en Dieu et dans sa parole nos ressources pour une vie de piété, il nous met à la culture de la piété. Il nous parle de *fertilité* – fertilité qui se manifestera dans la culture et la production de ces grâces et de ces vertus qui donnent aux saints leur vrai caractère, leur caractère intime, ces habitudes, ce tempérament et ces qualités, progrès de l'âme, de l'homme intérieur, qui, nous le savons, sont d'un grand prix devant Dieu.

Il y a de la différence, nous pouvons l'observer, entre le *service* et la *fertilité.* Le service est quelque chose de plus manifeste, la fertilité peut être extrêmement cachée. La main, le pied ou la langue peuvent servir ; et ils doivent le faire. Oints du sang et de l'huile, ils doivent être des instruments dans la main du divin Maître de la maison et être là comme des serviteurs ; mais c'est dans les régions les plus profondes des affections et du cœur, dans les secrets de l'âme, que le labourage des saints, dans la puissance de l'Esprit et de la vérité, doit porter du fruit pour Dieu. C'est là que doivent naître et croître, belles et odorantes, des herbes propres pour celui par la vertu duquel l'âme est cultivée, et qui disent la vertu de cette pluie qui l'a visitée du ciel (Héb. 6:7).

Mais il y a plus. Il est si vrai que Pierre à en vue la piété pratique, qu'il donne non seulement les promesses, comme nous l'avons vu, en rapport avec elle, mais aussi d'autres choses, d'autres objets. C'est ainsi que portant ses regards dans le lointain sur la gloire, il la voit sous ce caractère-ci, comme la *demeure de la justice* (3:13). Ce n'est pas son éclat ou sa joie qu'il anticipe, mais sa pureté. Il appelle la Montagne de la Transfiguration *la sainte Montagne* (1:18). Et cela étant ainsi, le lieu vers lequel les saints se dirigent étant *saint* – étant la demeure de la justice, il leur déclare que s'ils cultivent la piété selon qu'il les y exhorte – si leur labourage se compose de la vertu, de la connaissance, de la tempérance, de la patience, de l'amour, et choses pareilles – alors ils auront une *riche* entrée dans ce royaume. C'est une pensée aussi simple que sûre. Si le lieu où nous devons entrer au terme du voyage est un lieu de pureté, une sainte montagne, la demeure de la justice ; et si, pendant que nous sommes en route, nous chérissons et pratiquons la sainteté, la pureté, la justice, certainement notre entrée sera d'autant plus *aisée* et naturelle, et par conséquent une riche entrée. Il en sera ainsi, parce que nous aurons été déjà (dans l'esprit de nos pensées, ou quant à notre caractère) dans le lieu dont nous approchons. Nous le connaissons déjà dans le sens moral. Il se peut que nous n'ayons pas vu un seul rayon de son éclat ou de sa gloire tout le long de la route qui nous y a menés, mais nous avons été exercés dans sa vertu – nous avons été en harmonie morale avec lui. Nous n'avons pas eu encore sous les yeux *ses scènes* ravissantes, mais nous avons déjà respiré son *atmosphère ;* et cela nous garantit une entrée aisée, naturelle, une riche entrée.

Je puis donc ajouter cette remarque – que comme nous voyons dans les chapitres 2 et 3, la corruption aboutir au jugement, de même au chapitre 1, nous voyons le sentier des saints, de ceux qui marchent dans la puissance pratique de leur sainte vocation, aboutir à une heureuse, riche, entrée dans le royaume éternel.

Oui ; et voici la morale que nous pouvons tirer de cela. Comme le sentier devrait exhaler l'odeur du lieu où il mène ! Sommes-nous en marche vers Celui qui fut rejeté ici-bas ? Comme il convient que nous ne refusions pas d'être rejetés avec Lui. Sommes-nous en marche pour joindre le Vainqueur du monde ? Comme il convient que nous chérissions cette foi qui surmonte le monde. Devons-nous voir bientôt Celui qui nous aima jusqu'à mourir pour nous ? Qu'il est juste que nous cultivions l'amour les uns pour les autres. Et selon les enseignements de cette épître, nos pas se dirigent-ils vers la demeure de la justice ? Comme il nous convient de croître dans la grâce, et d'ajouter à la foi la vertu, et à la vertu la connaissance, et à la connaissance la tempérance, et à la tempérance la patience et le reste. Tel est le langage que nous pouvons nous tenir à nous-mêmes ; mais, si je puis me permettre de parler pour les autres, nous devons dire : « Maigreur sur moi ! Maigreur sur moi ! »

L'Écho du témoignage, vol.7, p.269-273 [267-271]

6 – L'Épître aux Éphésiens

Chapitre 1

Comme introduction à nos méditations sur cette épître, il nous faut considérer un peu les voies de Dieu depuis le commencement, parce qu'il y a dans ses conseils une merveilleuse unité, et que le Volume tout entier met son sceau à cette pensée divine que « De tout temps Dieu connaît toutes ses œuvres ». C'est pourquoi lorsque nous arrivons à une portion de l'Écriture telle que celle-ci, il est bon de s'arrêter et de regarder autour de nous, et de voir sa relation avec celles qui la précèdent. S'il s'agit simplement d'un passage d'une portée morale comme celui-ci, par exemple, « Que celui qui dérobait, ne dérobe plus », je puis le prendre tout seul et en faire usage aussitôt ; mais s'il s'agit d'une partie doctrinale ou prophétique du saint Livre, qui révèle la pensée divine, j'ai à demander comment elle est amenée et ce qui doit venir après elle, parce que nous devons être remplis d'intelligence divine. – « Nous avons la pensée de Christ ».

L'Épître aux Hébreux révèle les cieux et parle de la vocation céleste, vous mettant en compagnie d'Abraham, d'Isaac, et de Jacob ; mais elle ne révèle pas le mystère de l'Église. L'Épître aux Éphésiens révèle le mystère de l'Église, mais ne vous met pas en compagnie d'Abraham, d'Isaac, et de Jacob. Nous avançons et nous sommes appelés à distinguer entre la *vocation céleste, et la vocation de l'Église.* Ainsi, il y a convenance à considérer l'Épître aux Hébreux avant l'Épître aux Éphésiens.

Maintenant, qu'est-ce qui me fait dire que l'Épître aux Hébreux révèle la vocation céleste ? C'est parce qu'elle vous associe avec Noé, Abraham, Moise, etc. Au commencement, la terre fut donnée aux enfants des hommes. Qu'en firent-ils ? *Ils la perdirent.* Et comment Dieu en agit-il avec eux alors ? Eh bien, il leur ouvrit le ciel ! Il leur avait donné la terre pour qu'ils en jouissent ; – ils la souillèrent et la perdirent par le péché. « Eh bien », dit-il, « je vous ouvrirai le ciel ». Voilà de quelle manière la grâce de Dieu abonde !

Que devrais-je dire si quelqu'un, après que j'aurais abuse du don qu'il avait mis dans ma main, en mettait un meilleur encore dans mon autre main ? Voilà Dieu !

Adam ne fut-il pas ramené à Dieu, et Énoch pris au ciel ? Je n'ai pas de doute qu'Abraham eut la vocation céleste. Ils attendaient une meilleure patrie, « c'est-à-dire une céleste. Moise fut conduit sur le sommet de Pisga pour en rendre témoignage ; Énoch en avait témoigné avant, et Élie le fit à son tour dans une dispensation postérieure. La vocation céleste a existé depuis le commencement, mais non pas la vocation pour l'Église. Aussi que voyons-nous ? Quand l'apôtre s'adresse aux Hébreux qui étaient issus d'une racine juive, il parle de la vocation céleste mais il ne va pas au-delà ; puis, quand il en vient à s'adresser aux Éphésiens, autrefois Gentils, adorateurs de la déesse Diane, (mais absolument en dehors de toutes relations juives) il développe le mystère de l'Église – la portion la plus riche des conseils de Dieu. Laissez-moi ajouter une autre pensée. Comment Dieu a-t-il développé ses desseins à l'égard de la *terre ?* Il connut une famille dans les reins d'Abraham : les descendants du patriarche prospérèrent en corps de nation au temps du Livre de l'Exode ; puis sous les juges et les prophètes ; mais ils ne s'élevèrent pas au faîte de la gloire jusqu'à ce que Dieu les eut placés sous un roi. Il s'avance pas à pas jusqu'à ce que la famille élue forme sous Salomon un royaume florissant. Il en est de même de ses desseins célestes : ce n'est que lorsque l'apostolat de Paul est introduit qu'ils se déroulent devant nous dans leur couronnement glorieux, l'Église. Dieu est toujours conséquent avec Lui-même dans ses voies. Si c'est la terre qui est la scène de ses opérations, nous les voyons se dérouler progressivement jusqu'aux jours triomphales de Salomon ; et s'il s'agit de ses desseins célestes, nous en suivons le déroulement graduel jusqu'à ce que nous voyions l'Église au faîte le plus élevé de la création, l'Église « plénitude de Celui qui remplit tout en tous ». Aussi est-ce impossible de ne pas s'écrier avec admiration et en adorant humblement prosterné : « O profondeur des richesses, et de la sagesse, et de la connaissance de Dieu ! »

Après cette petite préface, plaçons-nous devant l'Épître aux Éphésiens. Il est à désirer que nous apportions de l'intelligence à l'étude de cet écrit Nous avons à écouter ici, dans les scènes célestes, quelque chose de semblable à ce que nous avons vu dans les scènes terrestres.

Laissez-moi vous rappeler un passage des Colossiens, chapitre 1:25, 26, « … selon l'administration de Dieu qui m'a été donnée envers vous, pour compléter la parole de Dieu ». Pour compléter la révélation de Dieu, magnifique commentaire de Paul sur son propre ministère ! Ne fut-il pas laissé à Salomon de clore la manifestation du dessein de Dieu à l'égard de la terre en établissant un trône au-dessus d'elle ? Il fut de même réservé à Paul de révéler, dans son ministère, le point brillant, magnifique, des mystères célestes. Nous sommes élevés par lui jusqu'à la suprématie de Christ.

L'apôtre commence par s'adresser à *tous* les fidèles dans le Christ Jésus. Il passe par-dessus les Éphésiens. De sorte que nous sommes *tous* appelés à apprendre ces choses. « Qui nous a bénis de toute bénédiction spirituelle dans les lieux célestes en Christ ». Cela ne saurait être dit des patriarches. « Dans les lieux célestes » ils eussent été associés avec nous ; mais ce sont là des bénédictions en *compagnie avec Christ*.

Puis, après vous avoir placés ainsi dans cette position particulière, il déroule la liste divine des bénédictions qui vous sont échues. D'abord élus en Lui avant la fondation du monde. Pourrais-je dire exactement cela d'Abraham ? Certainement il fut élu avant la fondation du monde, mais *vous* vous avez été élus *« en Lui ».* Les desseins divins reposaient d'une façon particulière sur un peuple particulier. Ensuite, la prédestination suit toujours l'élection. L'élection a trait à la personne ; la prédestination, à la place ou à la condition. « Nous ayant prédestinés pour nous adopter à lui par Jésus Christ Il nous a rendus agréables dans le Bien-Aimé ». Or, n'est-ce pas là une forme particulière d'adoption ? Est-ce que je crois qu'Adam était fils de Dieu ? Certainement, je le crois. Mais je ne crois point qu'il fût « rendu agréable dans le Bien-Aimé ». Et les anges ? pense je qu'ils sont fils de Dieu ? Certes, oui, je le crois : mais je ne crois point qu'ils soient « agréables dans le Bien-Aimé ». De sorte qu'il y a encore ici quelque chose de particulier. C'est une adoption de l'ordre le plus élevé. Notre part c'est la joie et la liberté de la position filiale du Bien-Aimé. Il poursuit en disant : « En qui nous avons la rédemption par son sang, la rémission des péchés ». Et, pour sûr, c'est là une chose qui va d'elle-même. Qui songerait à demander à une personne en haut dans les lieux célestes, « Êtes-vous pardonnée ? » Avez-vous jamais remarqué, dans la parabole du fils prodigue, que le Père ne dit jamais qu'il le pardonne ? Comment *pourrait*-il façonner ses lèvres à dire « Je te pardonne ? » Ah ! nous devrions, vous et moi, marcher dans la radieuse lumière de notre vocation de manière à montrer le pardon comme chose au pied de la montagne, pendant que nous nous trouvons sur les hauteurs. Laissez la musique, les danses, l'anneau et les souliers me dire que je suis pardonné. C'est *ainsi* que le Père traite le prodigue, et c'est *ainsi* que l'Esprit nous traite dans les Éphésiens, chapitre 1. Et cependant l'âme est sans cesse

affairée après le pardon, lorsqu'elle devrait considérer la magnificence de sa vocation en Christ. Il y a dans l'amour une manière dont l'amour ne saurait jamais se débarrasser. Le Père eût pleuré à dire, « Je te pardonne ». N'auriez-vous pas honte de dire, « Je vous pardonne », à quelqu'un qui reviendrait à vous plein de douleur, confessant sa faute ? Représentez-vous un Père, au cou de son enfant repentant en larmes, disant, « Je te pardonne » ; comme nous connaissons peu les voies de l'amour ! Maintenant, continuons.

Dieu fait abonder envers nous sa grâce en toute sagesse et intelligence, nous ayant découvert le secret de son cœur – la réunion de toutes choses en Christ. Voilà un secret qui auparavant n'avait jamais été révélé. Dans le prophète Ésaïe, nous trouvons un magnifique tableau de la terre milléniale ; mais y trouvons-nous jamais les cieux du millénium avec Christ à leur tête ? Ésaïe a-t-il jamais dit que toutes choses dans le ciel et sur la terre devaient être placées sous l'autorité de l'Homme glorifié ? « En qui nous aussi avons été faits héritiers ». Nous sommes héritiers avec Lui. Cela avait-il jamais été révélé avant ? Et en attendant que vienne l'héritage, nous recevons le Saint Esprit. Nous le trouvons ici sous deux titres – comme *sceau,* et comme *arrhes* : sceau d'un salut actuel, arrhes de l'héritage futur. Quand je considère la place qu'occupe le Saint Esprit dans le mystère de la rédemption, c'est merveilleux de voir les gloires officielles qui s'attachent à Lui ici sur la terre. L'Épître aux Hébreux nous présente les gloires officielles de Christ : celle-ci nous appelle à contempler les gloires officielles du Saint Esprit dans cette dispensation. Quelle chose bénie, glorieuse ! – prendre les secrets du sein de Dieu et nous les faire connaître. Nous sceller par sa présence comme possesseurs d'un salut actuel, et être les arrhes de notre héritage ! Ah ! c'est véritablement merveilleux. Je ne pourrais pas faire un pas dans la compagnie d'une âme qui ne serait pas toute pénétrée du bonheur qu'il y a avoir le Père, le Fils et le Saint Esprit, comme Celui avec lequel nous avons à faire. « La possession acquise » ; ici c'est la scène tout entière, toute la création. Elle est acquise, mais pas rachetée encore. Le sang de Christ a acquis la *création* aussi bien que *vous ;* mais elle n'est pas rachetée encore, et pendant qu'elle est dans cette condition vous avez le Saint Esprit comme arrhes. Quand elle sera rachetée, vous en serez l'héritier. Est-ce que *vous* êtes rachetés déjà ? Vous êtes *acquis* mais vous attendez l'adoption, c'est-à-dire, là rédemption de votre corps, et vous ne l'aurez jamais jusqu'à ce que Dieu mette en avant la puissance aussi bien que le sang. L'Apocalypse déroule sous nos yeux la rédemption ; l'évangile nous fait voir l'acquisition – mais la chose acquise n'est pas rachetée[11] jusqu'à ce que Dieu mette en avant la puissance pour la délivrer des mains du destructeur.

Au verset 15 l'apôtre cesse d'être docteur et devient intercesseur – et vous remarquerez que jamais il ne démolit dans ses prières ce qu'il a édifié. On entend parfois des personnes demander a Dieu de les aimer. Pour moi, je ne saurais jamais faire une prière pareille. Je dois prier en vue d'un *sentiment plus* profond de l'amour de Dieu. Paul ne demande pas à Dieu de leur *donner* ceci, et le reste ; mais il Lui demande qu'ils aient l'esprit de sagesse et de révélation dans sa connaissance afin que les yeux de leur entendement soient éclairés. Oh ! demandons un cœur meilleur pour *connaître* ces choses, mais demander à Dieu de *m'aimer* – de me faire *cohéritier de Christ* – de me designer pour les lieux célestes *en* Lui ! Je ferai une prière bien plus humiliante que cela, je suis si béni dans ma *vocation,* si pauvre dans ma *jouissance !* Si Dieu a allumé une chandelle je ne lui demanderai pas de l'allumer, mais bien d'ôter la taie qui est sur mes yeux afin que je puisse voir ce qu'il a opéré, en quoi consiste ce magnifique dessein et quelle est la puissance qui nous a amenés là. C'est ainsi qu'il prie afin que vous ayez des yeux pour discerner l'éclat de la gloire céleste, et la puissance de résurrection qui vous a élevés d'une pareille ruine à de telles gloires. – AMEN.

Chapitre 2

Nous sommes arrivés au chapitre second, mais il faut nous reporter au premier pour reprendre le cours de nos pensées. Nous avons fait la remarque qu'il faut distinguer entre la vocation céleste et l'Église. L'Église a part à la vocation céleste ; mais il ne s'ensuit pas que tous ceux qui participent à la vocation céleste, appartiennent à l'Église. La vocation céleste. Dieu prit occasion de son mécompte à l'égard de la terre pour introduire la vocation céleste. La terre avait été donnée à Adam : Adam la perdit, et le Seigneur prend alors ses élus dans le ciel.

Cette pensée vous suggère une idée de soulagement, de réparation.

Le Seigneur trouva une autre manière de bénir ses élus. Si la terre est perdue, où placera-t-il ses saints ? Le Dieu de toute grâce répond, « Je sais bien ce que j'en ferai ; je les placerai dans le ciel ». Le Seigneur ne se borne jamais à réparer simplement une brèche ; il fait sortir de la ruine une chose plus excellente. C'est ainsi que la perte de la terre ouvrit le ciel, et l'homme céleste se trouve dans une position meilleure que s'il n'avait jamais perdu la terre. Les voies de Dieu à l'égard de la terre sont d'une double nature : il y agit en *gouvernement,* ou il *appelle* à en sortir ; – les siens y sont alternativement étrangers et citoyens. Ils sont citoyens, quand Dieu s'occupe de la terre et en règle l'ordre ; étrangers, quand Dieu appelle à en sortir. Maintenant il a appelé l'Église au caractère et à la position d'étrangère – Voilà par quel chemin nos pensées arrivent à là dispensation actuelle. Nous voyons comment Dieu a été amené à prendre l'attitude qu'il a dans la présente dispensation. La terre est souillée, et Dieu se doit de se retirer lui et les siens dans le ciel. C'est une dispensation durant laquelle quiconque est de Dieu est appelé à se montrer éminemment et fortement étranger ici-bas. Mais l'Église est quelque chose de plus : Moïse, Abraham, etc, furent pris au ciel comme témoins de la vocation céleste. Or le chapitre 4 de cette épître introduit une pensée nouvelle. Nous ne sommes pas dans le ciel seulement, mais *en* Christ dans le ciel.

[11] Je veux dire, pleinement rachetée.

Voyez comme le chapitre est plein du mot « *en ».* Nous sommes bénis dans les lieux célestes *en* Christ – agréables *dans le* Bien-Aimé – Dieu nous a *élus en* Lui – *en* qui nous avons été faits héritiers. Nous sommes ressuscités en Christ – assis *en lui,* dans les lieux célestes ; et, quand le monde sera arrivé à la fin de son histoire, vous vous trouvez cohéritiers *en* Christ. Voilà une chose nouvelle ; voilà *le corps de Christ.* C'est le trait particulier de l'Église.

Laissez-moi attirer un peu de côté vos pensées. Dans l'argumentation de l'Épître aux Galates Abraham est mis sur un même pied avec nous ; pareillement dans celle de l'Épître *aux Hébreux.* Il n'en est pas de même dans l'Épître aux Éphésiens Voilà l'exactitude divine du Saint Esprit. Dans les Galates, nous n'avons pas l'Église ; nous y avons le caractère de fils et celui d'héritier. Je ne doute pas qu'Abraham fut aussi parfait que je suis ; mais du moment que l'Esprit traite du corps de Christ, Abraham n'a point place dans l'argumentation ; nous le perdons complètement de vue. Je vous vois vous, je me vois moi-même, mais je ne vois pas Abraham. Ces distinctions ne signifient-elles pas quelque chose ? Puis-Je me placer en présence de trois pareils témoins de la pensée de Christ, et ne pas voir cela ? Je n'ai aucune garantie pour dire qu'Abraham a place dans l'Église. Maintenant, permettez-moi de vous demander précisément, si vous êtes préparés à cela. Existe-t-il quelque analogie dans les voies divines ? Je pense que oui. – Bientôt le Seigneur remplira toute la face de la terre. Toutes les nations se prosterneront sous son sceptre. La terre sera remplie de la connaissance de l'Éternel, comme les eaux couvrent la mer. Mais est-ce là tout ce que me présente la terre milléniale ? Non ; je vois les douze tribus occupant une position de proximité toute spéciale à l'égard du Seigneur ; je vois le pays d'Israël dans une relation particulière avec Dieu ; et au milieu des tribus je trouve un peuple royal, et un peuple sacerdotal. Et voici une distinction de plus : je trouve une Jérusalem. Nul ne peut lire les Écritures prophétiques, et ne pas voir que Jérusalem aura sa place particulière, assise dans sa beauté. « L'Éternel aime les portes de Sion plus que tous les tabernacles de Jacob ». Avec cette analogie divine, je me dirige vers les cieux. Là aussi se trouvera une magnifique diversité, la noble Armée des Martyrs, la belle Compagnie des Prophètes. Mais de même que Jérusalem occupera la première place sur la terre, ainsi l'Église occupera la première place dans le ciel. Tout cela est propre à nous préparer pour ce qui nous est révélé sous le titre du « mystère ».

Vous souvient-il de ce qui fut dit aux Israélites quand ils se trouvaient serrés entre la mer Rouge et les armées d'Égypte ? « Arrêtez-vous et voyez la délivrance de l'Éternel ». Ils avaient été garantis contre les droits de l'Ange exterminateur. Ils étaient dans le salut de Dieu ; mais Dieu avait dans la nuée des secrets qui ne leur étaient pas encore révélés. Il y avait là une gloire qui pouvait disperser les ennemis dans la Mer Rouge. Elle pouvait se tourner d'un côté et ôter les roues des chariots égyptiens ; elle pouvait se tourner de l'autre et faire des murs de cristal des deux côtés des Israélites. De même, en nous plaçant devant l'Épître aux Éphésiens, nous ne venons pas pour voir la justification par le sang, mais pour contempler le riche dessein de Dieu se déroulant lui-même devant nous – quelle bénédiction dans ces voies divines ! Sommes-nous heureux de savoir que le sang sur le linteau nous a délivres ? Certes, tout dépend de cela ; mais je n'en dis pas moins. Arrêtez-vous, et remarquez les secrets – allez et cherchez dans la nuée de gloire qui est devant vous. Voilà précisément l'attitude à prendre devant l'Épître aux Éphésiens.

Maintenant, remarquez ceci. Au moment ou l'histoire d'Israël prit fin dans la captivité de Babylone, la gloire quitta la terre et se retira dans le ciel. La gloire n'alla jamais sur le Gentil. *L'épée* alla à lui ; la gloire, jamais. Votre intelligence de l'Écriture dépend pour une grande partie de l'attitude convenable que vous prendrez à cet égard. Si vous savez bien sur quel point vous êtes, vous en retirez un avantage divin. Or, en nous plaçant en présence d'Ézéchiel, nous voyons que la gloire est montée au ciel et que l'épée est allée au Gentil. Est-ce que la gloire est jamais revenue ? Oui, elle est revenue, non pour accompagner l'épée de César, mais voilée et ensevelie dans l'humiliation de l'homme de Nazareth. L'épée avait failli quant à sa mission de maintenir la terre en ordre. Nous savons où habite la gloire. Elle n'a pas accompagné l'épée de César, comme elle fit pour l'épée de David et le Salomon. La gloire est maintenant aussi séparée de l'épée, que lorsqu'elle se retira en haut en présence d'Ézéchiel, et que l'épée fut dévolue au Gentil. Les autorités qui existent, ne sont pas ordonnées de *Jésus ;* elles sont ordonnées de Dieu *comme* Dieu. L'autorité appartient a Dieu dans sa place suprême. Jésus est l'expression de Dieu envisagé en de certaines conditions et certaines relations dans lesquelles Il a trouvé bon de se placer et de se révéler. Toutes les dignités appartiennent de droit à Jésus ; mais nous ne pourrions pas *encore* Le regarder comme Roi des rois et Seigneur des seigneurs et L'appeler ainsi. Le résume de la religion du Résidu est « Rendez les choses de César à César, et les choses de Dieu à Dieu ». Dans une théocratie, César et Dieu sont ensemble ; mais, à présent, je suis tenu de reconnaître le domaine de Dieu, et le domaine de César. Il me faut prendre connaissance de la confusion, et ne pas dire que la gloire est revenue se rattacher à l'épée ; ou bien, Celui qui a dit, « Qui m'a établi gouverneur ou juge », eût été une personne bien différente dans ce monde.

Savons-nous vous et moi découvrir l'unité et la variété du volume divin ? C'est un tout magnifique, mais d'une variété infinie.

Après avoir ainsi considéré l'attitude que nous devons prendre, nous entrerons dans le chapitre deuxième. Ici nous descendons un peu, mais seulement pour emporter une vérité importante ; pour voir *hors de quoi* nous sommes appelés. Ce chapitre se divise en trois parties. Du verset 1 au verset 7, nous avons le sujet de la mort et de la *vie ;* du verset 7 au verset 10, le sujet des *bonnes œuvres ;* et du verset 10 à la fin, l'*éloignement* et la *proximité.*

Quelle espèce de gens étions-nous, lorsque Dieu nous a pris pour faire de nous par le baptême de l'Esprit le corps de Christ ? Notre condition était la mort – une ruine morale profonde. Quelle est la sentence qui repose sur nous ? « Morts dans les offenses et les péchés » ; mais, ensuite, dans quelle condition sommes-nous amenés par Christ ? Le contraste est bien beau. C'est une vie de l'ordre le plus élevé qui nous a été communiquée. Nous sommes liés avec Christ lui-même. Quelle chose convenable, après nous avoir montré, dans le premier chapitre, notre haute vocation, de nous montrer, dans le second, hors de quelle place nous fûmes appelés ! Notre état de mort par nature ne saurait être plus bas ; notre état de vie en Christ ne saurait être plus haut.

Un autre sujet est celui des bonnes œuvres, et sa beauté me charme, « Non par des œuvres, afin que personne ne se glorifie ».

Les bonnes œuvres sont exclues par Dieu pour autant qu'elles auraient pu être un sujet de se glorifier ; mais vous êtes créés de Dieu d'une telle manière *qu'il* faut que vous les produisiez. L'épître de Jean nous fait voir la même chose ; notre nouvelle création elle-même les assure.

Puis, jusqu'à la fin du chapitre, nous trouvons le sujet de l'éloignement et de la proximité. C'est justement comme la mort et la vie. Deux choses se rattachent à nous – dans notre propre personne, la mort ou la vie ; relativement à Dieu, nous sommes loin, et aliénés de lui, ou nous sommes près de lui. Je regarde à moi-même et vois la mort en moi mais quant à la vie, j'ai été vivifié de la forme de vie la plus élevée dont une créature pût jouir. Ainsi, par nature, rien ne pouvait être plus éloigné que l'éloignement dans lequel j'étais – « N'ayant pas d'espérance, et sans Dieu dans le monde ». Essentiellement séparé de Lui, maintenant ma proximité de Lui en Christ est ineffable. Elle ne saurait être plus parfaite. Il est bon que nous ayons d'humbles pensées de nous-mêmes ; mais la valeur de Christ repose sur toutes les pierres du temple. Le temple tout entier est édifié *dans le Seigneur ;* et ensuite, édifié, quelle autre gloire lui est-elle conférée ? Le Saint Esprit y habite.

Nous en avons donc fini avec les deux premiers chapitres. Le premier révèle notre position en Christ ; le second nous tire de côté pour nous envisager nous-mêmes. Il me montre premièrement, dans ma propre personne, comme mort – ensuite dans mon éloignement de Dieu. Puis il fait le contraire, et me fait voir quelle sorte de vie j'ai reçue, et dans quelle sorte de proximité je suis venu ; et nulle trace là d'une seule pensée faible. Avez-vous de faibles pensées ? Elles appartiennent à la nature. Elles ne sont point le souffle du Saint Esprit ; elles ne sont point les conseils de Dieu à votre égard. Ce n'est pas d'une touche sans vigueur qu'Il décrit votre condition par nature ; et c'est avec une force égale qu'Il décrit votre condition dans le Christ Jésus.

Chapitre 3

Nous lirons maintenant depuis le commencement du chapitre 3, jusqu'au verset 16 du chapitre 4. Quand nous méditons une portion de l'Écriture comme l'Épître aux Éphésiens il nous faut prendre garde de ne pas trop priser la connaissance, de ne pas lui donner une place disproportionnée. Lorsque Nicodème vint au Seigneur pour s'enquérir des secrets célestes, le Seigneur lui montra qu'il avait d'abord à commencer par lui-même. Pareillement Paul refusa d'exposer le mystère aux Corinthiens à cause de leur bas état moral. C'est ainsi qu'il nous convient d'aborder les vérités auxquelles l'Épître aux Éphésiens nous initie, plutôt avec une grande circonspection en regardant à notre propre condition morale. La conduite du Seigneur vis-à-vis de Nicodème procédait moralement du même principe que celle de Paul vis-à-vis des Corinthiens. Il faut aussi une aptitude morale particulière pour respirer l'atmosphère éphésienne, sinon *on pourrait* avoir le vertige sur de pareilles hauteurs. Il nous faut marcher doucement, non d'une manière *timide,* comme si elles n'étaient pas à nous. Ces profonds secrets du sein du Père nous appartiennent ; mais le vaisseau doit être moralement approprié à les recevoir.

Nous avons fait, dans le premier chapitre, une distinction entre la vocation céleste et la vocation de l'Église ; et, dans le deuxième, nous avons considéré notre état de mort et de vie, et notre état d'éloignement et de proximité. En entrant dans le chapitre troisième, nous reprenons le mystère. Avez-vous jamais vu une beauté morale dans le fait que ce chapitre est une parenthèse ? J'ai été extrêmement frappé de la pensée que, lé mystère étant une parenthèse, il devait être révélé ici dans un chapitre qui en est une lui-même.

L'Église nous est ici plus largement révélée. C'est à Paul que le mystère avait été confié, et il l'avait reçu par révélation. Vous direz peut-être qu'il reçut tout par révélation ; et cela est vrai, comme il nous le dit dans l'Épître aux Galates. D'où Paul date-t-il son apostolat ? Est-ce de Christ dans la chair ? Non ; c'est de Christ en gloire. Et d'où les autres apôtres font-ils dater le leur ? De Christ dans la chair – du Seigneur marchant ici-bas. Mais Paul ne connut jamais le Seigneur dans la chair. De même que sa vocation, la vérité qui lui fut confiée était d'une nature toute spéciale. C'est donc par révélation que le mystère lui fut donné à connaître. Mais pourquoi dit-il « En peu de mots ? » Par la raison, que, lors même qu'il eût écrit de longs chapitres sur ce sujet, ce n'eût été que peu de mots. Si tout ce que le Seigneur a fait eût été mis par écrit, le monde lui-même ne contiendrait pas les livres qui auraient été écrits, nous dit Jean dans une note d'admiration. Il en est précisément ainsi du mystère : c'était une chose si magnifique, que d'écrire des chapitres à son sujet, tout cela n'eut été que peu de mots. Nous avons besoin vous et moi, de trouver en nous-mêmes ces notes d'admiration. Elles nous conviennent très bien. « Le mystère m'a été donné à connaître – lequel n'a pas été donné à connaître dans d'autres générations – que les nations seraient cohéritières », non pas simplement avec les *Juifs* mais avec *Christ.* Le corps comprendra les Juifs, mais encore est-il essentiellement Gentil. C'est ainsi que l'apôtre perd de vue les Juifs, et dit aux Gentils qu'ils sont cohéritiers avec Christ.

Nous avons ici une nouvelle sorte d'héritage – être du même corps et cohéritiers avec le Fils de son amour ; non pas les Gentils greffés sur un corps de Juifs. « A moi qui suis moins que le moindre de tous les saints ». Ceci est caractéristique. Les Juifs furent pris parce qu'ils étaient la plus petite de toutes les nations. *Vous*, vous fûtes pris parce que vous étiez un pauvre Gentil incirconcis éloigné, sans espérance et sans Dieu ; et Paul fut pris parce qu'il était moins que le moindre de tous les saints. Il prend le pauvre de dessus le fumier : telle est la voie de Dieu. Maintenant, quelle était l'opération du mystère, quel effet avait-il ? « Afin que la sagesse de Dieu, si diversifiée dans ses formes, soit maintenant donnée à connaître aux principautés et aux autorités, dans les lieux célestes par l'assemblée ». Ceci nous rappelle Colossiens 1:25. Le ministère de Paul vint « pour compléter la parole de Dieu ». Vous direz peut-être : Mais, voulez-vous le placer au-dessus du ministère de Christ ? Certainement je le fais, sous le rapport dispensationnel. Les voies de Dieu brillent d'un éclat de plus en plus grand jusqu'à ce que le jour soit parfait. Quelle est la lumière dans laquelle nous nous trouvons ? Nous sommes dans la lumière comme Dieu est dans la lumière. La sagesse de Dieu, extrêmement diversifiée dans ses formes est maintenant proclamée sous toutes ses formes de beauté. Ce que j'ai maintenant, c'est une haute vocation au privilège d'être en communion d'héritage – de faire un seul corps avec le Seigneur de Gloire. Je suis parvenu à la Tête elle-même ; et je m'assieds en vue du couronnement de Christ et de ses élus. C'est ainsi que je l'ai complété ; j'ai atteint la sagesse si variée de Dieu. Puis il descend un peu, « En qui nous avons hardiesse et accès en confiance par la foi en Lui ». Comme il aime à placer ce fondement sous nos pieds ! Si nous sommes dans la lumière où Dieu habite, nous sommes dans la puissante forteresse que Dieu a érigée. Ce ne serait pas être dans la Lumière, si nous n'étions pas environnés par la forteresse.

Maintenant l'apôtre se fait suppliant, comme il a fait au chapitre 1. Après avoir de nouveau déclaré le mystère, il se fait, au verset 14, homme de prière pour nous. Dans le chapitre 1, il prie le Dieu de notre Seigneur Jésus ; et il prie pour que vous connaissiez la gloire qui vous attend, et la *puissance* qui vous y conduit ; et c'est au *Dieu* de notre Seigneur Jésus qu'il adresse sa prière.

Ici sa prière est que vous connaissiez l'amour qui vous a destinés à être là ; et il prie le Père de notre Seigneur Jésus. Son cœur se tourne instinctivement vers le sein du Père, qui est la source de notre éternelle bénédiction. « Tu l'as fait selon ton cœur », comme dit David. Et votre cœur ne fait-il pas instinctivement lui aussi cette distinction selon que vous vous trouvez en prière avec *Dieu* dans la gloire, avec le *Père* dans l'amour, et avec *Christ* dans le salut ? Quand je pense à la gloire et à la puissance, c'est avec le *Dieu* du Seigneur Jésus que je me vois ; quand je pense à l'amour, je suis avec le *Père* du Seigneur Jésus. Ce sont là, dans le Livre, des témoignages qui s'adressent à la conscience. L'Écriture est un grand corps de lumière qui porte avec lui-même ses preuves. Puis, il fait sa prière.

Un petit mot demande que nous nous y arrêtions. « Duquel toute famille » etc.

Je crois qu'il doit y avoir des familles dans le ciel aussi bien que sur la terre. Quand je m'applique à prendre une connaissance intelligente de l'état des cieux à venir durant le millénium, je crois y apercevoir diverses familles aussi bien que sur la terre milléniale. Je vois des principautés, des trônes, des dominations ; et je vois l'Église, comme le corps de Christ, élevée et assise au-dessus de tout. Il peut y avoir comme nous l'avons fait remarquer déjà « la noble armée des Martyrs », « l'illustre et glorieux chœur des Prophètes, des Apôtres ». Il peut aussi se trouver dans le monde à venir une famille patriarcale et une famille de prophètes ; mais l'Église du Dieu vivant, unie à sa Tête, sera là au-dessus de tout.

Que c'est beau de faire de l'astronomie et de la géographie de cette manière !

Bientôt il resplendira un ciel tout orné des fils de Dieu – d'étoiles du matin ! et parmi eux on ne connaîtra ni envies ni jalousies.

Ce qu'il nous faut, c'est de la grandeur dans nos pensées ; et la grandeur des pensées n'est pas incompatible avec l'exactitude des pensées.

Ce chapitre en parenthèse terminé, nous abordons le quatrième. L'apôtre reprend ce qu'il disait au verset 1 du chapitre 3, « Moi, donc qui suis prisonnier dans le Seigneur ». C'est encore là un trait caractéristique que la haute vocation de l'Église serait annoncée du fond d'une prison de Rome. Si nous suivions notre sentier naturel, et si nous mourions de notre mort naturelle, c'est de la prison et de l'échafaud que nous irions à Christ dans la gloire. Notre vie serait un témoignage contre le monde, et un témoignage sans résistance. Or, le monde considère comme une insulte toute séparation d'avec lui ; et il ne se laisserait pas insulter sans tirer vengeance de l'outrage. Paul révèle donc le mystère des sombres cachots de Rome : la part de l'Église est le martyre sur la terre. À présent, il nous exhorte à garder l'unité de l'Esprit par le lien de la paix. Avec quel zèle nous devrions cultiver et chérir cet état d'âme, ce caractère, sous l'action duquel on s'honore, on s'estime l'un l'autre ! Quel écrin magnifique où déposer un pareil trésor : « toute humilité et douceur avec longanimité ! » Hélas, dans l'histoire morale de la chrétienté, l'orgueil a brisé cet écrin. Il fait voir ensuite en quoi consiste l'unité de l'Esprit – que nous ne saurions détruire. Nous pouvons mettre en pièces l'écrin, et exposer le trésor ; mais nous ne pouvons pas le briser, lui. Est-ce du nord, du sud, de l'orient, de l'occident, que nous venons ? Sommes-nous Juifs ou Gentils ? Quand nous sommes assis ensemble, c'est dans un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême.

Il nous faut arrêter un peu sur les versets qui suivent. Si je disais : « Il nous faut revenir en arrière et examiner Genèse, chapitre 3 » vous répondriez peut-être : « Ce sont des passages bien éloignés l'un de l'autre, soit quant à la place qu'ils occupent, soit quant au sujet qu'ils traitent ». Il y a pourtant entre eux une magnifique connexion.

Dans la Genèse, chapitre 3, nous voyons la victoire du serpent et la ruine de l'homme. Dans l'Épître aux Éphésiens, chapitre 4, nous voyons la victoire de Christ et la rédemption de l'homme. C'est la ruine du malheur de Genèse 3. Satan fit de l'homme un souffre-douleur sur la terre, et un esclave de ses convoitises. Le Seigneur vient faire du diable et de ses armées *ses* captifs. Il y a en cela un magnifique contraste moral. Et qu'a-t-il fait de l'ancien esclave ? Il l'a placé dans une position plus merveilleuse que celle d'où Satan l'avait précipité. Quand Il viendra pour faire des armées de l'enfer ses captifs, Il fera voir à ces armées de l'enfer ce qu'Il peut faire de celui qui fut jadis le captif de l'enfer. Il nous a rendus indépendants de toute chose. Nous ne servons pas seulement de preuve contre l'enfer ; mais nous croissons par des ressources qui sont en nous-mêmes. L'Église croît en vertu d'une énergie déposée en elle-même. D'un côté, Christ fait captive la captivité ; et il fait voir, de l'autre, ce qu'Il va faire de cette pauvre chose que le serpent ruina jadis. L'histoire est renversée depuis Genèse 3 : alors c'était l'homme captif, maintenant c'est l'homme glorifié.

Ici se termine la partie doctrinale de l'épître. Quel accueil nos âmes lui feront-elles ? Sommes-nous préparés pour d'aussi magnifiques révélations de la pensée de Dieu ? Sont-elles trop élevées pour nous ? J'ai souvent senti que c 'était le cas. Il est si agréable de s'entretenir du *marchepied* avec ses frères ! mais ce charme provient d'une quantité d'éléments *humains* que nous mêlons avec ce qui devrait rester sans mélange. Aussi l'apôtre demande-t-il que nous soyons fortifiés en puissance par l'Esprit dans l'homme intérieur. L'esprit humain n'est pas capable de mesurer ces choses. Si mon cœur était ouvert au sentiment de ce que le Seigneur Jésus est, Je devrais dire, « Plus près de Toi, mon Seigneur ; plus près de Toi ! » Le marchepied peut être très agréable, mais, « plus près de Toi ! » Que ce soit Christ qui habite dans mon cœur et le remplisse, et non la scène qui m'entoure, et que je connaisse son amour qui surpasse toute connaissance.

Chapitre 4

J'ai fait observer que la partie doctrinale de l'épître, se termine au vers 16 du chapitre 4. Nous lirons jusqu'à la fin du chapitre. Retraçons rapidement l'enseignement doctrinal que l'apôtre vient de nous donner. Le premier grand trait caractéristique qui nous est donné de la vocation de l'Église, c'est qu'elle est une vocation *en* Christ ; aussi rencontrons-nous fréquemment le mot *en* dans le chapitre 1 : « Assis *en* Lui dans les lieux célestes » ; « Rendus agréables *dans* le Bien-Aimé », etc, etc. Et il ne s'agit pas seulement de possessions *présentes en* Christ, mais nous avions nos intérêts en Lui *avant* que le monde fût (v. 4), et nous les y avons encore *après* qu'il a fini (v. 11). Vous me direz peut-être que la rédemption ayant pour base la souveraineté de Dieu, il en est de même de tous les rachetés, et aussi des anges eux-mêmes qui ont gardé leur premier état ; oui, mais ce qui caractérise l'élection de l'Église, c'est que ce n'est pas une élection dans un sens abstrait simplement, mais une élection « en Lui », et que vous ne Le quittez jamais.

L'Église se trouve dans la plus étroite connexion avec Christ dès avant la fondation du monde, et continuera ainsi jusqu'à la gloire après que le monde aura fini son cours. C'est là la première pensée concernant l'Église. Ces choses n'ont point été prédites d'Israël : c'est la vocation spéciale de l'Église d'être rattachée et liée à Christ. De plus, cette Église a été « cachée en Dieu ». Elle était, pour ainsi dire, le secret du sein de Dieu, le secret le plus près de son cœur, et le plus profond dans ses conseils. La Parole n'emploie pas ce langage d'une intimité et d'une beauté mystérieuses, en parlant de l'élection des hommes illustres de jadis. L'Église était cachée en Dieu dès avant tous les siècles, jusqu'au ministère de Paul. L'Épître aux Éphésiens est un exemple ; *d'accumulation et de renforcement du langage.* Dites-moi, si votre âme est toute bouillonnante d'une de ces pensées, d'un de ces sentiments souverains ; si vous ne l'exprimez pas maintes et maintes fois, si vous ne multipliez pas les paroles à son sujet, et si même vous ne serez pas éloquent ? car c'est du cœur, et non de la tête, que naît l'éloquence. Tel est le langage de l'Esprit quand il expose ce secret dans notre épître. Voici quelques-unes des expressions qu'il emploie : « la louange de sa gloire », « les richesses de la gloire« , « la louange de la gloire et de sa grâce », « les immenses richesses de sa grâce ». Pareillement dans le chapitre 2, quand il arrive à faire voir ceux qui sont les objets de cette vocation. Quand il montre leur état de mort, il fait d'eux description sur description ; et lorsqu'il vous amène à voir votre position de proximité, l'Esprit multiplie encore les descriptions de ce que vous êtes.

La révélation attendait pour se clore le ministère de Paul, l'apôtre des Gentils. Quand il eut manifesté ce secret, il n'en resta plus à révéler, et tous les conseils divins eurent leur couronnement. Permettez-moi de vous renvoyer à une petite analogie. De quelle manière Dieu procéda-t-il à l'œuvre de la vieille création ? Les choses furent créées l'une après l'autre, chacune avec sa beauté propre, et *l'homme* vint le dernier. Il fut placé dans le jardin. Et quelle fut sa condition ? Il y était chez lui. Mais quand les animaux furent amenés pour recevoir leurs noms de lui, il ne fut pas seulement *chez lui* dans sa place propre, mais il eut la seigneurie sur tout ce qui était devant lui : il se trouvait dans son empire. Et cela n'est pas tout. Il restait encore une chose, et c'était là principale. Tout lui appartenait avant qu'il eût la *femme.* Ce fut la dernière chose révélée, et ce fut le faîte de son bonheur. Alors ses lèvres s'ouvrirent. « De l'abondance du cœur la bouche parle ». Auparavant Adam était heureux, mais sa félicité n'abondait pas. Lorsque la femme lui fut donnée, ce fut le comble de sa joie. Nous devrions donc être préparés à ce que l'Église attendit le ministère de Paul. Je devrais être préparé à voir le *dernier* ministère produire la chose *la plus riche* que renfermaient les conseils de Dieu.

L'histoire de Jérusalem me présente une autre analogie pareille. Quand Israël fut entré en Canaan, l'épée de Josué réduisit le pays en sa possession. La chose continua ainsi du temps des Juges ; et aux jours du roi Saul le peuple resta encore en possession. Mais tout ce temps-là Jérusalem était une cité Jébusienne. Dans tout le cours

de cette période, ce lieu si favorisé, ce lieu principal du pays – cette reine destinée à fixer le regard de Dieu – était entre les pattes du Gentil ; et ce ne fut qu'aux jours de David, le roi du choix de Dieu, qu'elle devint le centré unique de tout le pays, le sanctuaire, le trône, le lieu où les tribus montaient. C'était *la principale* chose de toutes, et elle vint *la dernière.* N'est-ce pas là une image de la vérité que nous présente l'Épître aux Éphésiens. Dieu se plaît aux analogies. Que sont les paraboles sinon des analogies divines ? C'est ainsi qu'à la fin même lu livre, nous voyons reparaître la femme comme le dernier objet, l'objet principal. Les victoires ont été remportées – le royaume a été établi en puissance et en gloire – et la toute dernière chose du livre, c'est la révélation de l'Église qui descend pour se faire voir dans sa beauté (Apoc. 21). Tout cela me prépare admirablement à entendre dire à Paul, sans le taxer d'arrogance, qu'il complète la parole de Dieu.

Poursuivons. La révélation de l'Église est la plus riche manifestation de Dieu en grâce, en gloire, et en sagesse. La vocation d'Israël se manifestait richement, c'est certain ; Dieu ne saurait mettre la main à quoi que ce soit sans se manifester de la sorte. Mais quand nous en venons au mystère de l'Église, nous apprenons à savoir que la grâce dans sa gloire, dans ses richesses, dans ses immenses richesses – a été manifestée, et manifestée à la face de la création, à la vue et à l'ouïe des principautés et des autorités dans les lieux célestes. Et il y a une parfaite simplicité en tout cela. La magnificence nuit-elle à la simplicité ? L'Église ne serait pas d'une simplicité divine si elle n'était pas inexprimablement glorieuse. Si elle repose au *plus profond* de la pensée divine, elle était *le plus remplie de grâce, de gloire et de sagesse.* Les principautés et les puissances retiendront leur respiration en écoutant l'histoire que raconte la vocation de l'Église.

Maintenant, quels sont les titres qui lui sont donnés ? Elle est appelée le Corps et l'Épouse ; et que signifient ces noms ? Le Corps est l'expression de ceci – que l'Église est établie dans la position de *dignité* la plus élevée. En tant que l'Épouse, sa position est celle de *l'affection la* plus intime. Comme Corps de Christ, occupant le poste principal en fait de dignité, elle aura au-dessous d'elle tout ce qu'il y aura dans ce monde et ce qu'il y aura dans le monde à venir. *Christ* sera au-dessus de tout ; et l'Église, qui est son corps, est la plénitude de Celui qui remplit tout en tous. Comme l'Épouse, elle occupera la place d'affection la plus intime. Vous ne sauriez être trop près de la personne que vous aimez. En tant que l'Épouse de Christ, l'Église est placée tout près de son cœur. L'Église est destinée à être, pour le cœur de Christ, ce que la femme fut pour Adam. Le chapitre 5 est comme l'expression d'Adam relativement à la femme : la parole « Nous sommes membres de son corps, de sa chair et de ses os », est la répétition de l'expression de ravissement du premier homme à la vue de la première femme.

Si nous aimons quelqu'un, nous aimons à le voir environné d'honneur et de gloire. Là, au poste réservé à l'Église, vous serez placés au faîte de la dignité, et, comme l'Épouse, votre place sera celle de l'affection la plus intime. Vous êtes surpris peut-être de m'entendre dire que le Seigneur Jésus n'a pas complété la révélation de Dieu. Lorsque vous lisez les quatre évangiles, les lisez-vous comme s'ils étaient le parfait tableau de l'évangile de la grâce ? Le ministère du Seigneur fut un temps de transition. Jusqu'à ce que sa mort fût accomplie, il n'avait pas la scène nécessaire au déploiement du plein évangile de la grâce, ni l'instrument qu'il fallait pour former l'Église. Comment pourriez-vous former une chose sans l'instrument convenable ? L'Esprit n'était pas donné, et la Tête n'était pas encore glorifiée. Le commencement du Livre de Dieu me *prépare* pour le mystère, et la fin du Livre *m'enferme en Lui* et le scelle à mon intelligence comme nous venons de le voir.

Mais l'Épître aux Éphésiens ne nous présente pas seulement l'Église : nous y trouvons aussi les saints individuellement (chap.5 et 6). Notre personnalité n'est point perdue. C'est paraît-il le sens du verset 12 du chapitre 4. C'est là une chose individuelle. L'affaire des dons vous concerne individuellement. « Il a donné les uns apôtres, etc. ; en vue de la perfection des saints ». Il y a entre moi et Christ une relation profondément intime et personnelle ; rien ne peut jamais porter atteinte à cela. C'est donc avec chacun des saints individuellement que les dons avaient d'abord à faire : « En vue de la perfection des saints ». *Ensuite,* que les saints parfaits se mettent à l'œuvre du service et à l'édification du Corps. En conséquence, dans l'Épître aux Corinthiens, ayant à manifester le mystère, il dit, « Nous parlons sagesse parmi les parfaits ». Quand donc nous arrivons aux détails pratiques, Paul s'adresse à nous individuellement : « Que vous ne marchiez plus comme le reste des nations aussi marche », et ainsi de suite ; « Qui ayant perdu tout sentiment moral », etc. ; c'est-à-dire ayant une conscience endurcie et cautérisée sans aucun sentiment de leur propre dissolution. « Mais vous n'avez pas ainsi appris le Christ, si toutefois vous l'avez entendu et si vous avez été instruits en lui selon que la vérité est en Jésus ».

L'introduction du mot *Jésus* ici, montre qu'il s'agit des individus personnellement ; et n'aimez-vous pas une leçon personnelle ? N'êtes-vous ; pas heureux de penser qu'il y a entre vous et Christ une affaire dont personne ne peut se mêler ? Regardez à l'évangile de Jean, et considérez-le comme un magnifique tableau du pécheur et de Christ réunis.

En Jean, le Seigneur nous apparaît comme un homme d'un esprit et d'un caractère social, travaillant avec les apôtres. Il travaille tout seul avec le pécheur. De quelle douceur n'est-ce pas de voir l'Esprit refuser de perdre de vue l'individu ! « Et que vous revêtiez le nouvel homme créé selon Dieu en justice ». C'est là une création bien plus riche que la première. Adam était le seul être de la première création qui possédât une intelligence. Mais vous ne pourriez pas dire de lui qu'il fut créé, « selon Dieu, en justice et en vraie sainteté ». Nous sommes exhortés à dépouiller le mensonge, comme étant membres les uns des autres. « Mettez-vous en colère et ne péchez pas ». La colère peut être un sentiment aussi saint que quelque autre que ce soit ; mais ne la conservez pas, de manière à la laisser dégénérer en un sentiment selon la nature. Ensuite, « Résistez au diable ; – et que celui qui dérobait, ne dérobe plus », etc. C'est de toute beauté ! Il ne doit pas simplement cesser de voler, mais devenir

travailleur pour les autres « Qu'aucune parole déshonnête ne sorte de votre bouche – et n'attristez pas le Saint Esprit de Dieu ». Il s'occupe de nos œuvres – de nos paroles ; – et maintenant de notre caractère.

N'êtes-vous pas reconnaissants que le christianisme règle ainsi tout votre être ? Mais quelle dignité ! Vos lèvres peuvent servir à communiquer la grâce à ceux qui l'entendent ; et vos pensées peuvent être à rafraîchissement ou à tristesse au Saint Esprit de Dieu !

« Vous pardonnant les uns aux autres, comme Dieu aussi vous a pardonné en Christ ». Ceci est différent de « La prière du Seigneur ». Cette prière vous enseigne en effet que Dieu *vous* prendra vous pour sa mesure à Lui-même : « Pardonne… comme nous pardonnons ». Ici, c'est tout à fait *le* contraire ; je dois me mesurer d'après *Dieu :* « pardonnant, comme Dieu vous a pardonné ». Cela fait voir, comme nous l'avons fait observer déjà, que le ministère du Seigneur était un ministère de transition ; sa portée n'était *pas* la pleine gloire du salut. Maintenant s'est produit un ministère en vue de notre perfection à chacun de nous individuellement, et en vue de notre édification en tant que le Corps de Christ.

Chapitre 5

Nous avons observé que la partie doctrinale de l'épître finissait au verset 16 du chapitre 4 Depuis ce verset jusqu'au verset 9 du chapitre 6 ; nous avons la *partie pratique* et nous trouvons le *combat* à la fin.

Lisons maintenant le chapitre 5 et jusqu'au verset 9 du chapitre 6 ; ce sont les détails pratiques de la vie chrétienne. Je voudrais, d'abord, dire quelque chose relativement aux préceptes.

Si nous examinons les épîtres aux Romains et aux Colossiens, nous trouverons qu'elles diffèrent, quant à la manière dont elles sont conçues, et écrites, de l'Épître aux Philippiens. Dans celle-ci, l'apôtre est éminemment *pasteur :* c'est des âmes des Philippiens qu'il s'occupe. Mais dans les autres et celle aux Colossiens, il est *docteur,* et en conséquence elles nous présentent la doctrine suivie de préceptes. Et pourquoi trouvons-nous des préceptes dans les épîtres ? Est-ce que vous faites toujours découler votre conduite directement des préceptes ? Non ; mais plutôt de la connexion dans laquelle vous vous appliquez à tenir votre âme avec Christ lui-même, et de la grâce de Dieu dans votre vocation. Aussi lisons-nous en Tite, « La *grâce* de Dieu… est apparue à tous les hommes, nous enseignant que, reniant l'impiété et les convoitises mondaines, nous vivions dans ce présent siècle sobrement, et justement, et pieusement » ; c'est-à-dire, que, si je connais la vertu morale de la grâce dans laquelle je suis, je serai enseigné sans préceptes, à vivre sobrement, justement, et pieusement. Pierre nous dit exactement la même chose.« Puis donc que toutes ces choses doivent se dissoudre, quelles gens devriez-vous être ; » et plus bas, « c'est pourquoi… en attendant ces choses, étudiez-vous à » etc. Ce n'est pas le précepte de s'appliquer que contiennent ces paroles ; mais le regard de l'âme est dirigé sur la gloire et sur la dissolution de toutes les choses présentes, et cela nous dit quelles gens nous devrions être ! La puissance pratique découle de la grâce de notre appel.

Le livre de la Genèse nous donne le même enseignement ; nous n'y trouvons pas de préceptes, mais nous voyons que les Patriarches vivaient d'une vie sainte (par l'Esprit très certainement) par l'efficace de leur appel. L'un est appelé par « le Dieu de Gloire » : et des lèvres de Joseph sort cette parole : « Comment ferais-je un si grand mal, et pécherais-je contre Dieu ! » Ce n'est point qu'il eût des préceptes ; mais il regardait à Dieu. Il en est de même de vous : dans votre marche journalière, ce n'est pas aux préceptes, mais à Christ que vous regardez ordinairement. Mais, alors, pourquoi nous est-il donné des préceptes ? Pour diverses raisons.

1° Les préceptes servent comme d'épreuves, de pierres de touche ; si une âme est en chute, vous vous en servez pour la discipline. C'est très bon, dans un pareil cas, d'avoir un précepte bien précis pour vous diriger.

2° Dieu en agit dans sa Parole avec des réalités vivantes. Si la doctrine me dit que c'est *Dieu* qui en agit avec moi, les préceptes me disent à leur tour que c'est avec *moi* que Dieu en agit. Le but de Dieu n'est pas de révéler simplement une vague lumière qui brille devant moi. Il s'adresse lui-même à moi, créature corrompue, et dit, « Que celui qui dérobait ne dérobe plus ».

3° Il y a dans les préceptes cette beauté-ci, qu'ils honorent extrêmement la doctrine ; ils sont *l'expression de la vertu morale cachée qui se trouve dans la doctrine.* Celui-ci par exemple, « N'attristez pas le Saint Esprit de Dieu ». La doctrine m'avait déjà enseigné que j'avais reçu l'Esprit comme le sceau du salut : et le précepte m'apprend que l'Esprit que j'ai reçu est sensible à la moindre atteinte d'impureté. Ainsi, la doctrine est glorifiée par le précepte

4° Je vous dirai de plus ce que font les préceptes. Ils vous montrent que *votre sainteté doit être une sainteté dispensationnelle.* Vous direz peut-être : Mais la sainteté n'est-elle pas la sainteté ? *Non ;* je dis hardiment qu'elle *ne l'est pas.* Nous ne pouvons juger de cela qu'à la lumière que Dieu nous a dispensée. Est-ce une chose impure aujourd'hui pour les Juifs de trafiquer avec les Gentils ? Non ; ce ne l'est point : et toutefois, sous le régime de la loi, ils n'osent pas manger avec eux. La sainteté peut donc revêtir des formes différentes.

Maintenant, supposez que je m'appliquasse à garder une bonne conscience par la raison justement que ma conscience souffre profondément du mal, et que je fusse moral parce que la moralité est une belle chose ; serait-ce là la moralité chrétienne ? Il n'est de sainteté chrétienne que celle qui découle de la vérité. Quand vous en viendrez à vous appliquer cela à vous-même, vous verrez que vous avez quelque chose à faire ? Vous aurez à

associer le Seigneur Jésus avec chaque détail de votre vie. Comment les Anciens ont-ils obtenu un bon témoignage ? Est-ce un précepte qui opéra la séparation d'Abraham d'avec sa parenté et la maison de son père, ainsi que la renonciation de Moïse à tous les honneurs de l'Égypte ? Ce fut la révélation que Dieu lui donna de Lui-même. Les préceptes ne feront jamais un chrétien. Il faut que l'âme vienne en contact avec la révélation de *Dieu. «* Soyez donc imitateurs de Dieu comme de bien-aimés enfants, et marchez dans l'amour comme aussi le Christ nous a aimés ». Maintenant, permettez-moi de vous demander, si, en supposant que je fusse un bon voisin juste assez pour que ma conscience fût un peu tranquille, ce serait là satisfaire à ce que demande ce passage ? « Marchez dans l'amour comme aussi le Christ nous a ailés ». Voilà ce qui fait de la bonté, la bonté *chrétienne.* Je prends le Seigneur Jésus comme mon grand prototype ; par là la moralité échappe aux mains de Moïse, et ma moralité repose sur un fondement entièrement nouveau. Je dois marcher dans l'amour, *parce que* Christ m'a aimé, et s'est donné lui-même pour moi comme offrande et sacrifice à Dieu en odeur de bonne senteur. Le Seigneur ne vous a pas présentés seulement dans toute la bonne odeur de son sang, mais aussi dans la bonne odeur de son sacrifice. Est-ce dans le *juste* que vous êtes rendus agréables ? Non ; mais « rendus agréables dans *le Bien-Aimé ».* Quand le Souverain Sacrificateur portait le sang dans le lieu très saint, il entrait enveloppé d'une nuée de parfum d'une senteur embaumée. Est-ce une acceptation *à contre-cœur* qui accompagna le sacrifice de Christ ? Non, ce fut une acceptation *pleine de délices,* et vous avez place et portion dans toute la valeur de cette acceptation. Eh bien ! pourrais-je jeter un regard de loi sur cette atmosphère dans laquelle je suis placé devant Dieu, et revenir encore à me laisser aller à mon inimitié contre Lui ?

V*ous savez* que, faire simplement ce qui est bien, ne saurait jamais satisfaire votre conscience renouvelée. Il faut que les motifs, les *sources* de votre conduite, soient purifiés. C'est ce que Christ a fait qui demande cela de vous. Toutes ces souillures, comme je lis au verset 3, ne conviennent pas à des *saints.* Dois-je repousser l'impureté *parce que* c'est l'impureté ? Non ; mais parce qu'elle ne convient pas à des saints. Aussi l'Apôtre ajoute-t-il, « Car vous étiez autrefois ténèbres, mais maintenant vous êtes lumière au Seigneur ». Je refuse toute participation à l'impureté, *parce que j'étais* ténèbres, et que maintenant je suis transformé. Je suis une nouvelle créature, un enfant de lumière. Ici je m'arrête encore pour vous demander si vous voudriez adoucir cette magnifique force de langage. Voulez-vous quitter Christ quand vous en venez aux détails pratiques de la vie ? Nous ne quittons *jamais* Christ. Aussi, lorsque en poursuivant nos méditations nous arrivons au combat, nous trouvons-nous autant dans sa compagnie que nous y sommes dans les détails de la vie journalière, ou en haut dans le ciel dans la première partie de l'épître. Il y a en ceci quelque chose de sublime. Si une doctrine vient pour me révéler Dieu, un précepte arrive a son tour pour me montrer la vertu morale qui s'y trouve cachée. Le fruit de la lumière consiste en toute *bonté,* (comme dans les vertus bienveillantes) *justice*, (comme dans l'intégrité et l'honnêteté), et tout cela rattaché à la *vérité.* Nous trouvons de la bonté et de la justice dans le *monde ;* mais ce n'est que dans la maison de la foi que nous les trouverons associées avec la *vérité.* La portée de ces choses c'est de faire de nous, dans la pratique, l'expression réelle de *Christ.* Comme le dit un ancien auteur, « Christ lui-même est pour un chrétien le principe de toutes les lois » ; la culture de l'âme par quelque autre chose que Christ n'inspire que du dégoût. *Christ* nous veut sobres, sincères, honnêtes. Maintenant vous êtes lumière ; et quelle sorte de lumière ? Lumière « *au Seigneur ».* Ce n'est pas au flambeau de Moïse que vous avez allumé l'étincelle qui est en vous, mais c'est au *Seigneur* de Lumière Lui-même. Vous Lui avez emprunté un de ses rayons, et vous devez marcher à son éclat, éprouvant ce qui est agréable à Jésus. Je suis bien sur, après tout ce qui vient d'être dit, que nous ne demanderons pas à *quoi bon* les préceptes du Nouveau Testament, puisque nous voyons le Seigneur bien-aimé associé aux plus petits détails, le Saint Esprit faisant descendre mon Seigneur Jésus jusqu'à être la sanction de mes voies. Vous remarquerez fréquemment ici que l'Esprit n'est pas satisfait du simple renoncement au mal. Il insiste sur la culture du bien. « Que celui qui dérobait, ne dérobe plus ; mais plutôt qu'il travaille en faisant de ses mains ce qui est bon ». Le positif accompagne le négatif. Le mal est renié, et le bien est introduit. De même dans ce passage, « N'ayez rien de commun avec les œuvres infructueuses des ténèbres, *mais plutôt reprenez-les* ». Parce que vous avez dépouillé le vieil homme ; mais n'êtes-vous plus simplement une chose vidée, dépouillée ? Non ; vous avez revêtu le nouvel homme. Comme le vieil homme aurait voulu piller ce qui appartenait à un autre, ainsi maintenant vous devez travailler pour celui qu'auparavant vous auriez voulu piller. Moise ne m'a jamais mis à un pareil travail ; mais Christ prendrait-il Moïse pour sa mesure ? Se mesurera-t-Il par quelque autre chose *que* lui-même ? Quelle dignité en ceci ! Nous devrions garder la morale à la hauteur qui lui appartient. Moise la rabaisserait ; je ne dis pas cela de lui quand il a passé à travers le filtre de Christ, comme dans le Sermon sur la Montagne. Moïse vous eût-il demandé que vous missiez votre vie pour un autre ? *Christ vous* le demande, parce que Christ l'a fait. « C'est pourquoi il dit » ; je préférerais elle (v. 14) : C'est la voix et le langage de la Lumière. La lumière qui brille maintenant est la lumière de Christ. « Et le Christ t'éclairera », une lumière morale particulière s'est levée désormais.

« Prenez donc garde que vous marchiez soigneusement… rachetant l'occasion ». Maintenant, de quelle manière l'intelligence doit-elle s'exercer ? Est-ce en étudiant la philosophie des écoles ? Je dois avoir l'intelligence de *la volonté* du *Seigneur.* Il vous garde, je le dis encore, comme une créature céleste dans la compagnie de Christ ; comme un homme qui ne fait que traverser la terre, il vous garde vous aussi avec Christ. Lorsqu'il vous envoie sur le champ de bataille, il a soin de vous vêtir en Christ, il met Christ sur vous. Quel autre que l'Esprit pourrait descendre dans le trafic d'un monde pareil, et y garder constamment Christ dans votre compagnie ! Ainsi, le vieil homme pouvait s'enivrer de vin : le nouvel homme a l'Esprit pour s'en remplir. Si *celui-là* doit être mortifié, *celui-ci* doit être cultivé. Et de quelle manière s'exprimeront ces cœurs remplis de l'Esprit ? « Par des Psaumes, des hymnes et des cantiques spirituels ». Il y a là un vaisseau rempli de l'Esprit. C'est le même vaisseau, seule-

ment transformé. Il était jadis rempli de vin ; à présent dans un esprit d'actions de grâces, il s'épanche en chants mélodieux au Seigneur. Nous venons de nous mouvoir dans une haute, chaude, atmosphère, chaude de la chaleur du Saint Esprit ; et maintenant nous voilà subitement descendus avec un calme admirable au train ordinaire de la vie, à l'exercice de cette vertu qui nous fait prendre la place de soumission. Cette manière de présenter les choses est d'une merveilleuse beauté, et je m'étonne que nous n'en savourions pas davantage le charme exquis. On ne sait vraiment laquelle des deux parties de l'épître admirer le plus, la partie doctrinale ou la partie pratique.

Descendu à ce sujet, l'apôtre le considère dans ses détails, et s'adresse aux maris et aux femmes. Je n'ai pas besoin de dire combien nous sommes là dans la compagnie de Christ. Les liens qui unissent une femme et son mari ne reçoivent-ils pas leur sanction de Christ ? Et bon nombre de femmes respectables ne pensent jamais au Seigneur Jésus. Sont-ce là des femmes chrétiennes ?

Ici permettez-moi de m'interrompre un peu pour signaler un titre qui se rencontre trois fois dans cette épître. Christ est appelé « Le Chef » dans les chapitre 1, 4 et 5 ; mais dans chaque cas, c'est sous un aspect différent.

Dans le chapitre premier, c'est comme le *Chef du corps.* Il est Chef sur toutes choses de l'Église ; le trait principal de l'homme mystique.

Dans le chapitre 4, Il a ce titre comme étant la *source de l'influence,* dispensant la vertu aux membres. « Duquel tout le corps bien ajusté… produit l'accroissement du corps ».

Ici, chapitre 5, nous Le voyons sous un autre aspect, comme *le Chef quant à l'autorité, «* Le mari est le chef de la femme comme le Christ est le chef de l'assemblée ». Au verset 30, on devrait lire, « C'est *le* grand mystère ». Ensuite, après s'être adressé aux femmes relativement a leurs devoirs ordinaires, il en use de même au chapitre 6 avec les enfants « Enfants, obéissez à vos parents, dans le Seigneur, car cela est juste ». Même dans le temps de Moïse, c'était un devoir honorable. Mais ici, c'est parce que cela est juste aux yeux du *Seigneur.* Cela fait sortir le devoir en question du terrain de la promesse légale, et *le Seigneur* devient sa nouvelle sanction.

De même pour les pères. Un père doit être le serviteur chrétien de son enfant. Je veux dire par là qu'il doit veiller constamment à ce que la discipline et les avertissements du Seigneur soient servis à son enfant. Il doit lui servir Christ, si j'ose m'exprimer ainsi.

Quant aux serviteurs – Combien ceci est beau ! – ils doivent être obéissants. Peu importe le caractère de leur maître. Ils doivent s'acquitter de leur service « comme pour le Seigneur ». Vous êtes-vous jamais élevés à la hauteur de cette parole de Jacques (1:9), quand vous voyez les gens maintenir la différence de position dans cette vie, que vous devez positivement vous réjouir en anticipant le jour où ces distinctions prendront fin ? Ne voulant pas toucher à ce sujet en passant, je me borne à signaler 1 Timothée 6, comme exprimant la même pensée ; mais ce devrait être la joie secrète du cœur de se dire que bientôt la différence de condition aura passé avec la figure de ce monde.

Puis viennent les maîtres. Ne vous rendez pas coupables de menaces. Des manières hautaines, impérieuses, chez les maîtres et les maîtresses sont vraiment odieuses. Comment votre Maître que vous avez dans le ciel vous traite-t-il.

Ici se termine la partie pratique ; mais je vous demande si elle ne vous élève pas. Comme le dit George Herbert : « Celui qui balaie une chambre, si c'est dans l'esprit d'obéissance à tes lois qu'il le fait, fait une noble action ». C'est la même chose pour Christ, si vous êtes là avec Lui. C'est le même Jésus qui vous entoure, vous embrasse, vous enrichit à chaque pas du voyage, et cela pour toute son éternité.

Chapitre 6

Nous avons déjà observé que cette épître se divise naturellement en trois parties – la partie doctrinale et la partie pratique ; et ici du verset 10 à la fin, nous trouvons une scène de combat. Enseignement, Marche, et Combat.

L'enseignement, nous nous en souvenons, avait pour objet l'éducation de l'Église, du Corps de Christ ; et nous avons observé que la vocation céleste existait avant qu'existât la vocation de l'Église. Nous avons constamment des preuves de la vocation céleste tout le long des jours de l'Ancien Testament ; mais nous n'y rencontrons que de lointaines et vagues allusions au Corps de Christ, et, comme un autre l'a dit, « Parler dans un divin et mystérieux langage, de donner au Messie un corps qui le compléterait eût retenti aux oreilles d'un Juif comme une pure absurdité ». Il n'est point dit d'Abraham qu'il était béni dans les lieux célestes avec *Christ,* incorporé *en Christ.* Or, c'est là le grand enseignement de cette épître, la plus élevée de toutes. Puis, laissant la partie doctrinale, nous entrons dans la partie pratique qui continue jusqu'au verset 9 de ce chapitre 6, ouvert maintenant devant nous ; et je voudrais répéter ici les remarques que nous avons faites à son sujet. Arrivés à la pratique de l'épître, nous y trouvons la partie doctrinale glorieusement honorée. Les préceptes deviennent, dans les mains de l'Esprit, l'expression de la vertu morale renfermée dans la doctrine. Si mon cœur était tout ouvert à Dieu je serais guidé par la vertu intrinsèque de ma vocation ; et, combien nous jouirions de cela, si nous possédions le goût spirituel ordinaire ! N'est-ce pas merveilleusement beau de voir la doctrine et les préceptes marcher ainsi de compagnie ? C'est dans le même esprit que Pierre se met en présence de la doctrine, et s'étonne que nous n'en éprouvions pas l'efficace morale ; et moi aussi je m'en étonne. En second lieu, elle donne aux préceptes un caractère *dispensationnel.* Dieu n'habite pas maintenant dans la même lumière que lorsqu'il était assis sur le trône à Jérusalem.

C'était là une lumière terrestre, une lumière qui brillait sur la terre. La lumière dans laquelle Dieu habite *maintenant est* le solennel et toutefois très précieux mystère qu'Il a été rejeté ici dans la personne de son cher Fils, et que ce Fils est à présent glorifié dans le ciel. Et il faut que vous soyez dans là lumière où Dieu habite. Il faut que vous fassiez de la vérité dispensationnelle de Dieu, la règle de vos voies. Naturellement je ne parle pas de la lumière dans laquelle Dieu habite, comme dans sa gloire propre – selon que nous lisons 1 Timothée 1:6.

Voici la différence qu'il y a entre le chapitre 5 et le chapitre 6. Le chapitre 5 nous présente le saint dans sa marche au milieu des circonstances de la vie humaine. Ici nous voyons le saint sur le champ de bataille. Croyez-vous que votre combat est aussi continuel que votre marche ? Devez-vous être dans le combat aujourd'hui, et dans le combat encore demain ? Ah ! il y a pour nous abondance d'œuvres à faire ; nos mains seront assez remplies si nous sommes des saints de Dieu pratiques, vivants.

Dès les premiers mots de cette troisième vue, il nous exhorte à nous fortifier dans le Seigneur, et dans la puissance de sa force, en nous saisissant de toute l'armure de Dieu, afin que nous puissions résister dans le mauvais jour, et après avoir tout surmonté, tenir ferme. L'Esprit voit que c'est une guerre du commencement à la fin. Il peut y avoir certaines batailles ; mais après en avoir fini avec le combat particulier, il vous faut encore tenir ferme comme dans une guerre !

Êtes-vous préparés à trouver la vie humaine une guerre ? C'est la grande pensée de ce passage. Que vous vous trouviez ou non dans votre combat particulier, votre âme tout entière doit demeurer dans la pensée qu'il s'agit d'une guerre incessante, jusqu'à ce que vous en ayez fini avec ce monde, cette chair, et le diable. Lorsque deux nations sont en guerres il se peut qu'il n'y ait pas une bataille tous les jours ; une bataille peut être une chose rare ; mais la guerre a été proclamée. Que le Seigneur vous garde vous et moi d'oublier qu'aussi longtemps que nous sommes dans le corps, nous sommes sur un champ de bataille. « Le mauvais jour » est une bataille particulière. Mais si nous avons remporté la victoire, pourquoi avons-nous encore à tenir ferme ? Parce que la guerre a été proclamée. Avez-vous déclaré la guerre aux convoitises qui sont dans vos membres et à l'esprit du monde autour de vous ? Votre âme doit reconnaître que, tant que vous êtes dans le corps, vous êtes un combattant. *Telle* étant votre position, vous devez revêtir toute l'armure de Dieu, « Car notre lutte n'est pas contre le sang et la chair, mais contre les principautés, contre les autorités contre les dominateurs de ces ténèbres, contre les puissances spirituelles de méchanceté qui sont dans les lieux célestes ». Maintenant de quelle manière comprenez-vous cela ? Vous arrêtez-vous à la pensée que les esprits malins sont dans les lieux célestes ? Cela nous est abondamment enseigné. En 2 Chroniques chapitre 18:1 Éternel dit, « Qui est-ce qui induira Achab, roi d'Israël, etc. ? » « Je l'induirai », répond un esprit ; « Je sortirai et je serai un esprit de mensonge en la bouche de tous ses prophètes ». C'est là une riche et vivante expression de ce que nous présente Éphésiens 6. Il est beau de voir ainsi l'Esprit chez lui dans ses propres Écritures. Il prend comme chose établie que Satan est dans le ciel. Il ne fait pas une difficulté, ni ne soulève pas une question à cet égard. Il prend cela comme une chose scellée et accréditée, et parle en conséquence. Et que dit le Seigneur à son tour ? « Je contemplais Satan, tombant du ciel comme un éclair ». Ce n'était pas là simplement une expression figurée ; plus tard, en Apocalypse 12, Satan est précipité du ciel. C'est un fait que Satan, les principautés et les autorités sont présentement dans les lieux célestes.

Mais que font ces méchants esprits ? Ils descendent avec tous leurs artifices, tous leurs mensonges, et toutes leurs séductions, et les font agir dans votre cœur et le mien ; ainsi que, dans la vision de Michée, l'esprit de mensonge descendit vers Achab avec un de ses artifices ; ou comme Satan incita David à faire le dénombrement du peuple. L'Ancien et le Nouveau Testament sont remplis de choses semblables. Paul dit, « nous n'ignorons pas ses desseins » ; et encore, « O homme, plein de toute fraude et de toute méchanceté, fils du diable ». Toutes ces paroles prouvent qu'il agit par des artifices. Il agit aussi par la violence et par la persécution, mais ce n'est pas ce dont traite notre passage. Si nous parcourons l'histoire de Satan dans l'Écriture, nous le trouverons accusateur des frères. N'est-il pas accusateur des frères dans le livre de Job ? Et n'est-ce pas ce même caractère qui lui est attribué dans celui de l'Apocalypse ? Nous nous trouvons donc placés nous-mêmes en présence de l'ennemi. Je suis en état de guerre, et je ne puis jamais en sortir, lors même que je sois sorti du mauvais jour. Qu'est-ce donc que je dois faire ? Il me faut prendre toute l'armure de Dieu.

Et maintenant je viens justement vous demander d'examiner soigneusement chaque partie de cette armure. Parmi toutes les pièces dont l'ensemble est déclaré être l'armure de Dieu, s'en trouve-t-il une seule destinée à vous envoyer combattre sur un champ de bataille avec la chair et le sang ? Est-ce de cette manière que Dieu arma Josué et David ? Ils devaient rencontrer la chair et le sang, et en conséquence Il mit en leurs mains des armes charnelles. Or, y a-t-il rien ici qui ressemble à cela ? Il n'y a ni frondes, ni pierres, ni mâchoires d'ânes ; et il nous est déclaré que c'est toute l'armure de Dieu. Si je ne suis pas revêtu de cette armure, ce n'est pas pour Christ que je combats. Il se peut que les saints saisissent des armes charnelles ; mais si je le fais – si, par exemple, j'ai recours aux tribunaux pour faire valoir mes droits, ne me permettez pas de prétendre être dans la lumière de Dieu. C'est là que la vérité dispensationnelle a tant d'importance. Je vois ici, d'abord, que l'Esprit m'envoie sur un champ de bataille, et, ensuite, que ma sécurité dépend de la vérité, de la justice, de la foi, de la paix et de l'épée de l'Esprit. Supposons maintenant que nous ayons à décrire quelques-uns de ces artifices du diable, ce sont tour à tour les hérésies de l'incrédulité, les vanités de la superstition, de mauvaises doctrines, de fausses, de chimériques espérances sur l'avenir du monde. Dans toutes ces choses, ce n'est pas avec nos convoitises que nous avons à faire, mais nous sommes en lutte avec les attaques directes de l'ennemi. Il nous faut résister aux tentations de nos cœurs en marchant à travers le monde, comme il nous est dit dans le chapitre 5. Ici nous

nous trouvons face à face avec Satan, avec les séductions de l'injustice, et avec les doctrines hérétiques ; voilà les choses auxquelles nous devons résister. Et n'est-ce pas parfaitement juste que, ayant été délivrés par la semence de la femme, nous poursuivons notre guerre avec celui qui nous avait fait captifs ? Comment pourriez-vous vous attacher à Jésus et ne pas vous retourner à la face de l'ennemi, pour lui faire connaître que vous êtes en guerre avec lui ?

À la suite de cette fervente scène, nous apprenons que, revêtus de cette armure, elle sera un embarras pour nous si nous ne gardons pas notre âme dans un état de vivante communion, « priant par toutes sortes de prières… et pour moi, afin qu'il me soit donné de parler à bouche ouverte, pour donner à connaître avec hardiesse le mystère de l'évangile pour lequel je suis ambassadeur lié de chaînes ». Avez-vous jamais entendu parler d'une telle chose que l'ambassadeur d'un souverain à une nation, lié de chaînes par la nation à laquelle il était envoyé ? Eh bien ! Dieu a été traité dans ce monde d'une manière pire qu'aucune autre nation, aucun autre souverain ne le serait ; et, je vous prie, quel message apportait cet ambassadeur ? Un message de grâce illimitée. Et voilà de quelle manière Il a été traité ! La loi des nations ne l'eût pas permis un instant. C'est ainsi pourtant que durant dix-huit siècles, Dieu a consenti à être traité dans la personne de ses serviteurs et de ses témoins !

Il leur annonce ensuite qu'il leur envoie Tychique. « Afin qu'il console leurs cœurs ». Oh, si nous pouvions être ainsi ! – en prison, et capables pourtant de consoler les autres. Comme le cher et pieux ministre Saunders, enfermé dans la charbonnière de l'évêque de Londres, manda à sa femme, « Réjouis-toi, ma chère femme, réjouis-toi ; nous sommes tous joyeux ici. Nous pleurons avec Christ maintenant, mais ; nous nous réjouirons avec allégresse avec Lui pour toujours ». Cela ressemble parfaitement à Paul, envoyant d'une prison de Rome, une parole d'encouragement à ses frères d'Éphèse. Que ne peut opérer l'esprit de Dieu !

Que le Seigneur nous donne d'être enseignés par la doctrine, formés pour la conduite par la partie morale, et revêtus de quelque mesure de force pour la bataille par cette dernière scène de notre précieuse épître ! – AMEN.

L'Écho du témoignage, vol.7, p.281-333 [279-331]

7 – Le péché originel et le christianisme

L'histoire que la Bible nous présente est l'histoire du péché originel, et la *doctrine* qu'elle renferme est celle qui nous montre Dieu l'ôtant pour toujours. L'histoire de notre race (je ne dis pas de notre création) ne commence-t-elle pas par la déclaration qu'Adam, déchu et chassé de la présence de Dieu, engendra un fils à sa ressemblance, selon son image, fait dont la conséquence se montra dans le péché que ce fils commit contre son frère, comme le péché d'Adam avait été contre Dieu, la mort était ainsi réellement dans le monde – mais la mort de l'homme pieux montrant la prépondérance du mal. Telle est, dans son premier commencement, l'histoire du péché rattaché à notre origine et qui est par conséquent dans notre nature. Ensuite, quand le déluge eut emporté la violence et la corruption du monde devenues insupportables, et que le monde eut recommence de nouveau en Noé en qui les hommes furent soulagés de leur œuvre et du travail de leurs mains et la malédiction de la terre retirée dans cette mesure, celui à qui le gouvernement de la terre avait été confié ne vit-il pas la bénédiction s'engloutir dans l'ivresse dont il se rendit coupable, et la nouvelle carrière de l'homme inaugurée par la honte et par la méchanceté d'un fils ? L'homme ne se plongea-t-il pas alors dans l'idolâtrie qu'il ne paraît pas avoir pratiquée auparavant, après avoir construit une tour, comme un monument et un témoignage de sa volonté a lui. C'est sur ce fait qu'est fondée la forme actuelle du monde dans sa division en nations et peuples. Alors Dieu appela Abraham à sortir du milieu de cette idolâtrie, et, après un laps d'environ quatre cents ans au terme desquels ses descendants formaient un peuple, il les retire d'Égypte à main forte et à bras étendu, et les mène à Sinaï pour leur donner sa loi – règle de la vie pour un enfant d'Adam. Mais avant même qu'ils eussent eu le temps de la recevoir gravée sur la pierre, ils avaient fait le veau d'or, bien qu'ils eussent entendu la voix de Dieu parlant du milieu des flammes.

Tel est donc l'homme, selon l'histoire qu'en donne la Bible ; et vous verrez qu'il en est de même d'un bout à l'autre. Avant que la consécration d'Aaron et de ses fils fut terminée, Nadab et Abihu avaient offert du feu étranger et avaient été frappés de mort ; et l'histoire de la responsabilité d'Israël en rapport avec la sacrificature se terminait par la prise de l'Arche et le jugement de la sacrificature elle-même dans la personne d'Éli : de sorte que c'en était fini du système tout entier, car sans l'arche il n'existait pour le peuple absolument aucune relation régulière avec Dieu. Dieu intervint, il est vrai, par un prophète, mais ce fut dans la souveraineté de sa grâce. Lorsque la royauté fut établie, Salomon devint idolâtre ; et a la fin la sentence Lo-Ammi (non mon peuple) fut empreinte sur le peuple que Dieu avait choisi, sur lequel il avait mis son nom afin qu'il fût confessé au milieu de la corruption universelle et de l'idolâtrie du monde, et auquel il n'avait pas cessé de prodiguer les appels les plus tendres et les avertissements les plus miséricordieux « jusqu'à ce qu'il n'y eut plus de remède ». Si alors Dieu constitue en Nébucadnetsar un chef de la puissance gentile, ce chef établit une idole et persécute les saints, et la série tout entière de ces monarchies prend le caractère de bêtes féroces sans intelligence. Enfin, pour principale et dernière épreuve de l'homme, sauf la miséricorde spéciale qui eut cours en conséquence de l'intercession de Christ, lorsque Dieu dit : « J'ai encore un fils : peut-être qu'ils auront du respect pour mon Fils quand ils le verront », ils s'écrièrent quand il le virent : « C'est ici l'héritier ; venez, tuons-le, et l'héritage sera à nous ». Ils n'avaient aucune excuse pour leur péché. Ils avaient vu et avaient haï et Lui et son Père. Il y eut un sursis à la suite de l'interces-

sion de Christ sur Sa croix ; et le Saint Esprit annonça comment Christ était glorifié et comment la porte était ouverte à la repentance. Mais ils ne voulurent point entrer et l'histoire de l'homme dut se clore par cette parole de jugement : « Vous résistez toujours au Saint Esprit ; comme vos pères, vous aussi vous faites ». Un monde jugé, une loi enfreinte, les prophètes persécutés, Le Juste mis à mort, le Saint Esprit repoussé, telle est en résumé l'histoire de l'homme, l'histoire du péché originel. L'homme doit naître de nouveau.

C'est là un triste et solennel tableau auquel chacun devrait rendre son cœur attentif car il est moralement vrai de tous. Toutefois il porte avec lui cette consolation, qu'il fait voir que la bénédiction nouvelle introduite par le dernier Adam n'a absolument aucun rapport avec le premier Adam corrompu, quoique l'intelligence morale soit développée par le combat qu'ils se livrent l'un à l'autre, et que le besoin de la grâce de Dieu y soit sûrement éprouvé. Mais le christianisme a sa base dans la résurrection postérieurement à l'œuvre de la rédemption, c'est-à-dire qu'il constitue un passage dans un état entièrement nouveau, après que la bonté parfaite de Dieu, et aussi sa justice, ont été prouvées relativement à l'ancien état.

Voici en quels termes Paul résume la grande vérité : « Nous étions par nature des enfants de colère comme les autres » ; et ensuite, « mais Dieu qui est riche en miséricorde, à cause de son grand amour dont il nous a aimés, alors même que nous étions morts dans nos fautes, nous a vivifiés avec le Christ, et nous a ressuscités ensemble étant créés dans le Christ Jésus ». C'est ce qui fait de la mort et de la résurrection le sujet capital des épîtres. « Tenez-vous vous-mêmes pour morts au péché, mais pour vivants à Dieu dans le Christ Jésus ». Pierre de même, quoique d'une manière moins complète et plus générale : « qui nous a régénérés pour une espérance vivante par la résurrection de Jésus Christ d'entre les morts » ; et « Christ donc ayant souffert pour nous en la chair, vous aussi, armez-vous de cette même pensée ». N'ai-je pas raison de dire que l'histoire de la Bible est l'histoire du péché originel – l'histoire de quelqu'un qui, s'il se connaissait, aurait à faire cette confession : « Voilà, j'ai été conçu dans le péché, et ma mère m'a enfanté dans l'iniquité ». Elle a été accompagnée d'une patience merveilleuse et de voies de miséricorde qui n'ont fait que mettre en évidence ce péché, jusqu'à ce que, l'arbre ayant été déchaussé et fumé, il fut démontré qu'il n'y avait pas de soins qui pussent faire produire de bon fruit à un mauvais arbre ; et le Seigneur dit : « Maintenant est le jugement de ce monde ». « Le monde ne me verra plus ». Mais ce n'était que pour introduire la rédemption et placer l'homme sur un pied entièrement nouveau et dans la gloire de Dieu ; de sorte qu'il pouvait être dit : « Quand nous *étions dans* la chair ». « Or vous *n'êtes pas* dans la chair ». C'est cette véritable et divine manière de traiter notre nature, selon la révélation de Dieu, qui est exposée dans l'Épître aux Romains, qui, en conséquence, fait aussitôt ressortir la condamnation méritée, l'expiation, la mort et la résurrection. De fait, la doctrine de l'épître ne va pas plus loin – elle ne va pas jusqu'à l'ascension, parce que le sujet traité c'est le grand principe moral, le principe du péché, la manière dont il est aboli, soit dans sa culpabilité, soit dans sa puissance, et l'acceptation de l'homme auprès de Dieu sur un pied nouveau : on y trouve énoncé une seule fois le résultat de l'ascension comme un fait dernier dans la chaîne. Mais elle insiste maintes et maintes fois sur la même vérité, comme dans les passages déjà cités. De même dans l'expérience, « Je sais qu'en moi, c'est-à-dire en ma chair, il n'habite point de bien ». La chair « ne se soumet pas à la loi de Dieu, car aussi ne le peut-elle pas ». Elle « convoite contre l'Esprit ». « Ceux qui sont dans la chair ne peuvent point plaire à Dieu ». « Je suis crucifié avec Christ, et je ne vis plus moi, mais Christ vit en moi ».

Ce n'est pas en vain que Dieu a prononcé cette parole « Toute l'imagination des pensées de leur cœur n'est que mal en tout temps », non plus que celle-ci proférée en grâce, « Je ne maudirai plus la terre à l'occasion des hommes, quoique l'imagination de leur cœur soit mauvaise dès leur jeunesse ». En parlant ainsi, sa pensée n'était pas simplement de signaler la méchanceté des hommes qui vivaient avant le déluge, et qui avaient disparu : c'était là son motif pour ne plus en agir avec la race de cette manière. Le Seigneur s'exprime de même : « Du cœur viennent les mauvaises pensées, les adultères, les fornications, les vols, les faux témoignages, les injures ». Avez-vous jamais vu dans l'Écriture qu'il sorte naturellement du cœur de l'homme de bonnes choses ? Dieu l'a mis à l'épreuve de toute manière : et il s'est montré sans frein, il a transgressé sa loi, mis à mort son Fils, résisté à son Esprit. Les voies de Dieu en patiente miséricorde, que nous trouvons dans l'Écriture, n'ont pas eu d'autre résultat que de nous donner un tableau scripturaire, une histoire qui démontre ce péché qui, après tout, est l'histoire de nos propres cœurs ; car la volonté propre, la transgression de la loi, le mépris de Christ, et la résistance aux appels de l'Esprit de Dieu ne sont pas le fait seulement des Juifs et de ceux qui vivaient avant le déluge. L'Écriture a renfermé *toutes choses sous* le péché, afin que tout pût venir sur le principe de la pure miséricorde. Et vous trouverez que la grande *doctrine* de l'Écriture, qu'elle se présente seulement en une promesse aux jours d'Adam, ou que nous la voyions ensuite développée par la prophétie, figurée de bien des manières sous la loi, accomplie en Christ, ou comme l'objet d'un témoignage rendu à la gloire de Christ par le Saint Esprit envoyé du ciel est l'abolition du péché. « Voilà l'Agneau de Dieu qui ôte le péché (non pas les péchés, comme on dit souvent à tort) du monde ». C'est un changement complet du principe sur lequel le monde comme tel était d'abord. Ainsi, encore, dans ce passage : « Mais maintenant en la consommation des siècles », de ces temps où, depuis Adam jusqu'à Christ, la responsabilité de l'homme était mise à l'épreuve – « Il a été manifesté une fois pour l'abolition du péché par le sacrifice de lui-même ». Le fondement moral de cela, pour ce qui concerne la gloire de Dieu, est la mort de Christ, et l'homme introduit après lui par la résurrection dans la condition nouvelle au-delà du péché, en conséquence de ce que Dieu a été glorifié. En même temps il y a le fait que Christ a porté les péchés des rachetés ; Mais ce n'est pas là notre sujet actuel. Cela donne au sacrifice de Christ une profondeur que ne pourrait lui donner le simple salut tout précieux qu'il est, quoique nous entrions par cette voie. « Maintenant le Fils de l'homme est glorifié et Dieu est glorifié en Lui, si Dieu est glorifié en Lui, Dieu aussi le glorifiera en lui-même ; et incontinent il le glorifiera ».

En conséquence, quoique nous devions, comme pécheurs, entrer par la croix, ou bien il n'y a pas de vérité dans l'intérieur et le péché n'est point jugé en nous-mêmes, chose *sans laquelle* il n'y pas de délivrance morale, et par laquelle nous nous mettons moralement du coté de Dieu contre nous-mêmes en tant que pécheurs et contre le péché ; cependant, lorsque nous sommes entrés par ce chemin nouveau et vivant, notre position n'est point une position en dehors, avec espérance que, nos péchés ayant été portés sur le bois par Christ, nous pouvons être en sûreté ; mais si nous avons réellement passé par ce chemin comme par la voie unique et absolument nécessaire, nous sommes désormais passés dedans par le chemin nouveau et vivant, et nous contemplons la croix, en paix, pour ainsi dire, du côté divin, et nous en voyons toute la parfaite beauté. Et il n'est rien de comparable à la croix – rien en quoi Dieu soit ainsi moralement glorifié. « A cause de ceci le Père m'aime, c'est que je laisse ma vie afin que je la reprenne ». Il ne dit même pas « pour mes brebis » ; c'est la chose elle-même qui est si excellente. Et c'est là ce qui me fait si souvent trouver si pauvre l'enseignement de ce qu'on appelle le parti évangélique là même où il est vrai, comme je suis heureux de pouvoir dire qu'il l'est pour aussi loin qu'il va. Il laisse le chrétien dehors, espérant, et occupé seulement de lui-même, au lieu de l'introduire dedans en vertu d'une œuvre accomplie, profondément convaincu qu'il n'y a absolument rien de bon en lui-même ; et alors comme étant dedans, s'appliquant à manifester le caractère qui convient à quelqu'un qui y est. Ils ont raison de craindre l'Antinomianisme et de se défier d'eux-mêmes ; mais je soupçonne que le véritable motif pour lequel ils placent les chrétiens sous la loi (ce que le christianisme ne fait point) c'est que, n'ayant rien de la discipline de l'église primitive, ils sont obligés de modifier l'évangile et de faire de la loi un pédagogue après Christ, afin de tenir les hommes dans l'ordre. Alors tout est naturellement ramené là, parce que l'homme a à maintenir l'ordre, et cela le flatte. S'il a une conscience délicate, elle le torture ; dans le cas contraire, il s'occupe de lui-même, prend pour accordé qu'il doit y avoir des fautes, les juge peut-être assez tranquillement – en sera réellement affligé s'il possède la nouvelle nature – , mais dans tous les cas, il peut s'occuper de *lui-même* et c'est ce qui plaît au cœur. On aime à penser mal de soi, et pour tout dire, on le préfère a ne pas y penser du tout et à manifester simplement la vie de Christ en n'étant occupé que de Lui. Nous devons nous juger nous-mêmes, mais notre état normal est d'être occupés uniquement de Christ. La chose réellement difficile n'est-elle pas d'en avoir fini avec le moi ? N'est-ce pas le but du Christianisme de régler d'abord, d'une manière divine, la question du péché vis-à-vis de Dieu selon la justice par l'expiation ? Et n'y a-t-il pas là puissance pour délivrer du moi et de la chair, et nous donner la victoire, bien que nous puissions faillir ? C'est bien humiliant que nous soyons tels ; mais il vaut mieux nous connaître ; et les plus riches ressources de la grâce et les pensées divines sont là pour nous sortir de nous-mêmes. L'Épître aux Philippiens nous présente un exemple de cela en quelqu'un sujet aux mêmes passions que nous. Or, là, dans le tableau de l'état normal chrétien, il n'est fait aucune mention du péché et de la chair, sauf pour dire qu'on n'a aucune confiance en elle. Cependant l'auteur avait une écharde dans la chair pour la tenir bas. Si nous étions parfaitement humbles, nous n'aurions pas besoin d'être humiliés ; mais nous en avons tous besoin, même un Paul, comme nous le voyons dans ce cas.

Christ a donc été manifesté pour ôter le péché de devant Dieu, du cœur de l'homme, et du monde : la grande œuvre qui amène ce résultat est accomplie, mais pour ce qui concerne le résultat lui-même, il n'est pas entièrement effectué en puissance. Celui qui n'a pas jugé le péché originel, n'a pas le sentiment de ce qu'est la nouvelle nature animée par l'Esprit de Dieu, nature qui est du côté de Dieu contre le péché. Je ne juge nullement l'individu : il se peut qu'il haïsse ce qu'il aperçoit en lui de péché actuel. C'est de vérité abstraite, de vérité morale que je parle : celui qui ne voit pas le principe, la nature, la culpabilité du péché, tel qu'il existe dans la volonté propre de l'homme, n'a pas l'appréciation que donne la connaissance d'une nature sainte en réconciliation avec Dieu.

L'Écho du témoignage, vol.7, p.333-344 [331-342]

8 – Remarques sur Ésaïe

Introduction

On se propose dans les pages suivantes de faire part de quelques pensées sur le plus étendu aussi bien que le plus sublime de tous les prophètes. Bien qu'elles n'arrivent à former guère plus qu'une table de matières assez détaillée, tous ceux qui désirent avoir une intelligence de plus en plus claire de la Parole de Dieu, seront reconnaissants du peu de secours réel qu'elles pourront leur offrir. Ce qui importe donc avant tout, ce n'est pas d'occuper le lecteur de pensées humaines, mais de lui suggérer des idées qui le ramènent nécessairement aux Saintes Écritures, qui tirent le peu d'intérêt et de valeur qu'elles peuvent avoir de cette Parole qui vit et demeure éternellement.

D'autres se sont longuement étendus sur la manière et le style d'Ésaïe. Si nous ne nous arrêtons pas là-dessus, ce n'est pas que nous croyions que l'on puisse à cet égard exagérer l'éloge, mais c'est parce que nous le jugeons pour le moins inutile auprès des personnes qui probablement parcourront ces lignes. Notre intention est plutôt de jeter un rapide coup d'œil sur l'ensemble de cette prophétie, ou tout au plus d'en examiner les parties et les divisions principales. Il existe en apparence un certain désordre dans l'arrangement du livre tel que nous le possédons, et beaucoup de commentateurs ont exposé leur manière de voir sur les rectifications à faire. Pour ma part, je ne vois pas pourquoi l'on n'admettrait pas que sous une confusion apparente nous avons ici, comme dans d'autres endroits de l'Écriture, un système plus profond que celui du temps ou des circonstances. Ainsi au livre de

l'Exode, après avoir décrit en partie le sanctuaire et les vaisseaux qu'il renferme, l'Esprit Saint, avant de parler du reste, passe par une brusque transition, dans les chapitres 28 et 29, au rituel pour la consécration des sacrificateurs. Et cependant cette interruption apparente sert plus que tout autre chose l'intention morale du Saint Esprit, laquelle aurait été neutralisée par un ordre naturel et mécanique, vers lequel la plupart des esprits sont si aisément portés « La folie de Dieu est plus sage que les hommes ».

La première division de notre prophète embrasse les douze premiers chapitres. Le chapitre 1 sert de préface ; les chapitres 2-4 s'appesantissent sur « le Jour du Seigneur » ; vient ensuite le chapitre 5 « le Cantique du Bien-Aimé touchant sa vigne ». Or, il est manifesté que ce chant (dans lequel il est démontré par de nombreuses preuves que, malgré tout ce qui a été fait, la colère de Jéhovah ne s'est point détournée, mais que sa main demeure encore étendue), est interrompu par les chapitres 6-9:7 ; après quoi il reprend jusqu'à ce que nous en voyions la fin dans la destruction de l'Assyrien, le règne du Messie, et la joie et les louanges d'Israël « en ce jour-là » (chap.10-12).

Nous n'avons pas de date pour ce « cantique », mais nous en avons tant pour le chapitre 6 que pour les chapitres 7 et 8. Il se peut que le chapitre 6 ait été révélé avant le cantique, selon que plusieurs supposent qu'il rapporte la première vision du prophète. Je ne me prononce pas à cet égard, soit pour nier soit pour affirmer, ne trouvant, ni dans la Parole ni dans la nature des faits, des preuves suffisantes pour garantir ma conclusion. Mais il me semble qu'il y a dans la disposition des chapitres telle que nous l'avons, un ordre moral d'une beauté divine. Le chapitre 5 expose ce qui se passe entre Jéhovah et sa vigne, et montre Israël mis à l'épreuve par les soins laborieux que Dieu avait constamment pris de lui. « Qu'y avait-il plus a faire à ma vigne que je ne lui aie fait ? » Il ne peut dès lors que la réduire en désert, bien que la maison d'Israël soit sa vigne et les hommes de Juda, la plante en laquelle il prenait plaisir. Un malheur est suivi d'un malheur plus grand. Dieu convoqua les nations des bouts de la terre pour venir châtier son peuple, sur le pays duquel sont répandues les ténèbres et la calamité. Puis, avant la fin de ces jugements racontée au chapitre 9, nous trouvons Israël éprouvé d'une manière toute différente au chapitre 6. On y voit successivement la manifestation de la gloire de Jéhovah-Messie (comp. Jean 12), l'aveuglement auquel est condamné le peuple à cause de son incrédulité, et un résidu choisi dont il n'a pas encore été question. Si donc au chapitre 5 Israël est déclaré coupable d'avoir mal répondu aux soins fidèles dont Dieu l'a constamment entouré dans le passé, au chapitre 6, malgré tout ce que la grâce peut opérer, il est encore plus condamné par la manifestation de la gloire de Jéhovah dans la personne de Christ. En conséquence, l'interruption se prolonge, et à la suite du jugement qui fond sur l'Assyrien, nonobstant la désolation infligée par lui pour un temps, elle nous montre Emmanuel, le Fils de la Vierge, la complète délivrance d'Israël et son rétablissement sous le Messie, après le jour où Il était une pierre d'achoppement pour lui, et où la loi était scellée parmi ses disciples.

Après cette parenthèse (chap.6-9:8) qui renferme la description du Messie, son rejet par les Juifs, et la bénédiction finale sous son règne, l'histoire générale de la nation reprend son cours. Cela est rendu très évident, après un aussi complet et aussi important épisode, par le fait que l'Esprit de Dieu revient sur les cultes du jour du prophète et sur le jugement d'Israël. Au chapitre 10, l'indignation du Seigneur contre Israël prend fin dans la destruction de son dernier ennemi, l'Assyrien. Enfin au chapitre 11 le Messie apparaît de nouveau, d'abord dans ses voies morales, puis dans sa royauté ; après quoi vient le chant de louanges d'Israël, au jour millénial (chap.12).

La seconde division comprend les chapitres 13-27, mais, comme la première, elle renferme plusieurs subdivisions ou sujets séparés. Ainsi les chapitres 13 et 14 traitent de la chute de Babylone, de la destruction de l'Assyrien, de la dissolution de la Palestine, et se terminent par des paroles de compassion pour Israël et par l'établissement de Sion. Cela indique clairement qu'il s'agit des derniers jours pour le jugement et la délivrance, quelque accomplissement préliminaire qui ait eu lieu déjà qui puisse avoir rendu témoignage à la vérité de la prophétie. Ce qui est arrivé est si peu de chose ! C'est à peine l'ombre le l'avenir. Puis viennent, aux chapitres 15 et 16 « la charge de Moab », celle « de Damas » au chapitre 17 : de même que l'orgueilleux Moab, doit s'humilier devant Celui qui est assis sur le trône dans le tabernacle de David, de même les nations qui bruissant comme une tempête éclatante de grosses eaux, seront aussi impuissantes à soutenir Damas qu'à écraser Israël, car bien qu'il soit dans la position la plus difficile, dès qu'il regarde à l'Éternel, l'Éternel tance l'oppresseur. On peut considérer le chapitre 18 en rapport avec celui qui le précède ; il a cependant une place à part, en ce qu'il montre la restauration d'Israël opérée, non par le Seigneur tout d'abord, mais par l'influence et l'intervention d'une puissance maritime. Mais cette politique et les résultats qu'elle promet n'aboutissent à rien ; les nations pillent et oppriment Israël comme auparavant, jusqu'à ce que le Seigneur prenne la chose en mains et agisse en grâce et en puissance.

Les chapitres suivants contiennent de nouvelles « charges », mais elles ne sont pas présentées tout à fait de la même manière après ce grand rassemblement de nations dont il est question à la fin du chapitre 17. C'est en premier lieu, aux chapitres 19 et 20, l'Égypte sur laquelle tombe le jugement, (par le moyen de l'Assyrien), avant sa bénédiction finale. Suivent au chapitre 21, « la charge du désert de la mer », par laquelle est annoncée la prise de Babylone : « la charge de Damas » et celle contre l'Arabie. Au chapitre 22, c'est « la charge de la vallée de vision » : Jérusalem même est prise, Sebna est mis de côte pour faire place à Éliakim, le type de l'Antichrist est renversé et le gouvernement de la maison de David passe entre les mains du vrai Christ. Au chapitre 23, c'est le tour de Tyr. Le chapitre 24 nous montre la manière dont le Seigneur en agit avec la terre, et le monde devenu languissant sous le poids de Sa main puissante ; bien plus, c'est l'heure où « Il visite dans un lieu élevé l'armée superbe, et les rois de la terre sur la terre » ; le jour est venu où l'Éternel règne en la montagne de Sion et à Jérusalem. Y a-t-il lieu, après cela, de s'étonner si les chapitres 25-27 sont une série de chants de victoire par lesquels

les enfants d'Israël célèbrent la gloire et le caractère de Dieu, leur délivrance et son caractère ? Nous avons vu la première division ce clore par un cantique de réjouissances, le seconde se clôt par des chants de louanges ; mais si dans la première partie le Bien-Aimé faisait entendre un chant plaintif touchant sa vigne qui ne produisait que péché et opprobre, il n'en est plus de même ici : « En ce jour-là, chantez la vigne fertile en vin rouge. C'est moi, l'Éternel qui la garde ; je l'arroserai de moment en moment ; je la garderai nuit et jour afin que personne ne lui fasse du mal ».

Il est évident que, comparée à la première division (1-12), la seconde (13-28) embrasse une sphère incomparablement plus vaste : la première n'ayant trait simplement qu'à Israël ; la seconde commençant par la grande puissance qui ravagea Juda et domina sur lui, continuant avec chacune des grandes nations qui étaient en rapport avec Israël, et terminant par le jugement de toutes les nations, lorsque arrive le tour du monde et que même les puissances du ciel sont ébranlées, mais qu'Israël, criblé et châtié, est réuni au son de la grande trompette pour adorer l'Éternel des armées à Jérusalem.

La troisième division (28-35) s'étend avec détails sur ce qui doit arriver à Israël à la fin du siècle. Les chapitres 28 et 29 décrivent les deux derniers assauts livrés à Jérusalem : le premier, œuvre de l'ennemi venu du Nord et qui écrasa Éphraïm en passant, a un plein succès contre la cité coupable malgré, ou plutôt à cause de son alliance avec la mort, le second, lorsque tout semble perdu, voit l'Éternel des armées intervenir tout à coup en faveur de Jérusalem, et le flot des envahisseurs étrangers de toutes les nations disparaît comme un songes. Aux chapitres 30 et 31 l'incrédulité qui cherchait du secours en Égypte est jugée, et l'Assyrien, ce fléau de Dieu ce chef redoutable de la coalition contre Israël, tombé sous la main de l'Éternel. Le chapitre 32 dépeint le règne du Messie en justice ; les derniers efforts prémilléniaux de l'ennemi (chap.33) tournent à sa propre destruction, et la vengeance divine contre les peuples qui haïssent Israël prend cours en commençant par Édom (chap.34). Dès ce moment, la bénédiction devient si abondante et si générale que le désert lui-même s'égaie et fleurit comme la rose, et que la douleur et le gémissement s'enfuient ; Dieu vient avec une rétribution ; ceux dont Il a payé la rançon retournent en Sion avec chant de triomphe, et une joie éternelle est sur leurs têtes (chap.35).

La quatrième division (36 à 39) se compose de récits historiques intercalés entre ce que nous pouvons appeler le premier et le second volumes du livre prophétique que nous étudions : le châtiment que Dieu inflige à l'Assyrien devant Jérusalem (chap.36, 37) ; le rétablissement du Fils de David qui était malade à la mort (chap.38) ; enfin la solennelle prédiction de la captivité de Babylone (chap.39).

Après ces divers événements qui servent de transition, et fondé sur leur haute portée morale, vient le reste du livre (chap.40-66). Les deux grands procès de Dieu avec son peuple sont ici vidés. Le premier est relatif à l'idolâtrie dont Cyrus tira vengeance en renversant Babylone où les Juifs coupables avaient été transportés, hélas ! parce qu'ils avaient abandonne l'Éternel pour les faux dieux des Gentils. Mais tout providentiellement suscité que fût Cyrus, c'est Son Serviteur, qui doit manifester le jugement aux nations, que Dieu désigne. Après cela cependant, le Messie promis est laissé de côté pour le moment. En attendant, Israël avait la responsabilité d'être le serviteur de Jéhovah, mais Israël était aveugle ; aussi Dieu l'avait-il livré en proie à ses ennemis ; mais maintenant il les délivre en détruisant Babylone dont la chute est pour lui le gage d'une délivrance à venir plus grande encore. Ce sujet va jusqu'à la fin du chapitre 48. Avec le chapitre 49 commence le second et le plus sérieux débat : le rejet du vrai serviteur, du Messie lui-même. Ceci, dans les plans de sagesse et de grâce de Dieu, fraie la voie à la bénédiction des Gentils, le rétablissement de Jacob étant considéré maintenant comme peu de chose. « Je t'ai donné pour lumière aux nations », etc. Sion ne sera pourtant jamais oubliée, elle sera restaurée. Cette question se termine avec le chapitre 57. (Comparez le dernier verset de ce chapitre avec le dernier de la partie précédente, c'est-à-dire chap.48:22).

Les chapitres 58-66 sont la conclusion. Comme du reste tout ce qui a été dit compose ce que nous avons appelé le second volume, ils ne le cèdent en rien à aucune autre partie en magnificence, en intérêt et en avantages pratiques. On peut en résumer le contenu de la manière suivante. Dans les chapitres 58 et 59, l'Esprit Saint adresse à la conscience d'Israël des considérations, si je puis parler ainsi, sur la justice, la tempérance et le jugement à venir. Leur hypocrisie met obstacle à leur bénédiction, et leur péché amène leur châtiment. Et pourtant, alors que tout espoir de salut pourrait leur être enlevé, le Rédempteur viendrait en Sion dans sa souveraine miséricorde, et son

Esprit et sa Parole habiteraient avec Israël et sa postérité à toujours. La gloire qui en résultera pour lui et l'état de justice dans lequel il se trouvera, sont révélés au chapitre 60. – Les chapitres 61 à 63:6 forment une section dans laquelle le caractère de Jéhovah-Messie est tracé depuis son premier avènement en grâce (avec la bénédiction et la gloire qu'Il était prêt et capable de répandre sur le peuple et sur le pays.) jusqu'à son retour de la scène du jugement exécutée en Édom, « le jour de la vengeance de notre Dieu ». – Ensuite, depuis le verset 7 du chapitre 63 jusqu'à la fin du 64, le prophète ne cesse d'intercéder avec ardeur auprès de l'Éternel en faveur de son peuple, laissant reposer son unique espoir sur sa miséricorde et sa fidélité. Les deux derniers chapitres (65, 66) sont la réponse du Seigneur qui y expose sa conduite : sa grâce envers les Gentils ; son long support à l'égard d'Israël toujours en rébellion et prêt à retourner à sa vieille idolâtrie et à une idolâtrie pire ; le rejet et le jugement certains de la masse, bien que toutefois un résidu élu soit épargné ; l'introduction de sa gloire au milieu de la nouvelle création à laquelle Il destine Jérusalem pour centre terrestre ; le témoignage réitéré de sa sympathie pour les élus et de la vengeance qu'Il doit tirer des abominations du dernier jour où, s'il bénit tout à coup Sion, Il viendra aussi soudainement plaider par le feu et l'épée avec toute chair. Après ce jugement des vivants ;

le résidu épargné s'avancera et proclamera, non la grâce, mais la gloire de l'Éternel ; tous les disperses d'Israël seront ramenés, et puis toute chair aussi se prosternera devant la face de Jéhovah et aura constamment devant les yeux la condamnation des apostats.

Tel est le dessein général, tel est le caractère particulier des sections diverses du livre du prophète Ésaïe.

Première division – 1 à 12

Chapitre 1

Il est hors de doute que le Saint Esprit ne cesse d'avoir en vue Israël, et spécialement Juda et Jérusalem, d'un bout à l'autre de la prophétie d'Ésaïe. Souvent, il est vrai, il est parlé de jugements contre les Gentils, quelquefois de manifestations de la grâce divine à leur égard, et ceci non seulement lorsqu'Israël sera le point central d'où la bénédiction rayonnera sur la terre, mais même pendant le temps où, comme maintenant, les Juifs sont laissés de côté pour une certaine durée. Néanmoins le langage du prophète prouve d'une manière assurée que le livre pris dans son ensemble, se rapporte à l'ancien peuple de Dieu et non à l'Église des premiers-nés.

Malgré cela, comme toute l'Écriture est également inspirée de Dieu, nous trouverons ici, comme dans toutes les pages du saint livre, de précieux enseignements, des leçons humiliantes pour le cœur de l'homme, des témoignages de la miséricorde, de la bonté, de la patience inépuisables du Seigneur, mais aussi de solennels, d'inévitables jugements contre tout mal qui se produit. Partout et en tout temps, la gloire de Dieu resplendit aux yeux de la foi de l'éclat dont elle resplendira à « tout œil » dans un jour qui se hâte rapidement. Mais le Dieu seul sage s'est plu à manifester ses pensées et à déployer ses voies, sous des formes variées qui étonnent et embarrassent l'esprit borné et le cœur mal disposé de l'homme. Les uns s'empressent de bannir le passé de leur mémoire, comme si la révélation des privilèges du moment était tout ; les autres, et en plus grand nombre, perdront le sentiment de la vocation actuelle de Dieu dans un amalgame, dans une inintelligente monotonie d'idées, et confondent Israël et l'église, la loi et l'évangile, la terre et le ciel, la grâce et la gloire.

Sans doute, maintenant que le Fils de Dieu est apparu, c'est Lui qu'il est de notre devoir d'écouter ; et s'il n'est pas le centre de nos affections, s'il n'occupe pas dans nos cœurs la première place, c'est une chose vaine de parler de Moïse et d'Élie, de la loi et des prophètes.

Or, c'est l'écouter que de croire que l'Esprit de vérité est venu pour nous conduire dans toute la vérité, vérité dont une grande partie ne pouvait être supportée par les apôtres eux-mêmes, jusqu'à ce que la Rédemption fût accomplie, et que le Fils de l'homme fût monté là où il était auparavant. Il est donc convenable que nous recherchions dans le Nouveau Testament la portion qui nous concerne d'une manière spéciale, la révélation du mystère caché dès avant la fondation des siècles. Mais nous ne pouvons oublier, sans déshonneur pour Dieu et sans préjudice pour nos âmes, qu'il est certains principes moraux qui ne varient jamais, pas plus que Dieu ne saurait jamais rien dire ou faire qui soit au-dessous de lui, quelle que puisse être sa condescendance à l'égard de ses créatures. Ainsi l'obéissance est toujours le droit sentier pour le fidèle, et la sainteté est inséparable de la nouvelle nature ; mais alors, le caractère de l'obéissance et la profondeur de la sainteté dépendent nécessairement de la mesure de lumière que Dieu dispense et de la puissance des motifs qu'il révèle pour agir sur les cœurs. Ce qui était permis à l'époque et sous l'organisation lévitique n'est plus à sa place aujourd'hui, si nous nous soumettons à l'autorité du Sauveur. Et cela est au moins aussi exactement vrai du culte public et du service de Dieu que de la vie et des devoirs privés. C'est dans des mesures bien diverses et de bien des manières, que Dieu a parlé aux pères par les prophètes ; mais en ces jours, il a parlé par son Fils. D'où il résulte que l'incrédulité prend le caractère d'une résistance contre le parfait amour, la parfaite lumière, la parfaite autorité, la parfaite grâce, révélées en Celui qui est l'image du Dieu invisible, Dieu lui-même par-dessus toutes choses, béni éternellement ; tandis que la foi qui a fléchi le genou devant cette manifestation de la Divinité, aime à écouter les oracles antérieurs, et à refléter la véritable lumière qui brille maintenant, aussi bien que les rayons plus faibles mais également divins qui perçaient les ténèbres de l'homme ; car toutes les promesses bénies de Dieu sont maintenant réalisées en Christ.

Dans la prophétie qui fait l'objet de notre étude, Dieu agit encore avec le peuple en tant que corps ; c'est pour cela qu'il plaide avec lui a cause de ses iniquités, traçant un tableau complet, approfondi, minutieux de ses mauvaises voies. Car si la prophétie encourage le fidèle par la promesse assurée de la bénédiction divine qui vient, elle jette une vive et profonde lumière sur l'état actuel de ceux qui portent le nom du Seigneur ; par l'espérance qu'elle communique, elle fortifie le cœur de ceux qui se soumettent à ses saintes déclarations. En conséquence, si on la traite avec piété et révérence, elle ne peut jamais devenir populaire, quoique les notions qu'on en tire et dont on se sert d'une manière propre à exciter, puissent l'être. Mais l'Esprit s'adresse à la conscience en la présence de Dieu, et il n'est rien que l'homme repousse avec plus de force. Et tel est bien le caractère du don de prophétie (1 Corinthiens 14), ainsi que celui des écrits prophétiques, et la préférence des Corinthiens pour le don plus éclatant des miracles nous révèle clairement leur condition morale.

Ai-je besoin de faire remarquer comment le premier chapitre d'Ésaïe vient à l'appui des observations qui précèdent ? Quelles remontrances de la part de Dieu ! Les cieux et la terre sont appelés à écouter ses plaintes contre son peuple coupable. Les plus stupides de leurs bêtes de somme font honte aux enfants d'Israël. En vain ont-ils été comblés des faveurs les plus précieuses : « J'ai nourri des enfants, je les ai élevés ; mais ils se sont re-

bellés contre moi ». Les châtiments n'ont pas amené de plus heureux résultats (v. 5-9). Pays, villes, habitants, tout, dans la vision du prophète, apparaît désolé, ruiné par le péché ; un tout petit résidu échappe seul à la destruction.

Ces faits ne nous disent-ils rien à nous ? Il y a plus que l'Église de Dieu appelée et formée alors que tout était en chute, que l'homme, Israël, le monde, avaient été jugés moralement à la croix : il y a encore pour nous le fait que la maison de Dieu est en désordre, que les derniers temps, les temps de nombreux antichrists sont venus depuis longtemps. Le témoignage chrétien, en dépit de ses privilèges infiniment plus grands que ceux dont jouissaient les Juifs, a renié Dieu d'une manière beaucoup plus déclarée et plus étendue que ceux-ci ne l'avaient fait. Qu'est-il réservé à la masse, sinon un jugement auquel la grâce fera seulement échapper ceux qui s'humilient sous la puissante main de Dieu ? Une semblable perspective est elle de nature à nous rendre insensibles ? Au contraire, l'esprit d'intercession accompagne invariablement une sainte attention aux déclarations prophétiques, fruits l'une et l'autre de la communion avec Dieu. Le Seigneur a trop d'amour pour son peuple pour voir avec indifférence ses péchés, les péchés de tous les hommes ; il doit venger les outrages faits à sa majesté ; et ceux qui entrent dans le secret de ses pensées ne peuvent que désirer avec toujours plus d'ardeur le bien des âmes et la gloire de leur maître. L'amour véritable n'a aucun rapport avec les œuvres infructueuses de ténèbres ; il les réprouve plutôt. Cet amour qui est de Dieu ne pèse pas non plus le péché à la même balance que la nature ; mais il sent tout de suite et profondément tout ce qui porte atteinte au Seigneur lui-même.

Quant à Israël, il était pire encore que les païens : « Écoutez la parole de l'Éternel, conducteurs de Sodome ; prêtez l'oreille à la loi de notre Dieu, peuple de Gomorrhe ! » Ce n'était pas que le zèle religieux leur fît défaut ; ce n'était pas qu'ils ne cherchassent un remède aux iniquités manifestes de leur époque. Mais *leurs* remèdes étaient pire qu'inutiles (v. 10-15). Si la ruine de Sodome les menaçait, c'est qu'ils étaient au fond une vraie Sodome, et leurs sacrifices, leurs fêtes, leurs assemblées, étaient odieux au Seigneur qui refusait d'écouter leurs prières. Il n'y avait chez eux ni sincère repentance, ni tremblement devant la parole de Dieu.

Et cependant l'Éternel daigne encore les inviter à se repentir et à porter des fruits convenables à cette repentance, promettant de leur venir en aide s'ils se soumettaient à lui et lui obéissaient, mais les menaçant de les consumer par son épée s'ils refusaient. La corruption universelle est alors mise à nu ; et finalement, le Seigneur montre qu'il doit châtier ses adversaires, et restaurer Sion dès que les idoles et ceux qui les font auront succombé sous sa puissante main.

Chapitre 2

Nous venons de voir que, bien que le peuple soit assuré de la bénédiction ne Dieu, s'il se repent réellement, le prophète fait voir que le jugement sera d'abord exécuté contre les méchants ; puis l'Éternel rachètera Sion. Le chapitre 2 fait suite à cette prédiction et annonce non seulement le rétablisse des Juges et de Jérusalem qui sera appelée la cite de justice, mais il déclare aussi que la montagne de la maison de l'Éternel sera affermie, et que toutes les nations y aborderont ; « Car la loi sortira de Sion, et la parole de l'Éternel de Jérusalem. Il exercera le jugement parmi les nations, et il reprendra plusieurs peuples ; ils forgeront de leurs épées des hoyaux, et de leurs hallebardes des serpes ; une nation ne s'élèvera plus contre l'autre, et ils ne s'adonneront plus à la guerre » (v. 3, 4).

Cela est parfaitement clair aux yeux de quiconque le considère avec simplicité. Qu'on néglige le contexte, qu'on ne tienne aucun compte du fait que ce qui précède a pour préface ces mots : « Vision d'Ésaïe, fils d'Amots, laquelle il a vue touchant Juda et Jérusalem », et tout est confusion. Il va de soi que ces brillantes promesses ne se rapportent pas au retour du faible résidu de la captivité de Babylone ; mais les vues de beaucoup de chrétiens sur ce point ne sont pas moins insoutenables. Combien est pauvre, par exemple, le système de Théodoret, qui s'efforce de montrer l'accomplissement de la prophétie en question, dans la florissante unité de l'Empire Romain à l'époque où notre Seigneur apparut, et dans le fait que les peuples conquis dont il ce composait n'étaient plus en guerre, mais se livraient à l'agriculture et répandaient sans obstacle l'évangile auprès et au loin ! Les essais d'interprétation qu'on a donnés depuis lors n'ont pas été plus heureux, à moins que l'on ne trouve plus d'homogénéité dans l'explication papiste qui suppose que ces prédictions se sont vérifiées au sein de l'Église romaine, ou que l'on préfère se ranger à l'opinion des autres commentateurs qui donnent aux paroles du prophète un sens mystique et qui voient leur réalisation dans l'unité de tous les croyants, dans leur paix, leur parfaite sainteté, leur entière soumission aux Écritures, soit sur la terre au milieu de la vérité, soit, ainsi que le pensent quelques-uns, dans le ciel, alors que toute lutte aura cessé.

Prenez maintenant ce passage dans sa portée naturelle, et vous verrez s'évanouir toutes les difficultés. Quand l'œuvre de jugement aura pris fin, Sion sera pour toutes les nations la source de bénédictions divines, et le centre autour de laquelle elles se réuniront lorsque la paix régnera dans l'univers et que Jéhovah sera roi de toute la terre. Tout le contraire aura lieu, comme le Seigneur l'a prédit, jusqu'à la fin du siècle : « Une nation s'élèvera contre une autre nation, et un royaume contre un autre royaume ». C'est ce qui se passe actuellement. Bientôt, quand poindra l'aurore des temps nouveaux, sous la domination terrestre du Messie, (Apoc. 11:15) « une nation ne lèvera plus son épée contre l'autre, et on ne s'adonnera plus à la guerre ». Ce sera un ordre de choses dont le monde n'a jamais fait l'expérience, et si le rejet d'Israël a été la réconciliation du monde, quelle sera sa réception, sinon une vie d'entre les morts ? (Rom. 11.) L'affluence de tous les peuples vers Sion ne saurait être confondue

avec le rassemblement de personnes prises de leur sein dont l'Écriture parle comme étant l'Église de Dieu, alors même que nul jugement divin ne serait exécuté contre eux (et spécialement contre les Juifs) auparavant, et que cette ère de paix, de bénédiction et de gouvernement du Messie, ne coïnciderait pas avec la suprématie d'Israël, ce qui suppose une condition tout à fait distincte de celle de l'église dans laquelle il n'y a plus ni Juif, ni Gentil, mais où Christ est tout en tous.

Ce qui suit confirme hautement les prédictions relatives à la bénédiction et à la gloire future d'Israël sous la nouvelle alliance, et au Roi qui doit régner en justice, car le prophète (v. 5), après le tableau brillant qu'il a tracé, invite la maison de Jacob à venir et à marcher dans la lumière de l'Éternel. Puis, s'adressant à Jéhovah, il reconnaît pour quels motifs Il a rejeté son peuple au lieu de lui donner une position élevée, c'est parce qu'il s'est rempli d'Orient et de tout ce que l'homme convoite et adore. Son péché ne pouvait être pardonné. Enfin, il presse la maison de Jacob de se cacher dans la poussière, à cause du jour du Seigneur qui, sans nul doute, n'a pas encore paru pour châtier l'orgueil et l'idolâtrie de l'homme. Tout esprit sincère n'a besoin que de lire ce passage dans un esprit de foi et de sainte révérence, pour se convaincre qui ni Nébucadnetsar, ni Titus, ni l'évangile n'ont rien à démêler avec l'accomplissement des jugements qu'il retrace.

Chapitres 3 et 4

Mais quelqu'universel que doive être l'abaissement de l'orgueil humain, le chapitre 3 annonce un coup plus terrible encore qui doit frapper Jérusalem et Juda, non seulement dans leur vie publique et politique, mais d'une manière détaillée, minutieuse, dans la personne des filles de Sion et l'orgueilleuse petitesse de leur parure. La désolation sera tellement grande que la disette d'hommes portera les femmes à une hardiesse contraire à la modestie de leur sexe. Mais ce temps d'épreuves est suivi d'une éclatante manifestation de beauté et de gloire, et d'une abondance de miséricorde pour le résidu sauvé et saint (chap.4). Et de même qu'autrefois la colonne de nuée couvrait le tabernacle de la présence divine, de même « le Seigneur créera sur toute l'étendue du mont Sion, et sur ses assemblées, une nuée de jour avec une fumée, et une splendeur de feu flamboyant de nuit, car la gloire se répandra partout ». Essayer de rapporter à l'évangile ces révélations de la gloire future des enfants d'Israël après qu'il aura passé par le creuset des épreuves, c'est, dans toute l'acception du mot, ce qu'on appelle tordre les Écritures. Pendant la dispensation actuelle, ils sont ennemis à l'égard de l'évangile à cause de nous ; mais ils sont bien-aimés selon l'élection à cause des pères. Quand ce jour viendra, la plénitude des nations sera entrée, et ainsi tout Israël sera sauvé. C'est un ordre de choses qui diffère complètement de tout ce qui a lieu depuis le temps actuel de la grâce jusqu'au jour du jugement, quelle que soit la miséricorde de Dieu pour les réchappés d'Israël et des Gentils : « En ce jour-là il y aura un seul Éternel et son nom ne sera qu'un ». C'est la délivrance et non la destruction de la création qui soupire encore. « Et toute la terre deviendra comme une plaine depuis Guébah jusqu'à Rimmon, vers le midi de Jérusalem, laquelle sera exaltée et habitée en sa place, depuis la porte de Benjamin jusqu'à l'endroit de la première porte, et jusqu'à la porte des encoignures, et depuis la tour de Hananéel jusqu'aux pressoirs du roi ». Ce n'est ni le passé, ni le présent ; ce n'est pas non plus l'état éternel, mais le millénium. C'est une époque de gloire, en laquelle le Seigneur répondra aux cieux, et les cieux répondront à la terre, et la terre répondra au froment, au bon vin, et à l'huile, et eux répondront à Jizreël. Le jugement divin aura effacé le péché de Sion, et la gloire se manifestera d'une manière plus bénie qu'auparavant et pour toujours. Qu'y a-t-il qui puisse former un plus frappant contraste avec notre jour de grâce patiente ? 0'

Chapitres 5 et 6

Ces deux chapitres font ressortir de la manière la plus frappante les voies de Dieu dans le jugement de son peuple. Il sont tout à fait distincts l'un de l'autre. Le chapitre 6 est introduit brusquement, sans raison d'être apparente, et forme avec les chapitres 7, 8 et 9:1-7 inclusivement, une parenthèse irrégulière, mais pleine d'intérêt et d'instruction, après laquelle la solennelle annonce de malheurs commencée au chapitre 5 reprend de nouveau dans les désastres multipliés qui fondent sur Israël et le pays, jusqu'à ce qu'ait lieu la suprême et éternelle délivrance qui doit s'accomplir au dernier jour.

Mais si les chapitres 5 et 6 diffèrent de caractère et d'époque, l'Esprit de Dieu s'est plu à les mettre immédiatement à côté l'un de l'autre pour nous donner un précieux avertissement. Ils renferment en effet le double principe ou la double règle de jugement que Dieu a coutume d'appliquer à son peuple. Dans l'un il regarde en arrière, dans l'autre en avant ; dans le premier il mesure, au moyen de tout ce qu'il a fait pour les siens, ce qu'ils auraient dû être à son égard ; dans le seconds il les juge par la manifestation de sa gloire au milieu d'eux. L'un répond à la loi par laquelle est donnée la connaissance du péché ; l'autre, à la gloire de Dieu à laquelle nul n'a atteint. (Rom. 3:23.)

Au chapitre 5, le prophète chante à Jéhovah, son Bien-Aimé, un cantique touchant sa vigne. Moïse avait déjà (Deut. 32), dans un magnifique langage, célébré en présence d'Israël, le choix souverain et la bénédiction de Dieu, déploré les péchés et le châtiment du peuple ; mais il avait également annoncé que l'Éternel finirait par avoir compassion du pays et de ses habitants, avec lesquels les nations dispersées se réjouiraient. Notre chapitre embrasse un horizon plus restreint. « Mon Bien-Aimé avait une vigne sur un fertile coteau ; il l'environna d'une haie, en ôta les pierres et la planta de ceps exquis ; il bâtit aussi une tour au milieu d'elle, et y tailla une cuve. Or, il s'attendait qu'elle produirait des raisins, mais elle a produit des grappes sauvages ». Dieu n'avait rien négligé. Il

avait placé Israël dans la position la plus favorable, s'en était fait un peuple à part, avait enlevé tous les obstacles de son chemin, l'avait comblé de ses faveurs, lui avait accordé non seulement sa protection, mais tous les moyens de bénédiction. « Qu'y avait-il plus à faire a ma vigne que je ne lui aie fait ? » Pourtant tout fut inutile. Elle ne portait que de mauvais fruits. Comme Adam, Israël transgressa l'alliance. Il en est toujours de même. La responsabilité de l'homme aboutit a une ruine complète. L'homme s'éloigne de Dieu et corrompt sa voie sur la terre. « Maintenant donc, écoutez ce que je m'en vais faire à ma vigne : j'ôterai sa haie, et elle sera broutée ; je romprai sa clôture, et elle sera foulée, et je la réduirai en désert, elle ne sera plus taillée ni fossoyée, et les ronces et les épines y croîtront ; et je commanderai aux nuées de ne plus faire tomber de pluie sur elle. Or la maison d'Israël est la vigne de l'Éternel des armées, et les hommes de Juda sont la plante en laquelle il prenait plaisir ; il en a attendu la droiture, et voici l'oppression ; la justice, et voici la clameur » (v. 4-7).

Ainsi la nation, corps, est pesée à la balance divine et trouvée trop légère. Cela est si évident et si grave, que Dieu invite les habitants de Jérusalem et les hommes de Juda, à juger entre lui et sa vigne, bien qu'ils fussent eux-mêmes les arbres abâtardis dont il s'agissait. Il n'y avait pas plus à mettre en doute la bonté témoignée à Israël, que son obligation à porter du fruit pour Dieu. Mais l'obligation ne produit jamais de fruit qui convienne au Seigneur. Que pouvait-il résulter d'un pareil état de choses, sinon malheur après malheur ?

Le fait est que, sur le fondement de la responsabilité, toute créature a failli, excepté Celui-là seul qui reste éternellement le Créateur, quelle qu'ait pu être sa profonde condescendance en s'abaissant jusqu'à revêtir une forme humaine. Or quel est le secret de la victoire pour le croyant de nos jours et dans tous les temps ? Nous devons nous élever au-dessus de ce qui appartient simplement à l'humanité, afin de marcher comme des saints ; oui, dans un sens, nous devons être au-dessus même de notre devoir, afin de l'accomplir de point en point. Comme autrefois ceux-là seuls marchaient d'une manière irréprochable selon la loi, qui regardaient au Messie promis avec une foi vivante, de même les saints peuvent maintenant glorifier Dieu par une marche sainte et juste, parce qu'ils sont sous la grâce et non plus sous la loi. Le sentiment de la délivrance et d'un état de faveur parfaite devant Dieu donne beaucoup de force là où se trouve la nouvelle vie. Je ferai observer, en conséquence, que dans le passage que nous examinons, Christ ne paraît nullement comme le moyen et le canal par lequel découle la grâce. Tout est donc ténèbres et mort sans espoir ; aussi le prophète, allant droit au but, dénonce ouvertement le mal surabondant et constant qui se trouve parmi le peuple de Dieu. Pas une ombre de consolation, pas un rayon d'espérance : rien que le péché d'Israël et le jugement de Jéhovah. À chaque péché sa rétribution. Malheur à ceux qui joignent maison à maison, champ à champ, et qui ne songent qu'à leur propre agrandissement ! L'Éternel les réduira tellement en désolation que leurs vignes et leurs terrains ne leur rapporteront que le dixième de la semence. Malheur à ceux qui courent après le plaisir et la volupté ! Ils seront emmenés captifs et le sépulcre les engloutira tous, les petits aussi bien que les grands. Quant aux pécheurs endurcis qui jettent au Seigneur un défi dérisoire ; quant aux corrupteurs, à ceux qui sont Sages à leurs yeux, aux amis des méchants, aux ennemis des justes, malheurs sur malheurs les attendent : « Parce qu'ils ont rejeté la loi de l'Éternel des armées et méprisé la parole du Saint d'Israël, la colère de l'Éternel s'est embrasée contre son peuple, il a étendu sa main sur lui et l'a frappé ». Mais les calamités ne sont point épuisées. « Malgré tout cela, il n'a point fait cesser sa colère, mais sa main est encore étendue ». Telle est la charge accablante que nous verrons se réaliser aux chapitres 9 et 10. Les nations vengeresses peuvent être éloignées, mais au signal de Jéhovah, « chacune viendra promptement et légèrement ». « Et si on regarde vers la terre, voici il y aura des ténèbres et de la calamité, et la lumière sera obscurcie jusqu'au ciel ». Tel est le lot de l'homme, le lot d'Israël, là d'où Christ est absent.

La scène change complètement avec le premier verset du chapitre 6. Non que le peuple soit devenu tant soit peu meilleur ; de fait ce ne fut que lors de l'apparition de Christ que l'homme découvrit pleinement ce qu'il était et ce qu'il est. La loi prouvait que l'homme commet et aime le péché ; la présence de Christ a prouvé qu'il hait le bien, qu'il hait Dieu lui-même manifesté dans toute sa pureté et son humilité, qu'il hait et la grâce et la vérité de Jésus. Ce n'est donc pas seulement le fait que l'homme était en chute et coupable ; mais lorsqu'il a eu sous les yeux un être digne sous tous les rapports de son amour, de ses hommages, de son admiration ; un elle, la parfaite manifestation de ce que l'homme devait être pour Dieu et de ce que Dieu était pour l'homme, alors même il a haï cet être, il n'a pu supporter son éclat, il ne s'est donné aucun repos jusqu'à ce qu'il l'ait éloigné de lui autant qu'il le pouvait. Pourtant nous sommes sur un terrain qui diffère d'une manière sensible et frappante, parce que c'est de la manifestation de Jéhovah, et non pas simplement de la responsabilité d'Israël, qu'il s'agit. Les deux chapitres montrent le peuple mis en jugement, seulement les principes en vertu desquels il est jugé ne sont pas du tout les mêmes.

Ce ne fut pas dans les jours de prospérité d'Ozias que le prophète fut investi de cette solennelle mission, mais dans l'année où le fils de David autrefois heureux, mais maintenant tout couvert de lèpre, était sur le point de rendre le dernier soupir. C'est alors toutefois qu'Ésaïe vit le Seigneur assis sur un trône haut et élevé, et les pans de sa gloire remplissaient le temple. Jamais vision aussi splendide n'avait frappé les regards humains ; mais si les séraphins qui se tenaient au-dessus de l'Éternel, lui donnaient tout ce qui est sur la terre comme le théâtre de sa gloire, c'était sa sainteté qu'ils célébraient d'abord et par-dessus tout. L'effet qu'en ressentit le prophète fut instantané. Il ne crie plus : Malheur à ceux-ci ou ceux-là, mais « malheur à moi ». Il est profondément saisi du sentiment du péché et de la ruine de lui-même et du peuple. Mais il parle en présence de Celui dont la grâce ne le cède ni à sa gloire ni à sa sainteté, et le remède est aussitôt appliqué : « Alors je dis : Malheur à moi ! car c'est fait de moi, parce que je suis un homme souillé de lèvres et que je demeure au milieu d'un peuple souillé le lèvres et mes yeux ont vu le Roi, l'Éternel des armées. Alors l'un des séraphins vola vers moi, tenant en sa main un

charbon ardent qu'il avait pris de dessus l'autel avec des pincettes ; et il en toucha ma bouche et dit : Voici, ceci a touché tes lèvres, c'est pourquoi ton iniquité sera ôtée, et la propitiation sera faite pour ton péché ». Ce n'est pas tout ; à peine a-t-il été ainsi affranchi en la présence de Dieu, que le prophète devient le zélé serviteur et de sa volonté : « Puis j'ouïs la voix du Seigneur, disant : Qui enverrai-je et qui ira pour nous ? Et je dis : me voici, envoie-moi. Et il dit : Va et dis à ce peuple : En entendant, vous entendrez, mais vous ne comprendrez point ; en voyant, vous verrez, mais vous n'apercevrez point. Engraisse le cœur de ce peuple et rend ses oreilles pesantes et bouche ses yeux, de peur qu'il ne voie de ses yeux, et qu'il n'entende de ses oreilles, et que son cœur ne comprenne, et qu'il ne se convertisse, et qu'il ne recouvre la santé ». Telle est la charge, et nous savons de quelle manière certaine elle trouva son accomplissement dans l'aveuglement infligé à la nation, lorsqu'elle ne confessa pas sa souillure, n'aperçut ni gloire ni beauté en Christ présent au milieu d'elle, et refusa de croire au témoignage que lui rendit le Saint Esprit quand il fut ressuscité et exalté à la droite de Dieu. (Comp. Jean 12, et Actes 28). Mais, bien que l'Esprit de prophétie prononce la sentence de Dieu contre le peuple incrédule, il est néanmoins un esprit d'intercession : « Et je dis : Jusques à quand, Seigneur ? Et il répondit : jusqu'à ce que les ville aient été désolées, et qu'il n'y ait plus d'habitants, ni d'hommes dans les maisons, et que la terre soit mise en une entière désolation, et que l'Éternel ait dispersé au loin les hommes, et que celle qu'il aura abandonnée ait demeuré longtemps au milieu du pays. Toutefois, il y en aura encore en elle une dizaine, puis elle sera désolée ; mais comme la fermeté des chênes et des rouvres consiste en ce qu'ils rejettent, ainsi la semence sainte sera sa fermeté ».

Nous voyons donc, que ce passage annonce clairement un résidu, la miséricorde se réjouissant contre le jugement, et Dieu manifestant sa gloire dans les deux cas. Mais ce résidu une fois de retour sera réduit et émondé par la main de Jéhovah. Cependant la sainte semence, le trône de la nation subsistera, alors que le jugement aura fait son œuvre.

Chapitre 7

Comme nous l'avons vu, le chapitre précédent renferme la révélation de la gloire de Christ et la promesse assurée d'une sainte semence après le jugement du pays et du peuple. Voici maintenant le récit important de faits survenus, non en l'année où mourut le roi Ozias, ni même sous le règne de son successeur, mais aux jours d'Achaz. On n'aurait pu autrement expliquer d'une manière claire comment la gloire de Christ était sur le point d'apparaître. Le chapitre que nous avons sous les yeux résout cette question et relie la révélation de Christ avec son rejet et son triomphe final et éternel (chap.8, 9, (1-7) et le chapitre 7 ne traite que la première partie.

L'occasion fut l'alliance offensive de Retsin, roi de Syrie, avec Pékakh, fils de Remalia et roi d'Israël, contre Juda et contre Achaz : « Et on rapporta à la maison de David en disant : La Syrie s'est alliée à Éphraïm. Et le cœur d'Achaz et le cœur de son peuple furent ébranlés, comme les arbres des forêts sont ébranlés par le vent ». On fut en proie à une grande crainte, là où, hélas ! nulle crainte ne régnait, c'est-à-dire à Jérusalem et dans la maison de David. Il n'y avait à cela rien d'étonnant : l'héritier du trône de David, ne suivait pas les traces de David, son père ; il marchait dans les voies du roi d'Israël et pis encore ; il dépouillait Juda et péchait gravement contre l'Éternel. Saisi d'une terreur panique, et demeurant toujours éloigné de Dieu malgré son état de détresse, Achaz est rencontré par le prophète qu'accompagne son fils Séarjasub, et qui lui dit de la part de Dieu : « Prends garde à toi et demeure tranquille ; ne crains point, et que ton cœur ne devienne point lâche à cause des deux queues de ces tisons fumants ? à cause, dis-je, de l'ardeur de la colère de Retsin et de la Syrie, et du fils de Remalia – de ce que la Syrie a délibéré avec Éphraïm et le fils de Remalia de te faire du mal en disant : Montons en Judée, et la réveillons, et nous y faisons ouverture ; partageons-la entre nous, et établissons pour roi le fils de Tabéal, au milieu d'elle ». Etc. (v. 1-6).

Combien folle et basse est l'incrédulité ! Elle se montre joyeuse et confiante sur les bords d'un volcan prêt à vomir des torrents de lave ; elle est saisie d'angoisse quand Dieu se dispose à dissiper les malheurs qu'elle redoute. Dans ce cas ci, comment aurait-Il pu voir tranquillement un pacte entre Israël apostat et la Syrie païenne ? Ce n'était simplement que leur entreprise, menée à bonne fin, devait être une source d'ennuis pour Juda, mais elle devait surtout mettre de côté la race de David. C'était un coup porté au Messie, si peu que cette idée se fût présentée à leur esprit ; de sorte que la fidélité et la dignité même de Dieu se trouvaient directement engagées. Mais, « Ainsi a dit l'Éternel Dieu : Cela n'aura point d'effet et ne se fera pas ; car la capitale de la Syrie, c'est Damas ; et le chef de Damas, c'est Retsin ; et dans soixante-cinq ans Éphraïm sera froissé pour n'être plus un peuple. Et la capitale d'Éphraïm, c'est Samarie, et le chef de Samarie, c'est le fils de Rémalja. Si vous ne croyez point, certainement vous ne serez point affermis ». (v. 7-9).

Que les voies de Dieu sont merveilleuses ! Les efforts pour détruire, qui paraissaient si terribles à ceux contre lesquels ils étaient dirigés, alors surtout que leur conscience leur adressait des reproches, amenaient immédiatement la révélation de la ruine des destructeurs. Le chef syrien serait impuissant à protéger Éphraïm plus coupable, car sa sentence était déjà prononcée – il devait être brisé dans soixante-cinq ans de telle manière qu'il ne serait plus un et il en fut ainsi à la lettre (2 Rs. 18). Le chef de Samarie nous est également présenté dans toutes les formes ; mais qui étaient-ils l'un et l'autre pour discuter les conseils de Dieu au sujet de la race royale de David, bien qu'Achaz fût personnellement incrédule comme il l'était ? Dieu n'en est pas moins Dieu, et sa parole subsistera éternellement, quoique, certainement, l'incrédule ne sera point affermi.

Cela n'était que le prélude de la prédiction beaucoup plus importante qui suit : « L'Éternel continua de parler avec Achaz, disant : Demande un signe pour toi de l'Éternel ton Dieu ; demande-le, soit dans le plus bas lieu, soit dans le plus haut. Et Achaz dit : Je n'en demanderai point et je ne tenterai point l'Éternel » (v. 10-12). Hélas ! que de fois l'incrédulité s'efforce de dissimuler ainsi sous des dehors hypocrites son mépris de Dieu ! Que de fois dédaignant dans sa présomption les paroles de sa grâce, elle revêt l'apparence du respect et de l'humilité ! Le prophète cependant discerne les mensonges de ce méchant cœur incrédule et invite la maison de David à entendre, non seulement sa répréhension, mais aussi l'annonce du signe que le Seigneur enverra : « Voici, une vierge sera enceinte, et elle enfantera un fils et on appellera son nom Emmanuel ». Quelle merveilleuse grâce que celle qui adresse une promesse semblable à un homme tel qu'Achaz ! Et pourtant la grâce condamne l'incrédulité ou tout autre péché comme jamais la loi ne l'a fait ni n'aurait pu le faire. Si Achaz avait demandé quelque signe dans ce que sa pensée pouvait embrasser, soit de la terre, soit du ciel, à qu'elle distance incommensurable ne serait-il pas encore resté au-dessous de ce qu'embrasse l'œil de Dieu ! Quoique l'homme refuse de demander à cause de son incrédulité, cela n'empêche pas Dieu d'accorder un signe pour sa propre gloire, et ce signe c'est le Fils de la vierge, la postérité de la femme, Emmanuel ! Comme les pensées et les sentiments se pressent ici en foule ! La sécurité de la royale lignée de David et de ses droits qu'était-elle de plus que la ruine prédite de l'intrigant Éphraïm, en la présence de ce signe – vérité des vérités – Dieu avec nous ? Il était toutefois l'assurance, si sa grandeur annonçait d'autres gloires, et des gloires plus élevées, que nulle conspiration formée contré cette Racine et cette Postérité de David ne prospérerait.

Il est à peine nécessaire, (et cependant cette remarque sera d'une grande utilité pour certains lecteurs) d'observer que le « Fils », Emmanuel, du verset 14, n'est pas « l'enfant » du verset 16 ; ce dernier indique Séarjasub, qui pour cette raison avait accompagné le prophète. « Mais avant que l'enfant sache rejeter le mal et choisir le bien, la terre que tu as en abomination sera abandonnée par ses deux rois ». On remarquera qu'Ésaïe passe « de la maison de David », vous, à Achaz, toi, (Comparez v. 13, 14 avec 16, 17). Il est certain que l'enfant du prophète, Séarjasub, avait le caractère d'un « signe » (voyez v. 18) bien que naturellement il fût très distinct du grand signe, le Fils de la vierge. D'après le verset 16, le roi devait apprendre que, avant que cet enfant alors présent, atteignît l'âge de discernement, les rois alliés disparaîtraient de la scène. C'est ce qui eut lieu : trois ans avaient à peine passé sur sa tête, que les rois d'Israël et de Syrie tombèrent sous les embûches ou les coups de leurs ennemis.

Le coupable Achaz et Juda devaient-ils pour cela demeurer impunis ? Nullement, ainsi que le prophète continue de le déclarer au premier : « L'Éternel fera venir sur toi et sur ton peuple, et sur la maison de ton père, par le roi d'Assur, des jours tels qu'il n'y en a pas eu de semblables depuis le jour qu'Éphraïm se sépara de Juda. Et il arrivera qu'en ce jour-là l'Éternel sifflera aux mouches qui sont au bout des ruisseaux d'Égypte, et aux abeilles qui sont au pays d'Assur. Et elles viendront et se poseront toutes dans les vallées désertes, et dans les trous des rochers, et par tous les buissons et par tous les halliers » (v. 17-19). La foi d'Ézéchias put arrêter l'exécution du jugement prononcé contre Juda, et le roi d'Assyrie fut repoussé pour un temps. Mais Josias lui-même, tout fidèle qu'il était, eut à souffrir de sa téméraire opposition « aux mouches qui sont au bout des ruisseaux d'Égypte » ; et « les abeilles du pays d'Assur », à l'appel de Jéhovah firent sentir les piqûres de leurs aiguillons d'une manière encore plus cruelle. – « Et ce jour-là, le Seigneur rasera avec le rasoir pris à louage au-delà du fleuve, savoir, avec le roi d'Assur, la tête et les poils des pieds, et il achèvera aussi la barbe. Et il arrivera en ce temps là qu'un homme nourrira une vache et deux brebis ; mais il arrivera que pour l'abondance du lait qu'elles rendront il mangera du beurre, car tout homme qui sera demeuré de reste dans le pays mangera du beurre et du miel. Et il arrivera en ce jour-là que tout lieu où il y aura eu mille vignes, de mille pièces d'argent, sera réduit en ronces et en épines. On y entrera avec des flèches et avec l'arc, car tout le pays ne sera que ronces et épines. Et dans toutes les montagnes qu'on essartait avec la serpe, là on ne craindra plus de voir des ronces et des épines, mais ce sera pour y jeter les bœufs, et pour y être foulées des brebis » (v. 20-25.) La face du pays d'Israël devait de la sorte être entièrement transformée, et telle serait la désolation qui s'ensuivrait que le propriétaire d'une vache et de deux brebis trouverait la plus vaste étendue dans laquelle pourrait paître en liberté son maigre troupeau au milieu du désert qui devait remplacer les riches campagnes de la Palestine, et n'aurait lui-même d'autre nourriture que celle qui constitue l'aliment des hordes errantes. Quel tableau ! Oui, et les vignes les plus fertiles (comp. Cantique de Salomon, 8) devaient être réduites en champs de ronces et d'épines ; et nul ne pourrait y passer s'il n'avait pour se défendre un arc et des flèches ; et les collines dont la végétation était dirigée avec soin devaient servir de parc au gros et au menu bétail. Quels tristes détails renferment ces paroles qui annoncent à son roi le lamentable changement de la Judée !

Chapitre 8-9:7

Nous connaissons déjà les deux grands sujets de la prophétie, Emmanuel et l'Assyrien : – La Vierge devait enfanter un Fils, le Messie, Emmanuel ; Jéhovah devait faire venir contre l'infidèle descendant de David le roi d'Assyrie dévastateur, tout en se réservant dans sa miséricorde un résidu.

Le chapitre à l'étude duquel nous passons contient de nouvelles et plus complètes révélations de la part du Seigneur. Le prophète reçoit l'ordre de prendre un rouleau et d'y écrire dessus au sujet d'un autre enfant qui doit lui naître et qui portera le nom mystique de Maher-salal-has-bas. La signification en est donnée à Ésaïe : « Car avant que l'enfant sache crier : mon Père ! et ma mère ! on enlèvera la puissance de Damas et le butin de Samarie, devant le roi à Assur », (v. 4) prophétie qui s'accomplit à la lettre, comme le prouvent les récits inspirés.

Mais il y a plus. « L'Éternel continua à me parler disant : Parce que ce peuple a rejeté les eaux de Siloé qui coulent doucement et qu'il s'est réjoui de Retsin et du fils de Rémalja ; – pour cette cause, voici, le Seigneur s'en va faire venir sur eux les eaux du fleuve, fortes et grosses, savoir, le roi d'Assur et toute sa gloire ; et ce fleuve montera par-dessus tous ses affluents et ira par-dessus tous ses bords ; et il traversera en Juda et se débordera, et dépassera tellement qu'il atteindra jusqu'au cou, et l'étendue de ses ailes remplira la largeur de ton pays, ô Emmanuel » (v. 5-8). Nous sommes ici en présence des scènes du dernier jour, quelque type que l'on puisse supposer les avoir déjà reproduites. L'orgueilleux Assyrien remplit le pays, le pays d'Emmanuel, atteignant « jusqu'au cou » ; il est cependant non seulement arrêté et confondu, mais entièrement et pour jamais détruit.

Le peuple dans cette circonstance n'eut pas plus de foi que n'en avait eu le roi dans la scène précédente. L'un et l'autre méprisèrent les avertissements et les promesses de Dieu. C'était sur l'homme que reposait leur confiance en présence du danger. Si, d'un côté, Achaz fut saisi d'effroi à la vue des queues des deux tisons fumants, alors que l'Éternel l'engageait à dédaigner le courroux des rois alliés d'Israël et de Syrie ; de l'autre, le peuple rejeta les eaux de Siloé qui coulent doucement. Leur châtiment ne serait que justice. Le fleuve impétueux, l'Assyrien, se précipiterait sur le pays et l'inonderait. Mais n'est-ce pas « ton pays, ô Emmanuel ? » Assurément oui, et quel que soit le roi, quel que soit le peuple, quel que soit leur abaissement Dieu ne vengera-t-il pas l'insulte faite à Celui qui, lorsqu'il est outragé, ne l'est pas une seconde fois ? Il ne reste pas sourd au cri de ses élus, que ne sent-il pas pour Emmanuel ! Les peuples se sont-ils alliés ? Ils pouvaient s'en épargner la peine : ils seront brisés. Ceux des pays éloignés se sont-ils équipés ? Qu'ils prêtent l'oreille, s ils n'ont pas peur ; qu'ils écoutent le Seigneur prononcer leur sentence : « Équipez-vous et vous serez froissés ; équipez-vous et vous serez mis en pièces. Prenez conseil, et il sera dissipé ; dites la parole et elle n'aura point d'effet, parce que Dieu est avec nous ». (v. 9, 10). Ceci nous montre quel est le sentier de la foi pour l'homme pieux : le Seigneur est son unique et sûre ressource, le seul objet de sa vénération et de sa crainte au jour du malheur et à l'heure du danger présent. « Car ainsi m'a dit l'Éternel avec une main forte, et il m'a instruit de ne point aller par le chemin de ce peuple-ci, en me disant : Ne dites point, conjuration ! toutes les fois que ce peuple dit, conjuration ! et ne craignez point ce qu'il craint, et ne vous épouvantez point. Sanctifiez l'Éternel des armées lui-même, et qu'il soit votre crainte et votre épouvantement. Et Il vous sera pour sanctuaire ; mais Il sera une pierre d'achoppement et un rocher de trébuchement aux deux maisons d'Israël, en piège et en filet aux habitants de Jérusalem Et plusieurs d'entre eux trébucheront et tomberont, et seront froissés, et seront enlacés, et seront pris. Empaquette le témoignage ; cachette la loi parmi mes disciples. J'attendrai donc l'Éternel qui cache sa face de la maison de Jacob, et je m'attendrai à lui. Me voici, avec les enfants que l'Éternel m'a donnés pour être un signe et un miracle en Israël, de par l'Éternel des armées qui habite en la montagne de Sion » (v. 14-18).

Sentir et confesser de la sorte sa faiblesse, et en conséquence se rejeter sur « l'Éternel des armées », c'est réellement, en dépit de toutes les apparences et de tous les raisonnements humains, être maître de la situation. D'une manière encore plus bénie, l'Apôtre pouvait prendre plaisir dans les infirmités, dans les outrages, dans les besoins, dans les persécutions, dans les détresses qu'il endurait à cause de Christ. « Je me glorifierai donc très volontiers, avait-il dit auparavant, plutôt dans mes infirmités, afin que la vertu de Christ habite en moi ».

Ceci amène la délivrance finale, le triomphe d'Israël, bien qu'en rapport avec les événements présents et le spectacle douloureux qu'offrent les circonstances par lesquelles passe le résidu désolé, jusqu'à ce que le Seigneur se lève et opère le dénouement par la destruction de tous les ennemis. Les forces coalisées de ces derniers seront impuissantes. Ce dont avaient besoin ceux qui craignaient Jéhovah, ce n'était ni une confédération, ni un appel à tous ceux qui avaient confiance dans une semblable mesure, mais bien de rendre hommage à Jéhovah, d'en faire leur sanctuaire, bien qu'il dût être une pierre d'achoppement aux deux maisons d'Israël, en piège et en filet aux habitants de Jérusalem elle-même.

Il est donc clair que ce qui nous est présenté ici, ce n'est pas seulement que les nations qui voulaient engloutir Israël sont condamnées à une ruine totale, mais qu'Israël lui-même vient trébucher contre la pierre d'achoppement – son propre Jéhovah-le-Messie. En même temps, cependant, on voit dans son sein un petit nombre d'hommes attachés au témoignage du Seigneur et reconnus comme ses disciples, tandis qu'il cache sa face loin du peuple pris dans son ensemble. Ils forment un résidu à part, tandis que la masse trébuche, tombe, est froissée, enlacée et prise. C'est pourquoi, dans l'Épître aux Hébreux, l'Esprit Saint n'hésite pas à citer le verset 18 avec d'autres passages des Écritures (Ps. 16 et 22) pour faire voir que ceux qui sont sanctifiés sont reconnus avec Lui, non seulement avec Lui l'homme dépendant, mais aussi Celui qui sanctifie, quoiqu'il puisse ne pas avoir honte de les appeler frères, et cela, maintenant, en plein christianisme, comme bientôt, aux derniers jours, alors que la nation est plongée dans l'aveuglement et l'incrédulité.

Les versets qui terminent le chapitre (19-22) montrent l'iniquité croissante du peuple et son impie recours aux puissances de ténèbres, dans le manque de lumière où il se trouve après avoir méprisé la loi et le témoignage de l'Éternel. L'effet produit est une misère profonde, l'audace, la rage et le blasphème contre son Roi et son Dieu, enfin l'agonie du désespoir.

« Néanmoins, l'obscurité ne sera pas aussi épaisse que lorsqu'elle était affligée, au temps où il frappa d'abord légèrement le pays de Zabulon et le pays de Nephtali, et s'appesantit ensuite sur le chemin de la mer, au deçà du Jourdain, dans la Galilée des Gentils. Le peuple qui marchait dans les ténèbres a vu une grande lumière, et la lumière a relui sur ceux qui habitaient au pays de l'ombre de la mort » (chap.9:1, 2). La citation de ces paroles au chapitre 4 de Matthieu projette une grande lumière ; leur accomplissement peut s'étendre jusqu'à un jour encore

à venir, et sous une forme plus complète sous certains rapports, pour autant qu'il s'agit du peuple. Que l'oppression soit plus rude encore qu'elle n'a jamais été, il y aura toujours cette différence (et que de fois on a pu la vérifier pendant la première apparition de Jésus !) qu'une grande lumière doit resplendir sur ceux qui sont plongés dans les plus profondes ténèbres et dans la plus vile abjection. Ce fut en Galilée, non à Jérusalem, que brilla surtout la grâce de Jésus. Ainsi en sera-t-il aux derniers jours : le caractère Galiléen est un trait du résidu futur. Jérusalem sera la proie des plus graves et des plus mortelles erreurs. Mais la nuit la plus sombre et la plus glacée précède une aurore de joie et de gloire. C'est ce qui aura lieu pour Israël quand Celui qui était un objet de mépris et une pierre d'achoppement, mais qui n'en était pas moins Jéhovah, le bouclier et le sanctuaire du faible résidu pieux, se lèvera et inondera son peuple de ses éblouissantes clartés.

« Tu as multiplié la nation, tu as accru sa joie ; ils se réjouiront devant toi comme on se réjouit en la moisson, comme on s'égaie quand on partage le butin. Car tu as mis en pièces le joug dont il était chargé et le bâton dont on lui battait ordinairement les épaules, et la verge de son exacteur, comme au jour de Madian. Parce que tout choc de ceux qui se battent se fait avec tumulte, et que les vêtements sont vautrés dans le sang ; mais ceci sera comme un embrasement quand le feu dévore quelque chose. Car l'enfant nous est né, le fils nous a été donné, et l'empire a été posé sur son épaule, et on appellera son nom l'Admirable, le Conseiller, le Dieu fort et puissant, le Père d'éternité, le Prince de paix. Il n'y aura point de fin à l'accroissement de l'empire et à la prospérité sur le trône de David et sur son règne, pour l'affermir et l'établir en jugement et en justice, dès maintenant et à jamais. La jalousie de l'Éternel des armées fera cela » (v. 3-7). L'heure de la liberté et de la victoire a sonné, et c'est l'Éternel qui a fait cela. Mais ce n'est pas comme une guerre ordinaire ; il n'y a ni le bruit des combats, ni l'effusion du sang. Cette bataille se distingue des autres par l'incendie et l'embrasement du feu. Et il n'y a rien d'étonnant puisqu'il est là leur Proche-Parent-Rédempteur, le vrai Fils de David, jadis rejeté par son peuple dont il est maintenant l'orgueil, avec tous ses titres de puissance, de louanges et de bénédictions, la perspective d'un règne sans fin, établi en justice et en jugement dès maintenant et à jamais. Oui, certainement, « la jalousie de l'Éternel des armées fera cela ».

Chapitre 9:8 à chapitre 10

Le prophète reprend maintenant le chant de jugement contre la nation en général, commencé au chapitre 5, et interrompu par le double épisode du chapitre 6 et des chapitres 7, 8, 9:1-7. Ce dernier nous a présenté l'exposé particulier des voies de Jéhovah à l'égard de son peuple ; la révélation de sa gloire en Christ avec ses effets en jugement et en miséricorde ; l'Incarnation, ou Emmanuel, le Fils de la Vierge, l'appui de la maison de David et l'espérance d'Israël, en dépit de la désolation du pays par les Assyriens ; la réapparition de l'Assyrien dans ce qui est maintenant le pays d'Emmanuel, et la destruction de tous les Gentils qui lui sont associés, quels qu'aient été leurs succès temporaires ; puis, une vue morale intérieure du peuple lorsque (chose étrange !) Jéhovah serait une pierre d'achoppement aux deux maisons d'Israël, mais un sanctuaire assuré pour un résidu pieux pour « ses disciples » qui devaient servir de signes et de prodiges à Israël pendant que Dieu cacherait sa face, comme il est évident qu'il le fait maintenant, à la maison de Jacob. Le tout se clôt pour la masse du peuple par une obscurité et un trouble tels qu'il n'y en a jamais eu ; il y a toutefois de la lumière pour les Galiléens méprisés, comme lors du premier avènement du Seigneur : ainsi, juste avant que la nation soit multipliée, l'oppression est détruite et la victoire est remportée, non par une épée humaine, mais par l'embrasement et par les flammes. Et Celui qui n'est assurément pas moins le Dieu Puissant, le Prince de Paix, que le Fils de la Vierge, la semence de la femme, établit désormais de siècle en siècle son règne béni.

Le verset 8 du chapitre 9 reprend la marche générale (Comp. V, 25), mais avec des allusions à quelques-unes des instructions qui font le sujet de la parenthèse, par exemple à celles qui concernent Retsin et l'Assyrien. Les versets 8-l2, contiennent de nouveau l'annonce du déplaisir divin. « Le Seigneur a envoyé la Parole en Jacob et elle est tombée en Israël. Et tout le peuple, Éphraïm et les enfants de Samarie le connaîtront ; ils diront néanmoins avec orgueil et avec un cœur hautain : Les briques sont tombées, mais nous bâtirons avec des pierres de taille ; les figuiers sauvages ont été coupés, mais nous les changerons en cèdres. Après que l'Éternel aura amené les ennemis de Retsin au-dessus de lui, il amènera aussi pêle-mêle les ennemis d'Israël, la Syrie du côté d'Orient, et les Philistins du côté d'Occident, qui dévoreront Israël à gueule ouverte ». Il est évident que jusqu'ici les dix tribus rebelles sont l'objet du jugement, et que l'orgueil de leur cœur se montre d'une manière expressive dans leur mépris des reproches de Dieu et dans la confiance qu'elles mettent en leurs propres forces. Car tel est leur ardent espoir et leur saine arrogance : qu'elles prennent occasion de leur infraction à la volonté de Dieu pour déployer plus d'efforts que jamais : « Les briques sont tombées, mais nous bâtirons avec des pierres de taille ; les figuiers sauvages ont été coupés et nous les changerons en cèdres ». Mais la justice rétributive de Dieu a son tour. Le roi de Syrie, Retsin, se les était associées dans une ligue impie contre Juda : « Après que l'Éternel aura élevé les ennemis de Retsin au-dessus de lui, il amènera aussi pêle-mêle les ennemis d'Israël, la Syrie du côté d'Orient, et les Philistins du côté d'Occident, qui dévoreront Israël à gueule ouverte ». Ainsi en est-il toujours. L'infidélité recherche l'alliance du monde contre ceux qui gardent le témoignage de Dieu, mais elle ne tarde pas à prouver que l'amitié du monde est non seulement inimitié contre Dieu, mais aussi qu'elle cause la ruine de celui qui s'y attache. « Malgré tout cela, il ne fera point cesser sa colère, mais sa main sera encore étendue ».

Le tableau suivant de leur jugement (v. 13-17) présente moins une rétribution judiciaire extérieure, que l'abandon que Dieu fait d'Israël à sa démoralisation intérieure, pour avoir méprisé ses châtiments. « Parce que le

peuple ne sera point retourné à celui qui le frappait, et qu'ils n'auront pas recherché l'Éternel des armées, à cause de cela l'Éternel retranchera d'Israël en un seul jour-là tête et la queue, le rameau et le jonc. L'ancien et l'homme d'autorité, c'est la tête ; et le prophète enseignant mensonge, c'est la queue. Ceux donc qui font croire à ce peuple qu'il est heureux, se trouveront des séducteurs ; et ceux à qui on fait croire qu'ils sont heureux, seront perdus ». Quel tableau ! La ruine d'Israël, en un seul jour, de toutes les classes, depuis ceux qui sont élevés en dignité jusqu'au plus bas peuple, « le rameau et le jonc ! » Les chefs et les administrés, tous plongés dans une ruine commune ! Et combien plus affreuse et désespérée sera cette situation, quand le Seigneur, juste Juge, indigné à la vue de l'hypocrisie et de la méchanceté qui abonderont sous le voile de prétentions à la sainteté, « ne prendra point plaisir aux jeunes gens d'élite et n'aura pitié ni des orphelins, ni des veuves ! » Chez un peuple tellement dépravé la vigueur ni la jeunesse ne lui sont plus agréables, l'orphelinat ni le veuvage ne peuvent plus émouvoir son cœur ; « car tous tant qu'ils sont, ce sont des hypocrites et des malins, et leur bouche ne profère que des infamies. À cause de tout cela, il ne fera point cesser sa colère, mais sa main sera encore étendue ».

Suit une description animée (v. 18, 19) de la méchanceté qui brûle comme le feu de la colère de l'Éternel obscurcissant la terre, et de la violence impitoyable du frère contre le frère. « Il ravira à main droite et il aura faim ; il mangera à main gauche et ils ne seront point rassasiés, chacun mangera la chair de son bras. Manassé dévorera Éphraïm et Éphraïm dévorera Manassé ; eux ensemble seront contre Juda. Malgré tout cela, il ne fera point cesser sa colère, mais sa main sera encore étendue » (v. 20, 21). Chaque tribu dévorera sa voisine, et toutes ensemble Juda.

Le dernier de ces châtiments infligés par voie de discipline à Israël est indiqué dans les quatre premiers versets du chapitre 10. Ici, c'est l'injustice des juges qui se mettaient à la place de Dieu lui-même et se faisaient appeler Élohim, dieux (Psaume 82), mais qui dénaturaient de la manière la plus grave le caractère de Jéhovah et opprimaient son peuple, surtout les personnes qui ne pouvaient se défendre. « Malheur à ceux qui font des ordonnances d'iniquité et qui dictent l'oppression qu'on leur a dictée, pour enlever aux chétifs leur droit, et pour ravir le droit des affligés de mon peuple, afin d'avoir les veuves pour leur butin et de piller les orphelins. Et que ferez-vous au jour de la visitation et de la ruine éclatante qui viendra de loin ? vers qui recourrez-vous pour avoir du secours, et où laisserez-vous votre gloire ? » Et voici sa sentence contre eux : « Sans moi ils seront courbés sous les prisonniers, ils tomberont même sous ceux qui auront été tués ». Les plus élevés seront les plus abaissés, et ceux-là seront les plus maltraités qui auront abusé de leur haute position et de leur grande puissance pour exercer une avide oppression qui déshonore Dieu. « Malgré tout cela, il ne fera point cesser sa colère ; mais sa main sera encore étendue ».

Survient, au verset 5, un changement fort important. L'Assyrien désolateur apparaît une fois encore. C'est surtout son œuvre finale qui est dans la pensée de l'Esprit Saint, car c'est ici vraiment la grande catastrophe, la dernière épreuve de Jacob, en contraste avec la formule précédente si solennelle qui exprimait le sentiment que la colère de Jéhovah n'était pas épuisée. Maintenant, au contraire, le fier ennemi d'Israël est présenté comme la verge de cette colère. « Le jour de la visitation, de la ruine éclatante qui vient de loin » est arrivé. L'indignation et le courroux de l'Éternel prennent fin dans la destruction de cet ennemi. Désormais, son irritation est détournée et sa main n'est plus étendue.

Il est d'une extrême importance de bien comprendre que l'Antichrist, ou l'homme de péché, est un personnage entièrement distinct de celui que nous trouvons ici. Les commentateurs qui les confondent l'un avec l'autre, depuis Eusèbe jusqu'à Horsley, ne tiennent aucun compte des déclarations scripturaires. Il est clair, en effet, qu'il y aura dans la cité et le pays un roi qui fera selon sa volonté, qui siégera comme Messie et Jéhovah dans le temple de l'Éternel et sera reçu comme tel par les Juifs apostats ; et que, d'un autre côté, en opposition avec l'Antichrist qui se trouvera à Jérusalem et sera ligué avec la grande puissance occidentale, il y aura un autre chef, ennemi extérieur des Juifs, à savoir l'Assyrien, ou le roi du nord, dont il est si souvent question dans les prophéties. Sennachérib était précisément un type de ce dernier.

C'est donc l'Assyrien qui servit le premier de verge pour châtier Israël. « Je l'enverrai contre la nation hypocrite et je le dépêcherai contre le peuple de ma fureur, afin qu'il fasse un grand butin et un grand pillage et qu'il le foule comme la boue des rues. Mais il ne l'estimera pas ainsi et son cœur ne le pensera pas ainsi ; mais il aura en son cœur de détruire et d'exterminer beaucoup de nations ». (v. 6, 7). Mais il ne confessa pas Dieu en proférant ces orgueilleuses paroles : « Mes princes ne sont-ils pas autant de rois ? Calno n'est-elle pas comme Carkémis ? Hamath n'est-elle pas comme Arpad ? Samarie n'est-elle pas comme Damas ? Ainsi que ma main a soumis les royaumes qui avaient des idoles et desquels les images taillées valaient plus que celles de Jérusalem et de Samarie, ne ferai-je pas à Jérusalem et à ses dieux, comme j'ai fait à Samarie et à ses idoles ? » (v. 8-14). C'est pourquoi son arrêt fut prononce : « Il arrivera que lorsque le Seigneur aura achevé toute son œuvre dans la montagne de Sion et à Jérusalem, j'examinerai le fruit de la grandeur du cœur du roi d'Assyrie et la gloire de la fierté de ses yeux. Parce qu'il aura dit : Je l'ai fait par la force de ma main et par ma sagesse, car je suis intelligent ; j'ai ôté les bornes des peuples et j'ai pillé ce qu'ils avaient de plus précieux, et comme puissant j'ai fait descendre ceux qui étaient assis ; et ma main a trouvé comme un nid les richesses des peuples ; et ainsi qu'on rassemble les œufs délaissés, ainsi ai-je rassemblé toute la terre ; et il n'y a eu personne qui ait remué l'aile, ou qui ait ouvert le bec, ou qui ait grommelé. La cognée se glorifiera-t-elle contre celui qui en coupe ? ou la scie se magnifiera-t-elle contre celui qui la remue ? Comme si la verge se remuait contre ceux qui la soulèvent, et que le bâton s'élevât comme s'il n'était pas du bois ! C'est pourquoi le Seigneur, l'Éternel des armées, enverra la maigreur sur ses hommes gras, et par le dessous de sa gloire il allumera un embrasement tel que l'embrasement d'un feu, car

la lumière d'Israël sera un feu, et son Saint sera une flamme qui embrasera et consumera ses épines et ses ronces tout en un jour. Et il mettra fin à la gloire de sa forêt et de son Carmel, depuis l'âme jusqu'à la chair ; et il en sera comme quand le guidon est défait. Et le reste des arbres de sa foret seront aisés à compter, tellement qu'un enfant les mettrait bien en écrit » (v. 12-19). C'est la scène finale. Le Seigneur n'a pas achevé, même à présent, toute son œuvre sur le mont de Sion et à Jérusalem. Bien plus, il ne l'aura pas terminée aussi longtemps que l'Antichrist sera là. Quand il en aura fini avec lui par son apparition du ciel, il lui restera encore à punir l'Assyrien. « Et il arrivera en ce jour-là que le résidu d'Israël, et ceux qui seront réchappés de la maison de Jacob ne s'appuieront plus sur celui qui les frappait, mais ils s'appuieront en vérité sur l'Éternel, le Saint d'Israël. Le résidu sera converti au Dieu fort et puissant. Car, ô Israël, quand ton peuple serait comme le sable de la mer, un résidu en sera converti ; mais la consomption déterminée fera déborder la justice. Car le Seigneur, l'Éternel des armées, s'en va faire une consomption même déterminée, au milieu de toute la terre ». (v. 20-23). C'est alors que l'incrédulité d'Israël disparaîtra pour toujours : il ne s'appuiera plus sur le bras de la chair, Assyrien, Égyptien, ou quoi que ce soit encore. La plaie de Madian et la manière d'Égypte indiquent les traits caractéristiques de la délivrance future (v. 26).

Le chapitre se termine par une description animée de la marche de l'Assyrien descendant du nord et venant jusqu'en face de Jérusalem. « Il est venu à Hajath, il est passé à Migron, et il a mis son bagage à Miemas. Ils ont passé le gué, ils ont fait leur gîte à Guébah ; Rama s'est effrayée ; Guibbath-Saul s'est enfuie. Fille de Gallim, élève ta voix ; pauvre Anathoth, fais-toi ouïr vers Laïs. Madména s'est écartée, les habitants de Guébin se sont enfuis en foule. Encore un jour, il s'arrêtera à Rob ; Il lèvera sa main contre la fille de Siom, contre le coteau de Jérusalem » (v. 27-32). Ce sera pourtant inutile ; car il sera détruit et nul ne lui viendra en aide. « Voici, le Seigneur, l'Éternel des armées, ébranchera les rameaux avec force, et ceux qui sont les plus haut élevés seront coupés, et les haut montés seront abaissés. Et il taillera avec le fer les lieux les plus épais de la forêt, et le Liban tombera avec impétuosité » (v. 33-34).

Chapitres 11 et 12

En contraste avec la destruction du fier et arrogant Assyrien tombé sous les coups de Jéhovah, le onzième chapitre renferme une remarquable et complète description du Messie ; d'abord, au point de vue moral, puis dans son royaume, son caractère et ses différents traits. Elle est suivie, au chapitre 12, d'un chant de louanges, placé sur les lèvres d'Israël désormais et pour toujours béni de l'Éternel, son Saint qui habite au milieu de lui.

Il serait oiseux de chercher l'accomplissement de cette prophétie dans la personne d'Ézéchias ou de Josias ; cela ne servirait qu'à constater une fois de plus l'embarras dans lequel se trouvent les ennemis rationalistes de la Révélation. Nul roi, quelque pieux et illustre qu'il ait été, parmi les successeurs d'Achaz ; nul parmi ses prédécesseurs, ni David, ni Salomon, n'ont jamais approché des termes de la prophétie, pas plus personnellement que dans les circonstances de leur règne. « L'Esprit de l'Éternel » reposait-il sur le meilleur de ces deux princes quand il disait : « Je périrai un jour par les mains de Saul ; ne vaut-il pas mieux que je me sauve au pays des Philistins ? Était-ce « l'Esprit de sagesse et d'intelligence », lorsqu'il contrefaisait le fou, gribouillait les portes et faisait couler sa salive sur sa barbe ? Était-ce « l'Esprit de conseil et de force », lorsqu'il amusait son hôte crédule de Gath en lui faisant les récits d'excursions fictives contre le midi de Juda, alors qu'en réalité il désolait le pays des Guésuriens et des Amalécites sans laisser en vie un seul être qui aurait pu découvrir la ruse ? Était-ce « l'Esprit de science » qui animait David vis-à-vis d'Absalom ? Et quand il faisait le dénombrement d'Israël agissait-il « dans la crainte de l'Éternel ? » L'affaire d'Urie était-elle une preuve que « la justice était la ceinture de ses reins, et la fidélité la ceinture de ses flancs ? » Quel roi « a frappé la terre par la verge de sa bouche et fait mourir le méchant par l'esprit de ses lèvres ? « Qui a vu le merveilleux changement dépeint dans les versets 6-9, opéré chez les bêtes féroces comme chez les plus timides animaux, et la seigneurie de l'homme reconnue à la fin par tous, devenus doux et assujettis même à un petit enfant ? Il n'est pas moins impossible de soutenir que la dernière partie du chapitre ait rencontré l'ombre même de sa réalisation à aucune époque d'Israël. L'idée de son accomplissement sous Zorobabel est absurde.

Quelques-uns voudraient-ils démontrer peut-être que cette brillante peinture du grand Roi et de son royaume soit spirituellement réalisée dans l'Église et les bénédictions de l'évangile ? Sans descendre aussi bas que les grossières prétentions de l'ambition papale, l'interprétation spirituelle, ou plutôt mystique, qui convient au Christianisme mondanisé, nous est fournie par Théodoret, et même avant lui. Cet écrivain voit la doctrine des apôtres transformer la terre en ciel, et le tableau des versets 6-8 accompli dans le spectacle qu'offraient rois, gouverneurs, généraux, soldats, artisans, serviteurs, mendiants, s'entretenant ensemble et écoutant les mêmes discours ! Selon lui, Paul au milieu des philosophes d'Athènes, c'est le jeune enfant mettant sa main au trou du basilic ; de même que la promesse faite à Pierre (Matt. 16:18) répond à la prédiction de la disparition de tout ce qui est nuisible ! La montagne de la sainteté du Seigneur, c'est encore la sublimité, la force et l'immutabilité de ses enseignements. Théodoret s'élève avec juste raison contre la sotte explication qui rapporte la prophétie à Zorobabel, lequel n'était gouverneur que de quelques juifs, et ne l'était pas dans tous les cas des Gentils ; mais il est difficile d'adopter le sens qu'il lui donne lui-même, en en appelant aux Actes des apôtres et à saint Paul en particulier.

Ce mode d'interprétation est, non seulement faux par le fait, mais injuste et funeste en principe. Il confond l'Église avec Israël ; il rabaisse le caractère de notre bénédiction en Christ, du ciel à la terre ; il altère la Parole de

Dieu en y introduisant une obscurité nécessaire pour l'existence de semblables applications ; il sape par la base la miséricorde et la fidélité de Dieu parce qu'il suppose que les promesses les plus précieuses, les plus absolues que Dieu a faites à Israël, lui sont cependant retirées et reçoivent une direction toute différente. Si Dieu pouvait parler et agir de la sorte à l'égard d'Israël, quelles garanties posséderaient les chrétiens ou l'Église ? L'apôtre peut faire et il fait des citations des prophètes, et de ce chapitre même d'Ésaïe, pour justifier la bénédiction des Gentils et la gloire qu'ils rendent à Dieu à cause de sa miséricorde ; mais le même apôtre déclare que maintenant a lieu la révélation d'un mystère caché dès les siècles, le mystère de Christ et de l'Église, dans laquelle il n'y a ni Juif, ni Gentil.

Dans cette prophétie cependant, comme dans l'Ancien Testament en général, nous voyons la bénédiction distincte d'Israël, quoiqu'il y ait espérance pour les nations aussi bien que jugement contre les ennemis. Tout ceci suppose un état de choses essentiellement différent des voies de Dieu avec son Église, pendant lesquelles Israël cesse d'être le dépositaire de son témoignage et de ses promesses. Car de même que les branches naturelles juives furent retranchées de l'olivier et qu'en leur place fut enté l'olivier sauvage gentil ; de même, pour n'avoir pas persévéré dans la bonté de Dieu, celui-ci sera retranché à son tour, et les branches naturelles seront entées de nouveau sur leur propre olivier : « Ainsi tout Israël sera sauvé, selon ce qui est écrit : le libérateur viendra de Sion, et il détournera de Jacob les infidélités. Et c'est là l'alliance que je ferai avec eux, lorsque j'ôterai leurs péchés » (Rom. 11:26, 27). Cependant, Israël est en partie aveuglé jusqu'à ce que la plénitude des Gentils soit entrée. Alors il saluera son Messie rejeté, et la bénédiction universelle de la terre suivra la destruction que celui-ci fera de ses ennemis comme début de son règne. C'est de ce règne (et non de l'évangile par rapport auquel les Juifs sont ennemis à cause de nous) que traitent nos deux chapitres, et, considérés à ce point de vue, tout se déroule en une harmonie parfaite dans l'ensemble comme dans les moindres détails.

Je ne puis que me joindre à la pensée de quelques autres pour trouver très significative l'allusion faite à la racine d'Isaï. Ailleurs le Messie est considéré comme fils de David, ou est même appelé David ; ici il est un rameau du tronc d'Isaï, un jet, un bourgeon de ses racines, en vue, paraîtrait-il, d'attirer l'attention sur l'infime condition dans laquelle la race royale serait tombée à la naissance du Christ. C'est du sein de cette famille, alors qu'elle n'occupait aucun rang distingué en Israël, que David fut pris et oint pour occuper le trône. Le prophète désigne l'élévation d'un plus grand que David, non pas de la gloire qui avait été déjà conférée à la maison, mais d'une manière qui suggère plus tôt l'idée d'une condition obscure. De ce tronc humble et bas jadis, humble et bas une fois encore, surgit l'espérance d'Israël, Celui sur qui l'Esprit reposait sans mesure ; ou, comme Pierre le prêcha, Dieu oignit Jésus de Nazareth du Saint Esprit et de puissance. Ici cependant, ce n'est pas dans l'activité de la grâce parmi les infirmités des hommes et les oppressions du diable, mais en vue de son gouvernement complètement soumis à Jéhovah. Il gouverne, non selon l'apparence mais avec équité, dans la crainte de l'Éternel. Tel est l'effet de la puissance qui reposait sur Lui. « Il lui fera sentir la crainte de l'Éternel, tellement qu'il ne jugera point sur la vue de ses yeux, et ne reprendra point sur l'ouïe de ses oreilles ; mais il jugera avec justice les chétifs, et il reprendra avec droiture pour maintenir les débonnaires de la terre » (v. 3-4). Le Saint Esprit dépeint la convenance morale du Messie pour son règne terrestre. Je dis, son règne terrestre, cela ne fait pas l'ombre d'un doute pour tout esprit libre de préjugés et de préventions. C'est d'ailleurs confirmé par la suite du verset 4 : « Il frappera la terre par la verge de sa bouche et fera mourir le méchant par l'esprit de ses lèvres ». Ici tout commentaire d'homme est superflu ; 2 Thessaloniciens 2:8, jette sur ce passage une lumière divine. L'apôtre inspiré l'applique à la destruction future, par le Seigneur, de l'inique, l'homme de péché, produit de l'apostasie du christianisme, le même personnage, sans nul doute que celui que l'apôtre bien-aimé décrit en 1 Jean 2:22 « Qui est le menteur, sinon celui qui nie que Jésus est le Christ ? celui-là est l'Antichrist, qui nie le Père et le Fils ». Ce dernier témoignage nous aide à lier le tout. 2 Thessaloniciens 2 l'envisage spécialement comme le résultat qui doit être manifesté de ce mystère d'iniquité déjà à l'œuvre alors sans être vu. Ésaïe montre, non seulement le grand ennemi extérieur, l'Assyrien, jugé au chapitre 10 ; mais au chapitre 11:4, il nous présente l'ennemi intérieur, « le méchant », que les apostats accepteront comme leur Messie, détruit par le vrai Messie apparaissant en gloire. 1 Jean 2 le décrit, d'abord, comme celui qui refuse de reconnaître la gloire messianique de Jésus, puis dans son plein caractère d'Antichrist, (aussi bien que comme le menteur) niant le Père et le Fils, c'est-à-dire la gloire de Christ telle qu'elle est révélée dans le christianisme.

Après avoir assisté à la mise de côté de l'Antichrist à la fin de cette économie, nous voyons se déployer à nos regards le règne du vrai Christ et ses effets bienfaisants. « Et la justice sera la ceinture de ses reins, et la fidélité la ceinture de ses flancs. Le loup demeurera avec l'agneau et le léopard gîtera avec le chevreau, le veau, le lionceau et le bétail qu'on engraisse seront ensemble, et le lion mangera du fourrage comme le bœuf. Et l'enfant qui tette s'ébattra sur le trou de l'aspic, et l'enfant qu'on sevre mettra sa main au trou du basilic. On ne nuira et on ne fera aucun dommage à personne dans toute la montagne de ma sainteté, parce que la terre aura été remplie de la connaissance de l'Éternel comme le fond de la mer des eaux qui le couvrent » (v. 5-9). C'est le monde ou la terre habitable à venir dont nous parlons (Héb. 2) – non les cieux, mais la terre, et en particulier, le pays d'Israël, sous Celui à qui il appartient de régner. Quel motif y a-t-il pour mettre en doute le parfait et littéral accomplissement de cette prophétie. Je n'ai jamais entendu à son endroit d'objections sérieuses, si ce n'est de quelques esprits sadducéens qui ne connaissent ni les Écritures, ni la puissance de Dieu. Pourquoi trouverait-on incroyable que Dieu, pour honorer le règne de Jésus, changeât non seulement la face, mais les mœurs, les penchants de la nature animée, délivrant la créature des liens de la corruption sous lesquels elle gémit maintenant ?

Les Psaumes célèbrent ce grand jour avec des hymnes de joie ; les prophètes ne gardent pas le silence à son sujet ; à diverses reprises l'apôtre Paul en parle comme d'un événement attendu avec certitude par les chrétiens, prêt à arriver dès que Christ apparaîtra, et les enfants de Dieu avec lui. Il y a un vide profond dans tout système comme dans tout cœur qui n'attend pas le Jubilé du monde ; sans cela, la terre semblerait créée pour être ravagée par Satan ; tandis que, pour quiconque est là-dessus enseigné de Dieu, s'il y avait une simple créature qui ne fût pas ouvertement assujettie au Fils de l'homme exalté, l'ennemi pourrait le frustrer de sa juste récompense et de ses droits suprêmes. En ce jour nous verrons (car nous ne le voyons pas encore) toutes choses placées sous ses pieds : le jugement divin des vivants, exécuté par Christ, en sera la cause déterminante, ainsi que nous l'avons recueilli du verset 4 mis en regard de 2 Thessaloniciens 2.

Mais ce n'est pas tout : Israël doit être reçu de nouveau afin que le monde sache ce que sont des morts rendus à la vie : « En ce jour-là, il arrivera que les nations rechercheront la racine d'Isaï, dressé pour être l'enseigne des peuples, et son séjour ne sera que gloire. Et il arrivera encore ce jour-là que le Seigneur mettra sa main une seconde fois pour acquérir le résidu de son peuple qui sera demeuré de reste en Assyrie, en Égypte, à Patros, à Cus, à Hélam, à Sinhar, à Hamath, et dans les îles de la mer » (v. 10, 14). Ceux-là font l'œuvre de l'ennemi qui soutiennent que ces écritures sont accomplies, ou en voie de s'accomplir. Sauf le principe général (très apparent dans l'évangile) – que les Gentils cherchent, espèrent et trouvent une bénédiction éternelle en Christ, c'est une scène tout entière à venir. La personne du Messie a été révélée ; et nous savons combien véritablement l'Esprit a habité en lui sur la terre et combien son humiliation a manifesté toutes les grâces qui étaient convenables à l'homme à l'égard de Dieu, ou a Dieu à l'égard de l'homme, dans le Christ Jésus qui était d'ailleurs Dieu par-dessus toutes choses, béni éternellement. Mais il n'est pas encore assis sur son trône, et n'exerce pas non plus sa royauté ici-bas ; et le résidu de son peuple n'a pas encore été recueilli du nord, du midi, de l'orient et de l'occident. Supposerions-nous pour cela que son bras est raccourci ? qu'Il a abandonné ses desseins les plus chers, et que ses dons et sa vocation sont sujets à repentance ? Tel n'est pas notre Dieu. Est-il le nôtre seulement, et non pas aussi celui des Juifs ? Oui, il est également le leur : « Et il élèvera l'enseigne parmi les nations, et assemblera les Israélites qui auront été chassés, et recueillera des quatre coins de la terre ceux de Juda qui auront été dispersés. Et la jalousie d'Éphraïm sera ôtée, et les oppresseurs de Juda seront retranchés, Éphraïm ne sera plus jaloux de Juda et Juda n'opprimera plus Éphraïm » (v. 12, 13). L'histoire morale d'Israël sera retournée aussi complètement que l'histoire naturelle devra être refaite à nouveau pour la création inférieure. Les vieilles rancunes, les vieilles rivalités, trop bien connues après Salomon, disparaissent pour Israël rétabli. Quant à ses intrigants voisins, qu'ils se montrent, ils seront détruits à jamais, « ils voleront sur le collet aux Philistins vers la mer, ils pilleront ensemble les enfants d'orient ; Édom et Moab seront ceux sur lesquels ils jetteront leurs mains, et les enfants de Ammon leur obéiront. Édom, Moab et le chef des enfants de Ammon parviendront à échapper à l'Assyrien, le roi puissant du nord (Dan. 11:41), mais non aux mains d'Israël « de faible devenu fort ». Le Seigneur sera vu sur les enfants de Sion et ses dards porteront comme l'éclair, et le Seigneur, l'Éternel, sonnera du cor et marchera avec les tourbillons du midi, Zacharie 9:14.

En conséquence, aux versets 13-16, nous voyons le Seigneur exercer une action surnaturelle sur la nature extérieure en faveur de son peuple, alors qu'il extermine à la façon de l'interdit la langue de la mer d'Égypte, qu'il frappe le fleuve sur ses sept bras, au point qu'on peut le traverser a pied sec, et qu'il y a un chemin pour le résidu de son peuple demeuré de reste en Assyrie, comme il y en eut un pour Israël, au temps qu'il remonta du pays d'Égypte. Dans toute cette dernière partie, l'interprétation mystique se trouve absolument en défaut ; des prodiges plus merveilleux que la destruction des troupes de Pharaon signalent la délivrance finale d'Israël, de l'Égypte et de l'Assyrie, sous les yeux d'une génération incrédule et contredisante.

Le chant du chapitre 12 clôt cette section. Il est divisé en deux parties : la première (v. 1-3) est la louange d'Israël pour ce que Dieu a été et est pour lui ; la seconde (v. 4-6) est l'extension de ses louanges par toute la terre, bien que Sion soit le centre où Dieu habite.

Seconde section – Chapitres 13 à 17

Chapitres 13 à 14:28

Nous entrons ici dans l'étude d'une nouvelle section de notre prophète. Nous aurons moins à nous occuper d'Israël que précédemment, bien que, cela va sans dire, nous le rencontrions sur notre chemin. Il n'est pourtant pas l'objet direct de cette portion de la prophétie ; elle s'occupe plutôt des nations et de leur jugement amené par des circonstances alors imminentes pour « la fin des siècles ».

Cette dernière expression qui revient si fréquemment dans l'évangile de Matthieu, s'applique à cet état de choses durant lequel Israël se trouve sous la loi et sans son Messie. La nouvelle économie, au contraire, sera caractérisée par son entrée dans la nouvelle alliance. Son Messie régnera alors sur lui en gloire. L'Ancien Testament nous présente non seulement ces économies, mais aussi les temps qui les ont précédées, de même que le Nouveau révèle l'éternité qui doit les suivre. Pratiquement parlant, le Nouveau comme l'Ancien Testament parlent de ces deux économies en connexion avec Israël : celle dont le cours se poursuivait lors de la venue et du rejet de Christ, et celle qui doit commencer quand Il reviendra en gloire. « En *ce* siècle-*ci* » il y a un mélange de bien et de mal qui doit avoir pour dénouement une lutte terrible dans laquelle tomberont la bête et le faux prophète. Le

siècle à venir part du moment où Satan est lié, alors que le Seigneur Jésus gouverne la terre avec un déploiement de puissance et de gloire.

Ainsi la différence des siècles est d'une importance incalculable. Si vous ne distinguez pas le siècle actuel de celui qui est à venir, tout doit être confusion, non seulement dans vos pensées, mais dans votre marche. Présentement c'est une question de grâce et de foi, le mal ayant extérieurement la faculté de triompher, comme nous le voyons à la croix. Dans le monde à venir le mal sera jugé ouvertement et subjugué, tandis que le bien sera exalté par toute la terre et remplira le monde entier de la connaissance de Jéhovah et de sa gloire. La fin du siècle est donc évidemment future, et c'est bien ainsi que l'Écriture l'exprime. Par conséquent, c'est de « ce présent siècle mauvais » que la mort de Christ nous a délivrés ; le siècle nouveau sera bon, et non mauvais, aussi sûrement qu'il est à venir. Si de l'Église nous regardons à Israël, nous pouvons supposer que pour lui, le siècle a commencé avec sa mise sous la loi en l'absence de son Messie ; le siècle nouveau prendra naissance lorsque Israël recevra son Messie, non plus à venir, mais revenu et dans l'éclat de son règne ; car la présence du Messie dans l'humiliation n'a pas interrompu le siècle ; encore moins le rejet qu'Israël a fait de lui a-t-il amené le siècle nouveau. Seulement il y a maintenant en activité une autre œuvre puissante de Dieu, basée sur la gloire céleste de Christ et la présence personnelle du Saint Esprit, et marquée ici-bas par l'Église de Dieu. Pendant l'existence de cette dernière, la miséricorde découle sur les Gentils, à tel point que nous pouvons l'appeler la parenthèse gentile de miséricorde. Avant, et tout à fait distincts de l'Église, il y avait les temps des Gentils, alors que Dieu, dans sa Providence, donna aux Gentils de prendre le gouvernement du monde en commençant par Nébucadnetsar, la tête d'or de la grande statue ; cette dispensation peut être appelée la parenthèse gentile de jugement. Celle-ci, comme la précédente, est comprise dans « ce siècle-ci » ; et l'une et l'autre subsistent encore. Le siècle nouveau sera introduit par la venue du Seigneur sur les nuées du ciel.

Il en résulte dès l'abord un important changement, à savoir, la délivrance d'Israël repentant, et la comparution des nations pour le jugement des vivants dès que le Fils de l'homme sera entré dans son règne. (Comp. Matthieu 25 ; Apocalypse 11 ; 20). Dans la première partie d'Ésaïe, nous avons vu le jugement d'Israël et ensuite sa bénédiction finale. C'est de cette manière que Dieu procède toujours : quand Il juge, il commence par sa propre maison. C'est ce qui fait dire à Pierre que « le temps est là où le jugement doit commencer par la maison de Dieu », d'où il démontre que « si le juste est difficilement sauvé, où paraîtra l'impie et le pécheur ? » Mais Dieu a entrepris de sauver les justes, malgré toutes les difficultés, malgré la multitude prodigieuse d'oppositions et d'épreuves, malgré leur extrême faiblesse. Tout cela rend la tâche rude, il est vrai : mais ce qui est pour nous insurmontable ne sert qu'à manifester la gloire de Dieu. Il a surmonté le grand obstacle, nos péchés. Y a-t-il un péché, un seul péché qui ait pu arrêter Christ ? N'a-t-il pas pour le croyant effacé tous les péchés à la croix ? Mais s'il n'y a pas de difficultés pour Dieu, il y en a beaucoup pour nous, et ce mot, « le juste est *difficilement* sauvé », est en rapport avec les dangers auxquels nous sommes exposés. S'il en est ainsi, quelle sera la fin de l'impie ? L'apôtre Pierre applique cette parole au chrétien et regarde au monde à venir sous le jugement lorsque le Seigneur apparaîtra. Dans l'Ancien Testament, ce n'est pas l'Église, mais Israël qui est en question ; mais Dieu commence invariablement par ce qui lui tient de plus près. En vertu de ce principe, dans les douze premiers chapitres Israël a paru sur le premier plan du tableau, bien que d'autres aient incidemment attiré l'attention.

Mais, à partir de cette section, pendant une douzaine de nouveaux chapitres, les Gentils sont placés à l'avant-scène, bien que nous rencontrions au milieu le jugement de Jérusalem ; cette partie se termine par la dissolution de la terre et la punition en haut de ceux qui sont le plus élevés. Dieu nous a montré le jugement de sa propre maison : maintenant arrive successivement le tour des nations qui sont en relation avec son peuple.

En premier lieu vient Babylone, car c'était la grande puissance gentile à laquelle il aurait été permis de prendre possession de Jérusalem ; et Dieu montre que s'Il peut se servir des étrangers pour châtier son peuple, Il ne tardera pas à agir différemment et à leur demander compte de leur cruelle oppression, parce qu'au lieu de se borner à être des instruments de châtiment, ils ont pris leur plaisir à détruire. Babylone peut d'autant moins échapper qu'elle est orgueilleuse de sa puissance, sans conscience à l'égard de Dieu, et qu'elle est de plus aussi la principale source de l'idolâtrie. Elle doit, de toutes les nations, être la première appelée en jugement. Ainsi, l'étude dans laquelle nous entrons maintenant n'est pas l'examen de la maison de Dieu en Israël, mais le jugement du monde et des nations, en commençant par Babylone. Observons cependant que, si le Saint Esprit prend note de ce qui arrivait aux Juifs, (mentionnant expressément la ruine du pays et du peuple qui était imminent, quand celui-ci serait emmené captif à Babylone) il ne se borne jamais aux châtiments infligés, si graves soient-ils. Ceci indique précisément la différence entre ce qu'est Dieu et ce qu'est l'homme. Si l'homme parle, l'application de ses paroles est forcément limitée. Ce que Dieu dit renferme invariablement un sens fécond, qui ouvre de larges horizons, manifeste ce qu'Il a en vue pour se révéler et glorifier Christ. C'est là, je pense, la signification de la règle scripturaire établie par 2 Pierre 1:20 : « Aucune prophétie de l'Écriture ne s'interprète elle-même ». Appliquez-la seulement à quelque événement particulier, et vous détruisez le plan de Dieu ; elle peut renfermer sans doute cet événement ; mais toute la prophétie a trait aux conseils de Dieu en rapport avec la gloire de son Fils.

Et tel est le but du témoignage de l'Esprit. Cela est vrai de toute l'Écriture, car Christ est l'objet que Dieu s'est proposé en donnant l'Écriture tout entière. Dieu ne pense pas seulement à l'homme, à son salut, si béni qu'il soit. Il ne pense pas non plus simplement à Israël ou à l'Église. Dieu pense à Christ qui lui est plus précieux que tout le reste. C'est en vertu de Christ qu'il peut y avoir un plan conçu et réalisé à l'égard d'un monde tel que celui-ci. Car il n'est pas possible que la créature puisse avoir par elle-même une valeur intrinsèque aux yeux de Dieu. Ce qui provient de la volonté souveraine ou de la toute-puissante main de Dieu, peut cesser d'être. Celui qui a créé a le

pouvoir de détruire. Mais en Christ on a ce que rien, il nous est permis de le dire en toute vénération, n'est capable de détruire. Tous les efforts de l'homme ou de Satan pour le renverser où le déshonorer n'ont servi, dans la suprême et gracieuse sagesse de Dieu, qu'à faire éclater sa gloire qui surpasse toute intelligence. Ainsi nous arrivons à la grande vérité pour notre marche quotidienne : nous avons affaire avec Quelqu'un dont rien ne peut épuiser l'amour, et dont les voies sont parfaites ; nous avons affaire avec Lui, jour après jour, à nous reposer sur Lui, à nous attendre à Lui, à compter sur son admirable sollicitude pour nous. Christ est digne de la confiance de nos cœurs, et cette confiance ne peut lui être accordée sans que la bénédiction en découle. Ainsi Dieu se montre plus grand que tout ce qui peut être contre nous. En dehors de Christ, il n'est rien, même de ce qu'il a fait lui-même, qui ne soit bientôt, en tant qu'ayant été rattaché à l'homme sur la terre, recouvert d'un nuage. Cela s'étend plus loin encore. Les anges ont abandonné leur premier état. Regardez les créatures les plus élevées, ou la beauté en dehors de Christ, qu'avez-vous ? La terre, jadis si belle, n'est-elle pas un désert ? L'homme n'a-t-il pas fait naufrage moralement ? Les Israélites avaient été conduits dans le désert pour célébrer une fête à l'Éternel ; mais, à son grand déshonneur, ils firent et adorèrent un veau d'or. Dans l'Église de Dieu, appelée à manifester l'unité de l'Esprit et à refléter ici-bas la gloire céleste de Christ, que de brèches, de divisions, de sectes, d'hérésies, de confusions et toute espèce de mauvaises œuvres ! Quelle coupable ignorance du Père ! quel hardi reniement du Fils, quel flagrant péché contre le Saint Esprit ! Et cet état de choses va s'aggravant et se développant de plus en plus, de sorte que bientôt aura lieu l'apostasie et la manifestation de l'homme de péché dans sa forme finale.

Nous sommes, pour ainsi dire, à la fin de l'histoire du christianisme, à la veille de ce jugement qui ne sommeille point ; mais, grâces à Dieu, avant tout nous attendons des cieux notre Sauveur, espérance bénie que la mondanité et l'incrédulité peuvent faire perdre de vue, mais qui ne s'évanouira jamais, parce qu'elle ne repose sur rien moins que le Seigneur Jésus. Il vient ; et aussi sûrement qu'il vient, nous avons le centre de toute bénédiction atteint pour nos corps et pour toutes choses, absolument comme nous l'avons à présent par la foi pour nos âmes. Quelle découverte ç'a été pour quelques uns de nous, que la prophétie a le même centre que le reste de l'Écriture, et que son centre en Christ est d'autant plus évident qu'elle ne peut se renfermer dans les limites d'un accomplissement passé, mais qu'elle regarde toujours en avant pour sa parfaite réalisation dans l'avenir ! Peu importe ce que c'est ; tout acquiert de l'importance dès l'instant que la pensée de Dieu est occupée de son bien-aimé Fils. Et c'est son Fils qui doit frapper les derniers coups de jugement ; Il en agira avec l'homme, d'abord par des moyens providentiels, et ensuite en personne.

Du chapitre que nous étudions en ce moment, nous pouvons recueillir ces deux choses : une application préparatoire aux temps du prophète ou à ceux qui les avoisinent, mais le seul accomplissement adéquat réservé pour le grand jour, qui est encore à venir. Il est facile, par exemple, de voir que les versets 6-10, parlent de signes plus grands que ceux qu'on a jamais vérifiés. On ne saurait franchement affirmer que ces choses aient eu lieu à la lettre ; cependant l'esprit de Dieu n'hésite pas à les rattacher à la chute de Babylone. Parler d'hyperbole ou d'exagération, c'est faire preuve d'une profonde ignorance de l'Écriture et de la puissance de Dieu. Je comprendrai qu'un infidèle tint un pareil langage ; mais du moment ou vous vous mettez à supposer que l'Esprit de Dieu a pu volontairement tomber dans l'exagération, vous ébranlez l'autorité de la Parole. S'Il grossit outre mesure un jugement temporel, qui m'assure qu'il ne met pas la même exagération dans les tableaux de la grâce et de la rédemption éternelle ? Et dans ce cas, où est le terrain pour une solide paix avec Dieu ? Admettez-vous, oui ou non, que le Saint Esprit dit toujours la vérité ? Ce principe reçu, il faut veiller à ce qu'il soit appliqué. Ainsi, restreindre la scène en question au jugement passé de Babylone, c'est limiter la parole de Dieu et accuser le Saint Esprit d'exagérer. C'est simplement nous qui ne comprenons pas et nous égarons. Combien il importe par conséquent que nous soyons de petits enfants en malice et des hommes faits en intelligence ! Nous pouvons bien fuir avec horreur un chemin qui conduit à une fin aussi déshonorante pour la parole de Dieu. D'un autre côté, que le Saint Esprit avait réellement en vue un accomplissement passé, c'est ce que je tiens pour non moins vrai que le fait qu'il regardait en avant vers un autre accomplissement beaucoup plus éloigné.

Aux versets 15-17, il est parlé d'un jugement temporel ; c'est une description, non de ce qui aura lieu quand le Seigneur jugera, mais de la manière inique dont l'homme assouvit sa colère sur son compagnon. Les versets 18 et 19 présentent le tableau d'une ruine complète : Babylone a été jugée ; un désastre et une destruction peut-être sans précédents ont frappé cette orgueilleuse cité ; et ceci, nous le savons, s'effectua sous l'influence de Dieu, par suite de la jonction des Mèdes et des Perses commandés par Cyrus.

Mais évidemment, le Seigneur emploie ici le langage le plus énergique pour montrer que c'est *Son* jour. Quand on lit le Nouveau Testament aussi bien que l'Ancien, il importe extrêmement de se faire une idée nette et précise du vrai caractère et de la signification de ces mots : « le jour du Seigneur ». Ce n'est pas la même chose que la « venue » du Seigneur pour nous prendre à lui. Quand il viendra, les saints morts ressusciteront et les saints vivants seront transmués ; ce n'est pas là « le jour du Seigneur », et jamais cet événement n'est ainsi nommé dans les Écritures. Il est un chapitre (2 Pier. 3) qui semble présenter quelque difficulté ; mais elle ne provient, en réalité, que de la confusion où l'on se trouve, car tout devient clair dès que l'on distingue les deux phrases et les pensées dans l'un comme dans l'autre passage. Ce que disent les moqueurs des derniers jours, c'est « *où* est *la promesse des son avènement ?* etc. La réponse de l'Esprit de Dieu est celle-ci, que le *jour du Seigneur* viendra, qu'il viendra comme un voleur dans la nuit pour juger la méchanceté sur la terre. Ils ne font aucun cas des chrétiens qui nourrissent cette brillante espérance, la venue de leur Maître ; eh bien, le Saint Esprit les menace du terrible jour du Seigneur. Le Seigneur ne nous est jamais présenté sous l'image d'un voleur venant dans la nuit, excepté

quand il est nettement question de jugement, comme c'est le cas à propos de Sardes (Apoc. 3). En 1 Thessaloniciens 5, l'Esprit se sert de la comparaison du voleur, en parlant du jour du Seigneur prêt à tomber sur le monde, et non par rapport aux saints qui attendent Christ.

La vérité vraie c'est que l'expression « la venue du Seigneur » peut s'appliquer à sa présence avant qu'Il soit manifesté à tout œil, tandis que « le jour du Seigneur » désigne cette parole et cet aspect de son action qui inflige un juste châtiment au monde et nous le présente comme jugeant en équité. C'est là le jour du Seigneur, jour de ténèbres et de ruine pour les pécheurs ; il n'y a pas un mot touchant la résurrection des justes qui sont morts, ni de la transmutation des vivants ; tous les traits propres au Nouveau Testament, vous les trouverez là et là seulement. Dans l'Ancien il y a la conduite du Seigneur vis-à-vis d'Israël, dont Il juge la méchanceté, mais qu'il finit par bénir, et son long support à l'égard des Gentils jusqu'à ce qu'arrive le jour de la visitation. Ceci explique le langage d'Ésaïe 13. L'Esprit de Dieu a en vue le jugement du monde entier par le Seigneur, c'est pourquoi ce jugement est appelé « la journée de l'Éternel ». Ce sera le terme de l'intervalle pendant lequel l'homme est laissé libre de faire sa propre volonté et de se glorifier. Ce sera la manifestation des voies morales de Dieu lorsque tout ce qui est élevé sera abaissé, et que le Seigneur et les humbles qu'Il aime seront exaltés à jamais. Dès l'instant que l'Esprit de Dieu entrevoyait ce jour, c'en était assez pour faire de Babylone vouée à la destruction, l'objet d'une intervention toute prochaine de Dieu. La vérité de la prophétie était de la sorte attestée par un accomplissement partiel à cette époque même. Babylone servait la première d'exemple comme auparavant Sodome et Gomorrhe. Si, physiquement, ce n'était pas d'une manière manifeste un jugement divin, moralement, c'était un événement prodigieux qui imprimait un cours tout nouveau à l'histoire du monde. La chute de la Perse n'était, en aucune manière, un type du jugement final réservé au monde ; la ruine de la Grèce n'avait non plus aucune signification à cet égard. Le jugement de Rome aura ce caractère, il est vrai, mais il est encore futur. Elle a passé comme les autres par des secousses répétées et a été à deux doigts de sa perte, mais elle s'est toujours relevée. Le jour vient où Rome reprendra sa splendeur et son prodigieux pouvoir, alors qu'elle sera le centre d'un empire restauré ; mais ce ne sera que pour recevoir son arrêt final des mains de Dieu. La destruction passée de Babylone est un type de celle de Rome. Quand Babylone tomba, les enfants d'Israël furent délivrés ; il n'y eut rien de semblable lorsque la Perse fut assujettie à la Grèce ou la Grèce à Rome.

Ainsi la chute de la première des grandes puissances gentiles typifie celle de la dernière, alors qu'Israël sera définitivement affranchi, converti, délivré spirituellement aussi bien que comme nation, et sera, par cela même, établi le représentant de la gloire de Jéhovah sur la terre.

Aussi, dans le chapitre suivant, (v.14) l'Esprit de Dieu annonce-t-il la délivrance d'Israël. La liaison est naturelle. Le renversement de Babylone implique l'émancipation d'Israël. Ce fait a donc beaucoup plus d'importance que l'histoire de tout autre puissance ; le passé de Babylone figure simplement la chute de ce vaste pouvoir qui lui a succédé, et qui tient jusqu'au bout les Juifs « dans l'esclavage et reste maître de la sainte cité ». Les Israélites doivent avoir pour serviteurs ceux-là mêmes auxquels ils obéissaient. Dès l'instant que cette gloire est réservée à Israël et cette merveilleuse délivrance aux Juifs, on comprend comment « elle se moquera du roi de Babylone ». Car il n'est question de nul autre que de la dernière tête de la bête, comme Nébucadnetsar était la première. Quoique le roi de Babylone représente le personnage qui à la fin tiendra les Juifs en captivité, ce serait se tromper gravement que de s'imaginer que ce sera un roi de la Babylone du pays de Sinhar. Je rappelle cette idée uniquement pour montrer qu'elle repose sur un principe erroné. Beaucoup de gens pensent que la Babylone d'autrefois sera rétablie aux derniers jours. Ils admettent qu'il y aura à la lettre une autre cité dans la plaine de Sinhar. Je crois cette opinion essentiellement fausse. Le Nouveau Testament nous décrit la physionomie de la Babylone à venir, et la ville de l'Apocalypse contraste étrangement avec la cité chaldéenne. Celle-ci était bâtie dans une plaine ; la Babylone future sera assise sur sept montagnes. Ainsi, tout homme d'une instruction ordinaire devrait comprendre quel sera l'emplacement de la Babylone à venir. Il n'y a qu'une ville qui réponde proverbialement à ce caractère, parmi les Gentils, les Juifs et les chrétiens. Partout elle a acquis une désignation d'après la circonstance, à tel point que si l'on parle de la cité aux sept collines, on trouverait difficilement un enfant tant soit peu bien élevé qui ne répondît : « Ce doit être la célèbre ville de Rome ». C'est là la cité qui doit aux derniers jours acquérir le même genre d'importance que Babylone possédait au commencement du siècle. Le siècle a commencé avec Babylone et finira avec le personnage appelé dans l'Apocalypse « la Bête ». Dans le livre de Daniel figurent quatre bêtes ; mais l'une d'elles est appelée « *la* Bête », comme étant la dernière qui existât ; et si elle a disparu, c'est pour reparaître une fois encore avant le jugement. Dieu fait du vieil ennemi le type de celui qui doit plus tard s'élever contre son peuple. Le dernier représentant de la puissance de Babylone figure donc celui qui jouira d'un pouvoir analogue contre les saints de Dieu aux derniers jours. Au chapitre 17 de l'Apocalypse le principe général est excessivement clair, sans la supposition forcée d'une métropole en Chaldée où l'homme devrait non seulement bâtir la ville, mais avant tout créer sept collines. Un autre point que mentionne le Saint Esprit, c'est le gouvernement de la ville sur les rois de la terre, et non le contrôle exercé sur l'empire sous le symbole de la femme qui monte la Bête. – Enfin la Babylone apocalyptique est caractérisée par son passage du paganisme à l'antichristianisme. Les déclarations d'Ésaïe nous donnent la clef de ce que nous rencontrons dans la Révélation de Jean. Il serait difficile de dire que le langage si expressif des versets 12-l4 ait eu sa pleine et parfaite application dans la personne de Nébucaduetsar ou celle de Belsatsar. Il y avait chez l'un l'orgueil et une confiance illimitée en soi-même, et chez l'autre la dégradation et une luxure profane ; mais la description de ce passage ne se vérifiera bien qu'à la fin des jours et pas avant. Après avoir occupé une place si élevée, le superbe doit être abaissé comme jamais monarque babylonien ne l'a été (v. 15).

Je ne m'appesantis sur le reste du chapitre que pour noter la déclaration contenue dans les versets 24, 25. Quelques interprètes supposent que le roi de Babylone et l'Assyrien sont une seule et même personne ; c'est une erreur générale, surtout parmi les savants. Il est clair que le dernier état est quelque chose qui est ajouté à la chute de la Babylone déjà jugée. Vient alors l'Assyrien, avec lequel le Seigneur agit dans son pays d'une manière sommaire. Ceci s'accorde parfaitement avec ce qu'on peut recueillir d'autres parties de la Parole de Dieu.

Si nous jetons maintenant un regard sur l'histoire passée d'Israël, nous verrons l'Assyrien venir le premier, son armée détruite, et lui-même renvoyé dans son pays pour y être massacré par ses fils rebelles dans la maison de son Dieu. L'étonnante destruction de ses troupes symbolisait la chute de « l'Assyrien » aux derniers jours, et pas autre chose. C'était longtemps avant que Dieu eût permis à Babylone d'occuper le premier rang. Ce fut après la disparition de Ninive que Babylone obtint la suprématie. L'Assyrien n'était jamais parvenu à la domination du monde, mais Babylone l'obtint, en qualité de chef établi de Dieu, après que la royale maison de David fut devenue un appui de l'idolâtrie, suivant le peuple de Dieu dans ce qu'il aimait, l'abomination des païens. Dieu invita le roi de Babylone à prendre le sceptre du monde, ce qu'il fit. Babylone fut toujours renommée pour ses nombreuses idoles ; et puisque celui que Dieu s'était choisi pour témoin était devenu idolâtre, le plus méchant pouvait bien avoir la suprématie aussi bien que le meilleur. C'est ainsi que Babylone fut élevée au gouvernement du monde. Cela arriva, de fait, postérieurement à la destruction de l'Assyrien, que nous avons vue dans d'autres chapitres (8 et 10). Ici, au contraire. Babylone est jugée en premier lieu ; puis vient l'Assyrien qui est frappé dans le pays du peuple de Dieu. Pourquoi cela ? Parce que le Saint Esprit prend ici les circonstances de l'Assyrien aussi bien que celles du roi de Babylone, non comme une histoire des temps passés, mais comme un tableau de ce qui doit avoir lieu aux derniers jours ; or, aux derniers jours, le pouvoir représenté par Babylone sera détruit le premier, après quoi celui que figure l'Assyrien sera renversé à son tour. Ceci est en complète harmonie avec la description typique ou prophétique des derniers jours ; au lieu que si vous le limitez au passé, il ne s'y adapte qu'imparfaitement et on ne peut le bien comprendre. Tandis que l'Esprit de Dieu fait passer l'Assyrien après Babylone, il est certain qu'autrefois l'Assyrien fut le premier en date, Babylone ne vint qu'ensuite. Bientôt Babylone sera frappée sous le règne du dernier représentant de la puissance de la Bête, et cela en rapport avec les Juifs ; la puissance qui répond au roi d'Assyrie viendra après, alors que Dieu s'occupera des dix tribus d'Israël.

Que le Seigneur daigne nous rendre capables de mettre à profit toute l'Écriture, en usant pour notre instruction et notre affermissement, aussi bien que pour notre rafraîchissement et pour notre joie ! Tout contribue à nous montrer que les jouissances et les honneurs mondains auront pour dénouement la destruction et un amer désappointement. Notre affaire est de travailler à l'œuvre que le Seigneur nous confie. Il sauve les âmes pour qu'elles soient unies à Christ dans le ciel. Notre responsabilité consiste à poursuivre dans le sens de ses pensées de miséricorde envers les pécheurs, et de son amour pour ceux qui sont attachés au nom de son Fils.

Chapitres 14:28 à 16

La division des chapitres est ici singulièrement malheureuse ; les cinq derniers versets du chapitre 25 forment une section à part, et les deux chapitres suivants embrassent le même sujet. Ce qui ajoute à la confusion, c'est l'insertion du signe du nouveau paragraphe au verset 29 du chapitre 14, tandis que le verset 28 fait partie réellement de la nouvelle charge, non contre Babylone ou l'Assyrien, mais du jugement de Dieu contre les Philistins.

« L'année en laquelle mourut le roi Achaz, cette charge-ci fut mise en avant. Toi, toute la contrée des Philistins, ne te réjouis point de ce que la verge de celui qui te frappait a été brisée, car de la racine du serpent sortira un basilic et son fruit sera un serpent brûlant qui vole ». La mort d'Achaz pouvait naturellement exciter les espérances des Philistins qui avaient été tenus assujettis sous la forte main de son grand-père Ozias. Il est écrit de celui-ci en 2 Chroniques 26:4, qu'« il fit ce qui est droit devant l'Éternel, comme avait fait Amatsia son père, il s'appliqua à rechercher Dieu pendant les jours de Zacharie, homme intelligent dans les visions de Dieu : et pendant les jours qu'il rechercha l'Éternel, Dieu le fit prospérer ; car il sortit et fit la guerre contre les Philistins, et fit une brèche à la muraille de Gath et à la muraille de Jabné et à la muraille d'Asdod ; et il bâtit des villes dans le pays d'Asdod et parmi les autres Philistins. Et Dieu lui donna du secours contre les Philistins et les Arabes qui habitaient à Gur-Bahal, et contre les Méhunites. Et même les Ammonites donnaient des présents à Ozias ; de sorte que sa réputation se répandit jusqu'a l'entrée d'Égypte, car il s'était rendu fort et puissant ». – Or, maintenant, non seulement Ozias mais Achaz étaient morts. « La verge de celui qui frappait » le pays des Philistins était brisée. L'ennemi avait appris à mépriser Juda pendant les jours de l'infidèle Achaz. « Car le Seigneur avait humilié Juda à cause d'Achaz roi d'Israël, parce qu'il avait dépouillé Juda et avait transgressé les commandements de l'Éternel ». Qui était son fils pour qu'ils eussent peur de lui ? Qu'ils ne se hâtent pourtant pas trop de triompher, car « de la racine du serpent sortira un basilic et son fruit sera un serpent brûlant qui vole ». Cette menace commença à s'accomplir sous le règne d'Ézéchias dont il est rapporté (2 Rs. 18:8) qu'il frappa les Philistins jusqu'à Gaza et ses confins depuis les tours des gardes jusqu'à la forteresse.

Mais je ne vois pas pour quel motif on supposerait que cette charge fait exception au reste, alors surtout que l'énergie du langage désigne une destruction plus terrible que celle infligée par ce pieux roi de Juda. Son parfait accomplissement aura lieu par conséquent aux derniers jours. C'est alors réellement qu'on verra la double application du pouvoir divin, quand, d'un côté, les plus misérables seront repus et les pauvres reposeront en assurance, et que, de l'autre, Jéhovah non seulement brisera la verge, mais tuera la racine de la Philistie par la famine, et détruira ce qui sera resté en elle. Au verset suivant, (v.31) le prophète éclate avec une ardente anima-

tion ; il invite la porte à hurler et la ville à crier : « Toi, tout le pays des Philistins, sois comme une chose qui s'écoule ; car une fumée viendra de l'aquilon, et il ne restera pas un seul homme dans ses habitations ». Ainsi, voilà les Philistins sous le coup de la menace d'une force écrasante, extraordinaire, qui balaiera tout sur son passage. Ici encore, la fin est une promesse de délivrance pour les Juifs pieux : « Que répondra-t-on aux ambassadeurs de cette nation ? On répondra que l'Éternel a fondé Sion, et que les affligés de son peuple se retireront vers elle ».

Les chapitre 15, 16 renferment la charge de Moab. Quel tableau de désolation et de malheur d'autant plus senti qu'il est inattendu et soudain ! Les Philistins n'avaient pas plus offensé Dieu en se réjouissant des calamités survenues à Israël, que les Moabites par leur suprême arrogance et leur confiance illimitée dans leurs propres forces. « Parce que Har de Moab a été ravagée de nuit, il (Moab) a été défait, parce que Kir de Moab a été ravagée de nuit, il a été défait » (15:1). Telle me paraît être la portée exacte de ce verset. Ainsi affaiblis par la perte de leurs places fortes, surprises l'une après l'autre à leur grande consternation, les Moabites sont supposés monter dans leurs hauts lieux pour y pleurer, avec les signes d'une profonde et universelle affliction, tant en public qu'en particulier, et cela à tel point que, aux confins du pays, les soldats eux-mêmes jettent des cris lamentables tout comme le sexe le plus faible (v. 2-4). Le prophète ou celui qu'il personnifie ne peut s'empêcher d'être attristé à l'aspect des malheurs de Moab, et il continue à décrire la désolation, la misère et le carnage jusqu'à la fin du chapitre.

Au commencement du chapitre 16, Moab est engagé à envoyer l'agneau au Dominateur de la terre, du rocher du désert à la montagne de la fille de Sion. Ceci semble se rapporter au tribut qu'il payait autrefois. Après que David l'eut subjugué, il envoyait des présents à ce roi. « Il battit aussi les Moabites, et les mesura au cordeau, les faisant coucher par terre : et il en mesura deux cordeaux pour les faire mourir, et un plein cordeau pour leur donner la vie sauve ; et le pays des Moabites fut à David, sous cette condition qu'ils lui seraient sujets et tributaires » (2 Sam. 8:2). En avançant dans leur histoire, nous trouvons que le roi de Moab possédait de grands troupeaux, et avait coutume de payer au roi d'Israël un tribut de cent mille agneaux, et d'autant de moutons avec leur laine. Le prophète semble vouloir rappeler a Moab cette obligation, le menaçant autrement de calamités plus grandes encore prêtes à fondre sur ses filles (v. 2). « Mets en avant le conseil, fais l'ordonnance, sers d'ombre comme une nuit au milieu du midi : cache ceux qui ont été chassés et ne décèle point ceux qui sont errants. Que ceux de mon peuple qui ont été chassés séjournent chez toi, ô Moab ! sois leur une retraite contre celui qui fait le dégât ; car celui qui usait d'extorsion a cessé, le dégât à pris fin ; ceux qui foulaient sont consumés de dessus la terre. Et le trône sera établi par la gratuité, et sur ce trône sera assis en vérité, dans le tabernacle de David, quelqu'un qui jugera, qui recherchera le droit, et qui se hâtera de faire justice » (v. 3-5). Le prophète dans son second avertissement touche à l'horrible péché par lequel Moab a offensé l'Éternel. Avait-il donné un refuge à ceux qui avaient été chassés d'Israël ? Ou bien avait-il pris avantage de leur état de détresse pour les frapper et les trahir ? L'esprit prophétique contemple à travers Ézéchias, le vrai fils de David, lequel régnera en justice alors que le dernier oppresseur et spoliateur sera venu à sa fin.

Les versets qui suivent (6-12) décrivent une fois de plus l'orgueil de Moab et sa chute humiliante, lorsque, en dépit de sa fierté, « Moab, hurlera sur Moab, chacun hurlera » et que la campagne rivalisera avec les villes, en étendue de dévastation. Le prophète pleure de nouveau à l'aspect de l'infortune de l'ennemi autrefois superbe, qui prie dans son sanctuaire, et qui « ne peut rien obtenir ».

Le verset suivant montre que, quelle que soit la pesanteur de cette charge sur Moab, « dans trois ans, tels que sont le ans d'un mercenaire, (c.-a.-d. Je suppose, exactement comptés, comme on le ferait dans une position semblable), la gloire de Moab, sera avilie, avec cette grande multitude, et le résidu sera petit, ce sera peu de chose ». Que ceci ait été accompli à la lettre, c'est ce que ne saurait mettre en doute le croyant, bien que nous ignorions de quelle manière le fait s'est opéré, si ça été par le moyen du roi de Juda, ou par l'Assyrien.

Il est inutile d'ajouter que l'accomplissement littéral de la prophétie aura lieu lors de la grande crise future ; il est certain en effet que le dernier roi du Nord tombera sur Moab, et que les enfants d'Israël sous leur Messie mettront les mains sur lui. Comparez Ésaïe 11:14, avec Daniel 11:41. Rien ne prouve plus clairement que, tout ignorés ou peu connus qu'ils soient maintenant, il restera des représentants de cette nation à la fin du siècle pour prendre part à la suprême catastrophe, humiliante pour l'homme, mais qui tournera à la gloire de Dieu, lorsque le peuple élu sera en entier sauvé, rétabli par la miséricorde divine dans le pays de son héritage, et jouira de la suprématie qui lui a été promise.

Chapitres 17 à 22

Chapitre 17. – Si nous admettons que ces prophéties, quelque accomplissement qu'elles puissent avoir reçu dans le passé, ont pour centre le jour du Seigneur, de quelle manière pourrons-nous lever la difficulté qui a trait aux divers peuples et aux villes qui jadis firent souffrir Israël ? Comment devons-nous expliquer que ces prophéties ont en vue un jour futur, alors que nous voyons que ces peuples n'existent plus, ou qu'il n'en reste que d'imperceptibles débris ? Nous répondons que la même difficulté s'applique à Israël. Nul ne sait avec clarté ou certitude où sont les dix tribus ; il ne semble pas non plus que ce soit l'affaire de personne de s'en préoccuper à l'avance. Laissons-les dans l'obscurité dans laquelle Dieu a jugé bon de les mettre. Nous savons, si nous croyons Sa parole, que, aussi sûrement qu'Il a préservé le résidu dispersé des dix tribus, aussi sûrement il amènera de

leurs retraites les descendants des dix. Nous savons que non seulement les Juifs proprement dits doivent être rétablis, mais aussi l'antique nationalité d'Israël. C'est à cela que les douze tribus espèrent parvenir (Act. 26:7). Les douze tribus formant une seule nation dans le pays, et un seul et même roi régnera sur elles toutes. « Il n'y aura plus deux nations, et elles ne seront plus jamais divisées en deux royaumes ». Toutes les promesses seront accomplies jusqu'au dernier trait de lettre. L'Écriture ne peut pas être anéantie.

Alors même que nous n'ayons pas vu de signes, pourquoi douter ? Avons-nous *besoin* de semblables preuves ? C'est démontrer la faiblesse de notre foi que de demander un signe. La parole de Dieu est la meilleure assurance ; sachons nous reposer sur elle.

Si Dieu a déclaré qu'il en sera ainsi, nous sommes en droit d'attendre qu'il fera sortir les dix tribus de leurs retraites, qu'il les arrachera aux lieux dans lesquels elles ont péché, et qu'il les purifiera. Nous sommes loin de connaître à fond même le petit globe sur lequel nous vivons. Certaines parties du monde étaient autrefois bien mieux connues qu'elles ne l'ont été plus tard, jusqu'à ces derniers temps. De récentes découvertes, par exemple, confirment les descriptions que des auteurs anciens ont laissées sur l'Afrique et le centre de l'Asie. Les dix tribus peuvent fort bien habiter quelqu'une de ces contrées à peine explorées, ou surgir tout à coup du sein d'une nation avec laquelle elles se sont longtemps confondues ; nous ne sommes pas tenus de préciser le pays qu'elles habitent. Dieu a promis de les ramener dans leur pays, et cela d'une manière spéciale : elles doivent de nouveau traverser le désert ; là, elles seront débarrassées des transgresseurs qu'elles renfermeront dans leur sein, et qui n'atteindront jamais le pays, au lieu d'y être détruits, comme les Juifs apostats. La destinée des dix tribus diffère donc entièrement du sort des deux. Il ne sera pas plus difficile à Dieu de faire concourir les événements à ces deux fins que de circonscrire dans les limites qui lui conviendront les descendants des Gentils, ces anciens ennemis de son peuple, soit auprès, soit au loin. Le fait est que c'est le même principe de foi qui accepte et explique les deux choses, de même que c'est l'incrédulité qui trouve là dedans une difficulté. Ces remarques sont applicables à la plupart de ces chapitres.

Il y a ensuite des personnes qui se méprennent étrangement sur la portée des images hardies des prophètes, comme s'ils les employaient pour présenter les sujets qu'ils traitent sous une forme énigmatique, sinon ambiguë. C'est une grande erreur. Leur but n'est pas de voiler le sens de leurs déclarations, mais bien de les rendre plus expressives et plus énergiques. Des hommes, qui s'efforcent de détourner les chrétiens de l'étude des prophéties, insistent sur ces métaphores, comme si leur emploi suffisait à démontrer jusqu'à l'évidence que leur signification est douteuse. Rien n'est plus contraire à la réalité : les auteurs inspirés ont eu recours, comme les auteurs profanes, à une espèce de licence poétique pour illustrer, rendre sensible, et renforcer par des images la portée de leurs déclarations, mais dans aucun cas en vue de mystifier leurs auditeurs ou leurs lecteurs. Chez eux les figures ont un sens aussi précis, et seulement plus fort, que les expressions simples, littérales. Les entretiens eux-mêmes de la vie ordinaire abondent en métaphores et en similitudes ; qu'y a-t-il d'extraordinaire à ce que le caractère poétique des prophéties fournisse l'occasion d'en faire un usage plus fréquent ?

De plus la difficulté de comprendre les Écritures consiste moins dans leur style figuré que dans la profondeur même des pensées. Il n'est peut-être pas dans la Parole de Dieu de chapitre plus profond que le premier de saint Jean. Et pourtant ce dont on y est frappé tout d'abord, c'est l'excessive simplicité du langage de l'apôtre. Aussi dans certains endroits les professeurs de grec ont-ils l'habitude de mettre son évangile entre les mains des élèves qui commencent à étudier cette langue. Malgré cela, on ne trouverait pas dans les Livres saints de révélation ou d'exposé de la vérité plus substantiel, plus rempli de grandes et profondes pensées, plus propre à pénétrer d'admiration le lecteur réellement spirituel, quelle que soit la grâce qui y est déployée en Christ. Ces réflexions prouvent combien dénuée de fondement est l'idée qu'il ne s'agirait ici que d'une pure question de mots. La difficulté, gît moins dans l'obscurité du langage que dans les hautes vérités que proclament les Écrits Sacrés ; elle provient surtout de nos ténèbres morales, de notre défaut, de familiarité avec la pensée de Dieu, de ce que nous jugeons selon l'apparence, à l'aide de notre esprit ; ou de nos sentiments naturels, au lieu de recevoir les choses d'en haut, et de lire la Parole inspirée à la lumière de Christ. Loin d'être la partie la moins intelligible des Écritures, les prophéties sont beaucoup plus aisées à interpréter qu'on ne se l'imagine communément. Il importe avant tout de commencer par y croire ; l'intelligence vient ensuite, et cela rapidement. S'il est permis de comparer entre elles les diverses parties des Écritures, il demeure hors de doute que le Nouveau Testament contient les plus profondes des révélations divines ; et dans le Nouveau Testament, il n'est pas de livres qui nous aident plus que ceux de saint Jean à pénétrer dans la connaissance, de ce que Dieu est ; eh bien ! qui oserait soutenir que, parmi les écrits de saint Jean, les Épîtres, l'évangile soient moins profonds que l'Apocalypse ? Personne, j'en suis convaincu, à moins qu'on ne les ait étudiés trop superficiellement pour pouvoir prononcer un jugement autorisé.

Ce qui précède peut amener quelque âme à examiner les prophéties dans un esprit plus enfantin, se souvenant toujours que Dieu regarde en avant à la grande crise qui doit précéder le jour du Seigneur. « Il pense à Son Fils bien-aimé ; et ce qui donne de l'importance aux prophéties, c'est qu'elles déroulent la scène de ses intérêts. Les Juifs sont le peuple duquel le Seigneur Jésus daigna naître selon la chair ; ils ont manifesté ce qu'ils étaient pour Lui. Il Lui reste à démontrer ce qu'Il veut être pour eux. Il se propose d'avoir un peuple terrestre (Israël), aussi bien qu'un peuple céleste (l'Église) pour sa gloire. La Parole de Dieu ne vise à rien moins que cela ; si ce n'est pas accompli, ce n'en est pas moins toujours dans les desseins de Dieu, lesquels ont déjà été en partie réalisés. De là découle le principe pour l'interprétation de toute la prophétie : elle doit être à la gloire du Seigneur Jésus dans ses relations avec Israël et les nations sur la terre. Je parle des prophéties de l'ancien Testament. Le Nou-

veau Testament revêt un autre caractère : son sujet est le Seigneur Jésus en rapports avec la chrétienté, mais confirmant aussi, en outre, les oracles relatifs à Israël.

Ceci peut expliquer pourquoi le Seigneur, dans le champ prophétique, attache de l'importance à une petite localité ou à une petite nation. Israël était d'une grande valeur à ses yeux à cause du Messie ; et ses propres conseils ne sont pas morts s'ils dorment. C'est pour ce motif également que du jour où Dieu retirera le voile de dessus son ancien peuple d'Israël, les vieux antagonistes de celui-ci commenceront à reparaître. Il y a là quelque chose qui m'intéresse profondément. De même qu'il y a une résurrection pour chaque individu, et que le corps doit ressusciter pour que soit manifesté tout ce qui a été fait dans le corps, car c'est par le corps que l'âme agit, ainsi en sera-t-il de ces nations. C'est une destinée analogue : elles reparaîtront en même temps qu'Israël, et Dieu les distinguera d'après leurs noms primitifs, et non d'après ceux qu'elles pourront avoir portés dans la marche de l'histoire de l'humanité. Le Seigneur remontera aux origines ; et en conséquence, ce que nous avons, c'est leur jugement rattaché avec les derniers jours, et non pas seulement celui qui est tombé sur elles depuis longtemps déjà. Elles vont jusqu'à la fin. Quelques prophéties peuvent avoir reçu leur accomplissement dans le passé plus entièrement que d'autres, mais, cette différence admise, toutes elles envisagent l'avenir. La dernière génération fera comme ont fait les pères ; alors aura lieu le jugement. C'est ainsi que Dieu en agira avec les nations. Elles, manifesteront la même inimitié pour Israël, le même orgueil envers Dieu, qu'auparavant. Ce principe peut paraître rigoureux à quelques-uns, mais il est on ne peut plus juste. Si un enfant a grandi connaissant le déshonneur de son père, l'opprobre et le châtiment qui l'ont frappé, ne devrait-il pas éprouver, pour peu qu'il existe de la droiture dans son cœur, une répulsion particulière pour le péché de l'auteur de ses jours ? Il devrai avoir constamment présent à l'esprit le souvenir de ce malheur. Mais s'il tournait la chose en plaisanterie, et qu'il en prit occasion pour marcher dans la même voie, ne serait-il pas de toute justice qu'il fût condamné à un châtiment plus sévère encore, puisqu'il avait pour le retenir, non seulement la voix de la conscience universelle, mais aussi, dans sa propre famille, un exemple frappant, qui aurait dû parler à son cœur d'enfant et exercer sur sa conduite une profonde influence ?

C'est là précisément le principe des voies de Dieu dans son gouvernement. L'homme doit tenir un compte sérieux des événements passés ; et Dieu qui agit justement, jugera l'homme suivant l'expérience qu'il aurait dû acquérir. Les leçons du passé sont un avertissement pour l'avenir. Les nations dont nous nous sommes entretenus, apparaîtront donc de nouveau, et au lieu de tirer enseignement et profit des exemples de leurs pères, elles suivront exactement la même route, et feront une nouvelle tentative pour détruire le peuple de Dieu.

C'est ce que nous voyons en Ésaïe 17. Damas, situé au nord de la Terre Sainte, était une cité très ancienne et très renommée de la Syrie (voir Genèse 15). Elle n'est plus à cette heure qu'un monceau de ruines – les villes environnantes ne sont que des parcs de brebis (v. 1-2). Et de même qu'autrefois la Syrie et Éphraïm conspirèrent à leur propre ruine contre le royaume du Fils de David, de même encore le trait remarquable de ce jugement est que le Seigneur en agira avec son peuple aussi bien qu'avec leur ancien allié. Il n'y aura point de forteresse en *Éphraïm,* ni de royaume à *Damas,* ni dans le reste de la Syrie. Ils seront comme la gloire des enfants d'Israël, dit l'Éternel des armées. Et il arrivera en ce jour-là que la gloire de Jacob sera diminuée, et que la graisse de sa chair sera fondue. Et il en arrivera comme quand le moissonneur cueille les blés, et qu'il moissonne les épis avec son bras ; il en arrivera, dis-je, comme quand on ramasse les épis dans la vallée des Rephaïm. Il fera le recensement de tous les scandales et punira les transgresseurs ; Il fera servir leur inimitié à nettoyer l'aire du pays d'Israël ; Il agira en jugement avec son peuple. Les nations peuvent se bercer du trompeur espoir qu'elles feront du mal à Israël, mais leur conspiration sera une attaque dirigée contre Dieu, qui la fera tourner au bien des siens. Cela nous est présenté dans ce passage : « Mais il y demeurera quelques grappillages, comme quand on secoue l'olivier et qu'il reste deux ou trois olives au bout des plus hautes branches, et qu'il y en a quatre ou cinq que l'olivier a produites dans ses branches fruitières, dit l'Éternel, le Dieu d'Israël. En ce jour, l'homme tournera sa vue vers celui qui l'a fait, et ses yeux regarderont vers le Saint d'Israël. Et il ne jettera plus sa vue vers les autels qui sont l'ouvrage de ses mains, et il ne regardera plus ce que ses doigts auront fait, ni les bocages, ni les tabernacles » (v. 6-8).

Il est bien évident par là, qu'il s'exercera alors, dans le pays d'Israël, un jugement qui distinguera entre les uns et les autres. Comparez, chapitre 28, qui renferme la description du fléau débordant. « En ce jour les villes de sa force qui auront été abandonnées à cause des enfants d'Israël, seront comme un bois taillis et des rameaux abandonnés, et il y aura désolation. Parce que tu as oublié le Dieu de ton salut, et que tu ne t'es point souvenue du rocher de ta force, à cause de cela tu as transplanté des plantes tirées de lieux de plaisance et tu as planté des provins d'un pays étranger. De jour tu auras fait croître ce que tu auras planté, et le matin tu auras fait lever ta semence ; mais la moisson sera enlevée au jour que l'on voulait en jouir, et il aura une douleur désespérée » (v. 9-11). Mais ensuite, arrive la rétribution. « Malheur à la multitude de plusieurs peuples qui bruissent comme bruissent les mers, et à la tempête éclatante des nations qui font du bruit comme une tempête éclatante d'eaux impétueuses. Les nations grondent comme grondent les grandes eaux… Il les menace, et elles fuient au loin, chassées comme la balle des montages au souffle du vent, comme la poussière par un tourbillon. Quand vient le soir, voici, c'est une ruine soudaine ; avant le matin, il n'y a plus personne. Telle est la part de ceux qui nous dépouillent, tel est le sort, de ceux qui nous pillent » (v. 12-14). À quelle époque, ces prédictions ont-elles, reçu leur accomplissement, depuis qu'Ésaïe les a proférées ? Quand les nations se sont-elles ainsi rassemblées et ont-elles été dispersées ? C'est au contraire Israël qui a été brisé et semé aux quatre vents des cieux. Il n'est pas question ici d'une nation victorieuse du peuple de Dieu, mais d'un rassemblement de toutes les nations qui n'at-

tendent que le matin pour engloutir Israël ; mais avant le matin, elles ne sont plus. Certainement cela aura lieu, car la bouche de l'Éternel a parlé.

Chapitre 18 – Le chapitre que nous abordons se rattache à la ruine des nations, prédite à la fin de la section précédente, et forme cependant une scène assez distincte pour qu'elle mérite une place à part. Il en est un appendice profondément intéressant, d'autant qu'il est étranger à la nouvelle charge par laquelle s'ouvre le chapitre 19, et qui distingue le jugement de l'Égypte du sujet que nous avons sous les yeux. Ce point est à noter, car certains chrétiens, entre autres Vitringa, ont faussement supposé que l'Égypte est « le pays qui fait ombre avec des ailes », du verset 1, que les Égyptiens sont le peuple auquel le message est envoyé (v. 2) et qui doit apporter des offrandes à l'Éternel (v.7). Que le lecteur ne soit point surpris de cette confusion chez un commentateur si savant et si distingué, car c'est à peine s'il se trouve dans Ésaïe une portion qui ait donné lieu à des vues plus divergentes et à plus d'erreurs manifestes de la part d'hommes distingués, depuis Eusèbe de Césarée (qui voyait dans ce passage la Judée aux temps apostoliques envoyant l'évangile au monde entier, interprétation fondée, sur le ἀποστέλλων… ἐπιστολὰς βιβλίνας des Septante), jusqu'à Aria Montanus qui l'appliquait à l'Amérique convertie à Christ par la prédication et les armes des Espagnols.

La saine intelligence du chapitre dépend de l'idée que c'est la nation Juive qu'ont en vue les versets 2 et 7, et cela, non aux jours de Senachérib, mais au moment de la crise future. Quelques expressions, surtout au verset 1, peuvent être obscures, mais la pensée générale est d'une grande clarté et d'un puissant intérêt.

« Le pays qui fait ombre (ou qui bruit) avec des ailes, qui est au-delà des fleuves de Cus » (c'est-à-dire au-delà du Nil et de l'Euphrate), désigne une contrée en dehors des limites de ces nations qui, jusqu'aux jours du prophète, avaient menacé Israël ou avaient eu à faire avec lui. L'Égypte et l'Assyrie étaient les deux principales de ces puissances ; car il y avait un Cus asiatique aussi bien qu'un Cus africain. Le pays en question s'étend (il n'est pas nécessairement contigu, il peut être à une certaine distance), au-delà de ces deux contrées. Ce pays, comparativement éloigné, épouse la cause d'Israël ; mais sa protection doit être inefficace, quelques bruyantes que doivent être ses manifestations et ses tentatives. L'emploi du terme « ailes », pour suggérer l'idée d'un abri pour les opprimés et les faibles, est trop commun pour qu'il soit besoin de preuves.

Le second verset montre, en outre des traits qui viennent d'être allégués comme caractérisant ces futurs alliés des Juifs, qu'ils sont une puissance maritime ; en effet, ils envoient leurs messagers sur de légers vaisseaux (littéralement, des vaisseaux de « jonc » ou de « papyrus ») à la surface des eaux. Israël est l'objet de leurs préoccupations : « Allez, messagers rapides, vers la nation forte, et vigoureuse, vers ce peuple redoutable depuis qu'il existe, nation puissante et qui écrase tout, et dont le pays est ravagé par les fleuves ». L'application de cette description à l'Égypte ou a l'Éthiopie a considérablement influé sur l'idée que l'on s'est formée d'après les épithètes employées ici, mais je ne vois pas de motif suffisant pour mettre on doute l'exactitude de notre version qui, en les attribuant à Israël, donne un sens clair et satisfaisant. La différence entre ce peuple et le pays mentionné dans le premier verset, qui envoie ses messagers et ses navires à la recherche du peuple dispersé, auparavant si formidable, mais ravagé récemment par un ennemi plein d'impétuosité, repose non sur des points insignifiants d'une critique de mots, mais sur la forme générale du contexte, que tout lecteur chrétien est à même d'apprécier dans sa propre langue.

Jusqu'ici nous avons vu l'intervention de ce pays innommé, dépeint comme le soi-disant protecteur d'Israël, et poursuivant, à l'aide ses légers navires, sa bienveillante mission à la recherche de ce peuple dispersé.

Mais entre en scène quelqu'un qui arrête le zèle de l'homme (v. 3-4). Il est fait appel à l'attention de tous ; de grands événements se préparent ; on en voit, on en entend les signes précurseurs : « Vous tous, habitants du monde et habitants du pays, sitôt que l'enseigne sera élevée sur les montagnes, regardez, et sitôt que le cor aura sonné, écoutez, car ainsi m'a parlé l'Éternel. Je me tiendrai tranquille, mais je regarderai sur mon domicile arrête. » Dieu ne favorise, pas cette entreprise. L'homme déploie de l'activité ; Jéhovah demeure tranquille et veille. « C'est comme la chaleur brûlante juste avant que brille l'éclair, comme la nuée de rosée au temps de la chaude moisson » ; il y a un intervalle de profond repos et d'attente, après les puissants efforts faits pour rassembler les Juifs sous le patronage de la nation maritime des versets 1 et 2. Tout avait semblé réussir ; mais qu'est l'homme sans Dieu ? « Mais avant la moisson, sitôt que le bouton sera venu en sa perfection et que la fleur sera devenue un raisin qui mûrit, il coupera les rameaux avec des serpes, et il ôtera les sarments, les ayant retranchés ». Ainsi le plan échoue entièrement. Tout paraissait annoncer un prompt rétablissement pour Israël et les espérances nationales semblaient être sur le point de se réaliser, lorsque Dieu est venu réduire tout à néant et laisser les anciennes passions des Gentils contre Israël se donner libre cours. Le résultat est qu'ils « seront tous abandonnés aux oiseaux de proie des montagnes et aux bêtes de la terre ; les oiseaux de proie passeront l'été sur leurs cadavres et les bêtes de la terre y passeront l'hiver » (v. 5-6).

Ce n'était pas le temps du Seigneur ; et pourtant ce l'était. Car, « en ce temps-là des offrandes seront apportées à l'Éternel des armées par le peuple fort et vigoureux, par le peuple redoutable depuis qu'il existe ; nation puissante et qui écrase tout, et dont le pays est ravagé par les fleuves ; elles seront apportées à la demeure de l'Éternel des armées, sur la montagne de Sion ».

Ainsi sera châtié le présomptueux espoir de l'homme, aussi bien que les nouvelles manifestations de la fureur des nations qui voudraient faire une fois de plus leur proie du pauvre peuple de Jéhovah, mais son peuple toujours aimé. Car aussi sûrement qu'elles s'efforcent de déchirer Israël, aussi sûrement *//* apparaîtra au milieu de la

désolation, et de sa main puissante accomplira ce que l'homme tente aussi vainement d'opérer que d'empêcher. À cette même époque, les Juifs se donneront en offrande à Jéhovah ; ils ne viendront pas les mains vides, mais dépouillés d'eux-mêmes avec des cœurs humbles et reconnaissants envers le Seigneur, sur la montagne de Sion ; ils se réfugieront dans les bras de son éternelle miséricorde, après avoir définitivement échappé à la fureur des Gentils.

Chapitres 19 et 20. – Le premier de ces deux chapitres renferme la charge de l'Égypte, suivie, dans le second, d'une action symbolique imposée prophète en personne, en signe de l'assujettissement auquel doivent être réduites l'Égypte et l'Éthiopie. Le sens général en est tellement clair, que les explications demeurent superflues.

« Voici, l'Éternel est monté sur une nuée rapide ; il vient en Égypte ». Ainsi le prophète annonce hardiment avec l'expression de la vérité morale le renversement certain du grand royaume que la sagesse de l'ancien monde, une avilissante idolâtrie, et d'abondantes richesses avaient particulièrement signalé. À quoi serviront ces fameux remparts, ces fossés profonds qui les entourent, si Jéhovah vient, monté sur une nuée rapide, « et condamne l'Égypte à l'humiliation et à la ruine ? » Plus qu'impuissant sera l'appel aux fausses divinités, car « les idoles tremblent devant Lui, et le cœur des Égyptiens tombe en défaillance ». Des dissensions intestines de la guerre civile (v. 2) ajouteront leurs horreurs aux assauts triomphants du dehors ; et la ruine sera consommée par suite de conseils insensés, aussi bien que par l'abrutissement de tout l'esprit national, car en réponse au recours qu'ils auront à leurs vieux systèmes de superstition et de sorcellerie, Dieu les livrera aux mains de maîtres sévères et à la domination d'un roi cruel (v. 1-4).

Non seulement le Seigneur anéantira les fortifications du pays, mais il détruira aussi ses appuis intérieurs, tout ce qui fait sa gloire et en quoi repose sa confiance. Car n'est-ce pas ici ce grand dragon + « qui se couche au milieu de ces fleuves et qui dit : Mon fleuve est à moi, et je l'ai fait pour moi ? » Oui, c'est bien le même, c'est bien de lui qu'Ésaïe parle dans cette prédiction : « Les eaux de la mer tariront, et le fleuve deviendra sec et aride ; les rivières seront infectes ; les canaux seront bas et desséchés ; les joncs et les roseaux se flétriront, ce ne sera que nudité le long du fleuve, à l'embouchure du fleuve ; tout ce qui aura été semé près du fleuve se desséchera, se réduira en poussière et périra. Les pêcheurs gémiront ; tous ceux qui jettent l'hameçon dans le fleuve seront attristés, et ceux qui étendent des filets sur les eaux se lamenteront. Ceux qui travaillent le lin peigné et qui tissent des étoffes blanches, seront dans la confusion. Les soutiens du pays seront dans l'abattement ; tous les mercenaires auront l'âme angoissée » (v. 5-10).

Au verset suivant, le prophète se met à censurer cette puissance, orgueilleuse sur un point dont elle était particulièrement fière et qui faisait sa grandeur tant à ses propres yeux qu'à ceux des autres hommes. Qui n'a pas entendu parler de la sagesse des Égyptiens ? Qui ne sait que leur science et leur civilisation étaient très développées, alors que les nations les plus renommées de l'occident qui, les premières, aspirèrent à la souveraineté du monde, n'étaient pas encore sorties de leur ignorance et de leur sauvage barbarie ? « En vérité, les princes de Tsoan ont perdu la raison ; les sages ministres de Pharaon sont stupides dans leurs conseils. Comment osez-vous dire à Pharaon : Je suis fils des sages, fils des anciens rois ? » – « Où sont-ils les sages, s'écrie le prophète dans son superbe défi, où sont-ils ? Qu'ils te fassent donc des révélations, et qu'ils te découvrent ce que l'Éternel des armées a résolu contre l'Égypte » (v. 11-12).

Hélas ! que de gens sont encore plongés dans la même sécurité charnelle ! Que d'hommes de nos jours, à l'exemple des conseillers de Pharaon, se reposent sur leur propre habileté, trop sages pour saisir les solennelles déclarations de la prophétie, pas assez pour se préserver d'une folle superstition ou d'une incrédulité plus folle encore ! Les sages de la chrétienté n'ont-ils pas pour maxime que la prophétie ne peut pas être comprise jusqu'à ce qu'elle soit accomplie et que l'événement ait ainsi fixé son interprétation ? J'ose déclarer qu'on ne saurait avancer une idée moins raisonnable et plus positivement contraire à la Parole de Dieu. Parmi les fidèles de l'Ancien Testament, il n'en est aucun qui ne proteste, contre cette coupable erreur ; car parmi eux tous, il n'en fut pas justifié un seul qui ne regardât en avant, se confiant pour son âme et pour tous ses intérêts spirituels en quelque chose qui était encore complètement renfermé dans le sein de l'avenir. Et les croyants de la nouvelle alliance seraient-ils appelés de Dieu à être moins fidèles, à moins réaliser ce qui est à venir, eux qu'éclaire une révélation incomparablement plus lumineuse ! Et ce serait nous, nous à qui Dieu a révélé par son Esprit ce que l'un de ses serviteurs les plus privilégiés d'autrefois appelait des choses que « l'œil *n'avait point* vues, que l'oreille n'avait point entendues, et qui n'étaient point montées au cœur de l'homme ! » Même en nous plaçant sur le terrain de la raison, de cette raison dont quelques-uns tirent tant vanité, que peut-il y avoir de plus contraire à cela, puisque Dieu a donné à son peuple, c'est incontestable, une révélation prophétique ? Est-ce la seule portion des Écritures qui doive être mise au ban de l'intelligence humaine ? Un pareil scepticisme est dangereux, c'est une folie, c'est un vrai suicide : car de même que le point capital, le centre de la prophétie est l'approche du jour du Seigneur qui doit juger l'orgueil, l'irréligion, la rébellion contre Dieu, qui seront trouvées alors sur la terre et particulièrement dans la chrétienté – il sera trop tard pour les hommes, avant qu'ils croient, d'attendre cet événement qui démontrera la vérité des prophéties par leur destruction. Bref, à tout point de vue, la maxime en question est aussi fausse que dangereuse. En réalité elle revient à exclure tout usage direct de la prophétie quelle qu'elle soit ; car elle refuse d'entendre ses avertissements jusqu'à ce que sa voix soit entièrement changée. La prophétie accomplie devient en effet de l'histoire plutôt qu'elle ne resté prophétie, et elle a pour résultat, qui n'est pas d'une petite valeur, de réduire au silence les ennemis de Dieu, plutôt que de faire entendre à son peuple, comme le fait la prophétie, des paroles de répréhension et d'encouragement.

Mais revenons à notre étude. « Les princes de Tsoan (ancienne ville de la basse Égypte, appelée Tanis par les auteurs profanes), sont fous ; les princes de Noph (la Memphis des Grecs – (Os. 9:6), sont dans l'illusion ; les chefs des tribus égarent l'Égypte ; l'Éternel a répandu au milieu d'elle un esprit de vertige, pour qu'ils fassent chanceler les Égyptiens dans tous leurs actes, comme un homme ivre chancelle en vomissant. Et l'Égypte sera hors d'état de faire ce que font la tête et la queue, la branche de palmier et le roseau ». Le jugement de Dieu vient confondre leur politique.

Je ne veux pas nier que dès les temps du prophète, ces prophéties n'aient pas eu une certaine mesure d'accomplissement. Seulement qu'on ne prévale pas pour exclure leur complet accomplissement qui reste encore à se réaliser.

Il est dans la manière d'Ésaïe, comme d'ailleurs dans celle de la plupart des prophètes, d'être richement compréhensive de sujets, de points de vue. Il fut alors suffisamment accompli de la prophétie, pour l'assurance du fidèle ; mais tout cela ne fut pas plus qu'un témoignage à ce plein et intégral payement que Dieu veut encore faire, à l'honneur tant de ses propres paroles que du Seigneur Jésus, quand sa gloire sera manifestée et qu'il entrera dans son règne. (Apoc. 11). « En ce jour l'Égypte sera comme des femmes ; elle tremblera et aura peur, en voyant s'agiter la main de l'Éternel des armées, quand il la lèvera contre elle. Et le pays de Juda sera pour l'Égypte un objet d'effroi : dès qu'on lui en parlera, elle sera dans l'épouvante, à cause de la résolution prise contre elle par l'Éternel des armées » (v. 16-17). L'Égypte a son rôle à jouer au moment des terribles convulsions qui précéderont l'apparition du Seigneur ; et c'est à cela que se rapporte le chapitre que nous étudions et qu'il faut comparer avec Daniel 11:40-43. Il rassemblera en dehors de ce pays une partie de son peuple dispersé (És. 11), et dans la poursuite de cette opération, il détruira la langue de la mer d'Égypte, puis son souffle puissant s'appesantira sur le fleuve dont il frappera les sept bras.

Mais la miséricorde se glorifiera par-dessus le jugement ; en ce même temps-là, lorsque l'Égypte sera comme des femmes qui tremblent sous la main de Jéhovah, et que la simple mention de Juda la frappera de terreur, « en ce temps-là, il y aura cinq villes au pays d'Égypte qui parleront la langue de Canaan, et qui jureront par l'Éternel des armées ; l'une d'elles sera appelée ville de la délivrance. En ce même temps, il y aura un autel à l'Éternel au milieu du pays d'Égypte, et sur la frontière un monument à l'Éternel. Ce sera pour l'Éternel des armées un signe et un témoignage dans le pays d'Égypte ; ils crieront à l'Éternel à cause des oppresseurs, et il leur enverra un Sauveur et un défenseur pour les délivrer. Et l'Éternel sera connu des Égyptiens, et les Égyptiens connaîtront l'Éternel en ce jour-là ; ils offriront des sacrifices et des oblations, ils feront des vœux à l'Éternel et les accompliront. Ainsi l'Éternel frappera les Égyptiens ; il les frappera, mais il les guérira ; et ils se convertiront à l'Éternel, qui les exaucera et les guérira » (v. 18-22). Il est évident par là que le Seigneur délivrera l'Égypte et la fera revivre.

Les efforts des commentateurs pour expliquer ces versets son si nombreux que vains ; et c'est à juste titre qu'il n'y a que ténèbres pour eux, parce qu'ils n'aperçoivent pas le rapport de ce passage à Christ, à christ qui sera alors la gloire de son peuple d'Israël, dont Il est maintenant méprisé. Origène, Eusèbe, etc, l'appliquent à la fuite en Égypte (Mathieu 2), au renversement de l'idolâtrie et à l'extension dut christianisme ; Jérôme pense qu'il fait allusion à la dévastation de par Nebucadnetsar ; la plupart des interprètes modernes admettent en partie le point de vue de Jérôme et le rapportent : historiquement, aux désastres amenés par les guerres avec Sennachérib, Nebucadnetsar, Psammétique et les Romains ; et, d'une manière mystique, à la glorieuse diffusion de l'évangile dans le passé, le présent et l'avenir. Ces spéculations n'ont pas besoin d'être réfutées ; les indiquer c'est les condamner suffisamment. La relation du passage controversé avec la crise à venir, qui est la véritable, est encore plus confirmée par les perspectives bénies que nous laissent entrevoir les derniers versets du chapitre. « En ce même temps, il y aura une route d'Égypte en Assyrie : les Assyriens viendront en Égypte et les Égyptiens en Assyrie ; et les Égyptiens avec les Assyriens serviront l'Éternel. En ce même temps, Israël sera la troisième nation unie à l'Égypte et à l'Assyrie. Ce sera une bénédiction au milieu de la terre, que bénira l'Éternel des armées, en disant : Bénis soient l'Égypte mon peuple, l'Assyrie œuvre de mes mains, et Israël mon héritage ! » Ce n'est pas une scène céleste qui nous est présenté là, mais une scène terrestre. Il n'est pas question de l'état actuel de l'Église, où il n'y a ni Juif, ni Gentil, et où Christ est tout et en tous, mais de futures bénédictions abondantes quoique progressives, accordées aux nations. Il ne s'agit pas davantage de la présente dispensation durant laquelle l'ivraie est mêlée au bon grain, mais des temps à venir pendant lesquels tous les scandales seront éloignés de la scène sur laquelle le Grand Roi régnera en justice. Cette nation, si fière de sa sagesse naturelle, l'antique oppresseur d'Israël auquel elle a été si souvent en piège, sera humiliée jusques dans la poussière, et du fond de la poussière criera à l'Éternel Dieu d'Israël qui lui enverra un puissant défenseur, et elle Le connaîtra et L'adorera, Lui qui l'a frappée mais qui la guérira et la sauvera. Car depuis le soleil levant jusqu'au soleil couchant, le nom de Jéhovah sera grand parmi les Gentils ; partout l'encens du sacrifice montera vers Lui en offrande agréable. Il n'est donc pas surprenant qu'un autel doive être élevé à l'Éternel au milieu du pays d'Égypte, ainsi qu'un monument sur la frontière pour être pour l'Éternel des armées un signe et un témoignage dans le pays.

Et qu'adviendra-t-il du second oppresseur d'Israël ? Le Seigneur n'a-t-il qu'une bénédiction pour l'ennemi étranger ? N'en a-t-il pas réservé une autre en faveur des Assyriens ? Oui ; le superbe adversaire du Nord et de l'Est aura sa part, lui aussi, des riches bénédictions de l'Éternel : « En ce même temps, il y aura une route d'Égypte en Assyrie ». Les anciennes jalousies, les vieilles discordes disparaîtront à jamais ; la bonne harmonie, une généreuse confiance, une mutuelle sympathie cimenteront l'alliance fondée sur la connaissance du vrai Dieu. « Les Assyriens viendront en Égypte et les Égyptiens en Assyrie, et les Égyptiens avec les Assyriens serviront l'Éternel ». Heureux seront-ils, bien qu'alors nul ne soit méprisé ni pauvre ! « En ce jour, Israël sera la troisième nation,

unie à l'Égypte et à l'Assyrie ». C'est-à-dire qu'Israël sera l'une des trois nations mentionnées ici et choisies pour occuper une position de faveur particulière durant l'époque milléniale. Le Seigneur les bénira eu disant : « Bénis soient l'Égypte mon peuple, l'Assyrie œuvre de mes mains, et Israël mon héritage ! » Ainsi se réalisera encore la promesse adressée à Abraham : « Je ferai de toi une grande nation, et je te bénirai, et je rendrai ton nom grand, et tu seras en bénédiction. Quiconque te bénira sera béni, et quiconque te maudira sera maudit ; et en toi seront bénies toutes les familles de la terre ». Mais même ici, il me semble que la vraie place d'Israël est maintenue, et que le rang des autres est nettement distingué du sien par la sagesse de Dieu, quelque immense que soit sa bonté pour les autres ; car si l'Égypte et l'Assyrie sont appelées à le glorifier, Israël n'en porte pas moins le glorieux titre d'héritage de Jéhovah.

Nous apprenons par le chapitre 20, que les Assyriens ravagèrent l'Égypte avec les Éthiopiens, et emmenèrent des prisonniers. L'histoire garde, je crois, le silence sur ce fait ; mais il n'en est pas de même de la prophétie qui déclare que l'Égypte n'échappera pas au roi du Nord (le dernier Assyrien), dans les derniers temps.

Chapitres 21 et 22. Le premier de ces chapitres, tout court qu'il soit, renferme trois sentences, trois jugements : contre Babylone (v. 1-10) ; contre Duma (v. 11-12), et contre l'Arabie (v. 13-17).

« Oracle sur le désert de la mer. – Comme s'avance l'ouragan du Midi, il vient du désert, du pays terrible. Une vision redoutable m'a été révélée. L'oppresseur opprime, le dévastateur dévaste. – Monte, Élam ; assiège Mède ! Je fais cesser tous les soupirs ». On ne saurait le mettre en doute, ce me semble, il est ici question de la grande capitale chaldéenne ; l'ordre donné aux Mèdes et aux Perses de monter et de l'assiéger l'indique déjà ; ce qui achève de le prouver, c'est le tableau si pittoresque que renferment les versets 3-5 de la soudaine destruction qui transforme la nuit de plaisir en nuit de terreur et de mort pour le monarque et sa cour : « C'est pourquoi mes reins sont remplis d'angoisses ; des douleurs me saisissent comme les douleurs d'une femme qui accouche ; les spasmes m'empêchent d'entendre, le tremblement m'empêche de voir. Mon cœur est en défaillance, la terreur s'empare de moi ; la nuit de mes plaisirs devient une nuit d'épouvante. On dresse la table, la garde veille, on mange, on boit… Debout, princes ! Oignez le bouclier ! » – Le verset 9 contient la preuve décisive de ce que nous avançons, et le nom de Babylone s'y trouve clairement, exprimé. Le prophète personnifie la ville ou son peuple.

Il y a cependant quelque chose à remarquer dans les mots employés pour désigner la reine déchue du monde ; il y a évidemment un lien entre ce titre énigmatique : « Oracle sur le désert de la mer », et celui qui s'applique à Jérusalem, au commencement du Chapitre 22, « oracle sur la vallée des visions ». De même que l'élévation et la gloire du premier empire Gentil ne furent souverainement permis de Dieu qu'à la suite de l'idolâtrie désespérante de Juda et de Jérusalem, de même le jugement de Babylone était le moment de la délivrance pour le résidu Juif, le type de l'intervention finale de Dieu vis-à-vis du dernier détenteur de la puissance qui commença avec la tête d'or de la grande statue. Il y a de la sorte une corrélation entre ces deux villes, Jérusalem et Babylone, soit historique, soit symbolique ; et la dernière est désignée par ces mots : « le désert de la mer » ; la première par ceux-ci : « la vallée des visions ». Jérémie dans sa vision (chap.51:42), contemple la mer montant sur Babylone et la couvrant de la multitude de ses flots. De fait, nous savons à quel état de destruction fut réduite cette cité où trônait l'orgueil humain, et dans quelle désolation elle est restée jusqu'à ce jour.

Dans les versets 6 à 10 nous sont présentés les deux chefs envahisseurs et la double nationalité de leurs armées. La sentinelle atteste sa vigilance et rapporte ce qu'elle a vu ; sa déclaration est suivie de la solennelle nouvelle de la chute de Babylone, et le prophète met le sceau à la vérité de cette annonce.

Vient ensuite « l'oracle sur Duma » (v. 11-12), qui était limitrophe de l'Idumée, s'il n'en faisait pas partie intégrante. « On me crie de Séir : Sentinelle, que dis-tu de la nuit ? Sentinelle, que dis-tu de la nuit ? La sentinelle répond : Le matin puis la nuit. Si vous voulez interroger, interrogez ; convertissez-vous et revenez ». Le cri édomite est un cri de fier mépris et d'orgueilleuse sécurité. La courte réponse qui suit est remplie d'une sérieuse remontrance. Qu'ils ne se confient pas à l'éclat du matin ; car les ténèbres et les dangers de la nuit sont bientôt là ; néanmoins une pose est encore ouverte pour la repentance : « Revenez ! »

Quant a « l'oracle sur l'Arabie », il y a peu de chose à en dire. Les steppes de l'Arabie n'offriraient pas contre la tempête un refuge plus sûr que les rochers et les montagnes d'Édom. Ce ne sont pas seulement les caravanes de Dédan qui sont recommandées à la pitié et aux soins des habitants de Théma, mais une ruine complète doit être dans l'espace d'une année, le lot des vaillants archers des enfants de Kédar.

Toute la prophétie du chapitre 22 est dirigée contre Jérusalem. Elle peut avoir eu un accomplissement anticipé du temps du prophète, mais seulement en partie. C'est tellement vrai que Vitringa a toutes les peines du monde à fournir une apparence de démonstration historique en réunissant la double invasion des Assyriens sous Sennachérib, et des Chaldéens sous Nebucadnetsar ; encore ne parvient-il à ce résultat qu'à l'aide d'une violente interversion, en plaçant, le mouvement chaldéen aux versets 1 à 5 (Comp.2 Rois 25:4-5), et celui des Assyriens dans le passage qui fait suite, auquel correspondent 2 Chroniques 32:2-5. En admettant que la prophétie ait reçu là une première application, il en résulte une forte présomption que ce chapitre, aussi bien que le précédent et tous ceux que nous avons vus, se rapporte au grand jour au matin duquel se réglera le compte des nations, et dans tout son cours celui des individus, c'est-à-dire au jour où les secrets des cœurs seront manifestés. On peut trouver étrange que des croyants soient satisfaits d'un si faible acompte de la part de Celui qui paie jusqu'au dernier quadrant. L'esprit qui taxe d'illusoire l'attente de l'accomplissement ponctuel de l'ensemble de ces prophéties, dans tous leurs détails, à l'exception de ceux qui sont expressément limités à une époque déterminée pour cer-

taines particularités, est un esprit d'ignorance ou d'incrédulité, *ou* même, ce qui n'est pas rare, de l'une et de l'autre.

Les premiers versets nous montrent la ville passant de l'animation et d'une joie bruyante, à la plus vive inquiétude et a une crainte mortelle, ses défenseurs tombant non sous les coups de l'épée, mais ignominieusement massacrés, ses chefs en fuite et faits prisonniers, au point que le prophète ne peut que se détourner et répandre des larmes amères, car ce trouble, cet écrasement, cette confusion étaient envoyés par le Seigneur, l'Éternel des armées.

Les versets qui suivent, montrent l'inutilité et l'impardonnable péché du peuple de Dieu de recourir à des mesures humaines, quand c'est Dieu qui en agit avec lui en jugement. Dans de telles circonstances, il n'a qu'à s'incliner devant la main qui le châtie et à accepter la punition que le Seigneur juge convenable de lui infliger, se souvenant qu'Il est plein des compassions les plus tendres, et que la miséricorde se glorifie vis-à-vis du jugement. Ici le peuple ne s'humiliait point, ni ne reconnaissait les voies de Dieu. « Les derniers retranchements de Juda sont forcés, et en ce jour tu visites les armures de la maison de la forêt. Vous regardez les brèches de la ville de David, car elles sont nombreuses ; et vous retenez les eaux de l'étang inférieur. Vous comptez les maisons de Jérusalem et vous abattez les maisons pour fortifier la muraille. Vous faites un réservoir entre les deux murs pour les eaux de l'ancien étang, mais vous ne regardez pas vers celui qui a voulu ces choses, et vous ne voyez pas celui qui les a préparées de loin. Le Seigneur, l'Éternel des armées vous appelle en ce jour à pleurer et a vous frapper la poitrine, à vous raser la tête et a ceindre le sac. Et voici de la gaîté et de la joie ! On égorge des bœufs, et l'on tue des brebis, on mange de la viande et l'on boit du vin : mangeons et buvons, car demain nous mourrons ! – L'Éternel des armées me l'a révélé : non, ce crime ne vous sera point pardonné que vous ne soyez morts, dit le Soigneur, l'Éternel des armées ». – Le peuple de Dieu s'efforçait d'échapper par les ressources de la politique – voie funeste qui le conduit à un sadducéisme ouvertement licencieux.

La fin du chapitre nous met sous les yeux le rejet de l'indigne Sebna qui s'était traîné jusqu'au poste de premier ministre, le plus rapproché du trône, qui ne vivait que pour lui-même et qui ne se préoccupait que de sa renommée et de sa gloire, après même qu'il serait mort. (v. 15-19). Éliakim, le serviteur de Dieu, est appelé en conséquence à prendre, à la place de Sebna, les rênes du gouvernement. Éliakim sera un père pour Jérusalem et Juda ; la clef de la maison de David sera mise sur son épaule avec une pleine autorité et un pouvoir sans bornes. Nous ne pouvons nous empêcher de reconnaître ici le type de Christ renversant l'Antichrist ; et le fait même de la réunion de circonstances historiques du passé sans allusion à aucune date, comme nous l'avons vu, et avec des personnages qui n'occupaient pas officiellement, ni l'un ni l'autre, le poste le plus élevé, et toutefois sont décrits en des termes qui révèlent une domination et une puissance dépassant la plus élevée ; ce fait, dis-je, prépare l'esprit à voir dans les événements du dernier jour dans la Terre Sainte le seul accomplissement plein et entier de cette portion de l'Écriture.

Chapitres 23 à 27

Chapitre 23. – Voici le dernier des jugements dénoncés contre certaines localités – « la charge de Tyr ». Cette cité est le type de la gloire commerciale du monde : riche, corrompue, orgueilleuse, mais prise et détruite, après un long siège, par Nebucadnetsar. Sa ruine est prédite, non seulement dans le chapitre qui nous occupe, mais aussi dans Ézéchiel 26 à 28. Tyr était le centre du commerce de l'ancien monde, le grand entrepôt de tous les objets de confort et de luxe, le trait d'union, par les vaisseaux de Tarsis, entre l'orient et l'occident. Sa chute ne pouvait par conséquent qu'affecter péniblement et d'une manière générale les habitants de la terre, d'autant plus que ses rivaux pour le commerce étaient plus rares que de nos jours. Et pourtant, même à notre époque, combien la destruction de l'une des cités modernes les plus commerçantes, se ferait ressentir jusqu'aux extrémités du monde ! Nous savons d'ailleurs que le siège eut une durée tout à fait extraordinaire, trente ans ; nous n'avons pas besoin de parcourir toutes les données prophétiques (Éz. 29) [12]pour comprendre les difficultés qu'eut à surmonter le conquérant Chaldéen ; mais l'effet moral produit par la chute de la cité fut d'autant plus sensible. Ce fut à tel point que Tyr et Sidon demeureront un avertissement frappant et proverbial des jugements divins, ainsi que nous le montrent les propres déclarations de notre Seigneur.

« Lamentez-vous, vaisseaux de Tarsis ! car elle est détruite : plus de maisons ! plus d'entrée ! C'est du pays des Kittéens que la nouvelle leur en est venue » (v. 1). Il semble qu'il n'est pas nécessaire de s'écarter du sens ordinaire du mot Kittéens, ici non plus qu'au verset 12, par lequel le savant Bochart comprend les Cuthéens ou Babyloniens, et la signification de la phrase paraît être : « leur captivité vient du pays des Cuthéens ». Il n'y a rien non plus dans le nom de Kittim qui oblige à rapporter cet oracle ou pillage de la nouvelle Tyr, bâtie dans une île, à Alexandre-le-Grand, ainsi que le font Luther et autres. Le prophète invite à deux reprises les navires renommés de Tarsis à se lamenter au sujet de la ruine de ce vaste marché, et leur donne à entendre que, bien qu'il n'y ait là ni maisons, ni ports pour les recevoir, les fâcheuses nouvelles seraient annoncées dans le lointain occident. « Soyez muets d'effroi, habitants de la côte, que remplissaient les marchands de Sidon, les passagers sur mer ! À travers les vastes eaux, le blé du Nil, la moisson du fleuve, était pour elle un revenu ; elle était le marché des nations » (v. 2-3). Quel changement ! quel silence dans ces lieux où naguère se pressaient les marchands de Sidon,

[12] Zacharie 9 me semble faire plutôt allusion au chef macédonien qui ravagea sans pitié, du nord au sud, les villes maritimes de la Phénicie et de la Palestine. C'est là du moins l'occasion historique, car le Saint Esprit, là comme ailleurs, a en vue les dernières luttes et les futurs triomphes d'Israël sous le Messie.

où les trésors du Nil étaient amoncelés ! « Le marché des nations », maintenant un désert ! – « Sois confuse, Sidon ! car la mer, la forteresse de la mer, a dit : Je n'ai point eu de douleurs, je n'ai point enfanté, je n'ai point nourri de jeunes gens, ni élevé de jeunes filles » (v. 4). Sidon était trop alliée, trop étroitement unie à Tyr, pour ne pas ressentir le douloureux contrecoup de sa chute ; et comme c'était en Tyr qu'elle, s'était glorifiée jusque-là, la ruine de celle-ci ne pouvait que l'affaiblir ; dès lors, la mer, selon une hardie mais heureuse figure, pleure sa désolation ; que lui reste-t-il de sa race, maintenant que Tyr n'est plus ? « Selon le bruit qui a été touchant l'Égypte, ainsi sera-t-on en travail, quand on entendra le bruit touchant Tyr » (v. 5). Les Sidoniens, quoiqu'ils tirassent directement plus de profit de l'Égypte que de toutes les autres nations étrangères, devaient néanmoins souffrir de la ruine de Tyr autant que de la ruine de leur grande source de richesses du sud. Les versets 6 et 7 renferment un appel direct aux Tyriens eux-mêmes, et raillent leurs orgueilleux marchands sur les revers qui les attendaient, juste récompense de leurs actions. « Passez à Tarsis ! Lamentez-vous, habitants de la côte. Est-ce là votre ville joyeuse ? Elle avait une origine antique, et ses pieds la mènent au loin séjourner à l'étranger ». Loin d'attirer les navires de Tarsis, ils doivent aller et se lamenter, eux, les hommes de ce pays qui avait la mer pour ceinture, dont la cité retentissait de cris joyeux et dont les années d'orgueilleuse sécurité étaient seulement moins anciennes que Sidon, mais plus prospères et plus éminentes ! Oui, il faut qu'ils aillent et se traînent tristement, péniblement, en quête d'un asile dans quelque pays étranger.

Et pourquoi cela ? Qui a frappé et abattu la fière cité phénicienne ? « Qui a pris cette résolution contre Tyr, la dispensatrice des couronnes, elle dont les marchands étaient des princes, et les trafiquants des personnages considérés dans le monde ? » (v. 8). La réponse se trouve au verset 9. C'est l'Éternel des armées qui a pris cette résolution, pour blesser l'orgueil de tout ce qui brille, pour couvrir d'opprobre tous les grands de la terre. « Parcours librement ton pays, pareille au Nil, fille de Tarsis ! Plus de joug ! Il a étendu sa main sur la mer ; il a fait trembler les royaumes ; l'Éternel a donné des ordres sur Canaan, pour la destruction de ses forteresses ; et il a dit : Tu ne te livreras plus à la joie, vierge déshonorée, fille de Sidon ! Lève-toi, passe chez les Kittéens ! même là il n'y aura pas de repos pour toi ». (v. 9-12). Les raisons morales ne sont pas données ici en entier ; il faut, pour les connaître toutes, consulter d'autres prophètes. Mais on trouve nettement accusés l'opposition du Seigneur à l'orgueilleuse cité, son dédain pour la gloire de l'homme, son mépris pour tous ceux qui se confient en des appuis terrestres. Même dans leur exil les Tyriens ne devaient pas trouver le repos. Le verset suivant indique les moyens auxquels il se propose de recourir ; « Vois les Chaldéens qui n'étaient pas un peuple, ces habitants du désert pour qui l'Assyrien a fondé pays ! Ils élèvent des tours, ils renversent les palais de Tyr, ils les mettent en ruines ». (v. 13). Les Chaldéens dont la nationalité, par rapport à l'antiquité de Tyr, était de date récente, apparaissent au prophète comme les destructeurs de Tyr. Tel semble bien être le sens de ce passage, sens que confirme d'ailleurs la nouvelle invitation adressée aux navires de Tarsis de se lamenter (v. 14).

Mais le conquérant cède à son tour sous le bras d'un vengeur. Babylone tombe ; et l'espace de soixante-dix ans qui vit le retour du résidu de Juda, se reproduisit pour Tyr, mais ce fut le renouvellement de ses voies impures, du trafic vénal des voluptés et de la corruption des peuples.

« En ce temps-là, Tyr sera mise en oubli soixante-dix ans, ce que dure la vie d'un roi. Au bout de soixante-dix ans, il en sera de Tyr comme de la courtisane dont parle la chanson : – Prends la harpe, parcours la ville, courtisane oubliée ! Joue bien, chante beaucoup, pour qu'on se souvienne de toi ! – Au bout de soixante-dix ans, l'Éternel visitera Tyr, et elle retournera à son salaire impur ; elle se prostituera avec tous les royaumes de la terre, sur la face du globe » (v. 15-17). Néanmoins, le dernier verset donne à entendre que même cette scène prophétique, quoiqu'ayant eu dans le passé un si grand accomplissement, n'est pas sans son côté lumineux pour le jour où toute la terre sera dans la joie : « Mais son gain et son salaire impur seront consacrés à l'Éternel ; ils ne seront ni entassés ni conservés ; (comme aux anciens jours, et lorsque les iniques tromperies de l'avarice s'introduisaient dans le commerce,) car son gain sera pour ceux qui se tiennent devant l'Éternel, afin de les nourrir abondamment et de les vêtir avec magnificence ». La fille de Tyr se présentera un don à la main, quand le roi mettra son affection dans la beauté de son épouse terrestre (Psaume 45).

Chapitre 24. – Le prophète aborde maintenant un plus vaste sujet. Jusqu'ici nous avons eu dix « charges », les charges des nations, depuis Babylone jusqu'à Tyr, ce qui n'a pas empêché Jérusalem d'être comprise dans ces jugements qui, ayant pour point de départ les circonstances locales, aboutissent à « la fin du siècle », alors que Dieu renversera l'orgueil rebelle de la terre. Dans le présent chapitre, la scène s'élargit : le pays et le peuple d'Israël en deviennent le centre, et nous y découvrons, non le grand trône blanc devant lequel les morts, les méchants, se tiennent et sont jugés, mais le moment de la rétribution universelle de la terre de la part de Dieu, « le jour du Seigneur », sans restriction, dans toute sa portée, jour dont les crises précédentes, telles que celles qui concernaient Babylone et l'Égypte, n'étaient que l'ombre et les précurseurs.

« Voici, l'Éternel dévaste le pays et le rend désert ; Il en bouleverse la face et en disperse les habitants. Et il en sera du sacrificateur comme du peuple, du maître comme du serviteur, de la maîtresse comme de la servante, du vendeur comme de l'acheteur, du prêteur comme de l'emprunteur, du créancier comme du débiteur ». Évidemment il n'y a point ici de limites. De même que le verset 1er nous montre le pays dévasté, bouleversé, anéanti sous l'action divine, ainsi le verset 2 décrit un renversement impitoyable de toutes les positions parmi les habitants. « Le pays sera *entièrement dévasté* et *livré au pillage,* car l'Éternel a prononcé cette parole ». S'il est difficile d'appliquer des expressions si fortes et d'un sens si étendu aux jours d'Antiochus Épiphane, comme le font quelques commentateurs, encore moins peut-on passer sous silence le verset 4 : « Le pays est triste, épuisé ; les habitants sont abattus, languissants ; les chefs du peuple sont sans force ». Avec quel soin le Saint Esprit met

également en garde contre un moyen auquel a trop généralement recours l'incrédulité – le langage hyperbolique d'un prophète emporté par la passion ! « L'Éternel a prononcé cette parole » (v. 3).

Vient ensuite le terrain moral sur lequel Dieu se place pour juger et exécuter rigoureusement ses jugements. « Le pays était profane par ses habitants ; car ils transgressaient les lois, violaient les ordonnances, rompaient l'alliance éternelle. C'est pourquoi la malédiction dévore le pays, et ses habitants portent la peine de leurs crimes ; c'est pourquoi les habitants du pays sont consumés et il n'en reste qu'un petit nombre ». Ce n'est point ici un jugement purement providentiel, c'est un châtiment très étendu et divin, dont Dieu a parlé, presque depuis le commencement. Énoch aussi, le septième homme depuis Adam, prophétisa de ces choses. Le coup depuis longtemps prédit, depuis longtemps imminent tombera enfin, ainsi que le déclare Ésaïe dans ce passage, et que Jude le déclarera plus tard.

« Le moût est triste, la vigne est flétrie ; tous ceux qui avaient le cœur joyeux soupirent. La joie des tambourins a cessé, la gaîté bruyante a pris fin, la joie de la harpe a cessé. On ne boit plus de vin en chantant, les liqueurs fortes sont amères au buveur. La ville déserte est en ruines, toutes les maisons sont fermées, on n'y entre plus. On crie dans les rues parce que le vin manque ; toute réjouissance a disparu ; la gaîté est bannie du pays. La dévastation est restée dans la ville, et les portes abattues sont en ruines » (v. 7-12). Tel est, dans sa triste réalité, le tableau du mal. La désolation s'étend sur le pays et sur la ville. Néanmoins, comme toujours, Dieu met à part un résidu : « Il en sera au sein du pays, au milieu des peuples, comme quand on secoue l'olivier, comme quand on grappille après la vendange. Ils élèveront leur voix, ils pousseront des cris de joie ; depuis la mer ils célébreront avec allégresse la majesté de l'Éternel. Glorifiez donc l'Éternel dans les lieux où brille la lumière ; dans les îles de la mer glorifiez le nom de l'Éternel, Dieu d'Israël » (v. 13-16). C'est là évidemment une description des justes qui, en Israël, acquerront de l'élévation à mesure que les jugements divins abattront leurs fiers oppresseurs.

Cependant le verset 16 montre combien profondément le prophète, entrevoyant l'épreuve des âmes pieuses, déplore l'humble condition du résidu, la lâche défection et la ruine de la masse d'Israël : « Du bout de la terre nous entendons chanter : Gloire au juste ! mais moi je dis : Je suis perdu ! je suis perdu ! malheur à moi ! Les pillards pillent, et les pillards s'acharnent au pillage. – L'effroi, la fosse et le filet sont sur toi, habitant du pays ! Celui qui fuit devant les cris d'effroi tombe dans la fosse, et celui qui remonte de la fosse se prend au filet ; car les écluses d'en haut s'ouvrent et les fondements de la terre sont ébranlés. La terre est violemment secouée, la terre se brise par éclats, la terre chancelle. La terre chancelle comme un homme ivre, elle vacille comme une cabane ; son péché pèse sur elle, elle tombe et ne se relève plus. En ce temps-là, l'Éternel visitera l'armée des lieux élevés dans les lieux élevés, et les rois de la terre sur la terre. Ils seront assemblés captifs dans une prison, ils seront enfermés dans des cachots, et, après un grand nombre de jours, ils seront châtiés La lune sera couverte de honte, et le soleil de confusion, car l'Éternel des armées régnera sur la montagne de Sion et à Jérusalem ; il régnera dans la gloire en présence de ses anciens » (v. 16-23).

Le chapitre entier, et spécialement les derniers versets (21-23) mettent en pleine lumière les difficultés désespérantes de ceux qui confondent les choses terrestres avec les choses célestes et refusent de voir la portion en resserve pour Israël au dernier jour, alors que le jugement est tombé sur la terre habitable. Des écrivains aussi anciens que Théodoret reconnaissent le but ultérieur de la prophétie, quelle que soit la mesure d'accomplissement qu'ils puissent trouver qu'elle ait eu dans le passé. « Le discours contient une double prédiction : il indique à la fois ce qui est survenu aux ennemis à différentes époques, et ce qui aura lieu à la fin du siècle présent ». Mais alors, immédiatement après, il fait cette observation, particulièrement inintelligente, que le second verset décrit un état de choses réellement postérieur à la résurrection. Le jugement des vivants est ignoré de lui. Le fait est qu'il n'y a pas ici un seul mot touchant les morts ressuscités ou les âmes rendant compte de leurs actes, mais c'est de la crise de la terre et du monde atteint et languissant sous la main puissante de Dieu, qu'il est expressément question et à diverses reprises. Le langage, il est vrai, est extrêmement énergique, et semble parfois avoir en vue la dissolution de toutes choses, comme cela a souvent lieu dans le style prophétique où la prédiction du changement remarquable qui introduira le millénium, contient une allusion plus ou moins cachée à la disparition de la terre et des cieux actuels et à la venue de l'état éternel. Mais la fin du chapitre prouve clairement que le principal but du Saint Esprit est ici de dépeindre cette terrible et universelle catastrophe que doivent suivre des temps de rafraîchissement pour Israël et pour la terre, et dont Dieu a parlé par ses saints prophètes depuis le commencement du monde.

Si profonde, cependant, et tellement vaste est l'action de Dieu, que les armées des anges n'y échappent pas plus que les plus fiers potentats d'ici-bas. « En ce temps-là, l'Éternel visitera l'armée des lieux élevés dans les lieux élevés, et les rois de la terre sur la terre ». Les esprits du mal avaient jusque-là trompé l'homme, déshonoré Dieu, cherche à corrompre toute grâce presque depuis le commencement. Mais le temps est venu où les anges seront jugés aussi bien que les hommes vivants, d'un jugement même bien plus terrible que celui du déluge. La puissance des cieux, oui des cieux et pas seulement de la terre, sera ébranlée. Mais bien loin que ce soit là encore la disparition du temps dans l'éternité, « la lune sera couverte de honte et le soleil de confusion, car l'Éternel des armées régnera *sur la montagne de Sion et à Jérusalem*, Il régnera dans la gloire en présence de ses anciens ». C'est le jour dont parlait Zacharie (chap.14) longtemps après le retour de la captivité, jour ou l'Éternel sera roi sur toute la terre : « En ce jour-là il n'y aura qu'un seul Éternel, et il n'y aura que son nom seul. Tout le pays sera transformé, assimilé à la plaine, de Guéba à Rimmon au midi de Jérusalem, qui sera éminente et assise sur son sol, de la porte de Benjamin jusqu'au lieu de la première porte, jusqu'à la porte de l'angle, et de la tour de Hananeël aux pressoirs du roi ». Était-il possible de faire usage de termes plus précis pour exclure toute interpréta-

tion mystique, ou plus appropriés pour soutenir les espérances d'Israël, lesquelles devaient reposer sur la Pierre vivante contre laquelle ce peuple est allé se heurter jusqu'à ce jour ?

Chapitre 25. – Ce que nous avons dit de la portée du chapitre 24 sur la fin du siècle est entièrement confirmé par celui que nous allons étudier maintenant et qui nous présente le prophète, en qui le peuple est personnifié, élevant les cœurs des Israélites à Dieu par la louange. Ils célèbrent les faits merveilleux de l'Éternel, et reconnaissent que ses voies sont de tout temps fidélité et vérité : « O Éternel ! tu es mon Dieu, je t'exalterai, je célébrerai ton nom, car tu as fait des choses merveilleuses, tes desseins conçus à l'avance se sont fidèlement accomplis. Car tu as réduit la ville en un monceau de pierres, la cité forte en un tas de ruines ; la forteresse des barbares est détruite : jamais elle ne sera rebâtie. C'est pourquoi les peuples puissants te glorifient, les villes des nations puissantes te révèrent. Tu as été un refuge pour le faible, un refuge pour le malheureux dans la détresse, un abri contre la tempête, un ombrage contre la chaleur ; car le souffle des tyrans est comme l'ouragan qui frappe une muraille. Comme tu domptes la chaleur dans une terre brûlante, tu as dompté le tumulte des barbares ; comme la chaleur est étouffée par l'ombre d'un nuage, ainsi ont été étouffés les chants de triomphe des tyrans » (v. 1-5). Le jugement de Dieu s'exécute contre les puissants et contre leur ville. C'est sur la terre habitable que s'appesantit sa main, comme à la fin du chapitre précèdent c'était contre les cieux et contre la terre que s'exerçait son action. Il n'est pas question de l'état éternel. D'un autre côté, il n'y a pas lieu de l'appliquer aux circonstances actuelles. C'est un nouvel état de choses qui n'existe pas maintenant ; car s'il y a un endroit sur la terre où, moins qu'ailleurs, le Seigneur semble régner, c'est bien Jérusalem et la montagne de Sion. Le pays élu d'Israël est en la possession des Turcs ; ils le gouvernent depuis des centaines d'années ; et avant qu'il fût un objet de dissensions pour les rois de la terre et les sectateurs de Mahomet, il a été le grand champ de bataille sur lequel se sont rencontrés l'orient et l'occident ; et, jusqu'à l'époque où nous vivons, Dieu a permis que les adorateurs de la Mecque parussent y avoir remporté la victoire. Depuis que la croix a été dressée, Dieu ne maintient plus la gloire de Son Fils en rapport avec le mont de Sion. Le Fils de Dieu a été rejeté et est mort sur la croix. Depuis lors toute relation avec le monde est brisée, tout lien avec le Juif est rompu, et nul homme n'a vu le Seigneur de gloire, sinon le croyant.

Auparavant le monde Le contemplait ; Il était vu des hommes et non pas seulement des anges. Il apparaissait aux yeux de l'humanité, Dieu manifeste en chair. Mais quand l'homme Le repoussa, tout rapport avec le monde comme monde prit fin. Nul incrédule ne Le vit après sa résurrection ; Il ne se montra qu'à ceux qu'Il avait choisis pour être ses témoins. Bientôt après élevé au ciel, Il s'assied à la droite de Dieu, d'où Il viendra pour juger les vivants et les morts. C'est une grande erreur de confondre le jugement des vivants avec le jugement des morts. L'Écriture montre qu'un long intervalle, du caractère le plus frappant, sépare ces deux jugements l'un de l'autre. Sans doute, dans un certain sens, il peut y avoir une continuation de jugement des vivants tout le long de la durée des mille ans ; mais le jugement sera exécuté avant que le Seigneur commence à régner, et à la fin de son règne, aura lieu le jugement des morts.

Tandis qu'on demeure parfaitement assuré du jugement des morts, tandis que l'on considère comme une vérité divine qu'il y aura une résurrection tant des justes que des injustes, beaucoup sont demeurés étrangers à cette autre vérité, que le Seigneur de gloire doit reparaître dans ce monde, suspendre le cour des affaires humaines et intervenir en jugement contre la culpabilité de l'homme (pas encore contre les morts, ce qui viendra plus tard). Avant de frapper les morts, le jugement divin tombera sur les vivants depuis les plus élevés jusqu'aux plus humbles. C'est à ceci que faisait allusion notre Seigneur lorsqu'Il avertissait ses disciples des jours qui devaient venir. Ainsi Mathieu 24 et 25, et Luc 17, 21, sauf une partie de ce dernier chapitre, se rapportent exclusivement à ce temps et à ces événements. Certains passages des livres saints parlent seulement du jugement des morts, d'autres embrassent à la fois la portion des saints ressuscités pour jouir de la gloire céleste avec Christ et disent comment les morts seront jugés selon leurs œuvres. Le croyant est sauvé selon la valeur de l'œuvre de Christ ; celui qui est jugé selon ses propres œuvres est perdu pour toujours. Nul enfant de Dieu, s'il était jugé sur ce fondement-là, ne serait sauvé ; car pour peu qu'il fût juge, Dieu devrait le juger selon sa justice, et selon une mesure qui n'est rien moins que Christ Lui-même, car il faut que nous soyons aussi purs que Christ pour pouvoir être des compagnons convenables pour Lui. Mais sur ce terrain tout espoir est perdu : tout repose maintenant sur ceci, que Jésus est mort pour nos offenses et qu'Il est ressuscité pour notre justification, et non pour notre jugement. Quelle est aux yeux de Dieu la valeur de l'œuvre que Christ a accomplie ? Est-ce seulement un salut *partiel ?* Ou bien est-il le lot de quelques croyants ? Si ce n'est pas un salut parfait pour tous les pécheurs, pour tous, même pour les plus indignes des croyants ? ce n'est pas ce que Dieu nous envoie, ce n'est pas une juste et digne réponse à la croix de Christ. Or c'est en ceci précisément qu'éclate toute la portée du salut que Christ a effectué, c'est que c'est un salut *parfait,* qui délivre de tout péché, qui place les plus grands pécheurs sur un nouveau terrain en leur qualité de chrétiens, rois, sacrificateurs, enfants de Dieu. Il résulte de là que notre travail consiste à nous confier en Lui, à Lui obéir, à souffrir avec Christ et pour Christ, tandis que nous attendons son retour des cieux, savoir notre Libérateur, Jésus, lequel jugera ses adversaires.

Il est évident qu'il y a deux classes d'hommes qui seront ressuscités des morts : notez bien que je ne dis pas ressuscités en même temps ; l'Écriture ne le dit pas non plus. Il *est* dit que « l'heure vient où ceux qui sont dans les sépulcres en sortiront, ceux qui ont bien fait en résurrection de vie, et ceux qui ont mal fait en résurrection de jugement ».[13] Tout ceci est complètement vrai, mais il n'y a pas un mot sur leur sortie simultanée. Il s'en suit que,

[13] « Condamnation », quoique tel soit l'effet du jugement, n'est pas le sens exact de l'expression. C'est là un exemple de la manière dont certains hommes communiquent leur propre pensée à un mot, et affaiblissent en réalité la portée du passage qui

tandis que les deux sorties peuvent être appelées chacune une résurrection des morts, celle des justes seule est ou peut être appelée une résurrection, *d'entre* les morts, le reste étant encore laissé dans la tombe. D'après Apocalypse 20, il est également clair qu'un millier d'années au moins s'écouleront entre la résurrection des justes et celle des injustes. Quiconque lit sans préjugés la Révélation de saint Jean ne peut s'empêcher de reconnaître que les justes morts doivent ressusciter les premiers pour régner avec Christ, et qu'ensuite, après le règne terrestre, les autres morts ressusciteront pour être jugés selon leurs œuvres ; c'est de ceux-ci qu'il est dit que quiconque ne fut pas trouvé inscrit dans le livre de vie, fut jeté dans l'étang de feu. Il n'y a pas un mot au sujet de ceux dont les noms avaient été écrits. Lorsque Dieu juge d'après les œuvres, il ne saurait en résulter que la destruction. Les mauvaises œuvres abondent dans les livres des méchants ; aussi le livre de vie ne renferme-t-il pas un seul de leurs noms.

Ces pensées se rattachent étroitement à ce qui fait l'objet de notre étude. Ici le Seigneur se montre, non pas caché dans les cieux, mais apparaissant des cieux pour régner. Il ne règne pas sur la terre maintenant. Ce n'est que dans des esprits frivoles, spéculatifs, des hommes de savoir peut-être, qu'un rêve aussi insensé se fait jour. Il est certain que si, dans l'histoire du christianisme, il est une époque particulièrement sombre, ténébreuse, c'est celle qui va de Constantin à la Réformation, les siècles de ténèbres comme on les appelle. Il ne manque pourtant pas d'hommes instruits qui prétendent que ce fut pendant ce temps-là que Christ exerça son règne, de l'an 320 à l'an 1320 (!), c'est-à-dire la période des plus désolantes ténèbres par laquelle le christianisme ait encore passé ! Augustin faisait commencer ce règne avec Christ et l'étendait aux âges suivants. Cette manière de voir est mauvaise ; l'autre est pire encore, quoique soutenue par Grotius. Toutes deux ont exercé une énorme influence dans le monde. Le célèbre Hollandais, en matière d'érudition, était à même d'en remontrer à la plupart des hommes, mais quand il s'agissait de la Parole de Dieu, il était aussi embarrassé qu'auraient pu l'être saint Pierre ou saint Jean sur le domaine de ses spéculations favorites. Dans les choses divines, la sienne est de nulle valeur, sauf comme travail d'esclave, pour les hommes d'un jugement spirituel et pour les humbles, car ce sont les débonnaires que Dieu a promis de guider. C'est une grossière erreur de supposer qu'un homme interprète sainement les Écritures par le fait qu'il est érudit, joignît-il même à ce titre celui de chrétien.

Que mon lecteur, s'il ne le sait pas déjà, cherche et voie s'il ne doit pas venir un temps où le Seigneur qui est maintenant dans le Ciel à la droite de Dieu, quittera le séjour de la gloire pour établir son règne ici-bas avec la cité élue pour capitale terrestre de son royaume. Me demanderez-vous d'où provient un tel attrait pour ce lieu ? Certainement il a été un sujet de péché, de tristesse, de honte, de rivalité entre l'orient et l'occident, et de profonde humiliation pour l'ancien peuple de Dieu. Mais permettez-moi de vous demander, même en me plaçant sur votre terrain, s'il est un lieu sur la terre qui suscite tant et de si grandes idées, qui soit aussi étroitement lié à tout ce qui est cher au cœur du croyant ? Là apparut, là mourut le Seigneur de gloire ; c'est *Sa* ville, la ville du Grand Roi. Pourquoi dont, ne viendrait-il pas la reprendre pour lui-même ? Est-il indigne de Lui de pardonner, de bénir, de sanctifier et d'élever Jérusalem à la face du monde, en surmontant par sa bonté le mal dont elle s'est rendue coupable ? L'Écriture annonce très clairement que le Seigneur y doit venir et en faire comme la métropole de son royaume terrestre. Je ne prétends pas que le Seigneur doive habiter littéralement sur la terre, mais Il sera roi sur elle. Pourtant la Parole déclare qu'Il posera son pied sur le mont des Oliviers. Il est seulement nécessaire de maintenir, pour la vérité de son futur royaume, qu'Il viendra d'une manière visible, frappera la terre, y établira son règne, et remplira l'univers des effets bénis de sa gloire. L'Écriture montre qu'Il sera présent et se manifestera ; mais quelle sera la longueur, l'étendue, la durée de son règne, c'est ce qu'il ne m'appartient pas de dire ; car je ne sache pas que l'Écriture donne la solution de ces questions-là. Et comme il y a un lieu particulier, il est aussi un peuple sur lequel repose sa faveur ; ce sont Jérusalem et le peuple Juif.

Mais qu'adviendra-t-il des chrétiens ? Doivent-ils se trouver confondus avec les Juifs dans Jérusalem, ainsi que l'affirmaient les anciens Kiliastes ? Est-ce là l'espérance chrétienne ? Une semblable idée dénote la plus profonde ignorance. Le Chrétien est même à présent béni de droit dans les lieux célestes, d'où il régnera sur la terre. Alors, les Juifs rassemblés et convertis seront dans le pays et la ville qui leur ont été promis et sur lesquels l'œil du Seigneur veille continuellement, car c'est une vérité divine, que, jamais Il ne retire un don, ni ne se repent d'une promesse. Il a pu se repentir d'avoir créé l'homme, mais ce n'était pas là une promesse ; c'était un simple exercice de Sa volonté. Mais Dieu ayant choisi Israël et l'Église, Il ne s'est jamais repenti de les avoir choisis l'un ou l'autre, bien que l'un et l'autre aient été infidèles, car Il veut bénir, Il bénit, et n'importe les difficultés, Il bénira toujours. Cela, nous pouvons le tenir pour sûr ; les desseins de Dieu sont immuables. L'homme et la terre peuvent subir des changements, mais le conseil de Dieu doit s'accomplir. Les dons et la vocation de Dieu sont sans repentance Il a donné le pays d'Israël aux pères. Il a promis de faire leur postérité bénédiction. Il a associé Son propre Fils avec les Israélites selon la chair afin que, en dépit de leur péché à la croix, en vertu de Sa grâce à celle même croix, un fondement inébranlable de bénédiction fût pose pour le moment où ils seront élevés à un faîte de grandeur terrestre tel qu'il n'en est point réservé de pareil à aucun autre peuple ici-bas. Quand le Seigneur viendra pour régner, Il aura mis à l'abri dans la maison du Père son peuple céleste. Il aura fait sortir les saints endormis hors de leurs sépulcres, et transformé les vivants à la ressemblance de sa propre gloire. Tous les chrétiens devraient faire de cet événement l'objet de leur attente. Quand ils seront ainsi ravis en haut, le saint Esprit aura le terrain libre pour agir au milieu des Juifs. L'Esprit de Dieu n'opère pas à la fois, en vue de deux buts différents, l'un céleste, l'autre terrestre. Mais ici nous le trouvons à l'œuvre parmi les Juifs qui ne sont pas comme l'Église enlevés au ciel, mais qu'attend la bénédiction sous le règne de leur Messie sur la terre.

---

le contient.

Notre Seigneur donc, après être venu et avoir mis à part les Chrétiens, morts et vivants, pour être avec lui en haut, reportera sur les Juifs sa sollicitude et commencera d'agir en vue de les préparer comme son peuple pendant son règne. C'est ce dont il est question ici. Le point central de son royaume terrestre est la montagne de Sion et Jérusalem. C'est là ce qui donne au règne de David une telle importance dans la Parole de Dieu. Il était le type élu du Seigneur ? non seulement dans son humiliation, mais aussi dans sa gloire. Il eut aussi à combattre et a renverser ses ennemis, ce qui lui fit donner le nom « d'homme de sang ». Notre Seigneur exécutera d'abord le jugement, bien qu'Il ne permette pas, comme David, que quoi que ce soit vienne gêner ou souiller l'œuvre ; mais Il agira avec la sainte autorité de Dieu lui-même, en donnant cours à sa colère et à son indignation ; tout sera parfait et exécuté selon la justice. En ce jour le Seigneur bouleversera l'univers entier, punissant « l'armée des lieux élevés dans les lieux élevés », c'est-à-dire sur le théâtre même de leurs souillures, « et les rois de la terre sur la terre ». Les Juifs croyants d'alors chanteront cet hymne évidemment en rapport avec l'expérience qu'ils auront faite de la fidélité de Dieu. Ils n'implorent pas Dieu comme Père par l'Esprit d'adoption, car ils ne sont pas chrétiens ; ils seront croyants, mais des croyants Juifs. C'est se tromper grossièrement que de parler d'Abel, d'Énoch, d'Abraham, de David ou de Daniel comme de chrétiens. Ils étaient tous des saints, mais *non* pas des chrétiens. Non seulement c'est après la venue de Christ que les disciples furent pour la première fois appelés chrétiens, mais la position dans laquelle les croyants furent alors introduits par l'œuvre de Christ et le don de l'Esprit est essentiellement différente. Il serait difficile pour un croyant de nos jours de tomber dans une erreur plus grossière, car elle mêle le présent, l'avenir et le passe, confond les diverses manifestations de la volonté de Dieu, émousse le tranchant de la Parole, met obstacle à la pleine bénédiction et au témoignage de l'Église, et porte atteinte à la gloire de Dieu autant qu'il est possible a l'homme de le faire.

Aujourd'hui sans doute, en présence de la croix, et le Saint Esprit se trouvant en personne sur la terre, les vieilles distinctions de Juif et de Gentil s'effacent devant le sentiment de la ruine dans laquelle ils sont tous tombés moralement par le péché et la mort. Mais à Sa venue, le Seigneur disposera les israélites à le recevoir selon les prophètes, et ils deviendront les témoins de ses compassions non moins que de sa gloire ici-bas, de même qu'ils sont présentement les ennemis obstinés de l'évangile et de la grâce de Dieu envers les Gentils.

Dans ce chant, ils tiennent un langage qui convient à des Juifs. Si un chrétien invoquait Dieu comme Jéhovah, sans doute ce serait vrai en soi, mais ce serait une manière de s'adresser à Dieu très inintelligente pour un chrétien ; il montrerait par là qu'il n'a pas l'intelligence de sa position. Pour nous il y a un seul Dieu, le Père, et un seul Seigneur, Jésus Christ. Jéhovah est le nom donné à Dieu, considéré dans son gouvernement, tandis que celui de Père a été pour la première fois révélé en rapport avec son bien-aimé Fils ; et nous est permis maintenant, en vertu de la rédemption, à nous qui croyons en lui. C'est pour cela que Christ, dès qu'Il fut ressuscité des morts, dit : « Va vers mes frères et dis-leur : Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu » (Jean 20:17). Christ, par sa mort et sa résurrection, nous a introduits dans la même place que lui-même. Le Seigneur ne perdait jamais ce point de vue quand il était sur la terre, aussi n'invoquait-il jamais Dieu comme Jéhovah, parce que le Nouveau Testament le présente en rapport avec le christianisme. Mais l'Ancien Testament déclare que le Seigneur aura un peuple qui le connaîtra Lui et le Père comme Jéhovah. Ceci suffit pour indiquer la différence, et j'ai présenté ces remarques pour montrer qu'il est ici parlé d'une autre classe de personnes, non de chrétiens, mais de Juifs, qui reconnaissent Dieu sous ce titre qu'Il s'est donné avec l'Israël des anciens jours. Lorsque Dieu choisit Moïse, Il lui ordonna d'aller et de Le faire connaître au peuple comme Jéhovah, ajoutant qu'Il n'avait pas été jusque-là connu sous ce nom. Ainsi se révéla-t-il dès le début de son intervention parmi les Israélites ; ainsi apparut-il toujours dans le cours de leur histoire nationale. Ce n'est pas que le nom de Jéhovah n'existât pas antérieurement, mais Dieu ne l'avait jamais pris auparavant pour le titre sous lequel Il voulait être reconnu comme le Dieu d'Israël. C'est le prophète qui parle en faveur d'Israël ; il éclate en un cantique de louanges et lui communique un caractère personnel en faveur du peuple, au verset 1er. Que sont ces choses merveilleuses ? La mort et la résurrection de Christ ? Il n'y a pas un mot de cela. Ce devraient être là les sujets de nos entretiens. Ainsi, le matin du jour du Seigneur, lorsque nous nous rassemblons, nos cœurs sont remplis d'actions de grâces. Nous avons les œuvres encore plus merveilleuses de Dieu en Christ, la nouvelle création et le Saint Esprit envoyé des cieux.

Ici Israël est supposé occupé des choses merveilleuses que Dieu a accomplies pour sa délivrance (v. 2-3) ; car Dieu sera intervenu et aura déployé sa puissance pour délivrer son ancien peuple de ses plus redoutables ennemis. Les Juifs parlent de la ruine que Dieu a infligée autour d'eux. Aussi longtemps qu'ils méconnaissent leurs péchés et restent indifférents à la vérité divine, exclusivement appliqués à s'enrichir et à être les banquiers du monde, on sera heureux de se servir d'eux et de les laisser seuls. Mais dès l'instant où Dieu les fait sortir de leur présente dégradation spirituelle et morale, quand les os secs sont réunis, lorsque leurs cœurs se tournent vers le Messie qu'ils ont rejeté, toutes les nations s'élèveront contre eux, et les déchireront une fois de plus. Comment le savons-nous ? La Bible débarrasse le croyant de toute conjecture. Les personnes qui n'étudient pas la parole prophétique ne peuvent se livrer qu'à des hypothèses sur l'avenir. Il ne saurait y avoir pour elles aucune certitude ; y prétendre, ce serait présomptueux de leur part. Mais quand on s'incline devant la Bible et qu'on y croit, on est en demeure, par les enseignements du Saint Esprit, d'avoir la lumière même de Dieu. Si nous n'en jouissons pas, c'est uniquement la faute de notre incrédulité.

« L'Éternel des armées prépare pour tous les peuples, sur cette montagne, un festin de mets succulents, un festin de vins vieux, de mets succulents moelleux, de vins vieux, clarifiés. Et sur cette montagne, il enlèvera le voile qui voile tous les peuples, et la couverture qui couvre toutes les nations. Il anéantit la mort pour toujours ; le

Seigneur, l'Éternel essuie les larmes de tous les visages ; il fait disparaître de toute la terre l'opprobre de son peuple, car l'Éternel a parlé » (v. 6-8). L'Esprit de Dieu fait allusion à la résurrection. Ainsi l'apôtre dans 1 Corinthiens 15:54, fait l'application du commencement du verset 8 : « Quand ce corruptible aura revêtu l'incorruptibilité, et que ce mortel aura revêtu l'immortalité, alors la parole qui est écrite s'accomplira : la mort a été engloutie en victoire ». La résurrection correspond à la délivrance d'Israël qui sera elle-même « une vie d'entre les morts » pour le monde. (Rom. 11:15). Ainsi le premier grand coup porté à la mort aura lieu à cette époque. Alors la carrière de l'homme prendra fin, et le Seigneur Jésus, venant avec ses saints ressuscités, recevra son ancien peuple et déchirera le voile étendu sur toutes les nations. La terre n'est l'objet d'aucune délivrance avant ce temps-là.

« L'Éternel a parlé ». Pourquoi parle-t-il ici de cette manière ? N'est-ce pas parce qu'Il a prévu l'incrédulité de l'homme ? La preuve spéciale de la voix du Seigneur est ici, le cœur orgueilleux de l'homme Lui étant bien connu, ainsi que toutes les illusions des sages et des insensés, séduisants et étant séduits. Il savait que, lorsqu'on en viendrait aux jugements annoncés, on dirait : cela concerne les Juifs ! et quand on arriverait aux bénédictions : c'est pour nous ! Tout le bien, ils le prennent pour l'Église ; tout le mal, ils le laissent à Israël : mais même là ils détruisent la conscience par le mensonge qui considère les jugements comme passés. Et, en ce jour-là, l'on dira : « Voici, c'est notre Dieu, en qui nous avons eu confiance, et c'est Lui qui nous a sauvés ; c'est l'Éternel en qui nous avons confiance : soyons dans l'allégresse et réjouissons-nous de son secours ! car la main de l'Éternel repose sur cette montagne ; et Moab est foulé sur place, comme la paille est foulée dans une mare à fumier. Au milieu de cette mare, il étend ses mains, comme le nageur les étend pour nager. Mais l'Éternel abat son orgueil, et déjoue les artifices de ses mains. Il renverse, il précipite les fortifications élevées de tes murs, Il les fait crouler à terre, jusques dans la poussière » (v. 9-12).

Nous devons examiner de qui Dieu parle ; il est question de jugements contre Israël et contre la chrétienté, et de bénédictions pour Israël et pour l'Église. Nous avons déjà montré qu'il s'agit ici des Israélites ; le langage employé ne convient qu'à eux. Ils parlent d'eux-mêmes, non à notre manière, comme enfants de Dieu, mais comme son peuple, et de jugements, comme introduisant leur bénédiction. La terre viendrait à être dissoute que *notre* bénédiction n'en serait ni diminuée, ni augmentée. Lorsque Christ viendra, Il nous prendra simplement à Lui-même, transformés à son image, en dehors de cette scène de péché, de faiblesse et de souffrance, dans sa propre demeure céleste ; tandis qu'ici : « En ce jour, l'on dira : Voici, c'est notre Dieu en qui nous avons eu confiance, et c'est Lui qui nous a sauvés. C'est l'Éternel en qui nous avons eu confiance : soyons dans l'allégresse et réjouissons-nous de son secours ! » (v. 9). Ils ne sont pas encore sauvés. Tel n'est pas actuellement notre cas, excepté quant au corps. Étudiez le Nouveau Testament et vous verrez qu'en ce qui concerne l'âme, il nous faut être sauvés dès maintenant, et si nous croyons, nous le sommes. Il s'agit évidemment ici d'une autre classe de gens, des Juifs qui ont attendu dans l'opprobre la venue de Jéhovah, et qui s'écrient lorsqu'il apparaît en gloire : « Voici, c'est notre Dieu en qui nous avons eu confiance, et c'est Lui qui nous a sauvés ». Ce n'est point pour nous, mais pour eux que « la main de l'Éternel reposera sur cette montagne ». Notre portion à nous est dans les cieux. « Cette montagne », est le centre élevé de la gloire terrestre. Et, en conséquence, vient aussitôt le nom d'une orgueilleuse nation ennemie, réduite à l'humiliation. Est-ce que les chrétiens attendent d'assujettissement de Moab ? Cette transformation en masse des prophètes Juifs en Chrétiens tend à ridiculiser l'Écriture, et bien des hommes sont affermis dans leur incrédulité en voyant ces grossières applications faites à l'Église chrétienne. Il y a dans les prophètes des vérités générales, des principes généraux qui s'appliquent à nous, qui nous regardent en propre, car tous les prophètes aussi bien que la loi sont destinés à notre usage. Toute l'Écriture est inspirée et utile ; mais il est absurde d'en inférer qu'elle ne s'occupe jamais que de nous. « La loi est bonne, dit saint Paul, si quelqu'un en use légitimement », et ainsi en est-il des prophètes ; nous devons les écouter, non en Juifs, mais en Chrétiens.

Il est donc parfaitement clair que, dans le passage qui nous occupe, il est question non des chrétiens, ni de l'Église de Dieu, mais d'Israël. Qu'avons-nous à faire avec Moab, en tant qu'un ennemi ? et un ennemi qui doit être foulé aux pieds ? Aspirons-nous à fouler nos ennemis, fût-ce même la papauté romaine ? C'est bien une prophétie de l'Écriture, mais elle ne se rapporte point à nous ; nous devons en faire notre profit et en bénir Dieu, mais ce n'est pas à nous, c'est à Israël qu'elle a trait. Il foulera aux pieds sur la terre ses anciens ennemis, au nombre desquels figure Moab.

Chapitre 26. – Nous trouvons ici un nouveau cantique qui doit être chanté dans le pays de Juda. Bien que la fin du précédent chapitre ne porte pas cette qualification, elle n'en est pas moins une explosion de louanges après l'ébranlement des cieux et de la terre ; celui-ci nous montre le peuple célébrant plus hautement encore ce que Dieu a fait pour Juda.

Si nous portons nos regards sur Israël, nous serons frappés du contraste qui existe entre sa condition actuelle et celle dans laquelle il sera bientôt placé. Voici comment saint Paul en parle en Romains 1:18 : « Car la colère de Dieu est révélée du ciel contre toute impiété, (c'est-à-dire la méchanceté des Gentils en général,) et toute iniquité des hommes qui possèdent la vérité tout en vivant dans l'iniquité (celle d'Israël) ». Voici, au contraire, ce qu'en dit Ésaïe : « Ouvrez les portes, et la nation juste et fidèle y entrera » (v. 2).

Aux derniers jours, le peuple d'Israël, du moins en majorité, aura abandonné la vérité. À l'époque de la première venue de Christ, on pouvait dire que « le salut venait des Juifs » ; ils possédaient la vérité, mais en vivant dans l'iniquité. Ils conservaient pour la plupart, à l'exception des Sadducéens, la forme de la saine doctrine. Mais avant que le Seigneur vienne pour la seconde fois, la masse de la nation aura perdu de vue la vérité, et un mensonge,

la grande imposture des derniers jours, le mensonge de l'Antichrist aura usurpé chez elle la place de la vérité de Christ. Quant à l'iniquité, elle sera la même.

Le passage qui nous occupe offre avec tout cela un contraste béni ; il y est question d'un résidu que Dieu transformera en une nation puissante et qui est appelé « la nation juste et fidèle ». Au verset 3, il ne s'agit plus seulement d'une profession générale, chacun réalise individuellement cette position. Autrefois on l'appelait « la nation sainte » prise dans son ensemble, à l'avenir, et quelle consolation pour nos âmes dans cette pensée ! Ce nom sera une réalité pour chacun de ses membres séparément.

Pendant longtemps l'Église a joui très peu de ses privilèges collectifs à cause de la mondanité, du légalisme, des divisions et des erreurs sans nombre qui l'avaient envahie. Mais maintenant qu'il a plu à Dieu de lui montrer l'importance des bénédictions qu'elle possède comme corps, ses membres courent le danger d'oublier qu'ils doivent veiller avec encore plus de soin à leur position individuelle. C'est d'une importance capitale de connaître la position du chrétien et celle de l'Église, mais il faut ensuite bien considérer comment on s'y *comporte.* Notre force dépend de ce qui se passe entre notre âme et Dieu qui, dans sa gracieuse et vigilante sollicitude, veille sur ses saints individuellement. Ceux-ci, en conséquence, n'oublient point les bénédictions publiques répandues sur le peuple de Dieu ; mais il y a en outre la marche personnelle des saints qui se reposent sur Dieu et prennent souci de sa gloire, tandis que Lui, de son côté, garde leurs âmes dans une paix parfaite ; le cœur s'appuie sur Dieu Lui-même. Car peu importe la nature des bénédictions : si Dieu Lui-même n'est pas l'objet de nos cœurs, elles tournent toujours à mal ; c'est pourquoi il est dit : « parce qu'il se confie en toi ». Les Juifs dont parle le prophète n'ont pas seulement compris la honte de Dieu et les merveilles qu'Il avait accomplies en leur faveur, ils *Le* connaissent aussi *lui-même* et se confient en Lui. C'est une chose extrêmement précieuse pour l'âme que cette intelligence personnelle de Dieu et cette confiance personnelle en Dieu. Je n'ai pas besoin d'ajouter que c'est ce à quoi Dieu regarde de nos jours d'une manière peut-être plus intime encore qu'alors, bien que tout ce qui ait jamais été fait dans ce sens sur la surface du monde entier ait été complètement éclipsé, sauf une seule exception, et cette exception c'est Christ, et nous pouvons ajouter l'Église qui est son corps. Rien ne peut surpasser le dernier Adam ; rien ne saurait être comparé à la croix de Christ, et ce sera la portion dont nous jouirons et dont nous nous glorifierons même dans l'éternité.

Remarquons aussi que dans les divers exposés de tout ce qui doit échoir aux Israélites, il n'est jamais prononcé une parole qui permette de supposer qu'ils entrent dans les profondeurs des voies de Dieu, à la croix, comme c'est attendu de nous maintenant. Qu'y a-t-il de plus doux que la manière dont ils comptent sur leur délivrance et mettent leur confiance en Dieu ! Mais vous ne trouvez jamais dans leur bouche des paroles comme celle-ci : « Dieu me garde de me glorifier en autre chose qu'en la croix de notre Seigneur Jésus Christ ». Rien n'eut été pourtant plus facile pour Dieu, si cela avait été en harmonie avec leur position, que de parler de la sorte ici. Mais *nous,* nous sommes appelés à une telle communion avec Dieu à l'égard de son Fils et de sa croix aussi bien qu'à l'égard du ciel, qu'il est impossible d'en trouver une semblable dans l'Ancien Testament.

Ceux qui ont la fausse idée que c'est une seule et même chose, perdent le discernement de la valeur de l'Écriture. Il en résulte également pour leurs âmes un amoindrissement considérable de bénédictions. Au verset 4, l'Éternel, Jéhovah, apparaît ; la raison pour laquelle il est présenté comme le Rocher des siècles est indiquée au verset 5 : « Il a renversé ceux qui habitaient les hauteurs », etc. Ce sera la nation que l'Éternel aux derniers jours revêtira d'un pareil honneur, après qu'elle aura été abaissée de toute manière par les Gentils. De là leur cantique : car alors Dieu n'hésitera pas à les bénir pleinement. Il est touchant de voir comment Dieu insiste sur tout ce qu'il a fait pour leur délivrance et leur bien. Mais il s'est toujours attaché à abaisser ce qui est élevé et orgueilleux, en rapport avec les Israélites. Ils auront passé par de terribles épreuves, et auront supporté le pénible reproche d'être un peuple entièrement abandonné.

Un petit nombre de Juifs pieux contrediront complètement le mensonge de Satan, quand les chefs de leur nation et les masses dans les régions de l'occident se seront livrés à l'Antichrist. Un petit résidu méprisé tiendra encore ferme pour le Seigneur, et persistera à repousser celui qui se présentera comme le véritable Messie. Il sera demeuré fidèle en face de la mort, et c'est ce résidu que nous voyons ici louant Dieu « parce qu'Il a aplani le sentier du juste » (v. 7). Il est doux de penser que son triomphe sera dû non à sa puissance, ni à ses connaissances, mais à sa seule confiance en Jéhovah et a sa foi en Sa Parole. Mais ces quelques Juifs pieux n'entreverront qu'une faible lueur, car ce sont les âmes auxquelles fait allusion le chapitre 50 d'Ésaïe, qui les montre comme marchant dans les ténèbres et n'ayant point de clarté. Pareille chose ne pourrait être dite d'un chrétien, quoiqu'il puisse tomber dans une pareille situation, car il a vu Christ, la lumière de la vie, la vraie lumière. Il peut n'avoir qu'une obscure perception de Christ ; néanmoins Christ est devant son âme et ne cesse pas de briller, car il n'est pas vrai que, là où la lumière de la grâce a brillé une fois, Dieu la retire de nouveau. L'affaiblissement provient du chrétien : ce n'est jamais la lumière qui se retire, mais c'est l'homme qui est infidèle et qui ferme les yeux. Le Saint Esprit est descendu du ciel pour demeurer avec le chrétien à jamais. Celui-ci peut ne pas marcher toujours selon la lumière, mais il est en elle, comme croyant, et il ne peut pas ne pas y être ; oui, il est maintenant lumière dans le Seigneur. Le chrétien marche dans la lumière aussi longtemps qu'il confesse le nom de Christ. Il ne marche jamais dans les ténèbres, il peut ne pas jouir de la lumière, mais c'est tout autre chose.

Le langage opposé est très répandu dans la chrétienté, parce que l'on confond la position du chrétien avec celle du peuple Juif, qui *doit sous* peu marcher dans les ténèbres, avant que sa lumière ait apparu, et que la gloire de Jéhovah se soit levée sur lui. Il se peut que quelques Israélites ne marchent pas ainsi dans les ténèbres : leur pié-

té fera certainement contraste avec l'incrédulité du plus grand nombre ; ce seront « les intelligents ». Mais le trait caractéristique de ces justes sera que, quoiqu'ils marchent de la sorte dans les ténèbres, cependant, comme ils auront été touchés par l'Esprit de Dieu et sauront que ce qui est de Dieu ne peut jamais contracter alliance avec le péché, ils refuseront de reconnaître que les idoles et l'Antichrist puissent être de Dieu. Ainsi ils passeront à travers le feu, avec une mesure extrêmement faible sans doute de connaissance de Dieu, mais du moins seront-ils fidèles à ce qu'ils ont reçu, et seront-ils conduits à louer Dieu (v. 7). Ils sont rendus dignes qu'il soit parlé d'eux comme « des justes ». Ainsi maintenant, il y a pour les croyants danger aussi bien qu'erreur à ne pas prendre la position des saints de Dieu ; car s'ils la déclinent, ils ne sentent pas la responsabilité de leur marche. Il en est comme des relations terrestres : si des maîtres ou des serviteurs ne maintiennent pas les uns vis-à-vis des autres leur position respective, ils ne se comporteront jamais dans la vie pratique comme cela leur convient réciproquement. Reconnaître notre véritable position, ce n'est point de l'orgueil, mais plutôt devoir et sagesse. Si vous n'êtes occupé que de vous-même, vous tomberez assurément dans l'orgueil, mais c'est de toute justice et de toute importance de connaître Dieu dans les relations dans lesquelles il a daigné nous placer avec Lui.

L'Esprit de Dieu conduit les justes en question à s'écrier : « Ainsi nous t'attendons, ô Éternel, sur le chemin de tes jugements ; notre âme soupire après ton nom et après ton mémorial » (v. 8). C'est là le chemin qu'ils avaient suivi ; ils l'avaient attendu dans le sentier de ses jugements : nous, nous le suivons dans la grâce, et comptons paraître avec lui en gloire. « Mon âme te désire pendant la nuit, et mon esprit te recherche au-dedans de moi ; car, lorsque tes jugements s'exercent sur la terre, les habitants du monde apprennent la justice » (v. 9). Nous avons ici de nouveau le caractère individuel. Pour ce qui concerne le monde, la patience de Dieu aura eu pour résultat le plus terrible rejet de la vérité. Pour le moment, Dieu *supporte* les voies de l'homme. Il ne l'a pas livré à ses propres conjectures et a ses ténèbres ; mais Il a fait briller sa lumière dans la personne de Christ, laissant les hommes à eux-mêmes, tout en agissant par sa Parole et son Saint Esprit. Selon l'apparence extérieure, c'est comme si Dieu ne faisait pas attention à ce qui se passe ici-bas, et cela après que sa parfaite lumière a resplendi par le moyen de Christ sur le monde. La grâce qui apporte le salut est apparue aux hommes. Le pardon a été offert aux méchants, c'est là ce qui se poursuit à l'heure qu'il est. « Si l'on fait grâce au méchant, il n'apprend point la justice ; mais, est-il ajouté, il agit mal dans le pays de la droiture, et il n'a point égard à la majesté de l'Éternel » (v. 10). L'évangile n'est qu'un témoignage ; il ne gouvernera pas, il ne peut pas gouverner le monde. Quand les jugements de Dieu s'appesantiront quelque part sur la terre, les habitants apprendront la droiture. De là autre chose : au verset 11, Jéhovah vient, la main haute, pour juger. La première réponse déclare qu'ils « ne l'aperçoivent point » ; mais, est-il ajouté, « ils verront ton zèle pour le peuple, et ils en seront confus ; le feu consumera tes ennemis. – Éternel ! tu nous donneras la paix, car tout ce que nous faisons, c'est toi qui l'accomplis pour nous. Éternel, notre Dieu, d'autres maîtres que toi ont dominé sur nous, mais c'est grâce à toi seul que nous invoquons ton nom » (11-13).

Et qu'est-il dit ensuite d'Israël « Ceux qui sont morts ne revivront point ; des ombres ne se relèveront point » (v. 14). Ce langage est sans doute figuré. Si nous nous rapportons à la résurrection, nous savons que les méchants doivent ressusciter aussi bien que les justes, c'est-à-dire qu'il y aura une résurrection de tous les hommes justes et injustes. Les Gentils oppresseurs d'Israël doivent ressusciter lors de la résurrection de jugement, aussi bien que tous les autres impies. Par conséquent, quand il est dit ici : Ils « ne revivront point », l'Esprit ne parle pas de la résurrection proprement dite du corps, mais du complet renversement du sort des Gentils et d'Israël dans ce monde. Ces vieux maîtres ne doivent plus vivre ni reparaître sur la scène terrestre. Ces quelques mots suffiront pour montrer que les expressions ici employées sont figurées.

Au chapitre 25:8, il est dit : « Il engloutira la mort en victoire ». Ceci, nous le tenons de Dieu lui-même, sera réalisé dans la résurrection proprement dite du corps, quand les saints sortiront du tombeau. Mais au chapitre 26, cette allusion à la résurrection est employée comme une figure, car le contexte prouve qu'elle ne peut se rapporter à ce fait même ; si elle s'y rapportait, ce serait nier la résurrection des injustes. C'est là le vrai critère pour l'intelligence de tout passage de la Parole : Quand on met en avant un texte contre ce qu'on sait être la vérité, il faut toujours examiner ce qui précède et ce qui suit, ce dont il s'agit aux yeux de Dieu. Dans le passage qui nous occupe, il est évident qu'il est question de la manière dont, en ce jour-là, le Seigneur en agira avec les Gentils qui ont fait peser leur joug sur Israël. Mais n'est-il pas avéré, demandera quelqu'un, que ces Gentils sont morts ? – Assurément, répondrai-je, mais il n'est pas vrai de soutenir qu'ils ne ressusciteront point. Il serait peut-être inutile d'insister là-dessus si l'on n'appliquait pas cette portion du chapitre 26, à la résurrection dont il est parlé au verset 8 du chapitre 25. Nous ne devons jamais tordre l'Écriture, mais nous incliner devant elle. Il faut maintenir les passages relatifs à une résurrection des corps, mais il est dangereux de faire une application identique d'autres passages qui ne sont que des figures, car on pourrait en inférer que la résurrection ne sera que partielle. De fait, comme nous le savons, tous les hommes doivent ressusciter : « L'heure vient à laquelle tous ceux qui sont dans les sépulcres entendront sa voix et ressusciteront » (Jean 5:28-29). Nous avons là la déclaration la plus formelle que tous, justes et injustes, briseront les liens du tombeau. Dans notre passage, au contraire, les méchants ennemis d'Israël « ne revivront point ». Jean enseigne clairement la résurrection de tous les hommes, bons et mauvais ; Ésaïe 26:14, a recours à une figure de résurrection ou de non-résurrection pour calmer les craintes d'Israël et l'affermir contre ses ennemis. « Ceux qui sont morts ne revivront point ; des ombres ne se relèveront point ; car tu les as châtiés, tu les as anéantis, et tu en as détruit tout souvenir ». Mais qu'avait-il été fait pour la nation ? « Tu as accru la nation, ô Éternel, tu as accru la nation ; tu es glorifié ; tu as reculé les limites du pays » (v. 15). – Il n'est pas question de la résurrection du corps. Il serait impossible de dire, dans un passage où il en serait parlé, que Dieu a éloigné les saints ressuscités jusqu'aux extrémités de la terre. Combien c'est vrai, appliqué à Israël !

Ainsi encore aux versets 16-18 : « Éternel, dans la détresse ils t'ont recherché ; ils se sont répandus en prières quand tu les as châtiés. Comme une femme enceinte, sur le point d'accoucher, se tord et crie au milieu de ses douleurs, ainsi avons-nous été loin de ta face, ô Éternel ! Nous avons conçu, nous avons éprouvé des douleurs, et, au moment d'accoucher, ce n'était que du vent : le pays n'est pas une délivrance, et les habitants du monde ne sont pas nés ». En repassant leur conduite antérieure, ils verront qu'ils n'ont pas accompli la volonté de Dieu. Ils n'avaient pas été placés dans un courant de bénédictions divines ; ils avaient suivi les mauvaises voies des Gentils et avaient attiré la malédiction sur leur propre tête ; le nom de l'Éternel était blasphémé à cause d'eux. Mais maintenant il est dit : « Que tes morts revivent ! que mes cadavres se relèvent ! » Puissantes et tendres paroles ! Le Seigneur réveille les Israélites, en les appelant *Ses* cadavres. Il n'est pas question de la mort du corps, mais d'un réveil national. La fille se réveille de son long sommeil, et le Seigneur parle des Juifs (son peuple si longtemps mort) comme de Ses morts. Eux, pour ce qui les concerne, reconnaissent qu'ils sont tout aussi mauvais que les autres nations, mais il y a cette différence que le Seigneur les appelle siens. « Alors même qu'ils soient morts, semble-t-il dire, ils sont pourtant à moi ». C'est la nation juive qui a été comme un cadavre que le Seigneur, dans sa grâce, semble avoir pris plaisir à s'approprier comme Son corps mort qu'il fait revivre. Ainsi Abraham avait éloigné son mort de sa vue. Ici Dieu les appelle pour leur inoculer une nouvelle vie. – « Que mes cadavres se relèvent ! » Plusieurs peuvent croire que notre interprétation est sujette à discussion ; un ou deux passages suffiront pour démontrer son caractère scripturaire.

En Ézéchiel 37 les termes de la figure sont tout aussi forts qu'ici ; L'Esprit de Dieu montre au prophète une vallée remplie d'ossements desséchés. « Ils étaient extrêmement secs ». – « Ces ossements reprendront-ils vie ! » Telle fut la question (v. 3-5). – « Voici, j'introduirai en vous un esprit, afin que vous repreniez vie » (v. 6). La vision se réalise : les os se rapprochent et se recouvrent de chair. Ces ossements redressés et couverts de chair correspondent aux morts d'Ésaïe, qui sortent de leurs tombeaux ; ils sont la maison d'Israël : « Que tes morts revivent ! » dit-il. Le parallèle entre Ézéchiel 37 et Ésaïe 26, permet, au moins, de présumer avec toute apparence de vérité, que si la figure de la résurrection est employée dans l'un, pour représenter le réveil d'Israël, elle peut l'être aussi dans l'autre. Or, il est certain que telle est la signification de la vision d'Ézéchiel, nous en avons pour garantie l'interprétation inspirée qui la suit. Ce n'est pas l'exposé de nos propres pensées, c'est l'explication expresse, formelle du Saint Esprit. À cette lumière nous pouvons considérer Ésaïe 26 où se trouve la même image.

Osée nous montre la même figure, aussi bien que Daniel 12:2 : « Et plusieurs de ceux qui dorment dans la poussière de la terre se réveilleront, les uns pour une vie éternelle, et les autres pour l'opprobre et une ignominie éternelle ». Si l'on détourne le sens de ce passage pour l'appliquer à une résurrection du corps, nous ferons remarquer d'abord qu'il ne parle pas d'une résurrection de *tous*, mais seulement de *plusieurs*. En second lieu, observez qu'*en même temps* les uns doivent se réveiller pour la vie éternelle, les autres pour l'opprobre et l'ignominie. Nous devons abandonner la doctrine de la première résurrection, séparée par mille ans et plus de la seconde mort (Apoc. 20), pour fonder sur ce passage de Daniel une vraie sortie des tombeaux. Tout devient au contraire très clair et très explicite dès qu'on l'applique, comme ceux d'Ézéchiel et d'Ésaïe, au réveil d'Israël, ou des Juifs que Dieu tirera de leur état actuel d'abaissement, bien que quelques-uns d'entre eux doivent manifester une méchanceté et un orgueil funestes. Le reste sera réveillé et animé d'une vie divine. C'est là une autre confirmation de la vérité de notre interprétation.

Le verset 20 est d'ailleurs assez significatif : « Va, mon peuple, entre dans ta chambre… jusqu'à ce que l'indignation soit passée ». Ceux qui expliquent le contexte à la lettre par une résurrection, sont fatalement conduits à l'erreur (car un tel système ne signifierait pas autre chose), que les saints ressuscités resteraient sur la terre pendant que la colère divine passerait. On comprend jusqu'à un certain point qu'ils s'appuient sur le fait que quelques-uns doivent passer par la tribulation, quoique ce ne soit pas la même chose que la colère. Mais il est clairement question d'hommes vivant ici-bas et non d'hommes transmués. Dieu commande aux Juifs d'entrer dans *leurs* chambres jusqu'à ce qu'il ait donné cours à sa colère contre les nations. Est-ce là ce que nous attendons ? Ne devons-nous pas être enlevés à cette scène terrestre et entrer dans la maison du Père en haut ? Nous ne sommes pas un peuple terrestre, mais un peuple céleste. Nous savons que le Seigneur doit venir nous prendre pour être avec Lui là où il est, et qu'une fois les Chrétiens ravis au ciel, les Juifs seront appelés à remplir sur la terre le rôle qui leur est réservé. Le petit résidu sera douloureusement éprouvé, et la généralité de la nation recevra le faux Christ. C'est quand aura lieu le jugement des vivants qu'il sera dit : « Entre dans tes chambrés ». Dieu ne leur préparera pas une demeure céleste, ils doivent entrer dans *leurs* chambres, ce qui désigne toujours quelque lieu de refuge et de sécurité terrestre. Tout ceci rend parfaitement claire l'explication que nous donnons du passage, et montre que Dieu ne parle pas des saints célestes, mais du résidu Juif aux derniers jours, auquel est assuré un port de refuge. Ce n'est pas comme Abraham : c'est ici notre place ; Israël se trouvera plutôt dans la position de Lot, car il sera au milieu même de la scène du jugement. Lot entra dans sa chambre (c'était pour lui Tsohar), quand survivront les jugements ; mais quant à Abraham, il demeura complètement en dehors de cette scène ; et même avant que le jugement n'eût lieu, il savait mieux que Lot ce qui allait arriver. Sa position, sa communion, son expérience différaient totalement de celles de son neveu. Ainsi nous serons ravis auprès de Christ et introduits dans la maison du Père ; puis, quand le Seigneur viendra pour exécuter le jugement, nous viendrons aussi avec Lui.

Chapitre 27. – Ce chapitre clôt la section prophétique que nous venons d'étudier. C'est « en ce jour-là ». Il est évident que le chapitre 28 introduit une division nouvelle.

La grande crise a éclaté. Non seulement Jéhovah descend du lieu qu'Il habite pour châtier les habitants de la terre à cause de leurs iniquités ; non seulement la terre est obligée de dévoiler ses actes sanguinaires, et ses meurtres ne seront plus cachés, mais de plus grands événements ont lieu. Car, « en ce jour, l'Éternel frappera de sa dure, grande et forte épée le léviathan, serpent fuyard, le léviathan, serpent tortueux, et il tuera le monstre qui est dans la mer ». C'est l'exécution du jugement divin contre le pouvoir de Satan, figuré par des expressions parfaitement appropriées pour décrire son inimitié à l'œuvre contre Israël parmi les Gentils. (v. 1). « Le jour du Seigneur » embrasse non seulement les mille ans, mais un peu plus.

En conséquence, l'Esprit passe aux voies du Seigneur envers les siens : « En ce jour-là, chantez ainsi sur la vigne : c'est moi, l'Éternel, qui la garde ; à tout instant je l'arroserai ; de peur qu'on ne l'attaque, nuit et jour je la garderai » (v. 2-3). Sa sollicitude n'a jamais fait défaut, quelles qu'aient été les circonstances par lesquelles aient passé son pays ou son peuple. Quand il porte une fois encore ses regards sur la terre, et par conséquent sur Israël, sa vigilante bonté se montre toujours la même en leur faveur : « Il n'y a point en moi de colère ; mais si l'on me donne des ronces et des épines à combattre, je marcherai contre elles, je les consumerai toutes ensemble ; à moins que l'on ne me prenne pour refuge, que l'on ne fasse la paix avec moi » (v. 4-5). Ce langage semble passablement obscur, si l'on en juge par les divergences qui séparent les commentateurs et par la difficulté de se prononcer d'une façon impartiale. Mais en admettant que notre traduction rende la pensée fidèle de l'original, le Seigneur, d'un côté, défie ses adversaires et les prévient de leur ruine certaine, de l'autre il offre sa protection comme le seul moyen de paix et de sécurité. Le verset suivant n'a pas besoin d'explication : « Dans les temps à venir, Jacob prendra racine, Israël fleurira et poussera des rejetons, et il remplira la terre de ses fruits ». Tel est le dessein de l'Éternel, et il s'accomplira.

À proprement parler ce n'était pas un dessein ; c'était le résultat d'une patiente persévérante discipline dans les voies envers Israël. « L'Éternel l'a-t-il battu comme il a battu ceux qui le frappaient ? L'a-t-il tué comme il a tué ceux qui le faisaient mourir ? C'est avec mesure que tu l'as châtié par l'exil, en l'emportant par le souffle impétueux du vent d'orient. Ainsi le crime de Jacob a été expié, et voici le fruit du pardon de son péché : l'Éternel a rendu toutes les pierres des autels pareilles à des pierres de chaux réduites en poussière ; les statues et les idoles ne se relèveront plus. Car la ville forte est solitaire, c'est une demeure délaissée et abandonnée comme le désert ; là, pâture le veau, il s'y couche et broute les branches. Quand les rameaux sèchent, on les brise ; des femmes viennent pour les brûler. C'était un peuple sans intelligence : aussi celui qui l'a fait n'a point eu pitié de lui ; celui qui l'a formé ne lui a point fait grâce » (v. 7-11). Ainsi Dieu se conduisait autrement envers Israël qu'envers ses ennemis. Il le châtia fidèlement à cause de son orgueil, de ses rébellions et de son incrédulité, mais il ne fit pas peser sur lui les inflexibles jugements par lesquels il détruisit leurs adversaires communs. Il y avait là aussi des massacres ; mais qu'était-ce en comparaison de ceux que les Juifs doivent opérer avant que ce jour de rétribution arrive ? Dans leur cas, le jugement était tempéré par la miséricorde ; l'action de Dieu était mesurée. Dans ses débats ou son procès avec eux, Il daignait plaider ; et même quand survenaient les plus amères épreuves, il les adoucissait gracieusement et même les arrêtait à l'égard d'Israël ; et plus que cela, car il y avait aussi profit moral quand toute trace d'idolâtrie devait être réduite en poussière comme des pierres de chaux. Il n'est donc pas étonnant qu'à travers tant de changements, les œuvres des hommes passent, la ville forte soit solitaire, l'habitation délaissée et abandonnée comme le désert, que les veaux y paissent, que les femmes se servent pour leur feu des branches sèches et brisées, car hélas ! la folie du peuple a amené nécessairement cette ruine.

Toutefois, ici encore, comme ailleurs, la grande tribulation est le précurseur immédiat d'une délivrance plus grande : « En ce temps-là, l'Éternel secouera des fruits, depuis le cours du fleuve jusqu'au torrent d'Égypte, et vous serez ramassés un à un, enfants d'Israël » (v. 12). Le Juge de toute la terre agira selon la justice, mais il donnera cours à sa souveraine miséricorde pour sauver. Il fera passer par le crible et ramassera les Israélites un par un. De plus, « en ce jour, on sonnera de la grande trompette, et alors reviendront ceux qui étaient exilés au pays d'Assyrie et ceux qui étaient fugitifs au pays d'Égypte ; et ils se prosterneront devant l'Éternel, sur la montagne sainte, à Jérusalem » (v. 13). Mes lecteurs, qui m'ont suivi jusqu'ici n'éprouveront aucune difficulté ni aucun doute pour déterminer la véritable application de ces paroles. Il s'agit de la trompette de Mathieu 24 et non de celle de 1 Thessaloniciens 5, ou de 1 Corinthiens 15. Les deux dernières se font entendre au moment de l'appel que Dieu adresse aux saints célestes ; notre chapitre, aussi bien que le passage en question du premier évangile, décrit l'invitation de l'Éternel à Israël de se rassembler du nord et du midi, pour adorer le Seigneur sur la Sainte montagne a Jérusalem.

Chapitres 28 à 35

Chapitre 28. – Ce chapitre, qui se lie étroitement au 29^{e}, nous donne un aperçu clair et détaillé des voies de Dieu envers Son peuple et Son pays, et spécialement à l'égard de Jérusalem, aux derniers jours. Israël doit se flétrir comme une fleur, Jérusalem passer par des douleurs amères, mais être glorieusement délivrée pour toujours. Il me semble qu'on peut voir clairement combien il est impossible d'appliquer ce que le Saint Esprit annonce ici comme un ensemble de prédictions, à un événement passé quelconque. Nous devons donner une portée plus éloignée et plus précise à ces malheurs dénoncés par le prophète. Si simple que la chose puisse être, elle est d'une importance extrême. Car même de nombreux chrétiens s'attendent à un progrès graduel (pas seulement un témoignage) de l'évangile. Ils espèrent que par la bénédiction du Saint Esprit, répandue sur la prédication de la Parole, les nations y seront peu à peu amenées ; que le mal moral, l'incrédulité, toutes les formes

de superstitions, tout l'orgueil et toute la mondanité de l'homme, disparaîtront insensiblement à mesure que l'influence du Saint Esprit s'exerçant sur les cœurs, les remplira de justice, de paix et de joie, et qu'ainsi le monde en général reflétera la volonté et les voies de Dieu. Aux vœux de ces personnes, il paraît étrange d'entendre affirmer qu'il y aura un changement complet de dispensation ; que Dieu après nous avoir retirés d'ici-bas pour être avec Christ en haut, doit rendre aux Israélites leur prééminence dans leur propre patrie, non pas les convertir simplement et les introduire dans l'Église chrétienne, mais les amener à se repentir et à recevoir leur Messie, lorsqu'ils jouiront des promesses qui les concernent proprement et qu'ils seront entrés dans la nouvelle alliance faite exprès pour eux, la gloire de Jéhovah brillant sur Sion, eux-mêmes étant élevés au-dessus de toutes les nations qui prendront alors une place d'infériorité, consciente et volontaire, vis-à-vis d'Israël et rivaliseront entre elles à qui rendra le plus d'honneur aux élus de l'Éternel. Tout ceci, avec ses nombreuses et solennelles conséquences, suppose une telle révolution dans les idées des gens, que les chrétiens plus familiarisés avec les Écritures, peuvent difficilement concevoir quel bouleversement cela opère dans la foi de ceux qui ne sont pas versés dans l'étude de la prophétie, combien c'est contraire aux opinions reçues, et quel coup de mort cela porte à ce qui est considéré comme l'espérance légitime de l'Église. Si nous nous adressons à la Parole de Dieu comme à la source unique de toute vérité et à la sûre pierre de touche de tous les préjugés, nous reconnaîtrons qu'il n'y a rien de plus clair ; car ici est nettement rapportée une vision du terrible coup destiné à Éphraïm, qui est non seulement le nom d'une tribu particulière, mais la désignation générale des dix tribus réunies sous cette tribu principale. Juda et Éphraïm sont les deux titres par lesquels les prophètes distinguent la plupart du temps les deux maisons d'Israël. Ce qu'Ésaïe déclare ici, c'est le malheur prêt à fondre spécialement sur Éphraïm, c'est-à-dire sur ce que nous appelons les dix tribus. Ce détail nous fournit les moyens de juger du temps et des circonstances de son accomplissement, car à aucune époque, l'histoire est là pour le prouver, des jugements tels que ceux qui sont décrits dans ce chapitre, ne s'appesantirent sur les Juifs. Les autres (c'est-à-dire Israël) furent, emmenés en captivité en Assyrie, et ne furent jamais, comme peuple, rétablis dans le pays. Ésaïe écrivait alors que ce terrible coup avait déjà frappé Israël, et il se transporte aux derniers jours, aux jours même où Christ sera uni, d'abord par là foi, puis par ses délivrances et sa gloire, au résidu de Juda. En consultant l'histoire de Juda dans le passé, nous ne pouvons y découvrir le moindre rapport de Christ avec Juda, rien qui corresponde à ce recours à la Pierre éprouvée, sauf dans ces disciples qui, à une époque plus éloignée, abandonnèrent la synagogue pour l'Église. Les dix tribus avaient été transportées auparavant, et les deux tribus furent plus tard emmenées à Babylone, d'où revint seulement un résidu de Juda peu considérable. Par conséquent, la prophétie n'a pas encore été accomplie, et elle doit l'être. Il ne saurait y avoir de règle d'interprétation plus évidente et plus sûre que celle-là. L'Écriture ne peut pas être anéantie : Il faut que la parole de Dieu se vérifie tôt ou tard. C'est à la fin de la dispensation actuelle que viendra le moment favorable pour la pleine réalisation de la prophétie. C'est pourquoi la question, dans le cas que nous étudions, est de savoir s'il est arrivé quelque événement qui reproduise trait pour trait les jugements dont le prophète menaçait les dix tribus et Juda, ainsi que Jérusalem – que ces choses n'ont jamais reçu leur réel et complet accomplissement, c'est ce qui sera manifeste à mesure que nous poursuivrons. « Malheur à la couronne superbe des ivrognes d'Éphraïm, à la fleur fanée qui fait l'éclat de sa parure, sur la cime de la fertile vallée de ceux qui s'enivrent. Voici venir, de par le Seigneur, un homme fort et puissant, comme un orage de grêle, un ouragan destructeur, comme une tempête qui précipite des torrents d'eaux ; il la fait tomber en terre avec violence ». Je ne pense pas que cette ivresse doive être prise à la lettre. Elle représente l'état d'excitation, de stupéfaction, le manque de ressources d'Éphraïm, abandonné à lui-même, à ses voluptés, et ayant honte du vrai Dieu. Ce que l'ivresse est pour les hommes avec ses désastreux effets, tels sont dans un sens moral pour Éphraïm son orgueil et sa folie. À quelque époque que cela doive s'accomplir, ce sera réalisé évidemment en Israël comme tel.

« En ce jour, l'Éternel des armées sera une couronne éclatante et une parure magnifique pour le reste de son peuple ; un esprit de justice pour celui qui est assis au siège de la justice, et une force pour ceux qui repoussent l'ennemi jusqu'à ses portes ». – Mais la condition de Juda était-elle meilleure ? – « Eux aussi, ils chancellent dans le vin, et les boissons fortes leur donnent des vertiges ; sacrificateurs et prophètes, chancellent dans les boissons fortes ; ils sont absorbés par le vin, ils ont des vertiges à cause des boissons fortes ; ils chancellent en prophétisant, ils vacillent en rendant la justice. Car toutes les tables sont pleines de vomissements, d'ordures ; il n'y a plus de place ». – En vain Dieu était-il allé au-devant de leur faiblesse, et leur avait-il donné la nourriture des enfants (v. 9-10). Il faut qu'il intervienne encore et cela ne saurait tarder : « C'est par des ennemis, aux lèvres balbutiantes et au langage barbare, que l'Éternel parlera à ce peuple ». Ce ne sera plus par des conseils comme ceux qu'on donne aux enfants et dont ils n'avaient tenu aucun compte, mais par la voix d'ennemis qui les flagelleront. Ils n'ont pas voulu de ses paroles de repos pour ceux qui étaient fatigués ; ils auront pour les conduire une nation qu'ils ne comprendront point. – C'était un jugement en conséquence de leur incrédulité !

Aussi l'Assyrien est-il représenté comme un orage de grêle descendant du nord sur Éphraïm, orage puissant et terrible, fléau débordé, dont le seul bruit donnera l'épouvante. C'est le roi du nord tel qu'il est dépeint en Daniel 11. J'ai déjà attiré l'attention sur la supposition erronée que le personnage qui doit apparaître comme « le roi » dans la Palestine, est le seul danger des Juifs. Nul doute que, tout en régnant sur eux, il ne soit au fond l'un de leurs pires ennemis. Car que peut-il y avoir de plus affligeant ou de plus désastreux que de posséder près de soi quelqu'un auquel on s'est attaché comme à un ami et qui se transforme en adversaire des plus cruels ? Tel sera le cas lorsque l'Antichrist apparaîtra au milieu des Juifs et régnera accepté par eux comme le Messie. L'Antichrist sera en mal et en fausses prétentions ce que Christ est en fait et en vérité. Bien que Jésus fût Dieu, cependant quand il vint comme Homme parmi les hommes, il n'affirma jamais ses droits comme Dieu, dans sa marche ordinaire ici-bas ; pourtant la gloire de sa personne était manifeste à l'œil de la foi. Il ne fit jamais usage de sa divinité

pour éloigner les épreuves, les souffrances, ou le mépris que les hommes lui témoignaient. Il s'attendait à Dieu et se confiait en Lui. Son obéissance en tant qu'homme contribua d'autant plus, à cause de sa dignité divine, à montrer qu'Il voulait affronter toute honte, tout opprobre, la mort même de la croix, afin que Dieu le Père fût glorifié. L'Antichrist, au contraire, profitera de tous les moyens que Satan met à sa disposition (et Satan le revêtira d'une puissance telle, que jamais l'homme n'en avait possédée auparavant sur la terre), et recourra à toute espèce d'influence, de miracles et de prodiges. Il en résultera que les Juifs, qui de tout temps ont regardé aux dons extérieurs et aux prodiges, l'accepteront et l'adoreront comme le Messie, comme Jéhovah leur Dieu, à Jérusalem. C'est là le personnage dont la Seconde Épître aux Thessaloniciens nous signale la venue. Sur lui spécialement doit fondre le jour du Seigneur, quoique ce jour doive, dans le cours entier des jugements, aller de la destruction de l'Antichrist jusqu'à la fin des mille ans. Toute cette période ne sera pas seulement consacrée au déploiement de la gloire divine, mais à l'exécution, à certains intervalles, du jugement réservé à ceux qui y mettent obstacle. Ainsi, des autres ennemis du Seigneur, le principal est ce roi du Nord, le fléau Assyrien qui s'abat sur Éphraïm. Il est clair que cet ennemi, est en dehors de la Terre Sainte, tandis que l'Antichrist régnera dans le pays, où il sera reçu par les Juifs ; ce sera même probablement un Juif, car sans cela il lui serait difficile de se faire passer pour le Messie. Mais l'autre ennemi du dehors, quoiqu'il se présente comme doué d'un esprit pénétrant (Dan. 8) apparaîtra plutôt comme un antagoniste, comme un roi cruel, et un être qui prospérera puissamment par la fraude.

D'après les chapitres 28 et 29, il est question de deux attaques contre Jérusalem. L'ennemi marche d'abord sur Éphraïm, après avoir envahi la Terre Sainte par le nord qui est sa direction naturelle. Rabaisse l'orgueil d'Éphraïm (v. 3), et Dieu permet qu'il remporte aussi sur Jérusalem un succès partiel. « Écoutez donc la parole de l'Éternel, hommes moqueurs, vous qui dominez sur ce peuple de Jérusalem. Vous avez dit : Nous avons fait une alliance avec la mort, nous avons fait un pacte avec le séjour des morts ; quand le fléau débordé passera, il ne nous atteindra point, car nous avons la fausseté pour refuge et le mensonge pour abri. C'est pourquoi, ainsi parle le Seigneur, l'Éternel : Voici, j'ai mis pour fondement en Sion une pierre, une pierre éprouvée, une pierre angulaire de prix, solidement fondée ; celui qui la prendra pour appui, n'aura point hâte de fuir. Je ferai de la justice une règle, et de la droiture un niveau ; et la grêle emportera le refuge de la fausseté, et les eaux inonderont l'abri du mensonge. Et votre alliance avec la mort sera détruite, et votre pacte avec le séjour des morts ne subsistera point ; quand le fléau débordé passera, vous serez pour lui comme ce qu'on foule aux pieds ». – Trouvons-nous rien de semblable dans l'histoire du passé ? Si, par cas, l'on se reportait à Sennachérib et à son armée, (2 Rs. 18) qu'y a-t-il là de pareil, si ce n'est simplement un type préparatoire ? Son pouvoir ne fut-il pas totalement abaissé devant les Juifs ? (chap.19). N'était-ce pas un pieux descendant de David qui régnait alors à Jérusalem ? Éphraïm n'avait-il pas été balayé plusieurs années avant ? Il est évident, il est certain que Sennachérib n'a jamais remporté d'avantages sur Jérusalem, tandis que le pouvoir en question doit être victorieux d'Éphraïm, et réduire ensuite Juda à l'extrémité. Remarquez ici le langage du prophète : « Écoutez la parole de l'Éternel, hommes *moqueurs,* vous qui dominez sur ce peuple de Jérusalem » (v. 14). La vérité est que, lorsque Sennachérib marcha contre Jérusalem, le pieux roi Ézéchias qui la gouvernait, au lieu de faire alliance avec la mort, implora le secours de l'Éternel contre le moqueur roi d'Assyrie. Il s'ensuivit que l'Ange de l'Éternel frappa l'armée assyrienne au point qu'il n'en tomba pas moins de 185 000 hommes. À moins que l'Assyrien n'attaque une fois encore les Juifs, il n'est pas un événement dans le passé qui ne soit l'opposé de ce que nous avons ici.

Que les rationalistes, si bon leur semble, puisqu'ils nient l'Esprit de Dieu, concluent que le livre est dans l'erreur ; les croyants peuvent être assurés que les faits relatés dans ce chapitre ont trait aux jugements des derniers jours. De paresseux lecteurs, des commentateurs inintelligents ou imbus de préjugés peuvent glisser légèrement sur les points importants de la prophétie, se bornant à faire tourner ce qu'ils peuvent à l'édification : mais dès qu'on s'attache étroitement au texte, il faut accepter la vérité des faits à venir, sous peine de tomber dans le rationalisme ou l'incrédulité. Il est parfaitement certain qu'il n'est encore rien arrivé qui réponde à cette prophétie. On ne peut donc en inférer légitimement que deux choses – ou la prophétie reste à accomplir, ou le pseudo-prophète a donné carrière à son imagination ou s'est rendu coupable de mensonge. Le Chrétien croit au contraire que Dieu n'a rien écrit inutilement, et que toute parole, qui n'a pas été encore accomplie, doit se réaliser de point en point, dans le cours de ces actes merveilleux à l'aide desquels Dieu fera du pays d'Israël le tombeau de l'orgueil et de la puissance de l'homme.

Alors Dieu apparaîtra pour la délivrance éternelle du malheureux Israël ; et ce peuple, maintenant si fameux pour son rejet obstiné de Christ, ira porter avec enthousiasme jusqu'aux bouts de la terre la nouvelle des miséricordes divines. Quel contraste avec ce qui a lieu présentement ! Les Israélites seront ramenés dans leur patrie, et ils y seront bénis, quand l'Éternel des armées régnera sur la montagne de Sion. *Maintenant* Dieu n'a pas de pays qui soit à Ses yeux particulièrement saint. La Terre, sainte dans Ses plans, est pour le moment la possession des Turcs. C'est un pays stérile, bien que les preuves de sa fertilité ne manquent pas au sein de cette aridité même. Comment un si complet changement, s'effectuera-t-il ? Lorsqu'il sera réalisé, Dieu poussera Israël à construire un temple magnifique. Les sacrificateurs, fils de Tsadock, feront leur service dans un ordre parfaitement réglé selon Dieu. Le pays sera partagé entre les douze tribus d'une nouvelle manière. Tout ceci, et d'autres choses encore, nous est exposé dans les derniers chapitres du prophète Ézéchiel. Les preuves abondent ailleurs pour quiconque est tant soit peu familiarisé avec la prophétie. Les traits caractéristiques du temps où nous vivons sont – le rejet d'Israël, l'appel des Gentils, la formation de l'Église unie à Christ en haut par le Saint Esprit ici-bas, l'Église dans laquelle il n'y a ni Juifs ni Gentils. Ainsi le caractère de la bénédiction pour l'homme est entièrement altéré. Au lieu d'être extérieurement honorés, les Juifs sont chassés et dispersés, et ont encore à passer par de cruelles tribulations. C'est nous, et non pas eux, qui sommes actuellement le peuple de Dieu, les enfants de Dieu. Nous jouis-

sons de la paix en Christ, mais dans le monde nous avons des afflictions. Dans les jours qui viennent, tout sera changé : Dieu, au lieu de rejeter les Juifs, les établira de nouveau dans leur propre pays, tournera vers Lui leurs cœurs, étouffera toute tendance qui pourrait exister en eux à se confier dans les ordonnances ou dans les idoles qui seront détruites à jamais, au lieu qu'auparavant ils mêlaient l'idolâtrie au culte de Jéhovah, et repoussaient leur Messie. Il est clair qu'il faut qu'un nouvel ordre de choses ait été introduit. Les prophéties peuvent nous conduire à admettre ce changement, mais comment s'effectuera-t-il ? À la suite de jugements contre Israël et surtout ses ennemis, plus terribles que le monde n'en a jamais vus ; ce ne sera pas seulement une grande nation qui sera frappée, mais l'orient et l'occident, tous les anciens ennemis des Juifs, représentés par leurs descendants. Tous les peuples de la terre, en un mot, y figureront. La conséquence sera que Dieu jugera toutes les nations et bénira enfin son ancien peuple, selon les promesses qu'il a faites aux pères, lesquelles se réaliseront alors pour les enfants. Pour que ce changement s'opère, il faut non seulement que ces jugements soient exécutés, mais aussi que les saints célestes aient été enlevés en haut auprès du Seigneur, car, aussi longtemps que l'Église subsiste ici-bas, il est impossible, moralement parlant, que Dieu accomplisse ces événements d'un caractère absolument opposé. Car il est contraire à toute analogie que Dieu agisse en même temps selon deux principes contraires. Par exemple, comment pourrait-il à la fois rendre et refuser la gloire extérieure aux Juifs ? Comment formerait-Il l'Église et dans le même temps restaurerait-Il et reconnaîtrait-Il Israël ? Si de nos jours un Juif vient à croire et reçoit le baptême du Saint Esprit, il devient membre du corps de Christ, tandis que nous trouvons dans les prophètes qu'aux derniers jours, un Juif pieux restera Juif. L'Esprit le régénérera sans nul doute, mais il se trouvera dans sa patrie, et au lieu de souffrir, il recevra des bénédictions terrestres. Ce sont donc deux états de choses tout différents. Le Nouveau Testament nous en fournit la clé. Avant der travailler au sein d'Israël, le Seigneur doit ravir l'Église au ciel. Aussi dans l'Apocalypse, la grande et première leçon est-elle que, lorsque « les choses qui sont », ou les sept Églises, auront pris fin, et que ceux qui sont présentement de vrais croyants auront été glorifiés avec le Seigneur dans le ciel, Dieu entreprendra une œuvre nouvelle parmi les Juifs et les Gentils, qui seront les uns et les autres bénis, mais d'une manière différente. Probablement les Juifs retourneront dans leur pays encore incrédules, et Satan les poussera à proclamer l'un des leurs comme messie ; ce messie les amènera peu à peu à l'adorer, lui et une idole. On trouvera peut-être qu'il est aventureux d'affirmer que des hommes civilisés, christianisés, puissent tomber dans une pareille folie et adorer des idoles ou l'Antichrist. Mais l'Écriture est explicite à cet égard ; elle dit positivement que ceux qui aujourd'hui se vantent de leurs progrès, de leurs connaissances, de leur religion, tomberont à cette époque dans l'abîme de l'anti-christianisme et l'idolâtrie. Toute l'Europe occidentale y sera entraînée avec la plupart des Juifs. Dieu aura probablement éloigné tous ceux qui sont vraiment chrétiens. Alors éclatera l'apostasie, quoiqu'au milieu de ce mal effrayant l'Esprit de Dieu agisse, surtout chez quelques Juifs qui, à travers ces scènes, demeureront fidèles à Dieu, dont les uns mourront pour la vérité, dont les autres survivront dans la chair – résidu que Dieu se réservera pour s'en faire comme un nouvel Israël. Il viendra au milieu de cette méchanceté, Il exécutera ses jugements contre les impies, et préservera le résidu épargné, qui deviendra l'instrument choisi pour répandre la vérité durant la période milléniale.

Quand le Saint Esprit dit : « Vous avez dit : Nous avons fait une alliance avec la mort » (v. 15), il n'y a pas lieu de supposer que ces paroles doivent être prises pour une confession. Dieu exprime plutôt leur mal réel et leur vrai danger. Ils peuvent se glorifier de leur alliance, mais ils ignorent que c'est avec le sépulcre qu'ils l'ont contractée. Ils sont induits à accepter un faux messie, dont le pouvoir sera manifesté comme étant de Satan, mais ils ne connaissent pas la tromperie. Des hommes n'oseraient pas déclarer ouvertement qu'ils ont conclu un pacte avec le diable ; il faut être dans une situation qui n'est pas naturelle pour reconnaître pareille chose ; et la parole de Dieu ne nous impose pas une semblable interprétation. J'imagine que ce passage se rapporte à ceux qui s'allient pour échapper au roi du Nord. Cela ressemble fort à une entente entre la bête et le faux prophète. La puissance que l'Écriture désigne sous le nom de la Bête, c'est l'empereur de l'Occident, le dernier souverain de l'Empire Romain dans sa réapparition. Il y a même de nos jours un homme vivant, dont l'esprit est fixé sur un projet semblable. C'est une chose remarquable que, dans ces dernières années, ce projet soit entré dans le cerveau d'un personnage qui a prouvé qu'une idée fixe le gouverne. Ce n'est pas un fait absolument nouveau que ces efforts tentés de réorganiser l'empire avec Rome pour capitale. Le plan consiste, non à renverser les autres nations européennes, mais à les transformer en royaumes dépendants, ayant chacun son roi, sous l'autorité d'un chef suprême. Que ce soit là la théorie d'un monarque vivant, ce n'est pas plus douteux qu'il ne l'est qu'un autre a eu cette idée avant lui. J'ajoute qu'il s'est mêlé lui aussi, comme son prédécesseur, des affaires de la Terre Sainte, et que tous deux ont cherché à s'appuyer sur Rome. Des chrétiens avaient expliqué les prophéties dans ce sens longtemps avant la guerre des lieux saints ou l'occupation de Rome. Ils ne déduisaient pas leur manière de voir des événements politiques, mais de l'Écriture. Évidemment il s'élèvera un grand pouvoir que la Bible appelle « la Bête », ou l'Empire Romain rétabli, avec sa constitution particulière, lequel au lien de déposer les divers souverains de l'Europe, leur constituera des royaumes distincts, nominalement indépendants, mais en réalité placés sous la suprématie de l'empereur qui, par conséquent, est la partie contractant alliance avec les Juifs apostats, de concert avec leur roi, l'Antichrist ; l'empereur occidental étant le chef politique, comme, le prophète-roi, le chef spirituel de la chrétienté alors véritablement l'anti-chrétienté. Ainsi Jérusalem qui a été le berceau de la chrétienté professante en sera le tombeau. Quant au personnage particulier qui dans tout cela jouera le principal rôle, il n'en est rien dit. Il sera révélé en son temps. Le grand point est la manifestation des chefs à Jérusalem et à Rome. Rome sera le centre d'un empire terrestre, avec des rois séparés, mais dépendants dans l'Europe occidentale, ayant chacun leur royaume sous la sujétion à un seul et même chef. C'est là l'un des traits caractéristiques. L'autre consiste en ce que les Juifs seront dans leur propre pays, et qu'ils seront placés sous l'autorité, non de Christ, mais de l'Antichrist.

Une fois les Juifs en Palestine, le reste du grand drame se déroulera ; ils ne tarderont pas à avoir le chef qui leur est annoncé. Alors aura lieu la scène dont il est question aux versets 14 et 15 de notre chapitre. Afin de se mettre à l'abri du grand oppresseur du nord ou du fléau débordé, ils contractent une alliance avec « la Bête ». En vain comptent-ils échapper. En ce même temps Dieu s'attachera les cœurs d'un petit nombre de Juifs fidèles, qui reconnaîtront que le prince méchant ne peut être leur Messie, que le vrai Dieu est un Dieu saint, que son serviteur, le Roi qui leur a été promis, doit être, non un homme de péché, mais un homme de justice. Ils repousseront le faux messie et d'un cœur repentant s'écrieront : Béni soit celui qui vient au nom de Jéhovah ! Ce sont là les personnes désignées par l'expression « celui qui croit » (v. 16). Les autres complotent, font des préparatifs, et espèrent échapper au fléau débordé. Mais non ; Dieu permettra qu'ils soient foulés aux pieds (v. 17-20) ; il ne les laissera pas échapper. La première attaque contre Jérusalem réussira. Au chapitre suivant nous voyons un résultat tout différent, alors que le peuple dans la ville a été purifié et que Jéhovah intervient (comp. Zacharie 13 et 14).

Ainsi Jérusalem est le grand champ de bataille des nations et le théâtre principal des jugements de Dieu. Je ne parle pas maintenant du dernier et éternel jugement, du grand trône blanc, car ceci n'a rien à faire avec la terre. Les cieux et la terre auront passé auparavant. Il faut se rappeler qu'il doit y avoir un jugement de la terre habitable, non seulement un jugement des morts, mais aussi et d'abord des vivants. Tout homme baptisé professe que Christ doit venir pour juger les vivants et les morts. Combien de personnes comprennent ces paroles et y croient ? Tout n'aura pas lieu en même temps. Nous parlons ici du jugement des vivants. La raison pour laquelle Jérusalem devient le théâtre des jugements de Dieu contre les nations est que Jérusalem, Juda et le peuple d'Israël sont le centre choisi de Dieu parmi les nations. Aux derniers jours Il renouera ses relations premières avec Israël, quoique sur un terrain meilleur et éternel.

Quelles paroles solennelles que celles des versets 14-29 pour les hommes moqueurs qui gouvernent à Jérusalem ! En vain invoqueront-ils des bénédictions passées ou des privilèges actuels ; Jéhovah se lèvera « pour faire son œuvre, son œuvre étrange, pour exécuter son travail, son travail inouï ». Il n'aime pas la vengeance ; Il se plaît à la miséricorde ; mais les moqueurs lui sont odieux, et surtout en Sion. C'est pourquoi Il a résolu de consumer toute la terre. Il est le Dieu qui ne change point ; qu'ils ne présument pas de son long support. Ce n'est pas toujours pour l'homme le temps de labourer, ni toujours celui de semer ; le temps de battre le grain arrive, et on le bat suivant ses espèces et de différentes manières. Ainsi en sera-t-il des jugements dont Dieu frappera la terre. « Cela aussi vient de l'Éternel des armées qui est admirable en conseils, et magnifique en moyens ».

Chapitre 29. – Comme les remarques du précédent chapitre s'appliquaient en quelque mesure à celui-ci, nous pourrons être plus bref. Il s'ouvre par le siège de Jérusalem par « l'Assyrien », qui revient si souvent dans les prophéties : « Malheur à Ariel, à Ariel, cité qu'habitait David ! Ajoutez année à année ; que les fêtes accomplissent leur cycle ! Puis, je réduirai Ariel à l'extrémité ; il y aura des plaintes et des gémissements, et la ville sera pour moi comme un Ariel ». Ariel, *le lion de Dieu,* désigne Jérusalem, que l'orgueilleux étranger menace de la destruction. En dépit des grands noms et de tout ce qui se rattache à elle dans le passé, elle est actuellement plongée dans une profonde détresse. Un délai ne saurait empêcher son humiliation. Des fêtes ou des sacrifices seraient impuissants à conjurer l'orage. L'indignation de Dieu est déchaînée, et ne s'est pas encore arrêtée, jusqu'à ce que la ville soit pour lui comme un Ariel, son lion. « Je t'investirai de toutes parts, je te serrerai de près par des postes armés, et j'élèverai contre toi des retranchements. Tu seras abaissée, ta parole viendra de terre, et les sons en seront étouffés par la poussière ; ta voix sortira de terre comme celle d'un spectre, et c'est de la poussière que tu murmureras tes discours ». C'est-à-dire que la terreur produira des effets semblables aux sons et au langage affectés par les personnes qui pratiquaient la nécromancie. « Mais la multitude de tes ennemis sera comme une fine poussière ; cette multitude de guerriers sera comme la balle qui vole, et cela tout à coup, dans un instant. C'est de l'Éternel des armées que viendra le châtiment, avec des tonnerres, des tremblements de terre et un bruit formidable, avec l'ouragan et la tempête, et avec la flamme d'un feu dévorant » (v. 1-6). On voit clairement combien tout cela appuie et confirme ce qui a trait au grand roi du Nord dans les derniers temps. Sennachérib n'en était qu'un type. Les commentateurs, qui ne le comprennent pas, tombent dans une désespérante perplexité. Les uns, l'appliquant à l'ennemi typique, ne peuvent sortir de la difficulté, qu'Ésaïe prédit expressément (et ce fut bien le cas), que Sennachérib ne devait pas entrer dans la ville de Jérusalem, ni décocher de flèche contre elle, ni venir devant ses murs avec un bouclier, ni l'entourer d'une levée (chap.37:33). Les autres supposent que c'est le siège par les Romains que le prophète a en vue ; mais cette opinion est formellement contredite par l'intervention de Jéhovah à la dernière extrémité, pour la délivrance de Jérusalem et la ruine complète de ses ennemis. La vérité est qu'il s'agit du siège qui aura lieu à la fin de la dispensation actuelle, lorsque la grande confédération des nations du nord-est sera dissoute après avoir d'abord remporté des succès sur les Juifs. Comparez avec Zacharie 12 à 14, qui rapporte les mêmes événements, ainsi, qu'avec les Psaumes 83, 110:2, 6 ; et Michée 4:11 ; 5:4-15. Les versets 7 et 8 viennent à l'appui de cette conclusion. « Comme il en est d'un songe, d'une vision nocturne, ainsi il en sera de la multitude des nations qui combattront Ariel, de tous ceux qui l'attaqueront, elle et sa forteresse, et qui la serreront de près. Comme celui qui a faim rêve qu'il mange, puis s'éveille, l'estomac vide, et comme celui qui a soif rêve qu'il boit, puis s'éveille, épuisé et languissant ; ainsi il en sera de la multitude des nations qui viendront attaquer la montagne de Sion ». L'idée de Calvin qu'il s'agit de troupes ramassées de divers côtés par les Juifs pour défendre leur capitale, et qui menacent de n'être qu'un rebut inutile, cette idée est indigne de la réputation du Réformateur. Ce passage annonce nettement la destruction, aux derniers temps, des ennemis d'Israël conduits par celui que préfigurait l'Assyrien. Ils seront aussi désappointés de ne pas saisir leur proie que l'est un homme affamé ou altéré lorsqu'il voit échapper un festin que son imagination lui faisait entrevoir en rêve.

Le prophète passe ensuite à la description de l'état moral des Juifs eux-mêmes, car pour que Dieu leur fît subir une telle épreuve, il fallait qu'ils fussent dans une condition fâcheuse, quelle que pût être la miséricorde du Seigneur et la joie qu'ils pouvaient éprouver une fois le jugement terminé : « Soyez stupéfaits et étonnés ! fermez les yeux et devenez aveugles ! Ils sont ivres, mais ce n'est pas de vin ; ils chancellent, mais ce n'est pas l'effet des liqueurs fortes. Car l'Éternel a répandu sur vous un esprit d'assoupissement, et il a bandé vos yeux ; il a jeté un voile sur les prophètes et sur vos chefs les voyants. Toute la révélation est pour vous comme les mots d'un livre cacheté, que l'on donne à un homme qui sait lire, en disant : lis donc cela ! et qui répond : je ne le puis, car il est cacheté ! ou comme un livre que l'on donne à un homme qui ne sait pas lire, en disant : lis donc cela ! et qui répond : je ne sais pas lire » (v. 9-12). Israël était spirituellement aveugle et sourd aux leçons de Dieu. Il lui était infligé un sommeil dans lequel étaient plongés savants et ignorants sans distinction.

Hélas ! ils étaient des formalistes, des hypocrites, aussi attachés aux enseignements des hommes qu'ignorants de la parole de Dieu. C'est pourquoi, par un châtiment divin, leur sagesse doit périr (v. 13-14). Leurs efforts pour se cacher du Seigneur ou être indépendants de Lui sont inutiles. Dieu, en définitive, demeure Dieu, et l'homme n'est qu'une argile entre les mains du potier (v. 15-16). Si c'est là une solennelle vérité, c'est aussi une parole consolante et bénie. Car « voici, encore un peu de temps et le Liban se changera en verger, et le verger sera considéré comme la forêt. En ce jour-là, les sourds entendront les paroles du livre, et, délivrés de l'obscurité et des ténèbres, les yeux des aveugles verront. Les malheureux se réjouiront en l'Éternel, et les pauvres triompheront par le saint d'Israël. Car le violent ne sera plus, le moqueur aura fini, et tous ceux qui veillaient pour l'iniquité seront exterminés, ceux qui condamnaient les autres en justice, tendaient des pièges à qui défendait sa cause, et violaient par la fraude les droits de l'innocent » (v. 17-21). Bientôt l'état de choses sera complètement changé : non seulement le fier Assyrien sera abaissé et humilié, et Israël exalté, mais l'insensibilité coupable du peuple fera place à une intelligence et à un zèle spirituels. La douce influence de l'Esprit produira un accroissement de bénédiction et de joie ; la violence, la moquerie et l'iniquité seront jugées et disparaîtront. « C'est pourquoi ainsi parle l'Éternel à la maison de Jacob, lui qui a racheté Abraham : Maintenant Jacob ne rougira plus, maintenant son visage ne pâlira plus. Car, lorsque ses enfants verront au milieu d'eux l'œuvre de mes mains, ils sanctifieront mon nom, ils sanctifieront le saint de Jacob et ils craindront le Dieu d'Israël. Ceux dont l'esprit s'égarait acquerront de l'intelligence, et ceux qui murmuraient recevront instruction » (v. 22-24).

Chapitres 30, 31

Nous abordons un sujet sur lequel jusqu'ici s'est portée faiblement l'attention, et sur lequel l'Esprit de Dieu s'étend avec développement. Puisqu'il se présente à nous dans le chapitre que nous allons étudier, nous en dirons quelques mots. Je veux parler de la condition morale d'Israël, telle que la révélation de Dieu la démontre et l'en convainc. Car ce n'est pas simplement de délivrance qu'il s'agit dans tous ces chapitres, ni d'une délivrance accordée par 1'Eternet, uniquement dans sa grâce, en une époque de ruine ; mais le Seigneur y est aussi comme le Seigneur juste qui manifeste son amour pour la justice. Il y avait sujet de démontrer que Dieu ne pouvait moralement supporter la condition d'Israël. Celui-ci était plongé dans l'aveuglement, dans un aveuglement religieux qui, à la fin, était un aveuglement judiciaire. Le Saint Esprit en trace le tableau de diverses manières. Jetons un rapide coup d'œil sur ce qui nous est exposé ici.

Le premier trait du mal commis par Israël, et qui excite l'indignation de Dieu, c'est sa descente en Égypte. Qu'un peuple béni de Dieu, auquel ont été promises des bénédictions encore plus précieuses que celles qu'il a goûtées – des bénédictions que la grâce divine doit répandre sur lui aux derniers jours, bénédictions les meilleures possibles pour un peuple sur la terre – qu'un tel peuple descendit en Égypte pour y chercher un appui, c'était chose non seulement humiliante pour lui, mais surtout déshonorante pour Dieu. Aussi le Saint Esprit, après nous avoir montré la délivrance des Juifs, revient-il en arrière et indique-t-il de quoi ils ont été délivrés. Dieu fait ressortir l'un après l'autre les divers caractères du mal, et montre qu'il entraîne fatalement la ruine. Cependant il retire Israël de toutes ses détresses, et finit par le bénir comme son propre peuple. Il est particulièrement consolant, en étudiant les voies de Dieu, d'apprendre qu'il ne se borne pas à délivrer du danger, des ennemis du dehors, de Satan, mais aussi de toutes les diverses formes du péché. Il ne déguise pas habilement le mal, mais, chapitre après chapitre, il le met à nu, bien que le châtiment que ce mal entraîne, paraisse devoir amener la destruction du peuple. Seulement, en même temps que nous voyons le côté sombre, Dieu se montre intervenant en grâce, enlevant les pièges de dessous les pas de ses bien-aimés, rétablissant dans leur pays ceux qui sont dispersés, et assurant le triomphe de sa grâce aussi bien que celui de sa justice. C'est pour cela qu'il dit, au verset 1 : « Malheur aux enfants rebelles, qui prennent conseil, mais non pas de moi ». Ces paroles renferment quelque chose de solennel ; mais ce qui l'est plus encore, c'est de penser combien elles peuvent s'appliquer à nous-mêmes. Quoiqu'enfants de Dieu, la pente de nos cœurs est de suivre nos propres jugements, car la chair ne vaut pas mieux chez le chrétien que chez les autres hommes. Toutes les fois que nous prenons conseil de nous-mêmes, nous pouvons être assurés que le même caractère de mal que l'Esprit du Seigneur reprochait à Israël, est à l'œuvre au-dedans de nous.

Recourir aux directions de la sagesse naturelle dans les difficultés par lesquelles nous passons, est pour nous ce qu'était pour Israël descendre en Égypte, c'est-à-dire qu'il recherchait la sagesse charnelle, dont l'Égypte était le symbole dans l'ancien monde. Il n'y avait pas sous ce rapport de contrée plus distinguée dans l'histoire des nations. Plus tard, la Grèce et Rome prirent le dessus, mais ce fut longtemps après l'époque à laquelle se rapportait

la vision d'Ésaïe comme fait historique. Elles ne furent guère, dès le principe, autre chose qu'un ramassis de hordes barbares. Nulle part on n'aurait rencontré la sagesse humaine au même degré qu'en Égypte. Le grand Assyrien qui envahit la Judée se distinguait moins par sa sagesse que par ses vastes ressources et les forces dont il disposait. L'Égypte s'enorgueillissait au contraire de sa sagesse – comme s'il n'y avait pas un Dieu souverainement sage ! – se reposait sur l'expérience de l'homme, car elle était l'une des plus anciennes puissances qui eussent atteint un rang prééminent. Versée comme elle l'était dans la politique de l'ancien monde, elle avait acquis une immense réputation pour sa connaissance des moyens de résoudre les difficultés de nation à nation, de maintenir la paix, la prospérité, etc.

Les Israélites, menacés par les Assyriens, recherchèrent l'appui de l'Égypte : je parle maintenant du fait auquel la prophétie qui nous occupe s'applique littéralement. Bien qu'il ait eu lieu du temps d'Ésaïe, cependant le caractère de la prophétie montre qu'elle ne saurait être limitée à cette époque ; elle ne s'accomplit alors qu'en très faible partie. Mais entre les deux termes de l'infidélité passée et future d'Israël qui, dans ses difficultés, a recours à la sagesse du monde, il y a pour nous une sérieuse leçon dans la pression de toute épreuve qui se rapporte au témoignage de Dieu ; le cœur est fortement enclin à faire face à des épreuves terrestres par des voies mondaines. On est porté à penser qu'il n'est pas possible de surmonter par des moyens spirituels, les efforts du monde contre nous ; et ainsi il y a danger de recourir aux armes charnelles en vue d'échapper. N'est-ce pas la même chose que nous trouvons ici ? Et pourtant qui est-ce qui a du cœur pour les enfants de Dieu et pour la vérité et qui ne connaisse les dangers de cela ? Si nous ne le voyons pas, c'est, j'en suis sûr, parce que nous sommes nous-mêmes sous l'influence du monde. Le sentiment du danger, la frayeur qui s'empare de nos esprits, la crainte que nous fassions face à la chair par la chair, c'est là ce dont Dieu se sert pour nous amener à regarder à Lui. Dieu ne posera jamais son sceau sur ce principe : dépendre de moi ; au contraire, la grande leçon qu'enseigne toute la vie de Christ est tout l'opposé. Il vécut par le Père ; aussi lisons-nous que « celui qui se nourrit de lui vivra par lui ». Cela signifie que c'est dans la dépendance d'un autre, savoir de Christ, que se trouvent la joie, la force et la sagesse du chrétien. Nous recueillons ceci avant que survienne la difficulté. « Alors, je puis tout par Christ qui me fortifie ».

Là où nous manquons souvent, c'est lorsque nous agissons de notre propre mouvement. Si nous voulons nous tracer un plan, au lieu de prier dans un sentiment de véritable dépendance de Dieu, il y a sujet de craindre pour nous-mêmes. N'est-ce pas outrager le Dieu dont l'oreille est toujours ouverte à nos requêtes ? Et toutefois qui ne sait que c'est à cela, plus peut-être qu'à tout autre chose, que nous sommes le plus enclins ?

Voilà donc où se trouve, à mon avis, la leçon morale du chapitre – prendre conseil, mais non pas de Dieu. En conséquence (v. 1-7), Dieu fit que le pays d'Égypte devint le moyen d'aggraver profondément le mal d'Israël. Si nous examinons le Nouveau Testament pour nous conduire au milieu de ces difficultés, nous y trouverons exactement la même vérité. Quand l'apôtre ne parle que des tribulations ordinaires, nous avons la même leçon en d'autres termes. Ainsi il nous recommande de faire que notre douceur soit connue de tous les hommes, parce que le Seigneur est proche ; de faire monter nos prières vers Dieu avec des actions de grâces, au lieu d'être préoccupés ou anxieux à l'égard de quoi que ce soit, ce qui ne veut pas dire que nous devions être sans souci, mais nous ne devons pas nous laisser absorber par les préoccupations.

Notre force, est-il dit ici, est de nous tenir tranquilles ; nous avons droit d'attendre que Dieu intervienne en notre faveur ; ce droit il nous l'a conféré lui-même. Nous pouvons en être parfaitement assurés, il ne s'agit pas de ce que sont les circonstances ; même en supposant qu'il y ait quelque chose à juger en nous, si nous le disons à Dieu, ne nous écoutera-t-il pas ? Il ne peut se renier lui-même. Il doit renier celui qui porte le nom de Christ. Celui qu'il couvre de honte, c'est son enfant qui s'est égaré ; mais bien loin que ce soit là une preuve qu'il ne l'aime pas, cela prouve au contraire combien il l'aime. Cependant, si les hommes se permettent d'aller au-delà de ce qu'il juge convenable pour discipliner son enfant, il prend aussitôt la verge ; et rien ne saurait être plus terrible que lorsque l'adversaire dépasse le châtiment prescrit, et s'abandonne à sa propre haine. Alors Dieu se lève dans son indignation, et agit conformément à sa Majesté ; la grâce même de l'évangile ne saurait l'en empêcher. Voyez, par exemple, la Seconde Épître à Timothée. Si des personnes portant le nom de Christ sont entraînées par leur zèle charnel et combattent contre la vérité de Dieu ou contre les messagers de cette vérité, Dieu peut se servir d'elles pour sévir contre les péchés de son peuple. Dieu sait comment abaisser les siens quand ils se sont enflés à cause de quelque chose qui est en eux, ou de la grâce qu'il leur a conférée. Mais quand les limites d'une juste réprimande sont dépassées, malheur à ceux qui luttent contre eux, couvrant du nom de Dieu leur esprit de vengeance ou de jalousie. Il est évident que la grâce même de l'évangile fait d'autant plus ressortir cette conduite ; car elle paraît d'autant plus terrible que Dieu doit en agir ainsi au milieu de ceux qui parlent si hautement de son amour.

Les évangiles aussi mettent en lumière, dans les paroles de notre Seigneur lui-même, la perversité de la lutte contre ce que Dieu accomplit même par le moyen de pauvres et faibles disciples. C'est là pour nous la grande leçon : nous n'avons pas à prendre conseil de nos cœurs, ni à recourir à la force de l'homme. Quand nous nous appuyons sur le bras de la chair, nous nous écartons du sentier chrétien ; tandis que Dieu a montré Sa force sur le fondement qui contient toute la bénédiction de grâce pour les pécheurs, à savoir la mort et la résurrection ; c'est toujours ainsi qu'elle se manifeste pour le chrétien. L'épreuve sera probablement très lourde ; elle paraîtra devoir anéantir ; mais aussi sûrement qu'il y aura apparence de mort, aussi sûrement il y aura peu après réalité de résurrection. Que personne ne perde courage. La croix est le canal direct de la bénédiction pour les enfants de Dieu. Il en a été strictement de même quand nous avons été conduits à Dieu. Nous savions ce que c'était que

ressentir les horreurs de la conviction du péché, car Dieu était en voie de nous amener, pour la première fois, dans une position de bénédiction particulière. Il en a toujours été ainsi. Tel a été le cas d'Abraham ; et la profondeur de la souffrance est toujours proportionnée à la grandeur de la bénédiction qu'elle précède. Isaac leur fut donné quand le patriarche avait cent ans, et que Sara n'était pas plus capable d'enfanter qu'une morte. Ils se trouvaient tous deux dans une impuissance absolue, et pourtant ils devaient attendre un fils. Même après la naissance et le développement de l'enfant de la promesse, Abraham eut à le restituer, à offrir son fils unique en sacrifice a Dieu. Mais aussitôt que la simplicité et la fidélité de son cœur furent manifestées et que le sacrifice eut été offert en principe, l'ange de l'Éternel arrêta sa main. Combien Isaac lui fut plus précieux, lorsqu'il fut, pour ainsi dire, l'enfant de la résurrection. Ainsi en est-il de toutes nos bénédictions, peu importe lesquelles. Il faut que nos sentiments soient brisés, que nous réalisions la crucifixion pratique du moi, si nous voulons connaître comment Dieu bénit ; nos bénédictions doivent passer par le moule de la mort et de la résurrection. C'est en celui qui est mort et ressuscité que nous viennent toutes nos bénédictions. Pour être pratiquement bénis, il faut que nous marchions, moralement, par la même voie. Toutes nos espérances naturelles doivent être déçues, tous les objets de nos désirs détruits. Quand Dieu, dans sa fidélité, nous visite par l'épreuve, notre premier mouvement est de chercher à fuir. Israël descend en Égypte, au lieu de se tenir tranquille dans a parfaite assurance que Dieu est la souveraine sagesse et l'unique puissance. Il se dirige vers le pays de la sagesse et de l'habileté humaines. Si Dieu n'eût pas été là, s'ils n'eussent pas été son peuple, on eût pu comprendre cette conduite ; mais la chose étant comme elle est, quelle folie ! Et pourtant, c'est là la folie de nos cœurs. N'en avons-nous pas conscience ? Prenons garde, que si nous n'en avons pas le sentiment humiliant, la raison n'en soit précisément que nous sommes habitués à agir de cette manière. Nous avons besoin de veiller plus attentivement à tirer profit de cette leçon. La force des Juifs était de se tenir tranquilles au lieu de se jeter du côté de l'Égypte. Il devait être écrit dans un livre, « à perpétuité, à jamais », qu'ils étaient « des enfants qui ne voulaient pas écouter la loi de l'Éternel » (v. 8, 9). C'était même là le pire de tout ; la rébellion pouvait être pardonnée, les enfants menteurs pouvaient avoir honte de leurs mensonges. « Ne nous prophétisez pas la vérité » (v. 10), c'est-à-dire ce qui est selon Dieu. Nous ne devons pas supposer qu'ils tenaient réellement ce langage. Nous lisons souvent dans les évangiles que Jésus répondit en bien des cas où pas une seule question ne lui avait été adressée. Pourquoi l'Esprit de Dieu dit-il que Jésus répondit, quand il n'était pas interrogé ? Parce qu'il connaissait les pensées de leurs cœurs. Il répondait non à ce qu'ils avaient dit, puisqu'ils avaient gardé le silence, mais à ce qu'il savait qu'ils auraient dit, s'ils l'avaient osé, à ce qu'il savait être l'objet de leurs préoccupations. Ici pareillement, les Juifs n'entrent pas dans de longs discours, mais ce qui nous est rapporté est l'expression vraie des sentiments et des actions que Dieu connaissait et voyait en eux. Ils n'aimaient pas la vérité qui mettait sous leurs yeux leur rébellion et leurs mensonges ; ils s'efforçaient de l'éviter et de la fuir. C'est précisément ce qui est indiqué ici : « Pourquoi ne pas mettre à profit les ressources qu'offrent les hommes, alors que Dieu ne fait plus de miracles en leur faveur ? » Dieu avait choisi Israël pour qu'on pût voir un peuple dont la force était dans le Seigneur et qui prouvât combien il est précieux pour une nation de se confier au Dieu vivant, dans toutes ses affaires publiques ou privées. Tout devait être réglé par la loi de 1'Éternel, terme technique qui désigne l'Ancien Testament. Les Israélites étaient destinés à servir d'exemple pratique de la bénédiction qui reposerait sur un tel peuple et un tel pays. Descendre en Égypte, c'était délaisser Dieu pour l'homme ; s'ils eussent demandé conseil, ils auraient appris que Dieu ne les enverrait jamais dans cette Égypte d'où il les avait retirés. Mais ils ne le consultent point, ils agissent avant de l'avoir interrogé ; peut-être ensuite l'ont-ils prié à ce sujet. Mais qu'est-ce que prier Dieu de bénir une entreprise faite sous l'impulsion de la volonté propre ? Demandons-lui ce qu'il veut que nous fassions avant d'agir. Il se peut que Dieu veuille que nous ne fassions rien, ou qu'il nous communique ses directions par le moyen d'un de ses enfants, car Dieu n'entend pas que nous suivions chacun une ligne de conduite tellement indépendante. Il agit sur les uns par les autres ; il veut nous faire sentir que nous sommes membres les uns des autres ; mais quelle que puisse être la valeur des avis des uns ou des autres, chacun doit être responsable vis-à-vis de Dieu. Le danger consiste à mettre l'homme à la place de Dieu. Les hommes n'en estiment pas plus leur semblable pour cela, car lorsque nous nous abandonnons à notre propre volonté et que notre conseiller est ferme pour le bien, il en résultera bientôt que celui qui se mettait un jour à la place de Dieu, peut se trouver le lendemain à la place du diable. C'est là la chair : tantôt elle déifie la créature, tantôt elle la ravale au rôle de démon. Ce à quoi nous devons nous attacher, par conséquent, c'est à regarder à Dieu ; et c'est précisément la première recommandation adressée ici : « vous tenant tranquilles », (v. 15). Mais il y a plus. Dans le chapitre précédent, il était question de la Parole de Dieu, que la chair traitait comme un livre fermé ; mais il faut s'attendre à Dieu aussi bien qu'a sa Parole. Dieu n'a jamais autorisé l'homme à considérer l'Écriture indépendamment de Lui ; au-dessus de la Bible, il y a Dieu lui-même. Non pas que Dieu puisse jamais s'élever contre sa propre Parole, mais ce n'est que par lui qu'il est possible d'en saisir l'application. Car la Bible ne nous a pas été simplement donnée pour que nous regardions à elle, mais pour que, par elle, nous regardions à Dieu. Ce n'est pas un livre d'histoire ou d'excellents discours ; c'est la voix du Dieu vivant qui parle à nos âmes. Quand on la lit dans cet esprit de soumission à Dieu, la relation et l'attitude de l'âme changent complètement ; on est délivré du danger de confondre la Parole sainte avec ses propres idées ou sa propre volonté. Tandis que lorsque la parole vous conduit a vous relever vers Dieu en prières, alors ce n'est ni la prière sans la parole, ni la parole sans la prière, choses qui sont l'une et l'autre excessivement dangereuses, l'une conduisant au fanatisme, l'autre au rationalisme. C'est pour cela que l'apôtre dit : « Je vous recommande à Dieu et à la Parole de sa grâce ». Il faut regarder à Dieu pour pouvoir profiter de sa Parole, et du sein même de cette Parole, regarder de nouveau à lui pour la comprendre avec fidélité et simplicité. Ici, Israël avait failli, ainsi que l'atteste le chapitre 29. Aussi le voyons-nous, au chapitre 30, recourir à celui de ses plus proches voisins capable de lui prêter le concours de la sagesse humaine, en lutte avec la sagesse et la grâce de Dieu qui l'engageaient à

s'appuyer sur Lui « C'est pourquoi ainsi parle le saint d'Israël : Puisque vous rejetez cette parole, que vous vous confiez dans la violence et dans les détours, et que vous les prenez pour appuis, cette iniquité sera pour vous comme une crevasse qui menace ruine et fait saillie dans un mur élevé, dont l'écroulement arrive tout à coup, en un instant. Il la brisera comme se brise un vase de terre que l'on casse sans ménagement, et dont les débris ne laissent pas un morceau pour prendre du feu au foyer, ou pour puiser de l'eau à la citerne » (v. 12-14). Telle était l'Égypte. La chair est d'ordinaire rusée et perverse ; mais Dieu la juge selon son caractère propre. Elle est toujours remuante et prétend aboutir à quelque résultat. Elle peut avoir un aspect imposant, mais elle est promptement anéantie et condamnée par le Seigneur. « En vous tenant tranquilles et en repos, vous serez délivrés ; c'est dans le calme et la confiance que sera votre force, mais vous ne l'avez point voulu. Vous avez dit : Non ! Nous nous enfuirons sur des chevaux ! C'est pourquoi vous vous enfuirez ; et nous monterons des coursiers légers ! C'est pourquoi on ne sera pas moins léger à vous poursuivre » (v. 15, 16). Dieu fera d'eux un exemple signalé, et montrera que les ressources dans lesquelles ils se confiaient n'étaient que des filets dans lesquels ils sont tombés. Veulent-ils fuir ? La terreur les poursuivra ; – cherchent-ils leur secours dans une fuite rapide ? Rapide sera la vengeance de leurs ennemis. Dieu se sert constamment des objets terrestres comme de la verge qui fustige l'insensé.

Quelle est la réponse que fait le Seigneur quand il en vient à cela ? Rien n'est plus terrible que la condamnation qu'il prononce. Mais s'il traite rigoureusement ici-bas son peuple coupable, n'est-ce pas toujours pour le bénir finalement ? S'il manifeste le pauvre état de ses enfants, s'il abat leur orgueil, s'il jette le trouble dans leurs rapports avec ceux que dans un moment pénible ils lui ont préféré, c'est qu'il a des vues merveilleuses de grâce. Retourner à Lui-même avec des os brisés, c'est une chose bénie. Combien magnifique est l'élan du prophète : « Cependant l'Éternel attend pour vous faire grâce ; et ainsi il sera exalté, non pas en retranchant Israël, mais en ayant pitié de vous ; car l'Éternel est un Dieu de justice : heureux tous ceux qui se confient en lui. Oui, peuple de Sion, habitant de Jérusalem, tu ne pleureras plus ; il te fera grâce quand s'élèvera ton cri ; dès qu'il l'aura entendu, il te répondra. Le Seigneur vous donnera du pain dans l'angoisse, et de l'eau dans la détresse ; ceux qui t'instruisent ne se cacheront plus, mais tes yeux verront ceux qui t'instruisent. Tes oreilles entendront derrière toi la voix qui dira : Voici le chemin, marchez-y ! car vous iriez à droite, ou vous iriez à gauche » (v. 18-21). Dieu avait laissé toute cette affliction s'appesantir sur son peuple ; il avait Lui-même attendu et avait été exalté ; pourquoi ? Pour faire grâce. L'ennemi pouvait montrer sa malice, Israël sa faiblesse et sa préférence coupable de la chair à Dieu, Dieu lui-même permettait tout cela, afin de n'avoir autre chose à faire que de tirer son peuple de l'abîme dans lequel il était tombé, et de le bénir comme il n'avait jamais été béni auparavant, sans que nul obstacle vînt cette fois s'opposer à l'effusion de son amour. Il attend après lui, et s'il diffère, c'est pour lui accorder des bénédictions encore meilleures (v. 19-22). Il sera relevé moralement, et tirera vengeance de ce qui a séduit précédemment son cœur. « Vous tiendrez pour souillé l'argent qui recouvre vos idoles et l'or dont elles sont revêtues. Tu en disperseras les débris comme une impureté. Hors d'ici ! leur diras-tu » (v. 22).

Puis viennent le bonheur extérieur, la bénédiction intérieure et la gloire d'en haut. Alors il répandra la pluie sur la semence que tu auras mise en terre, et le pain que produira la terre sera gras et nourrissant ; en ce même temps, ton bétail paîtra dans de vastes prairies Les bœufs et les ânes qui labourent la terre mangeront un fourrage salé, qu'on aura vanné avec la pelle et le van. Sur toute haute montagne et sur toute colline élevée, il y aura des ruisseaux, des courants d'eau, au jour du grand carnage, à la chute des tours. La lumière de la lune sera comme la lumière du soleil, et la lumière du soleil sera sept fois plus grande, comme la lumière de sept jours, lorsque l'Éternel bandera la blessure de son peuple et qu'il guérira la plaie de ses coups » (v. 23-26).

Telle est la délivrance que Dieu opérera en faveur d'Israël. Mais que devient l'Assyrien ? Israël est béni, mais l'Assyrien n'est pas jugé ; Israël a été méchant, mais l'Assyrien s'est montré impitoyable. Après en avoir fini avec Israël, Dieu doit se tourner vers ses ennemis, comme il est dit dans Ésaïe 10 : « Quand le Seigneur aura terminé toute son œuvre sur la montagne de Sion », alors il détruira les Assyriens (v. 27, 28). Ils ne sauront pas que c'est Dieu qui les pousse du côté de la Terre Sainte, et s'imagineront tomber sur ce pays et sur ses habitants comme sur une proie facile ; c'est là précisément que Dieu les attend pour venger son peuple (v. 29). Il y a même plus ici que lors du jugement de l'Égypte ; là, Israël mangeait, mais c'étaient des herbes amères. Il n'en est plus de même au jour du jugement qui vient ; ce n'est pas à cette partie de la Pâque qu'il est comparé, mais au chant de leurs fêtes sacrées (v. 30). Ce n'est pas un simple jugement providentiel – Dieu agissant à distance et se bornant à détruire un peuple pour en élever un autre. C'est l'intervention de Dieu d'une manière éclatante ; il y aura déploiement de la justice divine (v. 30-32). C'est la verge du châtiment de Dieu qui frappera les plus rudes coups sur l'Assyrien. Quant à Israël, il jouira d'un bonheur et d'une joie qu'il n'avait jamais connus auparavant. Dieu épousera si visiblement sa cause, qu'il fera éclater ses chants de louange les plus magnifiques et tous les signes de la confiance en Dieu. Cette prédiction a-t-elle jamais été, depuis Ésaïe, accomplie en Palestine ? A-t-on ouï parler de faits semblables, même au temps de Sennachérib ? Israël était déjà en captivité, et Juda était peu après traîné loin de son pays par le roi de Babylone. Ici, au contraire, il est question de triomphe, de paix, de gloire et de bénédiction. Le pouvoir infini de Dieu a renversé pour toujours les ennemis d'Israël. Cette prophétie doit donc recevoir une réalisation plus complète que celles qu'elle a pu recevoir jusqu'à maintenant.

Verset 33. Il ne s'agit pas dans ce passage d'une simple dévastation. Un bûcher est préparé ; ceci montre clairement quand et comment la chose aura lieu. Tophet (le bûcher) est le symbole du jugement de la part de Dieu, qui vient. Il sera « pour le roi », et non pas « vraiment pour le roi ». Cette expression *vraiment (v.Angl.)* a induit souvent en erreur en faisant confondre deux personnages importants. Je ne nie pas que le mot rendu par vrai-

ment ne puisse être traduit de la sorte dans certains cas, mais la signification première en est *bien plus, même,* et c'est justement celle qui convient ici. L'important est que le bûcher est préparé, non seulement « pour l'Assyrien, mais aussi « pour le roi ». Le roi et l'Assyrien sont tellement différents et opposés l'un à l'autre qu'il était nécessaire de révéler que la même condamnation était réservée à tous deux. La mauvaise traduction provenait de ce que les traducteurs ignoraient cette différence et s'imaginaient, en outre, que le roi et l'Assyrien étaient un seul et même personnage. « Le roi », c'est ce faux Messie qui se montrera parmi les Juifs aux derniers jours. Reçu en son propre nom, il se donnera pour le Vrai Oint, tout en étant en réalité l'Envoyé du Diable. La conséquence en est que le bûcher ou le feu de l'enfer est préparé pour lui. L'essentiel est que pieu prépare le même feu pour tous les deux, non seulement pour l'Assyrien, mais aussi pour le chef de la méchanceté d'Israël, pour « le roi ». Pour lui le feu du bûcher est préparé, aussi bien que pour son ennemi l'Assyrien. C'est de cette merveilleuse manière que Dieu le précipitera dans l'enfer, sans attendre le jour du jugement, avant même d'y jeter le diable. De peur que nous n'eussions pensé qu'il serait le seul, il est dit : « même pour le roi », cet autre personnage qui régnera sur les Juifs sera également désigné par le Seigneur pour être traité de même façon. Les expressions figurées employées représentent une réalité terrible.

Le chapitre 31 est un bref commentaire moral et un résumé succinct de celui qui précède. En quels termes touchants le prophète met en garde contre le danger que fait courir l'Égypte d'abandonner l'Éternel : « Lui aussi cependant, il est sage, il fait venir le malheur, et ne retire point ses paroles, (auxquelles Israël s'efforcerait en vain d'échapper ;) il s'élève contre la maison des méchants (israélites ou non) et contre le secours de ceux qui commettent l'iniquité ». La protection du Seigneur envers les justes se manifestera au jour où il jugera ceux qui secourent et ceux qui sont secourus. Il agira de Sion, et pas seulement du ciel. « Car ainsi a parlé l'Éternel : comme le lion, comme le lionceau gronde sur sa proie, et, malgré tous les bergers rassemblés contre lui, ne se laisse ni effrayer par leur voix, ni intimider par leur nombre ; de même l'Éternel des armées descendra pour combattre sur la montagne de Sion et sur sa colline. Comme des oiseaux qui déploient les ailes sur leur couvée, ainsi l'Éternel des armées étendra sa protection sur Jérusalem : Il protégera et délivrera, il épargnera et sauvera. Revenez à celui dont on s'est profondément détourné, enfants d'Israël ! En ce jour, chacun rejettera ses idoles d'argent et ses idoles d'or, que vous vous êtes fabriquées de vos mains criminelles. Et l'Assyrien tombera sous un glaive qui ne sera pas celui d'un homme, et un glaive qui ne sera pas celui d'un homme le dévorera ; il s'enfuira devant le glaive, et ses jeunes guerriers seront asservis. Dans son effroi, il franchira sa forteresse, et ses chefs trembleront devant la bannière, dit l'Éternel qui a son feu dans Sion, et sa fournaise dans Jérusalem.

Chapitre 32

L'œuvre entière une fois terminée à Jérusalem, le Seigneur nous apparaît dans son règne, car c'est lui et nul autre que représente le personnage dont il est ici parlé. « Puis, voici, un roi régnera selon la justice », etc. C'est ici un état de choses totalement différent de ce qui se passe au temps actuel, car c'est la grâce qui présentement règne par la justice en vie éternelle, et non point, si je puis ainsi parler, la justice par la gloire dans le gouvernement du monde. Au jour que ce chapitre envisage, le Seigneur Jésus prendra justement en main le sceptre de la terre, et principalement du pays d'Israël. Toutes les nations seront indirectement placées sous son règne, car il y aura un seul roi sur toute la terre, non par la mise de côté des autres rois, comme nous le savons, mais par le maintien d'un gouvernement central suprême. Les autres rois seront obligés de se soumettre à l'autorité du Seigneur, laquelle subsistera sans interruption durant toute la période millenniale. C'est pour cela qu'elle est appelée « le royaume éternel », car il ne sera pas transmis à un autre et durera aussi longtemps que la terre. À la fin des mille ans il sera prouvé d'une manière terrible que la condition de l'homme n'a pas changé dans son essence ; car les nations se rassembleront alors contre « la cité bien-aimée », la Jérusalem terrestre, et environneront le camp des saints. Ceci sera permis afin de prouver cette vérité solennelle que la gloire n'améliore pas plus le cœur que la patience et la longanimité actuelles de Dieu. Lorsque les jugements de Dieu contre les mauvaises œuvres ne sont pas exécutés, les cœurs des hommes s'endurcissent dans la méchanceté ; quand ils frappent la terre, le monde apprend la justice, mais hélas ! la leçon est vite oubliée.

Le Seigneur régnera en justice, et il exercera un empire bienfaisant jusqu'à la fin ; mais il sera démontré une fois de plus que le cœur n'est pas plus changé par ce moyen-là que sous l'influence de l'évangile aujourd'hui, à moins qu'il n'ait été reçu dans la conscience par la puissance du Saint Esprit. La possession d'une nouvelle nature est nécessaire. Il faut que l'homme soit né de nouveau pour voir le royaume de Dieu ou pour y entrer. Il sera alors évident que la nouvelle naissance est requise non seulement pour avoir part à l'héritage céleste, mais aussi pour les choses terrestres de ce royaume (Jean 3). C'est en rapport avec la partie terrestre qu'il est question d'un roi régnant selon la justice. Le chapitre 20 de l'Apocalypse montre combien ce déploiement de gloire est totalement impuissant à rendre tant soit peu meilleur le cœur de l'homme. À un point de vue plus élevé, loin de demeurer sans effet, il y aura pendant ce temps une manifestation surprenante de ce qui amènera à louer Dieu, et c'est à cela qu'il est fait allusion ici. Et quelle preuve de l'égoïsme de nos cœurs que nous ne pensions pas davantage à ce temps béni qui vient ! Ce qui ne vient pas pourtant de ce que l'on n'y croit pas. Mais que Dieu nous donne de penser encore plus non seulement à un monde mis en liberté, mais à ce que c'est de voir Christ là où il est dans la bénédiction céleste. C'est de l'aveuglement aussi. Car, pour l'amour, qu'y a-t-il qui soit autant notre portion que ce qui est à lui ? Nous sommes en outre trop enclins à faire peu de cas de la délivrance de la création, qui est maintenant en travail, pendant les mille ans, et cela parce que nous nous identifions si peu avec les intérêts de Christ. Tout ce qui le glorifie devrait nous être extrêmement cher. De plus, nous serons en relation avec la terre,

quoique notre chez-nous doive être le ciel. Nous régnerons avec Christ sur elle. Dieu fera des saints ressuscités les intermédiaires de sa gloire, et les canaux féconds de sa bonté en ce jour glorieux. Ceci ne montre-t-il pas le fol égoïsme de nos cœurs que nous soyons si peu remplis des pensées et des sentiments qui conviennent à de telles perspectives ? Il nous est abondamment révélé qu'il y a une espérance infiniment plus douce, à savoir que nous serons avec Christ lui-même dans la maison du Père. Voir sa gloire là est de beaucoup plus précieux qu'aucun héritage auquel nous pussions avoir part. Mais si nous regardons autour de nous et que nous considérions tous les péchés, toutes les misères, toutes les souffrances, toutes les afflictions d'un monde éloigne de Dieu, quelle joie ne trouvons-nous pas dans cette vérité que le jour est près où il nous sera donné de dire même des Juifs encore incrédules : « Leurs iniquités sont pardonnées, et leur péché est couvert ». Dieu ne sera-t-il pas magnifié ? Un résidu d'Israël ne suffit pas : tous seront sauvés. Enfin les miracles de Christ sont appelés les puissances du siècle à venir parce qu'ils étaient une manifestation de l'énergie divine dans l'homme, énergie dont l'exercice a pu être suspendu, mais qui ne lui sera jamais enlevée. Mais elle est toujours en Christ, quoique l'Église puisse ne pas savoir comment compter sur lui pour l'exercer, ou comment l'appliquer à une création dans le besoin. Mais nous devrions savoir qu'elle se trouve en Christ, pour qu'on la tire de lui par la foi, et que Dieu nous a punis de notre basse condition chrétienne en retirant la manifestation de ces ornements extérieurs, dont il nous avait doués. Il est bon cependant de se rappeler qu'elles existent toujours en Christ, et qu'il vient, et que la fin de la présente économie verra s'exercer le glorieux pouvoir de cet Homme exalté, l'Église aussi étant unie à lui et toute bénédiction ayant libre cours à l'exclusion de tout mal. Voilà ce que décrit à l'avance le chapitre qui nous occupe.

Aussi longtemps que Dieu ne réprime pas le mal, la grâce règne, et actuellement, c'est la grâce seule qui peut délivrer. Mais quand le pouvoir du mal sera frappé (et le Seigneur le frappera avant le millénium), c'est le roi qui gouvernera. Ce sera le royaume de Dieu administré par l'homme exalté, Christ, et une pensée bénie c'est que Dieu a toujours eu en vue son exaltation. Le péché d'Adam ne fut pas la chute de l'homme seulement, mais celle aussi de toute la création inférieure, car tout l'ensemble fut ruiné du moment où l'homme se séparait de Dieu. Adam n'était pas un simple individu, mais un chef de race. En conséquence, tout dépend désormais de la venue d'un autre homme, le Seigneur Jésus, qui a obtenu un titre, non pour se créer des droits dont il n'avait pas besoin mais pour que nous en eussions en vertu de son sang, de sa mort et de sa résurrection. Il en résulte que pour le croyant la gloire de Christ est salutaire et non destructive. Mais ils perdent beaucoup de sa splendeur ceux qui n'appuient pas sur cette scène de gloire. La marque distinctive c'est le Seigneur régnant selon la justice ; et de plus, Celui qui règne ainsi sur la terre c'est un homme, et pas seulement une personne divine. Dieu mettra toutes choses sous l'homme qui est mort et ressuscité en puissance rédemptrice, aussi, véritablement qu'Adam entraîna dans sa chute l'humanité et la création. Si le monde devint un désert de ronces et d'épines, ce fut par suite de la chute de l'homme. Le croyez-vous ? Croyez donc aussi que le second Adam serait frustré d'une grande partie de son héritage, s'il ne délivrait pas non seulement les croyants, mais aussi la création, et s'il ne la gouvernait pas avec puissance et gloire. Ce règne futur est nécessaire pour justifier la fidélité de Dieu, faire ressortir la valeur de Christ et les résultats de son œuvre, et montrer à ses côtés son épouse. Il est donc utile de considérer la scène où cet homme béni régnera ainsi selon la justice. Serait vrai en dehors de notre portion avec lui, pour laquelle nous devons retourner au Nouveau Testament. Le sujet du prophète est la terre ; nous appartenons au ciel. Il s'ensuit que c'est au Nouveau Testament à révéler la maison du Père et le ciel, qui n'est plus fermé, mais ouvert d'abord à Christ, puis par conséquent à nous, afin que nous puissions nous tenir dans la paix et la joie en la présence de Dieu. Quel thème différent de celui de l'Ancien Testament qui met toujours en avant la terre comme scène du règne selon la justice ! Sur la terre, c'est la puissance judiciaire qui gouverne. Une verge de fer, un sceptre de justice, voilà ce dont le Seigneur se sert pour briser l'orgueil du monde.

Mais le prophète fait aussi pressentir la paix et la consolation. Le Seigneur apparaît ici « comme un abri contre le vent et un couvert contre l'orage, comme des ruisseaux dans la sécheresse, comme l'ombre d'un grand rocher dans une contrée aride » (v. 2). Le monde avait longtemps souffert des effets du péché, sinon du péché lui-même. Maintenant vient la bénédiction. « Et les yeux des voyants ne seront plus aveugles, et les oreilles des auditeurs seront attentives ; et le cœur des hommes légers sera avisé pour comprendre, et la langue de bègues habile à parler nettement. L'impie ne sera plus appelé noble, ni le fourbe nommé magnanime ; car l'impie profère l'impiété et son cœur pratique le mal pour commettre l'impiété, et pour tenir contre l'Éternel le langage de l'erreur, pour laisser à vide l'âme de l'affamé, et manquer de breuvage celui qui est altéré ; et les armes du fourbe sont funestes, il médite la fraude pour perdre le misérable par des discours menteurs, quand bien même l'indigent expose son droit. Mais le noble pense à ce qui est noble, et dans ce qui est noble il se maintient » (v. 38). Ce ne sont pas, comme nous le voyons maintenant, les hommes qui semblent posséder toutes les belles qualités et qui, mis à l'épreuve, n'ont point de cœur pour les choses divines, point d'amour pour le nom de Jésus, point de souci de sa gloire. Ici, il n'en sera pas de même. La bénédiction coulera à flots, le mal sera jugé, tout ce qui est honteux disparaîtra. Personnes et choses seront manifestées et revêtues de leur vrai caractère. L'homme réalisera pour la première fois sur la terre la destination en vue de laquelle il avait été créé. Ceci est en contraste avec toutes les déceptions de l'injustice qui s'est étalée et s'étale encore ici-bas. Nous connaissons l'incertitude des jugements humains, nous savons comment les hommes s'attachent aux apparences et les gardent. Il n'y aura plus alors de vaine parade. Les ressources inépuisables de la miséricorde divine produiront de bons fruits, et à la lumière resplendissante de Dieu, tout ce qui st faux sera mis à découvert. Si le mal apparaît, le Seigneur le jugera. Pendant le millénium il y aura des cas demandant vengeance, Dieu ne manquera pas de frapper le mal d'une manière sommaire. Là, les hommes auront constamment sous les yeux le spectacle solennel de sa colère (És. 66), d'autant plus terrible alors qu'il n'y aura aucune tentation au mal. En conséquence, ceux qui sont les objets de la ma-

lédiction de Dieu seront frappés immédiatement afin de maintenir dans les cœurs une salutaire horreur pour le mal.

Ceci conduit l'Esprit de Dieu à donner un avertissement qui sera nécessaire surtout parce que la bénédiction d'Israël ne s'opérera pas en un seul jour. Il y aura un temps destiné à cribler. De même que nous savons que ce sera le cas pour Israël dans le désert, de même aussi il y aura à Jérusalem un autre mode d'action à l'égard des Juifs proprement dits. Même quand le Seigneur apparaît pour leur délivrance, c'est une erreur de supposer que tout soit fini du coup. Le Seigneur détruira successivement les ennemis qui environnent la Terre Sainte, et se servira d'Israël comme d'un instrument pour exécuter ses jugements (És. 11, 63 ; Michée 5 ; Zacharie 9, 10). Il enverra ses armées et traitera les nations de diverses manières. À son apparition des cieux, il opère par sa propre puissance. Les Juifs n'auront rien à faire avec le Jugement de la bête et du faux prophète ; mais Dieu se servira des Israélites pour renverser les peuples qui représenteront alors leurs anciens voisins, et que l'envie poussera une fois encore contre eux. Il se souviendra de ce que firent leurs ancêtres, et il les frappera définitivement, en voyant qu'ils conservent et montrent le même esprit jusqu'à la fin. Ainsi le Seigneur agira entièrement en justice, et Israël aura besoin d'un avertissement préalable, c'est, je pense, la portée de ceci : « Femmes insouciantes, debout ! Entendez ma voix ! Filles qui vous rassurez, écoutez mes discours ! Dans un an et quelques jours vous tremblerez, vous qui vous rassurez ; car c'en est fait de la vendange, et la récolte des fruits n'arrivera pas. Ayez de l'effroi, insouciantes ! Tremblez, vous qui vous rassurez ! Déshabille-toi, ôte tes vêtements et ceins tes reins du cilice ! On gémit, en se frappant le sein, sur les campagnes délicieuses et sur la vigne féconde. Sur le sol de mon peuple poussent les ronces et les épines, oui, dans toutes les maisons où est la joie, dans la ville où est la gaîté, car le palais est abandonné et la cité bruyante est solitaire ; la colline et la tour seront pour longtemps parmi les cavernes, la joie des onagres, le pacage des troupeaux, jusqu'à ce que sur nous l'Esprit soit répandu d'en haut, et que le désert devienne un verger, et que le verger soit estimé à l'égal de la forêt. Alors, dans le désert habitera la justice, et l'équité dans le verger aura son séjour » (v. 9-16). C'est une allusion à ce qui précède la prise de possession par le Seigneur de sa place et de son règne dans le pays. Il doit y avoir des afflictions jusqu'à ce que l'Esprit soit répandu (v. 15). Alors s'opère le grand changement en Israël. Ce n'est pas sans doute une habitation du Saint Esprit dans le cœur des croyants comme maintenant, car c'est chose évidente qu'il habite actuellement dans l'Église d'une manière toute spéciale. Mais en ce jour-là il y aura une effusion du Saint Esprit aussi réelle qu'au temps présent. C'est une erreur de s'imaginer que le règne du Seigneur est incompatible avec telle manifestation de l'Esprit. Il sera à cette époque répandu en grande abondance. *Maintenant*, s'il est permis de parler ainsi d'une personne divine, c'est plutôt sa période de profondeur que d'étendue. L'action qui ne s'exerce pas actuellement en étendue, s'exerce en profondeur. Alors au contraire ce qui n'apparaîtra pas en profondeur se répandra en étendue. Ce sera l'époque d'une large effusion sur toute chair ; présentement, cela est vrai en principe seulement, et c'est dans ce sens qu'en Actes 2 est rappelé le passage de Joël 2, et non comme si le résultat entier avait été obtenu.

Le temps actuel sur la terre est l'opposé d'une manifestation de justice. Le Juste a été rejeté des hommes. La justice de Dieu l'a mis ressuscité à sa droite et a justifié ceux qui croient en Lui. Alors, ce sera le roi ; venant et s'asseyant sur son propre trône (non pas un roi rejeté exalté sur le trône de son Père) ; tout sera juste. Dans ses pensées de *grâce*, notre Seigneur Jésus laisse de côté pour le moment ses droits terrestres juifs ; et les conseils célestes sont accomplis et révélés pendant qu'il est en haut. Le Père l'a fait asseoir à sa droite, et lui a dit, pour ainsi parler : « Tu régneras ; seulement, en attendant que tu sois assis sur ton propre trône, viens et siège à côté de moi sur le mien ». Avant que Christ ne vienne des cieux, les Juifs (tout au moins un résidu d'entre eux) l'auront accueilli dans leurs cœurs. Alors il viendra, là ou ils sont, pour les bénir sut la terre, les gouverner, et accomplir dans les enfants les promesses faites à leurs pères. En conséquence, lorsque les chrétiens seront enlevés de ce monde à la venue de Christ, les Juifs seront convertis au temps voulu, de manière à être le peuple terrestre du Seigneur, qui accomplira au milieu d'eux en leur faveur les promesses de leur gloire terrestre que leur fait la prophétie, et non seulement cela, mais le Saint Esprit sera également répandu sur eux. Ce grand changement terrestre résulte de l'effusion de l'Esprit d'en haut. Ésaïe parle de ronces et d'épines jusqu'à ce que l'Esprit soit répandu sur eux (v. 15). Au lieu d'être dans l'ordre qui lui convient, tout aura besoin d'être restauré autour du seul centre véritable. Tout ce qui concerne la terre et les Juifs est maintenant dans la confusion et le désordre, mais l'Esprit sera répandu d'en haut, et alors quel changement ! Ainsi deux choses sont nécessaires pour qu'arrive ce temps de bénédiction : le roi régnant en justice, et l'effusion d'une puissance spirituelle spécialement et parmi les Juifs, mais aussi sur les Gentils. Dieu ne fera défaut en rien. Alors « le désert deviendra un verger, et le verger sera estimé à l'égal d'une forêt » ; alors « dans le désert habitera la justice » ; oui, au lieu d'être le recours des voleurs, justice habitera. Au lieu de la convoitise soupirant avec nous une envie après le champ fertile, il y aura la droiture. Ainsi l'œuvre de la justice sera la paix, et ses effets le repos et la sécurité pour toujours. Les intentions et les voies seront droites : tout est gouverné avec bénédiction. « Et mon peuple habitera une demeure de paix, et des domiciles assurés, et des lieux tranquilles et sûrs. Mais il grêlera à la chute de la forêt, et la ville ennemie s'abîmant croulera. Heureux vous qui semez dans un sol arrosé et laissez sans entraves le pied du bœuf et de l'âne ! » (v. 18-20). Le peuple de Dieu sera protégé et prospérera en paix, quoi qu'il arrive de ses ennemis. Pour lui une bénédiction assurée prend la place de la frayeur et du mal.

Chapitre 33

L'Esprit de Dieu, après nous avoir présenté un tableau béni du Roi-Messie régnant en justice, met ici en contraste un spoliateur que notre prophète ne nomme pas expressément. Mais il n'est pas difficile de le reconnaître, si l'on se reporte à la dernière prophétie d'Ézéchiel qui décrit une puissance gentile ennemie. Il est remarquable qu'il parle là de Gog, comme de quelqu'un qui avait été auparavant annoncé. D'où il est certain que cette puissance pillarde n'est pas particulière à ce dernier prophète qui nous dit dans son chapitre 38. 8-13 : « Pendant un long temps tu seras visité… Dans ce temps-là des pensées s'élèveront dans ton cœur, et tu formeras de funestes projets et tu diras : J'envahirai le pays ouvert, je fondrai sur ces hommes paisibles, vivant tous dans la sécurité, habitant sans murailles, et n'ayant ni verrous, ni portes, pour enlever du butin et emporter des dépouilles, pour porter ta main sur des ruines de nouveau habitées, sur un peuple recueilli du milieu des peuples, qui s'est remis au soin des troupeaux et au négoce et habite les hauteurs du pays. Shéba et Dedan, et les marchands de Tarsis, et tous leurs hommes puissants le diront : Est-ce pour enlever du butin que tu arrives ? Pour emporter des dépouilles que tu as réuni les troupes ?

? ? ? pour prendre de l'argent et de l'or, des troupeaux et des biens, pour faire un grand butin ? » Le chapitre suivant montre en détail que s'il y a quelque chose qui puisse paraître incompatible avec leur sécurité, si Dieu permet qu'il se forme un noir nuage au-dessus de la Palestine, ce nuage à la fin crèvera sur leurs ennemis, non sur Israël. Il semble qu'il s'agisse du même ennemi dont il est question ici. C'est le suprême effort de la coalition formée contre Israël, coalition qui amène la destruction terrible des nations assemblées, et surtout de l'Orient, où Israël n'aura qu'à s'emparer de leurs armes, et où les vainqueurs ne seront occupés qu'à ensevelir les morts, et à piller les armes et le butin de leurs envahisseurs détruits.

Je ne doute pas que l'Assyrien ou le roi du nord, qui doit paraître à la fin, ne soit décrit dans ce passage. Gog, je pense, aura alors exécuté ses projets depuis longtemps formés contre Constantinople et l'empire turc avec ses principales dépendances. Maintenant « l'Assyrien » est un sujet familier à la prophétie ; ce fait peut servir à faire comprendre la déclaration qu'ils étaient connus auparavant. Il doit évidemment avoir existé à son endroit des prédictions antérieures à l'époque d'Ézéchiel, quoique quelques-unes pussent avoir annoncé des événements qui n'ont point été mis en écrit. C'est ainsi, pour le dire en passant, que quelques-uns se sont trop préoccupés d'établir que les apôtres n'ont jamais écrit autre chose que ce que nous avons d'eux. Il suffit de savoir que tout ce qui était destiné à servir d'une manière permanente à l'Église et à glorifier Dieu nous a été conservé. Il est certain que les apôtres enseignaient (2 Thess. 2), et peuvent fort bien avoir écrit des choses qu'il n'était pas dans les vues de Dieu de nous laisser parvenir comme faisant partie de l'Écriture. Mais ce que nous possédons porte un cachet de perfection qui, à mon avis, exclut une addition quelconque. Que ce ne soit pas une idée du tout exorbitante, c'est évident par le fait que les apôtres ont prononcé une foule de discours qui ne sont pas rapportés au livre des Actes. Sans doute nous avons une très faible partie de leurs prédications, de même que les évangélistes furent conduits à faire un choix parmi tout ce que le Seigneur avait fait. Y ajouter autre chose aurait été plutôt encombrer l'Écriture. Des communications plus nombreuses de la part des apôtres eux-mêmes auraient nui à la perfection de la Parole écrite. Nous devons avoir confiance en Dieu. Il a manifesté sa volonté en ceci, que tout ce qu'il avait destiné à servir à l'instruction permanente de l'Église a été gardé par sa puissance contre les attaques de milliers et de milliers d'adversaires, qui se seraient fait un plaisir de détruire les Écritures, s'ils l'avaient pu. Jamais plus la chrétienté n'avait manifesté un tel éloignement de la Parole de Dieu comme de nos jours. Mais les efforts de l'ennemi n'aboutissent qu'à mettre en lumière la puissance du Seigneur, sa sagesse et sa bonté pour tous ceux qui l'aiment, comme aussi ils amèneront la ruine de ceux qui le haïssent et le méprisent.

Reprenons notre sujet : Le chapitre 33 d'Ésaïe est le seul qui se rapporte à la lettre du chef du Nord d'Ézéchiel, à moins que nous n'identifions aussi l'Assyrien avec cette puissance, ce qui me semble dans certaines limites être vrai à la fin. Quoi qu'il en soit, les traits moraux de cet ennemi sont assez nettement décrits : « Malheur à toi, dévastateur, qui n'as pas encore été dévasté, et spoliateur qu'on n'a pas dépouillé ! Quand tu auras achevé tes ravages, tu seras ravagé ; quand tu auras fini de dépouiller, on te dépouillera » (v. 1). Cet ennemi cupide paraît être le dernier qui vient, et ainsi est très distinct du « roi du Nord », titre qui n'est pas limité à la fin. Mais assurément c'est un chef de même espèce, insatiable et perfide. L'Esprit maintenant amène le prophète comme personnifiant les Israélites fidèles à crier au Seigneur « Éternel, sois-nous propice, nous nous attendons à Toi ! Sois notre bras chaque matin et notre aide au temps de la détresse ! À ta voix tonnante, les peuples fuient, à ton lever les nations se dissipent. On ramasse votre butin, comme ramasse la sauterelle : on s'y précipite, comme la locuste se précipite » (v. 2-4). Qu'il est précieux d'avoir pour appui le bras du Seigneur qui combat vaillamment pour nous. Mais quelle terrible destruction quand de fiers et innombrables ennemis ramassent leur butin, comme ramassent les sauterelles et les locustes. C'est le Seigneur qui agit, aussi son œuvre peut bien être merveilleuse devant nos yeux : « l'Éternel est élevé, car il habite les lieux très-hauts, il remplit Sion de justice et d'équité. Et ce sera la sécurité de tes jours ; la sagesse et la science sont une riche source de salut ; et la crainte de l'Éternel, c'est là son trésor » (v. 5, 6). Ainsi Jéhovah lui-même les a pris par la main, tout devient ruine pour Israël, et ses orgueilleuses espérances sont à jamais détruites. Notez qu'à cette même époque, Sion sera remplie de justice et de jugement. La sentence qui a frappé la bête et le faux prophète, et la chevalerie d'Europe est une leçon entendue en vain. Aveuglé par la superstition aussi bien que par l'ardent désir d'un empire universel, Gog rêve de détruire Israël, ne croyant pas à la présence de Christ, ou le prenant pour un simple roi humain. Ainsi ils marcheront également vers leur propre ruine.

Les versets suivants retracent les détresses du peuple de Dieu et son désespoir avant que la délivrance apparaisse. Le danger ne se fait jamais autant sentir que lorsque la bénédiction, de laquelle nous nous croyions sur le point d'être mis en possession, est de nouveau compromise : « Voici, leurs guerriers poussent des cris au-dehors ; les messagers de paix pleurent amèrement. Les chemins sont désolés : on cesse de pratiquer les sentiers. Il rompt l'alliance, méprise les villes, et ne fait aucun cas des hommes. Le pays est en deuil et languit ; le Liban est confus, dans la douleur ; Saron ressemble au désert, Basan et le Carmel perdent leurs feuilles » (v. 7-9). Mais, comme on dit, l'extrémité de l'homme est l'opportunité de Dieu ; ainsi l'éprouveront les Juifs. « *Maintenant*, je vais me lever, dit l'Éternel, *maintenant* me dresser, *maintenant* m'élever ». Avait-il châtié rudement son peuple, et l'ennemi insolent demeurerait-il impuni ? « Dans vos flancs vous portez du foin et vous enfanterez de la balle ; votre souffle est un feu qui vous consumera. Et les peuples seront embrasés, calcinés ; ronces coupées, ils brûleront au feu » (v. 10-12). C'est le Seigneur qui se charge de leurs ennemis et qui leur parle de la sorte. La chaux peut être dure, mais le feu finit bien par la réduire en poudre ; les épines peuvent embarrasser ceux dont elles entravent la marche, mais chacun sait qu'une fois coupées, elles brûlent en un clin d'œil.

Au verset 13, l'attention est attirée sur le remarquable déploiement des voies de Dieu, aussi bien que sur les effets de ces épreuves qui font ressortir le vrai caractère des hommes, même en Sion : « Écoutez, peuples lointains, ce que j'ai fait, et vous qui êtes prêts, connaissez ma puissance ». Vient aussitôt la description la plus animée de l'alarme des impies, et des divines assurances de ceux qui craignent le nom du Seigneur et marchent selon la justice : « En Sion les pécheurs tremblent, le frisson saisit les impies : – Qui de nous tiendra devant le feu consumant – Qui de nous tiendra devant les flammes éternelles ? – Celui qui est dans la voie de la justice, et qui parle selon la droiture, qui méprise les gains extorqués, qui secoue sa main pour ne point recevoir de dons corrupteurs, qui se bouche les oreilles pour n'être point complice de meurtres et qui ferme ses yeux pour ne point voir le mal, celui-là habitera un séjour éminent, des rochers fortifiés seront sa citadelle, son pain lui sera donné et son eau ne tarira pas » (v. 14-16).

Suit (v. 17-19) une sublime description d'Israël dans son état conscient de bénédiction. Ils contempleront le Roi dans sa beauté, non plus enfermés dans une ville assiégée, mais libres de regarder jusqu'aux parties les plus éloignées du pays ou de la terre. Leurs cœurs songeront à la terreur, désormais heureusement et à jamais dissipée ; il leur sera particulièrement doux de jeter un regard en arrière, de penser à la délivrance qu'on n'aurait jamais dû oublier, alors que les plus sages étaient en faute – en faute en comptant sur les moyens humains, comme s'ils pouvaient être de quelque utilité – en faute en oubliant le seul vrai Rédempteur, bien qu'il ne soit pas loin de chacun de nous. D'un autre côté ils ne verront, ni n'entendront plus l'ennemi étranger, mais ils regarderont à Sion, à la montagne de Sion que l'Éternel aimait : « Contemple Sion, la ville de nos fêtes ! Tes yeux verront Jérusalem, un séjour tranquille, une tente qu'on ne lève plus, dont les pieux ne sont plus arrachés, dont nulle corde n'est détachée. Car là l'Éternel dans sa magnificence nous tient lieu de rivières, de larges fleuves ; un vaisseau à rames n'oserait y passer, un navire puissant n'oserait y voguer. Car l'Éternel notre Juge, l'Éternel notre Législateur, l'Éternel notre Roi est celui qui nous sauve » (v. 20-22).

N'est-ce pas chose entièrement vaine d'appliquer des paroles comme celles-ci aux jours d'Ézéchias avec quelques anciens interprètes, ou a ceux des Macchabées avec d'autres, ou bien aux temps évangéliques avec de modernes commentateurs irréfléchis ? Même à supposer qu'à aucune de ces époques les circonstances par lesquelles a passé le peuple juif aient eu le moindre rapport avec ce langage énergique du prophète, ce qui n'est pas du tout admis, qui, à l'approche de la captivité, en présence d'un continuel asservissement aux puissances gentiles, d'une dispersion encore plus calamiteuse sous les Romains, dispersion dont les effets se font sentir encore de nos jours, qui, dis-je, oserait affirmer que Jérusalem a pu être considérée comme un séjour tranquille, comme une tente qu'on ne lève plus ? Comment donc est-il possible d'appliquer à cette cité, que les Gentils foulent encore aux pieds, cette déclaration précise et extrêmement bénie : « Ses pieux ne sont plus arrachés, nulle corde n'est détachée ? » Transportez au contraire cette situation dans l'avenir, et tout change ; la difficulté disparaît, et il n'y a rien d'étonnant, « car là l'Éternel dans sa magnificence nous tient lieu de rivières, de larges fleuves ». De cette manière, il n'est pas nécessaire de briser les liens qui unissent la prophétie à sa base historique, ni de détourner les consolations de ceux dont elle est destinée à adoucir et dissiper les tristesses, en proportion de la simplicité et de la force de leur foi. Non, quelque soulagement que nous puissions y trouver, quelques espérances d'un triomphe futur que nous puissions recueillir des riches jouissances qu'elle nous offre par anticipation, réjouissons-nous de ce qu'ici Dieu parle d'Israël affligé, battu de la tempête, d'Israël qui en ce jour-là trouvera en Jésus de Nazareth son Seigneur longtemps méconnu, l'Éternel des armées, lequel se manifestera comme une sauvegarde meilleure que ces larges fleuves dont Babylone et Ninive pouvaient se glorifier au mépris de Jérusalem. Un fleuve a ses dangers aussi bien que sa beauté, ses avantages et ses moyens de protection ; ces deux cités l'ont bien prouvé, chacune à sa manière, à leurs dépens. Jérusalem possède tous ces privilèges sans les périls qui s'y rattachent, et elle a incomparablement plus en Jéhovah. Que si nul vaisseau à rames ne peut y passer, que si nul navire puissant ne peut y voguer, Jéhovah n'est-il pas son Juge, son Législateur, son Roi, et ne met-il pas ainsi Israël au-dessus de toutes les nations de la terre ? Et pourquoi irions-nous porter atteinte à ses droits pour faire valoir les nôtres, nous qui sommes appelés à prendre place dans la gloire des lieux célestes, et qui sommes l'objet de l'amour du Sauveur comme son épouse, en haut ? Pour Jérusalem, le Roi, alors, sera ses délices, sa gloire et sa forteresse. Le plus puissant d'autrefois n'a-t-il pas été renversé lorsqu'un simple fils typique de David a été là, regardant à celui qui sûrement y régnera avant qu'il soit longtemps ? Et que sera-ce quand l'Assyrien, dans sa dernière phase, quand Gog essaiera de s'emparer de Sion, à la fin de cet âge ? « Tes cordes sont lâches, ne tiennent point leur mat ferme, ni les voiles tendues. Alors le butin et les

dépouilles en abondance sont partagés, même les boiteux prennent part au pillage ». Le triomphe d'Israël est complet, et d'autant plus complet, que la main du Seigneur combat pour eux, et non la leur. « Et aucun habitant ne dit : Je suis malade ! Au peuple qui y habite, le péché est pardonné ». Heureux le peuple qui se trouve dans un cas semblable ; oui, heureux ce peuple dont l'Éternel est le Dieu. Trois fois heureux ceux qui maintenant peuvent se réjouir dans l'espérance d'Israël, sachant qu'ils ont eux-mêmes une meilleure portion en Christ, et dans un pays meilleur, à savoir, le ciel.

L'Écho du témoignage, vol.7, p.344-369 [342-367], 488-535 [485-532],

vol.8, p.267-299 [266-298], 363-413 [362-412], 508-531 [507]-530,

vol.9, p.264-284, vol.10, p.98-121

9 – De l'autorité de Christ comme Seigneur – 1 Cor. 11:23-32

Le retour fréquent dans ce passage de l'expression, Seigneur, titre spécial d'autorité, dirige l'esprit vers la spécialité d'instruction qu'elle présente.

Tous les noms et titres du Seigneur Jésus sont distinctifs, et ne peuvent être employés indistinctement, ou les uns pour les autres, sans perdre de leur force et sans nuire à la vérité. Par exemple, l'apôtre Pierre dit : « Que toute la maison d'Israël sache certainement que Dieu l'a fait SEIGNEUR et Roi ce Jésus que vous avez crucifié » (Act. 2:56). Dans ce passage, il est clair que, tandis que le nom de *«* Jésus » désigne la personne de notre Seigneur en tant que connu des Juifs et crucifié par eux, les termes « Seigneur » et « Christ » signalent les positions officielles auxquelles Dieu L'a élevé en dépit de son rejet par la nation.

Le nom de « Jésus » n'a jamais perdu et ne perdra jamais devant Dieu, ni certes pour nous qui croyons, son importance de « Jéhovah le Sauveur », quoiqu'il n'ait été employé par les Juifs que comme une simple appellation, et que trop souvent maintenant il soit prononcé sans qu'on en connaisse la valeur. Mais par les titres « Seigneur » et « Christ » l'attention de ceux à qui s'adressait Pierre est spécialement éveillée sur l'importance de ces termes employés dans les Écritures prophétiques sur lesquelles il s'appuyait. Il avait rattaché ces signes de la Pentecôte aux derniers jours, précurseurs « du grand et terrible jour du Seigneur » mentionné par le prophète Joël ; et il avait insisté sur ce que, dans la résurrection de Jésus de Nazareth, attestée si miraculeusement au milieu d'eux par « des miracles, des merveilles et des prodiges que Dieu a faits par lui », Dieu avait accompli la prédiction faite par David dans le psaume 16, et avait ressuscité le Christ ou Messie, qu'Il avait juré à David de faire asseoir sur son trône. C'est ce qui avait touché de componction le cœur de ses auditeurs : ils avaient rejeté le Seigneur de qui Joël avait dit : « Quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé », et ils avaient crucifié le Messie ou Christ, le Seigneur de David, et l'héritier du trône de David. Toutes les promesses et les déclarations prophétiques de la bénédiction d'Israël et de sa suprématie comme peuple étaient concentrées en Celui à qui appartenaient ces deux titres, et c'est sur le fait qu'ils seraient reconnus que reposait tout l'espoir de la nation. Mais comme dit Pierre : Ce Jésus que *vous avez crucifié*, Dieu l'a fait Seigneur et Christ. Ce fut là le sujet principal de l'accusation de l'apôtre. Et ce fut le caractère terrible de leur position, quand cette vérité atteignit leur conscience, qui les fit s'écrier : « Hommes frères que ferons-nous ? »

Toutefois je ne poursuis pas ce sujet : j'ai mentionné le passage simplement comme un exemple au milieu de beaucoup d'autres, du caractère distinctif des noms et titres de notre Seigneur, et pour montrer tout ce qui peut être perdu faute de remarquer leur force et leur portée spéciale.

« Jésus », est donc plus spécialement le nom personnel de notre Seigneur, tout en retenant sa signification originelle de Sauveur. « Christ », ou l'Oint, Le montre dans les Écritures du Nouveau Testament spécialement en connexion avec son Église, comme Tête du corps. De plus, il donne sa vraie force désignative au titre de chrétien : « Si quelqu'un souffre comme chrétien ». « Seigneur » est un titre d'autorité, et dirige la pensée vers Celui à qui nous devons obéissance et fidélité et que nous sommes appelés a servir.

C'est par ce dernier titre que l'apôtre commence ses instructions, si importantes et d'un si grand intérêt, concernant la Cène du Seigneur, dans ce passage que nous avons devant les yeux, et il le retient jusqu'à la fin. Il commence en disant : « Car j'ai reçu du Seigneur ce qu'aussi je vous ai donné » ; et il termine par cette déclaration : « Quand nous sommes jugés, nous sommes châtiés par le Seigneur, afin que nous ne soyons pas condamnés avec le monde ». Quant au titre lui-même, il exprime bien plus que celui de Maître ; et son corrélatif exprime bien plus que ce que de nos jours nous entendons par serviteur. C'est un titre qui réclame pour son possesseur une position d'autorité absolue, incontestable, sur ceux par qui le titre est reconnu : plus encore, reconnue ou non reconnue, l'autorité qu'il implique sera dans la suite justifiée envers son possesseur par le pouvoir tout puissant de Dieu sur ceux mêmes qui ne veulent pas maintenant le reconnaître. Car « Dieu l'a haut élevé et lui a donné un nom au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus, se ploie tout genou des êtres célestes et terrestres et infernaux, et que toute langue confesse que Jésus Christ est Seigneur (c'est là ce qu'ils devront confesser, que l'autorité souveraine, universelle, se trouve, par l'arrêt de Dieu, entre les mains de Jésus) à la gloire de Dieu le Père ». Mais, dès maintenant, Jésus est Seigneur pour nous, dans toute l'autorité absolue, sans restriction, qu'exprime ce

titre. Il est vrai que ce titre a une portée beaucoup plus haute que ce qui est exprimé par lui dans les applications les plus ordinaires qu'en fait le Nouveau Testament ; car ici, il présente incontestablement à l'esprit, la position relative de maître à esclave. Je ne prétends certes pas qu'il s'y rattache, d'un côté, nos idées de pouvoir capricieux et arbitraire, et de l'autre, celle d'oppression et d'avilissement. Mais je veux dire que le droit d'autorité est absolu, et qu'il ne rencontre qu'une soumission absolue et volontaire. Par exemple dans les Colossiens, où l'apôtre traite des obligations relatives entre maîtres et serviteurs, (propriétaires et esclaves) il dit : « Esclaves, obéissez en toutes choses à ceux qui sont vos maîtres selon la chair… et quelque chose que vous fassiez, faites tout de cœur, comme pour le Seigneur et non pour les hommes… car vous servez le Seigneur Christ ». En d'autres termes, il montre que l'autorité, je pourrai dire la propriété, reste, mais qu'elle a passé en d'autres mains. L'appel à la soumission est également absolu et obligatoire, mais c'est à un autre, un bien différent Seigneur. Ce peut être l'autorité de la grâce, mais ce n'en est pas moins l'autorité, et elle n'en est pas moins obligatoire pour cela.

C'est, en effet, dans la rédemption et la grâce, que ce titre du Seigneur prend naissance, comme nous le voyons d'une manière spéciale dans Romains 14 et dans bien d'autres passages des Écritures. Dans celui que nous venons d'indiquer, l'Apôtre dit : « Car nul de nous ne vit pour soi-même, et nul ne meurt pour soi-même ; mais soit que nous vivions, nous vivons au Seigneur, ou soit que nous mourrions, nous mourrons au Seigneur ; soit donc que nous vivions, soit que nous mourrions, nous sommes au Seigneur. Car c'est pour cela, que Christ est mort, et qu'il a revécu, afin qu'il dominât tant sur les morts que sur les vivants ». Rien ne peut être plus absolu que ce langage de l'apôtre. Nous voyons à première vue qu'il n'y a pas place pour « jouer double jeu » avec cette autorité de Christ, autorité qui nous oblige en tous temps et en tous lieux, et dont le fondement est aussi profond que le fondement de la rédemption éternelle dans laquelle nous nous réjouissons.

Maintenant je dois confesser que je fais mes délices de la suprématie de mon Seigneur. Quoique je sache combien pauvrement je réponds à sa grâce dans la sujétion pratique et journalière de mon âme envers lui. Cependant c'est ma joie de penser que je suis délivré de la tyrannie de tout autre seigneur, pour être dès à présent et à toujours assujetti à Lui seul. Et aussi loin que nous puissions le voir, c'est une relation qui ne sera jamais laissée de côté. En tous cas, elle subsiste dans la « sainte Jérusalem » qui est vue descendant du ciel d'auprès de Dieu, de laquelle il est dit : « Le trône de Dieu et de l'Agneau sera en elle, et ses serviteurs le serviront ». Ils sont dans cette scène δουλοι encore ; et ils portent ouvertement et avec honneur la marque de leur sujétion, car est il ajouté, « Ils verront sa face, et son nom sera sur leurs fronts ». Quoi qu'il en soit, maintenant, avant que le royaume de notre Seigneur soit établi en gloire parmi « les beaucoup de dieux et beaucoup de seigneurs » qui cherchent à gouverner les esprits des hommes dans ce monde, c'est la grâce et la bénédiction de nos âmes de savoir que *« pour nous* il y a un seul Dieu, le Père, duquel sont toutes choses, et nous pour Lui, et un Seigneur Jésus Christ par lequel sont toutes choses, et nous par Lui ». Et qui a-t-il de plus juste que Celui qui nous a délivrés de la mort, du péché, du pouvoir de Satan, de *«* ce présent siècle mauvais » et du moi, le pire des tyrans, soit reconnu par nous comme notre seul et unique Seigneur ? Surtout si nous réfléchissons que nous appartenons a l'église de Dieu « qu'il a acquise par son propre sang » : car ce qui est vrai du tout, est aussi vrai de chacune de ses parties.

Toutefois dans l'Église, comme elle nous est présentée dans l'Épître aux Corinthiens, ce qui était réclamé d'eux, c'était la reconnaissance pratique de la relation dans laquelle ils se trouvaient vis-à-vis de Dieu, du Seigneur et de l'Esprit. Car ceux-ci sont présentés, non seulement comme la *source* pour eux de toute bénédiction céleste, en tant qu'ils pouvaient être envisagés comme un corps racheté par le Seigneur, mais aussi comme donnant à leur position et à leur témoignage dans le monde, leur caractère essentiel. Leurs dons étaient les dons de l'Esprit ; leurs ministères ou services devaient être assujettis à Celui qui seul était le Seigneur ; et leurs énergies devaient être connues comme le résultat de la jouissance et de l'énergie de Dieu (voir Corinthiens 12). Ce n'était qu'en reconnaissant ces vérités fondamentales qui donnent à l'Église de Dieu son caractère essentiel, que leur marche pouvait être affermie, et que les désordres si grands qui existaient parmi eux pouvaient être corrigés. Or, c'est au milieu de ces caractéristiques et capitales pensées que prennent place les injonctions relatives à la table et à la cène du Seigneur. Et c'est d'une signification profonde, que l'unique institution qui nous soit laissée par Celui qui est tout pour nos âmes, et qui devait si fréquemment se renouveler, ait cette direction spéciale, que, avec toute la grâce qu'elle manifeste, et la profondeur d'amour qu'elle rappelle et l'efficace de l'œuvre accomplie sur la croix qu'elle déclare, ce qu'il réclame spécialement de nos âmes ce soit de Le reconnaître comme Seigneur. « Car toutes les fois que vous mangez de ce pain et que vous buvez de cette coupe vous annoncez la mort du *Seigneur* jusqu'à ce qu'Il vienne ». Son droit sur nous est ainsi perpétuellement remis en mémoire, et ne doit pas faillir jusqu'à ce qu'Il vienne. C'est le témoignage le plus frappant, le plus vivant, le plus démonstratif. De la vérité du Christianisme. C'est un monument qui a déjà survécu à plus de dix-huit siècles. Et quand je regarde en arrière à travers cette sombre échappée, j'arrive à cette sainte compagnie au milieu de laquelle son institution fut marquée par la présence corporelle de mon Seigneur de la voix duquel l'écho nous est parvenu dans ces paroles touchantes : « Ceci est mon corps qui est donné pour vous, faites ceci en mémoire de moi ». En tous cas, son titre est ainsi rappelé avec force une fois par semaine. Et s'il s'est effacé de nos pensées au milieu du bruit et de la fatigue des affaires de ce monde, ou au milieu de ses aises et de ses conforts, c'est le but de cette institution de nous le rappeler au retour de chaque premier jour de la semaine. Car certainement, un souvenir mort d'une rédemption accomplie, dans laquelle ma conscience peut prendre du repos, ou l'indolence de mon cœur trouver un remède, n'est pas la réalisation du but de la Cène du Seigneur. Non. Mais si je comprends bien son importance, il s'agit de ma part de reconnaître son droit à la plus grande fidélité de mon cœur réclamé d'une manière on ne peut plus touchante, par un Seigneur vivant et présent ; car s'Il n'est pas présent, cette institution peut-être mise de côté comme une simple forme, et il n'est plus besoin d'en parler.

De plus on a fait remarquer que la construction propre de ce passage, « Faites ceci en mémoire de moi » qui se trouve ici et dans l'évangile de Luc, signifie « Faites ceci pour me rappeler à vous », et que la Cène, est plutôt le rappel que le Seigneur Jésus Christ fait de ses droits, que l'hommage de nos meilleurs sentiments et de nos meilleurs souvenirs. Et le titre prédominant sur lequel il nous est présenté dans l'institution de la Cène comme nous l'avons déjà fait remarquer semble sanctionner cette pensée. Car ce n'est pas selon la vérité de l'appeler la table du Père, comme on le fait souvent, quoiqu'il soit vrai que ses enfants seuls aient le droit d'être là. C'est la Table du Seigneur et *la* Cène du Seigneur. C'est la mort du Seigneur qui y est proclamée. C'est le corps du Seigneur qui doit être discerné en mangeant. Manger et boire indignement, rend coupable à l'égard du corps et du sang du Seigneur. Et la discipline exercée en connexion avec cela est expressément déclarée être la discipline du Seigneur : « Quand nous sommes jugés nous sommes châtiés par le Seigneur, afin que nous ne soyons pas condamnés avec le monde ».

Les ordonnances et les institutions sont pour ce monde. Le témoignage de la Cène du Seigneur n'a pas trait au caractère et à la portion céleste de l'Église comme ressuscitée et assise en Christ dans les lieux célestes. C'est plutôt le témoignage de la connexion de chaque croyant avec un Seigneur rejeté quoique ressuscité et monté en haut. C'est la contrepartie de la vérité de la position céleste de l'Église, comme la croix est le chemin à la gloire. « Si nous sommes morts avec Lui, nous vivrons aussi avec Lui ; si nous souffrons, nous régnerons aussi avec Lui ».

Cela ne contredit en rien la vérité de la position de l'Église, comme ressuscitée en Christ, loin de là, mais cela nous présente un tout autre aspect de la Rédemption. C'est la mort de mon Seigneur qui m'a lié à Lui comme son esclave. Sa croix fut le point de séparation entre le monde et Lui avec tous ses droits. Sa croix est le point d'union entre mon âme et Celui qui y fut attaché ; et son efficace morale est que le monde m'est crucifié, et que je suis crucifié moi au monde. Le témoignage permanent de la fidélité de l'Église à Christ, c'est que de cœur et de fait elle annonce « la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'Il vienne ».

L'Épître aux Corinthiens présente la position et le témoignage de l'Église sur la terre en rapport avec le titre de Christ comme Seigneur. Elle est adressée dans l'universalité de son contenu « A tous ceux qui, en quelque lieu que ce soit, invoquent le nom du Seigneur Jésus Christ et leur Seigneur et le nôtre ».

De plus, l'Épître aux Éphésiens qui déploie d'une manière si particulière la relation de l'Église avec Christ comme son corps, participant dans la grâce infinie de Dieu à tout ce qui caractérise la position de son Chef ressuscité, ne manque pas de présenter aussi le titre de Christ comme Seigneur ; car s'il *« y* a un seul corps et un seul Esprit, il y a aussi un seul Seigneur et une seule foi ». Les chrétiens ne sont pas rassemblés par l'Esprit de Dieu pour être soumis à un dogme, mais pour rendre une obéissance due et volontaire à un Seigneur vivant. Une profession de vérités spéculatives quoique du caractère le plus élevé peut laisser l'âme en défaut sur ce point si essentiel, le témoignage d'une bonne confession. La vérité concernant l'église, en connexion avec le mystère, ne nous en fournit pas en elle-même les principes. Elle nous donne la vraie puissance productive des affections et lie l'âme d'une manière vivante avec Dieu et Christ. Mais c'est mon attachement à Christ personnellement, comme rejeté du monde et devant revenir en gloire, que je dois montrer ici-bas dans ce monde à travers lequel je passe pour me rendre au royaume céleste. C'est un principe qui me lie à Lui en tous temps et en toutes circonstances. C'est la substance du témoignage que je dois rendre à Celui « à qui je suis, et lequel je sers ». Je dois confesser son nom et ses droits souverains, là où ils ont été rejetés. La vérité de l'Église, dans son association et son union avec Christ, est *pour* l'Église. Avec elle sont étroitement liés les conseils de grâce de Dieu, par lesquels sont formés son caractère céleste et ses espérances célestes. Mais ma confession de Christ, comme Seigneur, est le lien de ma communion, ici-bas, dans ce monde, avec ceux qui, par la croix, sont séparés et de sa marche et de son jugement. Nous professons ici-bas obéissance et fidélité à un Seigneur commun, quelles que soient la portion et les espérances célestes que nous avons en Lui, et qui seront réalisées à son apparition.

Je puis parler de mon appel céleste, et à juste titre ; mais je dois me rappeler que la part terrestre de l'appel céleste est la croix et le renoncement au moi. « Si quelqu'un veut venir après moi qu'il se renonce soi-même, qu'il prenne sa croix et *me suive* ». Je puis me réjouir en pensant à la certitude de ma position devant Dieu, comme scellé par la vie de résurrection de Christ. Mais je dois me souvenir qu'il y a l'autre côté a de cette vérité, savoir, le privilège de porter en « mon corps la mort du Seigneur Jésus ». Je puis contempler avec admiration et transport, comment tout, dans les pensées de l'homme sur l'Église, est jeté dans l'ombre et réduit à une insignifiance complète devant la révélation bénie de sa portion comme corps et Épouse de Christ et aussi de sa possession de l'Esprit de Dieu habitant en elle pour lui dire la valeur et les gloires de Celui à qui, comme une chaste vierge, elle est fiancée : mais il me faut un autre principe qui ne soit pas spéculatif, mais pratique, afin de donner de la fermeté a ma marche à travers les éléments contraires du monde, et produire une conformité pratique à Christ C'est le principe de sujétion : ce principe qui est en lui-même la raison de mon service, aussi bien que l'autorité par laquelle j'agis. Christ ne nous a pas rachetés pour nous permettre de donner libre cours à notre volonté propre. Il a dit avec une grâce infinie : « Si vous gardez mes commandements, vous demeurerez en mon amour ; comme j'ai gardé les commandements de mon Père et je demeure dans son amour ». Nous sommes « sanctifiés pour l'obéissance », aussi bien que « pour l'aspersion du sang de Jésus Christ ». Et. Qu'y a-t-il dans ma marche entière à travers ce monde, soit dans mon association céleste avec les enfants de Dieu, soit dans mes occupations et mes combats de ma vie journalière, qui ne doive pas être amené en contact direct avec cette question, et sous son autorité : « Seigneur que veux-tu que je fasse ». L'amour, comme nous le montre l'Apôtre, l'amour de Christ

est le principe qui nous étreint pour toute l'action et toute la patience véritable du Chrétien ; mais alors, la volonté de ce Seigneur qui l'a aimé est aussi nécessaire pour guider les élans de son affection.

Ainsi, tandis que le principe de la sujétion au Seigneur laisse intacte la portion céleste du croyant et de l'Église, il fournit le seul moyen de tenir en bride les nombreuses opérations de la volonté propre qui, à mesure que la méchanceté du monde fait des progrès, devient de plus en plus la tentation des enfants de Dieu. Il nous donne la règle entière et le guide de cette marche sur la terre qui doit résulter du caractère céleste de l'Église. De plus, il est spécialement le principe régulateur de la communion chrétienne. Nous ne sommes pas seulement membres les uns des autres, mais nous sommes mutuellement les serviteurs du même Seigneur. Je ne vois pas de raison pourquoi les chrétiens se réuniraient du tout ensemble, si ce n'est parce qu'ils reconnaissent la volonté du Seigneur. Et une chose à remarquer avec soin dans des jours comme les nôtres, c'est que tout ce qui était céleste en Christ, tout ce qui se rattachait à sa communion consciente non interrompue avec le Père, et à sa connaissance de la gloire céleste, tout ce qui, en un mot, est contenu dans la déclaration : « Nous disons ce que nous connaissons, et nous rendons témoignage de ce que nous avons vu », en tant que cela se voyait sur la terre, était humblement soumis à la volonté du Père. Comme résultat et personnifié, ici, dans ce monde, cette soumission est exprimée dans cette parole : « Je suis venu non pour faire ma volonté, mais la volonté de Celui qui m'a envoyé ». Mais qui de nous prend réellement à cœur l'importance de cette parole, « Comme (καθως) tu m'as envoyé dans le monde, moi aussi, je les ai envoyés dans le monde ? »

L'Écho du témoignage, vol.7, p.369-381 [367-379]

10 – Le Fils de Dieu

« Le Fils unique qui est dans le sein du Père »

Je redoute l'intervention de froids raisonnements là où les affections seules doivent être engagées, et l'abandon d'une position pleine de vie et de puissance pour accepter le terrain flottant des notions et des théories. Toutefois les mystères de Dieu ont une haute valeur pratique ; ils servent à fortifier les saints dans l'activité chrétienne, à les consoler dans l'épreuve et à développer la communion de l'âme avec Dieu.

L'Apôtre Paul parle de ses compagnons de travaux et de lui-même comme de « ministres de Christ, et de dispensateurs des mystères de Dieu ». Et il en est ainsi de nous : dans la mesure des dons qui nous sont départis nous devons être des serviteurs dévoués, remplis d'un zèle actif, patients, diligents et serviables les uns pour les autres. Nous sommes appelés aussi à être des dispensateurs des mystères, à conserver dans toute leur pureté, dans toute leur plénitude, dans toute leur intégrité, les vérités incompréhensibles de la révélation divine. Il pourra se faire que les soi-disant esprits forts ne les reçoivent pas. Pour de tels hommes la Croix a toujours été une folie, et « les princes de ce monde » les philosophes « qui se disaient sages » n'ont pas connu la sagesse de Dieu en mystère ». Mais nous n'avons pas le droit de leur sacrifier un iota de ce mystère. La garde nous en est confiée, et il faut avant toute chose qu'un « économe soit fidèle » (1 Cor. 4:1, 2).

Le témoignage fidèle que nous devons rendre a la gloire personnelle du Fils de Dieu, forme une partie importante de notre ministère. Saint Jean s'y applique avec un soin minutieux. Paul, lorsqu'il s'agit des erreurs des Judaïsants ou d'autres faux docteurs, indique différents moyens pour les réprimer. Dans l'Épître aux Galates, où il défend la simplicité de l'évangile, il mêle à la puissance et à la gravité de ses arguments des appels pleins d'une pathétique tendresse. Mais dans les épîtres de Jean tout est péremptoire. Il éloigne sommairement tout ce qui n'est pas « l'onction de la part du Saint » ; cette onction qui enseigne le Fils comme elle enseigne le Père, qui refuse d'admettre le mensonge à la place de la vérité, et qui proclame nettement que « celui qui nie le Fils n'a pas le Père ».

Cette diversité d'expression dans la sagesse de l'Esprit a son importance, et nous devons la faire ressortir. L'observance de certains jours, l'abstention de certains aliments entravent la glorieuse liberté de l'évangile. Mais on doit supporter les infirmités des faibles qui attachent du prix à ces formes (Rom. 14). Toutefois cet esprit de tolérance doit s'arrêter devant la plus légère atteinte à la Personne du Fils de Dieu.

Le passage seul d'Égypte en Canaan n'était pas en lui-même un pèlerinage. Plusieurs ont fait ce trajet sans être pour cela des voyageurs selon Dieu. Et toutes les fatigues, tous les périls encourus pour traverser le désert n'auraient pas fait de ce voyage un saint pèlerinage. De même il ne nous suffit pas d'avoir une vie active et dévouée, fût-elle supportée avec tout ce courage moral qui convient aux vrais serviteurs de Dieu, ces étrangers sur la terre. Pour qu'Israël pût autrefois entreprendre ce pèlerinage il avait fallu la présence de l'Arche Sainte que portait un peuple racheté par le sang de la servitude d'Égypte, et s'avançant dans la foi d'une promesse vers le pays de Canaan. Au désert, les enfants d'Israël étaient appelés à conduire l'arche, à l'escorter, à la garder, à l'entourer d'un saint respect. S'il leur arrivait en maintes occasions de broncher en chemin, ils recevaient aussitôt le châtiment de leurs fautes ; mais s'ils perdaient de vue leur vocation comme gardiens de l'Arche, tout disparaissait avec elle, et c'est ce qui leur arriva par la suite. Ils ont « porté le tabernacle de Moloch et l'astre de leur dieu Remphan » bien que le tabernacle du témoignage fût présent au milieu d'eux. C'est pourquoi ils ont été transportés au-delà de Babylone (Am. 5 ; Actes 7)

Le nom du Fils de Dieu est l'Arche Sainte qui seule peut guider les rachetés au travers du désert de ce monde. Quel est le mystère confié à notre garde, et qui doit faire l'objet de notre témoignage, si ce n'est celui-ci : « celui qui demeure dans la doctrine du Christ, celui-là a le Père et le Fils. Si quelqu'un vient à vous, et n'apporte pas cette doctrine, ne le recevez pas dans votre maison et ne le saluez pas ». Les saints sont appelés à élever « le mur mitoyen de clôture » entre eux et ceux qui déshonorent le Christ

Considérons dans le Seigneur Jésus le fils de Dieu et s'il vient en aide a notre faiblesse, cette méditation nous sera en bénédiction.

Nous sommes baptisés au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit ; ce qui implique la déclaration formelle du mystère de la *Trinité ;* car le Fils est ainsi reconnu hautement comme étant une Personne divine aussi bien que le Père et le Saint Esprit. D'autres passages de la Parole nous présentent ce mystère de l'union des trois Personnes dans une même gloire d'une manière différente, en en faisant ressortir la grâce, la puissance, et l'application pratique à nos besoins et à notre édification. C'est surtout dans l'évangile de Jean qu'il est dégagé de la formule du baptême, et qu'il est présenté à l'intelligence, au cœur et à la conscience des saints, afin que nous puissions nous l'assimiler par la foi et par la communion.

C'est ainsi qu'au chapitre 1, verset 14, il semble que l'Évangéliste interrompe le récit de toutes les gloires de Jésus, pour rendre témoignage de cette grande vérité : « la Parole a été faite chair ». Puis, il s'arrête de nouveau, et dans une sorte de parenthèse il proclame avec une sainte ferveur cette gloire personnelle qu'il a contemplée, « la gloire du Fils unique du Père »[14] ; et bientôt après, il nous le représente comme étant « dans le sein du Père », définition bien précieuse pour nos âmes.

Le Seigneur est appelé le Fils de Dieu pour plusieurs motifs. En premier lieu parce qu'Il est né de la Vierge (Luc 1:35). Il l'est aussi par un décret divin, dans la résurrection (Psaume 2:7 ; Actes 13:33). Cela est et cela demeure vrai, bien que la révélation ne s'en tienne pas là, quant à sa position comme Fils. Quoiqu'Il soit de droit le Fils, Il a aussi obtenu le nom de Fils (Héb. 1:1-3). Matthieu et Marc parlent de cette filiation, pour la première fois lors du Baptême de Christ. Luc en fait mention dès la naissance du Seigneur. Mais Jean va plus loin, et remonte presqu'à l'incommensurable éternité, où il contemple le Fils dans le sein du Père.

Il existait sans aucun doute chez ceux qui invoquaient le Seigneur Jésus des degrés différents de foi concernant sa Personne. Jésus place, par exemple, la foi du centenier dont l'intelligence avait discerné sa gloire personnelle, au-dessus de tout ce qu'Il avait rencontré en Israël. Mais ces appréciations plus ou moins éclairées ne changent rien à ce fait capital, qu'Il était « le Fils dans le sein du Père », ou la vie éternelle qui était avec le Père et qui nous l'a révélé.

Gardons-nous, bien-aimés, de toucher à ce précieux mystère. Craignons d'affaiblir la lumière dans laquelle nos âmes sont appelées à marcher vers le ciel. Et repoussons avec énergie, tout symbole de foi, ou plutôt d'incrédulité, qui refuserait à la Divinité ses ineffables délices ; qui oserait affirmer que le « sein » de Dieu n'a jamais savouré la joie de la paternité, et que notre Seigneur n'a pas connu de toute éternité la béatitude d'un Fils dans le sein du Père. Si nous admettons qu'il existe une Trinité, ne devons-nous pas reconnaître aussi qu'il y a affinité entre les Personnes qui la composent ? Pouvons-nous sacrifier cette certitude ? Le Père, le Fils, et l'Esprit n'ont-ils pas été révélés à la foi, le Fils engendré, l'Esprit procédant du Père et du Fils ? Oui, certainement, les trois Personnes unies dans cette gloire divine ne sont pas indépendantes l'une de l'autre ; elles sont associées. Et nous ne craignons pas d'affirmer que le grand type de l'amour, le modèle de toute affection pure, élevée, se trouve dans cette relation suprême. Comment se contenter de cette pensée enfantée par l'incrédulité qu'il n'existe pas de Personnes distinctes dans la Divinité ? Affirmer que le Père, le Fils, le Saint Esprit ne sont que des manifestations diverses de la même Personne, serait détruire la substance même de l'évangile ; et nier la relation qui existe entre ces trois Personnes, serait amoindrir l'amour manifesté dans l'évangile.

Cette parenté entre le Père et le Fils n'existait-elle pas avant que le saint Enfant naquît à Bethléhem ? Oui certainement le sein du Père était un sanctuaire éternel dans lequel habitait le Fils, la retraite de l'amour, de cet inexprimable amour qui est au-dessus de la gloire parce qu'il ne saurait être pleinement révélé.

Peut-être certaines âmes n'ont jamais été exercées à l'égard de ce mystère, mais les saints ne sauraient en tolérer la négation.

Agneau de Dieu, le sein du Père
À toujours été ta demeure.

L'âme n'oserait abandonner un semblable mystère aux conjectures humaines. La foi le défendra toujours contre la philosophie. Les Juifs eux-mêmes auraient pu répondre à la difficulté que quelques-uns y trouvent. Ils connaissaient bien toute la portée de la déclaration du Seigneur lorsqu'Il se disait Fils de Dieu. Et pour eux cette qualification ne signifiait nullement une infériorité de Personne, mais la plus parfaite égalité. Dans une autre occasion, ils accusaient Jésus de blasphémer parce qu'Il disait que « Dieu était son propre Père, se faisant égal à Dieu ». (Jean 5 et 10). C'est ainsi que maintes fois les Juifs répondent à l'objection que l'esprit de philosophie suggère. Ils n'ont jamais eu la folle prétention de soumettre au prisme des raisonnements humains l'atmosphère de lumière transcendante où Dieu a sa demeure.

[14] Il est ou πωτοτοκος premier-né à divers égards, et nous sommes associes avec Lui, « le premier-né entre plusieurs frères ». Mais il est aussi le μονογενης ou l'unique, et là Il est seul.

« Personne ne connaît le Fils sinon le Père », c'est une parole qui doit nous imposer silence ; et le fait que « la vie éternelle qui était auprès du Père nous a été manifestée » afin que « notre communion soit avec le Père et son Fils Jésus Christ ». (1 Jn. 1:2) révèle clairement le mystère ineffable de la Divinité du Fils qui possède « la vie éternelle » avec le Père. D'ailleurs, il est écrit : « le Fils unique qui est dans le sein du Père l'a fait connaître ». Car quoique dans un certain sens très limité on puisse définir Dieu, personne ne peut le faire connaître que Dieu lui-même. Et bien que la sagesse du siècle ne sache rien au-delà de ces imparfaites définitions de Dieu, l'Église ne pourra jamais s'en contenter. Elle veut de Lui une révélation que Lui seul peut donner. N'est-il donc pas de toute évidence que le Fils qui le fait connaître est une Personne divine ?

Ce grand mystère révélé dans les Écritures ne peut s'expliquer que par le fait que le Père et le Fils, tout en conservant cette relation de Père à Fils, sont égaux dans la gloire de la Divinité. Il a été dit avec raison : « Celui qui au commencement était avec Dieu, éternel comme Dieu, Lui-même Dieu, était cependant le Fils de Dieu ». Dieu permet que bien des choses restent des mystères pour nous. Nous ignorons ses motifs dont le principal peut-être est de mettre à l'épreuve la docilité de notre intelligence. Car Il veut qu'elle lui soit assujettie aussi bien que notre vie active. Cette soumission de l'intelligence à Dieu fait partie de notre sanctification, et le Saint Esprit peut seul nous la donner. Lui seul peut réprimer ces révoltes de la pensée qui s'arroge le droit de juger les choses de Dieu, et de se refuser à croire ce qui est inexplicable. C'est là un orgueil qui n'a point d'égal, si ce n'est l'orgueil de Satan lui-même. Saint et salutaire avertissement pour nos âmes. « Qui est menteur, sinon celui qui nie que Jésus est le Christ ? » demande l'apôtre Jean ; et il ajoute : « Celui-là est l'Antichrist qui nie le Père et le Fils ». Et encore : « Quiconque nie le Fils n'a pas non plus le Père ». Ce sont là des paroles solennelles selon le Saint Esprit. Comment en effet la connaissance du Père peut-elle exister, si ce n'est par le Fils ou dans le Fils ? Et c'est pour cela qu'il est écrit : « Quiconque nie le Fils, n'a pas non plus le a Père ». Je puis dire Abba, Père, dans un esprit d'adoption. Un poète peut dire : « Nous sommes tous de sa race ». Mais Dieu ne peut être reconnu comme *le Père* à moins que le Fils ne soit confessé dans la gloire de sa Divinité.

Nous pouvons être certains en nous appuyant sur l'autorité de Dieu que si l'onction que nous avons reçue demeure en nous, nous demeurerons dans le Fils et dans le Père.

Peut-on honorer le Fils comme le Père, (Jean 5:23) si sa Divinité n'est pas pleinement reconnue ? Cette foi ne consiste pas à admettre que Jésus est un Fils de Dieu, ou même *le* Fils de Dieu, en tant que né de la Vierge ou ressuscité d'entre les morts ; quoique, assurément, ce soient là des faits incontestables. Mais la foi dont il s'agit, c'est la foi en sa propre Personne. Je sais que je ne puis appeler Jésus Fils de Dieu, si ce n'est dans la foi à sa divine filiation « Il nous a donné l'intelligence pour connaître le véritable, et nous sommes dans le véritable, savoir dans son Fils Jésus Christ ; il est le Dieu véritable et la vie éternelle ».

La « vérité » dont il est question dans la deuxième épître de Jean, n'est-elle pas la doctrine de Christ, l'enseignement de l'Écriture concernant la personne de Christ ? Et cet enseignement ne renferme-t-il pas surtout l'affirmation de la Divinité du Fils ? Nous y lisons : « Celui qui demeure dans la doctrine du Christ, celui-là a le Père et le Fils » ; et il nous est dit aussi que la porte doit être fermée à ceux « qui n'apportent pas cette doctrine » (2 Jean). C'est la même épître qui parle du Seigneur Jésus comme du « Fils du Père ». Ce qui ne pourrait pas se dire de Lui comme Fils de la Vierge par l'opération du Saint Esprit.

Mais il y a plus encore. Pourrions-nous comprendre l'amour de Dieu, tel qu'il est révélé dans sa Parole, si cette divine paternité n'était pas reconnue ? Et n'est-ce pas cette doctrine même qui donne à l'amour de Dieu son caractère spécial ? N'est-ce pas par cette grande vérité que notre cœur a été atteint : « Dieu a tellement aimé le monde qu'Il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle ». Et encore : « En ceci est l'amour, non que nous ayons aimé Dieu, mais en ce qu'Il nous aima, et qu'Il envoya son Fils pour être la propitiation pour nos péchés ». L'amour divin ne perd-il pas de son prestige incomparable si cette vérité est mise en question ? Comment répondrions-nous à l'homme qui prétendrait que ce n'est pas son propre Fils que Dieu aurait livré pour nous ? (Rom. 8:32). Quelle amère déception pour notre cœur si l'on venait nous dire que Jésus n'était le Fils de Dieu que dans ce sens qu'Il naquît miraculeusement de la vierge Marie, et que ces paroles « celui qui n'épargna pas son propre Fils » avaient une signification toute humaine ?

Gardons-nous d'accommoder aux préjugés des hommes, la précieuse Parole de Dieu. Avec qui Abraham s'est-il rendu à Morijah ? Était-ce accompagné par des serviteurs, par quelque individu né dans sa maison, par un enfant adoptif ? N'était-ce pas par son propre fils, son unique, son bien-aimé ? Nous savons ce qui en était. Et si je n'avais pas reçu par la foi Jésus comme le Fils dans le sein du Père, dans la gloire de la Divinité, comment pourrais-je en parler comme « m'ayant aimé, et s'étant donné lui-même pour moi ? » (Gal. 2:20). Le Fils est le Christ. Dieu, dans la personne du Fils, a exécuté pour nous tout ce qui concernait son œuvre de Médiateur, de Sacrificateur, de Messie et d'Oint de l'Éternel. Et puisqu'Il a tout accompli dans la Personne de Jésus nous pouvons dire : Jésus Christ le Fils de Dieu. Oui, le Fils unique, le Christ, Jésus de Nazareth sont un. Nous le contemplons sous ces noms divers dans sa gloire essentielle, dans son ministère, dans l'humanité dont il s'est revêtu.

En suivant sa voie admirable depuis le sein du Père jusqu'à l'héritage de toutes choses, quelles découvertes ne faisons-nous pas sur sa Personne ! Lisez Proverbes 8:22-31 ; Jean 1:1-3 ; Éphésiens 1:10 ; Colossiens 1:13-22 ; Hébreux 1:1-3 ; 1 Jean 1:2 ; Apocalypse 3:14. Méditons ces magnifiques passages de l'Écriture qui nous présentent Jésus, et contemplons Celui en qui nous nous confions, Celui qui pour nous s'est dépouillé de tout, qui a suivi et qui suit encore une telle voie, et demandons-nous s'il nous serait possible de nous séparer de lui, ou de nous écarter de ce chemin. Il était dans le sein du Père, la Vie éternelle avec le Père, Dieu, et cependant avec

Dieu. « Il était ses délices lorsqu'il n'avait point encore fait la terre, ni le commencement de la poussière du monde ». (Prov. 8). Il fut le Créateur de toutes choses dans leur beauté primitive ; puis, dans leur état de péché et de ruine, Il devint le Réparateur de toutes choses, et enfin dans la Régénération Il sera l'Héritier de toutes choses. Nous le contemplons et nous en parlons ainsi par la foi. Nous disons : de toute éternité, Il était dans le sein du Père, dans les conseils éternels, dans le sein de la Vierge, dans les souffrances de la terre, ressuscité d'entre les morts, couronné de gloire dans les cieux, en attendant qu'Il soit déclaré Héritier et Seigneur de toutes choses.

Quand le Bien-Aimé est devenu comme le centre des conseils de Dieu, Il a été « l'objet de toute l'affection » du Père, aussi bien que lorsqu'Il était dans le sein éternel. C'est ainsi que nous le voyons en Proverbes 8:22-31. Dans ce merveilleux chapitre nous trouvons la Sagesse, c'est-à-dire le Fils, représenté comme l'origine, le fondateur, le soutien de toutes les œuvres et de tous les conseils divins, établi avant que le monde fût créé, comme nous le disent plusieurs passages du Nouveau Testament. Jean 1:2 ; Éphésiens 1:9-10. Colossiens 1:15-17. Et le Fils peut dire : « J'étais auprès de lui son nourrisson ; j'étais ses délices de tous les jours et je me réjouissais devant lui en tout temps ».

Ainsi quand la plénitude des temps fut venue, le Fils de Dieu, qui de toute éternité avait été dans le sein du Père, vint habiter le sein de la Vierge.

Qui pourrait sonder ce mystère ? Pourtant cela est vrai. Et ce ne fut qu'une nouvelle occasion de joie ineffable, et les anges vinrent l'annoncer à d'humbles bergers qui gardaient leurs troupeaux dans les plaines de Bethléhem.

Voici maintenant le Fils de Dieu poursuivant sa voie dans des conditions nouvelles. Il traverse ce monde comme Fils de l'homme dans l'abaissement et dans la souffrance. Mais Il est toujours l'objet des délices ineffables du Père comme dans les siècles cachés de l'Éternité. « Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai trouvé mon plaisir ». « Voici mon serviteur, je le soutiendrai ; mon élu, mon âme y a mis son affection ». Voilà les expressions de la joie parfaite du Père suivant les pas de Jésus sur cette terre souillée. Et cette même voix : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai trouvé mon plaisir », se fait entendre une seconde fois sur la montagne Sainte comme sur les bords du Jourdain, au jour de la transfiguration comme au moment du baptême. La transfiguration était le symbole et le gage du Royaume, de même que le baptême était le début et le commencement de son témoignage. C'était toujours la même joie qui fait tressaillir le sein du Père, soit que le regard de Dieu le suive dans le chemin solitaire que parcourait Jésus le Serviteur obéissant, au milieu d'un monde impur ; soit qu'il l'accompagne sur les hauteurs comme Roi de gloire dans le monde millénial. C'est toujours une parfaite dilection, une joie égale et complète, quoique diverse, que le Père ressent de siècle en siècle en Jésus. Cette satisfaction divine ne connaît point d'interruption. Elle demeure immuable dans sa profondeur, dans sa plénitude, quels que soient les développements des événements. Celui qui cause cette joie est toujours le même, et il en est ainsi de la joie qu'il produit. Elle ne peut subir aucune diminution bien qu'elle ait des sources diverses. Ce Jésus était ainsi sans tâche ni souillure d'éternité en éternité ; aussi pur dans le sein de la Vierge que dans le sein du Père, aussi immaculé à la fin de son ministère qu'à son début ; aussi parfait comme Serviteur que comme Roi ; une perfection infinie le caractérise, et sa contemplation est toujours pour le Père une jouissance sans mélange. Si l'âme était pénétrée de la pensée que le Seigneur Jésus, de quelque manière qu'on le contemple, est celui qui de toute Éternité se trouvait dans le sein du Père, elle ferait taire bien des conjectures qui arrêtent et troublent notre esprit. Le Jéhovah qui apparut sur son trône à Ésaïe, que les Séraphins adorèrent, était Jésus de Galilée. Quelle ineffable pensée !

Une fois que l'âme s'est emparée de ce mystère, les questions qui peuvent agiter notre esprit reçoivent une explication prompte et satisfaisante. Nous n'osons plus en parler avec légèreté ; car du moment où notre intelligence s'est rendu compte de cette gloire, nous nous voilons la face, et nous retirons les sandales de nos pieds comme Moïse en présence de Dieu.

Les divins raisonnements contenus dans l'Épître de Jean montrent que les idées que nous avons sur le Fils de Dieu exercent une très grande influence sur la communion avec le Père. Car dans cette Épître l'amour est manifesté dans le don du Fils par le Père, et l'amour est notre atmosphère. Supposer qu'en donnant le Fils, le Père n'ait fait don que de la postérité de la Vierge, serait infailliblement rabaisser ce niveau spirituel. Si, au contraire, nous reconnaissons que Dieu a donné le Fils qui était de toute éternité dans son sein, notre appréciation de son amour sera plus élevée, et le caractère de notre communion prendra les mêmes proportions. Je sais bien que, grâce à la simplicité de leur foi, quelques saints jouissent d'une faible mesure de vérité avec plus de plénitude que d'autres d'une mesure plus considérable. Mais ceci ne change rien aux pensées du Saint Esprit dans cette Épître. Il sera toujours vrai que l'amour divin est notre atmosphère ; et que le caractère de notre communion se modifiera d'après le degré d'intelligence que nous aurons de cet amour. Pourquoi, je le demande, chercherions-nous à affaiblir cette communion et diminuer ainsi notre joie en Dieu ? Ne serait-ce pas par la raison que nous savons si peu l'apprécier ?

Le Fils unique du Père s'est « abaissé » afin d'accomplir la volonté divine en faveur de nous, pauvres et misérables pécheurs. Mais le Père souffrira-t-Il que ces pécheurs pour lesquels cette humiliation indicible a été endurée, en profitent pour amoindrir la gloire du Fils ? Cette hypothèse ne saurait se soutenir comme il nous l'est dit en Jean 5:23. Jésus avait déclaré que Dieu était son Père « se faisant égal à Dieu ». Or, se pourrai-t-il que Dieu ne le soutint pas dans sa déclaration ? Toutefois ceux qui ne reconnaissent pas en Christ le Fils Éternel, ne re-

çoivent pas sa Parole ; et le Père n'acceptera pas pour Lui-même l'honneur qui ne sera pas rendu au Fils également ; car il est dit : « Celui qui n'honore pas le Fils, n'honore pas le Père qui l'a envoyé ».

L'Esprit fut donné par Jésus ressuscité. Il souffla sur eux (Jean 20:22). Le Saint Esprit procéda alors de lui et devint l'Esprit. Mais supposerait-on par ce motif qu'avant cette époque Il ne fût pas Dieu le Saint Esprit dans la Trinité ? Il en est ainsi du Fils : Il naquît par un miracle. « L'Esprit Saint viendra sur toi », avait dit l'Ange à Marie, « et la puissance du Très-Haut te couvrira de son ombre ». Ce fut ainsi que Jésus *devint* le Fils de Dieu. Mais cela peut-il, en quoi que ce soit, modifier ce fait immuable qu'il était *le* Fils dans la Trinité.

Lisez le chapitre 1 de 1 Jean. Il s'adresse à des pères, à des jeunes gens et à des enfants, et il établit une distinction entre ces trois catégories.

« Les pères » sont ceux qui ont connu Christ « dès le commencement ». « Ils demeurent dans sa doctrine car ils ont le Père et le Fils ». « L'onction du Saint » se fait sentir puissamment en eux. Ils ont reçu avec une profonde adoration le témoignage du Fils concernant le Père (Jean 1:18). Ayant contemplé le Fils, ils avaient vu le Père. (Jean 14:7-11) Ils « gardent la parole » du Fils et celle du Père (Jean 14:21, 23). Ils savent que le Fils est dans le Père, qu'ils sont dans le Fils et que le Fils est en eux. Ils ne sont pas orphelins.

Les « jeunes gens » sont ceux qui « ont vaincu le malin » *;* le malin qui incite le monde à la négation du mystère de Christ (1 Jn. 4:1-6). Toutefois ils ne sont pas établis dans la plénitude de ce mystère. Ils ont triomphé de cet esprit d'inimitié qui existait dans le monde contre Christ, mais il faut que l'Apôtre les exhorte a fuir aussi ses séductions et ses pièges.

Les « petits enfants » sont ceux qui ont connu le Père, mais ils sont faibles, et ils ont besoin d'enseignements et d'avertissements. Leur connaissance du Père est imparfaite ; elle n'est pas aussi fortement imprégnée de la connaissance du Fils que l'était celle des « Pères ». Il les met donc sur leur garde au sujet des Antichrists, qu'il décrit comme détracteurs de la vérité ou de la »doctrine de Christ ». Il leur enseigne que « celui qui nie le Fils n'a pas le Père ». Que si « l'onction » qu'ils ont reçue demeure en eux, ils demeureront certainement dans le Fils et dans le Père ; et que le caractère de la maison de Dieu est tel, que ceux qui ne possèdent pas cette onction ne peuvent y rester. Il leur rappelle que la promesse faite par le Fils est la possession de la vie éternelle. Enfin, il les exhorte à demeurer fermes dans l'enseignement qu'ils ont reçu par l'onction sainte, afin « qu'ils ne soient pas confus devant Lui à son avènement ».

Cette doctrine traite donc de la Personne du Fils de Dieu ou de la doctrine de Christ. C'est le degré de leur connaissance de cette vérité capitale, la mesure de la part qu'ils y prennent et non leur caractère chrétien, qui classe les disciples dans les catégories de « Pères » « de jeunes gens » et « d'enfants ». Toutes ces exhortations mettent en relief le grand objet de l'Épître, le Fils de Dieu ; car depuis le commencement jusqu'à la fin, il n'est question que de lui. Ainsi c'est le sang du *Fils* qui purifie ; c'est auprès du Père que nous avons un avocat, et cet avocat c'est *le Fils.* C'est dans *le Fils* que l'Onction nous fait habiter. C'est *le Fils* qui a été manifesté pour détruire les œuvres du diable. C'est au nom du *Fils* qu'il nous est commandé de croire. C'est le *Fils* qui a été envoyé pour nous apprendre ce qu'est l'amour. C'est la foi dans le *Fils* qui donne la victoire sur le monde. Le témoignage de Dieu concerne le *Fils.* C'est dans le *Fils* que nous avons la vie. C'est le *Fils* qui est venu ouvrir notre entendement. C'est le *Fils* en qui nous sommes. C'est le *Fils* qui est le vrai Dieu et la Vie éternelle.

Telles sont les déclarations que nous trouvons concernant le Fils de Dieu. C'est le Fils qui en est l'objet principal, et les pères, les jeunes gens, et les petits enfants sont classés par l'Apôtre selon la manière dont ils le comprennent et le saisissent. Dans cette même épître Jean mentionne souvent l'amour et la sainteté, comme des témoignages de la nouvelle naissance. Toutefois dans ses enseignements, il parle d'une confession vraie ou erronée de Christ. Traite-t-il la première comme la chose vitale et pratique et considère-t-il la confession erronée comme une simple spéculation de l'esprit ? Il ne donne à personne le droit d'établir une semblable distinction. Au contraire, il affirme que l'exercice de la charité et même la pratique de la sainteté, ne prouveraient pas qu'une âme fut née de nouveau à moins qu'elle ne connût et ne confessât le Fils.

Si le regard inspiré d'Ésaïe avait pu suivre Jésus, traversant les villes et les villages de son pays natal, son âme eut débordé de louanges et d'adorations ! Il avait contemplé sa gloire dans une vision. Il avait vu le trône « haut et élevé », le cortège remplissant le Temple, les Séraphins se couvrant la face en présence de la gloire de Jésus dans son essence divine, (És. 6) et l'apôtre Jean nous dit : « Ésaïe dit ces choses lorsqu'il vit sa gloire et qu'il parla de lui » (Jean 12). C'est une foi semblable qu'il nous faut, la foi dans le Fils, dans Jésus, dans son nom ; ce qu'il nous faut c'est l'intelligence de sa Personne, de cette gloire cachée sous un voile plus épais que l'aile du Séraphin, sous l'humble extérieur du Galiléen.

En terminant, souvenons-nous de ce que dit le Seigneur sur « la nourriture convenable », que le « dispensateur fidèle » est appelé à donner aux serviteurs (Matt. 24 ; Luc 12). Prenons garde de ne pas corrompre cette nourriture. Veillons contre les efforts de l'ennemi pour falsifier les provisions de la maison de Dieu.

Les enseignements de Jean sur le Fils de Dieu, et de Paul sur l'Église sont pour nous une nourriture convenable. Elle est mise en réserve par Dieu pour les saints et nous ne devons pas l'accommoder aux goûts et aux raisonnements du siècle. La manne doit être recueillie telle qu'elle vient du ciel, et devenir le pain céleste des pèlerins.

« Et la Parole a été faite chair et demeura parmi nous »

Dans l'histoire de la chair et du sang qui nous est donnée dans l'Écriture, nous apprenons que ce fut le péché qui produisit la mort. Pour tous ceux qui étaient en Adam, voici la sentence : « le jour ou tu en mangeras, tu mourras ». Mais pour ce qui concerne la postérité de la femme, Dieu avait dit au serpent : « tu lui blesseras le talon ». La mort de celui qui était la semence de la femme devait être aussi exceptionnelle que sa naissance. Par sa naissance miraculeuse, Il devait être manifesté comme la postérité de la femme ; par sa mort Il devait être blessé au talon. « Dans la plénitude des temps » Celui que Dieu avait annoncé, naquît d'une femme. Le Fils de Dieu participa à la chair et au sang ; Il fut la « chose sainte » dont parle Saint Luc.

La mort avait-elle des droits sur Lui ? Aucun ; puisqu'Il était sans péché. Il se soumit à la mort afin de pouvoir accomplir le dessein de Dieu ; mais en dehors de cette soumission à la volonté divine, il n'existait rien dans sa nature qui dût l'exposer à la mort. Dans l'Alliance éternelle, Il s'était offert en disant : « Me voici » ; et Il prit la « forme d'un Serviteur », pour glorifier Dieu, et afin d'obtenir pour les pécheurs le pardon et la paix. C'est pourquoi dans la plénitude des temps, « Il se rendit semblable aux hommes et ayant paru comme un simple homme, Il poursuivit la voie de l'humiliation volontaire jusqu'à la mort de la croix ». (Phil. 2:7, 8).

C'est dans cette voie d'abaissement que nous le contemplons durant sa vie. Il voile sa gloire. Il cache l'aspect de Dieu sous la « forme du Serviteur ». Il ne cherche pas l'éclat qui vient des hommes, et ne veut point se manifester au monde.

Jésus cacha sous l'humble figure d'un tributaire de César la splendeur du Seigneur qui avait créé l'univers. On demanda la dîme à Pierre, mais ce fut le Maître qui la paya. Le Seigneur proclama sa complète liberté, mais afin de ne causer aucun scandale, Il acquitte le tribut pour lui et pour l'apôtre. Cependant tout en agissant de la sorte, Celui qui s'assujettissait ainsi à César, était le même dont il avait été dit : « La terre appartient à l'Éternel, et tout ce qui y est ». Il ordonna à un poisson de la mer de lui apporter une pièce d'argent qu'Il remit aux envoyés de César (Matt. 17).

Quel exemple saisissant nous avons de ce précieux mystère concernant Celui qui était « en forme de Dieu », qui disposait des trésors de l'Océan, qui avait autorité sur la création, et qui cependant avait « pris la forme de Serviteur ».[15] Ce léger incident qui se passa entre le Seigneur Jésus et Pierre nous donne un aperçu de sa gloire à travers le nuage qui la voilait.

La plénitude de la terre lui était assujettie au moment même où, dans son abaissement, Il consentait à être tributaire du Romain. Ainsi dans une autre occasion, aux noces de Cana, ce fut en réalité Jésus qui présida au festin, non seulement comme s'Il eût été l'époux, mais aussi le Créateur de tout ce qui s'y trouvait. Là aussi « Il manifesta sa gloire, et ses disciples crurent en Lui ».

Tout cela est caractéristique et instructif pour nous, quant à la voie du Seigneur Jésus.

« Montre-nous un signe du ciel », c'est encore une tentation que les Pharisiens placèrent devant Lui pour l'exciter à s'élever (Matt. 16). De même le diable l'avait tenté de se précipiter du sommet du temple et ses parents eux-mêmes lui disaient : « Montre-toi au monde ». Mais que dit le Serviteur par excellence ? « Il ne vous sera pas donné de signe si ce n'est le signe de Jonas le prophète » ; c'est-à-dire un signe d'humiliation, qui loin d'imposer silence au monde par une éclatante victoire, donnerait au monde sur Lui un triomphe apparent et momentané.

Toutefois sur la cime de la montagne, en présence de ses Élus, le Serviteur parfait se montre pendant un fugitif instant Seigneur de gloire. Au pied de cette même montagne, Il n'était plus que Jésus, le Fils de l'homme, recommandant aux siens de ne raconter la vision à personne jusqu'à ce qu'Il fût ressuscité.

Contemplons-le aussi dans la barque sur le Lac pendant la tempête. Il se tenait là comme un homme fatigué du labeur du jour, et auquel le sommeil est précieux. Mais sous cet humble extérieur brillait « la forme de Dieu ». Il se lève, Il parle en Seigneur « qui assemble les vents dans ses poings, et qui serre les eaux dans sa robe » (Prov. 30:4). Il parle, et le vent s'apaise.

Notre Jésus nous apparaît parfois dans toute la gloire du Jéhovah d'Israël. Jadis Dieu avait commandé aux poissons de la mer, et une baleine fut envoyée pour engloutir Jonas et lui servir de sépulture pendant le temps qui avait été déterminé. Et de même, Jésus en son temps se manifesta comme le Seigneur de cette mer profonde et spacieuse, appelant une multitude de ses habitants dans les filets de Pierre (Luc 5).

Nous admettons que le voile qui couvrait Jésus de Nazareth, le Fils du charpentier, était épais ; mais la gloire cachée sous la nuée était infinie. C'était la gloire de Jéhovah dans toute sa plénitude. « Il n'a pas regardé » comme une usurpation d'être égal à Dieu », bien qu'Il se soit anéanti Lui-même. La foi comprend cette gloire voilée. L'amour la garde comme un trésor. « Qui est monté aux cieux, ou qui en est descendu ? Qui a assemblé le vent dans ses poings ? Qui a serré les eaux dans sa robe ? Qui a dressé toutes les bornes de la terre ? Quel est son nom et quel est le nom de son fils, si tu le connais ? » (Prov. 30:4).

[15] Si Jésus n'eut pas été égal à Dieu, il n'aurait pu en agir ainsi, car toute créature par la position inférieure où elle est placée, est au service du Créateur. Un Juif pouvait en se faisant percer l'oreille se mettre volontairement au service d'un autre Juif (Ex. 21). Mais aucune créature ne peut servir Dieu par un effet de sa propre volonté, par la raison que dans nos relations de créature à Créateur, nous naissons serviteurs

Nous n'essaierons pas de la décrire, mais quand Jésus passe à côté de nous, nous apprendrons comme Moïse à courber la tête et à adorer : (Ex. 34). C'est pour l'âme une tâche bénie que de découvrir la gloire et la beauté dérobées aux regards du monde. Beaucoup d'entre nous qui ne voudrions pas ternir cette gloire, pouvons-nous nous montrer lents à la comprendre et nous méprendre sur la manière dont elle se manifeste et sur la forme qu'elle revêt.

Le Fils de Dieu est venu sur la terre offrant en Lui le contraste le plus complet avec Celui qui doit venir « et devant lequel toute la terre sera dans l'admiration » (Apoc. 13:3). Jésus ne vint pas étonner le monde, et commander son admiration. Il se présenta dans l'abaissement. Il venait au nom de son Père, et non au sien ; Il avait la vie en lui-même, Il était égal à Celui dont il est écrit : « Lui seul possède l'immortalité ». Mais Il cachait la splendeur de la gloire divine sous une forme humaine et Il consentit, pour protéger sa vie, à se servir des moyens les plus ordinaires jusqu'à ce que son « heure fut venue » (Jean 17:1).

Si nous avions des cœurs disposés à l'adoration, cette pensée serait pour nous pleine de bénédictions. Se peut-il que nous soyons si dépourvus d'intelligence spirituelle que nous ne comprenions pas de telles choses, et que cette gloire cachée, il faudrait que nous la vissions pour y croire ! Cette gloire qui est assez puissante pour embraser comme la fournaise Chaldéenne tous les adversaires ! Car à la fin, quand l'heure fut venue, (et les puissances des ténèbres devaient avoir leur heure) les serviteurs de ces puissances ennemies, mis en présence de cette gloire, furent renversés dans la poussière ; d'où nous tirons cette importante leçon : Jésus était alors un captif volontaire, comme plus tard Il fut une victime volontaire. Car la mort qui est la conséquence du péché, n'aurait pu toucher le Saint et le Juste, s'Il ne l'eût acceptée dans les conseils éternels.

Le Seigneur éprouva-t-Il quelques craintes à l'égard des embûches de ses implacables ennemis, les Pharisiens ? eut-Il la pensée de mettre sa vie en sûreté ? Je ne le crois pas Il parcourait une voie parfaitement conséquente dans chaque période de sa vie de Serviteur. Il ne voulait point, comme je l'ai déjà dit plus d'une fois, se faire un nom honoré dans le monde, mais obtenir par son humiliation et par sa mort, « un nom au-dessus de tous les noms » un nom dans « lequel les Gentils espéreraient ». (Phil. 2 ; Romains 15).

Et quand l'épée d'Hérode menaça la vie du Seigneur Jésus, avec quelle dignité Il se mit au-dessus de ce danger ! Il savait bien que toutes les combinaisons du Roi, dût-il ajouter la violence à la ruse, ne l'empêcheraient pas de suivre jusqu'au bout le chemin qui lui était tracé, d'achever l'œuvre que le Père lui avait donnée à faire, et finalement d'être consacré. Or, nous savons que cette consécration ou ce perfectionnement devait se faire, non pas par le triomphe d'Hérode ou des Juifs, mais par le fait de l'oblation volontaire par laquelle Christ devint le Chef de notre salut, « consommé par les souffrances » (Héb. 2)

Que de gloires se voilent sous l'abaissement de Celui qui ne devait rencontrer que le mépris et l'inimitié de son peuple !

Relevons encore un incident digne de toute notre attention et qui eut lieu au début du ministère de Jésus dans sa propre ville. Les hauteurs de Nazareth ne mettaient pas sa vie plus en péril que le faîte du temple. Ce n'était pas la mort de Jésus que Satan cherchait lorsqu'il essaya de le pousser à se jeter en bas sur la foi d'une promesse. Il lui avait présenté comme à Ève dans le jardin d'Éden la tentation de se rendre semblable à Dieu. Il voulait éveiller dans l'âme du Christ « l'orgueil de la vie ». Mais Jésus garda « la forme de serviteur » dont Il s'était revêtu. Il ne voulut point se précipiter, Il se souvint avec soumission de cette parole : « Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu ». À Nazareth il en fut de même. La montagne sur laquelle cette ville était bâtie n'était pas plus élevée que le sommet du temple. Nous ne doutons pas que le Christ ne fût tombé de cette hauteur sans aucun péril pour sa vie ; mais « Il ne cherchait pas sa gloire de la part des hommes », et « passant au milieu d'eux Il s en alla ».

Maintes fois pendant les jours de sa chair, Jésus fut rafraîchi en esprit quand la foi savait discerner sa gloire sous le voile qui en dissimulait l'éclat. Et maintenant aussi, Il se réjouit en esprit quand les saints font preuve de ce même discernement.

Craignons de traiter avec trop peu de respect le mystère de l'assujettissement volontaire du Fils de l'homme ; gardons-nous de nous servir des incidents où Il a manifesté avec le plus d'abnégation sa soumission envers Dieu, et sa grâce envers nous, pour essayer de prouver les conditions purement *mortelles* de la chair et du sang auquel le Seigneur a participé à cause de nous. Non, Jésus ne pouvait succomber jusqu'à ce que « son heure fût venue » ; et le désir qui se manifeste d'affirmer le contraire est la preuve que « les portes de l'enfer » essaient de prévaloir contre la Personne du Fils de Dieu. Si l'on prétend ainsi faire ressortir l'humanité réelle du Seigneur, cette justification elle-même doit éveiller notre méfiance ; car est-ce une simple humanité que nous contemplons dans la personne du Christ ? n'est-ce pas quelque chose d'infiniment plus élevé, Dieu manifesté en chair ? Il ne pourrait être mon Sauveur à moi, pécheur, s'Il n'était pas le compagnon de Jéhovah (Zach. 13:7). Aucune créature « fût-ce un Archange », ne pouvait produire une justice méritoire. Une créature doit à Dieu tout ce qu'elle peut lui rendre ; et Celui « qui n'a point regardé comme une usurpation d'être égal à Dieu », pouvait seul « prendre la forme d'un serviteur ». Tout être créé est né serviteur, et aucune créature ne saurait accomplir une seule œuvre de surérogation, ni obéir à la place d'autrui : Celui qui avait le droit de revendiquer l'égalité avec Dieu était seul capable de devenir notre Substitut. Et si Christ n'avait pas été Dieu, son œuvre, son témoignage, ses souffrances, sa mort elle-même, n'auraient rien pu pour notre salut. Sa Personne fait l'efficacité de son sacrifice, et c'est ainsi qu'il est notre rocher. Ce fut la confession de la divinité de sa Personne, faite par un homme qui

ignorait encore la nature de son œuvre et de son sacrifice, qui amena le Fils de Dieu à déclarer que sur cette pierre l'Église devait être bâtie, mystère que Satan et « les portes de l'enfer » devaient sans cesse assaillir. La lutte dure encore, et il est facile de retrouver le même dessein dans toutes les attaques, qu'elles soient ouvertes ou dissimulées, qui sont dirigées contre le Fils de Dieu. Mais d'où provient la force qui s'oppose à ces assauts ? Le Père se préoccupe de la gloire du Fils ; lisez Jean 5, où le secret de la lutte nous est révélé ; le Fils s'est abaissé ; Il ne peut rien faire par lui-même, mais le Père protège l'honneur de son Fils ; Il veillera sur ses droits divins par une parole qui est une sentence « celui qui n'honore pas le Fils n'honore pas le Père qui l a envoyé ».

Le Saint Esprit, dans ses enseignements, traite avec patience les ignorants et les faibles : le Seigneur usa du même support. « Je suis si longtemps avec vous, et tu ne m'as point connu, Philippe ! » Mais Dieu ne permet aucune dépréciation de la personne de Christ. Les écrits de Jean nous le prouvent. Ils nous développent la gloire du Fils de Dieu, et ils condamnent avec une sévérité redoutable tous ceux qui oseraient y porter atteinte.

Dans un sens, les Juifs étaient les meurtriers de Jésus, et nous participons tous à la même condamnation. Les Juifs ont volontairement assumé sur eux la responsabilité du sang de ce « Juste », qui allait être répandu. *Moralement,* ils étaient en effet ses meurtriers, bien que ce ne fût ni la lance, ni la croix, ni aucune cause purement naturelle qui lui ôtèrent la vie. Il la livra de son plein gré par un acte de sa volonté. L'homme naturel ne reçoit pas ces choses, mais la foi les accepte pleinement. « Personne ne m'ôte la vie mais je la laisse de moi-même ; j'ai le pouvoir de la laisser et le pouvoir de la reprendre ; j'ai reçu ce commandement de mon Père ». Jésus possédait le libre arbitre et cependant Il était assujetti à la volonté du Père.

Le Fils de Dieu mourut sur le bois où l'avaient cloué les mains des méchants, et où la grâce de Dieu et ses conseils éternels l'avaient placé, c'est là qu'il mourut, et Il mourut crucifié L'Agneau fut immolé. Dieu s'était pourvu de cette sainte Victime comme oblation pour le péché. Et cependant l'Agneau s'offrit lui-même en sacrifice. Ce n'était ni l'épuisement produit par la souffrance physique ou morale, ni la douleur de la crucifixion qui amenèrent la mort. Lui-même Il rendit l'esprit ; et aussitôt avant cet acte suprême, il nous est dit qu'Il cria à haute voix. Pilate s'étonna qu'Il fût mort si tôt et se refusait à le croire ; il dut s'en rendre compte lui-même, car Jésus n'avait pas été encore assez longtemps sur la croix pour que sa mort fût expliquée. On brisa les jambes des deux larrons, mais Jésus était déjà mort, et il fallut que Pilate l'apprît de la bouche de témoins oculaires pour l'admettre. Nous devrions bénir Dieu de nous avoir présenté un tel tableau de son Agneau immolé, de notre Sauveur crucifié et mis à mort. Jésus était libre, et cependant assujetti. La foi saisit cette antithèse apparente et accepte ce mystère que révèle la Parole ; « ayant baissé la tête, il remit son esprit » (Jean 19:30). Il fut obéissant jusqu'à la mort et cependant il pouvait dire : « Je laisse ma vie, personne ne me l'ôte, mais je la laisse de moi-même ».

Pendant son passage sur la terre, le Fils de Dieu voile sa gloire et dissimule la « forme de Dieu » sous celle d'un « serviteur » (Phil. 2) mais cette gloire avait été reconnue dans toutes les sphères de la domination de Dieu. Les hommes, la mort, le sépulcre, les démons, les bêtes des forets, les poissons de la mer, les vents, les vagues, le blé, le vin, en avaient subi la puissance. Il était le Maître de la moisson, et cependant Il apparut comme un des ouvriers dans le champ du maître. Il était le Dieu du temple et le Seigneur du sabbat, mais il se soumit aux attaques et aux défis d'un monde incrédule et méchant.

Tel est le voile sous lequel Jésus cachait sa majesté divine. Mais en quelque position qu'Il se trouvât, Il était toujours et partout le Seigneur de gloire, le Prince de la vie, volontairement un Serviteur ; de même qu'Il fut à la fin volontairement Victime d'oblation : Fils de Dieu, et bien que manifesté en chair, Fils de toute éternité.

« Je me confierai en Lui » (Héb. 2:13)

Ce fut un merveilleux spectacle pour ceux auxquels il fut donné de le contempler, que le Seigneur Jésus calmant par sa puissance la tempête sur la mer de Galilée. Il le serait encore à présent pour nous, si nos âmes étaient capables d'apprécier les gloires du Christ. On parle beaucoup des lois de la nature et des progrès de la science ; mais la première loi de la nature, c'est d'obéir à son Créateur. La mer de Galilée suit en un clin d'œil la présence de Celui qui, selon son bon plaisir, transforme ou arrête le cours naturel des choses, et répond à sa Parole.

C'est que c'était Jésus Jéhovah, le Dieu auquel la mer Rouge et le fleuve du Jourdain obéissaient jadis : « O mer, qu'avais-tu pour t'enfuir ? et toi, Jourdain, pour te retourner en arrière ? » Montagnes, avez-vous sauté comme des moutons, et vous coteaux, comme les agneaux ? O terre tremble pour la présence du Seigneur (Psaume 114). C'est la présence de Dieu qui répond à la question. Qu'il s'agisse de la mer Rouge ou de la mer de Galilée, tout s'explique par la présence de Dieu. « Il parla et cela fut fait ».

Nous lisons que le Seigneur avait permis qu'à la voix d'un homme, le soleil et la lune s'arrêtassent dans les cieux. Josué parla au Seigneur, et Dieu combattit pour Israël. C'était là un incident merveilleux, et le Saint Esprit le représente comme tel. « Le soleil donc s'arrêta au milieu des cieux, et ne se hâta point de se coucher pendant un jour entier ; et il n'y a point eu de jour semblable à celui-là, avant ni après, l'Éternel exauçant la voix d'un homme ».

Mais Jésus agissait immédiatement de soi-même, et sans qu'aucun étonnement soit manifesté par l'Écrivain sacré en racontant l'incident. Ceux qui ressentirent de la surprise étaient des disciples encore mal affermis dans leur foi.

Considérons aussi la nuée qui apparut à Israël aussitôt qu'il eut été racheté par le sang en Égypte, et qui l'accompagne dans le désert. La nuée servait de guide au camp, mais elle était aussi le voile qui couvrait la gloire du Seigneur. Cette gloire était souvent voilée, parfois manifestée, mais toujours présente pour conduire et accompagner Israël. Celui qui était assis entre les chérubins, traversa le désert devant Éphraïm, Benjamin et Manassé (Psaume 80). La gloire s'environna de la nuée qui précédait Israël, sous laquelle elle conduisait le peuple ; et aussi, malgré l'apparence humble et voilée sous laquelle elle habitait dans le lieu saint, elle revendiquait en même temps les divins honneurs du sanctuaire.

Tel fut Jésus, Dieu manifesté en chair, caché pendant son séjour sur la terre sous la « forme d'un serviteur », toujours égal à Dieu dans l'adoration des saints ; et parfois apparaissant dans toute la splendeur de l'autorité divine.

Lorsque le peuple d'Israël arriva sur les bords de la mer Rouge, il avait besoin d'une protection puissante. La nuée vint se placer entre les Égyptiens et les Israélites ; pour les uns elle n'était que ténèbres, pour les autres qu'une vive lumière, de sorte que les Égyptiens ne purent s'approcher du camp pendant toute la nuit. Quand le jour fut venu, la gloire, c'est-à-dire le Seigneur, se tourna vers l'armée d'Égypte et y porta le trouble. Et dans une circonstance semblable, Jésus agit de la même manière. Il se place entre les disciples et leurs ennemis. « Si c'est moi que vous cherchez, laissez aller ceux-ci ». Il les protégea par sa présence comme il l'avait fait autrefois pour les Israélites, et puis, au travers de la nuée qui voile sa gloire, d'un regard, il jette le trouble parmi les adversaires : « Dès qu'il eut dit : C'est moi, ils reculèrent et tombèrent par terre ».

Mais les enfants d'Israël en traversant le désert avaient besoin d'avertissements aussi bien que de protection. Il fallait qu'ils fussent disciplinés aussi bien que rachetés, et la gloire cachée sous la nuée accomplit pour eux cette œuvre divine (Ex. 16 ; Nombres 14, 16, 20). Ainsi Jésus, affligé de l'endurcissement ou de l'incrédulité de ses disciples, accompagne par des paroles de réprimande les signes de sa puissance ; comme, par exemple, sur le lac de Tibériade, il dit aux disciples : « Pourquoi avez-vous peur gens de peu de foi ? » et « puis il parla avec autorité aux vents et dit à la mer : Tais-toi ».

La gloire était le Dieu d'Israël (Éz. 43:4 ; 44:2) et Jésus de Nazareth était le Dieu d'Israël ou la gloire (És. 6:1 ; Jean 12:41). Le Nazaréen voilait une gloire qui, dans sa plénitude, était inaccessible.

La Gloire des gloires, le Seigneur des anges, le Créateur des saints de la terre, le Dieu du ciel, était caché sous l'humble désignation de fils du charpentier, et il en acceptait toutes les conséquences.

C'est au Saint Esprit qu'il appartient de développer ce mystère (Héb. 2). Il fallait que la grâce de Dieu se répandît à la gloire de Celui à qui et par qui son toutes choses (Héb. 2:9, 10) : Nous avons là les abondantes sources d'où découle ce magnifique dessein de Dieu, ce mystère de la Rédemption par l'humiliation du Fils de Dieu, qui doit imprimer son caractère à l'Éternité elle-même. La grâce divine devait se manifester, et la gloire divine devait y trouver sa plus parfaite expression ; tout provient de cette source ineffable. Jésus participa à la chair et au sang, il endura la mort ; il subit des tentations semblables à celles de ses frères le péché excepté ; il connut la communion avec Dieu, les expériences intérieures, la sympathie avec les saints – la vie de la foi sur la terre avec ses prières et ses larmes, la vie de l'intercession dans le ciel. Il avait toute aptitude pour être à la fois une oblation et un sacrificateur, il possédait toute puissance pour secourir et pour purifier, pour satisfaire les désirs de nos âmes, ainsi que l'attente des gloires à venir.

Ce fut en vue de toutes ces choses que le Fils de Dieu prit place sur la terre ; il était dépendant, obéissant, plein de foi, plein d'espérance, et aussi affligé, rejeté, méprisé, crucifié, enseveli, afin que tout ce qui avait été ordonné dans les conseils éternels de Dieu fût pleinement accompli. À cette fin il s'anéantit, mais ni son abaissement, ni ses souffrances ne purent atténuer en Lui la dignité de sa personne. La parole créatrice « Que la lumière soit ! » n'était pas plus en harmonie avec la majesté de sa Personne, que ne le furent ses supplications et ses larmes « pendant les jours de sa chair ».

C'était le même Jésus, Dieu manifesté en chair, qui reposa dans la crèche et qui fut cloué à la croix. Les Bergers et les Mages l'adorèrent dans l'étable. Dans le temple, Siméon, « averti divinement par le Saint Esprit », au lieu de bénir l'enfant qu'il tenait dans ses bras, bénit sa mère et Joseph (Luc 2) ; car il tenait Jésus dans ses bras, non comme un faible enfant, mais « comme le salut de Dieu ». Et ce fut dans ce caractère glorieux qu'il l'éleva dans ses bras, et se réjouit en Lui.

Ce fut dans le même esprit qu'Anne la prophétesse reçut l'enfant Jésus. Et même avant sa naissance, l'enfant que portait Élisabeth, tressaillit dans son sein à la salutation de Marie. De même, avant que la vierge eût conçu, l'ange Gabriel proclama Celui dont il annonça la naissance miraculeuse, comme le Dieu d'Israël, devant la face duquel le fils de Zacharie devait marcher. Et enfin Zacharie lui-même étant « rempli du Saint Esprit » le reconnaît comme le Seigneur auquel appartenait le peuple d'Israël, et comme « le Soleil levant » qui devait les visiter « d'en haut ».

L'obéissance, l'abnégation de lui-même, une subordination qui avait un caractère tout particulier, se montraient dans chaque acte de Jésus. Celui qui naquît à Bethléem, qui fut circoncis, baptisé, oint, qui fut le Serviteur, l'Homme de douleurs, le Crucifié, le Ressuscité, passa sur la terre sous le regard de Dieu. Au sein de la vierge, dans les solitudes de Nazareth, dans sa vie active au milieu des villes et des villages d'Israël, dans le sacrifice suprême de la croix, dans la gloire de la Résurrection, « l'Admirable » avait été toujours l'objet de la dilection et de

la contemplation de Dieu. Il était parfait en toutes choses et il renouvelait la joie que Dieu dut éprouver quand il créa l'homme à son image.

La dignité de la Personne de Jésus répandit sur toute sa vie de serviteur obéissant, une gloire qui centuplait la valeur de cette obéissance. Non seulement parce qu'il rendait à Dieu un service volontaire ; mais aussi parce que Jéhovah l'appelle son « Compagnon » ; et qui pourra jamais mesurer l'étendue d'une telle gloire !

Nous le comprenons en partie d'après notre expérience personnelle. Plus la condition de celui qui nous sert est élevée, plus nous attacherons de prix à son service. Et cela est naturel, puisqu'il a dû se renoncer d'autant plus pour se dévouer à nous ; et en acceptant le service, nous ne pouvons perdre de vue la dignité de la personne qui nous le rend.

Il en est de même à l'égard du précieux mystère sur lequel nous méditons. L'obéissance de Jésus comme Serviteur, était parfaite, infiniment digne de toute acceptation ; mais les actes eux-mêmes étaient rehaussés de toute la valeur de la Personne qui les accomplissait et qui leur donnait une gloire et un prix sans pareils.

Cette même valeur qui rendait inestimables les services de sa vie terrestre, caractérisa plus tard sa mort. Ce fut sa personne elle-même qui donna à son sacrifice son véritable prix, et ce fut la dignité de sa personne qui répandit sur sa vie d'abaissement et d'obéissance une gloire toute spéciale. Dieu pouvait accepter pleinement l'un et l'autre. En contemplant ce symbole du voile déchiré, la foi y découvre l'expression du bon plaisir du Père sur chaque acte de la vie de Jésus[16]. Que Dieu nous donne des yeux pour voir, des oreilles pour entendre pendant que nous suivons les voies de Jésus depuis la crèche jusqu'à la croix ! Toutefois, que nous les comprenions ou non, ces choses merveilleuses n'en existent pas moins. Pendant toute sa vie d'assujettissement, Dieu trouvait ses délices en Jésus, dans ce qu'il faisait, dans ce qu'il était. L'obéissance a été glorifiée en sa personne et manifestée dans sa beauté, dans toute sa perfection, en sorte que nous pouvons dire non seulement que Dieu s'est toujours complu en Lui, mais aussi que cette satisfaction s'est constamment maintenue dans sa plénitude et qu'elle dépasse les limites de l'intelligence humaine.

La « forme de serviteur » était aussi bien une réalité que la « forme de Dieu » en Jésus. Seulement, l'une était une réalité qu'il avait prise sur Lui, l'autre une réalité intrinsèque, essentielle. Ainsi donc, ses voies étaient celles d'un serviteur, de même qu'en tant que Fils ses prérogatives étaient celles de Dieu lui-même. Il passait des nuits entières en prière. Il vivait par la foi, modèle parfait du croyant comme il nous est dépeint, « l'auteur et le consommateur de notre foi ». Il fit de Dieu son refuge dans la douleur. En présence de ses ennemis, « il se remettait à celui qui juge justement ». Il n'accomplit pas sa propre volonté bien qu'elle fût toujours parfaite, mais il fit la volonté « de Celui qui l'avait envoyé ». Ce fut ainsi que la « forme du serviteur » fut manifestée en lui dans toute sa perfection. C'était là une grande et Vivante Réalité. Depuis le commencement jusqu'à la fin ce Serviteur vécut par la foi.

Dans l'Épître aux Hébreux, Jésus nous est présenté comme « l'apôtre et le souverain sacrificateur de notre profession » et aussi comme « le Chef et le Consommateur de la foi ». Comme Sacrificateur, il est Celui qui soulage nos consciences troublées, et qui nous vient en aide dans nos tentations diverses ; comme Chef et Consommateur de la foi, il nous encourage à vivre de la vie de la foi. Dans le premier cas, il est seul, et il agit pour nous ; dans le second, il est associé à une « nuée de témoins » et il se place devant nous comme notre exemple dans le combat et dans la vie de la foi. Mais ne perdons pas de vue la distinction que fait le Saint Esprit. Il nous appelle à contempler Jésus, et non les témoins dont nous sommes environnés.

Observons aussi que ce fut la « contradiction des pécheurs », qui fit de la vie de Jésus, une vie d'épreuve et de foi. Un grand nombre de saints engagés comme Lui dans le « bon combat » eurent à subir des persécutions, des tortures et des outrages auxquels les exposait l'inimitié des hommes. Mais ce conflit n'est pas appelé « la contradiction des pécheurs contre eux ». Ces expressions ont une puissance, une élévation qui ne conviennent qu'à cette vie de la foi où combattit Jésus, et dont le Saint Esprit nous a donné la description au Psaume 16. Le Fils de Dieu nous y est désigné comme Celui dont la foi rend présentes les choses qu'on espère, étant une démonstration de celles qu'on ne voit point (Héb. 12:2, 3). Il jouit de la portion du sacrificateur, Il s'est toujours proposé l'Éternel devant Lui et Il sait « qu'Il est à sa droite, et qu'il ne sera point ébranlé ». Il attend aussi les plaisirs qui sont à la droite de Dieu, et il verra sa face qui est un rassasiement de joie.

Le Psaume 116 décrit le couronnement de sa vie de foi, par sa résurrection dans la joie et dans les actions de grâce ; et l'apôtre, dans le même esprit de foi, attend avec une pleine assurance la joie de sa propre résurrection avec son Seigneur et son Précurseur. (2 Corinthiens 4:13, 14).

« Je me confierai en Lui », c'est là l'expression de la vie tout entière de Jésus, mais sa foi était de l'or sans alliage, qui, de la fournaise où il était éprouvé, sortit aussi pur qu'il y était entré. Il est nécessaire que les saints soient purifiés dans la fournaise de l'épreuve. Il faut que l'impatience, l'égoïsme, l'esprit de murmure soient détruits ou réduits au silence. (Psaume 72 et 77). Job a failli devant l'épreuve, bien que maintes fois il eut lui-même fortifié les faibles et consolé les affligés par ses exhortations. Les plus forts sont parfois ceux qui sont plus facilement terrassés. Pierre s'est endormi en Gethsémané ; il a proféré des mensonges et des blasphèmes au prétoire. Mais toutefois un homme a existé dont la valeur inestimable s'est manifestée au sein même de la fournaise

[16] Je parle, bien entendu, de ce voile déchiré comme du symbole de l'acceptation divine. L'obéissance des âmes, quelque profonde qu'elle fût, ne pouvait déchirer le voile : sa mort seule le pouvait.

chauffée à sept degrés. Lisez Luc 22. Contemplez Jésus dans ce récit à l'heure de l'épreuve de la foi. Tout d'abord il se trouve aux prises avec la douleur qui l'attend, puis avec ses disciples, puis avec son Père, et enfin avec ses ennemis. Mais contemplez la perfection indicible de cette foi éprouvée par le feu. Toute la vie de Jésus fut une vie d'obéissance, de foi. D'un côté, elle était celle du Fils de Dieu qui avait pris la forme de serviteur, s'abaissant jusqu'à subir la mort, bien qu'il « n'eût point regardé comme une usurpation d'être égal à Dieu ». D'autre part, c'est bien réellement la vie de la foi que connut Jésus. « Je me confierai en lui ». « Je me suis toujours proposé l'Éternel devant moi ; puisqu'il est à ma droite je ne serai pas ébranlé ». Et cette vie de dépendance et de foi trouva sa réponse dans la protection de Dieu. « Celui qui se tient dans la demeure du Souverain, se loge à l'ombre du Tout Puissant ». La foi du Serviteur sur la terre fut parfaite, comme le fut aussi la réponse de Celui qui habitait dans les cieux. (Psaume 91).

La sollicitude qui veilla sur Lui était infatigable, et l'accompagna depuis le sein de sa mère jusqu'au tombeau. Le Saint Esprit avait déclaré par les prophètes qu'il en serait ainsi : « C'est toi qui m'as tiré du sein de ma mère ; qui m'as mis en sûreté lorsque j'étais aux mamelles de ma mère ». « Tu maintiens mon « lot » ; ma chair habitera avec assurance, car tu » n'abandonneras point mon âme au sépulcre, et tu ne permettras point que ton saint sente la corruption ».

Ces tendres soins dont le Père entourait le Fils étaient tout pour Lui. Par cette vigilance continuelle Il fut protégé quand l'ange apparut à Joseph et lui donna l'ordre de s'enfuir en Égypte avec le petit enfant et sa mère. Celui qui gardait cet Israël ne sommeillait point.

Mais loin de porter atteinte aux droits divins de Jésus, ces détails en tirent toute leur signification. Si la personne de Jésus n'est pas défendue et honorée, la joie du Père qui s'en occupait avec une si tendre sollicitude, n'a plus de raison d'être. Et l'acceptation de ces relations devenait de la part de Jésus un acte d'abaissement à cause de la majesté inhérente à sa personne. Jésus était aussi réellement *«* Dieu manifesté en chair » dans les bras de sa mère sur la route d'Égypte, qu'en sortant de Gethsémané quand l'aspect de sa personne pleine de gloire et de majesté renversa les ennemis qui venaient pour le saisir. Il était aussi parfaitement Emmanuel quand Il était couché dans la crèche de Bethléem, qu'Il l'est à cette heure à la droite de Dieu. On se méprend sur sa personne et sur ce qu'Il était, si l'on ne reconnaît pas que tous les incidents de sa vie, depuis le commencement jusqu'à la fin, étaient la conséquence de son abaissement volontaire – mais en contemplant ce glorieux mystère de l'incarnation sous un autre aspect et quant à la position que Jésus avait prise, nous voyons la vigilance et les tendres soins dont le Fils était continuellement l'objet de la part du Père.

Ce sont là des points de vue différents sous lesquels les évangélistes présentent le Seigneur. Il était l'objet de la sollicitude du Père et l'égal de Jéhovah. Si Jésus avait avec Dieu ces relations de dépendance réglées dans les conseils éternels, de même toutes les créatures soit terrestres soit célestes, humaines ou angéliques, ont les mêmes relations avec Lui.

Il pouvait dire : « Détruisez ce temple, et en trois jours je le relèverai », comme le Saint Esprit a pu affirmer que « le Dieu de paix a ramené d'entre les morts le grand pasteur des brebis ». Les ennemis qui en voulaient à sa vie, tombèrent à la renverse à l'ouïe de quelques mots prononcés par Jésus, et cependant il reconnaissait si complètement les soins et la protection du Père qu'Il pu dire : « Penses-tu que je ne puisse pas maintenant invoquer mon Père, et il me fournirait plus de douze légions d anges ? » Il guérit en la touchant l'oreille de Malchus, et quelques instants après il permit que son propre front fût ceint d'une couronne d'épines. Dans la profondeur de son humiliation, il demanda la sympathie des siens. « Vous n'avez pas pu veiller une heure avec moi ! » et puis, quelques heures plus tard il refusa la compassion des femmes de Jérusalem, et il honora la foi d'un malfaiteur expirant en lui promettant le paradis. Car même dans son plus grand abaissement Il resplendit de gloire, et il fait comprendre aux pécheurs que ce n'est pas la compassion des hommes qu'Il recherche, mais leur foi ; qu'Il ne désire pas exciter des émotions purement humaines, mais demande qu'on reçoive ; dans la foi du cœur, et pour la pleine paix de la conscience, les bienfaits de ses souffrances, et qu'on reconnaisse que cette croix méprisée comme une folie par les sages de ce monde, est la colonne qui doit soutenir éternellement la création de Dieu.

Les manifestations de la nature du *Fils* de Dieu, quoique diverses, s'harmonisent parfaitement ; parce que sa dignité est réelle, son humanité le serait-elle moins ? Les larmes que Jésus versa sur Jérusalem étaient aussi vraies que si son cœur n'avait éprouvé que cette douleur d'un Sauveur rejeté par une nation incrédule et rebelle ; et cependant la joie qu'il ressentait dans la contemplation des desseins de la sagesse divine était également une réalité. « Malheur à toi Chorazin », était aussi bien l'expression de la pensée de Jésus, que l'était son invocation, « Je te rends grâce, ô Père ». Et de même, la « *forme de Serviteur »* dans toutes ses perfections, et la « *forme de Dieu »* avec toute la gloire qui lui était propre, manifestaient dans la même personne des mystères réels et vivants.

Et n'est-ce pas là un des traits de l'obéissance de la foi, que de s'arrêter de temps en temps, tout en étudiant les différents incidents de la vie de Jésus, pour contempler avec une plus grande attention sa Personne elle-même. « La crainte du Seigneur est nette ». Mais il y a une crainte où se mêle un levain de légalisme et d'incrédulité ; et tel est le refus de contempler ces merveilles. Le mystère est insondable ; j'en conviens. Ce fut aussi devant un spectacle étrange que s'arrêta Moïse et qu'il déchaussa les souliers de ses pieds. S'il n'en avait pas agi ainsi, il se fut éloigné sans avoir reçu la bénédiction ; mais il demeura jusqu'à ce qu'il eût découvert que l'Éternel, « Je suis », était dans le buisson ardent. Étrange tabernacle pour contenir une telle gloire !

Si nous gravissons le Calvaire pour y contempler le « Berger frappé », et si l'œil de notre entendement est ouvert, qui découvrirons-nous sur le bois maudit, si ce n'est Celui que la Parole de Dieu appelle « le compagnon de Jéhovah ? » (Zach. 13). Et si nous nous mêlons à la foule impie qui encombrait le prétoire à Jérusalem, qui trouverons-nous dans cet homme outragé, insulté, souillé de crachats, si ce n'est Celui qui a desséché la Mer Rouge et qui couvrit de ténèbres la terre d Égypte ? (És. 1).

Le Saint Esprit, dans les sept premiers chapitres de l'Épître aux Hébreux, nous démontre avec une grande clarté que l'efficacité de la sacrificature de Christ dépend entièrement de la majesté de sa Personne. Il est indispensable que dans ce Souverain Sacrificateur nous trouvions un homme toujours prêt à secourir ses frères parce qu'Il a été tenté comme eux, et que nous le voyions entrer dans les cieux après avoir traversé les souffrances et les douleurs de la terre. Mais il est également de toute nécessité que dans ce Souverain Sacrificateur nous trouvions le Fils, parce que nul autre que lui ayant participé à la chair et au sang ne pouvait posséder « la puissance d'une vie impérissable ». C'est ainsi que Melchisédec représente la Personne aussi bien que les vertus, les dignités, les droits et l'autorité du véritable prêtre de Dieu (Héb. 7:1-3). « Sans père, sans mère, sans généalogie, n'ayant ni commencement de jours ni fin de vie, mais assimilé au Fils de Dieu, il demeure sacrificateur à perpétuité ». Et quel aperçu cette description nous donne du « Souverain Sacrificateur de notre profession ! » Il descendit du ciel dans toute la gloire du Fils ; et, dans la plénitude des temps, Il est monté au ciel portant avec lui l'efficacité de son sacrifice pour le péché, et ces compassions infinies qui viennent en aide aux saints sur la terre.

La foi se plaît à considérer Jésus dans toutes ses voies. Elle reconnaît en Lui le Fils pendant son séjour parmi nous ; et quand sa vie de souffrance et d'abaissement se termine ici-bas, la foi confesse Celui qui a été rejeté, crucifié par le monde, comme l'homme glorifié dans le ciel. Dieu manifesté en chair ici-bas, l'Homme caché dans la gloire là-haut, c'est toujours la même Personne. Oui cela nous est dit de sa voie bénie ! « Dieu a été manifesté en chair, justifié en esprit, vu des anges, prêché parmi les nations, cru au monde et élevé dans la gloire ».

Il y a un passage bien remarquable en Philippiens 2, où l'apôtre inspiré, après avoir parlé de l'humiliation de Jésus, ajoute ces mots : « C'est pourquoi aussi Dieu l'a souverainement élevé ». Ici nous nous étonnons de nouveau. Qu'est-ce qui pouvait élever Jésus ? Avant qu'il ne fût entré dans cette voie de souffrances et de gloire, Il était par lui-même infiniment glorieux. Cette gloire indicible qui était inhérente à sa Personne, en sa qualité de Fils, ne pouvait s'accroître. Cependant nous le voyons suivre une voie qui lui concède une gloire plus excellente encore et qui, dans un sens, lui est plus précieuse que toutes les autres. Une similitude très simple expliquera notre pensée. Supposons qu'un fils de roi obtienne par lui-même des honneurs : les dignités qu'il s'est acquises, bien qu'elles ne puissent pas lui procurer un rang plus élevé, auront plus de prix à ses yeux que toutes celles que sa position princière lui offre, et, bien plus que sa naissance, elles obtiendront pour lui l'estime et l'approbation de son pays.

Cette comparaison qui est à la portée de toutes les intelligences, peut jeter quelque clarté sur le précieux mystère que nous considérons. Selon les conseils éternels, le Fils de Dieu s'est mis à la brèche, et les victoires qu'il a remportées, et les honneurs qu'il s'est acquis seront pour lui un sujet de joie pendant l'éternité. Il sera manifesté à la lumière de ces hauts faits qui feront sa gloire à jamais. Jéhovah-Jireh, Jéhovah-Sophi, Jéhovah-Shalom, Jéhovah-Tsidkena, Jéhovah-Nissi, sont tous des noms qu'il a acquis.

Et ces titres ont pour Jésus une indicible valeur. Dans Exode 3, caché dans le buisson ardent, il révèle à Moïse le nom qui lui est propre. « Je suis celui qui suis » ; mais en même temps il fait connaître le nom qu'Il s'est acquis pour Lui-même : « Le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob », et il ajoute : « C'est ici mon nom éternellement, et c'est ici le mémorial que vous aurez de moi dans tous les âges », paroles qui prouvent tout le prix qu'Il attache à la gloire que lui ont méritée ses voies de miséricorde envers de pauvres pécheurs. Et ce fut ce titre acquis, et non celui qui lui appartenait de droit, qui fut inscrit dans le tabernacle ou dans le temple. Les mystères de sa maison n'annonçaient pas sa toute puissance et sa toute science essentielles, ni son éternité, ni les gloires inhérentes à sa divinité ; mais ils parlaient de Celui dont « la miséricorde se glorifie vis-à-vis du jugement », et qui avait trouvé le moyen de ramener près de Lui « ceux qui étaient loin ». Assurément ce sont là des témoignages du prix que Jésus attache au nom qu'Il s'est acquis en se dévouant pour nous. Mais, « Dieu est amour ! » Voilà l'explication de ce mystère.

Nous devons reconnaître en Jésus Celui qui est « né sous la loi » aussi bien que Celui qui dans sa gloire personnelle était au-dessus de toute loi ; le Jéhovah d'Israël, le Créateur des bouts de la terre et « Jésus de Nazareth, oint de l'Esprit saint, qui allait de lieu en lieu, faisant le bien, et guérissant tous ceux que le diable avait asservis à sa puissance, car Dieu était avec Lui ». Il communiquait le Saint Esprit et il était Lui-même oint du Saint Esprit.

Selon les conseils de Dieu, le Fils participa à la chair et au sang ; il était trouvé en figure comme un homme, il vécut dans une dépendance complète de Dieu, et il « est devenu obéissant jusqu'à la mort ». Telle fut la position qu'il prit dans l'Alliance éternelle ; et l'acceptation de cette position explique l'obéissance, le labeur, les angoisses, les cris et les larmes du Fils de l'Homme pendant son séjour sur la terre. Et maintenant qu'Il est monté au ciel, Il ne s'est pas, dans un sens, entièrement affranchi de ces conditions. Une promesse du Père l'attendait là-haut. Dieu lui a dit : « Assieds-toi à ma droite, jusqu'à ce que j'aie mis tes ennemis pour le marchepied de les pieds » (Psaume 110) ; dans la foi de cette promesse il prit place dans les cieux. « Il s'est assis à la droite de Dieu attendant désormais jusqu'à ce que ses ennemis soient mis pour le marchepied de ses pieds ». (Héb. 10:13). L'espérance répond à la promesse. Jésus est toujours le même montant au ciel et s'asseyant à la droite de Dieu, que

sur la terre. Serviteur obéissant plein de confiance et de foi. Aussi, dans cet avenir glorieux qui sera son partage, il restera assujetti : « Toute langue confessera que Jésus Christ est Seigneur, mais « à la gloire de Dieu le Père ». (Phil. 2:10, 11). Et quand « le royaume » sera remis, n'est-il pas dit que « le Fils aussi lui-même sera assujetti à celui qui lui a assujetti toutes choses, afin que Dieu soit tout en tous » (1 Cor. 15:27, 28).

Dans ces mêmes régions de gloire, assujetti à Celui qui lui a assujetti toutes choses, ne sera-ce pas son bon plaisir de servir les siens, comme il est écrit : « Il se ceindra, et les fera mettre à table, et s'avançant il les servira ». (Luc 12:37), et encore : « Celui qui est assis sur le trône habitera avec eux, ils n'auront plus faim et ils n'auront plus soif, et le soleil ne les frappera plus, ni aucune chaleur, car l'agneau qui est au milieu du trône les paîtra et les conduira aux fontaines d'eaux vives, et Dieu essuiera toute larme de leurs yeux ? »

« Élevé dans la gloire » (1 Tim. 3:18)

L'Écriture nous dit que les anges désiraient autrefois regarder jusqu'au fond des mystères « concernant le Christ ». Lorsque ces choses elles-mêmes furent manifestées et accomplies leur désir fut exaucé ! et ils devinrent les témoins oculaires de ce qu'ils avaient souhaité de contempler. Ils jouirent du privilège ineffable de prendre part à la vie terrestre de Jésus Christ, au « mystère de la piété », et d'y trouver leur béatitude, de même que, sous l'Ancienne Alliance, ils avaient goûté cette douceur dans le tabernacle de Dieu. Il est vrai que tout, dans ce sanctuaire, était destiné à l'usage et au bien des pécheurs. L'autel des holocaustes, l'autel d'or, le propitiatoire, tout fut ordonné à cause de nous. Les bénédictions qui se recueillaient dans le sanctuaire étaient pour les pécheurs ; mais les chérubins demeuraient dans la contemplation de toutes ces merveilles. Et il en fut ainsi lorsque Dieu fut manifesté en chair. « Jésus fut prêché aux Gentils et cru au monde », afin aussi d'être « vu des anges », (1 Tim. 3:16).

Un ange du Seigneur, messager céleste, viendrait annoncer aux Bergers la naissance de Jésus ; mais aussitôt qu'il eut accompli sa mission, « il y eut une multitude de l'armée céleste louant Dieu, et disant : Gloire à Dieu dans les lieux très hauts, et sur la terre paix, et bon plaisir dans les hommes ! » Lorsqu'un autre grand événement survint plus tard et que « Dieu manifesté en chair » fut ressuscité d'entre les morts, nous retrouvons au sépulcre des anges remplis de cette même indicible joie, « assis l'un à la tête et l'autre aux pieds, là où le corps de Jésus avait été couché » ; et à l'heure solennelle de l'Ascension, nous les voyons de nouveau instruisant les « hommes de la Galilée » dans les voies de Celui qui venait de monter au ciel.

Que le Seigneur nous accorde la grâce de nous pencher par la pensée sur Jésus, et de nous humilier à cause de tout ce qui peut éloigner nos cœurs de cette contemplation bénie. Car il arrive trop souvent que nous sommes plutôt éclairés par la connaissance des dispensations de Dieu, que nous nous sentons vivifiés en présence de Bethléem, de Gethsémané, du mont des Oliviers, mystères d'amour révélés aux anges ravis. Mais sans nous en rendre compte, nous en avons souffert, et nous avons laissé affaiblir cette communion intime dont d'autres saints ont joui autrefois. C'est pourquoi j'ai voulu contempler avec vous ce glorieux spectacle : Dieu manifesté en chair depuis la crèche jusqu'à la croix, depuis le sépulcre jusqu'aux siècles à venir.

Le Saint Esprit dans sa grâce infinie nous vient en aide en nous montrant les anneaux qui relient ensemble les diverses parties de la voie de Jésus. Il nous dévoile dans les écrits de saint Jean le lien mystérieux qui existe entre « Dieu » et la « chair » dans la personne du Christ. Nous trouvons cette révélation au commencement de son évangile et de son Épître, et toutes les Écritures proclament la même vérité ; mais un autre anneau de cette chaîne merveilleuse, celui qui réunit Dieu manifesté en chair à la gloire dans laquelle il a été élevé, doit faire maintenant le sujet de notre méditation.

Matthieu rend témoignage à la Résurrection d'une manière générale, les anges auprès du sépulcre l'attestent. Les femmes retournant à la ville touchent les pieds du Sauveur ressuscité, et les disciples le voient en Galilée sur la montagne. Marc parle de plusieurs apparitions du Seigneur après sa résurrection. Il s'est montré à Marie Madeleine, aux deux disciples « qui étaient en chemin allant aux champs », et « aux onze comme ils étaient à table ».

Luc insiste davantage sur les preuves que Jésus donna à ses disciples de son identité. Il mangea devant eux ; il leur montra ses mains et son côté en leur disant : « Un esprit n'a pas de la chair et des os, comme vous voyez que j'ai » Il leur prouva par les Psaumes et par les prophètes que toutes les choses annoncées devaient s'accomplir. Jean, en traitant de ce témoignage, emploie le style qui lui est particulier. Dans son évangile Jésus est toujours présenté en vainqueur, et au sépulcre il en est de même. Les disciples y virent « les linges à terre » et « le suaire mis à part ». Aucune trace d'effort ni de lutte, rien qui annonçât l'accomplissement d'un fait étrange. Tout semble nous parler plutôt des trophées de la victoire, que des fatigues du combat. Et plus tard le Seigneur lui-même ne donne à ses disciples aucune preuve matérielle de sa Résurrection. Il ne leur accorde aucun signe sensible de sa présence parmi eux, mais la réalité de sa résurrection leur est attestée par des preuves plus élevées, plus convaincantes encore ; car c'est au cœur à la conscience des disciples que s'adresse Jésus. La voix frappant à l'oreille de Marie, et l'appelant par son nom avec un accent familier à son cœur, lui révèle l'identité du Seigneur. Il montre aux onze apôtres ses mains et son côté, afin de répandre la paix dans leur conscience par l'assurance du sacrifice accepté ; de telle sorte qu'à cette vue un cri de conviction s'échappe de l'âme de l'un d'eux : « Mon Seigneur et mon Dieu ! »

L'ascension de Jésus a aussi, comme sa résurrection, des témoins : mais ni Matthieu ni Jean n'en font mention. L'évangile de Matthieu se termine au moment où le Seigneur est encore sur la montagne de la Galilée. Jean ne nous conduit pas non plus au mont des Oliviers, mais Marc affirme le fait : « Le Seigneur donc, après leur avoir parlé, fut élevé dans le ciel et s'assit à la droite de Dieu ». Le moment de l'ascension est indiqué, rien de plus. Celui auquel appartient de droit tous les honneurs qui l'attendaient dans les lieux célestes disparaît dans les nuées, mais il n'est pas question de la part que prirent les disciples à cet événement. Le récit de saint Marc ne nous dit pas même s'ils étaient présents. :

Luc est plus explicite. D'après son évangile, l'ascension du Seigneur est contemplée par des hommes qui prenaient à ce fait un intérêt puissant et personnel. « Et il les mena dehors jusqu'à Béthanie, et levant ses mains en haut, il les bénit. Et il arriva qu'en les bénissant, il fut séparé d'eux, et fut élevé au ciel. Et eux lui ayant rendu hommage s'en retournèrent à Jérusalem avec une grande joie, et ils étaient continuellement dans le temple, louant et bénissant Dieu ». (Luc 24:50-53). Ce fut ainsi que l'Homme ressuscité atteignit les cieux, laissant derrière lui une multitude de témoins qui pouvaient attester que c'était bien là Jésus leur maître. Et bien « qu'une nuée le reçut et l'emporta de devant leurs yeux », les disciples savaient qu'il était au-delà, dans les plus hauts cieux, le même Jésus qu'ils avaient connu ici-bas. Jésus qui avait mangé avec eux, qui leur avait accordé une pêche miraculeuse, qui avait béni les aliments qu'il leur offrait pendant son séjour sur la terre, en agit de même après sa résurrection. Le Saint Esprit nous retrace dans son évangile toutes les phases de son merveilleux séjour sur la terre ; et c'est toujours le même Jésus que nous contemplons, à Bethléem ou dans le jardin de Joseph d'Arimathée, ou sur la montagne de l'ascension. Ressuscité d'entre les morts, ses mains portant encore l'empreinte des clous qui l'avaient attaché à la croix, et son côté la blessure qui lui avait été faite par la lance du soldat romain, Il mangea et but avec ses disciples durant quarante jours, et puis, sans changement apparent, il monta au ciel. Il leur donna des conseils après comme avant sa résurrection, il leur confia comme auparavant un ministère, il les reconnut et les appela par leurs noms ; et enfin, pendant qu'ils le cherchaient du regard les yeux levés aux cieux, « deux hommes en vêtements blancs » parurent et leur dirent : « Hommes Galiléens, pourquoi vous tenez-vous ici en regardant vers le ciel ? Ce Jésus qui a été élevé d'avec vous au ciel, viendra de la même manière que vous l'avez vu s'en allant au ciel » (Act. 1:11).

Et c'est là le principe de toute religion divine, « le mystère de la piété ». C'est ce qui amène l'homme à connaître et à adorer Dieu. « Dieu a été manifesté en chair, justifié en esprit, vu des anges, prêché parmi les Gentils, vu au monde et élevé dans la gloire ».

Avons-nous bien réellement toujours devant nous la Personne de Jésus Christ ? Il était, comme je l'ai dit plus d'une fois, de toute éternité dans le sein du Père. Puis, manifesté en chair, il reposa dans l'humble crèche de Bethléem, il endura le labeur et les souffrances de la vie, il mourut sur la croix, il ressuscita des profondeurs de la terre, et il monta dans les hauteurs les plus élevées des cieux. Les anneaux sont ainsi formés et ne pourront jamais être brisés, bien qu'ils réunissent ce qui existe de plus grand avec ce qu'il y a de plus abaissé. Le Saint Esprit se complaît à nous les développer tels qu'il les a formés. Dans les Psaumes 23 et 24 avec quelle rapidité le prophète passe de l'humble vie de foi, de dépendance et d'espérance de Jésus sur la terre, à l'époque de sa glorieuse manifestation comme « le Seigneur fort et puissant dans les combats », et de son entrée comme « l'Éternel des armées », « le roi de gloire », par « les portes éternelles » de la Jérusalem millenniale.

Sommes-nous en esprit avec Lui sur ce chemin ? Et, question plus solennelle encore, question qui est de nature à humilier plusieurs d'entre nous, sommes-nous bien réellement unis au Seigneur dans la phase actuelle de ce mystérieux voyage ? car il est encore dans ce monde le Christ rejeté. En quelle mesure lui sommes-nous comme tel unis en esprit ? Jésus n'était rien de plus dans ce monde après qu'avant sa résurrection. La résurrection ne changea rien à cet égard, et le monde n'était rien de plus alors pour Jésus que dans les temps où il n'avait pas un lieu pour reposer sa tête. Il quitta alors la terre pour le ciel, comme précédemment il avait quitté le monde pour le Calvaire. Lors de sa naissance, la crèche de Bethléem le reçut ; puis, quand il ressuscite, les cieux s'ouvrent pour le recevoir. Il s'était proposé à la foi d'Israël, mais Israël le rejeta. Ressuscité, il se fit de nouveau annoncer par les apôtres à Israël, mais ce fut pour essuyer un autre refus, et Jésus reste toujours étranger ici-bas. Le temps de son rejet dure encore. Il était seul sur la route de Jérusalem à Emmaüs bien qu'il fût alors ressuscité, comme il l'avait été déjà sur le chemin qui conduisait de Bethléem au Calvaire. Est-ce comme tel, bien-aimés, que nous nous joignons à Lui sur la route ?

Il y a une multitude de pensées qui nous écraseraient si nous n'étions enseignés par la méthode de la divine a sagesse. « J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne pouvez les supporter maintenant », nous dit notre divin maître ; et c'est ainsi que a sa bonté nous fait devenir « grands ». Il prépare notre intelligence, à recevoir des communications plus étendues.

Qu'avons-nous à faire si ce n'est d'ouvrir nos cœurs à Jésus ? La foi écoute. Le Seigneur a voulu que la femme samaritaine l'écoutât tout simplement depuis le commencement jusqu'à la fin de leur entretien au puits de Sichar. Si elle dit quelques mots, ces paroles ne sont que le témoignage du fait que les discours de Jésus atteignaient son intelligence, sa conscience et son cœur. Quand l'âme ainsi préparée s'ouvrit pour recevoir la vérité, Jésus s'y répandit avec toute sa plénitude.

C'est cette attitude recueillie de la foi qu'il nous faut surtout et de plus en plus réaliser, en étudiant ces questions profondes et solennelles.

Nous venons de considérer dans les récits des Évangélistes, les anneaux qui unissent ensemble les différentes parties de ce grand mystère. Et en arrivant au livre des Actes, nous voyons un fait occuper les pensées des apôtres et former le sujet continuel de leurs discours. Le voici : Jésus de Nazareth rejeté, crucifié, était élevé aux cieux. Pierre tout particulièrement ne perd pas une occasion de rattacher la grâce et la puissance manifestées au peuple Juif, pendant les jours de son témoignage, au fait de l'Ascension de Jésus de Nazareth.

Lors de la descente du Saint Esprit, la prédiction de Joël devint tout naturellement le texte du discours de Pierre. Il en fait son sujet parce qu'il y trouve Jésus de Nazareth, le Crucifié. Il déclare que l'Homme approuvé de Dieu au milieu d'eux, par les miracles, les prodiges, et les signes que Dieu a faits par lui, était élevé dans les cieux, et qu'il venait, comme le Dieu dont parlait la prophétie, de répandre l'Esprit qui était l'objet de la promesse. Pierre annonce aussi la venue en jugement de ce même Seigneur dont le nom avait été proclamé alors pour le salut d'Israël.

Tel est le sermon que prêcha Pierre sur le texte de Joël. Si Jean voit en Jésus descendu sur la terre, le Fils sorti du sein du Père dans sa gloire, de même Pierre contemple dans le ciel, dans le lieu de là puissance et de la grâce, le Fils de l'homme, le Nazaréen qui avait été méprisé et rejeté sur la terre.

Il en est de même au chapitre suivant. C'est au nom de Jésus de Nazareth, nom méprisé par les hommes mais glorieux dans le ciel, que Pierre guérit le boiteux assis à la porte du temple. Et l'apôtre déclare à cette occasion que les cieux avaient reçu Jésus Christ jusqu'au temps où il reparaîtrait pour apporter avec lui le rafraîchissement et le rétablissement de toutes choses. Plus tard, lorsque Pierre est interrogé par les Anciens et par les Scribes au sujet du miracle qu'il avait opéré, l'apôtre rempli du Saint Esprit déclare que « la pierre rejetée par ceux qui bâtissaient » est devenue « la pierre angulaire » et qu'il n'y a « point de salut en aucun autre » (Act. 4:11, 12). Les apôtres sont constamment préoccupés de ce même témoignage, soit qu'ils se trouvent ou appelés à paraître devant les puissants de ce monde ou en présence des souffrances de l'humanité. C'est là leur unique moyen d'action ; c'est là qu'ils puisent leur vertu et leur force. Et de plus, le nom de Jésus est leur seule sécurité devant Dieu. Celui que les hommes regardaient comme « défait de visage » « sans forme ni apparence », le « saint enfant Jésus » qu'Israël et les Gentils, Hérode et Pilate, les rois de la terre et les gouverneurs avaient rejeté et auquel ils avaient résisté, est l'objet de leur foi, le fondement de leur espérance devant Dieu. Ils le connaissent dans le sanctuaire, comme autrefois ils l'avaient connu parmi les hommes. Mais il y a une différence dans la manière dont ils se servent de ce nom. Avec quelle conviction ils l'emploient auprès des nécessiteux pour les soulager, avec quel courage ils le défendent en face du monde, avec quelle tendresse ils invoquent devant Dieu la puissance de « son saint Fils Jésus ! » Toute puissance est maintenant attribuée sous le ciel à ce nom qui avait toute-puissance sur la terre. Par l'efficacité de ce nom, le mendiant assis à la porte du temple fut guéri ; et le lieu où ce nom fut prononcé trembla, et « ils furent tous remplis du Saint Esprit ». Il y a plus encore : le monde et l'enfer lui-même furent troublés, car les sacrificateurs et les sadducéens indignés jettent en prison les disciples qui rendent un fidèle témoignage à la puissance de ce nom.

Cependant Pierre n'hésite pas à faire ressortir la profonde humiliation de ce même Jésus qu'il déclare être souverainement élevé dans le ciel. Il l'annonce comme ayant été « rejeté » « livré », « renié », et « mis à mort ». Pierre ne cherche nullement à atténuer ces faits, et en même temps il se glorifie dans ce nom méprisé de « Jésus de Nazareth ». Il l'invoque sans cesse. Toutes les angoisses et les ignominies que le « Prince de la vie », le « Saint et le Juste », avait endurées dans les diverses phases de son ministère terrestre, sont récapitulées par Pierre dans son style vigoureux tout empreint de l'onction du Saint Esprit. Et il ne se lasse pas de proclamer ce fait capital que Celui que le monde avait traité ainsi, Dieu l'avait ordonné « Seigneur et Christ ; » et il déclare que cet homme glorifié dans le ciel était le Seigneur de David, la semence d'Abraham suscitée pour bénir, le prophète semblable à Moise que Dieu devait manifester en Israël. L'onction du Saint Esprit qui donna à Pierre de rendre ce témoignage, accorda la même ferme assurance à Étienne. Si Pierre parle de l'Homme glorifié dans les cieux, Étienne l'y contemple. Le prédicateur l'annonce sans aucune crainte, le martyr le voit sans aucun nuage. « Étienne étant rempli du Saint Esprit, et ayant les yeux attachés au ciel vit la gloire de Dieu et Jésus qui était à la droite de Dieu ; et il dit : Voici je vois les cieux ouverts et le Fils de l'Homme qui est à la droite de Dieu ».

C'est ainsi que Jésus montre l'Esprit dans le ciel à ceux qui doivent être ses témoins Et il est doux de pouvoir ajouter que Jésus était aussi réellement présent dans le ciel pour Pierre que pour Étienne, quoique Pierre ne comprit ce mystère que par « l'onction du Saint » ; tandis qu'Étienne le savait par la vue de cette gloire pendant qu'il était rempli du Saint Esprit. Puissions-nous connaître ce mystère avec la même puissance, en jouir maintenant par le Saint Esprit, comme plus tard nous nous rassasierons de cette contemplation pendant l'éternité !

Telle fut la première prédication dans les Actes, après que ce lien fut formé entre « Dieu manifesté en chair » et le ciel. La foi embrasse du regard cette vaste et merveilleuse scène où tout est combiné pour notre bénédiction, notre lumière, et notre joie. Nous apercevons les anneaux qui relient le ciel et la terre, Dieu et les pécheurs, le sein du Père et la crèche de Bethléem, la croix du Calvaire et le trône de la Majesté dans les hauts cieux. La pensée humaine aurait-elle pu atteindre à de semblables hauteurs. Et cependant ce mystère est une vivante, une éternelle réalité. « Or, qu'il soit monté, qu'est-ce sinon qu'il est aussi descendu dans les parties les plus basses de la terre ? Celui qui est descendu est le même que Celui qui est monté au-dessus de tous les cieux ».

L'Esprit avait révélé le Dieu de gloire dans l'Enfant de Bethléem ; et plus tard lorsque toute puissance et toute grâce furent manifestées du ciel, le don du Saint Esprit, la guérison des affligés, le salut des pécheurs, la promesse de jours de rafraîchissement et de rétablissement de toutes choses, il nous est montré et déclaré que tous

ces bienfaits provenaient de l'Homme glorifié dans le ciel. Quels divins mystères et comme ils dépassent toutes les conceptions de notre intelligence ! Le Seigneur pendant les jours de son abaissement avait adressé à Pierre cette question : « Qui disent les hommes que je suis, moi, le Fils de l'Homme ? » Et la seule réponse possible fut celle-ci : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant ». Et plus tard, lorsqu'à l'époque de la prédication des apôtres, cette question leur fut adressée : « Par quelle puissance et en quel nom avez-vous fait ceci ? » la réponse inspirée fut : « C'est au nom de Jésus Christ de Nazareth que vous avez crucifié et que Dieu a ressuscité des morts ; c'est par lui que cet homme se présente guéri devant vous ».

C'est toujours le même Jésus – Celui qui a laissé son témoignage dans les parties les plus basses de la terre et qui l'a porté avec lui dans les hauts cieux. Il remplit toute chose. Dieu a été manifesté sur la terre ; l'homme est maintenant dans les lieux célestes ; et la foi qui s'était emparée de ce fait, que le Fils éternel était descendu sur la terre et avait habité parmi les hommes, devait reconnaître également que l'Homme avait quitté la scène de son dépouillement, de ses souffrances, de son opprobre, et qu'Il est dans le ciel. Et la foi saisit le mystère, à savoir que c'est toujours le même Jésus qui est descendu et qui est remonté. On dit avec raison : C'est l'union des deux natures dans une même Personne qui constitue la parfaite aptitude de Jésus aux actes et aux fonctions de son ministère de médiateur. Celui qui naquît de la vierge était Emmanuel, Dieu avec nous. « L'Enfant nous est né, le Fils nous a été donné, et on appellera son nom, l'Admirable, le Conseiller, le Dieu fort, le Puissant, le Père de l'éternité, le Prince de la paix ». Celui qui s'entretint avec les Juifs et qui comme homme avait à peine dépassé trente ans, existait « avant Abraham » (Jean 8). L'œuvre complète de Christ dans tous les actes de son ministère, dans tout ce qu'il a souffert, dans tout ce qu'il continue de faire, est l'œuvre de sa Personne tout entière. C'est là le mystère que la foi saisit avec une ferme assurance, écoutant avec joie et avec intelligence cette parole : « justifié en esprit, prêché parmi les nations, cru au monde ». Dieu, quoique manifesté en chair, fut justifié en esprit. La perfection de la gloire morale brillait en Lui. Quant à nous, il nous faut une justification en dehors de nous, car il n'y a rien en nous qui puisse se justifier par soi-même. En Lui, il n'y avait pas un seul mot, une seule aspiration, un seul mouvement qui ne fût devant Dieu une offrande de bonne odeur. Il était aussi pur au milieu des souillures du monde, que lorsqu'il faisait les délices du Père avant que le monde fût. La foi Le reconnaît ; et elle sait aussi que les fatigues et les souffrances de sa vie, la mort et la résurrection de ce Sauveur béni, « Dieu manifesté en chair, justifié en esprit », n'étaient pas pour Lui-même, car il n'en avait pas besoin, mais pour les pécheurs afin qu'il fût « prêché aux Gentils, cru au monde ». Dans le sacrifice qu'il a accompli, dans la justice qu'il a établie, il est présenté aux pécheurs, en quelque lieu qu'ils soient, quels qu'ils puissent être, Juifs ou Gentils, afin qu'ils mettent en lui toute leur confiance et qu'ils soient pleinement justifiés.

L'Épître aux Hébreux est pleine de précieux enseignements à l'égard de ce mystère. Cette parole « élevé dans la gloire » se fait entendre dans ce divin oracle d'un bout à l'autre. Chaque phase de l'argumentation nous présente Jésus monté au ciel, et dès les premières lignes et sans aucun préambule le sujet est introduit. « Le Fils, la splendeur de la gloire du Père, et l'image empreinte de sa personne » est offert à notre contemplation comme « ayant fait par lui-même la purification de nos péchés » et « étant assis à la droite de la majesté dans les hauts lieux ». Il est revêtu d'un nom plus excellent que celui des anges, il s'est acquis un trône qui demeure aux siècles des siècles, et dans cette place de souveraine puissance il attend jusqu'à ce que Dieu ait mis ses ennemis pour le marchepied de ses pieds.

Le second chapitre de cette Épître nous présente le même objet sous un autre aspect. Celui qui sanctifie – qui dans sa condescendance infinie a « pris la postérité d'Abraham » et a agi à son égard en qualité de frère, nous est désigné comme étant remonté au ciel dans l'humanité qu'il a revêtue, afin d'y être pour nous « un Souverain Sacrificateur miséricordieux et fidèle ». Et l'Épître est tellement imprégnée de cette pensée, qu'elle nous la présente une seconde fois en nous renvoyant au Psaume 8 où nous contemplons cet homme merveilleux « fait un peu moindre que les anges » pour être ensuite « couronné de gloire et d'honneur ».

Les chapitres 3, et 4 forment une parenthèse qui résume des enseignements déjà donnés. Nous y voyons Christ dans son humanité, « tenté de même que nous en toute chose si l'on en excepte le péché », puis étant entré dans les cieux, Jésus le Fils de Dieu, pour nous faire miséricorde et grâce en temps convenable.

Aux chapitres 5, 6 et 7 qui traitent de la Sacrificature, nous voyons toujours le même Seigneur monté au ciel. Il nous est déclaré que le Fils, le Souverain Sacrificateur, est « élevé plus haut que les cieux ». Il en est descendu afin de naître de la tribu de Juda, et de se perfectionner pendant les jours de sa chair ; mais il y est remonté afin de devenir « l'auteur du salut éternel pour tous ceux qui lui obéissent ».

Le même objet nous est présenté dans les chapitres 8 et 9, où il est question plus particulièrement des alliances. Dès le début, nous voyons Jésus aux cieux dans le Tabernacle, ce tabernacle que le « Seigneur avait élevé, et non les hommes », et de ce sanctuaire administrant la « nouvelle alliance ».

De même au chapitre 10 lorsqu'il s'agit de la Victime, comme auparavant il s'était agi de la Sacrificature et de l'Alliance, nous avons toujours sous les yeux le même Seigneur Jésus monté au ciel. Il est Celui qui pouvait dire : « Me voici je viens ! » Celui qui a sanctifié les pécheurs dans le corps qui lui avait été préparé pour la terre, puis étant entré dans les cieux, frayant pour nous une voie par laquelle nous pouvons en toute assurance pénétrer dans les lieux très saints[17]. La portion doctrinale de l'Épître se termine ici après nous avoir montré sous divers as-

[17] Tous les enseignements que nous donne cette Épître à l'égard de Christ monté au ciel, sont de nature à établir l'âme dans la grâce parce qu'ils nous le montrent sous des aspects divers, répondant à nos besoins. Comme, par exemple, ayant expie

pects glorieux la même Personne, le Fils de Dieu monté au ciel ; mais nous retrouvons le même mystère dans les enseignements pratiques. Lorsque sa vie de foi est terminée sur la terre, nous voyons Jésus comme « l'auteur et le consommateur de notre foi » dans les cieux. (Héb. 12:2). C'est dans ce caractère tout nouveau qu'il apparaît dans le ciel, et c'est la vie de la foi ainsi que ce qu'il a fait et qu'il souffrit pour nous dans sa grâce infinie qui l'y a conduit. Et du ciel il resplendit aux regards de la foi ; si nous possédions une intelligence capable de discerner une pareille gloire, et si nous avions un cœur fait pour en jouir, nous comprendrions que le ciel rayonne d'une beauté nouvelle depuis qu'y est entré Jésus avec tous les droits et tous les titres qu'il s'est acquis sur la terre pour le salut des pécheurs.

Et voici le mystère : la participation du Fils à la chair et au sang en vertu de laquelle il prit sur Lui la postérité d'Abraham ; et ensuite l'ascension de cette Personne glorieuse dans le ciel. « Dieu manifesté en chair, élevé dans la gloire ». C'est une tâche bénie que celle d'étudier les anneaux indissolubles de cette chaîne qui réunit des choses séparées par des distances que la pensée humaine ne saurait combler. La Parole faite chair dont parle saint Jean est aussi le quelque chose de bon venu de Nazareth. L'Emmanuel est aussi l'enfant qui reçut l'adoration dans la crèche de Bethléem. Au milieu du Trône apparaît un Agneau tel qu'il fut immolé. (Apoc. 5). Celui qui avait des paroles de sagesse pour les intérêts journaliers de la vie et à portée de tous ceux qui les entendaient, était le même qui avait été établi dans le secret de Dieu comme le fondement même des conseils divins (Prov. 8). Dans le buisson à Horeb se trouvait le Dieu d'Abraham ; dans la nuée du désert, la gloire ; dans l'homme armé de Jéricho, le capitaine des armées de l'Éternel ; dans l'étranger qui visitait Gédéon sous sa grange et Manoah dans son champ, c'était le Dieu auquel est due l'adoration de la création tout entière. Ce sont là quelques-uns des témoins parmi les choses élevées et les choses basses que la grâce a réunies à la gloire de Dieu. « Personne n'est monté au ciel sinon celui qui est descendu du ciel, le Fils de l'Homme qui est dans le ciel ».

Cette pensée nous la retrouvons dans l'Épître aux Éphésiens : « Qu'il soit monté, qu'est-ce ? sinon qu'il est aussi descendu dans les parties inférieures de la terre ». La dignité de Celui qui est monté au ciel, la place qu'il occupe, les services qu'il a rendus ont un caractère transcendant, et nous disent clairement que Celui qui est descendu, était dans le ciel au-dessus de toute chose, comme il est écrit : « Celui qui vient du ciel est au-dessus de tous ». (Jean 3). Sa dignité est impliquée dans ce mystère qui est indiqué en Éphésiens 4:8, 9, et qui est plus pleinement développé dans l'Épître aux Hébreux, car elle nous apprend qu'avant de monter aux cieux, Jésus avait accompli la purification de nos péchés, qu'il avait détruit celui qui « avait la puissance de la mort », et délivré ceux qui lui étaient assujettis, s'étant perfectionné comme l'auteur de notre salut (1, 2, 5). Et quand il fut entré dans le ciel Il remplit le vrai sanctuaire, le tabernacle que « Dieu avait dressé et non les hommes », afin de nous préparer un héritage éternel et de purifier les choses célestes (8, 9). Qui aurait pu s'élever dans une telle gloire et dans une telle puissance, si ce n'est Celui qui avait été déjà dans les cieux. Les offices qu'il remplit nous révèlent son origine. Ses souffrances elles-mêmes, pendant le temps de son abaissement annoncent la gloire toute divine de sa Personne.

Dans ses œuvres, dans ses allées et dans ses venues, dans ses triomphes, il a visité les régions les plus élevées et les plus basses ; il a été sur la terre et dans les entrailles de la terre ; il a été dans le sépulcre, le domaine de la « puissance de la mort » ; il est maintenant dans les plus hauts cieux dépassant les principautés et les puissances. L'étendue de son royaume est ainsi manifestée au regard de la foi. Ni le pinacle du temple, ni la montagne la plus élevée ne pouvaient offrir un pareil spectacle ; mais la foi le saisit. Celui qui est descendu est le même que Celui qui est monté au-dessus des cieux. Oui, c'est le même Jésus, Emmanuel qui est aussi notre frère, ayant pris la postérité d'Abraham. Je sais bien, devons-nous ajouter ici, qu'il ne faut pas confondre les deux natures de Jésus Christ. Je m'incline devant cette vérité, que Celui qui nous sanctifie a participé à la chair et au sang. Je reconnais de toute la puissance de mon âme l'humanité réelle le sa Personne ; mais cette humanité sans avoir été fictive, n'avait rien d'imparfait dans sa condition. N'existe-t-il pas dans l'esprit de plusieurs d'entre nous une certaine incrédulité inconsciente, et cependant réelle, concernant le mystère de la Personne de Christ ? L'âme possède-t-elle avec une ferme assurance la conviction de l'unité de la Personne de Jésus, à travers les incidents et les transitions de sa glorieuse histoire.

Quant à moi, je désire dans le langage du Saint Esprit me réjouir dans « l'Homme Christ Jésus ». *L'Homme* obéissant nous est donné comme le fondement et comme l'objet de toute justice (Rom. 5:15). *L'Homme* ressuscité nous est manifesté comme étant le gage de notre résurrection (1 Corinthiens 15:21). *L'Homme* monté au ciel est pour nous la garantie que nos intérêts sont toujours sauvegardés devant Dieu (1 Tim. 2:5). *L'Homme* qui doit bientôt redescendre du ciel sera la joie et la sécurité du royaume à venir (Psaume 8). Le mystère de l'homme obéissant, mort, ressuscité, monté au ciel pour en redescendre, soutient tout le conseil de Dieu. Mais répétons toutefois, que l'âme ne doit pas perdre de vue l'unité de la Personne. « L'œuvre complète et parfaite de Christ dans chaque acte de son ministère, dans tout ce qu'Il a fait, dans ce qu'Il a souffert, dans ce qu'Il continue de faire, est l'œuvre d'une même Personne ».

Quel autre que Jésus « Dieu manifesté en chair » eût pu parcourir la voie mystérieuse où Il a marché seul et sans secours ? Le Fils qui était dans le sein du Père, devint ici-bas l'Agneau destiné à l'autel des holocaustes, et

---

nos péchés, ou comme l'auteur de notre salut, ou bien encore comme Celui qui nous sanctifie ou qui nous console dans nos épreuves. La doctrine que nous retrouvons sans cesse est celle de Christ élevé dans les cieux ; mais cette élévation nous est toujours présentée ou expliquée de manière à nous établir dans la grâce ce qui est le but principal de l'Épître.

ensuite l'Agneau immolé atteignit le sanctuaire de gloire au-dessus des cieux. C'est sa Personne elle-même qui donne à son œuvre son efficacité. Sa vie de douleurs, de renoncement et d'obéissance active, sa mort, sa résurrection, son ascension eussent été inutiles, si Jésus n'eût pas été ce qu'il est. Il est le Rocher, et c'est pourquoi son œuvre est parfaite. C'est le mystère des mystères. Mais Jésus ne nous est pas offert comme un objet de discussion. Il nous est présenté comme l'objet de notre foi, digne de notre amour, de nos louanges et de nos adorations.

Dieu et l'Homme, le ciel et la terre sont placés dans ce grand mystère devant l'intelligence de la foi ; Dieu a été ici-bas en chair, et l'homme glorifié est maintenant là-haut dans les cieux. Ce sont là les chaînons qui réunissent les deux vérités que j'ai considérées, et cette méditation est bien faite pour rendre les choses du ciel plus vivantes et plus proches de nos pensées. La distance morale qui nous en sépare est immense, parce que la chair appesantie par les convoitises et la mondanité est un obstacle qui nous retient ; mais la distance positive n'est plus rien. Après qu'il fut monté au ciel Jésus se montra « en un moment, en un clin d'œil » à Étienne hors de la cité des Juifs ; et dans un instant aussi rapide, il resplendit sur le chemin de Saul de Tarse voyageant de Jérusalem à Damas. Et bien que la gloire ne nous soit pas manifestée maintenant d'une manière visible, la réalité en est ravivée et confirmée à nos âmes par la méditation de ces mystères.

Et le royaume à venir ne doit-il pas manifester les effets de ces mystérieux rapprochements ? car les cieux et la terre en rendront témoignage et les célébreront. « Que les cieux se réjouissent et que la terre s'égaie ». L'Église, unie à l'Homme glorifié et souverainement élevé, sera dans les cieux au-dessus des principautés et des puissances. L'échelle que vit Jacob sera établie, et le Fils de l'homme deviendra le centre et le soutien de cette suprématie glorieuse. La manifestation des fils de Dieu délivrera la création tout entière de l'esclavage de la corruption. La cité céleste descendra, et les rois de la terre lui consacreront leur gloire et leurs honneurs, pendant qu'elle donnera sur la terre placée à ses pieds les eaux de son fleuve, les feuilles de son arbre, et la lumière de sa gloire. Les anges qui entourent le trône s'écrieront : « Digne est l'Agneau qui a été immolé ». Les nations n'étudieront plus la science de la guerre. Le bois de Juda et « le bois d'Éphraïm » ne feront plus qu'un et ils auront un seul roi (Éz. 37). « Et il arrivera en ce temps-là, que je répondrai aux cieux, et ils répondront à la terre, et la terre répondra au froment, au bon vin et à l'huile, et ils répondront à Jizreël » (Os. 2:21-22). Qu'est-ce que tout cela, si ce n'est du fruit béni qu'on recueillera dans le royaume à venir. Les prémices et le germe de toutes ces manifestations dans les cieux et sur la terre parmi les anges, les hommes, les créatures et la création elle-même, se trouvent à Bethléem, dans le Jardin de Joseph d'Arimathée, et sur le mont des Oliviers.

Puissent nos cœurs et nos consciences comprendre cet enseignement ! Puissions-nous nous associer aux anges dans les plaines de Bethléem et auprès du sépulcre de Jésus pour contempler les anneaux de cette chaîne mystérieuse, ou plutôt, entrer dans la pensée des disciples eux-mêmes, lorsque, sur le mont des Oliviers, ils virent le chaînon glorieux qui se formait alors entre Jésus et les cieux ! (Luc 24:44-52). Ils étaient en ce moment semblables à Israël célébrant la fête de « l'offrande des prémices » (Lév. 23:9-14). Jésus, les vrais « premiers fruits », venait d'être recueilli, et il leur avait expliqué, Lui, le divin Docteur, le mystère de cette gerbe cueillie qui signifiait sa résurrection. Ils contemplèrent leur Seigneur ressuscité montant au ciel, et ils célébrèrent cette fête comme avec la « Victime de l'holocauste ». « Ils l'adorèrent et s'en retournèrent à Jérusalem avec une grande joie ».

Jésus fut élevé glorieusement aussi bien qu'il fut reçu dans la gloire. Il entra dans la lumière du plus haut des cieux, mais il y entra avec la splendeur qui lui était propre ; et là, il est maintenant revêtu d'un corps semblable à celui que nous posséderons un jour. L'humanité réelle est là-haut dans les cieux, mais c'est une humanité glorifiée ; Jésus possède dans le ciel le même corps avec lequel il a paru sur la terre. C'est là une « sainte chose » formée par le Saint Esprit dans le sein de la vierge. C'est là ce « Saint » qui, lorsqu'il fut couché dans le sépulcre, ne connut point la corruption. C'est là ce « corps rompu » pour nous et dans lequel il a porté sur le bois le fardeau de nos péchés. Cette même Personne qui a souffert toutes les insultes, tous les mépris, toutes les misères, est maintenant assise là-haut dans une gloire ineffable. C'est ce même corps percé pour nous, et pas un autre, que tout œil verra. Ce tabernacle ne sera jamais mis de côté. La Personne de Christ, qui comprend sa nature humaine, sera éternellement l'objet de toute gloire et de toute louange. Sa position actuelle est celle de la gloire la plus élevée, au-dessus de toute la création de Dieu, et de tout nom qui puisse être nommé.

Il fut « élevé dans la gloire » avec l'amour indicible, l'approbation infinie de Dieu le Père, après avoir pleinement accompli les desseins de sa grâce dans la rédemption des pécheurs.

Il fut « élevé en triomphe, ayant mené captive une grande multitude de captifs » ; et il prit place à la droite de la majesté de Dieu, toute puissance lui étant donnée dans les cieux et sur la terre.

Il fut élevé comme la Tête de son corps, l'Église, afin que de la plénitude de la Déité qui demeure en lui corporellement, elle puisse « croître de l'accroissement de Dieu ».

Il fut élevé comme dans un temple, afin de « paraître pour nous devant la face de Dieu », d'y être placé comme le ministre du véritable Tabernacle, d'intercéder pour nous et de servir aussi dans son corps devant le trône.

Il fut élevé comme notre Précurseur dans la maison du Père, pour y préparer des places pour les enfants, afin que là où Il est ils y soient aussi.

Et de plus, en s'asseyant dans les cieux il attend le moment où il doit paraître dans les airs pour venir à la rencontre de ses saints afin de les prendre à lui pour toujours ; il attend le moment où il sera de nouveau envoyé pour apporter à la terre par sa présence ces temps de rafraîchissement qui ont été promis ; et il attend aussi jusqu'à ce que l'Éternel ait « mis ses ennemis pour le marchepied de ses pieds ».

Notre amour est tiède, notre énergie elle-même est faible. Mais en principe je ne connais rien qui soit digne de ces visions de la foi, si ce n'est cet esprit de dévouement qui peut dire avec Paul : « Je sais être abaissé, je sais aussi être dans l'abondance », uni à ce désir ardent qui Le cherche, et s'écrie : « Viens, Seigneur Jésus, viens bientôt ».

Bien-aimés ! Notre Dieu Sauveur a uni par une chaîne indissoluble son humanité à sa Divinité. La joie et la gloire qu'il y trouve aussi bien que sa puissance en assurent l'éternelle durée. Les mystères que nous venons de considérer, il les a ordonnés Lui-même ; et par la foi qui les accepte le pauvre pécheur peut se reposer dans une parfaite paix sur le Rocher des siècles.

« Tu as assujetti toutes choses sous ses pieds » (Héb. 2:8)

En lisant le commencement de l'évangile de *saint Luc*, on est frappé de l'expression vraie et profonde d'un rapprochement intime entre le ciel et la terre. C'est la faiblesse, le dénuement de l'homme qui ouvre la porte céleste ; mais une fois cette porte ouverte, elle l'est a double battant.

Zacharie et Élisabeth étaient tous deux justes devant Dieu, et marchaient saintement selon les commandements du Seigneur. Ils appartenaient a la famille sacerdotale de la semence d'Aaron, toutefois, ce ne fut pas leur justice qui leur ouvrit le ciel, mais leurs misères et leurs infirmités. Ce fut à la femme stérile, au mari sans enfants, que l'ange Gabriel apporta une promesse du ciel. Tout est joie et activité chez les anges : qu'il s'agisse du temple de la Sainte Cité, ou d'un village lointain, situé dans la province méprisée de Galilée, Gabriel met le même empressement à s'y rendre. Et non seulement des milliers d'anges apparaissent aux bergers, mais la gloire de Dieu monde les plaines de Bethléem. Le Saint Esprit dans sa lumière et dans sa puissance divine, remplit ses vases d'élection, et le Fils est manifesté en chair. Il y a donc rapprochement entre les cieux et la terre, puisque la joie que ressent a l'armée céleste trouve un écho ici-bas. Les bergers, les femmes privilégiées, Siméon, Anne, prennent part à ce saint enthousiasme.

La transition fut accomplie dans quelques courts instants (Luc 1 ; 2). C'est par la bouche des messagers célestes que la terre apprend que la porte du ciel lui est ouverte, et la grâce établit ainsi une intimité tendre et profonde. L'ange appelle Zacharie et Marie par leurs noms ; il leur parle aussi d'Élisabeth par son propre nom, et le cœur interprète sans peine ce langage.

Nous saurions rendre grâces au Seigneur de toutes ces choses, si nous marchions avec un sentiment plus constant de la réelle proximité du ciel.

Ce fut ainsi que dans leur « jour », Jacob et Étienne virent le ciel s'ouvrir, et comprirent qu'il s'ouvrait pour eux. Une échelle fut établie sous les yeux de Jacob, et tandis qu'une des extrémités de cette échelle disparaissait dans les cieux, l'autre touchait la terre où il était couché. Sa présence dans ce lieu misérable, solitaire, témoignait a la fois de son péché aussi bien que de son malheur. À mesure que l'échelle se dressait, la voix du Seigneur qui planait dans sa gloire au-dessus du chétif coin de terre où s'était réfugié le coupable exilé, lui parle de bénédiction, de sécurité, de direction et de l'héritage qu'Il lui réservait.

Étienne, lui aussi, vit le ciel s'ouvrir et en contempla la gloire ; mais alors le Fils de l'homme se tenait debout à la droite de Dieu, et ce spectacle révélait au martyr ce que l'échelle avait appris au patriarche, que le ciel n'était pas indifférent aux circonstances où il se trouvait sur la terre.

L'intervalle des temps n'y change rien, et la foi contemplant maintenant ces mêmes cieux ouverts, comprend qu'ils sont aussi à nous.

Elle voit aux degrés de l'échelle ? qui se dresse et qui conduit aux « cieux ouverts », l'Homme Christ Jésus, le « Médiateur de la nouvelle alliance », le « Souverain Sacrificateur », notre « Avocat auprès du Père », Celui qui sympathise avec nous et qui est aussi notre précurseur dans les régions de la gloire.

Jésus est monté au ciel, et la foi reconnaît que l'œuvre qu'il y fait, il la fait pour nous ; nos douleurs et nos besoins sont toujours présents à sa pensée. Les souffrances de Jacob étaient celles d'un homme coupable et repentant ; celles d'Étienne, d'un martyr ; mais le ciel s'ouvrit pour Jacob comme pour Étienne.

La foi s'incline aussi devant un autre mystère. Elle sait que si le Seigneur, dans les voies de sa grâce envers nous, a pris place dans les cieux, il y est comme Celui que les hommes ont méprisé, et que le monde a rejeté.

Le Seigneur Jésus mourut sous la main de Dieu. Son âme fut prise en oblation pour le péché, « l'Éternel l'a voulu frapper », et la résurrection de Celui qui mourut ainsi témoigna que son sacrifice avait été accepté. Il monta au ciel pour y continuer cette même œuvre de grâce que Dieu avait en vue dans cette mort et dans cette résurrection.

Mais le Seigneur Jésus mourut aussi sous la main des hommes ; c'est-à-dire, que la main des méchants eut part à cette mort, aussi bien et aussi réellement que la grâce infinie de Dieu. Il fut rejeté « par les vignerons », haï par le monde, repoussé, crucifié. C'est là un autre aspect de la mort de Jésus, car sa résurrection et son ascension étaient aussi des incidents dans l'histoire de Celui que le monde avait rejeté. En effet, sa résurrection est le gage du jugement de ce monde (Act. 8:31) ; et son ascension le place dans l'attente de ce jour où ses ennemis deviendront son marchepied (hébreux 10:13).

L'évangile proclame le premier de ces mystères, c'est-à-dire la mort que le Seigneur Jésus a subie pour nous sous la main de Dieu, et montre sa résurrection et son ascension comme étant en parfaite harmonie avec une telle mort. Réjouissons-nous dans cet évangile du salut[18] ; mais ne négligeons pas le second mystère, la mort du Seigneur par la main des hommes : car s'il est oublié sur la terre, il ne l'est pas dans les cieux.

Ce mystère n'est pas, il est vrai, le mobile de l'action immédiate qui se passe maintenant dans le ciel, car cela repose sur la mort de la victime et sur les intercessions du sacrificateur en vertu de cette mort. Mais bientôt ce sera la mort du *divin Martyr,* la mort du Fils de Dieu par la main des hommes, qui donnera son caractère spécial a l'action dans le ciel.

Ces distinctions sont très clairement formulées dans l'Écriture. Le ciel tel qu'il est dépeint en *Apocalypse* 4, n'est pas celui qui nous est décrit dans l'Épître aux Hébreux. Il y a la même différence que celle qui existe entre la mort du Seigneur Jésus considérée comme l'acte criminel que l'homme a commis, ou regardée comme venant de la main de Dieu, comme un sacrifice accompli pour nous. Nous avons les mêmes objets, mais nous les considérons sous un aspect tout différent. Ainsi, l'Épître aux Hébreux et l'Apocalypse mentionnent également un temple et un trône, mais le contraste entre eux est constamment maintenu. Dans l'Épître aux Hébreux le trône est un trône de grâce, et nous y obtenons tout ce dont nous avons besoin en traversant ce désert. Dans l'Apocalypse le trône est un trône de jugement, et il est environné des agents et des instruments de la vengeance. Dans les Hébreux, le sanctuaire ou le temple est occupé par le Souverain Sacrificateur, le Médiateur de la nouvelle alliance qui y sert en vertu de son précieux sang répandu. Dans l'Apocalypse, le temple résonne de terribles préparatifs pour le jugement, tels que des voix, des éclairs, des tremblements de terre. Il ressemble au temple que vit le prophète, temple rempli de fumée et dont les colonnes étaient ébranlées à cause de la présence de Dieu qui s'y manifestait dans sa gloire (És. 6). N'est-ce pas là le ciel sous un nouvel aspect ? Et le contraste qu'il nous présente mérite toute notre attention. Ce n'est pas là le ciel tel que la foi le comprend maintenant, un sanctuaire de paix rempli des provisions et des témoignages de la grâce ; mais un ciel qui nous enseigne une vérité ; le jugement est pour Dieu une œuvre étrange, inusitée ; toutefois, il l'accomplira en temps convenable. Car le ciel dans ses diverses phases, est le lieu de la *grâce,* du *jugement* et de la *gloire.* C'est maintenant le ciel de la grâce, il deviendra au temps décrit en Apocalypse 4, le ciel du jugement et continuera ainsi pendant toute l'action du livre, jusqu'aux chapitres 21, 22, qui nous mettent en présence du ciel de la gloire.

Il faut que l'âme s'habitue à cette pensée solennelle, que le jugement précède la gloire ; il s'agit bien entendu de l'histoire du monde, car le croyant a passé de la mort à la vie… Pour lui il n'y a point de condamnation. Il ne ressuscite pas pour le jugement, mais pour la vie éternelle. Cependant il est utile qu'il sache que la verge de fer sera manifestée dans le royaume avant le sceptre.

Quand le Fils prend tout d'abord pour son héritage les nations, Il les brise avec « un sceptre de fer » et « les met en pièces comme un vase de potier ». L'Ancien des jours est assis sur un trône environné de « flammes de feu », avant que le Fils de l'homme ne vienne dans les nuées des cieux, pour recevoir « la seigneurie, l'honneur et le règne ».

Le chapitre 4 de l'Apocalypse nous montre la pensée du ciel occupée d'un objet tout nouveau et dirigée vers Christ comme le *« rejeté des hommes »,* et non pas vers Christ *accepté de Dieu pour le rachat des pécheurs.* C'est pourquoi il s'y fait des préparatifs pour venger les torts que le monde a eus envers le Seigneur Jésus, et pour établir ses droits sur la terre. En d'autres termes, c'est le ciel qui commence ce plan d'action qui doit livrer à Jésus son royaume, après le jugement de ses ennemis.

Ce sont là des phases diverses du même mystère, et c'est toujours le même Jésus que nous sommes appelés à contempler. Il était sur notre terre comme Celui qui manifestait parfaitement la grâce de Dieu envers les pécheurs et qui endura aussi, dans toute sa violence, l'inimitié du monde. C'est sous ce double aspect qu'Il nous apparaît maintenant dans les cieux. Mais il semblerait qu'avant d'entrer dans le ciel de l'Apocalypse, le Seigneur Jésus hésite. Il diffère l'heure du jugement et s'attarde dans le lieu de la grâce. Comme jadis Il s'avance à pas ralentis vers Jérusalem, et avant de prendre place sur le mont des Oliviers pour annoncer le jugement et la désolation de Sion, Il s'écrie : « Combien de fois j'ai voulu rassembler tes enfants comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes ! » comme il est écrit en 2 Pierre 3 : « Le Seigneur est patient envers nous, ne voulant pas qu'aucun périsse, mais que tous viennent à la repentance »[19].

Tel qu'était Jésus sur la terre, Il est maintenant dans le ciel, malgré les changements de condition et de circonstances. « La grâce qui se manifestait en Lui sur la terre, est la même qui demeure en Lui dans le ciel », et la foi le

[18] Quand on annonce l'évangile, le péché de l'homme d'avoir mis à mort le Seigneur de gloire est toujours mis en évidence ; mais c'est la mort du Seigneur comme Agneau de Dieu qui est le fond de la grâce publiée par l'évangile.

[19] L'expression « Fils de l'homme » est caractéristique de sa Personne lorsqu'Il nous est présenté sous l'aspect de sa gloire judiciaire, comme aussi lorsqu'il s'agit de sa domination sur la terre (Psaume 8 ; Jean 5:27 ; Matthieu 20:28).

reconnaît là-haut comme Celui qui a vécu sur la terre le ministre et le Témoin de la grâce de Dieu envers les pécheurs, et qui a enduré toutes les conséquences de l'inimitié de l'homme contre Dieu. Et cependant c'est à regret que le Seigneur Jésus devient un Dieu de jugement.

Quand le Seigneur Jésus Christ vivait ici-bas, Il attendait son Royaume. Il se présenta à la fille de Sion comme son Roi, le Fils de David. Il se manifesta comme Celui que les prophètes avaient annoncé en entrant à Jérusalem monté sur un âne. Déjà son Étoile, l'Étoile du royal Bethléhémite avait apparu dans l'Orient appelant les Gentils vers le Fils de David dans la cité de David. Mais ce qu'Il cherchait alors, Il ne le trouva pas : « les siens ne l'ont pas reçu ». Toutefois, Il emporta avec Lui dans le Ciel cette même pensée, ce même désir de posséder son royaume. « Un homme noble s'en alla dans un pays éloigné, pour recevoir un royaume et revenir ». Jésus était bien réellement Roi d'Israël ici-bas, mais le royaume qu'Il désira de posséder, et qui lui fut refusé par ses concitoyens, Il l'a obtenu dans les cieux. Et en temps convenable, Il reviendra dans la plénitude de la joie pour l'administrer dans les lieux mêmes où Il l'avait vainement cherché tout d'abord. « Je regardais dans les visions de la nuit, et je vis comme le Fils de l'homme qui venait dans les nuées des cieux, et il vint jusqu'à l'Ancien des jours, et on le fit approcher de lui. Et il lui donna la seigneurie, et l'honneur, et, le règne, et tous les peuples, et les nations de toutes langues le servirent ; sa domination est une domination éternelle qui ne passera point, et son règne ne sera point détruit ».

Il y a plus encore. Lorsque Jésus était sur la terre, Il désirait être connu tout entier de ses disciples. Il voulait que leur regard perçât le voile qui cachait sa gloire. Il se plaisait aussi à communiquer les trésors de sa grâce à la foi qui ne posait aucune limite aux demandes qu'elle Lui adressait, qui avait recours à Lui en toute occasion, et qui savait même triompher par sa ténacité d'une apparente froideur. Le pêcheur qui s'attachait à Jésus malgré les mépris du monde, qui s'adressait avec une parfaite confiance à Lui seul, sans avoir recours à des intermédiaires, était toujours le bien venu. Celui qui recherchait sa présence, la communion intime avec Lui, assis à ses pieds ou penché sur son sein, pouvait obtenir de Lui tout ce qu'il demandait.

Il cherchait aussi la sympathie dans ses douleurs et dans ses joies, et quand Il ne la rencontrait pas chez les siens, son cœur en souffrait. Il ne voulait pas être seul. Il désirait une union complète et durable avec ses élus, car Il voulait partager avec eux l'amour du Père et la gloire de l'héritage, comme ils étaient appelés à partager avec Lui ici-bas ses afflictions et son opprobre.

Et tous ses désirs doivent être un jour exaucés. L'Église est destinée à combler les vœux du Seigneur Jésus en toutes ces choses, dès à présent par le Saint Esprit, et plus tard dans le Royaume qui doit être établi. Elle est appelée maintenant à entrer dans les pensées du Seigneur Jésus, à prendre part à ses affections, à ses joies, et ensuite à resplendir dans sa gloire et à prendre place sur son trône.

Quel mystère ! L'Église dès aujourd'hui remplie du Saint Esprit, est destinée à partager la gloire de Christ, en réponse à l'ardent désir qu'Il ressentit pendant les jours de sa chair. Il vint réclamer un royaume qui Lui appartenait de droit, et Il voulut aussi posséder la sympathie des siens ici-bas ; mais son peuple n'était pas disposé à reconnaître sa Royauté, et ses Saints n'étaient pas capables d'entrer en communion de pensées avec Lui. Toutefois, Il reçoit maintenant dans le ciel les prémices de ce Royaume qu'Il viendra administrer ici-bas ; et grâces à la présence de l'Esprit dans les cœurs des élus, Il commence à trouver cette communion dont Il jouira dans toute sa plénitude, au jour de leur perfectionnement. Le Royaume sera sa gloire et sa joie, la « joie du Seigneur », car il sera dit à ceux qui le partageront avec Lui : « Entre dans la joie de ton Seigneur ». Mais sa communion étroite et intime avec l'Église sera pour le cœur de Jésus plus précieuse que la possession du Royaume. Dès le principe elle était l'objet de ses désirs, et elle sera bientôt une source de joie ineffable et éternelle.

Avons-nous, bien-aimés, assez de spiritualité pour nous réjouir de la certitude que le cœur de Jésus sera ainsi pleinement satisfait ?

Le Royaume appartiendra à Christ à plus d'un titre. Il l'obtiendra par l'Alliance, dans les conseils de Dieu dès la fondation du monde. Il l'obtiendra par son droit personnel, car le Fils de l'homme ne perdit jamais « l'image » de Dieu, et la conservant dans toute son intégrité, la domination lui appartint de droit d'après le décret de Dieu lui-même lors de la création de l'homme : « Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance, et qu'il domine sur les poissons de la mer, sur les oiseaux des cieux, sur les animaux domestiques, et sur toute la terre, et sur tout reptile qui rampe sur la terre ». Jésus prendra aussi le Royaume à cause de son obéissance : « Étant trouvé en figure comme un homme, il s'est abaissé Lui-même, étant devenu obéissant jusqu'à la mort, la mort même de la Croix. C'est pourquoi aussi, Dieu l'a souverainement élevé, et Lui a donné un nom au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus se ploie tout genou ». Il prendra cette place d'honneur en raison de sa mort, car nous lisons : « Et se réconcilier toutes choses par Lui, tant celles qui sont dans les cieux que celles qui sont sur la terre, ayant fait la paix, par le sang de sa croix ». Et sur la croix qui fut l'instrument de sa mort étaient écrits, dans les principales langues de la terre, ces mots dont chaque lettre a été indélébilement conservée par la main de Dieu : « Celui-ci est Jésus le Roi des Juifs ».

Ainsi, la domination sur toutes choses appartient de droit au Fils de l'homme en vertu de son titre personnel, de son obéissance, de sa mort, et je puis ajouter aussi par conquête, car les jugements qui doivent Lui ouvrir le chemin du trône, et retrancher du royaume tout ce qui en fait le scandale, seront exécutés par sa main elle-même : « Portes, élevez vos têtes ; portes éternelles haussez-vous, et le Roi de gloire entrera ; qui est ce Roi de gloire ? C'est l'Éternel fort et puissant *dans les combats ».*

Quelles puissantes fondations sont ainsi posées pour la domination du Fils de l'homme ! Comme nous voyons clairement chacun de ses titres contribuer à la gloire de son nom en Apocalypse 5 ! Nul être créé, qu'il fût dans les cieux ou sur la terre, ne put ouvrir le Livre, sinon l'Agneau immolé, qui était aussi le Lion de la tribu de Juda. Et Celui qui était assis sur le trône le Lui confie sans aucune hésitation. Alors l'Église glorifiée, les Anges, et chaque créature dans toutes les parties du royaume, triomphent dans les droits de l'Agneau. Tous les desseins de Dieu dans le gouvernement universel sont rétablis en Christ le Fils de Dieu, Seigneur du ciel aussi bien que Fils de l'homme. Nous pouvons dire que si les promesses de Dieu sont en Lui « oui et amen », toutes les destinées de l'homme sous le gouvernement de Dieu sont aussi « en Lui oui et amen ».

En Christ toutes les gloires sont réunies. La restitution de toutes choses se fera par Lui. Il portera « plusieurs diadèmes » et sera revêtu de plusieurs titres, dont chacun exprimera une gloire spéciale. Par exemple, l'appellation de Seigneur qui lui est donnée au Psaume 8 n'a pas la même signification que celle de Roi au Psaume 22. Les couronnes sont différentes, mais l'une et l'autre lui appartiennent. Il est aussi le « Père d'Éternité » (És. 9) – Roi et cependant Père, le Salomon et l'Abraham de Dieu. En Lui tous seront bénis, et devant Lui tout genou fléchira. L'épée, la verge de fer sont entre ses mains aussi bien que la verge de la justice. Il jugera comme le fit David, et le règne Lui appartiendra comme à Salomon. Comme Fils de David Il prend la puissance afin de l'exercer dans une sphère de gloire limitée ; comme Fils de l'homme Il agit dans une sphère plus vaste. Il vient dans sa propre gloire, dans la gloire du Père, et dans la gloire des saints Anges. Il prend aussi la puissance comme l'Homme ressuscité (1 Corinthiens 15:23-27). Et ce caractère s'exerce dans une sphère spéciale. Il foule aux pieds la mort, ce dernier adversaire, et c'est de toute justice que ce soit le Ressuscité qui abolisse la mort.

Le Royaume sera rempli des gloires de Christ, gloires variées mais s'harmonisant ensemble.

La croix a déjà présenté un exemple de cette œuvre parfaite : la miséricorde et la paix s'y réunissant, Dieu s'y montrant juste et cependant Celui qui justifie. Il en sera dans les jours de puissance qui vont venir comme dans les jours de faiblesse qui sont passés. Autrefois, la miséricorde et la vérité, la justice et la paix se sont embrassées, et bientôt l'autorité et l'obéissance, la bénédiction et le gouvernement, un nom de toute majesté et de toute puissance, et qui cependant tombera « comme une pluie même sur l'herbe », seront connus et appréciés simultanément. Il y aura la domination universelle de l'homme sur toute l'étendue de la création de Dieu, les honneurs du Royaume dans le gouvernement des nations, ainsi que la présence du « Père d'Éternité » pour répandre la bénédiction.

Tout tend à réaliser cette glorieuse suprématie du Fils de Dieu, bien que pour y arriver plusieurs doivent traverser des océans de tribulation, et le jugement de ce « siècle mauvais ». Dieu conduit à ce dénouement, et l'homme ne peut s'y soustraire quoiqu'il essaie de consolider les fondements de la terre, ne voulant pas s'avouer qu'ils sont ébranlés et que Christ seul en soutient les colonnes. Le « faisceau de la vie », comme dit la femme qui a su deviner la gloire de David au temps de son abaissement, est solide et ferme parce que le Seigneur l'a formé. Tout chancelle, et les temps approchent où ceux qui ne veulent pas admettre ce fait dans un esprit de vigilance et de prière seront contraints à le reconnaître quand il sera devenu un fait historique et positif. Le « soleil sera changé en ténèbres et la lune en sang », « les puissances des cieux seront ébranlées », « la lune tremblera » au jour de la colère de l'Éternel ; alors le Seigneur Jésus « foulera la cuve du vin de l'indignation et de la colère du Dieu tout-puissant ». Les choses élevées de la terre, les principautés qui gouvernent les ténèbres de ce monde, la bête et le faux prophète, les rois, les riches, les capitaines aussi bien que le « grand dragon, le serpent ancien, appelé le diable et satan » seront parmi les adversaires qui en sentiront la redoutable puissance. L'épée de l'Éternel est seule dans une telle gloire. L'épée de Josué ou celle de David pouvaient-elles opérer de semblables effets ? Les principautés des ténèbres ont-elles reconnu leur puissance ? La mort et *l'enfer s'y sont-ils soumis ?* « Enlèveras-tu le léviathan avec l'hameçon ? » Mais « Celui qui l'a fait peut lui appliquer son épée ».

Dans quelles mains faut-il donc que cette épée soit placée pour subjuguer de si formidables armées ? Son terrible emploi dans ce jour de vengeance, comme toute l'œuvre du Seigneur, qu'elle soit faite dans la faiblesse ou dans la force, nous montre assez quel est ce vainqueur. Quel que soit son mode d'action, ou même le degré de son abaissement, il rayonne en Lui et autour de Lui une divine lumière qui nous éclaire et nous convainc. Les victoires qu'a remportées le Seigneur des armées ont toujours eu le même caractère de grandeur. Elles révélaient la gloire de sa Personne comme il est écrit : « L'Éternel est un vaillant guerrier ; son nom « est l'Éternel ». C'est-à-dire que sa méthode de faire la guerre manifeste son Nom, sa Personne, sa Souveraineté. Les faux dieux d'Égypte, des Philistins, et de Babylone sentirent sa main s'appesantir sur eux. Dagon tomba « le visage contre terre devant l'arche de l'Éternel » ; « Bel s'est incliné sur ses genoux, Nébo est renversé ». Et la même supériorité se trouve dans le sceptre du Seigneur. Celui de Salomon n'en était qu'une figure, et la domination d'Adam aussi bien que le gouvernement de Noé s'éclipsent s'ils lui sont comparés. L'univers tout entier sera assujetti à sa puissance. « Chantez à l'Éternel un nouveau cantique, vous, toute la terre, chantez à l'Éternel. Chantez à l'Éternel, bénissez son Nom, annoncez de jour en jour sa délivrance. Racontez sa gloire parmi les nations, et ses merveilles parmi tous les peuples ». À l'ombre de ce sceptre, et dans l'éclat de ce trône glorieux, les nations soumises et justes demeureront en paix. Il y aura alliance entre les hommes et les bêtes des champs. « Le désert se réjouira », « le boiteux sautera comme un cerf, et la langue du muet chantera ». Le soleil ne se couchera plus, et la lune ne se retirera plus, car l'Éternel sera pour lumière perpétuelle. On ne nuira point et on ne fera aucun dommage dans la montagne de sa sainteté, car la terre sera remplie de la connaissance de l'Éternel.

Israël revivra ; les ossements desséchés seront vivifiés ; la cité sera appelée : « Le Seigneur est là ». Il sera dit : « cette terre-ci qui était désolée est devenue comme le jardin d'Éden ». Et elle recevra une salutation qui rendra hommage à ses saintes dignités « L'Éternel te bénisse, demeure de la justice, montagne de sainteté ! »

Les Gentils rentreront en eux-mêmes ; la raison leur reviendra. Le monde insensé que le Seigneur avait créé ne le connut point. Les rois de la terre se liguèrent contre l'Oint de l'Éternel. Ils « regimbèrent contre les aiguillons », trahissant ainsi l'excès de leur folie. Mais ils recouvreront la raison, et ce qui arriva à Nebucadnetsar paraîtra alors à la fois comme un mystère et comme une histoire. Après avoir subi judiciairement pendant un temps la sentence de folie, celui qui était symbolisé par la « tête d'or », et qui était le chef de la puissance païenne, retrouva sa raison, pour confesser la souveraineté divine. De même bientôt aussi la terre, au lieu de renier son Créateur, le confessera et l'adorera, car « les rois fermeront la bouche sur toi ». « Le cœur de bête » leur sera enlevé, et un « cœur d'homme » leur sera donné. Ils ne mériteront plus le reproche d'être au-dessous du « bœuf qui connaît son possesseur », ou de la « cigogne, la tourterelle, et l'hirondelle qui on pris garde au temps qu'elles doivent venir », mais ils voleront « comme des pigeons à leur colombier ». « Voici, ceux-ci viendront de loin ; et voici, ceux-là viendront de l'Aquilon, et ceux-là de la mer, et les autres du pays des Siniens ».

La création tout entière aussi bien qu'Israël et les Gentils se réjouira sous ce sceptre divin : « Le loup et l'agneau paîtront ensemble », « le léopard gîtera avec le chevreau ». Le sol lui-même connaîtra de nouveau les bienfaits de « la pluie de la première et de la dernière saison » et le travail du divin laboureur. « Tu visites la terre, tu l'enrichis amplement : le ruisseau de Dieu est plein d'eau, tu prépares leurs blés, après que tu l'as ainsi disposée ».

Quel sceptre que celui-là ! Tout ce qu'Adam a perdu lors de la chute, ce qu'Abraham a perdu dans sa race rejetée et dispersée, ce qu'Israël a perdu dans la terre de la promesse, ce que la maison de David a perdu dans le Trône, ce que la création a perdu à cause de celui qui l'a assujettie « à la servitude de la corruption », tout cela sera réuni de nouveau, et manifesté dans les jours du Fils de l'homme.

Le Fils seul pouvait gouverner un pareil royaume. Nous l'avons déjà vu dans le cours de ces méditations ; l'efficacité du sacrifice qu'Il a accompli se pose sur la Personne de la victime ; le sanctuaire où nous avons un Libre accès n'est rendu agréable aussi que par la Personne du Sacrificateur et du Médiateur qui le remplit et y exerce ses fonctions, et le royaume qui doit être établi ne pourra être administré, ni sa majesté manifestée que par la même glorieuse Personne. Le Fils de l'homme agit dans la condition la plus humble et la plus élevée, dans la pauvreté et dans l'abondance, dans l'opprobre et dans la dignité, comme le Nazaréen et le Bethléhémite sur la terre et dans le ciel ; et Il agira aussi pendant le millénium, ce temps de gloires terrestres et célestes. Mais quelles que soient les phases qu'Il a traversées, chaque degré ou modification dans le grand mystère qui le concerne déclare ce qu'Il est. Le Christ de Dieu seul pouvait être ce qu'Il a été à la croix, ce qu'Il est maintenant assis à la droite du Père ; et pourvu que la foi ait toujours sous les yeux cet objet béni, il lui importe peu de le suivre ici ou là.

Mais dans ce royaume à venir, il est encore d'autres gloires qu'il nous faut considérer.

« Le second homme est le Seigneur venu du ciel », et son apparition doit être accompagnée d'une gloire que le trône de Salomon n'a jamais connue. « La lune rougira et le soleil sera honteux quand l'Éternel des armées régnera en la montagne de Sion et à Jérusalem ; et ce ne sera que gloire en la présence de ses anciens ».

Dans ce royaume il y aura des choses célestes, et le renouvellement des choses terrestres. Adam possédait le Jardin d'Éden avec toute son éclatante beauté ; mais bien plus encore, l'Éternel Dieu se promenait avec lui. Noé, Abraham, et tant d'autres dans les temps des patriarches avaient des troupeaux et du bétail, et Dieu avait donné à Noé la suprématie sur la terre. Mais ils avaient des privilèges autrement précieux que leurs possessions matérielles. Non seulement des Anges leur apparaissaient, mais ils jouissaient d'entretiens avec le Seigneur des anges Lui-même qui descendait pour les visiter. La terre de Canaan était riche et belle, un pays découlant de lait, de miel ; mais plus que ces bénédictions purement terrestres, la gloire y resplendissait, et le témoignage de la présence divine brillait entre les Chérubins.

Il en sera de même lors de la manifestation du Fils de Dieu en puissance. Le ciel éclairera cette grande scène d'une gloire toute nouvelle, aussi certainement que l'Éternel Dieu marcha dans le jardin d'Éden, ou que les Anges apparurent aux Patriarches, ou que la Présence divine se manifesta dans le sanctuaire à Jérusalem.

Et non seulement ces visites célestes à la terre et ces manifestations visibles de la gloire auront lieu, mais toutes ces choses revêtiront un caractère nouveau et merveilleux. La terre recevra le témoignage de ce mystère ineffable ; à savoir, que du milieu même de sa poussière et de son asservissement elle a donné une famille aux cieux, une famille qui toute resplendissante de gloire reviendra la visiter ici-bas, bienvenue plus que les anges, et destinée à exercer sur elle une autorité bénie. « Car ce n'est point aux anges qu'Il a assujetti le monde à venir dont nous parlons. Mais quelqu'un a rendu ce témoignage, disant : Qu'est-ce que l'homme que tu te souviennes de lui ? »

Dans la scène qui a eu lieu sur la montagne de la Transfiguration (Matt. 17), et, au moment de l'entrée triomphale du Roi dans la ville sainte (Matt. 21), cet avènement de la puissance du Fils de Dieu est entrevu en figure dans les lieux célestes et terrestres. La gloire céleste resplendit sur la montagne. Jésus est transfiguré ; son visage « luit comme le soleil », ses vêtements sont blancs comme la lumière, et Moïse et Élie apparaissent avec

Lui dans la gloire. De même à l'occasion de son entrée royale dans la Cité sainte, l'humble Jésus de Nazareth se montre à la fois le Seigneur de la terre et de sa plénitude, et le fils de David triomphant. On Le voit pendant un court moment sur la route qui conduit de Jéricho à Jérusalem, revêtu de ses gloires et de ses dignités terrestres, comme dans une autre occasion Il était apparu sur la haute montagne dans sa gloire personnelle et céleste.

Chacun de ces incidents solennels était une transfiguration, bien qu'autre soit la gloire céleste et autre la gloire terrestre. Mais dans ces deux circonstances si différentes, Jésus fut glorifié, et soustrait pendant quelques instants à sa position de Fils de Dieu abaissé, brisé, rejeté.

Et bientôt le Chef de la famille ressuscité, soleil de la gloire céleste, sera manifesté comme Seigneur de la terre et de sa plénitude, et comme roi d'Israël et des nations.

Oui, Celui qui de toute éternité était dans le sein du Père, Celui qui, comme Dieu manifesté en chair, traversa les âpres sentiers de ce monde aboutissant à la mort sur la croix, se lèvera comme le soleil de justice sur cette terre, revêtu de tous ses droits, de toute son autorité, dans son ineffable majesté et dans sa gloire.

Mais avant que cette ère de bénédiction et de joie puisse être inaugurée, il faut qu'un autre événement s'accomplisse. Il faut que l'Église soit rattachée aux cieux comme son Seigneur. Le sentier de l'Église à travers le monde est celui que pourrait parcourir un étranger, auquel personne ne ferait attention. Et de même que la marche de l'Église sur la terre n'excite aucun intérêt, de même aussi son départ de la terre restera inaperçu. Et de même que le monde ne connaît pas la voie de l'Église, et ne verra point sa transmutation, de même elle ignore le moment fixé pour son enlèvement. Nous savons néanmoins que ce lien entre nous et les cieux sera formé avant que le royaume ou « monde à venir » soit manifesté. Car les Saints prendront part aux actes d'autorité du Roi, lorsqu'il s'armera de l'épée du jugement, avant d'inaugurer le règne de la justice. « Celui qui aura vaincu, et qui aura gardé mes œuvres jusqu'à la fin, Je lui donnerai puissance sur les nations, et il les gouvernera avec une verge de fer ».

« Je lui donnerai l'étoile du matin ».

Le soleil est le luminaire qui a le rapport le plus direct avec la terre, et qui exerce le plus d'influence sur les intérêts et le bien-être des enfants des hommes. « Le soleil pour dominer sur le jour ; la lune et les étoiles pour avoir domination sur la nuit ». Mais dans ce système l'étoile du matin n'a pas sa place. « Il a fait la lune pour les saisons, et le soleil connaît son coucher. Il amène les ténèbres et la nuit vient, durant laquelle toutes les bêtes de la forêt rodent. Les lionceaux rugissent après la proie, et demandent au Dieu fort leur pâture. Le soleil se lève-t-il ? ils se retirent, et demeurent gisants en leurs tanières, alors l'homme sort à son ouvrage et à son travail jusqu'au soir ». Dans tous ces arrangements, l'étoile du matin n'est pas nommée. Elle est belle, mais elle luit solitairement à son heure, et les enfants des hommes qui goûtent les bienfaits d'un sommeil réparateur ne la contemplent pas.

Le soleil est le compagnon, l'ami de l'homme, mais l'étoile matinière ne l'appelle pas à son labeur quotidien. Elle apparaît à l'instant qui lui est propre, et qui n'est ni le jour ni la nuit. L'enfant qui se réveille avant l'aube du jour, l'homme qui se lève avant le soleil, le veilleur de nuit la voient, et nul autre.

Le soleil, dans le langage des Écritures, luit pour le royaume : « Le juste dominateur des hommes, le dominateur en la crainte de Dieu, est comme la lumière du matin quand le soleil se lève » (2 Sam. 23:3, 4 ; voyez aussi Matthieu 13:43 ; 17:4, 5).

Ne devons-nous donc pas nous attendre à une lumière qui paraisse avant l'établissement du royaume ? N'y a-t-il pas des signes dans les cieux qui annoncent les temps et les saisons ? N'y a-t-il pas des voix dans ces sphères ? Dans l'apparition de l'étoile du matin à son heure solitaire n'est-il pas un mystère, aussi bien que dans le lever du soleil sur l'horizon ? N'est-ce pas là un « signe dans les cieux » de la venue de Celui dont la manifestation n'est pas d'abord pour le monde, mais pour un peuple qui attend un Seigneur céleste ? Israël, le peuple terrestre, salue « le soleil levant » (Luc 1:78) ; mais l'Église attend « l'Étoile du matin. Je suis la racine et la postérité de David, l'étoile brillante du matin. Et l'Esprit et l'Épouse disent : Viens » (Apoc. 22:16, 17). Tout doit être à nous ; l'étoile matinière pour notre transfiguration à l'image de Jésus, et le soleil levant pour le jour de notre puissance avec Jésus.

Et lorsque l'Étoile du matin aura brillé pour un peu de temps, le soleil se lèvera à son heure : « Alors les justes reluiront comme le soleil dans le royaume de leur Père ». « Et ce sera un matin sans nuages ; comme l'herbe qui sort de la terre après la lumière du soleil, quand il paraît après la pluie ». « Que les cieux se réjouissent, et que la terre s'égaie ; que la mer et ce qu'elle contient retentisse. Que les champs soient dans les transports, et tout ce qui est en eux ; que tous les arbres de la forêt chantent de joie au-devant de l'Éternel, parce qu'Il vient pour juger la terre ».

La foi a un monde qui lui est propre, et ce monde sera à nous selon le degré de ferveur et de simplicité auquel notre foi atteindra David et Abigaïl marchèrent dans ce monde de la foi lorsqu'ils se rencontrèrent au désert de Paran ; selon les apparences, David n'était alors que le jouet des méchants, errant de caverne en caverne ; il consentait à se faire le débiteur d'un homme riche pour obtenir du pain, mais la foi sut découvrir autre chose en David. Le fugitif persécuté, poursuivi, dénué de tout, était à ses propres yeux et aux yeux d'Abigaïl, le Seigneur du Royaume à venir, et l'Oint du Dieu d'Israël. Abigaïl se prosterna devant lui comme devant son roi, et ce fut avec la grâce d'un roi qu'il accepta son offrande. Les provisions qu'elle apportait, le pain et le vin, les grappes de raisin et les figues n'étaient pas une aumône accordée à David fugitif et pauvre, mais le tribut d'un sujet offert à

David souverain. Elle se croyait trop honorée qu'Il daignât lui permettre de venir en aide à ses serviteurs. Ce monde nouveau où entra Abigaïl par la foi, avait pour son cœur une importance bien autrement grande que toutes les possessions de Nabal ; et le désert avait pour elle plus d'attrait que les champs fertiles et les nombreux troupeaux du Mont Carmel.

Pour nous c'est une situation bénie que de pouvoir entrer et demeurer dans le monde qui est à nous. Noé le possédait quand il construisit l'arche immense qui semblait faite pour la terre et non pour l'eau. Ce fut en vue de ce monde-là qu'Abraham abandonna sa parenté, son pays, et la maison de son père. Paul n'avait-il pas ce même monde présent à la pensée quand il put dire : « Notre bourgeoisie est dans les cieux, d'où aussi nous attendons le Sauveur, le Seigneur Jésus Christ qui transformera notre corps vil afin qu'il soit conforme à son corps glorieux ? » Et ne possédons-nous pas déjà ce monde quand, par la foi, nos âmes ont l'accès de cette grâce où nous demeurons ? Cette grâce est la demeure paisible et heureuse de la conscience lavée, purifiée, ainsi que l'habitation illuminée par l'espérance qui attend la gloire de Dieu. Nous ne connaissons que très imparfaitement ces choses, niais elles nous appartiennent néanmoins.

En terminant cette méditation dans laquelle nous avons contemplé selon nos faibles moyens le monde à venir, ajoutons que, si le Seigneur Jésus est glorieux comme Il le sera dans ce monde à venir, Il n'en est pas moins rejeté dans ce présent siècle mauvais.

De nos jours où les progrès moraux, sociaux et intellectuels cachent un Christ qui n'est pas de ce monde, cette vérité n'est que trop facilement oubliée. Mais la foi sait contempler un Christ rejeté et un monde jugé. La foi reconnaît que la maison, bien qu'elle ait été « vidée, balayée, ornée », n'a cependant pas changé de propriétaire, et qu'elle n'est que mieux adaptée aux projets de son maître.

C'est une grande erreur, bien-aimés, que de songer à cultiver et à orner ce triste monde pour le Fils de Dieu. Ceux qui essayent d'unir le nom du Seigneur Jésus au monde tel qu'il est maintenant, ou aux royaumes qui en font partie, exposent leur ignorance de la gloire du Seigneur dans sa lumineuse pureté. Le Fils de Dieu est toujours un Étranger sur la terre. Il ne la recherche pas, mais Il veut en retirer un peuple qui, au milieu des pièges et des tentations, l'habite en étranger comme Lui, et qui doit y demeurer encore un peu de temps.

« Vous êtes ceux qui ont persévéré avec Moi dans mes tentations. Et moi, je vous confère un royaume, comme mon Père m'en a conféré un ».

« Alors le Fils aussi lui-même sera assujetti à Celui qui lui a assujetti toutes choses » (1 Cor. 15:28)

Il est bon de nous rappeler sans cesse que c'est le même Jésus ayant vécu sur la terre, qui est maintenant dans le ciel et que nous connaîtrons pendant l'éternité. À l'époque de son séjour parmi les hommes, dans sa vie tout était réel et personnel. Lorsqu'Il guérissait une maladie physique ou une douleur morale, Il s'y associait par la sympathie : « Il a pris nos langueurs, et a porté nos maladies ». Non seulement ses joies, ses souffrances et ses mécomptes étaient réels, mais Il entrait dans les détails de chaque incident. Il comprenait le langage muet de cette femme affligée qui le touchait dans la foule, et Il sentait cette silencieuse pression. Ce fut avec une grande joie qu'Il vit la foi du centenier gentil percer le voile épais de son abaissement pour découvrir la gloire divine qu'il cachait aux regards de la chair. De même à Naïn, la foi énergique de la pauvre pécheresse, qui malgré sa souillure et sa honte, s'empara de la grâce qui seule pouvait la guérir, réjouit le cœur de Jésus. Il comprit l'empressement de Zachée à monter sur l'arbre, et les méditations de Nathanaël assis sous le figuier. Il entendit les discussions des disciples sur la route de Jérusalem, et avant même que la querelle n'éclatât, Il s'était aperçu des convoitises et des ambitions charnelles qui en furent la cause cachée. C'est ainsi qu'Il apprécia l'amour de Pierre qui, aussi bien que sa présomption, l'attira de la barque sur l'eau à la rencontre de son maître.

Quand nous lisons le merveilleux récit de la vie de Jésus, c'est donc à nous de l'y chercher Lui-même partout et toujours. Alors chacun de ses actes, ses moindres paroles produiraient sur nous une impression toute nouvelle, et nous ferions de sensibles progrès en présence d'un Jésus vivant et personnel. Il y a de nos jours une certaine tendance à perdre de vue sa Personne pour s'occuper plus exclusivement de son œuvre. Les régions de la doctrine peuvent être minutieusement analysées, au lieu d'être contemplées avec adoration, comme la manifestation de la gloire du Fils de Dieu. Cependant, c'est ce culte de louanges et d'actions de grâces que le Seigneur Jésus nous demande avant toute chose. De même que nous sommes chacun personnellement les objets de sa préoccupation, Il veut être aussi l'objet constant de nos pensées.

N'est-ce pas là en effet le point culminant ? L'élection, le pardon, l'adoption, la gloire et le royaume, ne trouvent-ils pas leur couronnement dans le fait que nous sommes les objets des désirs et de la dilection de Christ ? Et c'est là le point le plus élevé auquel nous puissions atteindre. L'adoption, la gloire, une place dans le royaume à venir laisseraient encore un côté incomplet dans ce mystère d'amour, car il comprend toutes les œuvres et tous les desseins dans l'histoire de la grâce, et par cette raison même il les dépasse tous.

L'Esprit se complaît à parler de l'œuvre de Christ, et à convaincre les consciences et les cœurs de sa plénitude et de son efficacité. On ne saurait rien substituer à cette œuvre, telle qu'elle a été accomplie selon les conseils de

Dieu. Cependant si l'œuvre de Christ absorbait toute l'attention au détriment de sa Personne, l'âme éprouverait certainement une perte spirituelle.

Il nous arrive aussi, en considérant les voies les plus mystérieuses de notre Dieu, de nous sentir moralement écrasés sous la grandeur de cette contemplation et d'éprouver une sorte de soulagement en revenant à des vérités plus élémentaires. Mais si nous savions mieux pénétrer le sens de ces mystères, nous comprendrions que nous n'avons pas à nous y soustraire, puisqu'ils ne sont que l'expression plus développée de la même grâce et du même amour que nous avons appris à connaître dès le commencement. C'est un développement plus abondant dans le lit de la même rivière qui devient plus vaste en raison de l'éloignement progressif de son point de départ.

Loin de nuire à nos sentiments d'affection à l'égard de Christ, plus la gloire se développera à nos regards, plus les richesses de la grâce nous seront manifestées. L'aspect d'une rivière à sa source quand la vue embrasse sans effort, sans surprise, toute l'étendue du paysage, a bien son attrait. Mais quand cette rivière devient peu à peu un vaste fleuve avec ses courants rapides, ses bords variés, nous comprenons pourquoi elle a commencé à couler en nous rendant compte des merveilleux effets de fécondité qu'elle a produits sur son passage. Cependant ce sont toujours les mêmes eaux, et nous pouvons parcourir ses rives dans tous les sens avec un intérêt toujours soutenu quoique varié. Il en est de même de la « rivière de Dieu ». Nous pouvons en suivre le cours à travers les siècles et les économies sans qu'il soit nécessaire de nous reposer en remontant à la source. Quand nous arrivons en esprit « aux nouveaux cieux et à la nouvelle terre », nous sommes toujours en présence de la même Personne glorieuse, de la même ineffable grâce que nous avons connue dès le début.

« Jésus Christ le même hier, le même aujourd'hui, le même éternellement », voilà l'objet de notre contemplation. C'est ce qu'Il est dans la gloire qui Lui est propre, et dans ses relations avec nous.

Dans d'autres époques, le Fils de Dieu apparaissait tantôt dans sa gloire voilée, tantôt en manifestant cette gloire. Pour Abraham devant sa tente, pour Jacob à Péniel, pour Josué sous les murs de Jéricho, pour Gédéon, pour Manoah, la majesté se trouvait voilée, et la foi était appelée à pénétrer le mystère. Mais à Ésaïe, à Ézéchiel, à Daniel, le Fils de Dieu apparaît dans la plénitude de sa gloire, et il fallut que la grâce rendît supportable le spectacle de cette gloire transcendante.

Mais avec ou sans voile, la Personne demeurait la même. Dans les jours qui suivirent les temps dont nous avons parlé, lorsque Jésus participa à la chair et au sang, la gloire était voilée, et la foi était appelée à la découvrir comme au temps d'Abraham ou de Josué ; et après que Christ fut monté au ciel, Il apparut à Jean revêtu d'une gloire tellement transcendante qu'Il dut agir avec lui comme avec Ésaïe et avec Daniel pour que l'Apôtre pût en supporter la splendeur.

Il va sans dire que ce ne fut que lors de la « plénitude des temps » que le Fils « naquit d'une femme », participant bien réellement à la chair et au sang avec les enfants de Dieu. Mais les manifestations qui précédèrent l'incarnation du Fils de Dieu étaient les arrhes des figures exactes de ce précieux mystère. Elles manifestaient sous les formes pleines de grâce et de beauté, les voies de Celui qui plus tard séjourna sur la terre dans l'amour humble, sympathique, dévoué, et qui est maintenant l'Homme glorifié dans le ciel.

Il est édifiant de considérer ces types, ces figures. Si nous voyons dans la grange d'Ophra une gloire voilée, il en est de même au puits de Sichar. Si nous contemplons la splendeur de la gloire manifestée sur les bords du fleuve Hiddékel, nous la retrouvons dans l'île de Patmos. Le Fils de Dieu s'offrit aux regards d'Abraham comme un voyageur fatigué, et c'est ainsi qu'Il se montre aux disciples d'Emmaüs au déclin du jour. Et après sa résurrection Il revêtit des formes diverses, afin de pouvoir répondre dans sa divine grâce aux besoins du moment, comme jadis Il s'était fait voir sous les traits d'un voyageur ou d'un visiteur, apparaissant soit comme « un homme de Dieu » a Manoah et à sa femme dans les champs, soit comme un homme armé à Josué dans le camp de Jéricho.

Combien donc il est précieux de voir toujours le même Jésus dans les incidents racontés dans la Parole et de savoir que c'est un Christ vivant et vivant pour nous. Mais pour le voir ainsi, il faut que nos yeux soient purifiés et que nous soyons habitués à contempler le ciel où Jésus a sa demeure. Cette confiance simple qui le glorifie n'est pas le fruit de la chair. Elle ne peut être produite que par l'opération et le témoignage du Saint Esprit. Quand Ésaïe fut mis en présence de la gloire de Dieu, il ne put en supporter l'éclat. Il se souvint de ses souillures, de ses misères et se sentit perdu. La chair ne put découvrir l'autel qui aussi bien que sa gloire se présentait à la vue du prophète. Il ne discernait pas dans le trouble de sa conscience ce qui pouvait lui donner une tranquillité parfaite, une ferme assurance, en l'unissant, tout pécheur qu'il était, avec la présence de la gloire dans toute sa splendeur. Cet autel que l'homme naturel ne pouvait apercevoir, le messager de l'Éternel le manifeste, et le prophète reste en paix revêtu d'une sainteté qui lui permet d'envisager la splendeur du trône de l'Éternel. La chair en nous craint de regarder en haut, l'Esprit nous y attire dans un sentiment de saint affranchissement. Lorsque Siméon conduit par l'Esprit se trouve en présence de la gloire, il s'avance plein de confiance et de joie. Il prend l'enfant Jésus dans ses bras. Il ne remercie personne du privilège dont il jouit d'embrasser « le salut de Dieu ». Par l'Esprit il a vu l'autel et par conséquent la gloire n'est pas un obstacle pour lui.

Et ces choses sont vraies maintenant comme au temps d'Ésaïe et de Siméon. L'Esprit conduit dans un chemin que la chair ne saurait jamais trouver, car souvent elle entravera les élans d'une foi pleinement assurée.

Nos méditations ont suivi le Seigneur depuis sa demeure de toute éternité dans le sein du Père jusqu'au temps à venir du royaume millénial. Nous avons contemplé son abaissement et son élévation pendant les économies intermédiaires, et observé les liens qui unissent les diverses parties de ce grand mystère. L'Écriture qui est notre unique guide, ne nous donne pas le droit de le suivre plus loin. Les psaumes et les prophètes ouvrent toute grande la porte du royaume à venir, mais ils n'en dépassent guère le seuil. Ils ne font qu'indiquer l'existence de régions plus lointaines sans nous les faire voir.

Ils dépeignent ce royaume à venir comme étant éternel dans sa durée, car il ne sera jamais remplacé par un autre royaume. Il ne pourrait pas être transféré plus que ne le pourrait la sacrificature du même Christ, le Fils de Dieu.

Il aura la durée de la royauté elle-même, et elle continuera tant que Celui à qui toute puissance appartient aura encore quelque œuvre à opérer par le moyen de cette puissance. Mais après un certain laps de temps, quand tout ce qui concerne le royaume aura reçu son accomplissement, il prendra fin.

Nous avons dans le Psaume 8 une indication que ce royaume prendra fin. Ce Psaume célèbre le jour de la puissance du Fils de l'homme et sa domination sur la création. Mais 1 Corinthiens 15:27, 28, est un commentaire inspiré de ce psaume, et déclare que ce jour de puissance sera suivi d'un nouvel état de choses.

Le royaume à venir sera une Économie, et ce mot implique un état imparfait, incomplet. Nous ignorons à quel degré et dans quelles circonstances la puissance sera exercée, mais il est de toute évidence qu'elle existera, et qu'elle sera toute prête à se faire sentir. Les Prophètes, il est vrai, contemplent ce royaume dans sa force, dans son étendue, dans sa gloire, dans sa paisible béatitude ; toutefois, la présence du mal et de la douleur est prévue quoiqu'il y ait l'autorité pour réprimer et pour secourir.

Dans la pensée de l'Esprit, l'idée du royaume implique une responsabilité, un ministère dont il faudra rendre compte. On peut dire que tout est ministère dans l'œuvre de Jésus Christ. Il est descendu ici-bas pour faire la volonté de Dieu, et l'a pleinement accomplie. La place qu'Il occupe actuellement dans les cieux est aussi un ministère, car comme Souverain Sacrificateur, Jésus « est fidèle à Celui qui l'a établi, comme Moïse aussi était fidèle dans toute sa maison ». Il en sera de même de son royaume de puissance. Il s'agira, il est vrai, de quelque chose qui ne lui a pas encore été confié, de quelque chose de nouveau, d'excellent et de glorieux, mais ce sera toujours un ministère. Et comme tel, il viendra un temps où il faudra en rendre compte, et le remettre entre d'autres mains. Le mystère serait plein d'édification pour nos âmes si nous savions le comprendre ; car la gloire infinie de Christ donne à son assujettissement son incommensurable valeur, et ainsi il glorifie Dieu bien plus que ne l'eut fait l'obéissance de toutes les créatures réunies.

Le Fils Lui-même trouve des délices à être le dispensateur ou le serviteur de Dieu pour faire sa volonté, que ce soit dans la grâce, dans la gloire, dans l'humiliation ou dans la puissance. Et quand nous contemplons dans un esprit d'adoration la Personne de Celui qui passe par ces diverses phases, nous comprenons que tous ces changements de circonstances et de conditions ne sont rien en réalité. Dans un sens qu'est-ce qui pourrait élever Jésus ? serait-ce la gloire, serait-ce un royaume ? La foi n'a pas de peine à reconnaître en Jésus Celui qui doit venir, le Dispensateur de la puissance, de la domination et des honneurs royaux, comme elle L'a reconnu aussi dans la faiblesse et dans l'abaissement lorsqu'Il séjourna sur la terre. Dans un sens, ces contrastes ne sont rien lorsqu'il s'agit « du Fils ». Mais dans un autre sens ils ont une grande portée, car en temps convenable Il a pris part à la douleur, comme en temps convenable Il prendra part à la joie. Pour Lui tout a été, tout est, tout sera une réalité. « L'Homme de douleur prendra la coupe des délivrances ». Tout genou fléchira devant le « méprisé des hommes », toute langue confessera son nom. Cependant la Personne est toujours la même, le Christ homme et Dieu. C'est pourquoi la foi admet qu'ayant été pendant les jours de son abaissement le Dispensateur de la grâce du Père, Il sera également dans les jours de sa puissance, le Dispensateur du royaume du Père.

Christ reconnaît que le temps fixé pour l'investiture de ce royaume et la répartition des récompenses et des honneurs du royaume, n'est pas entre ses mains, mais qu'il appartient au Père (Matt. 20:23 ; Marc 13:22). Dans ce jour toute langue confessera que Christ est le Seigneur, mais ce sera à la gloire de Dieu le Père. Maintes et maintes fois Jésus en parle comme du royaume de son Père. Il sera oint pour l'administrer, comme Il l'a été pour accomplir sa mission sur la terre (És. 11:1-3 ; 61:1, 2).

Pour Christ tout est service et assujettissement ; les jours terrestres du renoncement et de la douleur ; les jours célestes du ministère sacerdotal, les jours royaux de la puissance à venir. De même que le Christ ne s'est pas glorifié Lui-même pour être Souverain Sacrificateur, mais celui-là l'a glorifié qui lui a dit : « Tu es mon fils, je t'ai aujourd'hui engendré », Il ne s'est pas non plus exalté comme Roi.

Le Fils sera trouvé fidèle là où tout autre a été trouvé en défaut. Il est dit des hommes : « Dieu assiste dans l'assemblée des forts : il juge au milieu des juges ». « Mais du Fils il est écrit : « Ton trône, ô Dieu, est à toujours et à perpétuité ; le sceptre de ton règne est un sceptre d'équité. Tu as aimé la justice et tu as haï l'iniquité ; c'est pourquoi, ô Dieu, ton Dieu t'a oint d'une huile de joie par-dessus tes compagnons ». Tout ceci démontre que c'est pour un temps seulement que le Seigneur Jésus administre le royaume. Mais qu'Il tienne entre ses mains l'épée ou le sceptre ; qu'Il agisse comme David ou comme Salomon, Il sera également fidèle. Quand Il sortira pour exécuter le jugement ou pour se mettre à la tête des armées célestes, il sera dit de Lui : « Le Seigneur est à ta droite ; Il froissera les rois au jour de sa colère ». Et encore : « Venez, contemplez les faits de l'Éternel, et voyez quels dégâts Il a faits en la terre ».

Le royaume sera une chose parfaite dans son temps, mais quand tout ce qui le concerne aura été accompli, le sceptre sera déposé, comme il est écrit : « Il remettra le royaume à Dieu le Père. Le Fils Lui-même sera assujetti à celui qui Lui a assujetti toutes choses, afin que Dieu soit tout en tous ».

Dieu par le Fils a créé l'univers et les siècles. Et quand les mondes et les âges auront fourni leur carrière ; quand les Dispensations auront manifesté les conseils, et les œuvres et les gloires qui leur étaient propres, le Fils en tant que Celui par qui toutes ces choses étaient fondées, ordonnées, maintenues, sera Lui-même assujetti au Père qui les avait placées sous sa domination.

C'est la subordination du ministère, la sujétion de Celui auquel tout était assujetti à Celui qui Lui avait assujetti toutes choses. Quant à la Personne elle est éternelle. Le Fils règne dans la gloire de la Divinité avec le Père et le Saint Esprit, et comme en tant que Fils manifesté en chair, la Personne de Christ est un tabernacle qui ne sera jamais aboli.

La Personne que nous considérons est en elle même le mystère des mystères. Car lorsque nous contemplons Christ tel qu'Il est, l'éclat du royaume à venir n'est qu'un voile qui cache sa gloire inhérente. La splendeur du trône peut-elle y ajouter ? Les honneurs de Salomon et du monde entier ne voileraient-ils pas aussi réellement la gloire du Fils qu'ont pu le faire les outrages du prétoire ou les ignominies de Golgotha ? La foi sait discerner le Serviteur dans ses jours d'exaltation comme dans ses jours d'abaissement. Christ sert comme Serviteur, Il sert comme Sacrificateur, Il sert comme Roi. Le service est la voie qu'Il s'est choisie, et son service est agréable à Dieu au suprême degré. Il l'a accompli et Il l'a ennobli dans toutes ses phases, dans la force et dans la faiblesse, dans l'honneur et dans l'opprobre, dans la joie et dans la douleur, dans la ville de Nazareth, dans le tabernacle qui est aux cieux, et sur le trône de la puissance milléniale

Dans la foi à ce mystère toutes les distances et tous les intervalles disparaissent. Le ciel et la terre, Dieu et l'homme, Celui qui sanctifie et ceux qui sont sanctifiés, les plus élevés et les plus abaissés, se trouvent associés pour la gloire de Dieu et pour notre propre bénédiction.

Quels anneaux, quels mystères ! quelles harmonies ! quels conseils concernant les fins de la création dans les âges cachés de l'éternelle sagesse avant que le monde fût ! Quelque vaste que soit l'étendue qu'a embrassée l'Écriture, elle se meut comme dans un cercle, et revient toujours au point d'où elle est partie. Le ciel qui avait disparu au chapitre 3 de la Genèse, reparaît dans les derniers chapitres de l'Apocalypse. L'arbre de vie est encore une fois près du fleuve d'eaux vives, et il n'y a plus d'anathème.

Il a été dit avec raison : « Les formes différentes sous lesquelles reparaît le Royaume céleste sont profondément significatives ». Elles démontrent non seulement que tout a été reconquis, mais aussi sous une forme plus glorieuse, puisque cette restauration a été accomplie par le Fils de Dieu. Ce n'est plus le Paradis, mais la Jérusalem céleste. Ce n'est plus le jardin d'Éden dans sa fécondité naturelle et sans culture ; c'est la cité de Dieu plus magnifique et plus glorieuse, mais édifiée au prix de durs labeurs, de longues souffrances, et formée de pierres qui d'après le modèle de la « pierre de l'angle », ont été taillées et préparées pour occuper la place qui leur a été destinée.

Nous voici arrivés à la restitution du royaume et aux confins des nouveaux cieux et de la nouvelle terre. Les cieux et la terre qui existent maintenant auront été le théâtre de la puissance du Fils, et le témoin de sa parfaite grâce, de sa gloire ineffable dans l'humilité et dans l'élévation, dans le ministère du Serviteur, du Sacrificateur et du Roi, dans la vie de la foi et dans la suprématie sur toutes choses. Lorsque le Fils aura été ainsi manifesté, dans la faiblesse comme dans la force, sur la terre comme dans les cieux, de la Crèche jusqu'au Trône, comme Nazaréen et comme Bethléhémite, comme l'Agneau et l'Oint de Dieu, comme Seigneur au-dessus de toutes choses, alors ces cieux et cette terre auront accompli tout ce qu'ils avaient à faire. Ils passeront et alors cette parole du Prophète de Dieu se fera entendre. « Je vis un nouveau ciel et une nouvelle terre ; car le premier ciel et la première à terre s'en étaient allés ».

Mais comme nous l'avons déjà observé, l'Écriture ne nous autorise pas à suivre le Seigneur Jésus bien loin au-delà du royaume. L'Esprit nous indique cependant quelques caractères des nouveaux cieux et de la nouvelle terre. Ésaïe nous dit que le premier ciel et la première terre seront effacés de notre souvenir, démontrant ainsi leur imperfection relativement à l'état de choses qui doit leur succéder. Il dit aussi que cette nouvelle organisation demeurera devant Dieu. St. Paul dit qu'après la restitution du royaume Dieu sera « tout en tous ». Ceci nous permet de penser qu'alors se termineront toute puissance déléguée, tout ministère même celui du Fils, comme ayant rempli leur but. St. Pierre parle des cieux nouveaux et de la terre nouvelle, comme étant l'habitation de la justice, et transporte ainsi notre pensée au-delà, à l'époque du sceptre de la justice.

Mais dans l'Apocalypse Jean en parle plus explicitement dans le passage que nous avons déjà cité (21:1). Et en décrivant ce « nouveau ciel et cette nouvelle terre », il dit : « Voici : l'habitation de Dieu est avec les hommes, et Il habitera avec eux ; et ils seront son peuple, et Dieu Lui-même sera avec eux, leur Dieu. Et Dieu essuiera toutes larmes de leurs yeux ; et la mort ne sera plus ; et il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni souffrance, car les premières choses sont passées ». Les larmes sont passées ; la mort est passée ; la douleur, les cris, et le deuil ne sont plus. Il ne reste aucune trace des suites désastreuses du péché. La terre milléniale ne répondra pas à cette description : « Les premières choses sont passées ». Ce n'est pas que nous devions perdre un côté de ce qui nous a été donné dans les conseils de grâce et de gloire, dans le ministère du Fils et dans l'œuvre de l'Esprit. Rien de ce que nous aurons reçu dans le cours des dispensations divines ne sera perdu pour nous, pas même

les rafraîchissements de l'Esprit saint dont les mouvements de la chair troublent souvent le cours ici-bas. Tout cela restera en témoignage de ce qui est éternel par son essence même. Et c'est ainsi que toute la sagesse de Dieu qui nous est cachée maintenant en partie, sera savourée pleinement pendant l'éternité dans ses magnifiques effets. Ces manifestations de Dieu dans sa sagesse, dans sa puissance, dans sa grâce et dans sa gloire se sont montrées dans la marche des siècles. Elles ont rencontré dans notre monde perdu, dégradé, la résistance et la lutte ; mais dans les nouveaux cieux et dans la nouvelle terre tout conflit aura disparu ; et elles seront connues par leurs complets et glorieux résultats.

En présence de Celui qui est assis sur « le cheval blanc », l'apostasie des puissances de ce monde est frappée dans le plein développement de son audace et de son orgueil, et le Seigneur avec ses Saints règnent en justice sur la terre pendant l'Économie millénial. Puis la terre et le ciel actuels disparaissent devant la face de Celui qui est assis sur le trône blanc ; et on ne les trouve plus. « Et Celui qui est assis sur le trône, a dit : Voici je fais toutes choses nouvelles ».

Ce ne sera plus le sceptre, mais a l'habitation de la justice », et par conséquent ce ne sera pas le trône du Fils, mais le tabernacle de Dieu avec les hommes. Ce ne sera plus cette terre souillée jadis par le sang de Christ, et qui a été le sépulcre de centaines de générations, mais une terre nouvelle ; ce ne seront plus les cieux qui ont été « vêtus de deuil », dans lesquels le tonnerre, les tempêtes et le déluge ont opéré l'œuvre de jugement, et témoigné de l'indignation divine, mais ce sera « un ciel nouveau ».

Celui qui aura soif boira à la source d'eau vive ; celui qui vaincra héritera de toute chose (Apoc. 21:6, 7). Ce sont là des traits bénis dans les caractères des Saints, et puissions-nous, les méditant, connaître en quelque mesure ce que c'est que d'avoir soif du Dieu vivant et de remporter la victoire sur ce monde qui gît dans le mal.

Nous n'avons pas à nous appesantir sur ce sujet, car nous ne devons pas faire des suppositions là où nous ne pouvons donner des enseignements. Je m'arrête donc ici avec cette pensée qui m'a été en bénédiction. Si nous ne distinguons pas encore ces régions lointaines, nous pouvons du moins y croire et nous confier pleinement à Celui qui en est le Seigneur. Nous pouvons être assurés qu'elles seront tout ce que notre cœur désire, tout ce qu'exigera notre condition nouvelle. Le ciel a toujours répondu aux besoins de la terre. Au commencement le soleil a été établi pour « dominer sur le jour » et « la lune et les étoiles pour dominer sur la nuit ». Mais il n'y avait pas d'arc-en-ciel parce que la terre n'avait pas besoin d'une garantie contre les jugements de Dieu. Le jugement était alors chose inconnue. Mais quand la conscience fut réveillée, et que le jugement fut compris et devint un sujet de crainte ; quand Dieu fut connu dans sa justice par les actes qu'Il avait accomplis, et que la terre éprouva le besoin de recevoir l'assurance que dans sa colère Il se souviendrait d'avoir compassion, le ciel revêtit le gage de cette miséricorde, et le passé est une garantie pour l'avenir, bien qu'un ciel nouveau et une terre nouvelle doivent être révélés. Et je puis ajouter que la terre millénial éprouvera de même à son égard cette faveur du ciel. Car elle y verra l'habitation de la gloire comme la foi y contemple maintenant le sanctuaire de la paix. La Cité céleste de cette Économie à venir descendra telle qu'elle doit être pour satisfaire les désirs des rois et des nations. Le Dieu du ciel et de la terre dans son infatigable bonté, poursuivant toujours la même voie, s'occupera constamment du bonheur de ses créatures : « Tout ce qui nous est donné de bon, et tout don parfait, sont d'en haut, descendant du Père des lumières, en qui il n'y a pas de variation, ni d'ombre de changement ».

Et les cieux nouveaux et la terre nouvelle rendent à jamais le même témoignage à la bonté inépuisable de Dieu.

Je désire par la grâce du Seigneur ne pas perdre de vue le fait que ce pays céleste est très rapproché de nous. Le ciel ne connaît ni distances, ni mesures comme celles de la terre. La science de l'homme nous parle d'étoiles auxquelles il faudrait des milliers d'années pour que leur lumière puisse parvenir jusqu'à nous. Qu'importe ? Laissons là de semblables spéculations ; elles n'ont rien de commun avec la lumière que donne l'Écriture. Ce sont les Écoles, et non le Saint Esprit, qui enseignent ces choses. Car d'après les enseignements de la Parole, l'habitation de la gloire est si proche, que naguère une échelle en mesurait, au regard de Jacob, la distance qui la séparait de la terre. Il en est de même aujourd'hui pour la foi ; elle nous apprend que nous en sommes si près qu'un clin d'œil suffira pour accomplir le passage dans le temps voulu. Ce dont nous avons besoin, c'est de la foi qui fait de ces grands mystères une réalité pour l'intelligence.

Puissent ces méditations nous aider à reconnaître la proximité ainsi que la réalité des choses glorieusement bénies qui appartiennent à la foi.

L'Écho du témoignage, vol.7, p.382-408 [380-406], 413-451 [411-448], vol.8, 3-51 [2-50]

11 – Abraham

J'ai trouvé dernièrement un intérêt tout particulier dans l'histoire d'Abraham, et je vous envoie un court aperçu de ce qui m'a frappé dans cette histoire comme tableau de plusieurs éléments intéressants de la vie de la foi. Ce qui m'a spécialement occupé, c'est la différence qu'il y a entre le culte public et la communion personnelle que cette histoire présente, l'intimité de la dernière, et le fondement sur lequel elle repose. Mais par suite d'autres occupations, je dois me borner à une esquisse rapide.

La vie d'Abraham, en tant qu'elle nous est présentée comme vie de la foi, commence par son appel quand il était en Mésopotamie, avant qu'il habitat à Charan. Le Dieu de gloire lui apparut, dit Étienne. En un mot, c'est par la révélation que Dieu lui donna de Lui-même qu'il fut appelé dans le sentier de la vie. Objet de l'élection divine, la révélation que Jéhovah lui accorde de Lui-même l'appelle hors des ténèbres et de son état d'assujettissement à la puissance de Satan (car sa famille adorait d'autres dieux au-delà du fleuve hors du pays de la promesse) et lui donne les promesses, en rapport avec une foi qui le fait partir sur la simple parole de Dieu, pour être conduit là où Dieu lui montrerait son pays et sa demeure. Il devait tout quitter pour la parole et la promesse de Dieu. C'est là le premier élément et le premier caractère de la vie de la foi. Le Seigneur donne cette histoire avec assez de détails pour faire voir que, jusqu'à ce qu'Abraham eût pleinement rompu avec tout ce que Dieu l'appelait à quitter, il ne peut point, quoique ayant quitté beaucoup et pouvant alléguer les meilleurs droits de la nature pour ce qu'il retenait, atteindre la fin en vue de laquelle il avait quitté tout le reste. Il avait quitté Ur, était venu à Charan et il demeura là. Cependant, après la mort de Taré il quitta Charan, comme le Seigneur le lui avait dit, et maintenant il arrive à Canaan. Ceci commence la seconde partie de la vie de la foi : ce qui se passe dans le lieu de la promesse.

Dans cette vie de la foi nous sommes appelés à partir en nous confiant en Dieu pour le lieu de la promesse et de l'espérance, appelés par la précieuse révélation de Dieu à nos âmes, et nous avons à marcher avec Dieu dans cette place de bénédiction et de communion où nous sommes entrés en esprit. C'est la seconde partie de notre vie chrétienne. Elle se trouve ici (chap.12:6-8). Abram va et vient dans le pays de la promesse – pour nous ce sont les lieux célestes Les Cananéens, la puissance du mal ennemie, sont encore dans le pays. Un jour Josué les en extirpera ; mais pour la marche de la foi d'Abram, ils sont encore dans le pays pendant qu'il y marche dans l'espérance. Combien cela est vrai, et que nous sommes loin de nous en souvenir toujours suffisamment !

Le Seigneur apparaît à Abram ; c'est là le fondement du culte aussi bien que de la marche. Ce n'est pas évidemment pour le faire partir en tout quittant, qu'Il lui apparaît, car Il lui apparaît quand il se trouve, bien que ce soit comme étranger, dans le pays où Dieu l'avait amené : Il lui apparaît pour attirer à lui-même les affections de celui qu'il avait amené là. Mais ce n'est pas dans cette condition qu'Abram doit le posséder ou l'hériter. Il aurait beaucoup perdu par une possession pareille : sa position d'étranger là, dirigeait, par l'effet de la grâce son cœur et son espérance vers une cité qui avait des fondements, vers une meilleure patrie, c'est-à-dire la céleste. Nous pouvons sûrement dire qu'il nous était avantageux que Christ s'en allât. Oh ! combien elles sont douces les associations et les espérances célestes auxquelles il nous a introduits par l'Esprit qu'il a envoyé en conséquence de ce qu'Il est monté en haut ! Comme Il a véritablement établi l'homme avec Dieu dans les lieux célestes, et combien une telle position vaut mieux que l'établissement d'un royaume terrestre quelque glorieux qu'il soit ! Il y a quelque chose de particulièrement excellent et béni dans une vie de foi, dépendante de Dieu pour la jouissance qu'on prend en ce qui ne se voit pas. Un homme du monde, quelqu'un, du moins, qui avait passé sa vie comme tel, un de ses sages, a dit : « Tout ce qui fait prédominer le passé, le lointain ou l'avenir, sur le présent, élève l'homme sur l'échelle des êtres intelligents ». Comme il en est beaucoup plus ainsi lorsque c'est Dieu qui remplit tout, et cela dans la création et la manifestation d'affections qui sont éveillées et formées par Christ et qui l'ont, Lui et la perfection divine qui est en Lui, pour leur objet et leur source !

Je reviens à l'histoire que nous étudions. Le Seigneur apparut – fit sentir à Abram d'une manière pratique qu'il ne devait pas avoir le pays : – Dieu et confiance en Lui, telle était sa portion – il était étranger dans le pays ; quant à ceci l'espérance était sa portion propre, mais il l'hériterait dans sa semence. Il y avait un dessein de Dieu arrêté, et ce dessein il devait le connaître de cette manière. Quelle bénédiction de se reposer ainsi en Dieu, le cœur fondé sur des communications de sa propre part et sur l'assurance qu'Il peut nous bénir en nous enseignant à nous confier assez en Lui pour vivre la vie de la foi et nous contenter de Lui ! La part la meilleure dans ce monde, c'est d'y avoir un cœur d'étranger qui a Dieu avec Lui : ce fut celle de Christ de la manière la plus parfaite, et dans le plus parfait degré ; Dieu aura à exécuter le jugement pour en introduire d'autres dans la bénédiction effective ; quant à nous, nous possédons tout avec Lui et, maintenant et même pour toujours, en Lui-même : nous n'avons pas besoin du jugement pour jouir de notre portion, quoique nous sachions que le jugement aura lieu et opérera la délivrance pour tous les autres[20]. C'est là la position de l'Église, et c'en est une *très* bénie – elle souffre avec Christ. Cette position dans le cas d'Abram amena le culte. C'est pour nous son véritable effet, son effet réel. C'est à Dieu qui lui était apparu qu'il éleva son autel : la révélation que Dieu accorde de lui-même dans le lieu de la promesse a pour effet le culte, comme Sa révélation, quand nous en sommes éloignés, nous place sur le chemin vers le lieu de repos que Dieu doit nous montrer. C'est cette précieuse révélation de Lui-même par Dieu, nous mettant en relation consciente avec Lui-même, et découlant de ce que la foi seule connaît, qui forme la base du culte. C'est le sentiment de sa faveur, de l'intérêt direct qu'il prend en nous, le sentiment qu'il nous a mis par sa révélation en rapport avec Lui-même, qui, dans cette confiance et par elle, crée le culte. Notre culte répond à la révélation que nous avons ainsi, tout en étant fondé sur la grâce de cette révélation ; la révélation du dessein de Dieu, et de la manière dont il accompagnera sa promesse, accompagne la révélation sur laquelle il est fondé, et en fait partie, mais ceci place l'âme en relation permanente avec Dieu de cette manière. Pour Abram, le culte réa-

[20] Remarquez comme cela fait ressortir le véritable caractère de l'enlèvement de l'Église. Si ma portion se trouve d'une manière quelconque dans ce monde, il faut pour que j'en jouisse, que le mal soit ôté par le jugement. Mais si je suis entièrement étranger et pèlerin, et n'ai pas ma portion ici, évidemment un tel jugement n'est pas nécessaire pour que je jouisse de ma portion. Dieu lui-même est cette portion, car j'ai renoncé à tout ici. Il n'a pour m'en faire jouir qu'à me prendre en haut quand le moment d'agir ainsi sera venu dans ses conseils.

lise les diverses parties de la demeure promise à la foi pour être possédée quand le pèlerinage sera achevé ; et quand il en réalise la jouissance, son pèlerinage, son autel, sont renouvelés. Il parcourt le lieu de la promesse et de l'espérance, où il est encore étranger ; mais lorsqu'il dresse sa tente dans la jouissance de ce lieu, il dresse aussi son autel. C'est là un doux et heureux tableau de la vie et de l'occupation de la foi. Ces deux éléments – le départ pour le voyage vers le lieu de la promesse, et le fait que Dieu y est heureusement reconnu, constituent les deux parties de la vie de la foi. Le reste de ce chapitre, sur lequel je ne m'étends pas, montre la chute du croyant qui, si le lieu de la promesse ne lui offre pas tout ce qui lui est nécessaire pour ses besoins actuels, est capable, au lieu de consulter Dieu, de descendre vers le monde pour y chercher du secours. Cette conduite, quoique accompagnée de la prospérité extérieure – comme ç'a été le cas pour l'Église – mène à une infidélité plus grande. Abram n'a pas d'autel ici, ni jusqu'à ce qu'il retourne à l'autel qu'il avait fait au commencement, là où à la fin il en avait eu un – il n'a pas non plus de communication nouvelle – et ne fait pas connaissance plus ample avec le lieu de la promesse. Tout ce qu'il peut faire, par grâce, c'est de revenir au lieu qu'il avait quitté.

Quand Abram fut revenu à l'autel qu'il avait quitté avant de descendre vers le Midi, nous le voyons de nouveau occupé à rendre culte. Ici, quoique peut-être la prospérité dont on avait joui en Égypte eût été l'occasion de la querelle et des chagrins qui survinrent, la conduite d'Abram est de toute beauté et signale quelqu'un qui a la portion céleste. Si l'Égypte l'a trahi, elle lui a du moins enseigné une leçon. Revenu avec cette expérience à la communion avec Dieu, il possède assez en elle pour faire, dans l'esprit de grâce, l'abandon de tout le reste. Il arrive un moment où notre propre foi est mise à l'épreuve : souvent nous marchons par celle d'autrui ; mais il faut que notre propre état soit éprouvé. Lot, un croyant, choisit le monde contrairement à tout sentiment, et tourmente son âme juste au milieu de ce qui était l'objet même du jugement qui approchait. Aussitôt que le croyant aux pensées mondaines et sa portion sont ensemble, et qu'il a été donné effet, par le désir mondain de Lot, à la distinction faite par la foi et la fidélité dans le désintéressement du bonheur et de la grâce céleste où Dieu était une suffisante portion, Dieu dit à Abram de se promener par tout le lieu de la promesse et d'en prendre connaissance dans sa longueur et sa largeur ; au Nord, au Midi, à l'Orient, et à l'Occident, dans toute son étendue – tout cela était à lui. En d'autres termes, quand une fois le cœur a renoncé à tout ce que l'égoïsme voudrait avoir de ce qui semblerait être en dedans des limites du pays mais a été pris par le cœur charnel pour y prendre son plaisir, la pleine étendue et les détails précieux de ce dont nous devons jouir avec Dieu nous sont révélés – et révélés expérimentalement. Nous avons donc ici, après le caractère général de la vie de la foi et la chute en elle, un caractère important de l'expérience qu'on y fait : après la chute, le rétablissement par grâce dans la communion, la complète victoire sur le monde, et le renoncement au monde, l'âme a un sentiment tel de la valeur des choses célestes et invisibles qu'il affranchit de l'influence du monde. La conséquence est, qu'on échappe au danger d'être embrouillé dans ce qui est la scène et l'objet du jugement, et qu'on acquiert une pleine connaissance expérimentale de l'héritage de la foi. Remarquez qu'Abram échappe et obtient un accroissement de privilèges en marchant dans le sentier de la foi où il n'y a pas de perception des conséquences. Abram avait fléchi par faiblesse et manque de foi sous l'épreuve, mais son cœur était droit ; et après le trouble que sa faute avait occasionné et sa restauration, l'effet même de cette expérience humiliante est de lui faire donner la supériorité à toute l'influence mondaine, ce qui le préserve entièrement de la fatale erreur de Lot[21]. Ici le Seigneur, tout en n'apparaissant pas, comme quand Il l'appela ou se révéla à lui dans le pays de la promesse, parle a Abram. Et Abram, après avoir transporté sa tente, bâtit un autel au lieu où il vient demeurer. Effectivement, notre culte est en proportion de la mesure dans laquelle nous entrons dans les détails de notre portion de la part de Dieu.

Ici nous avons, dans ce que nous avons lu jusqu'ici, trois de ces autels, et dans un certain sens, quatre. D'abord, celui qui avait été bâti à la suite de la révélation que le Seigneur avait donnée de Lui-même dans le pays, ce qui donne le caractère général du culte de la foi. Secondement, celui qui montre le caractère permanent du culte, dans la position et la marche d'étranger, de l'adorateur. En Égypte, hors du lieu de la promesse et de la foi, il n'y en a aucun : puis, ce qui m'en faisait compter en un certain sens quatre, le retour au lieu de la position d'étranger et du culte dans le pays de la promesse ; et enfin, après que son cœur exercé eut renoncé à tout excepté Dieu, et que Dieu – le croyant aux sentiments mondains ayant choisi la plaine bien arrosée – lui eut fait connaître par expérience toute l'étendue de la scène de la promesse, il bâtit là un autel pour adorer le Dieu qui lui avait tout donné, lui en avait assuré la possession, et lui en avait donné la connaissance dès à présent et la jouissance en espérance. Mais renoncer au monde, est le chemin de la victoire sur lui ; le choisir, c'est l'asservissement à son pouvoir. Lot est emmené captif par les puissants de la terre, en même temps que ceux au milieu desquels ses penchants charnels l'avaient conduit. Abram, libre et marchant dans la foi de Dieu, a, de sa part, plus de force que tous les rois vainqueurs ou vaincus, et délivre Lot et les rois qui ne pouvaient se secourir eux-mêmes. La pleine victoire de la foi est présentée ici – la nôtre, ce n'est point par les armes charnelles qu'elle est gagnée, et ce que la victoire d'Abram figure ne sera pleinement accompli qu'en rapport avec les Juifs. Ceci amène Abram sous la bénédiction de Melchisédec, Dieu prenant le caractère, qui est proprement millénial, de possesseur des cieux et de la terre. La louange et la bénédiction constituent l'œuvre sacerdotale de Melchisédec. C'est la victoire de la foi et la pleine bénédiction de Christ, sacrificateur et roi de l'empire universel de Dieu, définitivement établie – tous les ennemis étant vaincus. Mais dans le récit historique cela donne occasion à Abram, non pas simplement de renoncer complètement au monde, mais de refuser de dépendre de lui pour la moindre chose. Abram dépend de Dieu pour les richesses et pour tout. Dans une telle relation, recevoir du monde, dépendre de

[21] Il y a chute dans chacun de ces traits de la vie divine : il ne quille pas la maison de son père, et, en conséquence il s'arrête à mi-chemin, et n'est nullement dans le lieu de la promesse ; puis il descend en Égypte. Dans le troisième cas, Lot représente la chute, et Abraham maintient son principe céleste.

lui, lui être redevable de quelque avantage, c'est une souillure. Ainsi se termine cette partie de l'histoire d'Abram et du culte qui lui appartient. Des détails de la nature la plus intéressante sont donnés en ce qui suit, mais ils ne sont que le développement de sa relation personnelle avec Dieu. Ce que nous avons examiné constitue la vie publique de la foi dans ses caractères généraux. Ce qui suit entre dans la communion privée et personnelle qui appartient à la vie de la foi, par la grâce divine qui la visite. Nous n'y trouvons pas le culte, mais ce que nous pouvons avec révérence appeler relations. Il nous est dit dans un endroit que Dieu parla avec Abram. Abram, sans aucun doute, tomba sur son visage, la position convenable dans une telle relation ; et même lorsque, en toute liberté, il intercéda auprès de Jéhovah pour d'autres quand Jéhovah lui apparut sous la forme d'un homme, ce fut avec la plus entière reconnaissance de la gloire divine de Celui avec lequel il parlait. Toutefois, ce n'était pas le culte, mais des communications de la part de Jéhovah a Abram, et en retour d'Abram avec Lui.

Nous avons ici une bénédiction et un privilège d'une nature toute particulière – une grâce, une intimité qui réclame notre attention la plus profonde et la plus pleine d'adoration. Et si c'est l'aimable tableau de cette familiarité condescendante de Dieu avec les tout premiers mouvements et pour ainsi dire, les mouvements enfantins de la foi, qui nous est présenté ici, sûrement dans la maturité de la connaissance de toutes ses voies et de toute sa grâce que nous possédons par la rédemption et par le don de son Saint Esprit, ce privilège n'est point perdu. Il peut être d'un caractère plus profond – plus empreint d'une sainte révérence, comme rempli d'une connaissance plus profonde de Dieu – plus confiant, parce que l'amour de Dieu est mieux connu – moins familier, mais plus intime ; toutefois il existe, et le gracieux tableau que nous en avons dans le cas d'Abraham n'est pas perdu pour notre instruction. Il a un caractère chrétien, et non le caractère patriarcal ; mais le même Dieu qui nous aime, et la même foi qui se confie en Lui, se rencontrent par sa grâce pour recevoir les communications pleines de grâce de cet amour, et pour dire nos besoins et les sentiments de nos cœurs, et aussi les besoins des autres, à quelqu'un sur lequel nous savons comment nous pouvons compter. Ces communications ont un caractère très différent, tant du côté du Seigneur que, par suite de cela, du côté d'Abraham, mais elles étaient toutes ce que je puis appeler personnelles.

La première occasion de ces communications de la part de Dieu fut le refus formel et absolu d'Abram de rien prendre du monde, même là où il lui avait rendu le plus grand service possible. Il ne voulut avoir rien à faire *avec* lui, depuis un fil jusqu'à une courroie de soulier. Sa foi avait remporté la victoire sur la puissance du monde, et son estime de la valeur de sa propre relation avec Dieu lui fit refuser la récompense que le monde lui offrait. Dieu répond à cette conduite d'Abram et lui dit : Je suis ton bouclier et ta grande récompense. Sa défense dans la bataille avait été Dieu ; sa grande récompense, non pas les pauvres et périssables dons d'un monde, auquel son débiteur est après tout redevable de quelque chose – reconnaît, au moins, qu'il recevra de lui – mais le Seigneur lui-même. Telle est, d'une manière générale, la précieuse déclaration faite à Abram par la Parole du Seigneur. Il y a une différence entre les communications du chapitre 15 et celles du chapitre 17. Dieu ne visite pas, pour ainsi dire, personnellement Abram dans le chapitre 15 ; et c'est dans une vision qu'Il lui déclare ce qu'Il est *pour* lui – bénédiction grande et toute spéciale, mais évidemment différente de la révélation personnelle des chapitres 17 et 18. Voici en quoi les deux communications diffèrent essentiellement. Dans le chapitre 15, Dieu déclare ce qu'Il est *pour* Abram, dans le chapitre 17, ce qu'Il *est :* et ceci mène à une communion beaucoup plus profonde et à une manifestation plus étendue de la grâce, et par cela même à une plus grande identification avec la pensée de Dieu dont le cœur est plus pénétré, que ne le fait la révélation du chapitre 15. Cette dernière fait des besoins et des désirs d'Abram la mesure de ses bénédictions, ou, du moins, ses besoins et ses désirs caractérisent ses bénédictions. En conséquence, Abram est rejeté sur lui-même. Dieu le rencontre là pleinement en grâce, mais c'est *à ses* besoins et à ses désirs qu'Il répond. Or, cela est très précieux. Dieu manifeste sa condescendance la plus tendre. Il nous inspire confiance : nous pouvons, en conséquence, lui exprimer nos besoins, lui ouvrir nos cœurs ; et toute la communication qui résulte de cela, en même temps qu'elle nous fait mieux connaître Dieu, nous mène à cette connaissance de Lui qui nous fait voir notre propre petitesse en ce que nous lui avons présenté comme l'objet de nos désirs, et nous donne de trouver notre joie en lui-même, et de tirer nos sentiments envers les autres de Lui-même, et de la jouissance efficace pour nous faire ressembler à Lui, de ce qu'Il est pour nous-mêmes.

Ainsi, lorsque Dieu eut dit à Abram qu'Il était son bouclier et sa récompense, Abram répond : Que me donneras-tu ? Il présente à Dieu le premier besoin de *son* cœur. Dieu lui avait dit qu'Il était lui-même sa récompense ; mais quand c'est sur nos sentiments et nos besoins que nous sommes rejetés, si Dieu se présente comme notre portion, le cœur humain se tournera, par l'effet même de la confiance qui est produite en lui, vers ses propres pensées et ses propres désirs. L'idée de la récompense *d'Abram* conduisit Abram aux besoins, aux sentiments et aux désirs d'Abram. Quoique Dieu eût dit, et même parce qu'Il avait dit *qu'Il* était sa récompense, l'amour et la bonté étaient sentis, mais ne mettaient pas de côté ce qu'Abraham désirait obtenir de cette bonté, si elle était là, ni ne conduisaient Abram au-delà. Dieu savait tout cela et en prenait occasion de manifester ses pensées propres et ses desseins. C'est donc à la grâce qui descend jusqu'au cœur de l'homme lui-même et l'attire en confiance vers Dieu, mais par là le laisse dans le cercle de ses besoins propres et de ses propres sentiments, tels, toutefois, qu'ils peuvent exister en connexion avec Dieu ; mais alors, remarquez-le, n'allant pas au-delà de ce monde, au-delà de ce dont l'homme a besoin comme conscient de sa position ici-bas. L'intervention de Dieu en bonté pour nous dans cette sphère-ci est pleine de douceur, mais ce n'est pas dans son but céleste. Comme homme sur cette terre, Abram avait besoin d'un fils pour continuer son nom, et d'une postérité pour hériter et jouir des promesses : Dieu était pleinement dans la pensée de donner cela. Abram rattache le désir naturel de son cœur au témoignage de la faveur divine, que Dieu, dans la révélation qu'Abram avait reçue quand il fut arrivé dans le pays, avait promis une semence à Abraham en rapport avec l'héritage du pays. Naturellement, Abram désirait as-

surer à ses propres descendants les bénédictions et la gloire promises. Si son désir eut été simplement de jouir de Dieu dans le ciel, il n'y eût pas eu de place pour un désir pareil ; mais, du moment que ses pensées restaient sur la terre et que Dieu lui avait promis de le bénir là, il y eut lieu à ce désir. Il entrait dans les desseins de Dieu, mais prenait nécessairement, si la bénédiction devait être précise, un caractère terrestre. De quelque nature qu'ils soient, nos besoins ont nécessairement leur place sur la terre. Nous pouvons introduire Dieu en eux, mais c'est en eux que nous l'introduisons, et Il est certes assez miséricordieux pour y entrer. J'ai dit que la réponse de Dieu, quand Il précisait sa promesse, prenait nécessairement un caractère terrestre. Ce chapitre rend cela manifeste. Il renferme aussi quelques principes remplis de bénédiction, mais qui caractérisent la position d'Abraham ; très précieux en eux-mêmes, mais répondant toutefois à la nécessité et à la faiblesse de l'homme, et non pas proprement à la communion dans son sens le plus vrai et le plus élevé. Dieu faisait des communications à Abram, et Abram parlait avec Lui ; mais ce n'était pas la communion dans le sens de la jouissance de Dieu lui-même, et de la conformité avec sa nature. La justice est imputée à Abraham ; vérité précieuse ! Comment eût-il pu sans elle se tenir devant Dieu, ou être le béni de Dieu ? Il croit à la puissance de résurrection en Dieu, et en sa fidélité à accomplir sa promesse, et cela lui est imputé à justice. C'est la première fois que cette grande et toute importante vérité est enseignée dans l'Écriture, ou même qu'il en est fait mention : et cela, je n'en doute pas, avec intention, quoique nous sachions bien qu'il y avait eu auparavant des croyants. Mais à présent que nous voilà à la grande racine de l'arbre de la promesse, cette vérité fondamentale devait être manifestée. Le fondement même de la bénédiction de l'homme était posé ici, mais c'était encore en réponse à la nécessité de l'homme. Il ne pouvait pas subsister devant Dieu, ou hériter de la promesse sans la justice ; il ne l'avait pas en lui-même : Dieu lui impute sa foi comme telle.

Ensuite, pour assurer le faible cœur de l'homme, Dieu se lie lui-même par une alliance. Condescendance bien miséricordieuse en vérité ! Mais quelle réponse trouve cette grâce dans sa merveilleuse condescendance ? – À quoi connaîtrai-je que je posséderai le pays ? – Alors, pendant que la nature et l'homme passent par l'ombre ténébreuse de la puissance de la mort (et Christ a fait cela comme homme pour nous) Dieu passe entre les pièces et s'oblige par une alliance de mort à accomplir ce désir du cœur du croyant conformément à Ses propres pensées, et la promesse en reste le sûr fondement en Christ. Les limites du pays sont signalées, et la puissance de ceux qui le possédaient n'est rien. Ce remarquable passage nous enseigne la précieuse et parfaite assurance de l'homme dans la justice de la foi et l'immutabilité de l'assurance ; seulement, ce n'est pas la communion dans la vie, mais une alliance terrestre, et répondant au besoin, bien que la chose donnée fût pure grâce. Dieu a des gens à Lui, et Il leur donne une loi !

Je saute le chapitre 16. Ce n'est point la vie de la foi, mais l'effort de la chair pour obtenir la bénédiction par ses propres voies ; la bénédiction est promise, mais sous la loi. C'est, en type, Israël sous la loi.

Dans le chapitre 17, nous avons la révélation de Dieu lui-même à Abram. Jéhovah apparaît, mais non pas comme la première fois pour l'inviter à tout quitter et à venir au pays, ni simplement pour lui communiquer les promesses. Il se révèle lui-même dans ce qui devait être son propre nom de relation avec Abram – Lui-même sous ce nom – et il donne à Abram un nom en relation avec Lui-même ; ceci est la forme de révélation la plus élevée. Pour nous, c'est la communication d'un nom encore meilleur, d'une relation plus intime. Le nom du Père nous est révélé par le Fils, et nous sommes appelés fils. C'est là la meilleure et la plus haute révélation possible de Dieu en relation, car c'est celle du Père à Christ le Fils lui-même. Toutefois nous avons, quant à Abraham, cette sorte de révélation. Dieu ne révèle pas ici ce qu'Il est pour Abraham, mais ce qu'il est. Abraham devait marcher devant Lui, connu dans ce caractère. Je suis le Dieu Tout-Puissant marche devant ma face. En conséquence, Abraham tombe sur sa face, et ne demande rien pour satisfaire les désirs de son propre cœur. *Dieu parle avec lui.* Tel est le caractère de cette merveilleuse entrevue. Jéhovah révèle ses intentions et donne à Abram un nom en rapport avec elles. Dieu ne se lie point par un sacrifice, seulement Il assure à Abraham les diverses bénédictions. Mais il place Abraham dans la condition de relation avec Lui-même, comme Lui appartenant, par le signe de la mort de la chair ; là ce n'était naturellement qu'en figure. Toutefois Abraham est ainsi placé dans la jouissance de la relation. Dieu est donc révélé à Abraham, et Abraham est mis en relation personnelle avec Dieu : il Le connaît comme ne le connaît nul autre. Dieu va juger le monde, et maintenant Il apparaît à Abraham pour lui faire la promesse immédiate d'un fils sur le point d'arriver. Il vient sous une forme humaine avec deux autres, des anges aussi sous forme humaine. Ces derniers allaient à Sodome pour exécuter le jugement sur elle, et en même temps délivrer Lot. Mais Abraham vit aussitôt qui était Celui qui approchait, et voulut Le retenir quelque temps. Avec une convenance exquise, il se garde, tout en montrant une véritable sainte révérence, de déchirer le voile qui cachait aux autres la présence de Jéhovah. Les anges étaient là, Sara y était, et d'autres peut-être. Il en agit avec l'Hôte mystérieux selon qu'Il se présente lui-même, seulement avec la plus grande attention et la plus entière révérence. Cependant les promesses, ce n'est qu'un seul qui les fait, et c'est Celui qui parle au patriarche. Mais la parole relative à l'accomplissement actuel étant prononcée, ils se lèvent pour continuer leur chemin, et maintenant Jéhovah en agira avec Abraham comme un homme fait avec son ami. Il parle à Abraham, non de ce qui le concernait lui-même, mais de ce qui concernait le monde. Il ne s'agit pas des besoins d'Abraham, ni même de la marche d'Abraham ; mais ce sont les intentions de Dieu à la connaissance desquelles Dieu voudrait l'initier en lui découvrant ses pensées et ses conseils (comme en Éphésiens 1:10, 11). Les deux hommes poursuivent vers Sodome, et Abraham et le Seigneur restent ensemble. Quelle place de privilège et de bénédiction ! Ce n'est pas le culte ; ce n'est pas un appel à suivre quand le Seigneur conduisait : tout cela a eu sa place. C'est la communion, ce sont des entretiens personnels avec Dieu, relativement à Lui-même et à ses voies, entretiens basés sur la révélation que Dieu a donnée de lui-même, et sur la connaissance personnelle de son caractère : la grâce agissant sur le

cœur, et produisant l'intercession. Toute cette scène est instructive. Son fils et son héritier est promis comme chose actuelle. C'est là notre propre espérance. C'est une chose arrêtée, indépendante de tout ce qui arrive au monde, notre propre espérance particulière. Nous sommes en communion avec Dieu, sur le fondement de la révélation spéciale qu'Il nous a faite de Lui-même, et l'Héritier attendu et révélé comme venant. Alors Dieu en agit avec nous avec une intimité d'amis, et nous dit ses desseins et ses plans, réveillant en nous, par la grâce qu'Il exerce à notre égard et la confiance qu'elle communique, l'esprit de grâce et d'intercession fondé sur ce qu'Il est, sur notre connaissance de Lui. Ici Abraham ne demande rien pour lui-même ; il plaide pour les autres. À la vérité, qu'est-ce qu'il aurait pu demander, jouissant du privilège de converser avec Dieu et ayant comme certaines et présentes les promesses concernant le fils. Il est dans le lieu de la bénédiction et marche dans l'esprit de communion et du Dieu qu'il connaît maintenant. Cela avait commencé par la révélation que Dieu lui donna de Lui-même. Maintenant qu'Abraham est seul avec Lui tout est liberté, hardiesse, quoique en même temps sainte révérence, avec Quelqu'un bien connu. Le silence même d'Abraham lorsque les autres étaient là et que Jéhovah s'était caché lui-même, appartenait à une connaissance de Dieu que personne d'autre n'avait. Certainement Jéhovah avait un jugement plus manifeste et même des voies de délivrance et de miséricorde plus sûres, que même Abraham ne savait ; mais nous parlons des termes dans lesquels Abraham était avec Lui. Cela mit fin à cette conférence merveilleuse ; et lorsque toutes les paroles d'Abraham furent épuisées, et que l'Éternel lui eut répondu jusqu'au bout, l'Éternel s'en alla, quand il eut achevé de communiquer avec Abraham *(v.Angl.).*

Quelle position pour l'enfant de la foi ! Et telle est notre place. Dieu s'est révélé lui-même encore plus pleinement et d'une manière plus intime ; Il nous dit le bon plaisir de sa volonté, selon le bon plaisir qu'Il s'est proposé en lui-même. ; Il nous parle du Fils qui vient bientôt. Il nous parle, quoique seulement comme d'une partie de sa volonté et de ses conseils, du jugement prochain du monde. Notre place est en grâce avec Celui qui communique avec nous.

L'Écho du témoignage, vol.7, p.451-472 [448-469]

12 – La guerre que les incrédules font au christianisme

Le genre d'opposition que les hommes font au Christianisme en prouve la vérité d'une manière générale, prouve qu'ils ont conscience qu'il s'agit en lui réellement d'un droit de Dieu sur l'âme.

Sans doute les hommes ont attaqué le Paganisme comme faux. Ils ont résisté au Mahométisme, quoique l'épée fût son principal argument, de sorte qu'il y avait moins à raisonner.

Mais l'incessante et laborieuse activité de la critique des libres penseurs à l'égard de la Bible, le profond et minutieux examen qu'elle a eu à subir pendant des siècles, l'ardeur qu'on a mise à y rechercher des erreurs ou des contradictions prouvent le vif désir de montrer qu'elle n'est pas ce qu'elle prétend être. Pourquoi toute cette activité, toute cette ardeur ? Ceux qui ne sont pas sous l'influence directe du Mahométisme sont depuis longtemps convaincus de sa fausseté, et le laissent là : tandis que ces recherches minutieuses pour découvrir une paille dans les Écritures se poursuivent, se répètent, se renouvellent constamment. On entreprend la Bible de tous les côtés. On appelle au secours contre elle l'astronomie et la géologie ; on fouille dans la géographie, l'histoire, l'antiquité, le style ; les manuscrits de toute espèce, les écrits insensés des Pères, les absurdes écrits des hérétiques, les imitations apocryphes que l'on a faites de son contenu, on n'a rien omis, tout a été tourné et retourné dans le but de trouver quelque chose de nature à la décréditer ; on a mis en avant les sages écrits des philosophes pour prouver qu'ils pouvaient faire aussi bien qu'elle, ou qu'ils étaient la source de ce qu'il y a de bon, ou même de ce qu'on prétendait y avoir d'absurde dans ses doctrines ; on a recherché toutes les autres influences qui auraient pu moraliser l'humanité, pour qu'on ne suppose pas que c'est la sienne. Pourquoi tout ce travail ? Pourquoi, si le Christianisme n'est qu'une doctrine comme celle de Platon, n'aurait-il pas produit son effet de manière à ce que les philosophes fussent aussi froids à son égard qu'ils le sont envers tout le reste ? Ah ! c'est qu'il contient en lui – et leur conscience le sait – le droit de Dieu et de la vérité de Dieu ; et ils ne veulent pas reconnaître que c'est le vrai Dieu, que c'est le Christ qui en est la source : car alors il faudrait qu'ils se soumissent et reconnussent ce qu'est l'homme.

Et cela se montre de la façon la plus curieuse. Bien qu'ils ne fassent aucun cas de Christ ou qu'ils le regardent comme un imposteur, ils ne veulent pas admettre que les livres autorisés de sa religion contiennent un exposé fidèle des doctrines de la religion. Si je lis le Coran, je suis satisfait de le tenir pour l'exposé du Mahométisme, quelque absurde qu'il soit, et je dis que le Mahométisme est absurde. J'en fais de même pour les Védas et pour les Pouranas.

Mais lorsqu'il s'agit des livres chrétiens, sans doute qu'on les accuse d'erreur, de contradiction, etc, mais la critique indépendante[22] ne veut pas admettre qu'après tout ils enseignent le vrai Christianisme ! Ils ne sont point un exposé véritable, authentique du Christianisme ! Pourquoi, s'il ne constitue qu'une fable, une imposture, être si difficile quant à l'exactitude de son exposé ? Ses principaux propagateurs sont certainement en état de nous donner un exposé suffisant de l'imposture et de ses doctrines, pour tout ce qui nous intéresse. Mais non. On a conscience que Dieu se trouve dans le Christianisme. En dépit de la volonté, la conscience sait qu'ici elle a affaire avec Dieu, et il lui faut une véritable révélation, un exposé réel et authentique de ce que Dieu est. C'est son droit.

[22] De qui ces critiques sont-ils indépendants au fond, si ce n'est de Dieu et de sa vérité ?

Mais, quoique un sujet en faveur, ou qui excite la curiosité, puisse absorber un certain temps beaucoup d'esprits, ou un individu toute sa vie, les hommes ne se mettent pas tant en peine, si continuellement et avec tant de persévérance, d'arriver à la *vérité* d'une fable. Il ne leur arrive point de rejeter les livres sacrés de tout autre religion, pour la raison qu'ils ne sont point un exposé fidèle de cette religion. Ils les prennent tels qu'ils sont parce qu'ils savent que ce n'est qu'une fable. On en agit de même avec tout ce que l'on sait être l'œuvre de l'esprit humain. Un homme étranger au Luthéranisme considère les livres symboliques des Luthériens comme l'expression du Luthéranisme, qu'il soit d'accord avec eux ou non. Pourquoi ne pas prendre les livres chrétiens comme exposant le Christianisme ? Un incrédule ne peut laisser tranquille Dieu et sa vérité, parce que c'est la vérité de Dieu. Il est rempli de fanatisme contre elle, car sa volonté est engagée dans l'affaire ; et son fanatisme est plein d'amertume, parce que sa conscience n'est pas à l'aise. Il rira d'un charpentier mahométan qui croit posséder seul la vraie religion ; et il maudira un chrétien conséquent qui croit la posséder, et dénoncera et aura en horreur tous ceux qui sont tels, s'ils ne lui permettent pas de rester parmi eux quand il renie leur Seigneur, et il mettra toute son énergie à publier leur acte. Pourquoi cette différence ?

L'Écho du témoignage, vol.7, p.473-476 [470-473]

13 – Extraits de lettres

Tant il est vrai que nous avons toute grâce en Celui qui est notre Tête vivante ; et je prie que nous soyons rendus capables, en tenant ferme le Chef (la Tête), d'y puiser continuellement, et d'être préservés de tout ce qui pourrait empêcher la vie de ce Sauveur béni dans nos corps mortels. Quand on pense ce que c'est d'avoir une telle vie, et une telle plénitude où nous pouvons puiser, et que nous sommes appelés réellement à jouir de tout ce qui fait abonder, dans la présence même de Dieu, dans la lumière du ciel, cela donne un sentiment de reconnaissance et une stabilité de joie que le Saint Esprit seul peut donner ou nous faire comprendre. Mais nous devons chercher à avoir un esprit bien exercé à maintenir la marche de notre vie et notre état habituel en harmonie avec tout cela. Christ n'était pas toujours dans la gloire de la transfiguration. Il se trouvait en face d'un monde incrédule et le sentait ; mais il fut toujours d'accord avec la gloire que cette transfiguration révélait, et, de fait, avec ce qui ne se trouvait alors que faiblement préfiguré ; et il le fut toujours dans toute source d'activité ou de manifestation de vie ; or, quant à nous, c'est là ce que nous devons chercher à réaliser au-dedans. Il ne s'agit pas de faire des efforts pour imiter (quoique en effet nous imitions), mais *d'être,* ou plutôt de puiser tellement en la Tête, que ce que nous sommes en lui ne soit pas empêché par le mal, dans sa manifestation. Pour vaincre il nous faut de la puissance aussi bien que les désirs d'une nouvelle nature ; dès lors une dépendance continuelle – non pas de l'incertitude à l'égard de la nature et de la vie qui désire, mais une dépendance entière d'un centre pour toute force ou puissance, afin d'arriver à l'accomplissement (je veux dire ici-bas) de ces désirs-là. – C'est la différence entre Romains 7 et Romains 8.

Comme j'ai été conduit à considérer ce point il en est un autre que je désire mentionner, c'est que toutes les affections convenables et heureuses supposent la relation à laquelle elles appartiennent, et non uniquement la nature qui est capable de ces affections. Un orphelin a la capacité d'aimer un père et une mère, et cela le rend malheureux. Un enfant qui a ses parents a les affections qui appartiennent à cette relation. De même, l'existence de la nature divine implique les désirs qui lui sont naturels ; mais les affections spirituelles trouvent leur place dans une relation connue avec le Père et avec Christ. Et ceci est fondé sur la rédemption et la grâce, qui doivent être connues comme une chose accomplie et assurée, et, en réalité, la relation en laquelle nous avons été introduits par là, afin que ces affections bénies, qui découlent d'un Dieu que l'on connaît, puissent exister dans nos âmes. Mais alors, quelle source certaine et immuable de bonheur n'avons-nous pas – une position de proximité divine et immédiate à l'égard de Dieu ! Il nous a adoptés à lui comme enfants, comme il est écrit dans Éphésiens 1 ; et il nous a donné une nature capable d'en jouir, et le Saint Esprit comme puissance (illimitée en elle-même) ; et tout cela est fondé sur une rédemption qui nous place dans une position où nous sommes les objets de sa faveur, sans qu'il y ait aucun nuage, et dans une position en cette faveur, aussi assurée et accomplie à notre égard – une position aussi assurée, dis-je, que la valeur de la rédemption elle-même, une rédemption éternelle. Que le Seigneur nous garde en sa paix, et marchant devant lui en toute sainte conduite et piété, afin que nous nous rencontrions dans une joie vraie et entière. Adieu, cher… – Que le Seigneur, notre Maître plein de bonté, soit avec vous, et près de vous, et avec tout son peuple bien-aimé, et qu'il daigne me bénir aussi. J'ai été, en général, dans ces derniers temps très heureux avec lui ; mais il y a aussi un regard qui est entré dans le bonheur devant moi en sa présence, et cela m'a fait sentir combien peu l'œil y entre même comme il le devrait, mais en même temps combien ce bonheur est grand ; mais c'est une lumière merveilleuse, en laquelle il est permis de regarder. Je parle de la félicité de sa présence en la lumière.

Il y a un point dans votre lettre sur lequel je désire dire un mot, c'est ce qui regarde *l'exercice des dons.* Lorsque l'objet qu'on a en vue en allant à la table du Seigneur, et à des réunions pour le culte ou pour la prière, est « d'exercer un don », il est clair que le vrai caractère de telles réunions n'est pas compris. Je n'y vais pas pour exercer un don, mais pour rompre le pain, pour adorer, pour rencontrer Celui qui a dit : « Où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis là au milieu d'eux », et : « Faites ceci en mémoire de moi ». L'expression même qu'on emploie annonce une pensée fausse dans l'esprit, et donne l'idée d'un rôle joué ; et la chose n'en a que trop fréquemment l'apparence. C'était le cas chez les Corinthiens. Ils ne manquaient d'aucun don ; mais au lieu

d'en user dans la soumission au Saint Esprit, pour la gloire de Dieu et pour l'édification de ses enfants, ils les exerçaient c'est-à-dire qu'ils *se glorifiaient* eux-mêmes par le moyen de ces dons. Je ne connais rien de plus triste, de plus déshonorant à l'égard du Seigneur que cela, rien qui ait causé plus de tristesse parmi les saints réunis. Une soumission réelle au Saint Esprit, jointe au sentiment de la *présence* du *Seigneur,* arrêterait tout aussitôt la pensée d'exercer des dons. Le sentiment de *sa présence* chasse aussitôt toute pensée de soi. C'est vraiment une chose des plus pénibles, lorsque nous allons pour nous attendre au Seigneur et jouir de sa présence, que de trouver quelqu'un rempli de lui-même, qui se met en avant, qui se fait le centre de l'assemblée, qui occupe le temps, et qui remplit l'esprit de ses frères de pensées pénibles à l'égard de lui-même, au lieu de pensées heureuses à l'égard de Christ, gâtant ainsi la communion, interrompant le culte, et empêchant la bénédiction de toute manière. « Là où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté » – une liberté dans laquelle l'Esprit dirige (et non l'énergie qui est de la chair) ; alors le Seigneur seul sera haut élevé, car nulle chair ne se glorifiera en sa présence. Alors Dieu est tout, et l'homme n'est rien. Puissent nos cœurs n'avoir qu'un seul et unique objet, savoir : « Qu'en toutes choses Dieu soit glorifié par Jésus Christ, à qui est la gloire et la force aux siècles des siècles. Amen ! »

~~~~

J'espère que personne ne mettra en question ce qui était autrefois si clair pour bien des chrétiens, comme étant le sentier du devoir. Je crains un peu que quelques-uns ne soient ébranlés en regardant trop à la condition actuelle des assemblées, au lieu de considérer le fait que Dieu a encore une œuvre de discipline à accomplir, que nous avons méritée et devant laquelle nous devons nous incliner. Si on est désappointé, parce que Dieu ne se sert pas de nous plus qu'il le fait, cela ne peut-il pas venir de ce que nous pensons davantage à *notre fidélité qu'à notre culpabilité* quant au mal dont nous nous sommes séparés ? Si nous regardons à la pauvre condition où nous sommes maintenant, et que nous murmurions dans nos tentes, ne sommes-nous pas exposés à en venir bientôt à mettre en question notre position même ? Si Satan peut nous ébranler, il le fera. Il en est qui parlent beaucoup du manque de puissance dans l'assemblée, ayant leur propre mesure quant à ce qu'est la puissance, oubliant que c'est *la présence* de Dieu qui est la *puissance,* que ce soit pour briser ou pour édifier.

~~~~

J'ai été bien frappé dernièrement de la manière dont Christ fut exaucé et vainquit à Gethsémané et sur la croix. Je pense que, tout en ayant en vue la coupe terrible, l'épreuve spéciale et immédiate en Gethsémané c'était le pouvoir des ténèbres ; le grand point de Satan était de se glisser entre son âme et le Père (comme auparavant c'était par les choses désirables pour la vie). Mais il ne put le faire. Dès lors Christ plaidant avec son Père, ne recevant rien ni de Satan, ni de l'homme, quant à la coupe, la reçut de son Père, dans une obéissance parfaite et bénie. « Tu m'as mis dans la poussière de la mort ».

Dès lors son âme est entièrement en dehors des ténèbres par rapport à son ennemi, et il peut juger des autres dans le calme de la paix : « C'est ici, votre heure et le pouvoir des ténèbres », et il se présente volontairement, afin que ses disciples s'en aillent libres. Quelle perfection bénie que celle qui, quoiqu'il en coûtât à lui-même, les garda toujours libres. Car, dans leur position, Satan les aurait pris en son heure, si le Seigneur ne s'était présenté à la brèche ; et il en est toujours ainsi. Lorsqu'il le fallait pour Pierre, il peut permettre justement ce qui était bon pour le cribler, mais aussi arrêter les vagues orgueilleuses qui devaient passer entièrement sur sa propre âme. Christ était ainsi, il me semble, entièrement en dehors du conflit avec les ténèbres, avant qu'elles fussent venues de fait. Il traverse tout avec Dieu – son Père.

À la croix, comme je le comprends, il y avait tout autre chose. Il fut abandonné de Dieu. Il eut immédiatement affaire à Dieu ; il s'agissait de la juste colère de Dieu contre le péché, et Christ était en cette place, tellement que l'amour ne pouvait offrir aucun refuge pour son âme ; et ici encore, il est parfait. Puis, après avoir accompli cette œuvre ineffable, son âme ayant bu la coupe sans mélange, l'expiation étant faite, il se présente comme ayant été exaucé, et l'acte de la mort est justement celui par lequel il remet lui-même son esprit à son Père. Au temps où tout était calme, il l'avait dit ; mais il devait, en son âme, passer par la mort, et il le fit, comme sacrifice pour le péché Mais alors, qu'était-ce que la mort ? Il était Celui qui avait vaincu la mort, qui avait subi la mort, en son efficace infinie pour expier, et il remet son âme qui était plus que pure, qui a aboli le péché, entre les mains de Dieu, son Père. Qu'est-ce que la mort ici, si la victoire sur Satan la rendait un acte d'obéissance ? Le fait d'avoir porté la colère lui donne le droit de laisser sa vie pour la réception méritée d'une faveur infinie. La mort était à lui. Ce n'est pas encore la puissance en résurrection, mais il remet son âme à son Père. C'était la mort, mais la mort comme la conclusion d'une vie accomplie d'obéissance dans la détresse, et l'introduction dans cette faveur infinie, dans la vie, au-delà de toute relation de promesse ici-bas, position dans laquelle l'œuvre en laquelle il avait glorifié le Père, le plaçait.

Et c'est ce que, par lui, la mort devient pour nous. Elle cesse d'être une conclusion de la vie. Nous avons, par lui, le droit de remettre nos âmes, en la mort, entre ses mains, comme nous le voyons dans Étienne. C'est le terme du conflit, pour être dans la vie, la vie dans la puissance de laquelle nous vivons à lui, absents du corps et présents avec le Seigneur. Il s'est remis – il y avait pouvoir, quoique en rapport avec le Père, entre les mains duquel il remet son esprit – afin que sa résurrection fût « par la gloire du Père ». Car, même en cela, il ne saisit pas la gloire lui-même. La mort, ou ce qui est appelé mort, devient ainsi une chose totalement nouvelle. C'est le fait d'en avoir fini avec tout, comme âme rachetée, pour entrer dans un autre monde.

Mais je parle maintenant de Christ. Il était sorti de tout cela, et d'une heure bien autrement terrible, et il pouvait dire au brigand qu'il irait avec lui dans le paradis – il pouvait en paix parler à Jean de sa mère. Son œuvre était venue pour cela ; et « sachant que toutes choses étaient accomplies », après avoir dit : « J'ai soif », il remit son âme entre les mains de son Père. Ces deux considérations m'ont profondément touché, en les envisageant dans quelques détails dont je n'avais jamais trouvé ni la portée ni l'importance générale.

~~~~

Quant à la justification, il y a un point que je dois faire remarquer. Deux choses se réunissent en elle : d'abord, il y a le sang qui nous a lavés de nos péchés ; et c'est là peut-être ce qui est appelé, à proprement dire, justification. Mais, de fait, nous pouvons ajouter notre acceptation dans le Bien-Aimé. Si quelqu'un pratique la justice, il est juste comme lui (Christ) est juste. Car, en pratiquant la justice, c'est ce qui découle de la vie de Christ en nous ; mais en tant que nous vivons de cette vie par le Saint Esprit, nous sommes unis à Christ, et nous jouissons de sa justice devant Dieu, acceptés dans le Bien-Aimé. C'est la résurrection qui en est le pivot ; car elle est la preuve de la justification, et elle introduit Christ, dans la puissance de cette vie éternelle (à laquelle nous participons aussi), en la présence de Dieu. C'est autour de la personne de Christ, envisagé comme ressuscité, que tournent toutes les vérités que l'on trouve dans la Parole. L'union de l'Église à Christ en est le complément. La résurrection laisse tout ce qui pourrait nous condamner derrière elle dans le sépulcre, et introduit le Seigneur dans le monde nouveau dont il est la perfection, la Tête, et la gloire. Maintenant nous sommes un avec lui.

L'Écho du témoignage, vol.7, p.476-486 [473-483]

14 – La table du Seigneur

Beaucoup d'idées ont cours sur ce sujet chez des personnes que j'aime en vérité et que j'estime, et chez d'autres qui s'en servent dans des intentions différentes ; mais ces idées selon moi ne sont pas fondées : les quelques lignes que je vous adresse ont pour but de le montrer.

On dit, et on insiste sur ce point, que la table est la table du Seigneur. Personne assurément ne le met en doute, ou ne pense à nier que Celui, de qui la table est la table, ne soit le Seigneur et n'ait un droit particulier à ce titre, ce titre distinctif. Mais, tandis que le cœur reconnaît joyeusement ce nom de Seigneur, ce nom cependant n'est pas, et ne peut pas être, le point de vue le plus élevé ou le plus réjouissant de la Cène du Seigneur, ni ce qui en elle appartient spécialement aux chrétiens. Assurément si Christ n'était pas le Seigneur, non seulement la table, mais le christianisme tout entier seraient perdus. Mais le nom de Seigneur n'est pas le nom sous lequel les chrétiens ont communion à la table et qui soit leur première part à cette table. Parler de communion avec le Seigneur, c'est mal assortir ses termes.

Le nom te « *Seigneur »,* est employé relativement à la table, là où on en use en contraste avec le mal ou comme une place d'honneur et de jugement. La table du Seigneur est appelée ainsi en contraste avec la table des démons ; la coupe du Seigneur en contraste avec la coupe des démons. C'est pourquoi l'Écriture ajoute : « Provoquons-nous le Seigneur à la jalousie ? sommes-nous plus forts que Lui ? » Et encore, quant au jugement : « Ce n'est pas manger la cène du Seigneur » ; et : « il sera coupable du corps et du sang du Seigneur ; » et : « car si nous nous étions jugés nous-mêmes, nous ne serions point jugés ; mais quand nous sommes juges, nous sommes châtiés par le Seigneur… ».

Mais quand l'Apôtre parle de *communion,* il ne parle pas du Seigneur ; mais il dit : « La coupe de bénédiction que nous bénissons n'est-elle pas la communion du sang du *Christ ;* le pain que nous rompons n'est-il pas la communion du corps du *Christ ? »* – Et cela est d'autant plus remarquable que, dès que dans le même passage il commence à parler d'autorité, de contraste avec les démons, et de jugement du mal, il dit toujours « *du Seigneur »,* tandis que, pour la communion, il fait différemment.

L'Écho du témoignage, vol.7, p.486-487 [483-484]

15 – Fragments et pensées

Paul fut un homme modèle : un modèle – non de la perfection humaine, mais de ce que la grâce et la bonté divines peuvent faire maintenant d'un homme qui était conduit par l'Esprit et marchait avec Christ.

~~~~~

Être occupé du Christ Jésus dans la gloire, a, par la foi, une toute puissante efficace. Lui-même ma portion et mon tout – la nature humaine déchue, jugée ; pendant que la communion avec Lui transforme dans la même image de gloire en gloire. En l'apprenant, je deviens plus semblable à Lui, en caractère et en esprit – en volonté, intérêts, espérances et vie.

~~~~~
~~~~~

…Mais il faut que ceux qui sont engagés dans les combats du Seigneur soient satisfaits de ne se voir jamais comptés pour rien, sous quelque rapport que ce soit : ils ne doivent jamais s'attendre à être encourages par la perspective de la louange des hommes. Et si vous faites une exception ; si vous pensez que les enfants de Dieu vous loueront, quoi que ce soit que dise le monde, prenez garde à cela, car vous pouvez *faire d'eux le monde,* trouver en eux un monde, et semer pour la chair en semant pour leur approbation ; et vous ne leur serez d'aucun profit, ni eux a vous, aussi longtemps qu'ils seront votre motif, aussi longtemps que vous vous préoccuperez de ce qu'ils penseront de vous. Tous les motifs de ce genre sont pour vous un poison et vous enlèvent la force dans laquelle vous devez donner gloire à Dieu – et parce qu'il est possible qu'un temps semblable vous soit nécessaire, je vous supplie de vous tenir prêts pour un temps où vous serez comme des personnes inconnues même à ceux qui connaissent Dieu. Il n'est point exact que tous ceux qui voient la face du Seigneur se voient les uns les autres ; il n'est point exact que la désapprobation du monde est la seule désapprobation sous laquelle le chrétien doit être content de travailler. Il faut que l'homme de Dieu marche *seul* avec le Seigneur, il doit lui suffire que le Seigneur le connaît. Et c'est un tel soulagement, oui, c'est un tel soulagement pour notre cœur naturel au-dedans de nous, de nous rabattre sur l'appui de l'homme, sur la sympathie de l'homme, que souvent nous nous séduisons nous-mêmes et pensons que c'est de l'amour fraternel, lorsque c'est précisément sur la sympathie terrestre d'un pauvre vermisseau de frère que nous nous reposons. Vous devez être les imitateurs de Celui qui fut laissé seul, et vous devez, comme Lui, vous réjouir de ce que vous n'êtes pas seuls, *parce que le Père est avec vous,* de ce que vous pouvez véritablement donner gloire à Dieu. Oh ! je ne puis pas ne pas parler de cela. C'est une belle gloire pour Dieu de voir une âme qui a été, par la chair, accessible à la louange des hommes, environnée de centaines et de milliers de ses semblables à chacun desquels il sait comment il pourrait plaire, et qui néanmoins est satisfaite, oui, joyeuse et heureuse, de faire paisiblement, en vue uniquement de Dieu, ce qu'il sait bien que tous comprendront et jugeront mal ! Ici fut la victoire de Christ.

Pour ce qui me concerne – je parle en homme – je n'ai jamais trouvé la paix devant Dieu, ni de repos réel avec lui jusqu'à ce que j'aie appris la force et le sens de ce cri de Jésus de Nazareth : *Éli, Éli, lamma sabachthani*. Jamais, jusqu'à ce que j'aie compris que Lui, qui n'avait pas connu le péché (avait, en ce moment-là, sur la Croix) été fait péché pour nous, afin que nous devinssions justice de Dieu en Lui – je n'ai pu me reposer comme pécheur en la présence d'un Dieu saint. Et c'est, je pense, parce que le caractère distinctif de cela – de sa souffrance sous la colère de Dieu – *n'est pas compris* – que tant de chrétiens ne jouissent pas d'une paix ferme et solide.

Il n'a jamais été satisfait dans leurs consciences aux questions de péché et de culpabilité. Certes l'incarnation est quelque chose de merveilleux et de magnifique. Que le Fils éternel de Dieu, le Fils unique du Père, soit devenu un petit enfant, et ait repose dans une crèche d'une hôtellerie : le contraste entre la gloire d'où il venait et la place que l'homme lui a assignée *est* un contraste ! – Dieu et le ciel pouvaient exprimer les profondes délices qu'ils prenaient en lui en ce moment même, aussi bien que les exprimer Luc 2:8-14. Mais ce n'est point dans la crèche mais sur la croix – et sur la croix seule – qu'il a porté nos péchés en son propre corps.

La fuite en Égypte ; le retour et la demeure de l'enfant à Nazareth – les circonstances relatives à la présence du jeune garçon dans le temple et à son retour de Jérusalem – la retraite dans laquelle, quand il a atteint l'âge d'homme, il en cache les premières années – tout cela est souverainement beau à sa place – mais aucune de ces circonstances, aucun de ces faits ne nous le présente dans l'acte de porter nos péchés. Puis, lorsque nous le considérons à son baptême (où il s'identifia volontairement avec ceux qui reconnaissaient leur besoin de repentance en confessant leurs péchés), dans son service et ses ministères, là encore tout est magnifique et parfait ; mais si le ciel pouvait l'approuver à chaque pas, le ciel pouvait aussi lui donner ses témoignages d'approbation : – toutefois, à aucune de ces périodes, il ne se présenta point comme portant le péché sous le jugement.

En outre, quel contraste, et qui le sentit jamais comme il le sentit, entre lui-même comme semence de la femme, et la race humaine vers laquelle il était venu ! Quel contraste entre lui-même personnellement et individuellement, et la maison d'Israël, les siens, parmi lesquels il était venu. Lui-même, non seulement Dieu manifesté en chair, mais cette chose Sainte qui était née de la vierge ; saint, innocent, sans tâche, séparé des pécheurs – à part du péché : et néanmoins volontairement au milieu des hommes pécheurs et avec Israël coupable – l'immaculée semence de la femme, le Roi d'Israël dans sa sainteté ! Cela amenait avec soi des souffrances. Il y en eut quand il fut entré dans son ministère, dans la persécution pour la justice qu'il endura constamment – et dans la conscience qu'il avait qu'il n'y avait personne qui sympathisât avec lui, et que dans leur état de chute, les hommes ne faisaient pas accueil à la miséricorde dont il était le messager ; il eut à endurer des souffrances de la part du monde et de l'homme, mais même cela n'était point l'abandon de Dieu. Mais dans aucune de ces souffrances diverses, ni lorsqu'il se sentit pressé dans son âme en pensant à son baptême qui approchait, ni dans le jardin quand son âme entra dans les scènes qui alors sont immédiatement devant Lui, il n'y eut (pas plus qu'en aucune autre circonstance) ce qu'il éprouva quand il fit entendre ce cri de détresse si déchirant : *Éli, Éli, lamma sabachthani.* Là aussi, il fut parfait – abandonné de Dieu, il ne voulait pas l'abandonner, il ne l'abandonna point – jamais Dieu ni le ciel n'avaient vu la perfection rayonner en lui, comme en ce solennel moment, où son obéissance touchait au but, « obéissant jusqu'à la mort, à la mort même de la croix ». Mais si le ciel trouvait ses délices dans la soumission de Christ sous l'abandon pour l'amour des autres – car c'était la révélation de Dieu comme le Dieu-Sauveur – il n'y eut pas, il *ne pouvait point* y avoir (précisément parce que c'était *l'abandon* pour le péché, notre péché, qu'il avait à souffrir) de témoignage d'approbation – Rien que l'abandon. Pourquoi m'as-tu abandonné ?

Je ne vois pas comment un pécheur peut trouver le repos jusqu'à ce qu'il ait appris quelque chose de ce qui est positivement particulier au Calvaire : qu'il ait appris qu'en ce moment-là et en ce lieu-là, il y eut une coupe bue par le Seigneur, dans sa soumission et son obéissance à Dieu – coupe de colère à nous due et subie par Christ seulement au Calvaire. Le seul lieu auquel je regarde lorsque s'élève dans ma conscience la question touchant le péché, la culpabilité, ou les péchés (soit de la famille humaine, soit de moi-même individuellement, etc, etc). C'est le Calvaire, et là, au Seigneur s'écriant : *Éli, Éli, lamma sabachthani.*

Là, il porta mon jugement à ma place, en son propre corps sur le bois en la présence de Dieu, et reçut de la main de Dieu la peine terrible de la colère et de l'abandon, et c'est là mais seulement là, qu'est ma quittance, claire, pleine et complète.

Ce qu'éprouva son âme lorsqu'il dit : « Pourquoi m'as-tu abandonné ? » fut d'une nature toute particulière, et tout à fait distinct de ce qu'il eut a endurer et à éprouver en quelque autre temps que ce soit. Dans cette souffrance qu'il éprouva comme abandonné, je trouve la mesure et le jugement de mon péché contre Dieu.

Apocalypse 22:16, 17, 20

C'est une grande bénédiction lorsque nous avons appris à trouver en Christ la clé de toutes nos difficultés : c'est en lui seul effectivement qu'elles ont toutes leur réponse et leur explication et que nous trouvons le moyen d'en sortir.

Les deux versets 16 et 17 nous montrent en Christ des gloires qui sont de nature à jeter de la lumière, le premier sur notre position, et le second sur ce qui constitue notre occupation convenable.

16. Si Christ est la racine et la postérité de David – personne que Lui n'a quelque bénédiction en elles pour la terre sur laquelle nos pieds reposent. Lui seul peut prendre racine en bas et porter des fruits en haut pour la terre. Mais le Fils de David fut crucifié hors de Jérusalem, et si nos pieds sont où ont été les siens il s'en est allé dans le ciel, et notre portion sur la terre est ce que fut la sienne, celle de pèlerins et d'étrangers.

Mais alors il est dans le ciel comme l'étoile brillante du matin. C'est là qu'il est : et il y est de manière à être attendu, durant la longue nuit, par un peuple qui attend jusqu'à ce que le jour paraisse.

Il est dans le ciel ; et moi, pendant que mes pieds foulent la terre, je l'attends, comme l'étoile brillante du matin. Tout ce qui appartient au ciel ne saurait me satisfaire : il me faut Celui à qui le ciel appartient. Ces titres de Christ m'expliquent donc mon caractère de pèlerin, et mon caractère dans l'espérance.

Le verset 17 explique ce que doit être notre occupation présente et ce qui fait la force du cœur dans cette occupation. Quoique l'homme ait failli depuis Genèse 3 jusqu'à ce jour, Christ n'a point failli ; et l'Esprit de Dieu envoyé ici-bas (pour que les siens sussent comment il était honoré en haut, et ne fussent pas sans consolation) n'a pas failli non plus. Il ne veut pas davantage garder l'Église pour lui-même, ou pour un autre que Christ. Lui et l'Épouse, nonobstant toutes les chutes du passé, disent « Viens ». L'œuvre de l'Esprit et l'œuvre de la foi dans l'Épouse conspirent toutes deux pour dire « Viens » ; mais alors aussi, l'individu doit dire « Viens ». J'ai à dire « Viens » non pas seulement dans mon caractère de membre de l'Église mais comme un individu qui croit, ainsi que Jean à Patmos. Et de pareils croyants doivent aussi, dans la conscience de la bénédiction dont ils jouissent comme ayant une fontaine d'eau de la vie ouverte dans leurs cœurs, dire à ceux qui les entourent : « Venez » et prenez de l'eau de la vie. Ce n'est point la valeur d'âmes immortelles comme l'homme s'exprime, mais la conscience que j'ai du désir qui est dans le cœur de Jésus de donner à d'autres la bénédiction qu'il m'a donnée, qui me fait dire aux autres, « Venez ». Venez voir un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait – proclamait comment la fille de Samarie était elle-même un canal de grâce – et comme telle, c'était sa véritable occupation d'inviter les autres.

Au verset 20, il réplique – et laisse sortir, comme de lui-même, la réponse aux pensées qui étaient dans l'Esprit, et qu'il avait lui-même données à l'Épouse : position et occupation qui étaient en harmonie avec les siennes propres, « Oui, je viens bientôt ». Pour lui, du moins il n'y a pas d'incertitude quant à son retour : il peut dire « Oui », certainement. L'homme a failli ; l'espérance s'est obscurcie dans le cœur de l'homme, elle a vacillé, et s'est presque éteinte ; mais dans son cœur à lui qui est lui-même l'espérance, elle est brillante et sûre. Et quand il se mettra en mouvement pour « venir », « Je viens » – alors ce que nous attendons sera vu et réalisé. Et remarquez ce terme « bientôt ». Pour nous c'est avec lenteur que le temps s'écoule – il nous *semble* comme si Christ tardait ; mais son cœur, dans une autre lumière que l'obscur crépuscule dans lequel nous sommes, dit « Bientôt ! » Puissent nos cœurs vivre dans la puissance de ses desseins, de ses pensées, et de sa promesse : et puissions-nous attendre le Fils du ciel, semblables à ceux qui l'attendent !

Siméon et Anne, et tous ceux qui l'attendaient avaient une occupation honorable – occupation fort appréciée dans le ciel lors de sa première venue : il en est de même aujourd'hui ; si réellement nous l'attendons – est-ce maintenant ? – le ciel prend son plaisir a nous voir l'attendre.

– – – – – –

Je suis la racine et la postérité de David, l'étoile brillante du matin.

Et l'Esprit et l'Épouse disent : Viens. Et que celui qui entend dise : Viens. Et que celui qui a soif vienne, que celui qui veut prenne gratuitement de l'eau de la vie. Oui, je viens bientôt. Amen ! viens, Seigneur Jésus.

~~~~~

Lorsqu'un pauvre pécheur peut dire à Dieu : – « Le Seigneur Jésus Christ t'a aimé d'un amour parfait ; mais moi, je n'ai pas eu pour toi le moindre amour ; tu as pris toujours tes délices en Jésus Christ, et j'ai pris les miennes en tout être et en toutes choses excepté en Lui ! » c'est une solennelle réalité qu'il confesse. Mais qu'il ne retire pas sa confession ; c'est la *vérité*, et Dieu ne se détournera pas de la vérité dans le cœur. C'est aussi une confession qui suppose que le moi est ruiné, et que Dieu est Dieu et le Père d'un Fils unique qui sauve ceux qui sont perdus, et qui donne la vie éternelle et le Saint Esprit à ceux qui viennent à Dieu par Lui.

L'Écho du témoignage, vol.7, p.112 [110], 273 [271], 381 [379]

16 – Poésies et cantiques

Aujourd'hui ou demain

Matthieu 24:42

1
Le noir torrent du mal roule ses flots impurs ;
Et l'homme, s'égarant dans des sentiers obscurs,
Du Dieu de vérité ne connaît pas la grâce.
De son cœur révolté la téméraire audace

2
Ne saurait du salut me ravir la douceur,
Ni de mon cœur joyeux enlever le bonheur.
Le Seigneur, qui m'aima d'un amour sans partage,
Viendra pour m'introduire au séjour de la paix,
Et peut-être demain ou ce soir, pour jamais,
Sa lumière à mes yeux brillera sans nuage.

3
L'abondance des biens de ce monde trompeur
Ne peut point satisfaire et consoler le cœur ;
Mais Jésus est ma part, et dans mes jours d'alarmes
Son amour m'environne et fait tarir mes larmes.

4
Vainement ma raison de son doute cruel,
Aux regards de ma foi, voudrait voiler le ciel ;
Mais j'espère en Dieu seul, en son amour suprême,
Je suis fort de sa force et je chante joyeux,
Car peut-être demain, peut-être aujourd'hui même,
Jésus me conduira dans le séjour des cieux.

5
J'ignore quels moyens son amour emploiera,
Quand, pour nous enlever, du Ciel Il reviendra.
Mais je sais que Jésus, objet de ma louange,
Appellera les siens avec la voix d'archange.

6
J'ignore le moment de son heureux retour,
Mais, tranquille, j'attends cet ineffable jour.
De funestes erreurs m'environnent sans cesse ;
Mais j'ai pour mon appui ce glorieux espoir :
Que demain, qu'aujourd'hui, de ma grande faiblesse,
Christ me délivrera par son divin pouvoir.

7
Le monde cependant, en sa vaine sagesse,
De Jésus, mon Sauveur, peut se rire sans cesse,
Mépriser son amour, nier sa vérité ;
Mais je sais que de Lui vient toute sainteté,

8
Qu'il est la source vive, éternelle et féconde
Où l'on puise les eaux de sa grâce profonde…
Aux nuits sombres longtemps ont succédé les jours…
Mais, sur les monts sacrés de la sainte espérance,
Je voudrais m'arrêter, je voudrais pour toujours,
Voir au divin matin briller la délivrance !
~~~~~

9
Qu'une nouvelle aurore apparaisse demain,
Apportant la douleur, la joie ou le chagrin,
Toujours elle luira sur un monde coupable,
Qui loin de Dieu désire un bonheur périssable.
10
Oh ! que mon cœur jamais ne recherche ici-bas
Le bonheur et la paix ! ils ne s'y trouvent pas !
Mon espoir est au ciel et ma joie est extrême ;
Car peut-être demain, ou ce soir, mieux encor,
Conduit par Jésus Christ, vers le séjour suprême
Loin de la terre, enfin, je prendrai mon essor.
11
Mais s'il faut voir encor les peines, les tourments
Qui du jour de demain rempliront les instants,
Si je dois de la mort sentir la main glacée,
J'ai pour me consoler cette douce pensée
12
Que mon âme sera pour toujours près de Dieu
Jouissant à jamais de la paix du Saint Lieu.
Mais la foi, saisissant la divine promesse,
Montre au cœur rassuré là douce éternité
Où nos corps, dépouillés de leur triste faiblesse,
Seront tous revêtus de gloire et de beauté !
13
Adorable Sauveur ! la foi montre à mes yeux ;
De son avènement le matin bienheureux !
Oh ! je t'attends, Seigneur ! au ciel tu vas paraître.
De l'éternel salut l'aurore enfin va naître.
14
Bientôt, pour les élus, plus de sombre douleur,
Bientôt l'amer chagrin fera place au bonheur.
En attendant le jour de la sainte victoire,
Mon cœur impatient voudrait se réjouir
Dans l'espoir que demain, qu'aujourd'hui, de ta gloire,
Brillera le beau jour qui ne doit pas finir.

C.-L. F.

L'Écho du témoignage, vol.7, p.408 [405]

Hymne à Jésus

1
À toi, Jésus, nous rendons toute gloire,
Nous t'adorons, car ta mort fut pour nous,
En attendant le jour de la victoire
Qui dans le ciel va nous enlever tous.
2
Déjà Seigneur, au sein de cette vie,
Nous jouissons de ton cœur plein d'amour,
Et par moments, dans notre âme ravie,
Nous savourons la scène de ce jour.
3
Oui, tes élus, de la voix de l'Archange,
Entendant tous les sons mélodieux,
Quittant ces lieux de poussière et de fange.
S'envoleront pour toujours dans les cieux.
4
Oh ! quel bonheur ! nous te serons semblables,
Auprès de toi nous serons pour jamais ;
Là, jouissant de tes biens ineffables,
Nous chanterons ta gloire et tes bienfaits.

5
Quand brillera de ce beau jour l'aurore !

Quand pour toujours quitterons-nous ces lieux ?
O Seigneur, viens ! notre cœur dit encore :
Enlève-nous pour jamais dans les cieux.

L'Écho du témoignage, vol.7, p.411 [409]

Que sera-ce d'être là !

1
Nous parlons bien souvent de la Sainte Patrie.
De cette glorieuse et brillante cité
Où les élus, au sein de la félicité,
Rediront de Jésus la tendresse infinie.
2
C'est là, nous le sentons qu'est le parfait bonheur
Oh ! que sera-ce donc de s'y trouver, Seigneur !
Nous parlons bien souvent de ces riches couronnes
Qui, dans l'éternité, doivent ceindre nos fronts ;
3
Du Père aux pieds duquel nous les déposerons ;
Des anges, des anciens. Et des rois et des trônés ;
De l'Agneau qui mérite empire, force, honneur.
Mais qu'il sera plus doux d'être auprès d'eux, Seigneur !
4
Nous parlons bien souvent de la Sion nouvelle
Qu'illumine de Dieu le pur rayonnement,
Sanctuaire béni, céleste monument,
Où Christ, dans sa splendeur, à l'homme se révèle,
5
Où tous les cœurs, en Lui, formeront un seul cœur.
Mais qu'il sera plus beau de l'habiter, Seigneur !
Nous parlons ici-bas des chagrins, des alarmes,
6
Des terreurs du péché, de la tentation,
Des peines, des soucis et de l'affection.
Au ciel plus de tourments, plus de cris, plus de larmes,
7
Plus de deuil de remords, plus d'amère douleur !
Oh ! quand y serons-nous à l'abri du malheur !
Quand, lasse de la terre et saintement émue
8
Notre âme, vers les cieux dirigeant son essor,
Jouira-t-elle enfin de son divin trésor ?…
Dans peu de temps sa foi sera changée en vue,
9
Amen ! Gloire à Jésus ! honneur ! Alléluia !
Frères, le vrai bonheur, ce sera d'être là !

J. B.

L'Écho du témoignage, vol.7, p.535 [532]